

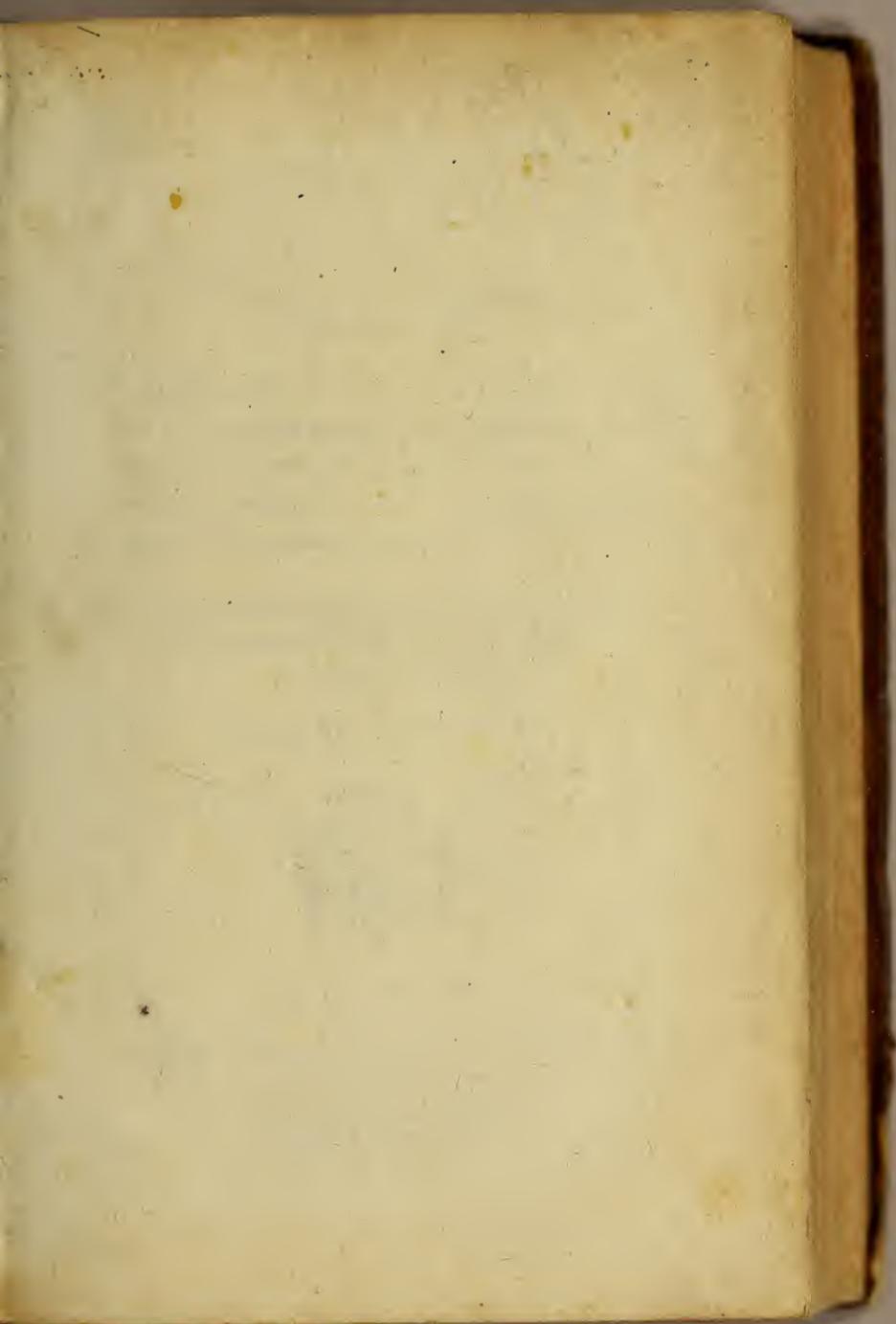
#10
#100

No. 126, 16/-

1225



John Carter Brown.



~~ms.~~
~~ghg.~~

Fennel n: 226.

c

New label

Histoire des Indes

Acosta

Paris 1699

16

HISTOIRE

NATVRELLÉ

ET MORALLE

des Indes, tant Orientalles
qu'Occidentalles.

*Où il est traicté des choses remarquables du Ciel,
des Elemens, Metaux, Plantes & Animaux
qui sont propres de ces païs. Ensemble des
mœurs, ceremonies, loix, gouvernemens &
guerres des mesmes Indiens.*

Composée en Castillan par Ioseph Acoſta, &
traduite en François par Robert
Regnault Cauxois.

DEDIE' AV ROY.



A PARIS,

Chez MARC ORRY, rue S. Iaques,
au Lyon Rampant.

M. D. XCVIII.



1870

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870



AV ROY TRES-CHRESTIEN
DE FRANCE ET DE NAVARRE,
Henry III. de ce nom.



I R E,

Cet admirable & inuincible guerrier, Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par sa valeur & heureuse fortune, rangea sous son pouuoir toutes les prouinces de Grece, au parauant des- u- nies en plusieurs Cantons & Republiques, puis passant la mer de l'autre costé, subiugua le tres- grand & tres-opulent Royaume de Perse; & de là continuant plus outre, fit retentir ses armes iusques bien auant dedans l'Inde Orientalle, borne de ses desseins, & pour lors la plus renommee & plus heureuse region de la terre: Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en son ame genereuse & guerriere, auoit cette-cy, qu'il desiroit & de vaincre & surmonter tous les autres, non point seulement en valeur & reputation d'armes; mais aussi en sçauoir & cognoissance des choses: & sur tout des terres & regions estranges. De telle façon, qu'il faisoit curieuse-

EPISTRE

ment rechercher (& à quelque prix que ce fust) tous les liures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de son temps. Et luy encor' fort ieune, comme les Ambassadeurs de Perse fusent venus un iour deuers son pere, il les enquist si particulièrement de la nature, grandeur, & situation du Royaume de Perse, des villes, fleues, & montagnes d'iceluy: mesme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie; qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus singulier. Dont il sceut fort bien faire son proffit par apres; & ne cessa iamais depuis, iusques à ce qu'il eut conquis ce grād & florissant Empire, de sorte qu'on pourroit dire avec raison, que les propos & aduertissements de ces Ambassadeurs furent comme la premiere estincelle, ou cause des grandes victoires & heureux succès qui luy arriuerent depuis. Dequoy me ressouenant, SIRE, & de la comparaison que plusieurs font auiourd'huy, de sa valeur, clemence, & bonne fortune à la vostre, voire de plusieurs autres dons, & vertus heroïques, dont il estoit doué, qui vous sont pareillement communes. Outre ce que tous deux, puissans & redoutez Princes, estes issus (quoy qu'en diuers siecles) d'un mesme estoc de noblesse, & race de Hercules, luy par Caranus: Et vous, SIRE, par Charlemagne, qui suiuant les anciens tesmoigna-

ges, en estoit aussi descendu ; & de la race duquel vous estes extraict par le Roy Saint Loys, & les autres Roys de France vos predecesseurs, issus de la race du mesme Charlemagne par sexe feminin: Ie me suis enhardy de traduire en langue Françoise l'Histoire naturelle & morale des Indes Occidentales, nouvellement composee en Castillan par Ioseph Acosta, homme certainement docte & fort curieux, pour la presenter aux pieds de vostre Majesté, sous espoir que ce luy seroit chose agreable, pour la delectable varieté & nouveauté des choses qui y sont contenues: Comme ie croy qu' Alexandre mesme l'oreroit fort volontiers s'il viroit en ce present siecle ; luy, qui tant de fois de son temps desira qu'il fust encor' un autre monde, à fin d' auoir un plus large champ d'exercer ses prouesses. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a esté que les Espagnols, ialoux & enuieux de ce bien, ayants fait brusler par Edict public (comme on m'a aduert y puis quelque temps) tous les exemplaires de ceste Histoire, à fin d'en priuier les autres nations, & leur celer la cognoissance des Indes ; i'ay penssé que ie ferois faute si ie laissois perdre à la France (si curieuse des choses rares & belles) un si riche ioyau, & une si gétille Histoire, quel' Auteurs a composee, la plus grand' part, à veue d'œil, & sur les mesmes lieux, d'un tel ordre &

EPISTRE

briueté, qu'avec bonne raison il peut estre appelle l'Herodote & le Pline de ce monde nouuellement descouuert. Bref, ie peux dire de ce Castillan, SIRE, que c'est vn prisonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay surpris en sa terre, luy ayant appris tellement quellement nostre langue Françoise pour vous le presenter, à fin qu'il vous conduise & face voir toutes les singularitez plus exquisés de ce nouueau monde sans crainte & danger de naufrage. Que si, comme Alexandre, Souuerain d'une grande Region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ses desseins sur l'Inde Orientale; Ainsi vous SIRE, issu de sa mesme race, & comme luy Prince & possesseur triumpphant d'un grand & florissant Royaume de l'Europe en la partie d'Occidet, vueillez aussi voir & regarder de plus pres ces Indes Occidentales, encor' plus riches & renommes à present que ne furent oncq les Orientales; cestuy mesme vous y seruira de guide & de tres-fidelle espion, pour vous aduertir des ports, villes & montaignes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous dira d'aduantage que ne firent oncq les Ambassadeurs de Perse au Roy Alexandre. Il plaira donc à vostre Majesté, SIRE, receuoir de bonne part ce tresor estran-

A V R O Y.

ger, que vous offre l'un de vos humbles & fidel-
les subiets, pour tesmoignage du service qu'il vous
doit, & vous a voué pour toute sa vie.

Du Haure de Grace, le premier Decembre,
1597.

Vostre tres-humble, & tres-obeissant
subject & seruiteur,

ROBERT REGNAULD.



ADVERTISSEMENT
de l'Auteur, aux Lecteurs.

Plusieurs auteurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouveau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouvelles, & estrâges, que l'on a descouuertes en ces parties la, les actes, & les aduantes des Espagnols qui les ont conqueestes & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun auteur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouueautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recherche. Je n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouveau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autant que sont œures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receue & pratiquée, comme de monstrier que la region qu'ils appellét Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperée, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autre semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant de philosophie, voire la plus part d'iceux escri-

uains ne se sôt pas apperceus de telle chose. La seconde est qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indiens, laquelle chose requeroit beaucoup de communication & de progrès dans le pays avec les mesmes Indiens, ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langage, ou pour ne vouloir rechercher, leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de raconter quelque chose d'eux qui estoit le plus commun & superficiel. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissance de leurs choses, i'ay fait diligence de m'informer des hommes, les plus experimentés, & versez, en ces matieres, pour tirer, & recueillir, de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faits & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietéz, ie l'ay apprins par l'experience de plusieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de rechercher, discourir, & conferer avec personnes sages & experimentez. Il ne semble mesme qu'en ce ce faisant, il se presente quelques aduertissements, qui pourront seruir & profiter à d'autres esprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouveau mode, n'est plus nouveau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre tenue en quelque façon pour nouvelle, d'autât qu'elle est en partie histoire, & en partie philo-

sophie, & non seulement, d'autant que ce sont
œuvres de nature, mais aussi celles du liberal ar
bitre, qui sont les faits, & coutumes des hom
mes, ce qui m'a donné occasion de luy donner
nom d'Histoire Naturelle & Moralle des In
des, cōprenant ces deux choses. Il est fait men
tion es deux premiers liures, de ce qui touche
le Ciel, temperature, & habitation de ce mon
de, lesquels liures j'auois premierement escrits
en Latin, & maintenant les ay traduits vsant
plus de la licence d'auteur, que de l'obliga
tion d'interprete, pour m'accommoder mieux
à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es
deux liures suyuant est traicté, ce qui touche
ces Elements & mixtes naturels, qui sont me
taux, plantes, & animaux, & ce qui semble re
marquable aux Indes, le reste des liures discou
rant ce que j'ay peu discourir au certain, & ce
qui m'a semblé digne de memoire des hōmes,
de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes In
diés) de leurs ceremonies, coutumes, gouver
nement, guerres & aduentures. Il sera dit en la
mesme histoire, comme j'ay peu apprendre, &
cognoistre les bestes des anciens Indiens, veu
qu'ils n'auoient aucune escriture, ny caractere,
comme nous auons, ce qui n'est pas peu d'in
dustrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez
sans l'vsage des lettres, en fin l'intention de ce
travail est afin que ayant la cognoissance des
œuvres naturelles, q̄ le sage auteur de toute
la nature a faites, l'on loue & glorifie le hault
Dieu, qui est merueilleux en tout & par tout.
Et qu'ayant cognoissance des coutumes &

choses des Indiens, l'on leur aide plus facilement à s'uyure, & perseverer en la haute vocation du S. Euāgile, à la cognoissance de laquelle le seigneur a voulu amener ceste nation si aveuglée en ces derniers siecles. Outre toutes ces choses vn chacun pourra mesme tirer pour soy quelque fruit, attendu que le sage tire tousiours quelque chose de bon de quelque petit subiet que ce puisse estre, commel'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philosophie. Il reste seulement d'aduertir le Lecteur, que les deux premiers liures de ceste histoire, ou discours, ont esté escrits estant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deçà: ainsi les vns parlent des choses des Indes comme de choses presentes, & les autres comme de choses absentes. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceste diuersité de parler ne luy soit ennuyeuse.

IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM A IOSEPHO Acoſta Hispanico ſermone compilatam, nuper à Roberto Reginaldo Gallicè redditam.

Ad Lectorem.

SI luſtrare nouos, retinere cupidine mundos,
Lataq; ſi Pelagi littora noſſe cupis:
Huc curſus diſpone tuos, non nauſea lædet,

Nec ſtomachus ciuem te vetet eſſe maris.
Nil opus eſt velo, rimas ſarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide, nil opus eſt.
Alter Tiphys adeſt, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera ſub terris veteri non cognita ſeclo,
Ortaq; in occiduo limine ſigna, refert.
Temperiem Zonæ, quæ non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in curſu quo ſigno vtatur, & aura,
Vèdicet atque ſibi quidquid vterq; polus.
Noueris & montes, Germaniq; ora Typhœi
Igniuoma, & piſces, flumina magna, lacus,
Templa, ſacerdotes, verique imitamina cultus,
Chriſticolùm ritus vt coluiſſe putes.
Annales, ſaſtòſq; libros, elementaque, regna,
Imperium, reges, prælia magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluòq; referta metallo,
Se peregrina tibi conſpicienda dabit.
Deniq;, quod luſtris, & ſùptibus hauſit Ibêrus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIUS BONDOR.

Ad Robertum Reginaldum traductorem,

Epigramma.

TE Franciscis alit, quem nobis edidit vrbs,
quæ

Vellerij montis nomine, nomen habet.

Bætica (demirans genium) mutare loquelam

Institit, vt potius diceret esse suum.

Ipse tamen patriæ reducem te reddis, &, illa

Quæ secreta cupit, cognitiora facis.

Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,

Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:

Parua videre putas victorem præmia regem

Henricum, & sacras conteruisse manus?

Qui gratus patriæ, tum regi, deserit auras,

Rectius ille suo munere functus abit.

ANTONIUS BONDOR.

Ad eundem de inscriptione libri.

ECquid id? in prima promittit frôte libellus
Indos eos occiduosque simul.

Attamen hesperias tantummodo detegit oras;

Nulla ferè eoi est mentio facta soli

Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.

(Error si fuerit conspiciendus ibi.)

Occiduus nobis, alijs oriturus habetur

Phæbus: nil prius est, posteriúsve globo.

ANT. BONDOR.



M. CHARLES REGNAULD,
A ROBERT REGNAULD SON
Frere, sur la traduction de l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales.

S O N E T.

ON dit qu'Ætæiadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or auoit esté donnée,
Pour vn gage fatal de sa vie honorée,
La faisoit d'un grãd soing, garder dedãs vn bois.
Vn dragõ & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en deffendoient
l'entrée.
Mais Iason, neant moins, assisté de Medée,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeois.
Ainsi faist tu, Regnauld; car malgré les excès
Des soldats Espagnols, qui en gardent l'accés,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armée,
Tu fais voir aux François ces Tresors retenus,
Et du riche Peru les secrets incognus,
Bref, d'un autre Colchos la toison desirée.



A M^r. REGNAVLD SVR LA
VERSION DE L'HISTOIRE DES
Indes de l'Espagnol de Iosephe Acoſta.

S O N E T.

Polyclete imager burinoit vn viſage
Si bien apres le viſ que nature auoit peur
Qu'elle ſemblast auoir ſur l'image trompeur
Elle meſme imité les traictſ de ſon ouurage.
Mais le ſeul Hyponie entre ceux de ſon aage
Meſpriſa ceſt ouurier de ſireux que l'honneur
D'un tableau qu'il offroit retournast au dōneur,
Non à l'art que l'on euſt admiré d'auantage.
Ainsi tout Eſpagnol qui veoirra que tes doigts
Ont d'un traictſ ſi diuin fait Acoſta François,
Qui deuancé par toy ne faiçt plus que te ſuyure:
Craindra que tō labour ſoit du ſien le tombeau,
Ton renom ſon oubly, ſa cendre ton flambeau
Prira que ton pinceau ne nous change ſon liure.

F. L'EPARMENTIER.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy il est permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel libraire ou imprimeur que bon luy semblera, son Histoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Castillan en François, & ce pour l'espace & terme de dix annees, & deffenses sont faites a tous libraires & imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit liure sans son consentement, sur peine de cinquante escus d'amende, & de confiscation des Exemplaires qui s'en trouuerot imprimez : Et ledit Robert Regnauld a choisi & transporté son priuilege à Marc Orry marchand libraire à Paris. Donné le 1. Decembre mil cinq cens quatre vingts dix sept. Et de nostre regne le huitiesme. Signé HENRY. Et plus bas Potier. Et scellé en cire iaune sur simple queue.



LIVRE PREMIER DE
L'HISTOIRE NATURELLE
& morale des Indes, tant Orientales
qu'Occidentales.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'opinion que quelques Auteurs ont eue,
pensans que le Ciel ne s'estendoit iusques au
nouveau Monde.*



Les anciens ont esté si eslongnez de penser, qu'il y eust peuple ou nation habitante en cestuy nouveau monde, que plusieurs mesme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce costé cy, y eust seulement terre: & qui plus est digne de merueille, s'en sont trouuez aucuns, qui ont nié tout ouuertement que le Ciel, que nous y voions à present y peust estre. Car iacoit que la plus grand part, voire les plus renommez entre les Philosophes, ayent bien recogneu que le Ciel estoit tout rond, (côme en effect il est l'est) & que par ce moyen il entouroit & ceignoit toute la terre, l'enferant & comprenant dedans soy: Neantmoins

HISTOIRE NATURELLE

plusieurs du nombre mesme des Docteurs sachez, de plus grande autorité, ont eu sur ce point différentes opinions: s'imaginans la fabrique de cest vniuers, à la façon d'une maison, en laquelle le toit, qui la couvre, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raison que la terre autrement demeureroit suspendue, au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence: & tout ainsi que l'on voit en tout bastiment, le fondement & l'affiette situez d'une part, & le toit & couverture d'une autre opposite & contraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'univers, tout le Ciel demeurast en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chrysostome, comme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrées, que non pas aux sciences d'humanité, semble estre de ceste opinion: quand il se rit en ses Commentaires sur l'épistre aux Hebreux de ceux là, qui afferment la rotondité du Ciel. Et semble que la sainte Escriture, ne vueille signifier autre chose, appellent le Ciel, tabernacle, ou taudis, fait de la main de Dieu. Et sur ce subiect il passe plus outre, disant que ce qui se meut & chemine, n'est pas le Ciel, mais que c'est le Soleil, la Lune, & les estoilles, qui se meuvent au Ciel. En la façon que les passereaux, & autres oyseaux se meuvent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent avec le mesme Ciel, comme les bras d'une roüe, avec la mesme roüe. Theodoret autheur fort graue,

*Chrysostom.
hom. 14. Et
17. in epist. ad
Hebr.*

*Hebr. 8.
Idem Chryf.
hom. 6. 13.
In Genes. &
homil. 12. ad
pop. Antio.*

Theodoret &

fuit en ceste opinion, Chrysofome, & Theophile aussi, selon qu'il a de coustume, presque en toutes choses. Mais Laſtance Firmian, deuant tous les dessusdits, ayant la mesme opinion, se moque des Peripateticiens, & Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: constituant la terre au milieu du monde: pour autant que ce luy semble chose ridicule, que la terre demeure suspendue en l'air, comme il est deuant dit. Par laquelle sienne opinion, il se conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'autre part de la terre, il n'y a autre chose qu'un Chaos, ou abisme infini. Et semble mesme que Sainct Hierosme s'approche aucunement de ceste opinion, escriuant sur l'epistre aux Ephesiens en ces termes. *Le Philosophe naturel par sa contemplation penetre iusques au hault du Ciel, & de l'autre part il trouue un grand vuide, aux profonds & abismes de la terre.* L'on dit aussi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutesfois) sur le liure du Genese, que l'opinion d'Aristote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel est contraire & repugnant à la saincte Escriture. Mais quoy que disent & tiennent là dessus tous les anciens, il ne s'en faut esmouuoir. Pour ce qu'il est tout cogneu, & approuué qu'ils ne se sont pas tant souciez des sciences, & demōstrations de philosophie: pour autāt qu'ils se sōt occupez à d'autres de bien plus grāde importance. Mais ce qui plus est à esmerueiller, est que S. Augustin mesme, tant versé en toutes les sciences naturelles, voire fort docte en l'Astrologie, & Physique, neātmoins demeure tousiours en doute, sans se pou-

*Theoph. in c.
8. ad Hebr.
Lact. lib. 3. di-
uin. inst. c. 24.*

*Hier. in epist.
ad Ephe. l. 2.
in c. 4.*

*Sixtus Senē-
sis lib. 5. bi-
bliot. annot. 3.*

*August. l. 2.
de Genes. ad
lit. c. 9.*

HISTOIRE NATURELLE

uoir resoudre, si le Ciel circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me soucie-je* (disoit-il) *que nous pensons que le Ciel, comme vne boule enferme en soy la terre de toutes parts, estant icelle au milieu du monde, comme au peloton de fille fondreau: ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi, mais que le Ciel couvre la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'un grand plat, qui est par le dessus.* Au mesme lieu, que dessus, il semble demonstrer, voire dit clairement qu'il n'y a demonstration certaine, pour affermer la figure ronde du Ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroits mesmes ils tiennent pour chose douteuse le mouvement circulaire du Ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les Docteurs de la Sainte Eglise, si en quelques points de la philosophie & sciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce, qui est tenu & receu pour bonne philosophie: veu que toute leur estude, a esté de cognoistre, prescher, & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellens, & comme ayans bien employé leur estude, en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cognu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien d'auantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui ataignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures du cours & mouvement des Cieux, ne sont pas paruenus (malheureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œuures, n'ont point môté par leurs imaginations, iusques à cognoi-

Aug. psal. 35.

Sapient. 13.

Rom. 1.

stre l'auteur souuerain d'icelles, ainsi que nous enseigne la sainte Escriture: ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point seruy, & glorifié comme ils deuøient; aueuglez de leurs inuentions. de quoy les accuse & reprend l'Apostre.

CHAPITRE II.

Que le Ciel est rond, de toutes parts, se mouuant en son tour de soy-mesme.



R venans à nostre subject, il n'y a *Plutarchus de placitis philos. lib. 2. c. 2.* point de doute, que l'opiniõ, qu'ont eu Aristote, & les autres Peripateti- ciens avec les Stoïques, que la figure du Ciel estoit rõe & se mouuoit circulairement en son tour (est si parfaitement veritable que nous, qui sommes & viuõs à present au Peru, le voyons de nos propres yeux. Enquoy l'experience doit valoir d'auantage, que toute autre demonstration philosophique. d'autant que pour faire cognoistre que le ciel est tout rõe, & qu'il cõprend & circuit en soy la terre de tous costés, & pour en esclarcir tout le doubte, que l'on en pourroit auoir, il suffit que i'aye veu & contéplé en cestuy nostre hemisphere, la partie & region du Ciel, qui tourne au tour de ceste terre, laquelle n'a esté congneue des anciens, ou bien d'auoir veu, & remarqué (comme i'ay fait) les deux poles, esquels le Ciel se tourne, comme dans ses fiches. Je dy le pole Arctique ou Septentrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel saint Au-

Aug. l. 2. de Genes. ad lit. cap. 10.

HISTOIRE NATURELLE

gustin est en doute) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayâs passé la ligne equinoctiale. Il suffit finalement, que j'aye couru par navigation plus de septante degres du Nort au Sur, sçauoir quarante d'vn costé de la ligne, & vingt trois de l'autre. Laisant quant à present le tesmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigué que moy, & en plus grâde haulteur estâs paruenus presque iusques à septante degres au Sur. Qui dira que la nauire appellée Victoire, digne certainemêt de perpetuelle memoire, n'aye gagné le prix, & le triôphe d'auoir le mieux descouuert, & circuy la rondeur de la terre, mesme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philosophes disoient estre, au dessoubs de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuy l'immensité du grand Ocean? Qui est donc celuy qui ne reconnoitra par ceste navigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puisse estre plus grande, qu'on ne la depeint pas, ne soit subiecte aux pieds d'vn homme puis qu'il la peut mesurer? Ainsi, sans aucun doute le Ciel est de figure ronde, & parfaicte. Et la terre aussi s'embrasant & ioignant, avec l'eau fait vn globe, ou boule ronde composée de ces deux Elements, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur, & grandeur. Ce qui se peut suffisamment prouuer, & demonstrier par raisons de Philosophie & d'Astrologie, laissant arriere les subtiles definitions qu'on peut alleguer cômunément, Que au corps le plus parfaict, (qui est le Ciel) se doit attribuer la plus parfaicte figure, qui est

sans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouvement circulaire ne pourroit estre ferme, & esgal en soy, s'il auoit quelque coing, ou destour en quelque part, ou s'il estoit tortu (comme il le faudroit dire par necessité) si le Soleil, la Lune, & les estoilles ne faisoient le tour, & circuiſſoient tout le monde. Mais sans considerer toutes ces raisons, il me semble, que la Lune seule est suffisante, en ce cas, comme vn fidelle tesmoing du Ciel mesme: veu que son Eclipse aduient seulement, lors que la rōdeur de la terre s'oppose diametralement, entre elle & le Soleil, & par ce moyen empesche que les rayōs du Soleil, ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, si la terre n'estoit au milieu du monde, circuite & entourée de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iutques là, si la resplendeur, qui est en la lune, luy estoit cōmuniquée de la lumiere du Soleil. Mais c'est par trop douter, puis qu'il ne se peut trouuer autre cause raisonnable, des Eclipses, du plain, & cartiers de la lune, que la communication de la resplendeur & lumiere, qui procede du Soleil. Aussi si nous voulons diligemment rechercher ceste matiere, nous trouuerons, que l'obscurité de la nuit, n'est causée d'autre chose que de l'ōbre, que fait la terre, empeschant la clarté du Soleil de passer de l'autre costé de Cie. ou il iecte ses rais. Si donc il est ainsi que le Soleil n'oultre passe point, & ne iecte ses rais sur l'autre partie de la terre, ains seulement se destourne à son coucher, faisant eschine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force sera contraint d'ac-

*August epist.
109 ad Iulianum c.*

4.

HISTOIRE NATURELLE

corder celuy, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre). Il s'en suit clairement que l'on ne pourra remarquer la différence, que nous voyons estre entre les iours & les nuicts, lesquels en quelques regions sont courts, & longs selon les saisons, & en d'autres perpetuellement esgaux. Ce que Sainct Augustin escrit aux liures de *Genes. ad literam.* Que l'on pourra bien comprendre les oppositions, conuersions, esleuations, descentes, & tous autres aspects, & dispositions des planettes & estoilles, quand nous cognoistrons, qu'elles se meuuent. & que neantmoins le Ciel demeure stable & immobile. Chose qui me semble bien aisée à entendre, & le sera à tout autre, m'estant permis de feindre ce qui me vient en la phantasie. Car si nous posons le cas, que chaque estoille, & planette soit vn corps en soy, & qu'elle soit demenee & conduite par vn Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone : Qui sera ie vous prie celuy tât aueuglé, qui ne voye bien que tous les aspects diuers, qu'on voit apparoir aux planettes & estoilles, peuuent proceder de la diuersité du mouuement que celuy, qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Cependant l'on ne peut dire avec raison, que ceste espace & region, par où l'on feint que marchent & roulent cōtinuellement les estoilles, ne soit elementaire & corruptible, puis qu'il se diuise & separe, quand elles passent, lesquelles certainement ne passent pas par vn lieu vaide. Que si la region, en laquelle les

*August. l. de
Genes. ad lit.
c. 10.*

Dan. 14.

estailles & planettes se meuuent, est corruptible, par raison donc les estoilles & planettes le doiuent estre elles mesmes de leur propre nature, & par consequent se doiuent changer, alterer, & finablément prendre fin. Pour ce que naturellement le contenu n'est pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celestes soient corruptibles, cela ne s'accorde point avec ce que l'Escriture dit au Psalme, *Que Dieu les fait pour tousiours*: Et encore moins se rapporte à l'ordre & conseruation de cest vniuers. Ie dy d'auantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes Cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyât. Chose que nous pouuons cognoistre avec les yeux, puis que nous voyons que nõ seulement les estoilles se meuuent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point seulement des parties luisantes, & resplendissantes, comme celle que l'on appelle la voye laictée, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pour ce que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez, qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru en cest autre hemisphere ie les ay veues plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur, & forme de la portio de la Lune eclipsée, & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'une mesme teneur & figure, com-

HISTOIRE NATURELLE

me nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres claire. Parauenture cela semblera à quelques vns chose nouvelle, & pourroiet demander d'où procede tel genre de taches au Ciel; ie ne puis certes respondre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactée est composée des parties du Ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause, reçoient plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles, pour receuoir moindre lumiere, semblent plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye raison ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuuent avec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine, & remarquee par plusieurs fois tout expres. Il s'enfuit de tout ce que nous auons dit, que sans doubte le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

CHAPITRE III.

Que la sainte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

 Ombien qu'il semble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit contrenenir à la sainte Es-

criture, de figurer la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel est tout rond: si est-ce que à la verité ceste doctrine, non seulement ne luy est point cōtraire, mais aussi se trouue du tout conforme à ce qu'elle nous en enseigne. Car laissant à part les termes dont vſe la mesme Escriture en plusieurs endroiçts : *La rondeur de la terre,* (& ce qu'en autre endroiçt, elle dict, que tout ce qui est corporel est circuit & entouré du Ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut on nier, que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dit: *Le Soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu: & va recommençant à naistre, il prend son chemin par le midy se tournant iusques au Septentrion, cest esprit chemine circuiſſant à l'entour toutes choses, & sen retourne à son mesme endroit.* En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien ou Nazianzene dit. *Le Soleil ayans couru toute la terre, sen revient comme en tournoyant iusques à son mesme point & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaiſſoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend S. Hierosime escriuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste maniere. *La plus commune opinion afferme (se conformant avec l'Ecclesiaste) que le Ciel est rond se mouuant en circuit à la maniere d'une boule.* Et est chose certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude, ny longitude, ny hauteur, ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon S. Hierosime, que ceux qui tiennent que le Ciel est rond,

*Hester. 13.
Sap. 1. 2. 7.
11. 18.*

Psal. 91. 7.

23. 39. 97.

Iob. 37.

Eccles. 1.

*Hier. in cap.
3. ad Ephe.*

HISTOIRE NATURELLE

non seulement ne sont pas contraires à la sainte Escriture, ains au contraire se conforment à icelle: attendu principalement que S. Basile & S. Ambroise qui l'imite ordinairement aux livres appelez Hexameron, se trouuent vn peu douteux en ce point. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde. Il est vray que S. Ambroise ne demeure point d'arcord de ceste quintessence, qu'Aristote attribue au Ciel. Et certainement c'est chose belle de veoir avec quelle grace, & quel stile accompli la sainte Escriture traicte de la situation de la terre & de sa fermeté, pour causer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement sur l'ineffable puissance, & sagesse du Createur. D'autant que en vn endroit Dieu nous refere; que ç'a esté luy qui a estably les colomnes qui soustiennent la terre, nous donnant à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, que le poids immense de toute la terre, est soustenu par les mains du diuin pouuoir. La sainte Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vser de ceste phrase, les nommant colomnes du Ciel & de la terre, non point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propres de la parolle eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les Cieux & la terre. D'auantage la sainte Escriture en autre lieu, nous demontre, comme la terre, ou grande partie d'icelle, est ioincte & enuironnée de l'element de l'eau, disant generally que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la

*Bas. hom. l. i.
hexam. prope
finem.*

*Ambr. l. 10.
hexam. c. 6.*

Psal. 74.

*Ambr. l. 1. he-
xam. c. 6.*

Iob. 9. 26.

Hebr. 1.

terre sur la mer. Et encore que Saint Augustin n'accorde pas que de ce passage (comme de sentence de foy) l'on puisse inferer que la terre & l'eau facent vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen dōner autre exposition à ces paroles du Psalme. Ce neantmoins il est tout certain, que ce qui est porté en ces paroles du Psalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occasion d'imaginer autre ciment, ou liaison à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il soit facile & muable, neantmoins soustitient & ençoint ceste grande machine de la terre. Ce qui a esté fait par la sagesse du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre est fondee & bastie sur les eaux, & sur la mer. Mais au contraire la terre est plustost au dessous de l'eau, que non pas dessus, pour ce que selon l'imagination & iugement commun, ce qui est de l'autre costé de la terre que nous habitons, semble estre au dessous de la terre, & par mesme moyen les eaux & la mer, qui ceignent la terre de l'autre part, sont au dessous, & la terre au dessus. Neantmoins la verité est seulement, que ce qui proprement est en bas, est ce qui est tousiours plus au milieu de l'vniuers: mais la sainte Escriture s'accommode à nostre façon d'imaginer & parler. Quelqu'un pourra demander, puis que la terre est establie sur les eaux, (comme dit la sainte Escriture) sur quoy sont establies les mesmes eaux, ou quel appuy les soustitient? Et si tant est que la terre & l'eau font vne boule ronde, où se peut soustenir toute ceste terrible machine? A cela respond en au-

*August. in
psalm. 135.*

HISTOIRE NATURELLE

tre endroit la sainte Escriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du Créateur: Et dit ces propos. *La terre s'estend vers Aquilon sur vn vuide, & demeure pendue sur rien.* Ce que certes est tres-bien dit, pour ce que realemēt il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a il pas luy mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes: *Dy moy si tu sçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & avec quel ciment ont esté assis & ioinctz ses fondemens?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modèle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & louer les œuures diuines, dit fort bien en vn psalme composé sur ceste matiere en ces propos; *Toy qui as fondé la terre sur la mesme stabilité & fermeté, sans qu'elle chancelle, ny tourne d'un costé, ny d'autre, pour tousiours et à iamais.* Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tōbe, ny ne chancelle d'un costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens assurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenemens. Donc en cest endroit se trōpe l'imagination humaine, cherchant d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pe-

Iob. 26.

Psal. 38.

Psal. 103.

fante que semble ceste machine de la terre suspendue en l'air, qu'elle puisse tomber, ou contournier s'en dessus dessous: nous estans asseurez sur ce point, par ce que le mesme Psalme dit, que pour iamais elle ne se renuersera. Certes avec raison Dauid apres auoir contemplé & chanté l'estat de si merueilleuses œuures du Seigneur, ne cesse de se resiouir avec luy en icelles, disant: *O combien les œuures du Seigneur sont aggrandies & accreues, il appert bien que toutes sont sorties de son sçauoir.* Et en verité si ie dois raconter ce qui se passe sur ce propos: Ie dy que souuentefois que i'ay voyagé, passant les grands golphes de l'Ocean, & cheminant par les autres regions de terres si estranges, m'arrestant à contempler & considerer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie sentoys vn admirable contentement de celle souueraine sagesse & grandeur du Createur, qui reluit en ces mesmes œuures, en comparaison desquelles, tous les palais, chasteaux, & baltimens des Roys, ensemble toutes les inuentions humaines semblent bien peu, voire choses basses & viles, au respect d'icelles. O combien de fois me venoit en la pensee, & en la bouche ce passage du Pseaume, qui dit ainsi: *Grande recreation m'aueç donné Seigneur. par voç œuures, & ne cesseray de me resiouir en la contemplation des œuures de voç mains.* Realement & de fait, les œuures diuines ont ne sçay quelle grace & vertu cachée & secrette, qui combien qu'elles soient contemplees plusieurs & diuerses fois, neantmoins causent tousiours vn nouveau goust & contentement: au contrai-

HISTOIRE NATURELLE

re les œuvres humaines, encor qu'elles soient
construites avec vn exquis artifice, toutesfois
estans veues souuent, ne sont plus estimees, au
contraire deuiennent ennuyeuses, soit que ce
soyent iardins tres-plaisans, ou palais, ou tem-
ples magnifiquement bastis, soit Pyramides de
superbe edifice, soit peintures, sculptures, ou
pierres d'exquise inuention & labour, quoy
qu'elles soyent douees de toutes les beautez
qu'il est possible: tousiours c'est chose certaine
qu'en les contemplant deux ou trois fois avec
attention, les yeux se diuertissent tost de ceste
veue à vne autre, estans incontinent soulez d'i-
celles. Mais si avec attention vous considerez
la mer, ou quelque haute montagne, yssante
hors la plaine d'vne estrange hauteur, ou les
champs reuestuz de leur naturelle verdure, &
de belles fleurs, ou bien le cours furieux de
quelque fleuue, qui sans cesser bat continuelle-
ment les rochers en bruyant, finalement quel-
ques œuvres de nature que ce soyent, quoy
qu'elles soyent contemplees plusieurs fois,
tousiours causent nouvelle recreation, & ia-
mais ne sennuye la veue. ce qui ressemble vn
banquet magnifique & abundant, de la diuine
sagesse, qui sans iamais ennuyer, cause tous-
iours nouvelle consideration.

CHAPITRE IIII.

*Contenant la responce à ce qui est allegué de la
saincte Escriture contre la rondeur de la
terre.*



Euenant donc à la figure du Ciel, ie ne ſçay de quelle auctorité de la ſainte Eſcriture on ait peu tirer, qu'elle ne ſoit pas ronde, ny ſon mouuement circulaire, pour ce que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou tau-

dis, que Dieu a etably & non point l'homme, puiſſe eſtre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous diſe qu'il eſt faiçt par Dieu, l'on doit pour cela entendre, que le Ciel tout ainſi comme vn toitç, couure la terre, d'vne part ſeulement, ny meſme que le Ciel ſoit baſty, ſans ſe mouuoir, comme il ſemble que quelques vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apôſtre en ce lieu traicçtoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, diſant là deſſus que le tabernacle de la loy nouvelle de grace, eſt le Ciel, auquel eſt entré le grand preſtre Ieſus Chriſt vne fois, par ſon ſang, & de là ſentend qu'il y a autant de preeminence, du nouveau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'auteur du nouveau, qui eſt Dieu, & çil du vieil qui a eſté l'homme, encor qu'il ſoit vray que le vieil tabernacle fuſt auſſi bien baſty par la ſageſſe de Dieu qui l'enſeigna à ſon ou-

urier Beſeleel: & ne doit on penſer que ces cõparaiſons, paraboles & allegories, puiſſent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles ſont accommodees, comme le bien heureux Chryſoſtome, a bien ſçeu dire à ce propos. L'autre autorité que rapporte S. Auguſtin alleguee d'aucuns, pour monſtrer que le Ciel n'eſt pas rond, eſt telle en diſant, *Le Ciel s'eſtend comme vne*

Hebr. 8.

Exod. 36.

Chryſoſt. in
20. cap.

Pſal. 103.

HISTOIRE NATURELLE

peau. Dont ils concluent qu'il n'est pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy respond fort bien & fort familierement le mesme saint Docteur, mais donnant à entendre que ce passage du Psalmiste, ne parle, ny s'entend proprement de la figure du Ciel; mais dit cela seulement, afin de nous demonstrier avec quelle facilité Dieu bastit vn Ciel si grand, ne luy ayant esté non plus difficile de bastir vne si immense couuerture, comme est le Ciel, qu'il seroit à nous de desployer vne peau double, ou bien pretendant le Psalmiste nous donner à entendre, la grande maiesté de Dieu, auquel le Ciel sert, qui est si beau & si grand, de mesme façon que nous seruent les tentes ou couuertes aux champs. Ce qui a esté fort bien déclaré par vn Poëte, disant: *Le raudu du clair Ciel*. Mesme le passage d'Isaie qui dit, *Le Ciel me sert de chaire, & la terre d'escabeau pour mes pieds*. Que si nous ensuyuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoyent des membres corporels à Dieu selon sa diuinité, nous aurions occasion sur le dernier passage de rechercher comment il seroit possible, que la terre fust l'escabeau des pieds de Dieu, & comme le mesme Dieu pourroit tenir ses pieds, d'vne partie & d'autre, & plusieurs testes tout à l'entour, puis qu'il est en tout & par tout le monde; qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure que aux saintes Escritures nous ne deuons pas suiuir la lettre qui tue, mais l'esprit qui viuisie, comme dit saint Paul.

August. 2. de
Gen. ad liter.
6.9.

Isais 66.

2. Corin. 3.

CHAPITRE V.

De la façon & figure du Ciel du nouveau monde.

Plusieurs en Europe demâdent quelle est la façon & figure de ce Ciel, qui est en la partie du Sus, pour ce qu'il ne s'en peut trouuer chose certaine aux liures des anciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceste autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iusques à la cognoissance de la façon & figure, quoy que à la verité ils facent mention d'une *Plinius l. 6. c.* belle & grande estoille, qui se voit en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouveau ont nauigé en ces parties, ont accoustumé d'escrire & raconter choses grandes de ce Ciel, asçauoir qu'il est fort resplendissant, y ayant grand nombre de belles estoilles. Et en effect les choses qui viennent de loing, se descriuent ordinairement avec augmentation. Mais il me semble tout au contraire, tenant pour certain, que en nostre costé du Nort, il y a plus grand nombre d'estoilles, & de plus illustre grandeur, ne se voyant point par deçà estoilles qui excédēt la Poussiniere, ny le Chariot. Il est bien vray que la Croisée de deçà est fort belle & agreable à veoir. Nous appellōs Croisée, quatre estoilles notables & apparentes, qui font entre elles vne forme de Croix,

affises esgalement & avec proportiō. Les ignorans croyent que ceste Croisee est le Pole du Sur. D'autāt qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et la raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pour ce que de ce costé du Sur il n'y a aucune estoille fixe, qui marque le Pole, comme à nostre Pole le faict l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, trente degrez, comme de la l'estoille du Nort est distante du Pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladicte estoille du pied de la Croisee doit estre droicte, ce qui adient seulement en vne heure de la nuit, qui est en diuerses parties de l'an, en différentes heures, & bien souuent en toute la nuit, ne se montre: qui est chose fort mal commode, pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts Pilotes ne se foucient de la Croisee, prenans la hauteur du Soleil par l'astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur, où ils se trouuent. Enquoy communement les Portugais sont plus experts, comme nation, qui a grand discours en l'art de nauiger, sur toutes les autres nations. Il y a aussi de ceste partie du Sur d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplandissant en ce costé du Sur, se voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy deuant nous auons fait mention. Pour les autres particularitez d'autres les diront avec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce que auons dit.

Qu'il y a terre & mer sous les deux Poles.

CHAPITRE VI.

 E ne nous est point peu de chose faite, d'estre sortis de ceste matiere, avec ceste cognoissance & resolution, qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie & Afrique. Et nous sert ce point, quelque fois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deça souspirent pour leur Espagne, ne scachans dequoy parler, que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimâs que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pour ce que nous trouuons que nous sommes aussi proches du Ciel estans au Peru, comme en sommes estâs en Espagne: comme dit fort bien S. Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretaigne, comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuisse le monde, de tous costés, il ne faut pas pour cela penser, que necessairemēt il y ait terre, de tous costés du monde. Car estant ainsi

HISTOIRE NATURELLE

que les deux Elemens de la terre & l'eau com-
 posent vn globe ou boule ronde, selon que la
 plus part, & les plus renommés autheurs des
 anciens l'ont tenu (à ce que raporte Plutarque)
 & comme on le prouue par demonstrations
 tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que
 la mer occupast toute ceste partie qui est soubs
 le Pole Antartique ou Sus, de telle façon qu'il
 ne restast aucune place en ces parties pour la
 terre; selon que S. Augustin reprend fort docte-
 ment contre ceux qui tiennent les Antipodes;
 disant, que encor quel'on face preuue, & que
 l'on croye que le monde soit de figure ronde,
 cōme vne boule, il ne faut inferer de cela, que
 en ceste autre partie du mōde, la terre soit des-
 couuerte & sans eau. Et sans doubte S. Augu-
 stin dit fort bien en ce point, ceneantmoins le
 contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuit non
 plus sçauoir qu'il n'y aye terre descouuerte, au
 Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ia
 monstré à veüe d'œil estre ainsi cōme en effect
 il l'est. Car iacoit que la plus grande partie du
 monde, qui est soubs le Pole Antartique, soit
 occupée de la mer; ceneantmoins elle ne l'est
 pas entierement. Mais y a terre, de forte qu'en
 toutes les parties du monde, la terre & l'eau se
 vont embrassans l'un l'autre, qui est veritable-
 ment vne chose pour nous faire admirer & glo-
 rifier l'art du souuerain createur. Nous sçauons
 donc par la sainte Escriture, que au commen-
 cement du monde les eaux furent assemblées,
 & se ioignirent en vn endroit, tellement que la
 terre demeura descouuerte. D'auantage la

*Plutarc. l. de
 placitis phil.
 c. 9. & 11.*

*August l. 16.
 de Ciuit. c. 9.*

Genesi. 1.

mesme Escriture sainte nous enseigne, que ces assemblemens d'eaux s'appellerét mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ait plusieurs mers. Et non seulement est ceste diuersité des mers en la mer Mediterranee, les vnes s'appellans Euxine, les autres Caspie, autre Erythrec, ou rouge, autre Persique, autre d'Italie, & ainsi plusieurs autres. Mais aussi bien au grand Ocean, que l'Escriture sainte a accoustumé d'appeller abyssme, encore que realement & en verité ce ne soit qu'une mer, mais en plusieurs & differentes manieres: comme au respect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'une la mer du Nort, & l'autre la mer du Sus. En l'Inde Orientale l'une s'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que j'ay nauigé moy-mesme que par la relation des autres, que iamais la mer ne se separe de la terre de plus de mil lieues. Et quoy que se puisse estendre la grandeur de l'Ocean, si est-ce qu'il n'outrépasse iamais ceste mesure. Je ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieues de la mer Oceane: qui seroit contre la verité, puis que nous scauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond se peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons desia veu, sans que plus on en puisse douter. Mais ce que ie dy & afferme, est que en ce qui est au iourd'huy descouuert, aucune terre n'est distante & eslongnee, par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Isles, qui luy soyent plus proches,

HISTOIRE NATURELLE

au plus que de mil lieues, & que par ainsi entre deux terres, il n'y a point plus grande espace de mer: le prenant par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pour ce que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur costé, les Canaries, les Açores, les Isles du Cap de vert, & les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distâtes de plus de trois cens lieues, ou cinq cens de la terre ferme. Desdictes Isles prenant son cours vers les Indes occidentales à peine y a il neuf cents lieues, iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courant par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouente, qui sont, Cuba, Espaignolla, & Boriquen; D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a il deux cens ou trois cens lieues, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny, depuis la terre de la Floride, iusqu'à la terre des Patagons, & de l'autre costé du Sur, depuis le destroit de Magellan iusqu'au Cap de Mendoce, court vne terre tres-longue, mais non beaucoup large: car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distante du Bresil, d'enuirō mil lieues. En ceste mesme mer du Sur, encor qu'on ne sçache rencontrer la fin, en tirant vers le Ponant, neantmoins il y a peu de temps que l'on descourit les Isles, qu'ils ont appellées de Salomon, qui sont plusieurs, & grandes, distantes du Peru comme huit cens lieues. Et pour ce que l'on obserue, & se trouue ainsi, que là, ou il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnée: de là vient que

plusieurs, & moy mesme avec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomō, laquelle respōd à nostre Amerique, du costé du Ponant; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sur, iusques au destroit de Magellā. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques doctes la peignent fort près des Isles de Salomō: De sorte, que c'est chose vray semblable de dire qu'il y a encore vne bōne partie du monde à descourir, puisque auourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sur, iusques à la Chine & Philippines, & disōs que pour aller du Peru, en ces parties là, qu'ils passent vne plus longue mer, que nō pas allāt d'Espaigne au mesme Peru. D'auātage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se ioignent, & continuent l'vne avec l'autre, (ie dy la mer du Sur avec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employés, sçauoir si ces deux mers se ioignent, & cōtinuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance, que iusques auourd'huy aucun aye peu atteindre à ce point, si ce n'est seulement, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques vns afferment qu'il y a vn autre destroit, sous le Nort à l'opposite de celui de Magellan: Toutesfois pour nostre sujet, il suffit de sçauoir maintenāt au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sur, & que c'est vne terre aussi grande, comme tout l'Europe, l'Asie, &c.

HISTOIRE NATURELLE
l'Afrique mesme, que à tous les deux Poles du
monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer,
embrassées l'une avec l'autre. Enquoy les an-
ciens ont peu entrer en doubte & le contre-di-
re par faute d'experience.

CHAPITRE VII.

*Pour reprobuer l'opinion de Lactance qui tient
qu'il n'y a point d'Antipodes.*

P Vis d'oc que c'est chose cogneüe, qu'il
y a terre au costé du Sus, ou pole An-
tartique: reste maintenant de voir s'il y
a des hommes habitans en icelle, qui a
esté au temps passé, vne question fort debatue.
Lactāce Firmian & S. Augustin se mocquent de
ceux, qui afferment les Antipodes (qui vaut au-
tant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds
au contraire des nostres) Mais encore que ces
deux autheurs s'accordent en ceste moquerie,
ce neantmoins aux raisons, & motifs de leur o-
piniō, sont fort differents l'un de l'autre, com-
me ils estoient fort diuers d'esprit, & d'enten-
dement. Lactance suit le vulgaire, estimāt cho-
se ridicule de dire, que le ciel est formé en rond
& circuit: & que la terre soit au milieu enuirō-
née & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et
pour ce il escript en ces termes. *Quelle raison y a
il à ce que quelques vns veulent dire, qu'il y a des Anti-
podes, qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est il possi-
ble, qu'il y ait hommes si lourds, & si grossiers, qui croyēt,
qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en
hault, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy*

*Lact. l. 7. In-
stit. diu. c.*

23.

*Aug. l. 16. de
Ciuitate c. 9.*

assises, & arrestees d'une façon, soient de ceste autre part pendantes, & renuersees au contraire: que les arbres, & les grains croissent la contre bas, & que la pluye, la neige, & la gresle tombent, & s'escoulent de terre contremont? Puis apres quelques autres propos le mesme Lactance tient ces propos. L'opinion & imagination, que quelques vns ont eue estimants le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air. par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon que ayans vne fois erré, ils poursuient, & s'obstinent tousiours en leur opinion, se deffendans les vns les autres. Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en hault. Certainement c'est chose merueilleuse de cōsiderer que l'esprit & entendement humain, ne peut atteindre & paruenir à la verité, sans vser d'imagination: & d'autre part, qu'il luy est impossible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons cōprendre que le Ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigée, & reformée par la raison, & que nous l'ensuyuissions du tout, en fin nous nous trouuerions trompés. D'où nous pouuons conclure vne experience asseurée, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons, & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures, qui se

HISTOIRE NATURELLE

presentent à nous, pour les cognoistre, & par
 ceste mesme lumiere, nous approuuons, & re-
 iettons ce, que l'imagination nous represente.
 Et de là voit-on clairement comme l'ame ra-
 tionnelle est par dessus toute la nature corporel-
 le, & comme la force, & vigueur eternelle de la
 verité preside au plus eminent lieu de l'hôme:
 mesme l'on recognoit facilement, comme ceste
 lumiere si pure, est participante, & procede de
 celle premiere & grande lumiere: que qui ne
 sçait cela, ou qui en est en doubte, nous pouuôs
 dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est hom-
 me, ou non. Ainsi si nous demandons à nostre
 imagination, ce qui luy semble, de la rondeur du
 Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre
 chose, sinon que ce que dit le mesme Lactance,
 sçauoir que, si le Ciel est rond, le Soleil, & les
 estoiles deburoient tomber lors qu'ils se mou-
 uent, & qu'ils changēt de place, & s'esleuent en
 tirant au midy. Tout de mesme que si la terre e-
 stoit pendue en l'air, les hommes; qui habitent
 en l'autre partie d'icelle, doibuent cheminer les
 pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluies
 ne tombēt point d'enhaut, mais coulent de bas
 en amont: & plusieurs autres monstruosités ri-
 dicules. Mais si l'on consultela force de la rai-
 son, elle fera peu de cas de toutes ces peintures
 vaines, & fera qu'on n'escouterà non plus l'imá-
 gination, qu'une vieille folle. Mais avec ceste
 sienne grauité, & integrité respondra la raison,
 que c'est vne erreur fort grande de fabriquer
 en nostre imagination, tout le monde en la façō
 d'une maison, en luy donnant pour fondement

la terre, & le Ciel pour toit & couuerture. Et dira d'auantage que comme aux animaux, la teste est la partie la plus haute, & la plus esleuee (bien que tous les animaux n'ayent pas la teste posée en mesme situation, les vns l'ayás au plus haut, comme l'homme; les autres trauesantes, comme les brebis; les autres au milieu comme les feschés & araignees): ainsi le Ciel, en quelque endroit qu'il soit, est tousiours en haut, & la terre ne plus ne moins, en quelque endroit quelle soit, demeure tousiours en bas. Parquoy estant ainsi que nostre imagination, est fondée sur le temps, & le lieu, lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conceuoir vniuersellement, mais seulement en particulier: Il s'en suit que, quand on la veut esleuer, à la consideration des choses, qui excédēt & surpassent le tēps & lieu, qui luy sont cogneus, aussitost elle deschet & ne peut bonement subsister, si la raison ne la soutient & sousleue, & elle ne peut bonnement se tenir en pied. De mesme nous voyés, que sur le discours de la creatiō du monde, nostre imaginatiō extrauague pour chercher vn tēps, auāt la creatiō d'iceluy, & pour se bastir le mode, elle remarque vn lieu. mais elle ne passe pas outre à cōsiderer, q̄ le monde pouuoit estre fait d'vne autre façō; Cōme ainsi soit neātmoins q̄ la raison nous apprend qu'il n'y a point eu tēps, auāt qu'il y ait eu mouuemēt, duquel le temps est la mesure, & qu'il n'y a eu aucun lieu, auparauant l'vniuers, qui cōprend & contient en soy tout lieu. Enquoy l'excellent Philosophe Aristote l'a fait clairement, & en peu de parolles à l'ar-

*Arist. 1. de
Celo c. 3.*

HISTOIRE NATURELLE
gument que l'on fait contre le lieu de la terre,
s'aydant de nostre mesme vsage de imaginer,
quand il dit (& avec verité) *Que au monde, ce mes-
me lieu de la terre, est au milieu, & en bas, & que tant
plus me chose est au milieu, tant plus elle est en bas.* La-
quelle responce ayant esté alleguée & mise en
auant par Lactance Firmian, luy-mesme neant-
moins passé sans la debatre & confuter d'aucu-
ne raison, se passant de dire, qu'il ne s'y peut ar-
rester, pour traicter, & auancer d'autres choses.

CHAPITRE VIII.

*De la cause, pourquoy saint Augustin
à nié les Antipodes.*



A raison, qui a meu saint Augustin de
nier les Antipodes, a esté bien autre,
que celle prealleguée, comme estant
d'un entendemēt plus sublime. Pour-
ce que la raison, qu'auons deduictē cy deuant,
(qui est que les Antipodes chemineroient au
rēuers;) est destruictē par le mesme S. Docteur
en son liure des predications; par ces parolles.
*Les anciens tiennent, que la terre de tous costēs, est en bas,
& le Ciel par dessus, pour raison de quoy les Antipodes,
qu'ils disent cheminer au contraire de nous, ont de mesme
nous, le Ciel au dessus de leurs testes.* Puis donc que S.
Augustin a recognea cela ainsi, si vray-sembla-
ble & conforme à bonne Philosophie, quelle
sera la raison, dirōs nous, pour laquelle vn per-
sonnage si docte & si suffisant que luy, ait esté
poussé d'ensuiure l'opiniō contraire? Pour cer-
tain, qu'il en a tiré le motif & la cause, des en-

*Aug. lib. Ca-
tegoriarum c.
10. in 1. tomo.*

trailles de la sacrée Theologie ; selon laquelle, les lettres diuines nous enseignent, que tous les hommes du monde descendent d'un premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes eussent peu passer au nouveau monde, atrauerfants le grand Ocean, cela sembleroit incroyable, & vn pur mensonge. Et à la verité si le succez, & experience de ce, que nous auons veu en nos siecles, ne nous eust esclarcis sur ce point, l'on eust tenu iusques à maintenant, ceste raison pour bonne. Mais encore que nous sçachions, que ceste raison n'est pertinente, ny veritable ; ce neantmoins voulõs nous bien y donner responce, en declarât de quelle façon & par quel chemin, le premier lignage des hommes, peut passer icy : commēt, & par quel endroit, ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy apres nous traiterons ce sujet fort succinctement, il sera bon d'entendre pour le present, ce que le S. docteur Augustin, dispute sur ceste matiere, aux liures de la cité de Dieu, disant ainsi. *Lib. 16. c. 9.*

Ce n'est point chose que l'on doibue croire ce, que quelques vns afferment qu'il y a des Antipodes, c'est à dire des hommes, qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region desquels le Soleil se leue lors & au temps qu'il se couche en la nostre, & que leurs pas sont au rebours, & au contraire des nostres, puis qu'ils ne basferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais seulement par vn discours de Philosophie qu'ils font, par lequel ils concluent, que la terre estant au milieu du monde de toutes parts environnée, & couuerte esgalement du Ciel, necessairement doit estre le plus bas lieu celuy, qui le plus est au milieu du monde. Puis apres il continue en ces

HISTOIRE NATURELLE

termes; la sainte Escripture n'erre, ny se trompe en aucune maniere, la vertu de laquelle, est si bien approuvée en ce qu'elle propose, des choses, qui sont passés: pour autant que ce, qu'elle a prophesie de voir advenir, est de point en point arrivé: Cōme nous le voyons. Et est chose hors de toute apparence de dire, que les hommes ayent peu passer de ce continent icy en l'autre nouveau monde, & traverser ceste immense de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il se trouve impossible, que les hommes ayent passé en ces parties là, estant chose certaine, que tous hommes descendent de ce premier homme. Enquoy l'on reconnoit que toute la difficulté, que S. Augustin y trouve n'a point esté autre, que l'incomparable grandeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, assurant (comme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibraltar, il est impossible naviger plus outre: & sur ce subject escrit en vne sienne epistre. *Je m'accorde bien avec le dire de Pindare qui dit que passé Cadix, la mer est innavigable aux hommes.* Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il fait pour saint Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun navigant la mer, de passer le destroit de Gibraltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, ou il dit; *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de sçavoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibraltar,* à esté prins & receu pour proverbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce proverbe, combien les anciens se sont fichez & arrestez obstinément sur ceste opinion. comme aussi par les livres des Poetes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadix d'Eipagne, où ils fabriquent les colonnes d'Hercules, là ils bornent les fins & limi-

Nazian. epi.
17. ad postu-
mianum.

& limites de l'Empire Romain, là ils depeignēt les limites du mōde. Et nō seulement les lettres profanes en parlent de ceste façon, mais aussi les saintes Escritures pour s'accommoder à nostre langage, disans que *l'edict d'Auguste Cesar fut publié, a fin que tout le monde fust enregistré: & d'Alexandre le grand, qu'il estendit son Empire usques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que *l'Euangile a fructifié & cru en tout le monde vniuersel.* car la sainte Escriture, par vn stile qui luy est commun, appelle tout le monde de ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques aujour d'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciē, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre de l'Occidentale, peust estre nauigée, enquoy ils se sont generallement accordés. Pour raison dequoy, Pline escript cōme chose certaine, que les mers Plin. l. 2. c. 67. qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pour ce (dit il), que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

CHAPITRE IX.

De l'opinion d'Aristote touchāt le nouueau monde, & ce qui l'a deceu pour le luy faire nyer.

Vtre toutes les raisons susdictes, il y en a euvne autre, pour laquelle mesme les anciens furēt esmeus à croire, qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce

HISTOIRE NATURELLE

nouveau mode. C'est qu'ils tenoient, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou brullee, estoit tât excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux, & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerfer d'vn Pole à l'autre. Car iagoit que ces Philosophes, ayent eux mesmes affermé, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est.) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ceneantmoins ont ils mescogneu, què la region comprenante tout ce, qui est entre les deux Tropiques, (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peust estre habitée de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir, que ceste Zone Torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait sō cours droitement par dessus celle region, & s'en approche de si près qu'elle en est totalemēt embrasée, & par consequent luy cause vn defaut d'eaiies, & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel, encore qu'il fust grand Philosophes, neantmoins sest trōpé en cest endroit pour l'esclarcissement dequoy il sera bon de dire, & remarquer les points, où il a bien discouru, & les autres, où il a failly. Ce Philosophes dōc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sur, à sçauoir si nous deuous croire, qu'il prenne sa naissance du midy ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escript en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & lar-*

Arist. 2. Meteoraph. c. 5.

geur de la terre habitable, est bornée & determinée, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre coniointe & continuée l'une à l'autre. Pour autant que la region du milieu, est trop intemperée. Car il est certain que en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessive chaleur, mais il est en sa latitude, & hauteur, qui est d'un Pole à la ligne Equinoxiale. Et par ainsi pourroit-on cheminer, & trauffer toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empeschement. Iusques icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est tousiours plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au midy. Ce qui est veritable non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pour ce qu'il y a vne mesme, & tousiours semblable température du Ciel, de l'Orient au Ponant: attédu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allant & cheminât tousiours en longitude l'on trouue, & apperçoit-on les iours & les nuicts succedés les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allant par la latitude; d'autant que par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste region Pollacque, en laquelle il y a nuict continuelle de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre reprenant les Geographes, qui descriuoient la terre en son temps, & dit ainsi.

HISTOIRE NATURELLE

L'on peut bien cognoistre ce que i'ay dit, par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigatiōs maritimes. Car il y a grande difference, entre la longitude, & la latitude, i' autant que l'espace & interualle, qui est depuis les colonnes d'Hercules ou deſtroit de Gibraltar, iusques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle, qui est depuis l'Ethiopie, iusques au lac Meois, & derniers confins de Scythie: ce qui est approuuē par le compte des iournées des chemins, & de la nauigation, que nous ſçauons à present par la mesme experience. D'autre part nous auōs auſſi cognoiſſance de la terre habitable, iusques aux parties d'icelle, qui ſont inhabitables. Et certes en ce point l'on doit pardonner à Aristote, puis que de son temps l'ō n'auoit point encore decouuert plus outre, que la premiere Ethiopie appellēe exterieure, qui est ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a esté totalemēt incogneue de son temps; Mesme toute ceste grande terre, que nous appellōs auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme auſſi n'ont point eu cognoiſſance du reste de la terre qui giſt ſoubs l'equinoxe, & va courant iusques à outrepaſſer le Tropique de Capricorne, pour s'arreſter au Cap de bonne esperance, ſi bien cogneu, & renommē par la nauigation des Portugais, que ſi l'on meſure la terre depuis ce Cap iusques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doubte, que ceste espace, & latitude ſe trouuera auſſi grande, comme l'espace & la longitude qui est depuis Gibraltar iusques à l'Inde Orientale. C'est choſe certaine, que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & ſources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain

reprend la curiosité de Iules Cesar de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers.

Que te sert il Romain de prendre tant de peines,

A rechercher du Nil les sources & fontaines?

Et le mesme Poete parlant avec le Nil, dit:

Puis que ta prime source est si cachée encore,

Que qui tu sois, ô Nil, tout l'univers ignore.

Mais par la sainte Escriture mesme l'on peut entendre, que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias, ne diroit parlant de ces nations appellées à l'Evangile. *Les fils de mes dispersez* (ainsi appelle-il les Apôtres) *m'apporteront des presens de plus outre, que les riuages d'Ethiopie.* Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Poursuyuons donc maintenant, & examinons ce qui s'ensuit du mesme Aristote. *Vne partie du monde,* (dit il) *qui est la septentrionale située au Nort, outre la Zone temperée, est inhabitable pour l'excés de froidure: l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitée outre le Tropique, pour l'excésue chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gisent outre l'Inde, d'un costé, & les colonnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent ioindre, & continuer l'une à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable se tiene en vn seul continent à cause de la mer qui les separe. En ce dernier point il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit: *Il est necessaire que la terre aye mesme proportion, avec son Pole Antarctique que ceste nostre**

Lucan. 10.
Pharsal.

Soph. 3. cap.

HISTOIRE NATURELLE

partie habitable a avec le sien , qui est le Nord , & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doivent estre disposées , comme en cestuy-cy , spécialement en la naissance & ordre des Vents. Et apres auoir mis en auant d'autres raisons , hors de propos , conclud le mesme Aristote , disant : Nous debuons donc confesser par necessité , que le Meridional est le mesme vent , qui souffle , & procede de ceste region embrasée de chaleur : laquelle region pour estre fort proche du Soleil , defaut & manque d'eaux , & de pasturages. Cecy est l'opinion d'Aristote , & à la verité , l'humaine coniecture à grand peine a peu passer plus outre. D'où souuentefois ie vien à considerer , (par vne contemplation chrestienne) combien debile , & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle , en la recherche des choses diuines , puisque mesme aux choses humaines , où ils semblent si bien verséz , ils ont maintefois erré. Aristote est d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande , qui est d'Orient au Ponant , & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctiale elle est tres-petite. Ce qui est si contraire à la verité , que toute l'habitation presque , qui est en ce costé du Pole Antarctique , a sa situation en la latitude , (i'entens du Pole à la ligne ,) & en la longitude d'Orient au Ponant est tant petite , que la latitude l'excede trois parts , voire d'auantage. L'autre opinion est , qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable , pour estre souz la Zone Torride embrasée de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté

du Soleil ; & par ceste raison n'a point d'eaux, ny de pasturages. Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouveau monde est située entre les deux Tropiques souz la mesme Zone Torride: Et neantmoins se trouue fort peuplée, & habitée d'hommes, & d'autres sortes d'animaux, estant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eues & pasturages: & qui plus est, fort tempérée en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de monstrer comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplée & habitée, quoy que les anciens l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique, encore que en son assiette elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplée & habitée, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle, que le Royaume de Chillé, & vne petite portion ioignant le Cap de bonne esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soyent d'opinion (laquelle ie veux bien ensuyure de ma part) qu'il y a beaucoup d'auantage de terre, non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du Royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropicque de Capticorne. Que sil y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extre-

HISTOIRE NATURELLE

mitée & située en mesme climat; que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceste consideration est fort bonne la coniecture d'Aristote: mais parlant de ce qui est aujourdhuy descouvert, ce qui est en ceste Zone est peu de chose, en comparaison de la grande espace de terre habitée estendue souz la Zone Torride.

CHAPITRE X.

Que Pline & les anciens ont eu la mesme opinion qu' Aristote.

Plin. lib. 2. c.
68.



L'Opinion susdicte d'Aristote a esté suyvie & tenue par Pline, qui dit ainsi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, est embrasée & bruslée comme d'un feu prochain, ioignant icelle region du milieu. Il y en a deux autres aux deux costez, qui pour estre entre l'ardeur de ceste Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, sont fort temperées, & ne peuvent auoir communicatiõ les vnes avec les autres, à cause de l'ardeur excessiue du Ciel. Qui a esté la mesme opinion des anciens generalement descrite par le Poete, en ces vers.

*Tout le Ciel est circuit de cinq Zones, dont l'une
Que Phœbus ait tousiours, d'un e braiZe importune
Rend la terre au dessous toute rouge d'ardeur.
Et le mesme Poete en autre lieu.
Oyez si quelque gent habite en celle part,*

*Qui sous la large Zone a son quartier à part
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.*

Et vn autre Poete dit plus clairement.

*Il y a sur la terre, autant de regions
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitée,
Des chauds rais du Soleil, est toute inhabitée.*

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison, qui leur a semblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle estoit chaude, (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Province d'Italie la Pouille est plus chaude, que la Toscane, & en Espagne, l'Andalusie plus que la Biscaye: chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huit degrés, & encore moins, on voit que l'vne est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la region si proche du Midy ayant le Soleil droit pour Zénith, necessairement deuoit estre continuellement embrasée de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuersitez des saisons de l'année, du Printemps, de l'Esté, de l'Autōne, & de l'Hyuer, estoient causées de l'aprouchemēt, & esloignement du Soleil. Voyans aussi que, combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropicque, par où chemine le Soleil en esté, ceneantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la mesme saison ils sentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que, si ils eussent eu le Soleil si proche d'eux, qu'il cheminaist au dessus de leurs

HISTOIRE NATURELLE

testes, & tout le lōg de la nuée, la chaleur seroit tant insupportable, que sans doute elle consumeroit & embraseroit les hommes par son excès. C'a esté la mesme raison, qui a esmeu les anciens à croire que la region du milieu n'estoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone brullante. Et à la verité, si l'expérience oculaire, que nous en auōs, ne nous eust esclarcis sur ce point, nous dirions aujourdhuy, que ceste raison estoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir, combien foible est nostre entendement, pour comprendre seulement ces choses naturelles; Mais ores que nous pouōs dire, qu'il est escheu au grand heur & felicité de nostre siecle, d'auoir la congnouissance de ces deux grandes merueilles, à sçauoir que l'on peut fort facilement nauiger la grāde mer Oceane, & que sous la Zone Torride les hommes iouissent d'un Ciel fort temperé. (Chose que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons avec l'ayde de dieu fort amplement au liure ensuyuant. Et parce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autāt que cela nous importe beaucoup pour le subiect de cest œuure. Mais auant que de venir à ce point, il sera bon de dire ce, que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

CHAPITRE XI.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouveau monde dedans les liures des anciens.



Eprenant doncques ce qui a esté mis en auant cy dessus, il faut necessairement conclurre, ou que les anciens

Plutarc. 3. de placitus phil. cap. 11.

ont creu, qu'il n'y auoit hommes par de là le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux tropiques (ainsi que l'ot affermé, Aristote, & Pline, & deuât eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cy deuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais ce pendant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant que à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouveau monde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incognu des anciens, par tant de siecles passez. D'ou quelques vns aujourd'huy, pretendens amoindrir en cest endroit la felicité de nostre siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent de monstrier, que ce nouveau monde a esté congneu des anciens. Et de fait l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hierosme escriuant sur l'Epistre aux Ephesiens dit. *Auec raison nous recherchons ce que veut dire l'Apotre, en ces parolles, qu'il dit. Vous auez cheminé vn*

Hier. super c. 2. ad Ephs.

HISTOIRE NATURELLE

temps selon le cours de ce monde, sçavoir si d'auanture il nous veut faire entendre, qu'il y ait vn autre siecle, qui ne soit, ny despende point de ce monde, mais d'autres mondes, desquels escript Clement en son epistre; l'Ocean, & les mondes qui sont par delà l'Ocean. Ce sont les termes de saint Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epistre soit celle de S. Clemét que cite saint Hierosme: neâtmoins sans doute ie croy, que S. Clement l'a escripte, puis que S. Hierosme l'a mis en auant. Et avec raison dit S. Clement, que par delà la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puis que il y si grande distance d'vn nouveau monde à l'autre nouveau monde. (I'entens dire du Peru & des Indes occidentales, à la Chine & Indes Orientales.) D'auantage Pline, qui a esté si diligent rechercheur des choses estranges, & admirables, raporte en son histoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le destroit de Gibaltar, costoyant tousiours la terre iusques aux confins d'Arabie, & quil laissa par escrit ceste sienne nauigation. Que sil est ainsi comme Pline l'escrit, il s'ensuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent aujourd'huy les Portugais, trauersans deux fois par deslous l'equinoxe, qui est vne chose espouuentable. Et qui plus est, le mesme Pline raporte de Cornele Nepueu autheur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que cest Eudaxius suyuant le roy des Latyres, sortit par la mer rouge dans

*Plin. lib. 2. c.
67.*

l'Ocean, & en tournoyant paruint iusques au destroit de Gibaltar, ce que le mesme Cornele Nepueu afferme estre aduenü de son tēps. Cōme aussi d'autres autheurs graues escriuent, qu'vne nauire de Carthaginois pouffée par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iusques à ce temps n'auoit esté cogneüe, & qu'estant de retour à Carthage, donna vn grand desir & enuie aux Carthaginois de descouurir, & peupler ceste terre: ce que voyāt le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant que avec le desir de nouvelles terres, l'ō delaisast à aymer sō pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoissance du nouueau monde, encore que parlant de nostre Amerique & de toute ceste Inde Occidentale, à peine en trouue l'on chose certaine es liures des Escriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a assez ample mention, non seulement de celle de par delà, mais aussi de celle de par deçà, qui anciennement estoit la plus esloignée, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait auiourd'huy. Pourquoy n'est il pas aisé de trouuer aux liures anciens Malacà qu'ils appelloient le doré Chersonese, le Cap de Comorni, qui s'appelloit le promontoire de Cori, & la grande & renommée Isle de Sumatre, tant celebrée par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en soit fait mention plusieurs fois?

HISTOIRE NATURELLE

Plin. lib 6.
cap. 21.

Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuôs point dedans Pline , que en ceste navigation l'on passast les Isles Canaries, qu'il appelle fortunées, la principale desquelles il dit auoir esté nommée Canarie pour la multitude des chiens qui estoyent en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la navigation , que l'on fait auourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'auec fort bonne raison ils appelloyent grád. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Senequle le Tragique a prophetisé de ces Indes Occidentales par ce que nous lisons en sa tragedie de Medée en vers Anapestiques , qui reduicts en vers François disent ainsi :

Sene in Med.
act. 2. in si-
nem.

*Il viendra sur le dernier aage
Vn siecle nouveau, bien heureux,
Ou nostre Ocean spacieux,
Estendra plus loing son riuage.
Vne grand terre se verra
Nauigant ceste mer profonde,
Et lors Vn autre nouveau monde
Aux humains se decouurira.
La Tullé par tout renommée
Pour Vn bout du monde eslongné
Tantost apres ce point gaigné
Sera pour voisine contrée.*

Cecy raconte Senequle en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediçtion ne soit veritable. car si l'on compte les longues années qu'il dit, à commencer des le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans passez, & si

c'est dès le temps de Medée, il y en aura plus de deux mil : ce que nous voyons auiourd huy à veue d'œil tellement accompli, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le passage de l'Ocean si long temps caché, & que l'on a descouuert vne grande terre & nouveau monde habitée, plus grande que tout ce continent de l'Europe, & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en celà raisonnablement disputer est, à sçauoir si Seneque a dit celà par diuination, ou si ç'a esté poëtiqument, & à la volée. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronostiqué avec la façon de deuiner, qu'ont les hommes sages & aduisez: attendu que en son temps l'on entreprenoit desia de nouvelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe qu'il y auoit vne autre terre contraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement, il a peu considerer que la hardiesse & industrie des hommes, en fin pourroit atteindre iusques là que de trauerier la mer Oceane, & l'ayant trauersee pourroyent descourir de nouvelles terres, & vn autre monde : attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoissance du succez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel l'on passa le grand Ocean. Ce qui appert auoir esté le motif de la prophetie de Seneque, comme il le donne à entendre par les vers cy deuant recitez : apres lesquels ayant acheué d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens, il suit ainsi :

HISTOIRE NATURELLE

*Au iourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcée,
Se voit de l'hardy trauessee,
Qui n'y prend que du passetemps.*

Et plus bas il dit ainsi:

*Tout bateau sans craindre naufrage
Se iette or sur la haute mer
Et ia le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.*

*Il n'est plus rien à descouvrir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre:
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouveau mur se doit couvrir.*

*Tout est renuersé par le monde.
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.*

*On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extremes,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.*

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes, Senèque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme ce dernier point qui doit arriuer: disant ainsi.

CHAPITRE XII.

*Del'opinion que Platon a eue des Indes
Occidentales.*



R si quelqu'un a traicté plus particulièrement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timée

dit ainsi: *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe.* (il entend de la mer Atlantique, qui est l'Ocean, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibaltar) *pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colonnes d'Hercules,* (qui est le mesme destroit de Gibaltar). *Et ceste isle estoit ioincte en ce temps à la bouche suydicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excendoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblement: & alors il y auoit vn passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles bon alloit a la terre ferme, qui estoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadent que ceste narration de Platon est vne vraye histoire, deduicte & contenue souz ces termes, disent que ceste grande Isle appelée Atlantique, laquelle excendoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appelée Atlantique, que les Espagnols nanigent auiourd'huy, & que les autres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouente, à sçauoir Cube, Espagnolle, S. Jean du Port-riche, Iamaïque & autres Isles de ceste contree: mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'auiourd'huy nous appellons terre ferme, à sçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceste vraye mer, qu'il dit, est ioignant icelle terre ferme, sçauoir la mer du Sur, qu'il appelle vraye mer, pource que en comparaison de sa grandeur, les autres mers, Mediterranée, voire la mesme Atlantique, sont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnent vne interpreta-

HISTOIRE NATURELLE
tion fort ingenieuse & artificieuse à ces propos de Platon. Mais si ceste interpretation doit estre tenue pour véritable, ou non, j'ay delibéré l'esclaircir en autre lieu.

CHAPITRE XIII.

Que quelques vns ont eu opinion que aux lieux de l'Escriture sainte, où il est fait mention d'Ophir, on le doit entendre de nostre Peru.

Quelques vns ont ceste opinion qu'il est fait mention en la sainte Escriture de ceste Inde Occidentale, prenans la region du Peru, pour cest Ophir tant célébré en icelle. Robert Estienne, ou pour mieux dire François Vatable, homme fort versé en la langue Hebraïque (comme j'ay ouy raconter à nostre Precepteur qui fut son disciple) dit aux annotations sur le neuvième chapitre du troisieme liure des Roys, que l'Isle Espagnolle, que trouua Christophle Colomb, estoit celle d'Ophir, dont Salomon faisoit apporter quatre cens vingt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les nostres apportent de l'Espagnolle, est de telle façon & qualité. Et ben trouuent encore plusieurs autres, qui afferment q'cestuy nostre Peru est Ophir, deduisans & tirâs vn nom de l'autre, lesquels croyent que dès lors que le liure de Paralipomenon fut escrit l'õ l'appelloit Peru (comme aujourdhuy ils se fondent en ce que la sainte Escriture rap-

*In 3. l. Reg. c.
9.*

*In apparatu
Biblie regia
in phaleg. c. 9.*

*2. Paral. 9.
3. Regum 10.*

porte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuses avec du bois qui estoit fort beau & fort rare: lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort esloignée de verité, que le Peru soit Ophir tant célébré par les lettres sacrees. Car iacoit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon, que l'on le doive esgaler à la renommée des richesses qu'a eue anciennement l'Inde Orientale. Le ne trouue point qu'en ce Peru, il y ait des pierres si precieuses, ny des bois si exquis, qu'on n'en ait iamais veu de semblables en Hierusalem. Car encore qu'il y ait des esmeraudes exquises, & quelques arbres d'un bois dur & aromatique: ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louange, que la sainte Escriture donne à Ophir. Mesmes il me semble qu'il n'est pas vray-semblable que Salomon eust laissé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoyer ses flottes de nauires à ceste derniere terre: que si elles y estoient venues tant de fois, (comme il est escrit) certainement nous trouueriõs plus de reste & de tesmoignage d'icelles, que nous n'auons pas. D'auantage l'Etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant certain que le nom du Peru n'est pas fort ancien, ny commun à toute ceste contrée. L'on a eu de coustume ordinairement en ces descouuertes du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, selon

2.Par.8.

4.Reg.22.

3.Reg.9.

HISTOIRE NATURELLE

l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage. Car nous tenons icy, que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'un fleuve ainsi appellé par les naturels du pays, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation, pour signifier leur terre. Il semble d'auantage que les mesmes auteurs veulent dire, que Sepher, denommee en la sainte Escriture, est ce qu'aujour d'huy l'on appelle les Andes, qui font des montaignes tres-hautes du Peru. Et ceste ressemblance des mots & appellations, n'est pas chose suffisante. Car si celà auoit lieu nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la sainte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Rois Inquas de ce Peru, soyent prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on voit clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture sainte, ce que quelques vns ont escrit que Tharsis & Ophir n'estoient en vne mesme route & prouince, en conferant le chapitre vingtdeuxiesme du quatriesme liure des Roys, avec le chapitre vingtiesme du second liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber, pour aller

Iectan filius

Heber. Gen.

10.

Iecsan filius

Abraha ex

Ceturra Gen.

25.

querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressée pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger que en ces liures susdits, quand l'Escripture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'un me pourroit demander sur cecy, quelle region, ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salomon, avec les mariniers de Hiram Roy de Tyr & de Sidon pour rapporter de l'or, & où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat, perit, & fit naufrage en Afiongaber, comme rapporte l'Escripture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondée par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est fait mention au Genese dixiesme, & estoit celle prouince abondante d'or tres-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autāt comme qui diroit l'Ophirize. Pour ce que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere sainct Hierosime) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous louons & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est pour ce que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer; n'estant pas vray semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde,

3. Reg. 9.

4. Reg. 22.

Genes. 10.

HISTOIRE NATURELLE

pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger, dont nous vsions aujourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu sengouffrer & auancer si auant dans la mer. Finablement en ces choses quand il n'apparoit indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire d'auantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

CHAPITRE XIII.

*Que signifie en la sainte Escriture Tharsis
& Ophir.*



Si les opinions & coniectures d'un chacun doiuent estre receues, ie tiés quant à moy, que en la sainte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu déterminé, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebreux, comme en nostre vulgaire, ce mot des Indes nous est general, en nostre vsage, & façon de parler: car nous entendons, par les Indes, dès terres fort riches, eslongnées & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espaignols indifferemmét appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelcôques parties de celles cy, que viennent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes, estans neantmoins lesdites terres &

royaumes de grande distance & diuersité entre elles; Iagoit aussi qu'on ne puisse nier, que le nom des Indes, s'entend proprement, de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'une terre fort eslongnée, de là est venu, que à la descouuerture de ces autres terres, aussi bien esloignées, à l'on donné le nom des Indes: pour estre distâtes des autres, & tenues comme le bout du monde. Et de mesme façon il me semble, que Tharsis en la sainte Escriture, le plus souuent ne signifie ny lieu, ny partie déterminée, mais seulement des regions fort eslongnées, & selon l'opinion du peuple, fort riches, & fort estrâges. Car ce que Iosephe, & quelques vns veulēt dire, que Tharsis est Tarso selō l'intētion de l'Escriture, il me semble avec bonne raison auoir esté reprouué par saint Hierosme: non seulement d'autāt que ces deux vocables s'escriuent par diuerses lettres, l'un avec vne aspiration, & l'autre sans aspiration; mais aussi, pource que l'on escrit beaucoup de choses de Tharsis, qui ne peuuent pas biē cōuenir, ny se rapporter à Tarso cité de Cilicie. Il est biē vray que en quelques endroits de l'Escriture, il est dit que Tharsis est en Cilicie. Ce qui se trouue au liure de Iudith, quand il est parlé d'Holofernes, duquel il est dit, qu'ayāt passé les limites d'Assyrie, il paruint iusques aux grands monts d'Ange, (qui par aduenture est Taurus) lesquels monts sont à la fenestre de Cilicie, & qu'il entra en tous les Chasteaux, où il assembla toutes ses forces, ayant destruit celle tant renommee cité de Melothi, despoilla,

*Hieron. ad
Marcellan. in
3. tomo.*

Iudith 2.

*Page Plin. l.
5. cap. 27.*

HISTOIRE NATURELLE

& ruina tous les fils de Tharsis, & d'Israel, qui estoient iognant le desert, & ceux, qui estoient au Midy, vers la terre de Gellon, & de là passa l'Euphrates: mais (comme j'ay dit,) ce qui est ainsi escrit de Tharsis, ne se peut accommoder à la cité de Tarso. Theodoret, & autres suyans l'interpretation des septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & auourd'huy Royaume de Thunes, & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que saint Hierosme sy vueille incliner. Je ne veux pas à présent debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Escriture sur ceste matiere, ne signifie pas tousiours vne region ou partie du monde certaine & déterminée. Il est certain que les Mages ou Rois, qui vindrent adorer Iesus Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes sont d'opinion, qu'ils estoient d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perse: Et neâtmoins le Psalmitte & l'Eglise chante d'eux; *Les Roys de Tharsis apporteront des presens.* Nous nous accordons donc avec S. Hierosme, que Tharsis est vn mot, qui a plusieurs, & diuerses significatiōs en l'Escriture, & que quelquefois il signifie la pierre Chrysolithe ou Iacinte, tantost quelque certaine region des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinte à la reuerberatiō

Theod. in 1.
Ioan.

Artafmont.
ibidem. & in
alphabeto
apparatus.

Hieron. ad
Marcell.

Psal. 44.
Isaie. 60.

du Soleil. Mais avec raison le mesme saint Docteur nie, que Tharsis soit region des Indes, où vouloit fuir Ionas, puisque partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'aujourd'huy nous appellons Iasse, n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est iointe avec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranée, qui n'a point d'issue par la mer Indique. D'ou il appert clairement, que la navigation, que faisoit la flote de Salomon, partant de Afiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expressement attesté en l'Escriture. Et a esté ceste navigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Afiongaber est le port d'une cité d'Idumée, assise sur le destroit, où la mer rouge se ioint avec le grand Ocean. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argent, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doute doiuent estre entédues, de l'Inde Orientale, qui est feconde & abondante en tout ce que dessus, ainsi que Plin l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru, certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y sont du tout incogneus. Mais ils eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monnes. Finablement il me semble, que l'Escriture sainte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande

HISTOIRE NATURELLE

mer, ou des regions fort eslongnées & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui parlent de Tharsis (puisque l'esprit de prophetie peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent accommoder aux choses de nostre nouveau monde.

CHAPITRE XV.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques vns interpretent estre des Indes.

Guido Boderian. in epist. ad Phrippu Cathol.

Regem in s. Com. sac. Bibli. In Marrag. in Hispanica hist.

Ludonicus Leo Augustinianus in comment. super Abdia.

P

Lusieurs disent & afferment, que en la sainte Escriture il a esté predict bien long temps deuant, que ce nouveau monde deuoit estre conuertý à Iesus Christ, par la nation Espaignolle, & à ce propos mettent en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi: *A la transmígration de cest exercite des enfans d'Israel possedera toutes les choses des Chananeens, iusques en Sarepte, & la transmígration de Hierusalem, qui est au Bosphore, possedera les cités du Midy, & monteront les sauueurs au mont de Sion pour iuger le môt d'Esau, & sera le royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en vulgaire suyuant la lettre. Mais les auteurs, que i'entés, en l'Hebrieu lisent ainsi. *Et la transmígration de cest exercite des enfans d'Israel (qui sont les) Cananeans iusques à Zarphat, (qui est France) & la transmígration de Ierusalem, qui est en Sapharad (entendez pour Espaigne) possedera pour heritage les cités du Midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns d'eux n'alleguent suffisant

tesmoignage des anciens, ny raison pertinente pour môstrer que Sapharad, que saint Hierosme interprete le Bosphore ou destroit, & les septante interpretes l'Euphrate, doieue signifier l'Espagne, que leur seule opinion. Les autres alleguent la Paraphrase Chaldaïque, qui est de ceste opinion, & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon, comme aussi ils expliquent Zarphat, estre France (que nostre vulgaire & les septante disent estre Sarépte). Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir, quelle necessité y a il de croire, que les cités de l'Austre, ou de Mageb (ainsi qu'ecriuent les septante) soient les gens de ce nouveau monde? D'auantage quel besoin est il de croire, & de prendre la natiõ Espaignolle pour la transmigratiõ de Hierusalem en Sapharad? si ce n'est que nous vueilliõs prendre Hierusalem spirituellemēt, & que pour icelle nous entendions l'Eglise. De sorte que par la transmigratiõ de Hierusalem en Sapharad, le saint Esprit nous demonstre les enfans de la sainte Eglise, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource celà en langue Syriaque est dit Sapharad, & se rapporte bien à nostre Espagne qui selon les anciens, est la fin & le bout de la terre, estant presque toute enuironnée de la mer. Or par les cités d'Austre, ou de Sur, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouveau monde est assise au Midy, & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'ensuit est facile à interpreter, sçauoir *ceux qui procurēs la saluation, mō-*

HISTOIRE NATURELLE

teront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau: parce qu'on peut dire que ceux là se retirent à la Doctrine, & au fort de la S^c. Eglise, qui pretendēt rompre & dissiper les erreurs profanes des gētils, car cela peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'ensuit bien, que alors le royaume ne sera pour les Espaignols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Iesus Chriit nostre sauueur. Qui conque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre repris puis qu'il est certain que le saint Esprit a sçeu & cogneu tous les secrets long temps au parauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il est fait mention en la sainte Ecriture, d'une affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouveau monde, & conuersion d'iceluy en la foy. Isaie mesme dit ces termes. *Ah les ailles des nauires qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs auteurs tres-doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en d'autre endroit dit, *Que ceux qui eschaperont d'Israel iront fort loing à Tharsis & en des Isles fort esloignées, où ils conuertiront au Seigneur, plusieurs & diuerses nations,* entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique & beaucoup d'autres. Ce qui sās doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose assuree que l'Euangile doibt estre preschée par tout l'vniuers, ainsi que le Saueur nous l'a promis, & que alors viēdra la fin du mōde, il s'ensuit, & ainsi le doit-on entendre, qu'en toute l'estendue du monde il y a beaucoup de nations, à

Isai. 18. iuxta
70. interp.

Isaie 66.

Matth. 24.

qui Iesus Christ n'a esté annoncé. Partant nous debuons de là recueillir, qu'il est demeurée grande partie du monde incogneue aux anciens, & qu'auourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descouuir.

CHAPITRE XVI.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

Maintenant il est temps de respondre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitée. L'immense grandeur de l'Ocean, espouuenta tellement saint Augustin, qu'il ne pouuoit penser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous sçauons de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la sainte Escriture nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'un premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes sont passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique: toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas vrai-semblable

HISTOIRE NATURELLE

blable qu'il y ait eu vne autre arche de Noë, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers peuples de ce nouveau monde, attachez & suspendus par les cheveux, comme il feit le Prophete Habacuc. car nous ne traitons pas de la toute-puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces deux choses doiuent estre tenues pour admirables & dignes de merueille, voire d'estre comptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy si grand nombre de peuple ils ayent esté neantmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutesfois i'en veux bien dire ce que i'en ay cõçu, & qui me vient à present en la fantasie, puis que les tesmoins me māquent lesquels ie peusse suivre & me laisser aller par le fil de la raison, (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hommes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par

mer. Que s'ils sont venus par la mer, ç'a esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard estans iettez, par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en tēps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigation, pour chercher & descouuir de nouvelles terres. Outre ces deux manieres ie trouue, qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suyure le cours des choses humaines, & ne nous arrester à fabriquer des fictions Poetiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'vn se persuade de trouuer vne autre Aigle, comme celle de Ganimedez, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que par aduerture ces premiers hommes se soient seruis de poissons, cōme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passés la. Mais delaisant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risée, examinons vn peu chacune de ces deux manieres mises en auant: attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premierement il me semble que ce ne seroit pas chose trop eslongnée de raison de dire, que les premiers & anciens peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la même façon, que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & layde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & avec l'industrie qu'ils ont de changer & manier les voiles selon le temps qui se presente.

HISTOIRE NATURELLE

Pourquoy cela ne pourroit il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle, tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de nauiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps mesme, l'on nauige & trauese encore l'Ocean pour descouuir nouuelles terres, cōme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compaignons ont nauigé, estās partis du port de Lima, & suiuy la route du Ponant pour descouuir la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurirent les Isles, qu'ils appellerent Isles de Salomon, qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles disent, toignant la nouvelle Guynée: ou pour le moins qu'elles sōt fort proches d'une autre terre ferme. Et encore auioird'huy par le commandement du Roy, & de son conseil l'on delibere d'apprester vne nouvelle armée pour aller à ces Isles. Puis dōc qu'il est ainsi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage, & la resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descouuir la terre, qu'ils appellent Antiction, opposite à la leur, & que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre avec dessein de ne s'arrester iusques à la veue des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrariété, que ce que nous voyons auioird'huy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu mesme que la sainte Escriture tesmoigne que Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer,

2. Para 9.

3. Reg. 10.

mer, & que par leur industrie, l'on fait ceste navigation de trois ans. A quel propos pésez vous qu'elle remarque l'art des mariniers, & leur science, ensemble leur navigation si longue de trois ans, si nō pour nous dōner à entendre que la flotte de Salomon, nauigeoit le grād Ocean? Il y en a beaucoup qui sont de ceste opinion, auxquels il semble que saint Augustin, auoit peu de raison de s'espouuenter, & esmerueiller de la grādeur de l'Ocean, puisqu'il pouuoit cōiecturer qu'il n'estoit si difficile à nauiger, veu ce qui est rapporté de la nauigatiō de Salomō. Mais pour dire la verité mon opinion est bien autre, & ne me puis persuader que les premiers Indiens soient arriuez en ce nouveau monde, par vne navigation ordonnée, & faite à propos. Mesme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & industrie de nauiger par le moyen duquel les hommes auourd'huy trauersent la mer Oceane de quelque partie, que ce soit à quelcōque autre, qu'il leur prenne fantaisie. Ce qu'ils font avec vne incroyable vistesse & resolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reste, ou tesmoignage d'vne chose si notable, & de si grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens soit faite aucune mention, de l'usage de la pierre d'Aymāt, ne de l'Esquille à nauiger, voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune congnouissance. Que si l'on oste la cognoissance de l'Esquille à nauiger, l'on cognoistra facilement qu'il est impossible qu'ils ayent trauersé l'estēdue du grand Ocean. Ceux qui ont quelque co-

HISTOIRE NATURELLE

gnoissance de la mer, entendent bien ce que ie dis. Pource que il est aussi facile de croire, que les mariniers estans en plaine mer puissent dresser la proue de leur nauire; où ils voudront, si l'Esiguille de nauiger leur deffaut, comme de penser que l'auetgle puisse monstrer avec le doigt ce, qui est proche ou ce qui est esloigné en quelque endroit. Et est vne chose esmerueillable que les anciés ayent ignoré par tât de tēps vne si excellēte propriété, de la pierre d'Aymât, & qu'elle ait esté descouuerte & cogneue par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceste propriété, en ce que Pline, qui est si curieux historien des choses naturelles, neantmoins parlant de ceste pierre d'Aymant, ne dit aucune chose, de ceste vertu & propriété, qu'elle a de faire tousiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché; qui est la vertu la plus admirable qu'elle ait. Aristote, Theophraste, Dioscoride, Lucrece ny aucuns historiens ny philosophes naturels, que i'aye veu, n'ē font aucune mentiō, encore qu'ils traictēt de la pierre d'Aymant. Sainct Augustin escriuāt d'autre part plusieurs & diuerles proprietēz, & merueilleuses excellences de la pierre d'Aymât aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et est certain, que toutes les merueilles, que l'on conte, de ceste pierre, ne sont rien, au respect de ceste propriété si estrange, qu'elle a de regarder tousiours au Nort; qui est vn grand miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui est que Pline traictant des premiers inuenteurs de la navigation, & racontant tous

Plin lib. 3. c.
6. & lib. 34.
c. 1. 14. &
lib. 7. c. 4.

Diosco. l. 5. c.
10.
Lucret. l. 6.

Aug. de Ci-
uit. Des c. 4.
ubi multa de
magnete.

Plin. l. 7. c.
56.

les instrumens & appareils, ne parle aucunemēt de l'Esquille à nauiger, ny de la pierre d'Aymāt: mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles, a esté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont sçeu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquans les riuages, Caps, & differēces des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdissent la veue de la terre, ils ne sçauoiēt en quelle part dresser la proue par autre discours, sinon par les estoilles, Soleil & la lune, & cela leur deffailant, (cōme il aduient en tēps nebuloux, & couuert,) ils se gouvernoyent par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir fait; sinablemēt alloiēt conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn lōg chemin de mer cōduits seulement par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce subject, ce qu'escriit Pline, des insulaires de la Taprobane, (que auiourd'huy nous appellons Sumatra, disant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger. *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, suppleent à ce defaut, portans avec eux certains petits oyseaux, lesquels ils laissent aller souuent, & comme ces petits oyseaux, par naturel instinct volent tousiours vers la terre, les mariniers dressent leur proüe, à leur suite; Qui doute dōc, que s'ils eussent eu cognoissance de l'Esquille, ils se fussent aidez pour guide, de ces petits oyseaux, pour descouuir la terre? bref il suffit pour mōstrer que les anciens n'ont cogneu ce secret de*

HISTOIRE NATURELLE

la pierre d'Aymant, de veoir que à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu, qui luy soit propre. Car vne chose de telle importâce, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneüe. De là viét qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouvernail, se seent au haut de la pouppe, qui est à fin qu'il puisse de c'est endroit regarder l'Esquille, là où anciennement, ils seoient en la proue, pour regarder les differences des terres & des mers, & duquel lieu ils commandoient au gouvernail. Comme auiourd'huy l'on vse encore, à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloient les Pilotes *Proritas* pour ce qu'ils se tenoient en la Proüe.

CHAPITRE XVII.

De la propriété & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le fait de la navigation, & que les anciens n'en ont eu congnoissance.



Ar ce qui est dit cy dessus il appert, que l'on doit tenir la navigation des Indes, si briefue, & si certaine que nous l'auons, de la pierre d'Aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes, qui ont voyagé, de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama & en toute ceste autre mer du Sur, iusques à la Chine & au

deſtroit de Magellan, & ce auſſi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu auſſi des hommes, qui ont fait quinze voyages aux Indes, voire dixhuit, & auons entendu parler d'aucuns anciens leſquels ont fait plus de vingt voyages, paſſans & repaſſans la largeur de ce grand Ocean, auſquels ils n'ont apperceu aucuns reſtes ny apparences, de ceux qui auoyent paſſé, ny rencontré voyagers, à qui demander le chemin. Car (côme dit le ſage) la nauire coupe l'eau & ſes ondes, ſans laiſſer veſtiges, par où elle paſſe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & propriété de la pierre d'aimant, il ſe faiçt en ceſt Ocean, comme vn chemin tracé & deſcouuert, le tres-hault Createur de toutes choſes luy ayant communiqué telle vertu, que par ſon attouchement au fer, il luy communique ceſte propriété, d'auoir ſon mouvement & regard vers le Nort, ſans y faillir, en quelque partie du monde que ce puiſſe eſtre. Quelques vns recherchent, quelle eſt la cauſe de ceſte propriété merueilleuſe, & veulent dire, & ſ'imaginer ie ne ſçay quelle ſympathie: mais quant à moy ie prends plus de plaiſir, & de contentement conſiderant ces merueilles, à louer la grandeur & pouuoir du tout puiſſant & me reſiouir en la contemplation de ſes œuures admirables, & à dire avec Salomon, parlant ſur ce propos. *O Pere duquel la prouidence gouverne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin aſſeuré, ſur la mer, & au milieu des bondiſſantes ondes, pour monſtrer que de meſme façon tu pourrois ſauuer & deliurer l'ho-*

Sap. 5.

Sap. 14.

HISTOIRE NATURELLE

me de tout peril & naufrage, encor qu'il fust sans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que les œuures sont pleines de sagesse, les hommes mettent & hazardēt, leurs vies sur vn peu de bois, & pour trauerfer la mer, s'echappent & se laissent aller en vn basteau. Et sur ce mesme propos le Psalmiste dit : *Psalm. 106.* Ceux qui montent sur mer en des nauires, & qui font leurs affaires en trauerfant les eaux, sont ceux qui au profond de la mer, ont veu les œuures du Seigneur, & ses merueilles. Et à la verité ce n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force, d'vne pierre si petite, commande à la mer, & contraignent l'abyssime infiny de luy obeir & suyure son commādemēt. Mais pour autāt que c'est chose qui se voit tous les iours, & semble si facile, les hommes ne s'en esmerueillent point, & ne se souuiennent pas d'y prendre garde : & d'autant que ceste liberalité est telle, les ignorans pour cela en font moins d'estat. Neantmoins ceux qui le veulent considerer de près, sont conduits par la raison, à benir la sagesse de Dieu, & luy rendre graces d'vn si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tāt de temps ont esté cachees fussent cogneues & descouuertes, & que ceste route fust hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinssent à la cognoissance de Iesus Christ, & gaignassent le salut eternel, il a esté pourueu de guide assuree pour ceux qui font ce chemin, scauoir l'Esquille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut scauoir au certain, depuis quel temps, cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quant à moy ie tiens pour certain, qu'il n'est pas fort

ancien, d'autant que outre les raisons desdites
 ces au chapitre precedent, ie n'ay leu en aucun
 auteur ancien, traittant des horloges, qu'il
 soit fait aucune mention de la pierre d'aymant.
 Et neantmoins il est certain que le principal &
 plus necessaire instrument des cadrans au so-
 leil, dont nous vsions auioird'huy, est l'esguille
 de fer touchée de la pierre d'aymant. Quelques
 auteurs approuuez escriuent en l'histoire des
 Indes Orientales, que le premier qui commen-
 ça à descouurer ce secret sur mer, fut Vasco de
 Gama, lequel à la hauteur de Mozambique ré-
 contra certains mariniers Mores, qui vsoient
 de l'Esguille de nauiger, & que par le moyen
 d'icelle Esguille il nauigea ces mers: toutesfois
 ils n'escriuent point, de qui ils auoient appris
 cest artifice: & quelques vns d'être eux mesmes
 sont de nostre opinion, qui est que les anciens
 ont ignoré ce secret. D'auantage ie diray vne
 autre & plus grande merueille de l'Esguille de
 nauiger, que l'on pourroit tenir pour incroya-
 ble, si l'on ne l'ouoit veu & cogneu par expe-
 rience si assurée & manifeste. Le fer touché &
 frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'i-
 celle pierre, qui en sa naissance regarde le Sur
 ou Midy, a ceste vertu de se tourner & incliner
 tousiours & en tous lieux, vers le cōtraire, qui
 est le Nort: toutesfois en tous lieux il ne le re-
 garde pas directement, mais y a certains points
 & climats, où il regarde droitement le Nort &
 s'y arreste: mais passant ou changeant de ce cli-
 mat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponât,
 tant plus qu'il se va esloignât de ce climat, c'est

*Lib. 1. de ital.
 illustr. Re-
 gni 13.*

Plin. l. 2. C.

71 & Lib. 7.

Cap. ultim.

*Ozorius de re
 bus gestis*

Emmanu. l. 1.

HISTOIRE NATURELLE

ce que les mariniers appellent nordeſter, ou nortoeſter. Nordeſter, vaut autant à dire, comme coſtoyer ſ'inclinant au Leuant, & nortoeſter ſ'inclinant au Ponent. Et eſt choſe de telle conſequence, & qui importe tant de ſcauoir ceſte declinaïſon, & coſtoyement de l'Eſguille, que ſi l'on n'y penſoit & regardoit de près, (quoy qu'elle ſoit petite) l'on ſ'eſgareroit merueilleuſement en la nauigatiõ, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'õ pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais, fort experimenté, me diſoit, qu'il y auoit quatre points en tout le monde où l'Eſguille ſe dreſſoit au Nort, & me les contoic par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux eſt la hauteur de l'Iſle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui eſt choſe fort cogneue à tous: mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeſte, qui eſt à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeſte, qui eſt incliner à l'Orient. Les maïſtres en ceſt art pourront enſeigner de combien & iuſques où, de ma part ie demanderois volontiers, aux bachelliers qui preſument ſcauoir tout ce qui eſt, qu'ils me diſſent la cauſe de ceſt effect, & pour quelle raiſon vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant, reçoit tant de vertu que de re garder touſiours au Nort: mais encor avec telle dexterité qu'il cognoit les climats & diuerſes ſituations du monde, & où il ſe doit ficher & dreſſer, où ſ'incliner en vn coſté ou en l'autre, auſſi bien qu'aucun Philoſophe & Coſmographie qui ſoit. Que ſi ne pouuons bonnemét

descouuir, la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournallemēt à l'œil, qui sans doute seroient fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là nostre folie & vanité de nous vouloir faire iuges, & assubiectir à nostre raison & discours, les choses diuines & souueraines. C'est pourquoy, il vault mieux, cōme dit Gregoire Theologien, que la raison s'assubiectisse à la foy, puisque en sa maison mesme elle ne se peut pas bien gouverner. Mais cecy nous doit suffire, retournōs à nostre propos, & concluōs que l'vsage de l'Esquille à nauiger n'a point esté cogneue des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde, pour venir en cestuy-cy par l'Ocean.

CHAPITRE XVIII.

Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps passé comme auioird'huy l'on a nauigé sur l'Ocean.

 E que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dit, que la flotte de Salomon, nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les saintes Escritures n'afferment pas expressement que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encor que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus yraysemblable, que ceste flotte nauigeant vers l'In-

HISTOIRE NATURELLE

de Orientale, fust retardée de sa route pour la diuersité des ports & regions, qu'elle alloit recognoissant: comme auourd'huy en toute la mer du Sur l'on nauige depuis Chile iusques à la neufue Espagne, laquelle navigation, encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens, qu'ils se soyent beaucoup aduancez & engolpez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement, que de la façon qu'on nauige encor auourd'huy en la mer Mediterranée. Qui dōne occasion aux hommes doctes de croire qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyāt la terre, & semble que l'Escriture saincte le vueille ainsi dōner à entendre, quand elle parle de ceste fameuse navigation du Prophete Ionas, où il est dit, que les mariniers estans forcez du temps ramerent à terre.

193.10.

CHAPITRE XIX.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peuples des Indes, y sont arrivez par tourmente & contre leur voloncē.



Yant monstré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y soyent venus de propos deliberé, il sensuit donc, que

fils y sont venus par mer, ç'a esté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit la mer Oceane, puis qu'il en est autánt aduenu de nostre temps: lors que ce marinier (duquel nous ignorons encore le nom, afin que vn œuure si grand & important ne s'attribue point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayant par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laissa pour paye de son logis ou il l'auoit receu à Christophle Colon, la cognoissance d'vne si grand' chose. Ainsi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Affrique, au tēps passé ayent esté poullés par la force du vent, & iettez à des terres incogneues par delà la mer Oceane. Qui est ce qui ne sçait point que plusieurs, ou la plus grand' part des regions que l'on a descouuertes en ce nouueau mōde, a esté par ce moyen, desquelles l'on doit plustost attribuer la descouuerture à la violence des tēps & orages, que non pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont descouuertes? Et afin que l'on recognoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulement que l'on a fait & entrepris de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiesse de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont fait de semblables voyages. Il dit donc de ceste façon: *L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneu des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoient pery. Et dit apres: Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compa-*

Plin. l. 2. c. 69

gnon au consulat de Caius Affranus (estant lors iceluy
 Metellus Proconsul en Gaule) certains Indiens qui auoient
 esté présentez par le Roy de Sueue, lesquels Indiens nau-
 geans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Ger-
 manie par la force des tempestes. Pour certain si Pline
 dit verité, les Portuguais ne nauigent point
 aujourd'huy d'auantage que firent ceux-là en
 ces deux naufrages, l'vn depuis l'Espagne ius-
 ques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde
 Orientale iusques en Allemagne. Le mesme au-
 theur escrit en vn autre liure, qu'vn seruiteur
 d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des
 droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'A-
 rabie, suruint des vents du Nort furieux, telle-
 ment quen quinze iours il passa la Carmanie,
 iusques à recognoistre Hippures, port de la
 Taprobane qu'aujourd'huy nous appellons Sa-
 matre. Mesme l'on raconte d'vn nauire de Car-
 thaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut
 poussé d'vn vent de bize, iusques à la veüe du
 nouveau monde. Ce qui n'est pas chose nou-
 uelle à ceux qui ont quelque experience de la
 mer, d'entendre que quelque fois, vne tempe-
 ste dure si long temps, & obstinément, sans ap-
 païser sa fureur. Il m'est aduenü allant aux In-
 des, que partant des Canaries i'ay descouuert
 & apperceu en quinze iours, la premiere terre
 peuplée des Espagnols. Et sans doute, ce voya-
 ge eust esté plus bref, si les mariniers eussent
 appareillé toutes leurs voiles, à la bize qui
 couroit. Ainsi me semble-il chose vray sembla-
 ble, qu'au temps passé les hommes soient arri-
 uiez aux Indes, contre leur intention, poussez

& vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyent encor aujourd'huy en Manta & port vieil, d'une grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes devoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'aujourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont ils montrent encor aujourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enoimes, & specialement cil contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme racontét les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez. De façon qu'il n'y a point faite de tesmoignages pour montrer que l'on ait nauigé la mer du Sur, deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouueau monde a commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veüe descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grand'importance, pour la plus grand part, ont esté trouuez fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus part des herbes medicinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, del'or,

HISTOIRE NATURELLE

aymant, ambre, diamant, & la plus-part de choses semblables, & leurs proprietéz & vertus sont plustost venues en la cognoissance des hommes par accident que par art, & par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & louange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidēce du Createur, que non pas à l'entendement humain : pour autant que ce qui nous semble arriuer fortuitemēt, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses avec raison.

CHAPITRE XX.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser, que les premiers peupleurs des Indes y sont venus par terre.

LE conclus dōc, qu'il est bien vray semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce point vne difficulté, qui me traueille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les premiers hommes soyent venus à des terres si esloignées, que celles cy, & que les nations que nous voyōs icy soyent sorties d'eux, & se soyent tellement multipliez qu'ils sont à present. Neantmoins ie ne me puis imaginer, par quel moyen, ny de quelle façon, les bestes & animaux, dont il se trouue grande abondan-

ce aux Indes, y ayent peu arriuer, n'estant pas croyable que l'on les y ait embarquez & portez par mer. La raison pour laquelle nous sommes contrains de dire, que les premiers hommes des Indes sont venus de l'Europe ou de l'Asie, est pour ne contredire à la sainte Escriture, qui nous enseigne clairement que tous les hommes sont sortis d'Adam: Par ainsi nous ne pouuons dōner autre origine aux hommes qui sont és Indes; veu que la mesme Escriture nous dit, que toutes les bestes & animaux de la terre perirent, sinon celles qui furent reseruées en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur espece. De façon que nous de-uons necessairement referer la multiplication de tous les animaux susdits à ceux qui sortirent de l'Arche de Noé aux mōts d'Araraat où elle s'arresta, & par ce moyen nous de-uons rechercher, tant pour les hōmes que pour les bestes, le chemin par lequel ils sont passez du vieil monde au nouveau. Sainct Augustin traictant ceste question, pour quelle raison l'on trouue en certaines Isles des loups, des tygres, & autres bestes rauissantes qui n'apportent aucun profit aux hōmes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont se seruent les hommes, y ont esté portez tout expres en des nauires, cōme nous voyons aujourd'huy que l'on les porte depuis l'Orient iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dom-

Genf. 7.

*Aug. l. 16. de
ciuit. C. 7.*

HISTOIRE NATURELLE

mageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (comme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traitté, ce docté & saint homme essaye à se demesler de ces difficultez, disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'un les y a portez exprès pour le defruit de la chasse. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils eussent esté creéz tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quãd Dieu dist: *Que la terre produise tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauvages des champs selon leur espeece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassée; car commençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouvernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lions, les tigres & les loups, s'engendrēt de la terre, sans leur generation: comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaits s'engendrent communément. D'avantage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept, masles & femelles, à fin que leur generation s'entretienne sur la terre,* si tels animaux apres le Deluge deuoient estre creéz derechef par vne nouvelle maniere de creation, sans la conjunction du masle & femelle? Et sur ce pourroit encor se faire vne autre question: Pourquoy tels animaux haif-

sans

Genes. 1.

Genes. 7.

fans de la terre (selon ceste opinion) il n'y en a pas aussi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & és autres Isles : puis que nous ne deuons pas considerer l'ordre naturel de la generation, mais seulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on n'ait passé quelques vns de ces animaux, pour le desduit de la chasse (qui est son autre resolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour chose incroyable : d'autant que nous voyons souuentefois que les Princes & grands Seigneurs tiennent & nourrissent en leurs cages, pour leur plaisir & grandeur tant seulement, des lyons, des ours & autres bestes sauuages, principalement quand elles sont amenées de terres lointaines ; mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au bestial ; & de dire aussi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chasse : certainement c'est chose qui n'a point de raison. Qui est-ce qui pourra penser qu'en vne nauigation si longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Añas, qui est vne espece des plus ords & infects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire aussi qu'ils y ayent apporté des tigres & des lyons? certainement c'est chose digne de risée & moquerie, de le vouloir penser. Car c'estoit assez voire beaucoup aux hommes, pouïsez malgré eux par l'orage & la tempeste en vn si lointain & incogneu voyage, de pouuoir eschapper du

danger de la mer leurs propres vies, sans s'amuser à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer, il faut croire que ç'a esté à nage: ce qui se peut faire en quelques Isles, peu distantes & esloignées des autres, ou de la terre ferme: comme on ne le peut nier, veu l'expérience certaine que nous en auõs, & que nous voyons que ces animaux estans presséz nagent iour & nuict sans se lasser, & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & traueses, pource qu'en nostre Ocean l'on se moqueroit de tels nageurs: veu que les aisles faillent aux oiseaux, mesmes de grand vol, sur le passage d'un si grand abyfme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oiseaux qui volent plus de cent lieues, comme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant, toutesfois c'est chose impossible aux oiseaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir passer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauuages & aux oisillons pour les passer aux Indes, & comment dirons-nous qu'ils sont passez d'un monde à l'autre? Je coniecture donc par le discours que j'ay fait, que le nouueau mode, que nous appellons Indes, n'est point du tout diuisé ny separé de l'autre monde; & pour en dire mon opinion, il y a ja fort long temps, que j'ay pensé que l'une & l'autre terre se ioignent & continuent en quelque part, ou à tout le moins s'auoifinent & approchet de bien pres. Et tou-

tesfois encor iusques à present n'y a aucune certitude du contraire: pourautant que vers le pole Arctique, que nous appellôs le Nort, toute la longitude de la terre n'est pas descouuerte & cogneüe, & y en a plusieurs qui afferment qu'au dessus de la Floride, s'estend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils disent se venir rēdre iusques à la mer Scythique ou Germanique. D'autres adioustent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coste de Bacaleos, qui s'estend quasi iusques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne sçait non plus iusques où s'estend la terre qui court au dessus du cap de Mendoce en la mer du Sur, sinon que l'on dit que c'est vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie; & retournant à l'autre pole du Sur, il n'y a pas homme qui sçache où s'arreste la terre qui est de l'autre costé du destroit de Magellan. Vn nauire de l'Euesque de Plaisance qui passa le destroit, raconte n'auoir perdu la veue de la terre; le mesme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente passa deux ou trois degrez au dessus dudit destroit. Ainsi n'y a-il raison ny experience qui contredise mon imagination ou opinion; Sçauoir est que toute la terre se joint & continue en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle s'approche fort l'une de l'autre. Si cela est vray, cōme en effect il y a de l'apparēce, la responce est aisée au doute si difficile que nous auions proposé, comment peurent passer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles: pource que l'on doit croire qu'ils ne peuuent pas tant y

HISTOIRE NATVRELLE

estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce chemin, sans y penser, en chègeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplās les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouvelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

CHAPITRE XXI.

De quelle façon & maniere les animaux, & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

LEs signes, & argumens qui se presentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à soustenir l'opinion susdicte: pour autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans es Isles, qui sont beaucoup esloignes de la terre ferme, ou des autres Isles, comme la Bermude, dont la raison est, pource que les anciens ne nauigeoient que aux costes prochaines, & tousiours à veüe de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires, qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y al'on trouué des Balsas, Barquettes ou Canoes, qui toutes sont moindres que Chaloppes, desquelles sortes de vaisseaux seulement vsent les Indiens, avec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vn manifeste dāger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu des nauires suffisans, ils ne scauoient l'art

de l'Esquille, Astrolabe ou cadran. Que s'il eussent esté huit ou dix iours sans voir la terre, il estoit impossible, qu'ils ne se perdissent, sans pouuoir recognoistre ou ils eussent esté. Nous recognoistons plusieurs Isles fort peuplées d'Indiés, & leur nauigatiō fort vstee, mais c'estoit celle qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes sans l'Esquille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroyent en Tombes, veirent la premiere fois nos nauires Espagnols qui nauigeoient au Peru, & recogneurēt la grandeur des voiles tendus & du corps des nauires, demeurerent fort estonnez, & ne pouuans se persuader que ce fussent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, s'imaginoient que ce fussent des roches. Mais voyans qu'ils aduançoient sans s'enfoncer, demeuroient tous rāuis & trāsportez d'espouuement; iusques à ce que regardans de plus près, ils recogneurēt des hommes barbus, qui cheminoient en iceux, qu'ils estimerent alors deuoir estre quelques Dieux, ou gens du Ciel. D'où il appert combien c'estoit chose incogneue aux Indiens, d'auoir de grāds nauires. Il y a encor vne autre raison, qui nous fait croire, & tenir plustost l'opinion susditte, sçauoir que ces animaux desquels nous disons qu'il n'est pas croiable, qu'ils ayent esté embarquez par aucuns hōmes, pour porter és Indes, ne se tiennent qu'en la terre ferme, & nō point aux Isles qui sont à quatre iournées de terre ferme. J'ay fait ceste recherche pour faire preuve de cecy, d'autant qu'il m'a semblé que c'e-

HISTOIRE NATURELLE

estoit vn point de grande importance, pour me
 refoudre en l'opinion que i'ay ditte, que la ter-
 re des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique, ont
 quelque communication ensemble, ou à tout le
 moins qu'elles s'approchent fort par quelque
 partie. Il y a en l'Amérique & Peru beaucoup
 de bestes sauuages, comme des Lyons (encor
 qu'ils ne soyent semblables en grandeur, fierté,
 ny en la mesme couleur de roux, aux renommez
 Lyons de l'Afrique. Il y a aussi grand nombre de
 Tigres qui sont fort cruels, & plus commune-
 ment aux Indiens, que non pas aux Espagnols.
 Il y a aussi des Ours, non pas toutefois en fort
 grande abondance. Des Sangliers & des Re-
 nards vn nombre infiny. Neantmoins si nous
 voulons chercher de toutes ces especes d'ani-
 maux, en l'Isle de Cuba, Espagnolle, Iamaïque,
 la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en
 trouuera aucuns. Tellement que eidittes Isles,
 quoy qu'elles fussent fertiles & de grande esté-
 due, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de ser-
 uice, quand les Espagnols y arriuerent: mais à
 present y a si grand nombre de troupeaux de
 Cheuaux, Bœufs, Vaches, Chiens & Pour-
 ceaux qui ont multiplié de telle façõ, que ja les
 troupeaux des Vaches, n'ont plus de maistre af-
 feuré, mais appartiennent au premier qui les
 tue, & iartiere soit en la môtagne ou aux châps:
 ce que les insulaires font seulement pour auoir
 le cuir dont ils font grand traffic, laissans perdre
 la chair, sans la manger. Les chiens y ont telle-
 ment multiplié, qu'ils marchent en troupes &
 endommagent fort le bestial, & font autant de
 desgast que des Loups, qui est vne grande incõ-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauvages en ces Isles, mais en la plus grand' part, d'oiseaux & oyssillons. Pour les Perroquets, il y en a beaucoup, qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu comme i'ay dit & d'autres sortes d'oyseaux. De Perdrix il ne me souviét point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a il de ces bestes qu'ils appellét au Peru, Guancos & Vicunas, qui sont comme Chieures sauvages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grãd pris, & s'en trouue quelques fois d'aussi grosses qu'un œuf de Poulle, voyre la moytié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux là, que nous appellõs moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voytures à porter charge. Ils portent la moytié de la charge d'une mule, & sont de peu de fraiz à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin, ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoyne, pour leur viure, ny en fin d'autre harnois; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauvres Indiens. De tous ces animaux & de plusieurs autres sortes, dont ie feray mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondante & remplye. Mais il ne s'en trouue aux Isles, que ceux que les Espaignols y ont apportez. Il est bien vray, qu'un de noz freres veid vn iour vn Tigre en vne Isle, comme il nous a raconté, sur le propos d'une sienne peregrinatiõ

HISTOIRE NATVRELLE

& naufrage. Mais interrogé combien ceste Isle estoit esloignée de terre ferme, respondit cōme de six à huit lieues pour le plus : laquelle trauesse de mer les Tigres peuuent aysement passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé, pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu navigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pour ce que c'est chose indubitable qu'un monde doit estre joint & continué avec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'un de l'autre.

CHAPITRE XXII.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'Isle Atlantique, comme quelques vns s'imaginent.

Sap. C. 12.



Ly en a quelques vns qui suiuanz l'opinion de Platon, mentionnée cy dessus disent, que ces gens là partirent de l'Europe ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommée Isle Atlantique, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pource que le Crisias de Platon en son Timée, en discours de ceste façon. Car si l'Isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par nécessité comprēdre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque iuf-

ques aux Isles du nouueau mōde. Et dit d'auantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son Isle Atlātique se noya, & par ce moyen rendit ceste mer innaigable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste Isle noyée, se r'assirent & rendirēt ceste mer nauigable. Cецy a esté fort curieusement traicté & discouru, par aucuns hommes doctes & de bon entendement; & neantmoins estant de prés consideré, à vray dire se treuuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables, ou contes d'Ouide, qu'une histoire, ou Philosophie digne d'estre mise en auant. La plus part des interpretes & exposeurs de Platon afferment que c'est vne vraye histoire, tout ce que Crisias raconte, de l'estrange origine de l'Isle Atlanticque, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont eues contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire d'auantage que c'est histoire vraye, sont les parolles de Crisias que Platon introduit en son Timee, disant, que le subiect qu'il veut traiter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans, que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquelz estiment tant les escripts de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liures

HISTOIRE NATURELLE

de Moïſes, ou d'Eſdras, & là ou il leur ſemble, q̄ les eſcrits de platō ne ſont pas vraisemblables, diſent qu'on les doit entendre en ſens allegoric & myſtic. Mais pour dire la verité, ie ne porte point tant de reſpect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellēt diuin, qu'il me ſemble trop difficile de croire qu'il ait peu eſcrire ces choſes de l'Iſle Atlâtique, pour vne vraye hiſtoire, leſquelles pour cela ne laiſſent point d'eſtre de pures fables : veu qu'il cōfeſſe ne l'auoir appris que de Critias qui eſtoit petit enfant, & entre autres chanſons chantoit celle de l'Iſle Atlantique. Quoy que c'en ſoit, que Platon l'ait eſcrit pour hiſtoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a eſcrit de ceſte Iſle, commençant au Dialogue du Timée, & pourſuiuant à celui de Critias, ne peut eſtre tenu pour choſe vraye, ſinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable de dire que Neptune ſenamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventrée, & que d'vne montagne il tira trois pellotes rondes de mer, & deux de terre, qui ſe reſſembloient ſi bien que l'on euſt dit qu'elles euſſent eſté faites toutes en vn tour? Que dirōs nous d'auantage de ce Temple de mil pas de lōg & de cinq cens de large, duquel les parois par dehors eſtoient toutes couuertes d'argēt, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire ciſellé & entrelaſſé d'or, d'argent & de perles? En fin parlant de ſa raine finale il conclud ainſi au Timée: *En vn iour & vne nuit ſuruint vn grand deluge, par lequel tous nos ſoldats furent engloutis à monceaux dans la ſer-*

re, & de ceste façon l'Isle Atlantique estant submergée disparut en la mer. Pour certain ce fut bien à propos que ceste Isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faite par enchâtement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuvent nauiger par là. Puis il adiouste : Pour ceste cause iusques aujourd'huy, ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigée pour raison du banc, qui peu à peu s'est formé en ceste Isle submergée. Je demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelsconques : veu qu'il est tout cogneu & éprouué, que les mariniers ne trouuēt aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste Isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignée de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontées par passetemps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'authorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre, pour signifier simplement comme en peinture la prospérité d'une ville, & quant & quant sa perte. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de fait ceste Isle Atlantique

HISTOIRE NATURELLE

que ait esté, disans que la mer en ces parties-là retient encor aujourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance; veu que nous scauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline racôte que ioignant le mont susdit il y a vne Isle nommée Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Plin l. 5. c. 1.
Et l. 6. c. 31.

CHAPITRE XXIII.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

MAintenat que nous auons monstré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent, & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi : Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu scauras que ceux-la sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozée que Salmanaçar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus estoignée, ou iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy, qu'ils n'auoyent peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par des chemins estrois du fleuue Eu-

4. Esdr. 13.

phrate : car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuve iusques à ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'un an & demy, & s'appelle ceste region *Arsareht*. Alors ils y demurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à reuenir, le tout puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuve, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause ie ay veu ceste multitude avec paix. Quelques vns veullent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demurerent est si esloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communement eschars, rabaïsez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent d'auantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoyēt les Iuifs, pour ce qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout au tour, vont les pieds nuds, ou seulement avec des semelles attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appellēt *Ojotas*. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures, qui les representent en ceste façon, que cest habit estoit l'ancien vestement des Hebreux, & que ces deux sortes d'habits, dont les Indiens vsent tāt seulement estoyent ceux dont vsoit Samson, que l'Escriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*,

HISTOIRE NATURELLE

qui est le mesme que les Indiens appellent chemisolle & manteau. Mais toutes ces coniectures sont legeres, & plustost cōtr'eux, que pour eux : car nous sçauons bien que les Hebrieux vsoyent de lettres, & il n'y en a aucune apparence entre les Indiens. Les autres estoient fort amis de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs fils n'estoyent circoncis ne festimeroyent pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le sont ny peu ny point, & iamais n'ot vſé de ceremonie qui en approche, comme plusieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs sont tant diligens à conseruer leur langue & leurs antiquitez, de sorte qu'en toutes les parties du monde, où ils sont ils different & les congnoit-on tousiours d'avec les autres, & neantmoins qu'aux Indes seulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Messie, & finalement tout leur Iudaisme? En ce qu'ils disent que les Indiens sont eschars, rabaillez, superstitieux & subtils en mensonge: pour le premier c'est chose qui n'est point cōmune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares, exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a aussi de grossiers, & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & superstitions, les Gentils en ont tousiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a esté descrit cy deuant, ils en vsent ainsi, pour ce que c'est le plus simple & naturel du monde, sans artifice, & qui presque a esté commun, non seulement aux Hebrieux, mais à tou-

tes les autres nations. Veu mesme que l'histoire d'Esdras (si nous deuous adiouster foy aux Escriptions apocryphes) est plus contraire, qu'elle ne se rapporte à leur intention. Car il dit en ce passage, que les dix tribus s'esloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens sont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceste opinion mesme voyent bien si les entrees du fleuve Euphrate vont iusques aux Indes, & s'il est necessaire aux Indiens, de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras, soit vn passage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

CHAPITRE XXIIII.

*Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer
l'origine des Indiens.*

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour autant qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certains de leurs fondateurs; Et que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouueau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance

HISTOIRE NATURELLE

des lettres: car nos anciens ont tenu qu'en ces parties là, n'y auoit ny hommes, ny terre, ny Ciel. A raison dequoy celuy là sembleroit fort temeraire & presomptueux, qui penseroit descourir & monstrier la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le discours que nous auons mis en auant cy dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançant peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouveau monde, & ce par l'aide & le moyen de la continuité ou voisinage des terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me semble auoir esté le moyen, par lequel ils y sont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur soit arriué aucun naufrage, ou tempeste, qui les y ait portez: combien qu'en quelque partie des Indes, aucunes de ces choses puissent estre arriuees, d'autant que ces régions estans si grandes qu'elles comprennent en elles des nations sans nombre, nous pouuons croire que les vns y sont venus pour peupler d'une forte, & les autres d'une autre façon. Mais en fin ie me resouz à ce point, que la vraye & principale cause & moyen de peupler les Indes, a esté pour ce que les terres & limites d'icelles se iouignoient & continuoient en quelques extremités du monde, ou qu'à tout le moins elles estoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas plusieurs milliers d'années, que les hommes habitent ce nouveau monde, & Indes Occidentales, mesme que les premiers hommes qui y en-

y entrèrent, & estoient plustost hommes sauvages & chasseurs, que nō pas esleuez & nourris en Republique ciuille & policée; & qu'ils arriuerent au nouveau monde, plustost bestans perdus de leur terre, ou sy estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils cōmencerent peu à peu à la peupler, n'ayās point d'autre loy, qu'vn peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus quelques coutumes qui leur sont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policees & bien gouuernees, si est-ce qu'il n'est pas incroyable de penser qu'ils eussent oublié le tout, pour la longueur du temps, & le peu d'usage: veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des compagnies d'hommes qui n'en ont rien que la figure & geste seulement, d'où l'on peut coniecturer que de la façon, les mœurs barbaresques & inciuils, sont venus en ce nouveau monde.

CHAPITRE XXV.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

En'est pas chose de grande importance de sçauoir ce que les mesmes Indiens ont accoustumé de raconter de leur commencement & origine, veu qu'ils ressemblent plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grande mention d'vn deluge aueu en leurs pays, mais l'on ne peut pas bien iu-

HISTOIRE NATURELLE

ger, si ce deluge est l'vniuersel, dont parle l'Escriture, ou si ç'a esté quelque autre deluge, ou inondatiō particuliere des regions où ils sont. Aucuns hommes experts, disent que l'on voit en ces pays là, plusieurs notables apparences de quelque grande inondation, & suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne sont de celuy de Noé, mais de quelqu'autre particulier, comme de celuy que raconte Platon, ou celuy que les Poetes chantent de Deucalion. Quoy qu'il en soit les Indiens disent que tous les hommes furent noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca, sortit vn Viracocha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit auourd'huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de la vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils monstrent en ce mesme lac vn petit Islet, où ils feignent que le Soleil se cacha & sy conserua: & pour ceste raison ils luy faisoient de grands sacrifices en ce lieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres racontent, que six ou ne scay quel nombre d'hommes, sortirent d'vne certaine cauerne, par vne fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceste occasion les appellent Pacaritampo. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race la plus ancienne des hommes. Ils disent que Mango Capa, lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Ingas, estoit yllu de ceste race là, & que de luy sortirent deux familles & lignages,

l'un de Hauan Cusco, & l'autre de Vrni Cusco. Ils disent d'auantage, que quand les Roys Ingas entreprenoyent guerre & conquestoyent diuerses prouinces, ils donnoyent couleur & prenoyent pretexte de leur entreprinse, disans que tout le monde les deuoit recognoistre: pour autant que tout le monde s'estoit renouuellé de leur race & de leur patrie. Et mesme que la vraye Religion leur auoit esté reuelee du Ciel. Mais que sert d'en dire d'auantage, veu que tout y est plein de mensonge & de vanité, & du tout esloigné de raison? Quelques hommes doctes escriuent, que tout ce dont les Indiens font mention, & n'est plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils disent du parauant n'est qu'une confusion embrouillée de si obscures tenebres qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit sembler estrange, d'autant que les liures & escritures leur defaillent, au lieu desquelles ils se seruent de leur conte de leurs Quipocamayos, qui leur est particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuvent rapporter ne peut estre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligemment d'eux, pour scauoir de quelle terre, & de quelle nation ils passerent autresfois, là où ils sont & viuent à present, ie les ay trouué si esloignez de pouuoir donner raison de cela, qu'ils tiennent pour certain qu'ils sont creéz de leur premiere origine en ce nouueau monde, où ils habitent; Mais nous leur auons osté cest' erreur par nostre foy, qui nous enseigne que tous les hommes procedent d'un premier homme. Il y a

Act. 17.

Gen. 10.

grande coniecture & fort apparente, que ces hommes par longue espace de temps, n'ont point eu de Roys, ny de Republiques, mais que ils viuoient par troupes comme font auourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres nations qui n'ont aucuns Roys asseurez, sinon selon l'occasion qui soffre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs Capitaines, comme il leur plaist. Mais quelques hommes, surpassans les autres en force & industrie, avec le temps commencerent à seigneurier & commander, comme fit anciennement Nembrot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les Royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combien qu'ils fussent barbares, surpassoyent neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdicte nous demontre, que la race des Indiens a commencé à multiplier, pour la plus grand' part, d'hommes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dont nous parlons, laissant le surplus quand l'on traittera leur histoire plus à loisir.



LIVRE SECONDE DE
L'HISTOIRE NATURELLE
& morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que ce n'est point hors de propos, mais necessaire,
de traiter de la nature de l'Equinoxe.*



POUR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable; veu que la plus grand' part de ce nouveau monde que l'on a dernièrement descouvert, gist & est situé sous ceste region du milieu du Ciel. Et me semble chose fort à propos, ce que quelques vns disent, que la cognoissance des choses des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque entre l'un & l'autre mode, procede des proprietes de cest Equinoxe. Et faut noter que tout cest espace qui est entre les deux tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu qui est l'Equinoxe, ainsi appellée, pource que le Soleil faisant son cours en icelle, rend par tout le monde les iours & les nuits esgaux; mesmes

HISTOIRE NATURELLE

que ceux qui habitent au dessous d'icelle, iouissent tout le long de l'année de ceste mesme egalité des iours & des nuits. Or en ceste ligne Equinoxiale nous trouuons tant d'admirables proprietéz, que c'est avec bonne raison que l'entendement humain se resueille & travaille pour en rechercher les causes, n'estant point tant esmeu à ce par la doctrine des anciens Philosophes, que par la mesme raison & certaine experience.

CHAPITRE II.

Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain estoit inhabitable.

REcherchant à present ce subject dès son commencement aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en s'approchant eschaufe, & refroidit en s'esloignât. Tesmoins en sont les iours & les nuits, tesmoins l'Hyuer & l'Esté, la varieté desquels & le froid & le chaud est causé par l'approchement & esloignement du Soleil. D'autre-part il est aussi certain que plus le Soleil s'approche & iette ses rayons directement, plus la terre en est arse & embrasée, ce qu'on voit clairement en la chaleur du Midy & en la force de l'Esté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me semble) que tant plus vne terre est esloignée du cours du Soleil, tant plus est-elle froide. Ainsi nous experimentons que les terres & regions qui s'approchent d'auantage du Septentrion ou Nort sont les plus

froides, & au cōtraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cautē l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barbarie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragon, & Castille & Arragon surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionalles, d'autant moins sont-elles chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du Soleil & sont plus à plomb frappées de ses rayons, se ressentent d'auantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du Ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient est embrasée de chaleur, pour trois causes & raisons, l'vne pour le voisinage du Soleil, l'autre pour receuoir directemēt les rayōs, la troisiēme pource qu'elle participē & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du Ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignent, touchant la cause du froid & chaleur des regions de la terre. Mais que dirōs-nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse: tout le mesme. Car la secheresse semble estre causée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuit estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec comme estant le plus chaud. L'hyuer

HISTOIRE NATURELLE

pendant que le Soleil est plus esloigné se void plus froid & plus pluuieux, & l'Esté au contraire, auquel le Soleil est plus proche, certainement est plus chaud & plus sec. Pource que tout ainsi que le feu a la propriété de cuire & de brusler, aussi l'a-il pareillement de dessécher l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessiue chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit merueilleusement embrasée & deséchée: & q̄ par cōséquent elle n'auoit point d'eaux ny de pasturages, cause pour laquelle elle deuoit estre par necessité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

CHAPITRE III.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

TOut ce que nous auons proposé cy dessus semble certainement estre vray & bien à propos, & neâtmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer se treuve apertement faulse: d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplée & habitée d'hommes reallemēt & de fait; & nous mesmes y auons demeuré long-temps aussi est-elle fort commode, plaisante & agreable. Si dōc il est ainsi, cōme on ne le peut nier, que d'une proposition veritable, l'on ne peut tirer vne conclusion faulse, & que neantmoins

ceste conclusion soit fausse, comme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere, par les mesmes pas, pour considerer, & regarder vn peu de plus près ceste proposition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc, premierement quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le monstre, puis apres nous le prouuerons, (combien que soit chose fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raison, suiuant les termes de Philosophie. Le dernier point que nous auons proposé cy dessus, que la secheresse est plus grande lors que le Soleil est plus prochain de la terre, semble chose certaine & veritable, & ne l'est pas toutefois, au contraire est totalement faulx. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil passe par dessus, & en est fort proche. C'est certainement chose admirable, & digne d'estre remarquée, que l'air est plus serain, & sans pluyes, sous ceste Zone Torride, lors que le Soleil en est plus esloigné, & au contraire qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de brouillars au temps que le Soleil en est plus proche. Ceux qui n'ont point esté en ce nouveau monde, parauanture tiendront cecy pour chose incroyable, & semblera estrange mesme à ceux, qui y ont esté, s'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres s'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a esté dit en ce costé du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en est plus esloigné, lors & au mesme temps, qu'il est plus prochain de l'Euro-

HISTOIRE NATURELLE

pe; a sçauoir, en May, Iuillet, & Aouft, qu'il fait son cours au Tropique de Cancer, durant lesquels moys, au Peru y a vne grâde serenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleues & riuieres y diminuent fort, & quelques vns y tarissent du tout; Mais comme l'année s'auance, & que le Soleil s'approche du Tropique de capricorne, alors commencēt les eaux, pluyes, neiges, & se font les grandes creues des riuieres, qui est depuis Octobre, iusques en Decembre, puis apres le Soleil se retirant du Capricorne, lors que ses rais donnent droitement sur les testes de ceux du Peru; c'est alors que la force & fureur des eaues est grâde, c'est le tēps des pluyes, neiges, & grands desbordemens des riuieres, qui est en la mesme saison de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, sçauoir depuis l'ânier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye & si certaine, que personne ne le peut cōtredire. Et tout le contraire alors se rencontre es regions du Pole Arctique, outre l'Equinoxe, ce qui procede d'une mesme raison. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceste coste tant de la neufue Espagne, des Isles de Barlouent, de Cuba, Espaignolle & Iamaïque, que de Sainct Iehan de port-riche, nous trouuerons sans faute, que depuis le commencement de Nouembre iusques en Apiril, ils y ont l'air & le Ciel fort clair & fort serain, dont la raison est, pourautant que le Soleil passant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il se va esloignant de ces regions,

plus qu'en autre saison de l'année: Et au contraire ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre: pour ce que alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On voit aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres, qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception) qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus ferein, & ya plus de secheresse alors que le Soleil en est plus esloigné: & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainsi comme le Soleil s'auance ou se retire peu ou plus, ainsi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

CHAPITRE IIII.

Qu'aux regions qui sont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux lors que le Soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

LS regions qui sont hors les Tropiques, l'on voit tout le contraire de ce qui est dit cy dessus: pour ce que la pluye se mesle avec le froid, & la secheresse avec la chaleur, ce qui est fort bien cogneu en toute l'Europe, & en tout le vieil

HISTOIRE NATURELLE

monde, comme on le void de mesme façon en tout ce nouveau. Dont est tesmoing tout le Royaume de Chillé, qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espagne, est subiect aux mesmes loix de l'Hyuer, & de l'Esté, excepté que l'Hyuer est là quand l'Esté est en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers Poles. Par ainsi quand le froid est en ces prouinces, les eaux y sont en fort grande abondance, qui est quand le Soleil s'en esloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçauoir que la chaleur & secheresse y viennent quand le Soleil y retourne. De là vient que ce Royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruiçts de la terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre, qui est deuant l'Ethiopie interieure, laquelle se va eslargissant en façon de pointe, iusques au Cap de bonne Esperance. ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil, qui sont en Esté, desquelles les anciens ont tant disputé: d'autant qu'en ceste region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril quand le Soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblent & font de grands lacs & estangs, desquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu es-

largissant son cours, iusques à ce qu'après auoir couru vn long chemin, il vient finablement au temps de l'Esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui sy rapporte. Car au mesme temps qu'il est Esté en Egypte, située au Tropique de Cancer, l'Hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amérique vne autre & semblable inondation que celle du Nil, au Paraguoy, ou autrement riuere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se desborder si terriblement de son cours, & va gagnât tellement ceste region, que les habitans sont contraints, durant ces mois là, de se retirer, & se tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

CHAPITRE V.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes, avec vn discours de l'Hyuer & de l'Esté.

POUR resolution l'Esté est tousiours suiuy & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions ou zones temperées, & l'Hyuer aussi de froidu-

HISTOIRE NATURELLE

re & d'humidité : Mais en la Zone Torride les
sufdites qualitez ne se trouuent point ensem-
ble de la mesme façon , d'autant que les pluyes
y suiuent la chaleur , & le froid y est accompa-
gné de secheresse & d'vn air serain. I'entends
par le froid le defaut de chaleur excessiue,
d'où vient que l'Hyuer se prend en nostre Eu-
rope pour le froid, & le temps pluuieux & Esté
pour le temps de chaleur & serenité de l'air.
Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neuf-
ue Espagne, voyans que ces deux qualitez ne se
trouuoient point ensemble cōme elles font en
Espagne, appellent l'hyuer la saison en laquel-
le il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Esté,
celle ou il y en a peu, ou point. Enquoy ils se
trompent euidemment, quoy qu'ils vueillent
dire par vne reigle commune, que l'Esté est aux
montaignes du Peru, depuis le mois d'April,
iusques en Septébre, pourautant que les pluyes
cessent en ce temps là, & que l'hyuer est depuis
le mois de Septembre iusques au mois d'Auril;
pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi
il est hyuer & l'Esté au Peru, lors & au mesme
téps, qu'il l'est en Espagne; De sorte que quand
le Soleil chemine au dessus de leur teste, alors
ils croyent que c'est le fonds de l'hyuer, pour-
ce qu'il y a plus grande abondance de pluyes.
Mais c'est chose digne de risée, comme venant
de gens ignorans & sans lettres : car tout ainsi
comme la diuersité qui est entre le iour & la
nuict, procede de la presence ou absence du so-
leil, en nostre hemisphere, selon le mouuement
du premier mobile, qui est la cause du iour &

de la nuit, ainsi la difference que nous voyons entre l'hyuer & l'Esté procedé de l'approchement ou eslongnement du Soleil, selon le mouvement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Donques à vray dire, il est Esté lors que le soleil est plus proche, & hyuer quand il est le plus eslongné La chaleur, le froid, & toute autre temperature, sont causées par necessité de l'approchement ou esloignement du Soleil: mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuét pas necessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (outré ceste opinion vulgaire) que au Peru, l'hyuer est serain, & sans pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'hyuer soit chaud & l'Esté fort froid. Ils tōbent en la mesme erreur sur la difference qu'ils font, entre la plaine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Aupil, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pour ce qu'alors l'air est fort clair & serain en la montagne, sans aucunes pluyes ny bruynes, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine, des brouillars qu'ils appellent *guarúa*, qui est comme vne rosée fort douce, de laquelle est couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Esté, comme il est dit, sont causez de l'approchement & esloignement du Soleil. Puis donc qu'il est ainsi, qu'en tout le Peru, tant en la montagne, comme en la plaine, le Soleil sen approche & esloigne en vn mesme temps: il n'y a donc point de raison de dire, que quand il est

HISTOIRE NATURELLE

Esté en vne partie , l'Hyuer soit en vne autre. Toutesfois c'est chose de peu d'importance de debattre sur la significatiō des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & disent qu'il soit Esté quand il ne pleut point , encore qu'il face d'auantage de chaleur . Mais ce où l'on doit auoir plus d'esgard, est à la verité du subiect, qui est déclaré , à sçauoir que la secheresse, ou defaut de pluyes , ne sont pas tousiours en plus grande abondance, quand le Soleil s'approche le plus , ainsi que l'on void en la Zone Torride.

CHAPITRE VI.

Que la Zone Torride abonde en eau & pasturages, contre l'opinion d'Aristote, qui a mis en auant le contraire.

PAr le discours precedent l'ō peut facilement entendre , que la Zone Torride n'est seche, mais abondante en eaux , ce qui est tellement vray qu'elle surpasse les autres regions du monde en abōdance d'eaux, si ce n'est en quelques endroits , où il y a des sablons ou terres desertes , comme l'on trouue mesme és autres parties du monde. Quant est pour les eaux du Ciel, l'on a desia monstré qu'il y a grande abondance de pluyes, neiges & gresles , qui specialement abondent en la prouince du Peru: mais pour les eaux de la terre , comme sont riuieres, fontaines, ruisseaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay rien dit iusques icy, toutesfois
estant

estant chose ordinaire, que les eaux d'embas se rapportent à celles d'enhault, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & si grande abondance de sources & de fontaines, qu'il ne se peut trouuer lieu, region ou contree, dans tout le reste du monde, où il y ait tant de lacs, marescages, & si grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'Amérique, est presque inhabitable pour ceste trop grande abondance d'eaux, d'autant que les riuieres, enflées des grandes pluyes de l'Esté, sortent à tous coups de leur lict, avec telle furie qu'elles rompent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on cheminer en plusieurs endroits, à cause de la bouë & fange des marescages & valons. A ceste occasion ceux qui demeurent ioinnant le Paraguey, duquel nous auons cy dessus fait mention, preuoyans la crue du fleuue auant qu'elle aduienne, se mettent en leurs Canoës avec leurs meubles & hardes, & presque par l'espace de trois mois, ils guarâtissent leurs vies & moyens en nageant. Puis apres le fleuue retournant en son lict, ils reuiennent en leurs maisons comme deuant, encor toutes moittes & degoutantes de l'inondation. Et est ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate, s'ils estoient amassez ensemble, ne le pourroient pas esgaller à beaucoup pres. Mais que dirons nous de la grande riuiere de la Magdaleine, qui s'engolphe en la mer entre sainte Marthe & Carthagene, & est appellée avec bonne raison, grâde riuiere? Nauigeant en ces parties là, i'estois esmerueillé, comme son eae, qui

HISTOIRE NATURELLE

est tres-claire, demouroit & s'escouloit dans la mer plus de dix lieues auant, ayant en sa largeur deux lieues & d'auantage, sans qu'elle se meslast, ny peust estre vaincue des vagues impetueuses de la mer Oceane. Que sil faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue, appellé par les vns la riuere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuere d'Orellana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouuertes, doit esteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller, ou riuere, ou mer. Il flue depuis les montagnes du Peru, desquelles il reçoit vne abondance infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean, presque à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large & spacieuse, principalement au dernier tiers de sa lōgueur, qu'il contient au milieu de soy plusieurs & grandes Isles; Et ce qui semble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eaue. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny descourrir à l'œil plusieurs grandes & hautes montagnes, qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur. Nous auons apprins de bonne part la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleuue, (qui doit bien ce me semble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de nostre com-

pagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauiga en la compagnie de Pierre d'Orsua, avec lequel il se trouua à toutes les aduanturés de cette estrange entrée & descouuerte, & aux seditiōs & pernicious actes de ce meschant Diego d'Acquirre, d'où Dieu luy fit la grace de sortir & en estre deliuré, pour le mettre de nostre compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region, qu'ils appellent Zone Torride, & la region sèche & bruslée, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux ny de pasturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleuue Marañon, afin de monstrier l'abondance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleuues, fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neantmoins n'a pour sa vuide, qu'un seul courant d'eau qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir ou faire pōt, pour la profondeur de son eau, & qu'on ne le peut non plus passer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant; L'on le passe par un gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est avec un pont de paille, posé sur la mesme eau, lequel d'autant qu'il est fait d'une matiere si legere ne s'enfonçe point, & neantmoins est ce passage fort seur & fort aisé. Ce lac contient presque quatre vingts lieues, trente cinq en sa longueur & quinze lieues au plus large. Il y a plusieurs Isles

HISTOIRE NATURELLE

qui anciennement estoient habitées & cultivées, mais aujourdhuy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totorá, duquel ils se seruent en mille vsages. Car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref ces Vros trouuent en cestuy leur Totorá, tout ce dõt ils ont de besoing; & sont ces Vros, vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne festiment pas hommes. On raconte d'eux, qu'estans interrogez de quelle nation ils estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelque genre d'animaux. Il fest trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac seulement dás leurs basteaux de Totorá, lesquels sont liez ensemble, & arrestez à quelque rocher, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout le village ensemble. Par ainsi qui voudroit aujourdhuy les chercher où ils estoient hier, on n'y trouueroit aucun reste ny apparence, d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grád lac, ayant couru enuiron cinquante lieues, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier qu'ils appellent de Parya, & contient aussi en soy quelques Islettes, mais bon n'y voit aucune issue. Quelques vns pensent qu'il court dessouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin qu'il y a vn bras de fleuue que bon voit naistre & entrer en la mer fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux

de ce lac se resoluent & dissipent dans le mesme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce discours me semble suffisant, pour monstrier qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance, & du Ciel & de la terre.

CHAPITRE VII.

Traictant la raison pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eauës, quand il est plus esloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il en engendre moins, quand il en est plus proche.



Enfant plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe est si humide, comme i'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il esleue & attire à soy vne grande abondance de vapeurs de tout l'Ocean, qui en cest endroit est fort grand, & fort estendu, & ayant tiré à soy ceste grande abondance de vapeurs, aussi tost les resoult & conuertit en pluyes, & est approuué par plusieurs experiences certaines, que ces pluyes & torrens celestes, prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premièrement, comme nous auons ia dit cy deuât,

HISTOIRE NATURELLE

il pleut en ces pays là, au temps que le Soleil iette ses rayons directement sur la terre, & que en ce faisant il a plus de force: mais quand le Soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, & alors il n'y tombe point de pluye. D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil, est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on obserue, tant au Peru, neufue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres midy, lors que les rayons du Soleil sont au point de leur plus grand' force; & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyent, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer & se reposer à midy, pour ce qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment, car mesmes il y en a aucuns qui y ayant fait quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes, est quād la Lune est en son plein: encore que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, biē que i'y aye prins garde quelques fois. D'auantage les iours, l'an & les mois, donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, ausquels on distille les eaues des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enferre & contraint, poussé & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans

pressées, & ne trouuans yssue, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vif argent, mais sil est aspre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel se rencontrant en haut contre le chapiteau (qu'ils appellent) le tourne incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainsi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effets, quād elle trouue matiere disposée, qui est de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les resoudre incontinēt, & les tourner en liqueur lors qu'il y a quelque obstacle, pour les consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que ce soient choses cōtraires qu'vn mesme Soleil dans la Zone Torride, estant proche cause les pluies, & que hors la Torride estant esloigné il cause vn mesme effect: si est-ce que tout biē consideré il ne l'est pas reellement & de fait. Mil effects és choses naturelles procedent de choses contraires par vn moyen diuers. Nous mettons secher le linge au feu & à l'air, desquels neantmoins l'vn eschauffe, & l'autre refroidit. Les pastes sont sechées & endurcies par le Soleil & par la gelée. L'exercice moderé prouoque le dormir, sil est trop violent il l'empesche: si l'on ne met du bois au feu, finalement il festeint, si l'on y en met beaucoup & trop il festeint aussi, car la seule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne chose elle ne doit estre ny trop proche des yeux ny trop loin, mais en distance raisonna-

HISTOIRE NATURELLE

ble & proportionnée: estant trop esloigné d'une chose l'on en perd la veüe, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil sont foibles ils n'attirent pas les bruïnes des riuieres; s'ils sont violés, aussi tost qu'il a attiré les vapeurs il les resoult & consomme, mais la chaleur moderée les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communement de nuict, ny à midy, mais au matin quand le Soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subiect il y a mil exemples de choses naturelles que l'on void proceder souuent de choses contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller si le Soleil pour estre fort proche engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné, mais qu'estant son approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cause aucunement. Cependant il reste encor vn point que l'on peut demander; pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du Soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causées par son esloignement. A ce que ie puis iuger la raison est, que hors des Tropiques en Hyuer le Soleil n'a point tant de force qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amassent en grande abondance en la region froide de l'air où elles sont congelées & espaisies par la grande froideur, puis apres estans pressées se resoultent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'Hyuer que le Soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus lon-

gues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'Esté, la force du Soleil est desja telle qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consume, les dissipe & resoult: car la chaleur & la longueur des iours sont causées par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques en la region Torride, l'esloignemēt du Soleil a tout autant d'effect que le plus grand approchemēt qui soit aux regions desdits Tropiques. Au moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride alors que le Soleil est esloigné, non plus que hors les Tropiques quād le Soleil est plus proche, d'autant qu'en cest approchement & esloignement, le Soleil demeure tousiours en vne mesme distance; d'où procede vn mesme effect de serenité. Mais quand le Soleil est au periode de sa force en la Zone Torride, & qu'il iette ses rayons directement sur la teste des habitans, il n'y a ny serenité ny secheresse, comme il semble qu'il deuroit y auoir. Mais plustost de grandes & estranges pluyes, d'autāt que par la force excessiue de sa chaleur, il attire & esleue presque en vn instant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane; lesquelles sont si espaisiēs & en si grande abondance, que le vent ne les pouuant dissiper ny resoudre facilement, elles viennent à se fondre en eau, qui cause les pluyes si froides & en si grande abondance; car la grande vehemēce de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost

HISTOIRE NATURELLE

consommer & refoudre, & estans attirées & assemblées, par leur grande abondance se fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoistra fort bien par cest exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, si le feu est violét & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleue cest humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peut refoudre, & ainsi distille & tombe d'auantage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnée, nous voyons que la chair se rostit proprement, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle consomme & refout en vn instât. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop pres ny trop loin de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire. car si la mèche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire; pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur: mais si la flame est proportionnée, la cire ne se fond ny decouille, pource que la flame va consommant peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride, la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causées par la foiblesse & peu de chaleur.

CHAPITRE VIII.

*Comment l'on doit entendre ce qui a esté dit cy
deffus de la Zone Torride.*



IL est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de reigle infallible & mathématique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaicte reigle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut point lors que le Soleil en est plus proche, se doit prendre & entendre de mesme: & de vray c'est bien ce qui est le plus cōmun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptiōs que nature a voulu mettre à ceste reigle rendant quelques regions de la Torride extrêmement seches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellent Plaines, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaues de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grād' peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demandēt) car à present ie pretends de monstrer seulement qu'il y a plusieurs exceptions aux regles

HISTOIRE NATURELLE

naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil est plus proche, mais quand il est plus esloigné. Bien que iusques auourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois s'il y en a on le doit attribuer à la qualité particulière de la terre; mais aussi quelquesfois s'il aduient le contraire, l'on doit auoir esgard qu'en ces choses naturelles il arriue plusieurs contrarietez & empeschemens, par lesquels elles se changent & deffont les vnes les autres. Pour exemple, il peut estre que le Soleil causera les pluyes, & que le vent les empeschera ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accoustumé d'estre. Les vents ont leurs proprietes & diuers commencemens, par lesquels ils operent de differens effects, qui sont le plus souuent contraires à ce que l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on voit arriuer de grandes varietez en l'année qui prouiennent de la diuersité des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est point chose mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choses contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour resolution, ce que nous auons conclu est vne verité bien certaine & experimentée, à sçauoir la grande secheresse que les anciens ont pensé estre en la region du milieu que nous appellons Torride, n'y estre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y sont alors que le Soleil en est plus proche.

CHAPITRE IX.

*Que la Torride n'est point excessiue-
ment chaude,
mais plustost moderée.*



Usques icy nous auons traicté de l'humidité de la Zone Torride, maintenant il sera bon de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons démontré sur le commencement de ce discours, comme les anciens ont tenu, que la Zone Torride estoit chaude, & seche excessiue-ment, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grand' partie, sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost temperée; Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois, qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer: que pouuois-ie moins faire, alors que de me rire & me mocquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison, que tout y debuoit estre embrasé de chaleur suyuant ses regles, moy & tous mes cōpagnons

HISTOIRE NATURELLE

auions froid: il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée, que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale, ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, comme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneüe, nous deons par force rechercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naistre: veu qu'en vne mesme saison de l'année, & en lieux qui sont d'une mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouve vne si grande diuersité, que les vns sont embrasés de chaleur, les autres de froidure, & les autres se trouuent temperez d'une chaleur

Plat. in Tim. moderée. Platon met sa tant renommée Isle
& in Critia. Atlanticque sous la Zone Torride, puis dict, qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée, fort abondante, & fort riche.

Plin. lib. 6. Plin dit que Taprobane, (qu'ils appellent au-
Cap. 22. iourd'huy Samatre) est sous l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuāt, qu'elle n'est pas seulement riche, & heureuse, mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciens ayēt tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entēdre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres-

excellent Astrologue & Cosmographe Ptolomée, & l'infigne Philosophe & medecin Auicenne en eurét meilleure resolution estās, tous deux d'opinion, que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

CHAPITRE X.

Que la chaleur de la Torride est tēperée, pour l'abondance des pluyes, & pour la briefueté des iours.



Epuis que le nouueau monde a esté descouuert, l'on a cogneu, & sans doute, ce que les derniers auteurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que quād quelque chose qui est hors de nostre opinion, nous vient à estre cogneüe par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons sçauoir pour quelle cause la region, de laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulement temperée, mais est froide en plusieurs endroits. Considerāt ceste matiere generalemēt, ie trouue deux causes generalles, pour rendre ceste region temperée, l'vne est celle cy deuāt declarée, d'autant que ceste region est fort humide, & subiette aux pluyes, & n'y a point de doute, que la pluye ne rafraichisse, pource que l'esleuement de l'eau est de son naturel froid, & encor que l'eau, par la force du feu s'eschauffe, ceneantmoins ne laisse pas de temperer l'ardeur, causée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on voit par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrasée du Soleil,

HISTOIRE NATURELLE

pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruines empeschent que les rayons du Soleil n'offencent tant, & les pluyes qui procedent d'icelles mesmes, rafraichissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. Lon boit l'eau de la pluye, & elle estanche la soif, comme les nostres l'ont bien esprouué, ayans faute d'eau pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne, que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant iamōstré comme la Zone Torride est fort pluuiieuse, il appert aussi qu'il y a en icelle, chose qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raison qui merite biē qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres car pour le dire en peu de parolles; le Soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ceneantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estant plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embrasement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulièrement. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique & trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuicts sont inegaux; & au contraire où la Sphere est droite, & les signes montent droitement, les iours & les nuicts y sont egaux. C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuits, que hors d'iceux, & plus l'on
 approche

approche de la ligne, moins y trouue. on d'inegalité, ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pour ce qu'ils sont au deffoubs de la ligne, n'ont point en toute l'annee les iours ny les nuitcs plus courts en vne faison qu'en l'autre, mais y sont continuellemét efgaux. Ceux de Lyma, pour ce qu'ils sont distans de la ligne presque de douze degrez, aperçoient quelque difference entre les iours & les nuitcs, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croissent d'vn heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Esté, pour ce qu'ils sont presque soubs le Tropicque. Mais ceux qui sont du tout hors des Tropicques remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne & sont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours sont plus longs en Esté qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui se void, que la Sphere enseigne, & l'experience le monstre clairement. Il faut adiouster vne autre proposition, qui est aussi vraye, & bien considerable, pour tous les effects de la nature, sçauoir la perseverance & cōtinuation de sa cause efficiente à operer & agir. Cela supposé, si l'on me demande, pourquoy en l'Equinoxe, il n'y a point de si violentes chaleurs en Esté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aoust) ie respondray pource que les iours d'Esté sont plus longs en Andelu-

fié, & les nuits y sont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il est enflame & cause la chaleur, la nuit aussi comme froide & humide donne du rafraichissement. Suyuant quoy au Peru il ny a point tant de chaleur, pour ce que les iours d'Esté n'y sont pas si longs, ny les nuits si courtes, qui cause que la chaleur du iour est beaucoup temperée par la fraischeur de la nuit. Mais là où les iours sont de quinze ou seize heures, par raison il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne sont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuit pour rafraichissement. Et bien que la Zone Torride soit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, si est-ce toutesfois, que la chaleur du Soleil n'y dure pas si long temps: car c'est chose naturelle qu'un feu encor qu'il soit petit, s'il perseuere eschauffe d'auantage qu'un plus grand qui durera peu, principalement s'il y suruiuent du rafraichissement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietés de la Torride en vne balance, sçauoir qu'elle est plus pluueuse au temps de sa plus grande chaleur, & que les iours y sont plus courts, on pourra bien parauanture trouver qu'elles seront esgales à ces deux autres contraires, qui sont que le Soleil y est plus proche & plus droit qu'és autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoistra pas beaucoup d'auantage.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.



Stât chose resoluë que les deux proprietéz susdictes sont communes & vniuerselles à toute la région Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est égalle en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn mesme tēps: nous sommes contrains de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachee. Les causes apparées & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiette & situation de la terre, & la troisieme le naturel & propriété de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiens pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la propriété de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer de prez les causes & raisons generalles, cy dessus desduittes, on trouuera qu'elles ne sont suffi-

HISTOIRE NATURELLE

fantés pour la resolution totale de ceste matiere , veu ce qui arriue iburnellement en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du Royaume de Preste-Ian, sont situées dessous la ligne, ou fort proches, esquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naissent les hommes tous noirs; Ce qui n'est pas seulement en ces parties de terre ferme, esloignées de la mer, mais aussi en est il de mesme es Isles enuironnées de la mer. L'Isle de saint Thomas est sous la ligne, les Isles de Capdevert en sont prochaines, & en l'une & en l'autre y regnent de furieuses chaleurs, & y sont mesmes tous les hommes noirs. Sous la mesme ligne, ou bien proche d'icelle, gist vne partie du Peru, & du nouveau Royaume de Grenade, qui neantmoins sont terres fort temperées, declinantes plustost à froidure, que non pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle, sont blancs. La terre du Bresil est en la mesme distance de la ligne que le Peru, & neantmoins le Bresil & toute ceste coste est extrêmement chaude, encore qu'elle soit en la mer du Nort, & l'autre coste du Peru qui est en la mer du Sur, est fort temperée. Je dis donc que qui voudra considerer ces differences, & donner la raison d'icelles, ne se pourra contenter des generalles, cy dessus traittes, pour declarer cōme la Torride peut estre vne terre temperée. Entre les causes & raisons speciales j'ay mis pour la premiere la mer, pour ce que sans doute son voisinage ayde à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que son eue soit

fallée, elle est toujours eue toutesfois, & l'eue de sa nature est froide, & si encore est remarquable que pour la profondeur de l'Ocean l'eue n'en peut estre eschauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finalement tout ainsi comme le sel nitre (quoy qu'il soit du naturel du sel) a la propriété de refroidir l'eue: ainsi voyons-nous par experience en quelques ports & haures, que l'eue de la mer y rafraischit, ce que nous auons veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraischir l'eue ou vin pour boire dedans des cruches, ou flascons mises en la mer. D'où l'on peut sans doute recognoistre que l'Ocean a ceste propriété de téperer & rafraischir l'excessiue chaleur. Pour ceste occasion l'on ressent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *ceteris paribus*, & communement les terres situées sur la marine, sont plus fraisches que celles qui en sont esloignées *ceteris paribus*, comme i'ay dit. Ainsi la plus grande partie du nouveau monde estant fort proche de la mer Oceane, nous pouuons dire avec raison, encor qu'il soit sous la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer sa chaleur.

CHAPITRE XII.

*Que les plus hautes terres sont les plus froides,
& quelle en est la raison.*

MAis si nous voulôs encor rechercher particulièrement, nous trouuerons qu'en toute ceste terre il n'y a pas vne chaleur totalemēt esgalle, quoy

HISTOIRE NATURELLE

qu'elle soit en pareille distance de la mer, & en mesme degré, veu qu'é quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cause de cecy ne soit pourautant que l'une est plus basse, & que l'autre est plus haute & plus esleeue; d'où vient que l'une est chaude & l'autre froide. C'est chose certaine, que le sommet des montagnes est plus froid que le profond des vallées, ce qui ne procede point seulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercussion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en soit vne grande raison, mais il y en a vne autre qui est que la region de l'air est plus froide, d'autant plus qu'elle est haute & esloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru & de Popajan en la neufue Espagne, font prèue suffisante de cecy. Car sans doute, toutes ces parties sont terres hautes, & pour ceste raison aussi sont-elles froides, combien qu'elles soient toutes enuironnées de hauts pics de mōtagnes fort exposées aux rayōs du Soleil. Mais si nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Espagne, les plaines de la coste sōt terres chaudes, & les plaines de la mesme terre du Peru & de la neufue Espagne sont au contraire terres froides: A la verité ie nē voy point qu'il sen puisse donner autre raison, sinon que les vnes sont en terre basse, & les autres en terre haute. L'experience nous enseigne que la moyenne region de l'air est plus froide que l'inférieure: & pource tant plus les montagnes s'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles

font froides, couuertes de neige & de gelées. La raison mesme s'y accorde, pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, cōme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistaze, la froidure estant repoussée & se resserant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyōs aux puits qui ont de la profondeur. Pour ceste occasion les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'en haut & celle d'embas, sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que sil est ainsi, cōme de fait l'experience le monstre, nous en tirerōs encor vn argumēt & raison remarquable, pour monstrier que la Torride est tempérée. Sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraichissent les terres prochaines. L'on void continuellemēt és sommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eaues toutes glacées, & le froid qu'il y fait est si aspre que l'herbe en est toute gresillonnée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là y sont tous engourdis de froid. Cecy comme i'ay desia dit, est en la Zone Torride, & aduient le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallées & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tresfroide. Or la cause pourquoy la region moyenne de l'air est plus froide, a esté mesme dicté cy

Arist. Ma.

deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignée, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repoussée & rejette arriere toute la froidure, laquelle se retire & resserre en la region moyenne de l'air par antipéristase, cōme parlent les Philosophes. En apres si quelqu'un me demande & veut interroger de ceste façon, si l'air soit chaud & humide, comme tient Aristote, & comme l'on dit communément, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu? Car si procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse region de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que j'en pense, ie confesseray que cest argument & obiection m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suivre l'opinion de ceux qui reprouvent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs argumens & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu, laissant les autres à part, sçavoir qu'és iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air avec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraichit: de sorte que ces Auteurs afferment que la chaleur n'est vne propriété particuliere d'aucun autre element que du seul feu qui est espars & meslé parmy toutes les choses (selon que le grand Denis nous enseigne) mais

*Dionys. cap.
15. de cœl.
hierar.*

qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordent tous que la moyenne region de l'air est plus froide que la plus basse prochaine à la terre, comme mesme l'experience le monstre, puisqu'en ceste region du milieu les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engédrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellent Torride, ayant d'un costé la mer, & de l'autre les hautes montagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour temperer & rafraîschir sa chaleur.

CHAPITRE XIII.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

LA temperature de ceste region se doit principalemēt attribuer à la propriété du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le Soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrasée) à fin que par leur fraischeur, l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparée de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opinion, en ce qu'ils disoient, que l'egalité

HISTOIRE NATURELLE
des iours & des nuits estoit seule suffisante
cause de rendre ceste Zone temperée, à laquel-
le opinion toutesfois plusieurs autres ont esté
contraires, du nombre desquels a esté le Poete
renommé: disant,

----- & celle region
*s'embrâze incessamment au challeureux rayon
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire.*

Donques la fraicheur de la nuit n'est pas telle
qu'elle soit seule suffisante pour moderer &
corriger de si aspres & furieuses ardeurs du So-
leil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si
douce temperature, par le benefice de l'air frais
& gracieux de telle sorte que combien qu'elle
ait esté tenue des anciés, plus embrasée qu'une
fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à pre-
sent, la tiennent pour vn Printemps delicieux:
il appert par argumens & raisons fort euiden-
tes, que la cause de cecy gist principalement en
la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme
climat quelques regions & villes mesmes plus
chaudes les vnes que les autres, pource seule-
ment qu'ils se ressentent moins des vents qui
rafraichissent. De mesme en est-il en d'autres
terres où le vent ne court point, lesquelles sont
toutes embrasées comme vn fourneau, & y est-
on si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est
autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a
beaucoup de ces bourgades & de ces terres au
Bresil, en Ethiopie & au Paraguay, comme cha-
qu'un sçait: & ce qui est plus considerable, c'est
que l'on void ces differences, non seulement
parmy les terres, mais aussi en la mer; il y a des

mers où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamás) cōme aussi en la mer du Bresil. Il y a d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, cōme est celle du Peru, en laquelle no^e eusmes froid, cōme i'ay raconté cy dessus, quand nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce Continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grāde différe^{nce}, sinon la propriété du vét qui les rafraichit. Que si l'on veut de pres aduiser à ceste cōsideration du vét, dōt nous auōs parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant & qui semblent choses estrāges & merueilleuses, Içauoir pourquoy le Soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur avec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessous vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. D'auātage, pourquoy les nuits d'Esté ne sont chaudes ny ennuyees au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quel-

HISTOIRE NATURELLE

ques-fois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la Prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre l'on y sent du froid, mais quand l'on vient à en sortir aux rayons du Soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessive chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperée, & pourquoy Potozi distant de la cité d'argent tant seulemēt de dixhuiēt lieües & en vn mesme degré, est toutesfois de si differente temperature quē le pays estant tresfroid, il est sterile & sec à merueilles : au contraire la ville d'argent, est temperée, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent, qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embrase, mais aussi, quand la fraicheur de l'air reuiet: aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres, & grossiers qu'exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduiet en Europe; d'autant que par l'exhalatiō de ces vapeurs, la terre demeure cōme bruslée du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sorte comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que

par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraichement : au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en est pas de mesme, d'autant que tous les matins, que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y cōmence à ietter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grande chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent qu'ils appellent autremēt, Marée, ou vēt de la mer, qui fait qu'on cōmence à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellēt de Barlouente, ou au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bō frais, pour ce que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gratieux, y souffle alors.

CHAPITRE XIII.

Que ceux qui habitent sous l'Equinoxe, vivent d'une vie fort douce & delicieuse.

S Iceux qui ont eu opinion, que le Paradis terrestre, estoit en l'equinoxe, se furent conduits par ce discours, encor ne sembleroiēt ils point estre du tout hors du chemin. Non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux, dont parle l'Ecriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affermer pour chose certaine; mais ie dis, que si l'on peut dire, qu'il y ait quelque Paradis en la terre ce doit estre en lieu, où l'on iouist d'une tempe-

*Vues. lib. 13.
de ciuit. C. 21.*

HISTOIRE NATURELLE

rature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fâcheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn Ciel, ou vn air cōtraire ennuyeux & maladif, comme il n'est chose plus agreable, que de iouyr d'vn Ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil, & gracieux. Il est certain, que nous ne participons point d'aucun des elements, ny n'en auons l'usage si souuent en l'intérieur du corps, que nous auons de l'air. C'est ce luy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les entrailles, & à chasque moment, nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietéz. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces. Finalement nous pouuons dire, que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combié que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que; si le Ciel est facheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny avec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gracieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'agreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'hyuer, qui par son froid gelle & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais avec vne nate, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année. Je dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auourd'huy, que si les homes se vouloient vaincre eux mesmes, & se deslier

des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseings; sans doute qu'ils pourroient viure aux Indes fort doucement & heureusement: car ce que les autres Poetes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint, de son Isle Atlâtique, certes les hommes les trouueroient en ces terres, si d'un cœur genereux ils aymoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur cōuoitise, que d'en demeurer esclaves comme ils sont. Ce que nous auons traité iusques icy suffira touchant les qualitez de l'Equinoxe, du froid, chaud, secheresse, pluyes, & des causes de sa temperature. Le discours en particulier des diuersitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux, qui y sont & dont y a aux Indes grande abondance, restera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui est traité en cestuy-cy, quoy qu'aubref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'est.

Aduertissement au Lecteur.

LE Lecteur doit estre aduertý, que i' escriuy les deux liures precedés en Latin, lors que i' estois au Peru, & pource parlent ils des choses des Indes, comme de choses presentes: depuis estant venu en Espaigne, me sembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus cāhger la faço de parler, qui y estoit couchée: mais aux cinq liures sui-uans, par ce que ie les ay faits en Europe, i' ay esté contraint de changer la faço de parler, & de traiter en iceux les choses des Indes, comme terres & choses absentes, & par ce que ceste diuersité de parler, pourroit avec raison offenser le Lecteur, il m'a semblé bon l'aduertir de cecy.



LIVRE TROISIÈME DE
L'HISTOIRE NATURELLE
& morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que l'histoire naturelle des Indes est
plaisante & agreable.*



OUTE histoire naturelle de soy est agreable, & mesme est vtile, & de grand profit à ceux qui veulent esleuer leur discours, & contemplation en hault, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Autheur de toute la

nature, cōme nous voyons que font les sages & saints personnages, principalement Dauid en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellēce des œuures de Dieu. Et Iob aussi traitant des secrets du Createur, où le mesme Seigneur respond à Iob si amplement. Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes œuures de ceste nature si diuēse & si abondante, aura vrayement le plaisir & contentement de l'histoire, & plus encor quand il cognoistra, que ce ne sont point simples œuures des hommes, mais du Createur mesme, & qu'il passera plus outre

*Psal. 103. 135.
91. 92. 118. 8.*

*Iob. 28. 38.
39. 40. 41.*

HISTOIRE NATURELLE

& parviendra à comprendre les causes naturelles de ces œuvres, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapsience & grandeur infinie d'iceluy, & pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narration des choses naturelles, peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes considerations, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vn autre, qui est de traiter de choses esloignées, la plus part desquelles ont esté incogneues aux plus excellens auteurs de telle profession qui ayent esté entre les anciens. Que sil failloit escrire ces choses naturelles des Indes, aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuvres, qui ne seroyent pas moindres que celles de Plin, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veues, & cogneues estant aux Indes, ou bien que i'ay entendues de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneues en l'Europe.

A raison dequoy ie passeray succinctement sur beaucoup d'icelles: tât pour ce qu'elles sont ia escrites par d'autres, ou bien qu'elles requierent d'auantage d'esclaircissement & de discours, que ce que ie leur pourrois donner.

CHAPITRE II.

*Des vents, de leurs differences, proprietex,
& causes en general.*

Ayant traitté aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau & la terre, & de leurs composez, qui sont les metaux, plantes & animaux; car pour le regard du feu, ie ne voy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regions, si quelqu'un ne uouloit dire que la façon de tirer du feu en frottant deux bastons l'un contre l'autre, comme en vsent quelques Indiens, de cuire quelque chose en des courges, y iettant vne pierre ardente, & d'autres choses semblables fussent à remarquer, aussi en ay-ie escrit, ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre en traittant de la diuersité des terres, esquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vents, ie diray premierement, que c'est à bonne cause que Salomon, entre les grandes sciences que Dieu luy auoit données, estime beaucoup la cognoissance de la

HISTOIRE NATURELLE

force des vents, & de leurs proprietéz certainement admirables. Pour ce que les vns sont pluuieux, & les autres secs, les vns maladifs, & les autres sains, les vns chauds, & les autres froids, les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempestueux, les vns steriles & les autres fertiles, avec vne infinité d'autres differéces. Il y a des vents qui courent en certaines regions & sont comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'entrée ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils soufflent de telle façon, que tantost ils sont vainqueurs & tantost sont vaincus, & bien souuent il y a des vents diuers & contraires, lesquels courent ensemble tout en vn mesme tēps, diuisans le chemin entr'eux, & quelques fois les vns soufflent en hault d'vne façon, & les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois se rencōtrent violēment les vns les autres, qui fait courir de grandes fortunes à ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui aydent à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn certain vent de telle propriété que quand il souffle en quelque cōtrée, il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en si grande abondance qu'ils en troublent & obscurissent l'air, & en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir des petis crapaux. Ces diuersitez & d'autres qui sont assez cognues, s'attribuent communement au lieu par où passent ces vents, pour ce qu'ils disent, que de ces lieux ils prennent leurs qualitez d'estre

froids, chauds, secs ou humides, maladifs ou sains, & ainsi de tout le reste, ce qui est en partie veritable, & ne le peut on nier, d'autant qu'en peu de distance l'on void en vn mesme vent beaucoup de diuersitez. Pour exemple, en Espagne le Solanus ou vent de Leuant est communement chaud & ennuyeux; en Murcia, c'est le plus frais & plus sain qui y soit, pour ce qu'il passe par ces vergers, & ceste si large campagne, qu'on voit assez fraische. En Carthagene, qui n'est gueres esloignee de là, le mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meridional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranée Meziozorne, communemēt est pluuieux & moleste, & en la mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline *Plin. l. 2. c.* raconte qu'en Affrique il pleut du vent de Nort, 47. & que le vent de Midy y est serain. Qui voudra donc considerer de pres ce que j'ay dit de ces vents, il pourra bien comprendre, qu'en peu de distāce & espace de terre, ou de mer, vn mesme vent a plusieurs & diuerses proprietēz, voire quelques fois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert sa proprietē & qualitē du lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle facon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailliblement, que ce soit la seule & principale cause des diuersitez & proprietēz des vents. Car c'est chose que l'on apperçoit & reconnoit fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquante lieues de circuit, ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui souffle d'vn costē est chaud & humide, & celuy qui souffle

HISTOIRE NATURELLE

d'un autre, est froid & sec. Toutesfois ceste diuersité ne se trouue point és lieux par où il passe, qui me fait dire plustost, que les vents d'eux mesmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple l'on attribué au vent de Septentrion, autremēt appellé Cierço, ou Nort, la propriété d'estre froid & sec, & de consommer les bruynes. A son contraire, qui est le vent de Midy, Leueche ou Sud, est aussi attribué tout le contraire qui est d'estre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cécy dōc estant general & cōmun, l'on doit rechercher vne autre cause vniuerselle, pour donner raison de ces effects, & ne suffit pas de dire que les lieux par où ils passent, leur dōnent ces proprietéz qu'ils ont, puis que passans par de mesmes lieux on void qu'ils ont appertement effects tous contraires. Tellement que nous deuons confesser par force, que la region du Ciel où ils soufflent, leur donne ces proprietéz & qualitez. Comme le Septentrional de soy est froid, pour ce qu'il procede du Nort, qui est la region plus esloignée du Soleil. Le Sud qui souffle du midy est chaud, & pour ce que la chaleur de soy attire les vapeurs, il est aussi humide, & pluuieux : au contraire le Nort est sec & subtil, d'autant qu'il ne laisse espaisir les vapeurs, & de ceste façon l'on peut discourir des autres vents, leur attribuans les proprietéz des regions de l'air d'où ils soufflent. Mais considerant cela de plus pres, ceste raison encor ne me peut satisfaire. Parquoy ie veux demander,

que fait la régiõ de l'air par où passent ces véts, si elle ne leur attribue point sa qualité. Je le dy pourautant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Alemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froide qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort. Que sil est ainsi donques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'une region plus chaude? L'on me pourra répondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable; Car sil estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouuement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme temps il court des véts de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situées en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflēt de diuerses regions de l'air, encor que l'un & l'autre en soit quelque raison, comme j'ay dit. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour scauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estrâges qu'on void entre les vents. Je n'en peux imaginer d'autre, sinon que

la mesme cause efficiëte qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle propriété. Car à la verité la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elemens interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne raison pertinente, veu que nous voyons en vne mesme region où les vapeurs & exhalations sont d'une mesme sorte & qualité qu'il s'y esleue des vents & effects tous cōtraires. Parquoy l'on en doit referer la cause à l'efficient superieur & celeste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement & influence des Cieux, lesquels par leurs mouuemens contraires donnent & causent de diuerses influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences sont si obscurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs si puissans & de si grande efficace, que le Saint Prophete David en esprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi, *Qui profert Ventos de thesauris suis*, qui tire les vents de ses thresors. A la verité ces principes & commencemens sont des thresors bien riches & bien cachez: car l'Autheur de toutes choses les tient en sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les tire & les met dehors pour le bien ou pour le chastiment des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cest Eolus, lequel les Poëtes ont follement feint, auoir la charge

Psal. 134. c.
Hier. 10.

de tenir les vents arrestez & enfermez dans vn antre tout ainsi que des bestes sauuages. Nous ne voyons point le cōmencement de ces vents, & ne sçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iusques où ils doiuent aller. Mais nous voyons & cognoissons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainsi que la supreme verité, autheur de toutes choses nous l'a apprins disant: *Spiritus Vbi Vult spirat: & Vocem eius audis, & nescis vade Venit aut quò vadit.* L'esprit ou vent souffle où bon luy semble, & bien que tu sente son soufflement, tu ne sçais pas toutesfois d'où il procede, ny iusques où il doit arriuer: à fin de nous enseigner, que comprenans si peu és choses qui nous sont presentes & communes, nous ne deuons pas presumer d'entendre ce qui est si haut & si caché, que les causes & motifs du saint Esprit. C'est pourquoy il suffit que nous cognoissions ses operations & effects, lesquels nous sont suffisamment descouuerts en la grandeur & perfection, & d'auoir en general philosophé ce peu des vents & des causes de leurs differences, proprieté & operations que nous auons reduites en trois, qui sont le lieu par où ils passent, les regions où ils soufflent, & la vertu celeste, principe & motif des vents.

*D'aucunes proprietes de vents qui courent
au nouveau monde.**Aristot. 2.
Met. c. 5.*

EST vne question fort disputée par Aristote, sçauoir si le vent Auster que nous appellons Abreguo ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par de là l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'est vn point sur lequel on peut, non sans raison, entrer en doute. car bien qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutesfois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, cōme le vent de Nort qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort, encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vêts doiuent retenir leurs premieres proprietés, l'vn d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec, l'Auster de causer les bruines & des pluyes, & le Borée ou Nort de les consommer, & de rendre le Ciel serain & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pour autant qu'en Europe le Nort est froid pource qu'il vient du pole, region extrememēt froide, & le Sud au contraire est chaud, pource qu'il viēt du Midy, qui est aussi la regiō que le Soleil eschauffe d'auātage. Par ceste raison dōc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui

habité l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster vient du pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il semble par ceste raison que l'Auster ou Sud doive estre plus froid par delà que n'est pas le Nord par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le Soleil demeure sept iours d'avantage par an au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait és deux cercles. Enquoy il semble que la nature ait voulu môstrer la préeminence & excellence que ceste moitié du monde qui est au Nort a sur l'autre moitié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se changent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que j'ay peu comprendre par l'expérience de quelques années que j'ay esté en ces parties des Indes, qui gisent au Sud de l'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communément froid & serain par delà comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma & aux plaines, ils experimentent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cens lieües, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce qui est en la coste du Peru n'est pas vne re-

HISTOIRE NATURELLE

gle generale, mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceste coste là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce point, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne, les proprietéz, que l'Auster a par deça, encor que tous deux soufflent du Midy, à des regions & parties du monde opposites & contraires. Car ce n'est pas regle generale par delà, que le Nort soit chaud ny pluuieux, comme l'Auster l'est par deçà: au contraire il pleüt là, aussi bien lors que nostre Auster y regne; cōme l'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduacée en la mer. Et en Potozi mesme le vent, qu'ils appellent Tomahani, (qui est nostre Nort si n'ay bōne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est par deçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumiere par delà, que ce Nort dissipe les nuages comme icy: au contraire, (si ie ne me trompe), il cause souuentefois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vêts ne tirent, & n'empruntent ceste grande diuersité d'effects contraires, des lieux par où ils passent, & des prochaines regions d'où ils naissent comme chascque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit plustost regarder aux costes & parties du monde, d'où ils naissent & procedent, que non point, pour estre du costé de de-

cà la ligne ou autrement, comme il me semble que le Philofophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui font le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez si vniuerfelles, ne si communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux fufdits. Le Solanus, ou Leuât est icy ordinairement ennuyeux & mal fain, & le Ponant ou Zephyre, est plus doux & plus fain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent brife, est au contraire d'icy fort fain & delicieux : Du Ponant ie n'en pourray dire chose certaine ny generale, d'autant qu'il ne souffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride. car en tout ce que l'on nauige entre ces deux tropiques, le vent de la brife y est ordinaire, mais pour ce que c'est vne des merueilleuses œuures de nature, il sera bon d'en entendre la cause & l'origine.

CHAPITRE IIII.

*Que les brises courent tousiours en la Torride,
& hors d'icelle les vents d'abas, & les
brises y sont tousiours ordinaires.*

LE chemin de la mer n'est pas comme celui de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philofophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'est pas ainsi en la mer, pour ce que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descourirent les Indes Occidenta-

Iuan de Gacos
in decada. 1. l.
 4. C. 6.

les voïre Orientales, trouuèrent beaucoup & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience maïstresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie, par la mer Mediterranée, ou l'on va recognoissant au retour les mesmes ports & caps, qu'on a veus à l'aller, & ne fait-on tousiours qu'attendre la faueur du vent, qui s'y change en vn instât, & encor qu'ad il leur deffaut, ils ont recours, & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours, en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vêt, que celuy qui court, par ce que ordinairement il y dure long-temps: en fin celuy qui est bon pour aller ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropique, & dedás la Torride, les vêts de Leuant y regnent tousiours, soufflant continuellement, sans permettre leurs contraires, en laquelle region y a deux choses merueilleuses, l'vne qu'en icelle, (qui est la plus grande des cinq, enquoy ils diuisent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Brises, sans que ceux du Pōnant & Midy, qu'ils appellent vêts d'à bas, ayent lieu de courir en aucune saison de l'annee. L'autre merueille est que ces brises ne cessent iamais de souffler, & le plus communement és lieux qui sont plus proches de la ligne, esquels il semble que les calmes deussent estre plus ordinaires, d'autant que c'est la partie du monde plus subiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'est au contraire, car à peine l'on y voit des cal-

mes, & si la brise y est beaucoup plus froide & y dure plus long-temps: ce qui a esté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'est donc là l'occasion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Espagne aux Indes Occidentales, est plus briefue & plus facile, voire plus asseurée, que celle que l'on fait au retour d'icelles en Espagne. Les flottes sortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté, à passer & arriuer iusques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, est variable, estant batü de plusieurs & diuers vents, mais ayant passé les Canaries, elles vont baiffans iusques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la brise, & y nauigent vent en poupe, de telle sorte, qu'à peine est besoing, en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceste raisõ ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour sa douceur & serenité. En apres suyñt leur route elles arriuent iusques aux Isles de la Dominique, Guadelupe, Desiree, Marginalante & les autres, qui sont en cest endroit comme les fauxbourgs des Indes: Là les flottes se separent, & se diuisent, dont les vns (qui vont en la neufue Espagne,) tirēt à main droite pour recognoistre l'Espagnolle, & ayans recognu le Cap saint Antoine, donnent iusques à saint Iehan Delua, leur seruant tousiours la mesme brise. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoistre la haute montagne de Tayrone, puis ayant touché en Carthagene, passent outre à Nombre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & delà par la mer du

Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Espagne, elles font leur voyage en ceste façon. La flotte du Peru va recognoistre le Cap saint Anthoine, puis entre en la Hauane, qui est vn fort beau port de l'Isle de Cube; & celle de la neufue Espagne vient mesme toucher en la Hauane, estant sortie de la vraye Croix, ou de l'Isle de saint Iehan Delua: toutes fois ce n'est sans traual, pource que là ordinairement ventent les brises, qui est le vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes estans iointes pour retourner en Espagne, vôt chercher leur hauteur hors des Tropiques, ou incontinent ils trouuent des vents d'à bas, qui leur seruent iusques à la veüe des Isles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De sorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne s'esloignās point de la ligne de plus de vingt degrés, qui est ia dans les Tropiques. mais le retour se fait par le dehors d'iceux Tropiques, en vingt huit ou trente degrés de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raison susditte, d'autant que dans les Tropiques continuellement regnent des vents d'Orient, lesquels sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Occidentales; pour ce que la route est d'Orient au Ponent, & hors les Tropiques, qui est en vingt trois degrés de hauteur, l'on trouue des vents d'à bas, lesquels sont plus certains & ordinaires, plus l'on s'eslongne de la ligne, qui sont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce sont vents de Midy & de Ponent, qui seruent pour courir à l'Oriēt & au Nort.

Nort. Le mesme discours est aux navigations que l'on fait en la mer du Sud allant de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine, & retournant des Philippines ou Chine, à la neufue Espagne, car cela leur est facile, pour ce qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponent, proche de la ligne, ou ils trouuent continuellement le vent de brise, qui leur donne en poupe. En l'an quatre vingts quatre sortit de Callao en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines, lequel courut & nauigea deux mil sept cents lieues sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fust l'Isle de Luffon, où il alloit & y print port, ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmète, & fut sa route presque tousiours sous la ligne: pource que de Lyma qui est à douze degres au Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi aùtres tant au Nort. Le mesme heur accompagna Aluaro de Mendana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellées de Salomon, pour ce qu'il eut tousiours le vent en poupe, iusques à la veüe de ces Isles; lesquelles doiuent estre distantes du lieu du Peru d'ou ils sortirent comme mil lieues, ayant fait sa route, tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne, car ceux qui retournēt des Philippines ou Chine à Mexicque, afin de trouuer les vents d'à bas montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des Isles de Iappon, & venāt à recognoistre les Calliphornes retournēt par la coste de la neufue Espagne, au port d'Aca-

HISTOIRE NATURELLE

pulco, d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste navigation, que d'Orient au Ponent, l'on nauiqe fort bien, dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux: mais retournants du Ponent en Orient, l'on doit chercher les vents d'à bas ou du Ponent, hors des Tropiques en hauteur, de vingt sept degrés. Les Portugais experimentét le mesme en la navigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien que au rebours, pour ce que allant de Portugal, le voyage est ennuyeux & de travail, mais le retour est plus aisé, d'autât qu'à l'aller leur route est du Ponent à l'Orient, tellement qu'il leur conuient monter iusques à ce qu'ils ayét trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt sept degréz. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisement pour ce qu'ils viennent d'Orient, enquoy les brises, ou Norts, leur seruent. Finablement les mariniers tiennent ià pour regle & obseruation certaine, que dans les Tropiques regnent continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponent. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairement des vents d'à bas: à raison dequoy ceux qui nauigent, du Ponent en Oriët procurent tousiours sortir de la Torride, & se mettre en hauteur de vingtsept degrés, & pour ceste raison, les hommes se sont jà hazardez d'entreprendre des nauigations estranges, & à des parties esloignees & incogheies.

CHAPITRE V.

De la difference des brises & vents d'à bas, ensemble des autres vents.



B IEN que ce qui a esté dit cy dessus soit vne chose si approuee & si vniuerselle, neantmoins il me reste tousiours vn desir, d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride, l'on nauige tousiours d'Orient en Occident avec telle facilité, & non pas au contraire d'Occident en Orient. Qui est le mesme, que si l'on demandoit, pourquoy les brises regnent là, & nō les vents d'à bas, puisque selon bonne Philosophie, ce qui est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre & de par soy. Or auant que de m'arrester à ceste question qui me semble remarquable, il sera besoing de declarer ce que nous entendons, par les brises & vents d'à bas, à cause que cela seruira beaucoup pour ce subject, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents, & navigations. Les pilottes mettent trente deux differences de vents, pour ce que pour conduire leur proie au port desiré, ils ont de besoing, faire leur conte, fort punctuellement & le plus distinctement & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé ou à l'autre, en fin de leur chemin, se trouueroient beaucoup esloigné d'où ils penseroient aller: & ne content plus de trente deux vents, d'autant que ces diuisions

suffisent, & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir d'auantage. Mais à la rigueur, comme ils mettent trente deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iusques à l'infiny. Car le lieu où se trouue le nauire estant comme le centre, & tout hemisphere en circōferance, qui est ce qui empesche, que l'on ne puisse conter des lignes sans nombre, lesquelles sortans de ce centre, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui feront autant de vêts diuers, puis que ainsi est, que le vent vient de toutes les parties de l'hemisphere, & qu'on le peut diuiser en autant de parties que nous voudrons imaginer? Toutes fois la sagesse des hommes, se conformant à la sainte Escriture, remarque quatre vents, qui sont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'uniuers, que l'on forme, en faisant vne croix avec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn equinoxe à l'autre, & sont d'vn costé le Nort, ou Aquilon, & l'Auster ou vent de Midy, son contraire: & de l'autre costé d'Orient, qui procede d'ou sort le Soleil, & le Ponēt d'ou il se couche. Et combien que l'escriture sainte parle en quelques endroits d'autres diuersitez de vents, cōme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Ocean, appellent Nord'est, & ceux de la mer Mediterranée Grégual, duquel il est fait mention en la navigation de saint Paul: si est-ce que la mesme Escriture sainte rapporte ces quatre differēces remarquables, que tout le monde cognoit, qui sont comme il est dit, Sep-

trienon, Midy, Orient, & Ponent. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil, (d'ou vient le nom d'Oriët) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons, qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en hyuer, l'Esté & en celle qui tient le milieu de ces deux saisons; Pour ceste raison l'on cõte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Orient de l'Hyuer; & par consequent deux autres Ponãts d'Hyuer & d'Esté, cõtraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huit vëts, en huit points notables du Ciel, qui sont les deux Poles, les deux Equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appelez de diuers noms & appellatiõs en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils dõnent le nõ de Nort, aux vents soufflans de nostre Pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nordest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriët estiuäl, ils l'appellent Est: celuy qui sort du vray Orient, equinoccial, & Suest celuy qui viët de l'Oriët d'hyuer. Au midy ou Pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'esté, celuy de nort-oest. Ils diuisent entre eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participent & s'approchent des autres, cõme Nort nortouest, nortnoitdest, est nordest, est suest, sur sorouest, susuest, oest suroest, oest nortouest, de sorte que par leurs

HISTOIRE NATURELLE

denominations l'on cognoit d'où ils procedēt. En la mer Mediterranée encor qu'ils suyuent la mesme diuision, & façon de conter, neâtmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & son contraire qui est le Sud, Mezoiorne, ou midy, l'Est ils l'appellēt Leuant, & l'Oest Ponent, & ceux qui trauersent ces quatre, ils les nommēt ainsi: le Suest, est par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & son opposite qui est le Nortouest, Mestral. Ils appellēt grec, ou gregual, le nort-dest, & le suroest son contraire, leuesche, lybique, ou affricain. En latin les quatre cognus sont, septentrio, Auster, subsolanus, fauonius, & les entrelassés sont, Aquilo, Vulturinus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturinus & Euris, sont vn mesme vent, qui est le suest, ou xaloque, fauonius est le mesme que l'oest ou Ponent, Aquilo & Boreas, le mesme que nortest, ou gregual, & Tramontane, l'Africus, & lybique, est ce suroest ou leuesche, l'Auster & notus, est le sur ou midy, Corus & Zephyrus, n'est autre que le nortouest, ou Mestral, & à son prochain qui est nortdest ou gregual, on ne luy donne autre nom que Phenicien. Quelques autres les diuisent d'une autre maniere, mais parce que ce n'est pas à present, nostre intention de raconter les noms latins & grecs de tous les vents, disons seulement qui sont ceux, d'entre ces vents, que nos mariniens de l'Ocean d'Inde, appellent Brises, & vents d'à bas. I'ay esté fort long-temps en difficulté sur ces noms, voyant qu'ils en vsoiēt fort differemment iusques à ce que j'aye recogneu,

que ces noms sont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent brises ceux qui seruent pour aller aux Indes, & qui donnent quasi en poupe, lesquels par ce moyen, comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent, & appellent vents d'abas ceux qui sont pres pour retourner des Indes, & qui soufflent depuis le Sud iusques au Ponent estiuial, de maniere qu'ils sont comme deux escouïades des vents de chascun costé, les Caporaux desquelles sont d'une part le norddest, ou gregual, & de l'autre le Suroest ou leuesche. Mais l'on doit entendre, que du nombre des huit vents & differences que nous auons cottez, il y en a cinq qui sont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Je veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage, avec l'un de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy seruent pas esgallement, mais il ne se peut pas seruir d'aucuns des trois, comme si le nauire va au Sud, il nauigera avec le Nort, le norddest, le nortouest, & avec l'Est, & l'Oest: Car ceux des costez seruent esgallement, pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud, il ne s'en pourra seruir, pour ce qu'il luy est directement contraire, ny de ses deux collateraux qui sont suest & suroest, qui est vne chose fort triuiale & commune à ceux qui nauigent. C'est pourquoy, il n'estoit besoin de le desdire icy, sinon pour signifier que les vents lateraux du vray Orient sont ceux, qui communement soufflent en la Torride, qu'ils appellent Brises, & les vents de Midy declinans au Ponent, qui seruent pour nauiger, d'Occi-

HISTOIRE NATURELLE

dent à l'Orient, ne sont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropicques, & les appellent les mariniers des Indes communement vents d'à bas.

CHAPITRE VI.

Quelle est la cause pourquoy nauigeant en la Torride, l'on y trouue tousiours des vents d'Orient.



IFons maintenant ce qui touche la question proposée, sçauoir, quelle est la cause pourquoy l'on nauige bié en la Torride, d'Oriant au Ponant, & non pas au contraire. Surquoy nous deuõs presupposer deux fondemẽs certains. L'vn est que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauissant, ou diurnel, non seulement tire & esmeut quãt & luy les Spheres celestes, qui luy sont inferieures; comme nous le voyõs chacun iour, au Soleil, en la Lune, & aux Estoilles, mais aussi les elemens mesmes participẽt de ce mouuement, entãt qu'ils n'en sont point empeschez. La terre ne se meut point à cause de sa grand' pesanteur, qui la rẽd mobile, & quelle est aussi beaucoup esloignée de ce premier mobile. L'element de l'eau ne se meut nõ plus, de ce mouuement diurnel, d'autãt qu'il est ioint & assemblé avec la terre, & font ensemble vne Sphere, de façon que la terre l'empesche de se mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air, sont plus subtils & plus proches des regions celestes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement, & sont meus & agitez

circulairement, comme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'ait sa Sphere, ainsi qu'Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais pour l'air, (qui est le point de nostre subiet) il est tres certain qu'il se meut du mouuement diurnel, qui est d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairement és Cometes qui se meuuent d'Orient à l'Occident, montans, descendans, & finalement tournoyans en nostre hemisphere, de la mesme façon que les estoilles se meuuent au firmament. Car autrement, ces Cometes estâs en la region & Sphere de l'air où elles s'engendrent, apparoiſſent & se consomment, il leur seroit impossible de se mouuoir circulairement comme ils se meuuent, si l'element de l'air où ils sont, ne se mouuoit du mesme mouuement, du premier mobile. Car estâs ces Cometes d'une matiere enflammee, par raison deuroient demeurer arrestées sans se mouuoir circulairement, si la Sphere où elles sont demeueroit sans se mouuoir, si ce n'est que nous faignons, que quelque Ange ou intelligence chemine avec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceste merueilleuse Comete (de figure ressemblant vn plumage) depuis l'horison presque iusques à la moitié du Ciel, & dura depuis le premier Nouembre iusques au huitiesme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car i'avoit qu'en Espagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (suyuant le recit des Historiens de ce tēps) neantmoins au Peru, où i'estois pour lors,

HISTOIRE NATURELLE

il me souuient bien que nous la vismes & remarquasmes, huit iours deuant, & tous les iours ensuiuās. Pour la cause de ceste diuersité, quelques vns la pourront dire particulièrement, mais ie veux dire qu'en ces quarāte iours qu'elle dura, nous remarquasmes tous, tant ceux qui estoient en Europe, que nous autres aussi, qui estions alors aux Indes, qu'elle se mouuoit chaque iour du mouuement vniuersel, d'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres estoilles. D'où il appert, que la Sphere de l'air, estant sa region, il faut que le mesme element se meue de ceste façõ. Nous recogneusmes aussi, que outre ce mouuemēt vniuersel elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle se mouuoit avec les planetes d'Occident en Orient, car chaque nuit elle deuenoit plus Orientale, ainsi que font la Lune, le Soleil, & l'Estoille de Venus. Nous remarquasmes d'auātage vn troisieme mouuement particulier, dõt elle se mouuoit au Zodiacque vers le Nort, d'autant que passées quelques nuits, elle se trouuoit plus coniointe aux signes Septentrionaux. Et parauantüre cela fut cause pourquoy ceste grādComette fut plustost uene de ceux qui estoiet plus Meridionaux, comme le sont ceux du Peru. Et d'autre part ceux de l'Europe commencerent à la voir plus tard, à cause que par ce troisieme mouuement, que j'ay dit, elle s'approchoit plus des Septétrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuemēt, de façõ que l'on peut bien voir, que plusieurs & diuers corps celestes, donnent leur impression

à la Sphere de l'air, ainsi est il certain que l'air se meut du mouuement circulaire du Ciel, d'Oriēt au Ponant, qui est le premier fondement mis en auāt cy dessus. Le second n'est pas moins certain, ny notoire, qui est q̄ le mouuement de l'air aux parties qui sont sous la ligne, ou proches d'icelle, est tresviste & leger, & d'autāt plus qu'il s'ap proche de l'Equinoxe, par consequent ce mouuement est d'autāt plus lent & pesant, qu'il s'esloigne de la ligne en s'approchant des Poles. La raison de cecy est manifeste, par ce que le mouuement du corps celeste estāt la cause efficiente de ce mouuement de l'air, il doit par necessitē estre plus prōpt & plus leger à l'endroit où le corps celeste a son mouuement plus viste. Or de vouloir enseigner la raison pourquoy le Ciel a vn plus viste mouuement en la Torride, qui est la ligne plus qu'en autre partie du Ciel, ce seroit peu estimer les hommes : puis qu'il est aisē de voir en vne roüe que son mouuement est plus tardif & pesant à l'endroit de sa plus grāde circonference, qu'à l'endroit de sa plus petite, & qu'elle acheue son grand tour, au mesme espace de temps, que la moindre acheue son petit. De ces deux fondemens procede la raison pour laquelle ceux qui nauigent grans Golphes, d'Oriēt au Ponāt, trouuent tousiours vent en poupe; allans en peu de hauteur, & tant plus ils sont proches de l'Equinoxe, tāt plus leur est certain & durable le vent. Et au contraire nauigeās du Ponant à l'Oriēt, ils trouuent tousiours vent en proiē & contraire. Pour ce que le mouuement tres-viste de l'Equinoxe, tire apres soy

HISTOIRE NATURELLE

l'element de l'air , comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Orient au Ponant, sans iamais varier, & le mouuemēt de l'air viste, amene mesme apres soy les vapeurs & exhalations qui s'esleuent de la mer , ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de Brise , qui court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui est vn religieux de nostre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale , comme homme ingenieux & experimenté, disoit, qu'en nauigeāt dessous la ligne, ou proche d'icelle , avec vn temps cōtinu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du Ciel, qui conduisoit les nauires , & n'estoit pas proprement vn vent ny exhalation, mais cest air esmeu du cours iournalier du Soleil; Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps est tousiours egal & semblable au Golphe des Dames , & es autres grands Golphes, que l'on nauige en la Torride Pour raison dequoy les voiles des nauires , y sont tousiours de mesme façō, sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoing les chāger presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit esmeu du Ciel, il pourroit quelquesfois deffaillir, quelquesfois se changer au cōtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier, que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer , & que nous voyons quelquesfois que tantost la Brise est plus forte , & tantost plus foible , & remise

de telle façon qu'il aduient quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité que l'air esmeu attire quād & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistance, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponant est aussi continuel & presque tousiours semblable és parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin que suit le Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

CHAPITRE VII.

Pourquoy sortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus souuent des vents d'abas.

 Vi voudra bié regarder de pres ce qui a esté dit, pourra aussi bien entendre, qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas; d'autant que le mouuement de l'Equinoxe estant si viste, il est cause que l'air se meut dessouz luy suiuant son mouuement, qui est d'Orient au Ponant, attirant quant & soy les vapeurs qui s'esleuent de la mer, de sorte que les vapeurs & exhalations qui s'esleuent des costes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, sont contraintes par la repercussion de retourner quasi au contraire, d'où viennent les vents d'abas, & Suroest, communs & si ordinaires en ces parties là. Tout ainsi que nous voyons au cours des eues, lesquelles si el-

HISTOIRE NATURELLE

les sont rencontrées d'autres qui soient plus fortes, retournent quasi au contraire. Et semble qu'il en soit ainsi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents se tournent & se separent d'une part à l'autre. Ces vents d'abas regnent le plus communement en la moyenne hauteur, qui est de vingt sept à trente sept degrez: combien qu'ils ne soyent pas si certains & si reguliers, que les Brises le sont en peu de hauteur. La raison est pour ce que les vents d'abas ne sont pas causes de ce mouuement propre & esgal du Ciel, comme les Brises le sont, estans proches de la ligne. Mais comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires, & bien souuēt plus furieux & plus tempestueux. Mais en allant en plus grāde hauteur, comme de quarante degrez, il y a aussi peu d'assurance es vents en la mer, comme en la terre, car tantost les Brises, ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'abas, ou Ponans, d'où vient que les navigations y sont plus incertaines & plus dangereuses.

CHAPITRE VIII.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

QUE que nous auōs dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer & aux grands Golphes: car en la terre, c'est tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents, à cause de l'inegalité qu'il y a entre les montaignes & les vallées, le grand

nombre des riuieres & des lacs , & les diuerses situations des pays , d'où s'esleuent les vapeurs, grosses, & espaisſes, lesquelles sont esmeies de l'une ou de l'autre part , selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait ces vents diuers ; sans que le mouuement de l'air, causé du Ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir, quant & soy. Et ceste diuersité de vents, ne se trouue point seulement en la terre, mais aussi es costes de la mer , qui sont en la Torride, pource qu'il y a des vents forains, qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer , lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains, & plus gratieux, que non pas ceux de la terre , lesquels sont au contraire , ennuyeux , & malsains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communement les forains, ou terriens, soufflent depuis la minuit, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commence à s'eschauffer iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture , que la terre comme matiere plus grosse, fume d'auantage, alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus, tout ainsi que le bois vert , ou mal sec, fume d'auantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composée de parties plus subtiles, n'engendre point de fumées, sinon quand l'on l'eschauffe; de mesme que la paille , ou le foing, estant humide & en petite quantité, engendrent de la fumée, quand on les brusle, & lors que la flame cesse , la fumée deffaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit il est certain, que le

HISTOIRE NATURELLE

vent de la terre souffle plustost la nuit, & celui de la mer au contraire durât le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentefois des vents contraires, violents, & tempestueux es costes de la mer, ainsi y voit on de tres grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes traueses de mer, sous la ligne, ils n'y ont neãtmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en poupe, comme il fait. J'ay desia dit, cõme vne nauire de Lyma, allât à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cens lieues, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estât esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier, & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenit, & en tout cest espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent fraiz, tellement qu'en deux mois ils firent ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes, es costes où arriuet les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires, aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la plaine mer. T'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites,

bites, encor que ce soit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalatiōs de la mer, sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuans aucunes fois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire pres de la terre, & dessus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (comme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, à cause du vend de Sud qui y court, & avec lequel l'on va vent en pouppe, retournant d'Espagne & de la neufue Espagne. Cōme nous traueursions le Golphe & allions tousiours auât dans la mer, presque tousiours sous la ligne, nous trouuâmes vn temps fraiz, paisible & gracieux, vent en pouppe, mais au riuâs comme proche de Nicaragua & de toute ceste coste, nous eusmes des vents contraires, avec grande quantité de pluyes & brouillas qui quelques fois bruyent horriblement. Toute cette navigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeâmes à dixsept où gist Guatuleo, port de la neufue Espagne, & croy que ceux qui aurōt prins garde aux navigations qu'ils ont faites dâs la Torride, trouueront à peu pres ce que i'en ay dit, qui suffira pour la raison des vents qui regnent par la mer en la Zone Torride.

CHAPITRE IX.

*D'aucuns effectz merueilleux des vents qui
sont en quelques endroits des Indes.*

HISTOIRE NATURELLE



E seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eau de la mer & la rendent vertenoire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouissent de soy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourrissent des vers à soye ont grand soin de fermer les fenestres, lors que les vents d'abas soufflent, & de les ouvrir quand leurs cōtraires courent, ayans trouuë par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres, & qui y voudra prendre garde de pres, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vêts causent de notables impressions & changemēs en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposées, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn vent bruslant, & l'autre vent de rosée & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable que l'on apperçoie de si notables effects des vents es herbes, animaux & es hommes, puisque l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommées, qu'en les pressant entre les doigts elles se resoluoient en poudre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seche. Ce qui procede tant seu-

Exod. cap.

10 & 14.

Iob. 17.

Ioan. 4.

Osée 13.

Dan. 3.

lement du vent, qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empêcher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, j'en veux seulement raconter d'eux. L'un desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal ny d'incommodité d'auantage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont trauaillez qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neâtmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hommes, l'on pèseroit que ce fust le mal de la mort, de la façon qu'il afflige & tourmente pendant le temps qu'il dure par le vomissement d'estomac, douleurs de teste & autres mil accidēs fascheux. Mais à la verité ce mal si commun & si ordinaire vient aux hōmes pour la nouueauté de l'air de la mer. Car combien qu'il soit vray que le mouuement du nauire, y aide beaucoup en ce qu'il fesse plus ou moins, & mesme l'infection & mauuaise odeur des choses des nauires. Neâtmoins la propre & naturelle cause est l'air & les vapeurs de la mer lequel debilite & trauaille tellement le corps & l'estomac, qui n'y sont point accoustumez, qu'ils en sont merueilleusement esmeus & changez. Car l'air est l'element par lequel nous viuons & respirons, l'attirant dedās nos mesmes entrailles, lesquelles nous baignons & arrousons d'iceluy : c'est pourquoy il n'y a chose qui altere si tost & avec tant de force, que le changement de l'air, que nous respirons, cōme l'on voit en ceux qui meurent de peste. C'est chose

HISTOIRE NATURELLE

approuuée par plusieurs experiéces q̄ l'air de la mer est principal moteur de ceste estrange indisposition ; l'vne est que quand il court de la mer vn air fort , nous voyons que ceux qui sont en terre se sentét du mal de la mer, comme il m'est aduenu plusieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dās la mer, & q̄ l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal: vne autre qu'allās le long de quelque Isle, & venans par apres à embouscher en la plaine mer, l'on y trouue en cest endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hōmes qui en sont épris passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des charriots ou carrosses, selon les diuerses complexions d'estomacs : comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeüe que puisse estre la mer ne sen sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentée que l'air de la mer cause ordinairement cest effect en ceux qui de nouveau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout ceçy pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins mais d'auantage qu'en la mer. Quelques vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition, de ma part ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changement qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie

pouuois selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts : mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitement atteint & surprins d'un mal si mortel & estrange, que ie fus presque sur le point de me laisser choir de la monture en terre, & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compagnon pour sortir vistement de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul avec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur de sanglots & de vomissemés, que ie pensay ietter & rendre l'ame. D'autât que apres auoir vomy la viande, les flegmes & la colere, l'une iaune & l'autre verde, ie vins iusques à ietter le sang de la violence que ie sentoie en l'estomac, ie dis en fin que si cela eust duré, i'eusse pensé certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui estoient quatorze ou quinze, estoient fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoient pied à terre & estoient perdus de vomissement & de force d'aller à la selle, & me fut dit qu'autresfois quelques vns y auoient perdu la vie de cest accident. Ie veis vn homme qui se despitoit cõtre terre, s'escriant

HISTOIRE NATURELLE

de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux desgoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste propriété, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieues de l'og; & en quelque endroit que l'on l'a passé, l'on sent cest estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Je l'ay passée mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allées & venues, & tousiours en cest endroit ay senty l'alteration & estourdissement, que j'ay dit, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrange alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles & la bouche, & de se couvrir d'habits, specialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant qu'il va donner iusques aux entrailles, & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelques fois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les

puisse faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu est vn des plus hauts endroits de la terre qui soit au monde : car l'on y monte vne espace demesurée, & me semble que la montagne Neuade d'Espagne, les Pyrenées & les Alpes d'Italie sont comme maisons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me persuade que l'element de l'air est en celieu là si subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne point à la respiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'est la cause d'alterer si fort l'estomac, & troubler toute la disposition. Les passages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que j'ay veues, combien que l'air y soit froid, & qu'il traueille & contraigne ceux qui y passent de se vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cause point de vomissement en l'estomac, mais seulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation est exterieure, mais cil des Indes que ie dy, sans traouiller ny les pieds ny les mains, ny aucune partie exterieure, brouille toutes les entrailles au dedans, & ce qui est plus admirable, il auient au mesme endroit que le Soleil y est chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y respire, d'autant qu'il est tres-subtil & tres-delicat, & que son froid n'est pas tant sensible comme il est penetrant. Toute ceste chaine de montagnes est cōmunément deserte, sans aucuns villages ny habitations des hōmes, de sorte qu'à

peine l'on y trouue de petites maisons ou re-
traittes pour y loger les passans de nuict. Il n'y
a non plus d'animaux ou bons ou mauuais, si ce
n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons
du pais, lesquels ont vne propriété estrange &
merueilleuse, cōme ie diray en son lieu. L'her-
be y est souuentefois bruslée & toute noire de
l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt
cinq à trente lieues de trauerse, & contient de
lōgueur cōme i'ay dit, plus de cinq cens lieues.
Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez qu'ils
appellent au Peru Punas (pour parler du secōd
point que nous auons promis) où la qualité
de l'air trenche les corps & la vie des hommes,
sans le sentir. Au temps passé les Espagnols che-
minoient du Peru au Royaume de Chillé, par
la montagne: auioird'huy l'on va ordinaire-
ment par mer, & quelquesfois le long de la co-
ste: & combien que le chemin y soit ennuyeux
& fascheux, il n'y a pas toutesfois tant de dan-
ger qu'en l'autre chemin de la montagne où il
y a des plaines, au passage desquelles plusieurs
hōmes sont morts & peris, & d'autres en sont
eschappez par grande aduantage, dont les vns
sont demeurez estropiez. Il court en cest en-
droit vn petit air, qui n'est pas trop fort ny vio-
lent, mais il penetre de telle façon que les hom-
mes y tombent morts quasi sans se sentir, ou
bien les doigts des pieds & des mains y demeu-
rent: ce qui pourra sembler chose fabuleuse
& toutesfois c'est chose veritable. I'ay cogneu
& long temps frequenté le general Hierosme
Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit

perdu trois ou quatre doigts de pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chillé, par ce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tōbe de l'arbre vne pōme gastée. Ce Capitaine racontoit que d'une bonne armée qu'il auoit conduite & passée par ce lieu les années precedētes, depuis la descouuerte de ce royaume faicte par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerēt morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise odeur ny corruptiō. Adioustāt d'auantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerēt vn ieune garçon viuāt, lequel estant enquis cōme il auoit vescu en ce lieu, dist qu'il se estoit caché en vne petite cauerne, d'oū il sortoit, pour couper avec vn petit cousteau, de la chair d'un cheual mort, & qu'il se estoit ainsi substanté lōg temps, avec ne sçay combien de compagnons, qui se maintenoient de ceste façon, mais que desia ils y estoient tous demeurez, l'un mourant auourd'huy & demain l'autre: disāt qu'il ne desiroit autre chose que de mourir là avec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy aucune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre goust en aucune chose. I'ay entendu le mesme d'autres, & particulieremēt d'un qui estoit de nostre compagnie, lequel pour lors estant seculier auoit passé par ces deserts, & est vne chose merueilleuse que la qualité de cest air froid, qui tuē & conserue aussi

HISTOIRE NATURELLE

tout ensemble les corps morts sans corruption. Je l'ay aussi entendu d'un venerable Religieux de l'ordre de Saint Dominique & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu passant par ces deserts, & qui plus est, me conta, qu'estant contrainct d'y passer la nuit pour se deffendre & remparer contre ce vent si mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre chose à propos assembla grande quantité de ces corps morts qui estoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de liect, de ceste façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'est vn genre de froid que cestuy-là si penetrant qu'il esteint la chaleur vitale en coupant son influence: & d'autant qu'il est aussi tres-froid il ne corrompt ny donne putrefaction aux corps morts; parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre sorte d'air que l'on oit resonner sous la terre, & qui cause des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, j'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous-nous contenterons de ce qui est dit des vents & de l'air, & passerons à ce qui se presente du subiect de l'eau.

CHAPITRE X.

*De l'Ocean qui circuit les Indes de
la mer du Nort & celle
du Sud.*



N T R E les eauës, la mer Oceanne a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouuertes, qui toutes sont enuironnées d'elle mesme, car ou ce sont Isles de la mer Oceane, ou bien terre fer-

me, laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'acheue, est toujours bornée de cest Ocean. Iusques aujour d'huy l'on n'a point descouuert au nouveau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Asie & Afrique, esquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes preñans les noms des Prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranées se continuent & ioignent entre eux & avec le mesme Ocean, par le destroit de Gilbatar, que les anciens nommerent Colomnes de Hercules. Combien que la mer Rouge estant separée de ces autres Mediterranées, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint avec aucune autre. Donques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cest Ocean, lequel ils diuisent en deux, l'vn qu'ils appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud; pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premierement descouuerte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute située au Nort: & par icelle terre l'on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé, laquelle ils ont appelée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent iusques à passer la ligne, & ayās perdu le Nort ou pole Arctique,

qu'ils appellerent Sud : pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cest Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'une grád' partie d'icelle soit située au Nord, côme best toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit q'le premier descoureur de ceste mer fut vn Blasconuñes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons aujourdhuy terre ferme, où la terre sestressit, & les deux mers s'approchent de si pres l'une de l'autre qu'il n'y a que sept lieües de distance. Car combien que l'on en chemine dixhuiet, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par droite ligne, l'une mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que j'ay dit. Quelques vns ont discoursu & mis en auant de rompre le chemin de sept lieües, afin de ioindre vne mer avec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dixhuiet lieües de terre, qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despence & de traual que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Sarquoy toutesfois quelques vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'une mer est plus basse, que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration, lon delaisa l'entreprinse, de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge avec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis de l'empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours &

Herodotus.
Ionius.

proposition, pour chose vaine, encor que cet inconuenient alleguè n'y deust point eschoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy, qu'il n'y a puissance humaine, qui fust suffisante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montaignes, que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on debueroit craindre le chastiment du Ciel, en voulât corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnées, & disposées en la fabrique de cet vniuers. Laisant donc ce discours, d'ouuir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abismes se ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprinse de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardiessè & constance, en la recherche de ce subject, & heureux succès qu'il eust en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce destroit que iultement l'on appelle, du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traiterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du môde. Quelques vns ont creu, que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou bien qu'il s'estoit reserré, comme Dom Alonso d'Arilla escrit en son Auracane, & au iourd'huy y en a qui disent, qu'il n'y a point de tel destroit, mais que ce sont des Isles, entre la

mer & la terre, pource que la terre ferme pr ed
fin en cet endroit, & au bout d'icelle sont tou-
tes Isles, outre lesquelles, l'une mer se joint plain-
nement, avec l'autre, ou pour mieux dire est
toute vne mesme mer; Mais  a la verité c'est
chose certaine qu'il y a vn destroit, & de la ter-
re fort longue, & fort estendue d'un costé &
d'autre: bien que l'on n'ayt encore peu cognoi-
stre, iusques où se peut estendre cela qui est de
l'autre costé du destroit au Sud. Apres magellan
passa le destroit, vne nauire de l'Euesque de
Plaisance, Dom Guitieres, Caruajal, de laquelle
ils disent que ce Mast est encor   Lyma   l'en-
trée du Palais, l'on alla depuis par le costé du
Sud, pour descouurer ce destroit, par le c oman-
dem ent de Dom. Guarcia de Mendocce, qui pour
lors auoit le gouuernement de Chillé. Suyuant
quoy le Capitaine Ladrillero, le trouua & le
passa. I'ay leu le discours & la narration, qu'il
en a faicte, où il dit qu'il ne se hazarda de des-
embarquer le destroit, mais qu'ayant desia re-
cognu la mer du Nort, il retourna arriere pour
l'aspreté du temps, & que l'hier estoit j a en-
tr e, qui causoit que les vagues venants du Nort
estoit gross es & b odissantes, & les mers tou-
tes escumantes de furie. De nostre temps Fr a-
 ois Drach Anglois, a passé ce mesme destroit;
Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par
le costé du Sud, & tout dernièrement, en l'an
de mil cinq cents quatre vingts & sept, d'autres
Anglois l'ont passé, par l'instruction qu'en don-
na Drach, lesquels de present raudent la coste
du Peru, & pource que le raport qu'en a faict le

maistre Pilote, qui le passa, me semble notable,
ie binsereray icy.

CHAPITRE XI.

*Du destroit de Magellan, & comme l'on le
passa du costé du Sud.*

 N l'an de nostre salut mil cinq cents
soixante & dixneuf, ayant François
Drach passé le destroit de Magellan
& couru la coste de Chillé, & de tout
le Peru, & prins le nauire de saint Iean d'An-
thona, où il y auoit grande quantité de barres
d'argent, le Viceroy Dom François de Tolledo,
arma & enuoya deux bonnes nauires, pour re-
cognoistre le destroit, allant pour Capitaine
d'icelles, Pierre Sarmiento homme docte en
Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au
commencemēt d'Octobre, & pource qu'en ce-
ste coste il court vn vent contraire, qui souffle
toufiours du Sud, ils s'aduancèrent beaucoup
en la mer, & ayants nauigé peu plus de trente
iours, avec vn temps fauorable se trouuerent
en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est
fort difficile de le recognoistre, ils s'approche-
rent de terre, où ils entrerent en vne grande
Anse, en laquelle il y a vn Archipelague d'Isles.
Sarmiento s'obstinoit, que là estoit le destroit,
& tarda plus d'un mois à le chercher, par diuers
endroits, montant sur de tres-hautes montai-
gnes en terre. Mais voyant qu'il ne le trouuoit
point, à la requeste que ceux de l'armee luy fi-
rent, retournerent en fin à sortir en la mer, où

il fit large. Le mesme iour suruint vn temps assez rude, avec lequel ils cotrurent, & au commencement de la nuit veirent ce feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuyuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauersain, ceux de la Capitaine recogneurent vne ouuerture, que faisoit la terre, & trouuerét bon de s'y retirer à l'abry; iusques à ce que la tempeste fust appaisée. Ce qui leur succeda de telle façon, qu'ayàs recogneu l'ouuerture ils veirent, qu'elle alloit de plus en plus entrât dedás la terre, & soupçonás que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquáte & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit: & pour s'asseurer d'auantage, mirét le briguantin hors, lequel ayát couru plusieurs lieües dans ce bras de mer sans en voir la fin, recognut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute Croix plantée là, & des lettres au bas afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouvelles de la Capitaine, & la suyist. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne scay quelles Isles, où ils recueillirent de l'eau & se rafraischirent. Delà prindrent leur route au Cap de vert. D'où le Pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succès, d'ot il fut recompésé selon le bon seruice qu'il auoit fait.

fait. Mais le Cappitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert passa en Seuille, en la mesme nauire qu'il auoit passé le destroit, & fut à la cour, où sa Maiesté le recompensa, & à son instance fit commandemēt de dresser vne grosse armée, qu'il enuoya soubs la conduite de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armée apres diuers succez, fit beaucoup de despence & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Vice-amiralle, qui alloit en la compagnie de la Capitaine, l'ayant perdue, avec le Temporal que j'ay dit, elle se mit à prendre la mer, le plus qu'elle peut; mais comme le vent estoit trauersain, & tempestueux, ils cuiderent certainement perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'appaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir donner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisieme iour, que la tempeste s'appaisa, & lors prenant hauteur, ils se trouuerent en cinquante six degrez, toutesfois voyans qu'ils n'auoyent donné au trauers, & au contraire ils estoient esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hérynade Lamero pilote de ladite nauire mē le cōta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit; comme nous allons par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant; Car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'euf-

sent abordé la terre, ayans couru tant de temps
 poussez de ce trauesain, mais ils ne passerent
 point plus outre, & ne veirent non plus si la
 terre sacheuoit là, (ainsi que quelques vns veu-
 lent dire) que c'est vne Isle que la terre del'au-
 tre costé du destroit, & que là les deux mers de
 Nort & Sud se ioignent ensemble, ou si elle al-
 loit courât vers l'Est, iusques à se ioindre avec
 la terre de Vista, qu'ils appellent, qui respond
 au Cap de bonne Esperance, comme c'est l'opi-
 nion d'autres. La verité de cecy n'est encor au
 iourd'huy bien cogneue, & ne se trouue aucun
 qui aye couru ceste terre. Le Viceroy Dom
 Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour in-
 uention de l'Anglois, le bruit qui auoit couru,
 de ce que ce destroit faisoit incontinent vne
 Isle & se ioignoient les deux mers: Pour ce que
 estant Viceroy de la neufue Espagne, il auoit
 diligemment examiné le pilotte Portugays
 que François Drac y laissa, & neantmoins n'a-
 uoit aucunement entendu telle chose de luy.
 Mais c'estoit vn vray destroit, & terre ferme
 des deux costez. Retournât donc ladite Viçad-
 miralle, ils recogneurent le destroit, comme le-
 dit Hernande Lamero me raconta, mais par
 vne autre bouche ou entrée, qui est en plus de
 hauteur, à cause de certaine grande Isle, qui est
 à l'emboucheure du destroit qu'ils appellent la
 Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il
 disoit, il le voulut passer, mais le Capitaine &
 les soldats ne le voulurent point consentir,
 leur sembloit que le temps estoit ia bien aduā-
 cé, & qu'ils couroient grand danger, par ainsi

ils retournerent à Chillé & au Peru, sans l'a-
uoir passé.

CHAPITRE XII.

*Du deſtroit que quelques vns afferment eſtre
en la Floride.*

TOut ainſi comme Magellan trouua
ce deſtroit qui eſt au Sud, il y en a eu
d'autres qui ont pretendu deſcouvrir
vn autre deſtroit, qu'ils diſent eſtre au
Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coſte
court de telle façõ, que l'on ne ſçait la fin. L'A-
delantade Pierre Melendez homme ſçauant &
experimenté en la mer, afferme que c'eſt choſe
certaine, qu'il y a là vn deſtroit, & que le Roy
luy auoit commandé de le deſcouvrir, en quoy
faire il monſtroit vn tres-grand deſir, il mettoit
en auant ces raiſons, pour prouuer ſon opiniõ,
& diſoit que l'on auoit veu en la mer du Nort,
des reſtes de nauires ſemblables à ceux dont
vſoyent les Chinois, ce qui euſt eſté imposſi-
ble, ſil n'y euſt eu paſſage d'vne mer à l'autre. Et
racontoit meſme, qu'en certaine grande baye,
qui eſt en la Floride, laquelle entre trois cens
lieues dans la terre, l'on y void des balaines en
certain temps de l'année, qui viennent de l'au-
tre mer. Apportant outre ce quelques autres
indices, concludoit finalement que c'eſtoit
choſe conuenable à la ſageſſe du Createur, &
au bel ordre de la nature, que comme il y auoit
communicatiõ, & paſſage entre les deux mers
au Pole Antarctique, il y en euſt auſſi tout de

HISTOIRE NATURELLE

mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques vns veulent dire, que Dracha eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opiniõ que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, avec grãde quantité d'or, & autres richesses, ayent aussi passé ce destroit. Laquelle prinse ils firent, ioignant les Calliphornes, que les nauires retournans des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de recognoistre. L'on sasseure que comme auioird'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouveaux moyès de s'agrandir tel, qu'auant peu d'annees l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suyuant le chemin & la trace des autres, aussi les hommes en la cognoissance & recherche des choses nouvelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hommes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son saint Euangile, aux peuples, qui tousiours viuent es tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, sil y en a, n'a point encor esté descouuert iusques auioird'huy. C'est pourquoy ce ne seroit point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissõs des particularitez du destroi

Antarctique, ia descouuert & reconnu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

CHAPITRE XIII.

Des proprietes du destroit de Magellan.

E destroit, comme i'ay dit, est à cinquante degrez iustes au Sud, & y a d'une mer en l'autre l'espace de quatre vingts dix ou cent lieues. Au plus estroit il est d'une lieue, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse, pour deffendre le passage. Le fōd en quelques endroits est si profond, qu'on ne le peut sonder, & en d'autres l'ō trouue fonds à dixhuiet, voire à quinze brassees. De cent lieues qu'il contient de longueur de l'une mer à l'autre, l'on recognoist clairement que les vagues de la mer du Sud courēt iusques à trente lieues, & les autres soixante & dix lieues sont occupées des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceste difference, que les trente lieues du costé du Sud courent entre des roches & montagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont cōtinuellement couuerts de neiges, tellement qu'il semble (à cause de leur grande hauteur) qu'elles se ioignent les vnes avec les autres, ce qui rend l'entrée du destroit du costé du Sud si difficile à recognoistre. En ces trente lieues la mer y est tres-profonde, si bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autāt

HISTOIRE NATURELLE

que le riuage y est droit & coupé. Mais aux autres soixante & dix lieues qui viennent de la mer du Nort, l'o y trouue fonds, & y a d'un costé & d'autre, de grandes campagnes qu'ils appellent Cauanas. Plusieurs grandes riuieres d'une eau belle & claire, entrent dans ce destroit, & y a es environs d'iceluy de grâdes & merueilleuses forests, où l'on trouue quelques arbres d'un bois exquis & de bõne odeur, lesquels sont incogneus par deçà, dont apportèrent pour monstre ceux qui y passerent du Peru. Il y a de grandes prairies auât dedans la terre, & y a plusieurs Isles qui se font au milieu du destroit. Les Indiens qui habitent au costé du Sud sont petis & meschans: ceux qui habitent du costé du Nort, sont grands & vaillans, ils en apportèrent en Espagne quelques vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens saluerent les nostres, avec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondance; Les eaus du destroit croissent & décroissent, comme les marées, & voit on à l'œil que les marées d'un costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme j'ay dit, est à trente lieues du Sud, & à soixâte & dix du Nort, cõbien qu'il semble qu'il deust y auoir plus de danger, qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du Capitaine Sarmiento, dont j'ay parlé cy dessus, la passa, ils n'eurent

rent point de grand tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, par ce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grand espace de soixante & dix lieues qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud, n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cest endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innaugeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer, se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la Capitaine, que i'ay ditte, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy appellé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apporterét la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

CHAPITRE XIII.

Du flux & reflux de la mer Oceane és Indes.



N des admirables secrets de nature est le flux & reflux de la mer, non seulement pour ceste estrange propriété, de croistre & descroistre, mais aussi beaucoup d'auantage pour la diffé-

HISTOIRE NATURELLE

rence qu'il y a en cela en diuerses mers, voire en diuerses costes d'une mesme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournal, comme l'on void en la Mediterranée interieure qui est la mer Thyrrène, & toutesfois il y a flux & reflux par chasque iour en la mer Mediterranée superieure, qui est celle de Venise, qui donne occasion à bon droit de s'en esmerveiller en ce que toutes ces deux mers estans Méditerranées, & celle de Venise non plus grande que l'autre, si est-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Océan, & ceste autre mer d'Italie n'en a point. Il se trouue quelques mers Méditerranées qui manifestement croissent & diminuent chasque mois, & d'autres qui ne croissent ny au iour ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Océan d'Espagne qui ont le flux & reflux de chasque iour, & outre cestuy-là ils ont aussi celuy de chasque mois qui viét deux fois, à sçauoir à l'entrée, & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque mer, qui aye le flux & reflux de chasque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en sçache point. C'est chose esmerueillable, que la diuersité que l'on void es Indes sur ce subiect: car il y a des endroits où la mer chasque iour monte & diminue deux lieues, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & s'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist-on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Océane d'auoir son flux & reflux iournal, & ce reflux iournal est deux fois au iour naturel, & s'aduä-

ce tousiours de trois quarts d'heure en vn iour
plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuemét de
la Lune. Par ainsi la marée n'est iamais en vne
mesme heure d'un iour, qu'elle est en celle de
l'autre. Quelques vns ont voulu dire que ce
flux & reflux procedoit du mouuement local
de l'eau de la mer, de sorte que l'eau qui vient
croissant en vn costé, va décroissant en l'autre
qui luy est contraire, tellement qu'il est plaine
mer en vn endroit lors que la mer est basse en
la partie opposite, tout ainsi que l'on void en
vne chaudiere pleine d'eau que l'on remue,
quand elle panche d'un costé l'eau y augmen-
te, & à l'autre costé elle diminue. Il y en a
d'autres qui afferment que la mer en vn mes-
me temps croist en tous endroits, & en vn
mesme temps elle y diminue tout ainsi que le
bouillon d'un pot, sortant du centre s'estend
à tous endroits, & quand il cesse il diminue
aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion
est vraye, & la peut-on tenir, selon mon iu-
gement, certaine & experimentée, non pas
tant pour les raisons que les Philosophes en
donnent en leurs Meteores, que pour l'expe-
rience certaine que l'on en a peu faire. Car pour
me satisfaire de ce point & questiõ ie demaday
fort particulierement au susdit pilote, cõment
estoyent les marées qu'il trouua au destroit, &
sil estoit ainsi que les marees de la mer du Sud
descroissoient, au temps que celles de la mer
du Nort montoient. Et au contraire, pourquoy
ceste demande estant veritable, il aduenoit que
le croistre de la mer en vn endroit, estoit des-

HISTOIRE NATURELLE

croistre en l'autre, qui est ce que la premiere opinion afferme. Il me respōdit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'on voyoit & reconnoissoit apertement que les marées de la mer du Nort & celles de la mer du Sud croissoient en mesme temps, tant que les vagues d'une mer se rencōtroient avec celles de l'autre, & qu'en vn mesme temps aussi elles commençoient à descroistre chacune en sa mer; disant que le monter & descendre estoit chose qu'ils voyoient chascun iour, & que le coup & le rencontre d'un flux à l'autre se faisoit (comme j'ay dit) aux soixante & dix lieües de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifestement que le flux & reflux de l'Ocean n'est pur mouuement local, mais plustost vne alteration & ferueur, par laquelle realement toutes les eäies montent & croissent tout en vn mesme temps, & en autre elles s'abaisent & diminuent ainsi que le bouillon du pot, dont j'ay parlé cy dessus. Il seroit impossible de cōprendre ce point par experience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioint tout l'Ocean d'une part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peussent voir & reconnoistre par les costes opposites, d'autāt que les hommes n'ont point la veüe assez lointaine, ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de besoin, pour porter les yeux d'un costé à l'autre en si peu de tēps qu'une marée donne de loisir, qui sont seulement six heures.

CHAPITRE XV.

*De diuers poissons, & de la maniere
de pescher des Indiens.*

LY a en l'Ocean des Indes, vne innombrable multitude de poissons, les especes & proprietes desquels, le seul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs, qui sont de mesme genre, que ceux que voyés en la mer de l'Europe, comme sont faines & alloses, qui montent de la mer, aux riuieres, dorades, sardines & plusieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne pense point en auoir veu par deçà de semblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui ressemblent, de quelque chose, les truittes, & les appellent en la neufue Espagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Je n'ay point veu par delà de besugues, ny de truittes, encor qu'ils disent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coste du Peru, mais c'est fort rarement, & sont d'opinion, qu'à certain temps ils vont frayer au destroit de Magellan cōme ils font en Espagne au destroit de Gibraltar. Et pour ceste occasiō, l'on en trouue d'auantage, en la coste de Chillé, combien que celle que i'ay veue par delà, n'est telle q̄ celles d'Espagne. Aux Isles qu'ils appellēt de Barlouēte qui sont Cube, saint Domingue, port riche & Iamaïque, l'on trouue vn poisō qu'ils appellent Manati, estrāge espece de poisson, si poisson l'on doit appeller, vn animal qui engendre

HISTOIRE NATURELLE

ses petits viuants, & a des māmelles & du lait dont il les nourrist, paissant l'herbe aux chāps, mais en effect, il habite ordinairement en l'eāue, & pour ceste occasion ils le mangent comme poisson, toutefois lors que i'en māgeay, qui fut Domingue vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, nō point tant pource qui est dist, comme parce qu'en couleur & saueur, il estoit semblable à des morceaux de Veau, & aussi est-il grand & de la façon d'vne vache, par la partie de derriere. Des Tiburōs, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay avec raison, lors que ie veids que d'vn, qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerēt du petit ventre vn grand cousteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'vne vache, avec sa corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoient point. Ie veids en vne anse que fait la mer ou l'on auoit pendu en vn pieu, pour passer temps vn cartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eāue, mais estoit esleuée en l'air, ie ne sçai combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui sautoient & d'vne atteinte en l'air couppoient chair & os, d'vne estrange vifesse, tellement qu'ils decoupoient le mesme iaret du rouffin comme si c'eust esté vn tronc de lactüe, d'autāt qu'ils ont les dents trenchātes comme rasoirs. Il y a des petits poissons qu'ils appellent, rambos, qui s'attachent à ces Tiburons, & lesquels ils ne peuent chasser, & se nourrissent de ce qui

eschappe par les costés à ces Tiburons ; il y a d'autres petits poissons qu'ils appellent , poissons vollans, lesquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne pense point qu'il y en ait ailleurs, ils sont pourfuyuis par les Dorades, & pour s'eschapper d'icelles sautent de la mer, & vont assez loing en l'air, & pour ceste cause les appellent poissons volans. Ils ont des ailes comme de toille, ou parchemin qui les soustiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou sauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des ailles. Il est souuent fait mention és histoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & sont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles, on les trouue és costes & riuieres chaudes; car aux costes & riuieres froides, il ne s'en trouue point. C'est pourquoy il n'y en a point en toute la coste du Peru, iusques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'est vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il soit fort lent & pesant. Il fait sa chasse, & va chercher sa proye, hors de l'eaie, & ce qu'il y prend vif, le va noyer en l'eaie, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eaie, d'autant qu'il a le gosier de telle façõ, que s'il y entroit de l'eaue, il se noyeroit facilement. C'est vne chose esmerueillable, que le combat d'vn caymãt, avec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn religieux des nostres me racõta, qu'il auoit veu ces bestes combatre cruellement, l'vne cõtre l'autre, au riuage de la mer. Le caymant, avec sa queue, donnoit de fort grands coups au

HISTOIRE NATURELLE

tygre, & tafchoit par fa grande force de l'emporter en l'eauie, & le tygre avec ces griffes refiftoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut eſtre par le ventre qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il eſt ſi dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arquebuſe, qui le puiſſe percer. La victoire que'eut vn Indien d'vn autre caymant, fut encor plus excellente. le caymant luy auoit emporté vn ſien petit ſils, & quant & quant s'eſtoit plongé en la mer, dont l'Indien eſmeu & courroucé ſe ietta incontinent apres, avec vn couſteau en la main, & comme ils ſont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage touſiours à fleur d'eauie, il le bleſſa au ventre, de telle façon que le caymant ſe ſentât bleſſé, ſortit hors au riuage, & laſcha le petit enfant à mort. Encor plus eſmerueillable eſt le combat, que les Indiens ont avec les balaines, en quoy paroift la grandeur, & magnificence du Createur, de donner à vne nation ſi baſſe, comme ſont les Indiens, l'industrie & la hardieſſe d'attaquer la plus fiere & plus difforme beſte qui ſoit en l'vniuers, & non ſeulement de la combattre, mais auſſi de la vaincre, & d'en triompher ſi gaillardement. Conſiderant cela, ie me ſuis ſouenu pluſieurs fois, du paſſage du pſalmiſte, qui dit de la balaine: *Draco iſte, quem formafſi ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut il eſtre, que ce qu'vn Indien meine vne balaine auſſi grande qu'vne montaigne, vaincue & attachee, avec vne corde: La façon & maniere dont vſent les Indiens de la Floride, (ſelon

que m'ont raconté perſonnes expertes) pour prendre ces baleines, deſquelles y a grâde quantité, eſt qu'ils ſe mettent en vne canoe, ou barque, qui eſt comme vne eſcorce, & en nageant s'approchent du coſté de la balaine, puis d'vne grande dexterité ils luy ſautent & montent ſur le col, & là ſe tient comme à cheual, en attendant ſon point; puis à ſa commodité met vn baſton aiſgu & fort, qu'il porte avec ſoy, dans la fenestre de la narine de la balaine; l'appelle narine, le conduit, ou pertuis, par où respirent les baleines. Incontinent le pouſſe auant, avec vn autre baſton bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Ce pendant la baleine bat furieusement la mer, & eſleue des montaignes d'eau, s'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis reſſort incontinent, ne ſçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy payer l'amêde de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu ſemblable en l'autre narine le faiſant entrer de telle façon qu'il l'eſtoupe du tout, & luy oſte la reſpiration, & alors il ſe remet en ſa canoe, qu'il tient attachee au coſté de la baleine avec vne corde, puis ſe retire vers terre ayât premierement attaché ſa corde à la balaine, laquelle il va fillât & laſchât ſur la balaine, qui ce pendant, qu'elle trouue beaucoup d'eau, ſaute d'vn coſté & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin s'approche de terre, où elle demeure incontinent à ſec. pour la grande enormité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe mouuoir, ny ſe manier, & lors grand nombre

HISTOIRE NATURELLE

d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ses despouilles, ils acheuēt de la tuer, la decoupant, & faisant des morceaux de sa chair qui est assez mauuaise, lesquels ils sechent & pilent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viadé, qui leur dure long tēps. Enquoy est accōply ce qui est dit en vn autre psalme de la mesme baleine. *Dedisti eum escam populis Ethiopiu.* L'Adelentade Pierre Médés racōtoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font cōme des fagots de ionc, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellent Balsas, & les ayants portez sur leurs espauls iusques à la mer, les y iettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans avec de petites cannes, d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieües en haute mer pour pescher, portās sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenāts sur iceux ils iettent leurs rets, & sont là peschants la plus grande partie de la nuit, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, avec laquelle ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation, de les voir aller pescher au Callao de Ly-ma, pource qu'ils estoient grād nombre, & ainsi chacun chevalier, ou assis, coupant les ondes de la mer, à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschent sont grandes, & furieuses, resembloient les Tritons, ou Neptunes, qu'on

qu'o' peint dessus l'eauie, & estés arriuez en terre tirent leur barque de l'eauie sur leur dos, laquelle aussi tost ils deffôt & estédent sur le riuage à fin que les herbes se sechèt & esgoutét. Il y auoit d'autres Indiens des vallées de Yca, qui auoiét de coustume d'aller pecher sur descuirs ou peaux de loups marins, enfléz & pleins de vent, & de fois à autre les souffloient comme pelotes de vent, de peur qu'elles ne senfonassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste terre, il feignit faire paix avec eux: c'est pourquoy à fin de luy faire feste, ils ordonnerét vne pesche solemnelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de ionc, entrerent en la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & delà demeura ceste terre tant despeulée, combien quelle soit si abondante & fertile. Je vis vne autre façon de pescher où me mena le Viceroy Dom François de Tolledo: toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuere qu'ils appellent Gråde en la province des Charcas, où des Indiens Chiraquanas se plongeoiét en l'eauie, & nageans avec vne admirable vistesse suiuioiét les poissons, & avec de darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement avec la gauche blefsoient le poisson, & ainsi nauré le tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus poissons qu'hommes de terre. Mais ores que nous som-

○

HISTOIRE NATURELLE
mes sortis de la mer, venons à ces autres for-
tes d'eaux qui restent à dire.

CHAPITRE XVI.

*Des lacs & des estangs que l'on trouue
és Indes.*



V lieu de ce que la mer Méditerranée est au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouveau de plusieurs lacs, dont y en a quelques vns si grands que l'on les peut proprement appeller mers: veu que l'Escriture appelle ainsi celuy de Palestine, qui n'est pas si grand que quelques vns de ceux-cy. Le plus renommé est celuy de Titicaca, qui est au Peru en la prouince de Collao, lequel comme j'ay dit au liure precedent, contient presque quatre vingts lieues de tour, & y entrent dix ou douze grands fleuves. Il y a quelque temps que l'on commença à le naviger avec des barques & des nauires, & y procederent si mal que le premier nauire qui y entra souffrit d'une tempeste qui s'esleua en ce lac. L'eau n'est pas totalement amere ny salée come celle de la mer, mais elle est si epaisse qu'on ne la peut boire. Deux especes de poissons s'engendrent en ce lac en fort grande abondance, l'un desquels ils appellent Suches, qui est grand & sauoureux, mais flegmatique & mal sain; & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tres-grand nombre de canarts sauuages & de cercueilles. Quand les Indiens veulent faire fe-

ste ou donner du passetemps à quelque personnage qui passe le long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto & Omasuyo, ils assemblent vne grand' quantité de Canoës, & vont faisant vn rond poursuiuans & enferrans les canards iusques à en prendre avec les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceste façon de pescher Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce lac sont les meilleures habitations du Peru. De son yssue il naist & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il soit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de bestial, specialement de porcs, qui s'engraissent extremement des herbiers qui croissent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne d'où naissent des riuieres & des ruisseaux, qui viennent de là en auant à estre fort grands fleuues. Au chemin d'Arequipa à Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'vn costé & d'autre du chemin : de l'vn sort vn ruisseau, qui depuis deuiet fleuue, & se perd à la mer du Sud. De l'autre ils disent que la fameuse riuiere d'Aporima prend son origine, de laquelle l'on dit que la renommée riuiere des Amazones, autremét dite de Maragnon, procede avec la grande quantité & assemblée d'eäies qui se ioignent en ces montagnes. C'est vne chose que l'on peut souuentesfois demander, d'où viét qu'il y a tât de lacs au haut de ces montagnes, lesquels il n'entre aucune riuiere, mais au contraire plusieurs grands ruisseaux en sortent, & si n'apperçoit-on point que ces lacs diminuent p̄sque en aucune saison de l'an-

HISTOIRE NATURELLE

née. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du Ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux-là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne sapperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuvent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'un d'iceux. Leur eau est fort nette & claire, & si engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement: Combien qu'il y ait toutesfois quelques uns de ces lacs qui sont véritablement chauds, qui est vne autre merueille. Au bout de la vallée de Tarapaya proche de Potozi y a vn lac de forme ronde, tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eau duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner pres du riuage, d'autant qu'un peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn boüillon de plus de vingt pieds en quarré, qui est sa vraye source: & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issue cachée & incogneüe. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iacoit

que l'on en ait tiré vn gros ruisseau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eauie qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru & passant à la neufue Espagne, les lacs qui sy trouuent ne sont pas moins remarquables, spécialement ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eauies, l'vne sallée & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrent. Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaisant & delicieux où il y a des baings d'eauie chaude qui y sourdent, lesquels ils estiment beaucoup pour la santé. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondéz & portez sur l'eauie mèsme où l'on void des parterres pleins de mille sortes d'herbes & de fleurs, & sont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre sinon en les voyant. La Cité de Mexique est fondée sur ce lac, encor que les Espagnols ayent remply de terre tout le lieu & assiette d'icelle, laissant seulement quelques courants d'eauie, grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de besoin, comme bois, herbes, pierres, fructs du pays, & toutes autres choses. Quand Cortes conquesta Mexique il fit faire des brigantins, & depuis luy sembla qu'il estoit plus seur de ne s'en seruir point. C'est pourquoy ils vsent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poisson & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poisson de prix, toutesfois ils disent que le

HISTOIRE NATURELLE

reuenue de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a plusieurs autres lacs non loin de là, d'où l'on porte beaucoup de poisson à Mexique. La prouince de Mechouacan est ainsi appelée, pource que c'est vne prouince abondante en poisson. Il y a de tres-beaux & grands lacs, esquels y a beaucoup de poisson, & est ceste terre saine & fresche. Il y a plusieurs autres lacs, desquels il n'est pas possible faire mention, ny les sçauoir en particulier, seulement l'on peut remarquer par ce qui en a esté discouuert au liure precedent que souz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre partie du monde : & ainsi parce que nous auons dit cy dessus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceste matiere d'eaies.

CHAPITRE XVII.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuersité de sources, fontaines & riuieres, & quelques vnes de proprieté estranges. En Guancanelica du Peru où sont les mines du vif argent il y a vne fontaine qui iette l'eaie chaude, & en coulant son eaie se conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on ediffie quasi toutes les maisons du bourg. Ceste pierre est molle, & aisée à couper, car avec vn fer l'on la coupe,

& taille aussi facilement , comme si c'estoit du bois, & est legere & de durée. Si quelques hommes, ou animaux boyent de ceste eue , ils meurent, d'autant qu'elle se congelle dedans leur ventre, & sy conuertit en pierre, pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Cōme ceste eue se va conuertissant en pierre, celle qui decoulle bouche le chemin au reste , tellement qu'elle est contrainte de changer son cours, & pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de sainte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit estre vne chose semblable à ce que dit l'Escriture, de ce val sauuage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniens se seruent de ceste fontaine, ou puits de Coppey, pour oindre & poisser leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Espagne, par la coste du Peru, le pilote me monstra l'Isle qu'ils appellent l'Isle des loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, avec lequel neismement ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit pilote, homme excellent en sa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy estoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il s'estoit trouué si auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neantmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey, où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la

terre, telle est l'odeur qui sort continuellement de ceste source. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'une eue qui sort toute chaude & bouillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eau est aussi froide que neige. L'Ingua auoit accoustumé de les moderer l'une avec l'autre, & est vne chose remarquable, qu'il y ait des sources de qualitez si contraires, qui sont & viennent si pres l'une de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres sources chaudes, speciallement en la prouince des Charcas, en l'eau desquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'espace d'un *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne maitairie proche de Cusco sourd vne fontaine de sel, qui ainfi comme elle va courant, se va conuertissant en sel, qui est blanc, & bon à merueilles: que si elle estoit en autre contrée, ce ne seroit petite richesse, toutesfois ils en font peu d'estat, pour l'abondance du sel qu'il y a là. Les eues qui courent en Guayaquil, qui est au Peru, presque sous la ligne Equinoxiale, sont tenues pour salutaires, pour le mal Neapolitain, & autres semblables. A raison dequoy l'on y vient plusieurs lieux fort esloignez pour y recevoir guarison. Et disent que la cause de cela est, pour ce qu'il y a en ceste contrée grande abondance de racines, qu'on appelle salcepareille, la vertu & operatiõ de laquelle est si cogneue, & qu'elle communique sa proprieté aux eaux où elle est mise, de guarir ceste maladie. Bilcanota est vne montagne, qui selon l'opinion du commun, est au plus haut lieu du Peru, le som-

met de laquelle est tout couuert de neige, & en quelques endroits, est noir comme charbon. Il sort d'iceluy deux sources en lieux tout contraires, qui deuiennent incontinent fort grands ruisseaux, & peu à peu grands fleues, l'vn desquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & est celuy qu'ils appellent Yucay, qui se ioignant avec vn autre, sort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceste source quand elle sort de la roche Bilcanota que i'ay dit, est de la mesme sorte & couleur que l'eau de Lexiue, ayant la couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme de chose brulée, laquelle court ainsi vn long temps, iusques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy esteignent ce feu & fumée, qu'elle tire de son commencement. En la neuue Espagne i'ay veu vne source, comme d'ancre quelque peu bleue, vne autre au Peru de couleur rouge comme sang, d'où ils l'appellent la riuere rouge.

CHAPITRE XVIII.

Des Riuieres.



Ntre toutes les riuieres non seulement des Indes, mais aussi de tout le nôde vniuersel, le fleue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, daquel nous auons parlé au liure precedent. Les Espagnols l'ont plusieurs fois nauigé, pretendans descouurer des terres, qui selo le bruit commun, sont fort riches, specialement celles

HISTOIRE NATURELLE

qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn passage qu'ils appellent le Pongo, qui doit estre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuere estant reserrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres hautes en precipice, vient à tomber droictement du haut en bas, avec vne grande roideur, où l'eau par la cheute qu'elle fait de si haut, fait vn tel bouillon, qu'il semble impossible de le passer sans se noyer. Neantmoins la hardiesse des hommes a bien osé entreprendre de passer ce passage, pour le desir de ce Dorado tant renommé. Ils se laisserent couler du haut en bas, poulsez de la roideur & du courant du fleuve, se tenans bien aux Canoes ou barques, où ils estoient. & encor qu'elles fussent renuersées ben dessus dessous en tombant, & eux & leurs Canoes s'enfonçassent en l'eau; neantmoins par leur force & par leur industrie ils se remettoyent & retournoient tousiours en haut, & de ceste façon eschappa toute l'armée, excepté quelque peu qui se noyerent. Et ce qui est plus admirable, ils s'y comporterent si dextrement qu'ils ne perdirent pas mesme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour, (pour ce que apres auoir enduré beaucoup de traüaux, & de dangers, ils furent contraints en fin de retourner par ce mesme lieu) ils monterent par l'une de ces roches tres-hautes avec leurs poignards qu'ils fichoiet en la roche. Le Capitaine Pierre d'Orsua fit vne autre entrée par le mesme fleu-

ue, lequel estant mort sur ce voyage, & les soldats festans mutinez, d'autres Capitaines poursuivirent l'entreprinse, par le bras qui viét iusques en la mer du Nort. Vn religieux de nostre compagnie nous disoit, qu'estant seculier, il se trouua quasi en toute ceste entreprinse, & que les marées montoient bien près de cent lieues à mont le fleuve, & que à l'endroit où il va se ietter dans la mer, qui est quasi sous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a soixante & dix lieues d'emboucheure, chose incroyable, & qui excède la largeur de la mer Méditerranée; encor qu'il y ait quelques autres, qui en leurs descriptions, ne luy donnent que vingt cinq ou trente lieues d'emboucheure. Apres ceste riuere, tient le second lieu en l'vniuers la riuere de Plata, ou d'argent, qui s'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru, & se va perdre en la mer, en la hauteur de trente cinq degrez au Sud. Elle croist, comme ils disent, en la mesme façon du Nil, mais beaucoup d'avantage sans comparaison, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer, par l'espace de trois mois, apres retourne à son cours, où les nauires montent beaucoup de lieues à mont. Il y a plusieurs autres fleuves, qui ne sont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins esgallent, voire surpassent les plus grands de l'Europe, comme celui de la Magdaleine. proche de sainte Marthe, la riuere grande, & celui d'Aluarado en la neufue Espagne, & vn nombre infini d'autres. Du costé du Sud aux montagnes du Peru, les

HISTOIRE NATURELLE

fleuves communement ne sont pas si grands, pour ce qu'ils ont peu d'espace de courir, & ne peuvent assembler tant d'eaux, mais ils sont fort roides, à cause qu'ils tombent de la montagne, & ont des auallages & des crues subites: à raison dequoy ils sont fort dangereux, & ont esté cause que plusieurs hommes y sont morts. En temps de chaleur, ils croissent & se desbordent le plus. J'ay trauersé vingt sept riuieres en ceste coste, dont ie n'en ay pas passé vne seule à gué. Les Indiens vsent de mil artifices pour passer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauersé d'vn costé à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dás laquelle se met celuy qui veut passer, & alors ils le tirét du riuage avec vne autre corde, tellement qu'il passe dedans ceste corbeille. En d'autres endroits l'Indien passe comme à cheual sur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut passer, & vogant avec vn bout d'aix passe de ceste façon. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, sur lesquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent passer, & les Indiens liez avec des cordes vont nageans, & tyrans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carosse; d'autres vont derriere poulsans les citrouilles pour leur ayder. Passez qu'ils sont, ils prennent sur leurs espaulles, leur barque de citrouilles, & retournét à nage, ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte, au Peru. Nous passasmes celuy d'Aluarado en

la neuue Espagne, sur vne table que les Indiens portoient sur leurs espauls, & quand ils perdoiēt terre, ils nageoiēt. Ces artifices & mil autres, dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, certainemēt font auoir crainte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens si debiles, & fragiles; Mais neantmoins ils sont fort assurez. Ils n'vsent point d'autres ponts, que de crins ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres des ponts de pierre, bastis par la diligēce de quelques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne seroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes se noyent par faute d'iceux, & laquelle dōne tant de deniers, desquels non seulement l'Espagne, mais aussi d'autres royaumes estranges bastissent de superbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleuues qui courent des montaignes aux vallées & es plaines, plusieurs & grands ruisseaux, pour arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumé de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcya, ny a Milan mesme, ce qui est aussi la plus grāde & totale richesse des plaines du Peru, & de plusieurs autres parties des Indes.

HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE XIX.

De la qualité de la terre des Indes en general.

L'ON peut cognoistre la qualité de la terre des Indes, en la plus grand'part, (puis que c'est le dernier des trois Elements desquels nous auons proposé de traiter en ce liure) par le discours que nous auons fait, au liure precedent, de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes se trouue située en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulieremēt, i'ay remarqué trois sortes de terres, en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne, qui est basse, vne autre tres-haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre basse est celle qui est en la coste de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & est ordinairement fort chaude, & humide, qui cause qu'elle n'est pas si saine, & qu'à present on la voit moins peuplée, combien que au temps passé, elle ait esté bien peuplée d'Indiens, comme il appert, par les histoires de la neufue Espagne, & du Peru, & s'y conseruoient & viuoient, entant que la region leur estoit naturelle, comme ceux qui y auoient esté engendrez. Ils y viuoient de la pesche de la mer & des semences, qu'ils faisoient, tirans des ruisseaux des riuieres desquels ils se seruoient faite de pluye, d'autāt qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceste terre basse a beaucoup de lieux inhabita-

bles, tant à cause des sablons, qui y sont dangereux, car il s'y trouue des montaignes entieres de ces sablons, qui à cause des marefcages qui s'y font des eaves descendants des montaignes, lesquelles ne trouuans point d'yssue en ces terres plates & basses les noyent du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceste coste de la mer, est de ceste sorte es Indes, principalement du costé de la mer du Sud. L'habitation desquelles costes est à present si diminuee & mesprisee, que des trente parts du peuple, qui y habitoit, les vingt neuf y deffailent, & à son opinion, que le reste des Indiens finira auant peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerfes opinions attribuent cela à diuerfes causes, les vns au trop grãd trauail, que l'on a donné à ces Indiens, les autres au changemēt & diuersité des viandes & boire dont ils vsent, depuis qu'ils cōmuniquent avec les Espagnols; les autres au trop grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que ce desordre, est la plus grande cause de leur diminution, & n'est pas temps maintenant d'en discourir d'auantage. En ceste terre basse, (que ie dy generallement estre mal saine & peu conuenable à l'habitation des hommes) il y a exception en quelques endroits qui sont temperez & fertiles, comme en la plus grand'partie des plaines du Peru, où il y a des valons frais, & qui sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coste, entretient tout le commerce d'Espagne par mer, duquel despend tout l'estat des Indes. En ceste coste il y a quelques villes

HISTOIRE NATURELLE

assez bien peuplées, comme Lyma & Truxillo, au Peru, Panama & Carthagene, en la terre ferme, & és Isles saint Domingue, port-riche, & la Hauane, & plusieurs autres villes, qui sont moindres que celle cy, cōme est la vraye Croix, en la neufue Espagne, Yça, Arycqua, & autres au Peru: & mesme, les ports sont communemet habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre, est au contraire fort haute, & par consequent froyde & seche, comme toutes les montagnes le sont ordinairement. Ceste terre n'est point fertile ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peuplée & habitée. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustante, en la plus grand'part, la vie humaine, & avec le bestial, ils suppleent le defaut qu'ils ont de bleds & semences par leurs trocs, & eschanges. Mais ce qui rend encor d'auantage ces terres habitées, & quelques vnes fort peuplées, est la richesse des mines, qui se treuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent, & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accreües, & augmentées, comme est Potosi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neufue Espagne. Il y a aussi par toutes ces montagnes, de grandes habitations d'Indiens qui auourd'huy se maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmētant, sinon que le travail des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generalles en ont mesme destruit vne grande partie, comme le *ocolisté*, en la neufue Espagne. Toutesfois l'on ne s'aperçoit

perçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide & seiche, il y a deux commoditez, que j'ay dictes des pasturages, & des mines, qui récompēsent bien les autres deux qui sont és terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, & la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extremes, y a la terre de moyenne hauteur, laquelle combien qu'elle soit en quelques endroits plus basse ou plus haute l'une que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coste, ny de l'intemperature des montagnes. En ceste sorte de terre il croist beaucoup de semēces, de froment, d'orge, & de mays, lesquelles ne se trouuent aucunement és terres hautes, mais bien aux basses: il y a mesme abondance de pasturages, de bestial, de fruiçts, & de forests assez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure habitation des trois, pour la santé, & pour la recreation. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé és Indes, est de ceste qualité, ce que j'ay remarqué fort curieusement en plusieurs chemins & voyages que j'ay faits, & ay trouué pour vray, ce que les prouinces & parties mieux peuplées d'Indiens, sont en ceste situation. Que l'on regarde de pres en la neufue Espagne (qui est sans doute la meilleure prouince que le Soleil enuironne) par quelque endroit de la coste que l'on y entre, l'on y va tousiours montant, & encor qu'apres auoir monté beaucoup, l'on commence à descendre, toutesfois c'est fort peu, & tousiours la terre y de-

HISTOIRE NATURELLE

meure beaucoup plus haute que celle de la coste. Tout le terroir de Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui est es enuirs du Vulcan, qui est la meilleure terre des Indes, comme aussi le sont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cusco, combien que ce soit l'un plus que l'autre. Mais en fin tout y est terre haute, encor que l'on y descende à des vallees profondes, & que l'on monte de hautes montagnes, ils en disent autant de Quito, Sainte Foy, & du meilleur du nouveau Royaume. Pour resolution, ie croy que la sagesse & prouidence du Createur, a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grand' part de ceste terre des Indes fust haute & esleuée, afin qu'elle fust d'une meilleure temperature. car estant basse, elle eust esté fort chaude sous la Zone Torride, principalement estant distante & esloignée de la mer. Aussi toute la terre que j'ay veüe es Indes, est auoisinée de montagnes d'un costé, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que j'ay plusieurs fois dit par delà, que ie desirois me voir en un endroit, d'où l'horison se formast & finist par le Ciel, & vne terre estendue & vnne, comme l'on voit en Espagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de souuenance d'auoir iamais veu telles veues aux Indes, fust aux Isles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de sept cens lieues en longueur. Mais comme j'ay dit, le voisinage des montagnes est fort à propos en ceste region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainsi tout le plus habité des Indes, est

de la façon que j'ay dit, & generalement toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages, & forests, au contraire de ce que Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quâd l'on va del'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante & pleine de friscades; Neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'un naturel estrange, entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

CHAPITRE XX.

Des proprietex de la terre du Peru.

Nous entendôs par le Peru, non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis que en icelle est comprins le Bresil, le Royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux Royaumes, n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au Royaume de Quitto, qui est sous la ligne & qui va courant en longueur iusques au Royaume de Chillé, lequel est hors les Tropiques, qui seroyent six cens lieues en longueur, & en largeur ne contient point d'avantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont comme cinquante lieues communes, encor que en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait d'avantage. Ceste partie du monde que l'on appelle Peru, est fort remarquable, & con-

HISTOIRE NATURELLE

tient en soy des proprietéz fort estranges , qui font qu'elle sert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere est qu'en toute sa coste il ne soufle continuellement qu'un seul vent , qui est le Sud & Suroest , contraire à ce luy qui a accoustumé de courir sous la Torride. La seconde est, qu'estant ce vent de sa nature le plus violent , tempestueux & maladif de tous , neantmoins il est en ceste region merueilleusement gracieux , sain , & agreable , de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceste coste , laquelle sans doute seroit inhabitable & ennuyeuse , à cause de sa chaleur, si par son soufflement elle n'estoit addoucie. La troisieme est que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny gresle en toute ceste coste , qui est vne chose digne d'admiration. Quartement à peu de distance de la coste il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montaignes , qui courent l'une comme l'autre, & en vne mesme hauteur du Pole , neantmoins en l'une y a de tres-grandes forests , & y pleut la plus part de l'année , estant fort chaude. L'autre tout au contraire est toute nue & descouverte, & fort froide , de sorte que l'Hyuer & l'Esté sont departis en ces deux montaignes , & les pluyes & la serenité mesme. Or afin d'entendre mieux cecy , l'on doit considerer que le Peru est diuisé comme en trois parties , longues & estroites ; qu'ils appellent Lanos , Sierras , & Andes. Les Lanos , sont la coste de la mer , la Sierra , sont toutes montaignes , & quelques vallees , & les Andez , sont

montagnes aspres & rudes. Les Lanos, ou coste de la mer, ont quelque dix lieues de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu d'auantage. La Sierra contient comme vingt lieues en large, & les Andez autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est donc chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieues, esgallement esloignees de la ligne & Pole, y ait vne si grande diuersité, qu'en vn lieu il y pleue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encor qu'il y tombe quelquesfois vne eaeu menue, qu'ils appellent Guarua, & en Castille Mollina, laquelle quelquesfois s'espaissit en certaines gouttes d'eaue qui tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse, ny telle, qu'il soit besoing de se courir pour cela. Les couuertures y sont de nates avec vn peu de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux Andez presque durant toute l'année il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de serenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des deux extremes, il pleut au mesme temps qu'en Espagne, qui est depuis Septembre iusques en Aueil, mais en l'autre saison, le temps y est plus serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné, & le contraire quand il en est plus proche, dequoy nous auons assez amplement traité au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andez, & ce qu'ils appellent Sierra, sont deux

HISTOIRE NATURELLE

chaines de montagnes très-hautes , qui doi-
 uent courir plus de mil lieues à veue l'vne de
 l'autre , & presque esgalement. Il y a vn nom-
 bre infini de vicignes , qui naissent & sengen-
 drent aux Sierres , qui sont proprement com-
 me chieures sauvages , fort vistes & fort agiles.
 Il y a mesmes de ces animaux , qu'ils appellent
 Guanacos & Paços , qui sont des moutons ,
 qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce pays ,
 dequoy il sera traitté en son lieu : & aux Andes
 se trouuent des guenons & des singes fort gen-
 tils & plaisants , & des Perroquets en grande
 quantité. L'on y trouue aussi l'herbe , ou arbre
 qu'ils appellent Coca , qui est tant estimé des
 Indiens , & la traite qu'on en fait y vaut beau-
 coup d'argent. Celle qu'ils appellent Sierre ,
 fait des vallees és endroits ou elle souure , qui
 sont les meilleures habitations du Peru , com-
 me est la vallée de Xauxa , & d'Andaguaylas , &
 de Yucay. En ces vallées il croist du froment ,
 du mays , & d'autres sortes de fruiçts , toutes-
 fois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre
 que la cité de Cusco (qui estoit anciennement
 la cour des Seigneurs de ces Royaumes) les
 deux chaines de montagnes que j'ay dictes se
 retirent & s'esloignent d'auantage les vnes des
 autres , & laissent au milieu vne plaine & lar-
 ge campagne , qu'ils appellent la prouince de
 Collao , où il y a grand nombre de riuieres ,
 & beaucoup d'herbages & pasturages ferti-
 les , & là est aussi le grand lac de Titicaca :
 mais. encor que ce soit terre plaine , & à la mes-
 me hauteur & intemperature que la Sierre , &

qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de forests, toutefois le defaut qu'ils ont du pain y est recompense par les racines qu'ils sement, lesquelles ils appellent Papas, & croissent dedans la terre. Ceste racine est le manger des Indiens. car les sechans & nettoians ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui est le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a mesme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne terre saine, & la plus peuplée des Indes & la plus riche, pour l'abondance des bestiaux qui s'y nourrissent, tant de l'espece mesme de ceux qui sont en Europe, comme brebis, vaches & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos & Pacos, & y a des perdrix assez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallées chaudes de grande fertilité & des roches tres aspres, lesquelles sont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

CHAPITRE XXI.

Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux lanos ou coste de la mer.

D'AVTANT que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleue iamais, ny tonne; les hommes desirent naturellement sçauoir la cause de telle nouueauté. La raison que donnent quelques vns qui ont recherché & considéré cecy de pres, est qu'il ne

seleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engendrer la pluye faute de matiere : mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres, qui ne peuuent engendrer autre chose que les brouillars & rosées : comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluies : mais seulement en brouillars. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduiet qu'aucunes fois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pour ce que ceste region est tres seche & ne red point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & par ce que l'on n'y trouue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grande profondeur de quinze stades, (qui est la hauteur d'un homme ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eau desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estant destourné, les puits se font taris iusques à ce qu'elles fussent retournées en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cest effect : mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces lanos, de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut qu'il

soit par dessus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'un seul vent qui est celuy de la mer, lequel ne trouuât point de contraire, ne presse n'y exprime point les vapeurs qui s'esleuent pour en engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaississent, & fait qu'elles se conuertissent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours, d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coste qui ont le moins d'abry, comme sont les roches d'Atico & d'Arequipa: mesmes qu'il y a pleu en quelques années q' les Norts ou Brises y souffloient, voire pendant tout le tēps qu'ils durerent, comme il arriua en soixante & dixhui& aux lanos de Trugillo, où il pleut abondamment; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siecles auparauant. D'auātage il pleut en la mesme coste és lieux où les Brises ou Norts sont ordinaires, comme en Guayaquil, & és lieux où la terre se hausse beaucoup & se destourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui sont plus outre que Ariqua. Quelques vns en discourent de ceste façon, mais que chacun en pense ce qu'il voudra: c'est vne chose certaine que descendant de la Sierre en ces lanos l'on a accoustumé de voir comme deux Ciels, l'un clair & serain par le haut, & l'autre obscur, & comme vn voile gris tendu au deffoubs, qui couure toute la coste; mais encor qu'il n'y pleuue pas, ceste bruine y est merueilleusement profitable pour produire de l'herbe, & pour esleuer & nourrir les

HISTOIRE NATURELLE

semences : car encor qu'ils ayent l'eau au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des estangs ou lacs, toutesfois ceste humidité du Ciel a vne telle vertu, que cessant de tomber sur la terre elle cause vne grande incommodité & diminution aux grains & semences. Et ce qui est plus digne d'admiration, les sablons secs & steriles par ceste rosée ou bruine se reuestent d'herbes & de fleurs, qui est vne chose plaisante & agreable à voir & de grande vtilité pour les pasturages du bestial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de sablon, proche de la Cité des Roys.

CHAPITRE XXII.

De la propriété de la neufue Espagne, des Isles & des autres terres.

LA neufue Espagne surpasse les autres prouinces en pasturages, qui cause qu'il y a vn nombre infiny de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres bestiaux. Elle est fort abondante en fructs, & en toute sorte de grain; en somme c'est la terre la mieux pourueue, & la plus accomplie qui soit és Indes. Toutesfois le Peru la surpasse en vne chose, qui est au vin, pource qu'il y en croist abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, lesquelles croissent aux vallées fort chaudes où il y a arrousement d'eues. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Espagne, toutesfois le raisin n'y vient point en sa

maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurt: c'est pourquoy il ne paruiet à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit comme celui du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les Isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnolle, Cube, Port-riche, & autres en ces enuiron sont ornées de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches & de porcs qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces Isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises, que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vray semblable, qu'en toute l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuēt mesme du bois de qualité & de couleur excellente, cōme l'Ebene & autres qui seruent aux edifices & menuiserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum sanctum*, ou Guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces Isles & celles qui sont en ces enuiron qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'année elles sōt reuestues d'herbes & d'arbres, tellement qu'ils ne peuuent discerner, quand il est Autonne, ou Esté, pour la continuelle humidité qui y est iointe avec la chaleur de la Torride. & combien que ceste terre soit de tres-grande

HISTOIRE NATURELLE

estenduë, il y a neantmoins peu d'habitations, d'autant que d'elle mesme elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui sont des bois, ou taillis fort espais, & qu'il y a beaucoup de marefcages & bourbiers és plaines. Ils donnent vne autre raison notable, de ce qu'elles sont peu habitées, qui est d'autant qu'il y est resté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconsideration & desordre des premiers conqueteurs & peupleurs; parquoy ils se seruent la plus grand part de Negres, mais ils coustent cher, à cause qu'ils sont fort propres à cultiuier la terre. Il ne croist ny pain, ny vin en ces Isles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre, ne les laisse grener, mais elle iette le tout en herbe fort inegallement. Il n'y a nō plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de fueilles vertes & plaisantes à la veüe, qui toutesfois n'apportēt aucun fruit. Le pain dont ils vsent est de la Cacaue, de laquelle nous dirōs en son lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces Isles; que quelques vns tirēt, mais c'est en petite quantité, par faute de naturels, qui l'approffitēt. I'ay esté peu moins d'un an en ces Isles, & à ce qui m'a esté racōté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point esté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & appris, qu'elle est presque de ceste qualité, que i'ay ditte. Toutefois ie ne mets les choses plus particulieres de nature, qui sont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en auoir parfaite cognoissance. La terre qui plus ressemble à l'Espaigne, & aux regions de l'Europe, en toutes les

Indes Occidentales, est le royaume de Chillé, qui est hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il est situé hors la Torride & le Tropicque de Capricorne. Ceste terre de foy est fresche & fertile, & produit de toutes les especes de fruiçts qui sont en Espagne, & rapporte aussi grande abondance de pain & de vin, comme mesme elle abonde en pasturages & bestial. Le Ciel y est sain & serein, entre le chaud & le froid. L'hyuer & l'Esté y est parfaitement, & sy trouue grande quantité d'or, qui est tres-fin. Neantmoins ceste terre est pauvre & peu peuplée, pour la guerre continuelle, que les Auracanos, & leurs alliez y font, d'autant que ce sont des Indiens robustes, & amis de leur liberté.

CHAPITRE XXIII.

*De la terre incongneue, & de la diuersité
d'un iour entier, qui est entre les Orien-
taux & Occidentaux.*

IL y a de grandes coniectures, qu'en la Zone Temperée, qui est au Pole Antartique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iusques aujourdhuy elles ne sont descouuertes, & ne congnoit-on d'autre terre en ceste Zone, que celle de Chillé & quelque partie de la terre, qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Esperance, comme il a esté dit au premier liure. On sçait aussi peu, s'il y a habitation aux deux autres Zones des Poles, &

HISTOIRE NATURELLE

si la terre continue & paruiet iusques à celle du costé de l'Antarctique ou Sud. L'on ne connoit pas mesme la terre qui gist passé le detroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneue d'icelle est de cinquante six degréz, ainsi qu'il est dit cy-deuant, & du costé du pole Articque, ou Nort, n'en scait on non plus iusques où va la terre, qui couit passé le Cap de Mendocin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iusques où elle peut s'estendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a descouuert vne nouuelle terre, qu'ils appellent le nouueau Mexicque, où ils disent, qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexicquains. Les Philippines & les Isles suyuantés, comme racontent aucús qui le scauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës : mais de traiter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui sont de l'Inde Orientale, ce seroit contre mon intention, qui est seulement de traiter des Occidentales; L'on ne cognoit pas mesme la plus grand'part de l'Amerique qui gist entre le Peru & le Bresil, combien que de toutes parts l'on en cognoisse les bornes. Surquoy il y a diuerses opinions des vns & des autres, qui disent, que tout est vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleurissans royaumes, s'imaginans que là sont le Paytiti, le Dorado, & les Casars, où ils disent qu'il y a des choses merueilleuses. J'ay ouy dire à vn de nostre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habi-

tations, & des chemins autant rompus & battus comme sont ceux de Salamanque à Vailladollit, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orfua, & depuis luy ceux qui luy succederent firēt l'entrée & descouuerte, par la grande riuere des Amazones, lesquels croyans que le Dorado, qu'ils cherchoient estoit plus auant, ne se soucierent de peupler là, & apres demeurerēt sans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & sans ceste grande prouince qu'ils laisserent. De vray c'est chose iusques au iourd'huy cachée, que l'habitation de l'Amerique, excepté les extremittez, qui sont le Peru, le Bresil, & l'endroit où la terre commence à s'estressir, qui est en la riuere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu, par lettre des nostres qui cheminent en sainte Croix de la Sierre, que l'on va descourant de grandes prouinces & habitations, qui tombent en ceste partie, qui est entre le Bresil & le Peru. Le temps les descourira, car comme la diligence & hardiesse des hommes, est au iourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'une part & d'autre, nous pouons croire, que tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui est cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme descourir ce qui reste, afin que le S. Euangile soit annoncé à l'vniuersel monde, puis que desia les deux Courōnes de Portugal, & de Castille, se sont rencontrées par l'Orient & par le Ponent, iusques à ioindre leurs descouuertes ensemble, qui est à la verité vne chose remarquable, que les vns

HISTOIRE NATURELLE

soient paruenus iusques en la Chine, & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines qui sont voylines & presque contigues à la Chine, par l'Occident. Car de l'Isle de Luffon, qui est la principale des Philippines, où est la cité de Mammille, iusques à Macá, qui est l'Isle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieues de mer entre deux, & trouue chose merueilleuse, qu'encore qu'il y ait si peu de distance de l'un à l'autre, il y a neantmoins, selon leur conte, vn iour entier de difference entre eux, de sorte qu'il est Diméche à Macan, lors que à Mámille il est Samedi, & ainsi du reste. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonse Sanchés, duquel il est fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan, le deuxiesme iour de May selon son cōte, & voulant dire l'office de saint Athanase, trouua qu'ils celebriét la feste de l'Inuention Sainte Croix, par ce qu'ils cōtoient là le troisieme de May. Il luy en aduint tout autant, en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques vns ont trouué ceste variation & diuersité estráge, & leur semble, que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'est pas toutesfois, mais est vn conte vray & bien obserué: car suyuant la difference des chemins par où ont esté les vns & les autres, il faut necessairement dire, que quand l'on se rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raison est pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va tousiours gagnant le iour, & trouue l'on plustost le leuer

leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponent vont tousiours perdant le iour & s'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou du Ponant, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru qui est Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est par deça, la mi-nuict se trouue estre par delà. I'ay fait preuue certaine de cela par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant donc que les Portugais ont fait leur navigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gagné douze heures d'adnace, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuēt la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisieme de May quand les autres content le deuxiesme: & quand les vns ieusnent le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyans encor vne autre fois le monde, & qu'ils vlassent du mesme conte, quand ils retourneroient à se ioindre ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de difference. Car

HISTOIRE NATURELLE

comme j'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour plustost, comme le Soleil leur va leuant plustost, & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va sortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autât que ceux qui vont nauigeants du Leuant au Ponent, vont changeants leurs midis sans le sentir, & tousiours neantmoins poursuiuent le mesme conte. où ils se trouuent quand ils partent, il est necessaire qu'acheuants le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'un iour entier.

CHAPITRE XXIIII.

Des Volcans ou bouches de feu.



OMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont *Ætna* & *Vvesuuius*, qu'aujourd'huy ils appellēt le mont de *Soma*, neantmoins c'est chose remarquable que ce qui se trouue es Indes. Ordinairement ces Volcans sont rochers ou pics de montagnes très-hautes qui s'esleuent par dessus les sommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs sommitez vne planure, & au milieu vne fosse ou grande bouche qui descēd iusques au profōd ou pied d'icelle, qui est chose espouuētable à voir. De ces bouches il sort de la fumée, & quelques fois du feu. Il y en a quelques vns qui iettent bien peu de fumée, & presque n'ont aucune forme de Volcans, cōme est celuy

d'Arequipa, qui est d'une hauteur demesurée, & presque du tout de sable qui ne se peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparence de feu, mais seulement les vestiges de quelques sacrifices que faisoient les Indiens lors qu'ils estoient Gétils. Et quelque peu de fumée qu'il iette quelques fois. Le Volcan de Mexique, qui est proche du bourg des Anges, est aussi d'une hauteur admirable où l'on monte trente lieues en tournoyant. De ce Volcan sort, non pas continuellement, mais de fois à autre & presque chaque iour, vne grosse exhalation & tourbillon de fumée qui sort droit en haut comme vn trait d'arbalestre, qui par apres se fait semblable à vn tres-grand plumage iusques à ce qu'il cesse du tout, & aussi tost se resoult en vne nuée noire & obscure. Plus communément elle sort au matin apres le leuer du Soleil, & au soir quād il se couche, encor que i'en aye veu sortir en autres heures. Il sort aussi quelques fois apres ceste fumée beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu sortir iusques à present, toutefois l'on a crainte qu'il ne sorte & brusle la terre qui est à l'étour, laquelle est la meilleure de tout le royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correspondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en est assez proche, qui cause les tonnerres & esclairs si grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Espagnols ont môté en ce Volcan, lesquels ont rapporté de la mine ou terre de soulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligece qu'il a

HISTOIRE NATURELLE

faite pour descouvrir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcás de Guatimalla sont plus renomméz tant pour leur grádeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud descourét de fort loin, que pour l'espoüuentemēt & violéce des feux qu'ils iettent de foy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an passé 1586. que toute la Cité de Guatimalla presque tomba d'un tremblement de terre, où demurerent mesme quelques personnes. Il y auoit desia six mois que de iour & de nuit le Volcá ne cessoit de ietter par le haut & cōme vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tombante aux costez du Volcan, se conuertissoit en cendre comme terre bruslée (chose qui surpasse le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de son cētre tant de matiere qu'il iettoit hors de foy durant ces six mois: pource qu'il n'auoit accoustumé de ietter que de la fumée & nō pas tousiours, mais quelques fois de petites flammesches. Cela me fut escrit estant en Mexique par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, hōme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors cessé ce Volcan de ietter ces feux que ie dy. Ces ans passez me trouuant en Quitto en la Cité des Roys, le Volcán qu'ils ont proche iettoit tant de cendre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre qu'elle obscurcissoit la lueur du iour & en tomba telle abondance en Quitto, qu'il n'estoit possible de cheminer par les rués. L'on a veu d'autres Volcans qui ne iettent ny flamme ny fumée, ny cendre mesme, mais l'on les void brusler au fonds d'une viue flāme sans samor-

tir: de telle façon estoit celuy qu'en nostre tēps vn prestre cupide & auaricieux se persuada que ce qu'il voyoit brullant estoient masses d'ors iugeât en soy. mesme que ce ne pouuoit estre autre metal ny matiere, chose qui depuis tāt d'années ardoit sans se cōsommer, & estant en ceste persuasiō il fit de certaines chaudières & chaines, avec ne sçay quel instrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcā: mais le feu se moqua de luy, pource que la chaine de fer & la chaudiere n'approchoiēt pas plustost du feu qu'aussi tost elles ne se deffissent & fussent coupées cōme si c'eust esté des estoupes. Ce neantmoins on me dist que ce personnage s'obstinoit tousiours, & alloit recherchant d'autres inuentiōs pour tirer & puiser cest or qu'il imaginait.

CHAPITRE XXV.

Quelle est la cause pourquoy le feu & la fumée durent si long temps en ces Volcans.

Ln'est ja besoin de faire mention des autres Volcans, puisque par les dessusdits l'on peut entendre ce qui en est, toutefois c'est chose digne de rechercher quelle est la cause qui fait durer le feu & la fumée en ces Volcans: pource qu'il semble que ce soit chose prodigieuse, voire qui excède le cours naturel de ietter de leur estomac tant de flammes comme ils en vomissent. D'où procede ceste matiere qui la leur donne, ou comme est elle engendrée là dedās? Quelques vns ont eu opinion que ces Volcans vōt cōsommans la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, &

HISTOIRE NATURELLE

croient pour ceste cause que naturellement ils prendront fin quād ils aurōt cōsommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suiuant ceste opinion l'on void aujourdhuy quelques montagnes, ou rochers d'oū l'on tire de la pierre brullée, qui est fort legere. mais fort dure, & est excellēte à faire edifices & bastimens, comme celle que l'on apporte en Mexicque pour bastir. Et en effet il y a des apparēces à ce qu'on dit que ces montagnes ou rochers, ont eu autresfois vn feu naturel, qui sest esteint apres la matiere consommée. Et par ainsi ces pierres sont demeurées brullées & penetrées du feu, comme on les voit. Quant est de moy ie ne veux pas contredire, qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'en ces lieux, au temps passé il n'y ait eu des Volcans: Mais ce m'est chose difficile à croire, qu'il en soit ainsi de tous les Volcans, veū que la matiere qu'ils mettent hors est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit plus estant amassée ensemble, estre comprise dans ceste concavité mesme dont elle sort. Outre cela il y a des Volcans, qui en certaines, voire milliers d'annees, sont tousiours d'vne mesme façon, iettant continuellement de la fumée, du feu, & de la cendre. Plinē historiographe naturel (selō que refere l'autre Plinē son nepueu) recherchant ce secret, pour voir comme se passoit ceste affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu, de l'vn de ces Volcans mourut, & pensant en venir à bout par sa diligence vint à bout de sa vie. Pour moy sur ceste consideration ie pense, & est mon opinion, que comme il

y a des lieux en la terre, qui ont la vertu d'attirer à soy la matiere vaporeuse, & de la conuertir en eauë, qui sont les fontaines lesquelles tousiours decoulent, & tousiours ont dequoy decouller, entant qu'elles attirent à soy la matiere de l'eauë : aussi de mesme il y a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu, & en fumée, & par leur force & violence, iettent mesme d'autres matieres espaisles qui se resoluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre matiere semblable, & qui est vn argument suffisant, qu'és Volcans cela soit ainsi, c'est qu'ils iettent en certain temps de la fumée, non pas tousiours, & en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondent, & en Esté diminuent, voire quelques vnes sechent du tout, selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente; ainsi est il de ce que ces volcans en diuers temps iettent du feu, plus ou moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là, pour seruir d'aduertissement, afin de considerer par là ce qui est en l'autre vie: mais si l'Enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mil lieues, l'on ne peut pas iuger, que ce feu soit du centre, d'autant plus que le feu d'enfer, selon que S. Basile, & autres enseignent, est fort differët de cestuy que nous voyons, pour ce qu'il est sans lumiere, & ard, & brusle, sans comparaison plus que le nostre.

Q iiii j

Bas. in psal.
28. & is
exam.

HISTOIRE NATURELLE
Ainsi ie conclus que ce que i'ay dit, me semble
plus raisonnable.

CHAPITRE XXVI.

Des tremblemens de terre.

 Velques vns ont pësé que de ces Volcans qui sont és Indes, procedent les tremblemens de terre, assez frequës par delà. mais pour ce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bien vray qu'ils ont certaine forme, & sympathie les vns avec les autres: pour ce que les exhalations chaudes qui sengendrent és intimes concauitez de la terre, semblent estre la principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesmes sallume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumée qui sortent. Et ces mesmes exhalations, ne trouuans au dedans de la terre aucune sortie aisee, meuent la terre, pour sortir avec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au deslous de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitée de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchée du feu, rompt les roches & les murailles: & comme la chasteigne mise au feu, saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermè dedans son escorce, par la vigneur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduenir aux endroits maritimes,

qui font voisins de l'eau. Comme l'on voit en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus estoignées de la mer & des eaux, sentent moins ce travail, & au contraire ceux qui sont és ports de mer, és riuieres, és costes, & és lieux qui en sont voisins, endurent plus ceste calamité. Il est adueni au Peru vne chose merueilleuse, & digne de noter, sçauoir qu'il y a eu des tremblemens de terre qui ont couru depuis Chillé, iusques à Quitto, qui sont plus de cinq cens lieues, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y sont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne me souuient quelle année) fut vn tremblement de terre si terrible, qu'il renuersa les montagnes entieres, & par ce moyen empescha le courant des fleues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, & tua grand nombre d'hommes, faisant sortir la mer de son lieu, quelques lieues bien auant, de façon qu'elle laissa les nauires à sec, bien loing de la rade ordinaire, & plusieurs autres choses tristes & espouuentables. Et si bien m'en souuient, ils disent que le trouble & esmotion que fit ce tremblement, courut trois cens lieues, le long de la coste. A peu de temps delà, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruina presque toute ceste ville là. Du depuis en l'an quatre vingts six, le neufiesme de Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité des Roys, lequel selon qu'escriuit le Viceroy, auoit couru le long de la coste cent soixante & dix lieues, & de trauers dedans la Sierre cin-

HISTOIRE NATURELLE

quante lieues, La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortans és rues, places & iardins, finalement és lieux descouverts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tumberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit fait celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages, & entrer au dedás de la terre, presque deux lieues auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & courit toute ceste plage, tât que les digues & pieces de bois qui estoient là, nageoient en l'eau. En apres l'an ensuyuant, il y eut encor vn autre tremblement de terre au Royaume & cité de Quitto, & semble que tous ces notables tremblemens de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux autres par ordre, & de fait elle est subiette à ces incoueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru, ils ne soyent tourmentez du Ciel de tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacun a deuant soy à veue d'œil les herauts de la diuine Iustice, afin de craindre Dieu. Car comme dit l'Escripture,

Eccles. 3.

Fecit hæc et timeatur. Retournant donc à nostre

propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiects à ces tremblemens, dont la cause est, cōme il me semble, que l'eau bouche & estoupe les conduits & ouuertes de la terre, par où se deuroient exhiler & sortir les exhalations chaudes, qui s'engendrent en icelle. Et melme que l'humidité elpaississant la superficie de la terre fait que les fumées & exhalations chaudes, se resserrent & se rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennent à rompre en s'enflammant. Quelques vns ont obserué, que tels tremblemens de terre ont accoustumé de s'esmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches anneés. D'où vient que l'on dit que les tremblemens de terre sont plus rares és lieux où il y a grand nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexicque ont opinion que le lac, sur lequel elle est située, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup violens, & c'est chose certaine, que les villes & prouinces situées auant dedans les terres, & qui sont plus esloignées de la mer, reçoient quelques fois de grâds dommages de ces tremblemens, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare: encor que sur ce subiet il semble que celle cy, pour estre voisine d'une riuere, & n'estre pas aussi fort esloignée de la mer Adriatique, doiué plustost estre mise au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Perù; autrement appellée la

HISTOIRE NATURELLE

Paix, arriua vn cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'un bourg, appellé Angoango, auquel habitoyent plusieurs Indiens, enchanteurs & idolatres, tomba inopinément en ruine, de sorte qu'une grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont plusieurs de ces Indiens furent estouffez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'une lieue & demie, comme si c'eust esté de l'eau ou de la cire fondue, de façon qu'elle boucha & remplit vn lac, & demeura ainsi ostendue parmi toute ceste contrée.

CHAPITRE XXVII.

*Comme la terre & la mer s'embrassent
l'un l'autre.*



IAcheueray par cest element de la terre, le ioignant avec le precedent de l'eau, l'ordre & embrasement desquels est de foy certainement admirable. Ces deux elements ont vne mesme Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façons & manieres. Par quelques endroits l'eau combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'une façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, iettant en la mer

ses caps, pointes, & langues auancées, qui vont penetrant iusques aux entrailles. En quelques endroits l'un element s'acheue, & l'autre se commence, se donnant place peu à peu l'un à l'autre. Aux autres chascun d'eux (lors qu'ils se ioignēt) ont vne tres-grande profondeur, & eslevation, comme il se trouue des Isles en la mer du Sud, & mesme en la mer du Nort, desquelles les nauires s'approchent tout cōtre. Et quoy qu'ils y iettent la sonde en soixante & dix & quatre-vingts brasses, si est-ce qu'ils n'y trouuēt point de fonds. Qui faict iuger, que ce sont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & s'esleuent en haut, chose digne de grande admiration. A ce propos me dit vn Pilote fort experimēté, que les Isles, qu'ils appellēt des loups, & d'autres, qui sont sur le commencement de la coste de la neufue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient de ceste mesme façon. D'auātage il se trouue vn endroit au milieu du grand Ocean, hors de la veüe de terre, & esloigné d'icelle de plusieurs lieües, auquel l'on voit comme deux tours, ou pics, d'vne roche fort hault esleuez, qui sortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignant icelles l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut encor certainement comprendre, ny recognoistre, quellé est la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir esté les extremitez d'icelle du tout descouertes iusqu'à present. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers, qu'elle peut estre comme vn cœur, avec les poulmons. Le plus large de ce

HISTOIRE NATURELLE

cœur, est du Bresil au Peru, la pointe au destrict
de Magellan, & le haut où il s'acheue est la ter-
re ferme, & de là commence le continent à s'e-
largir peu à peu, iusques à arriuer à la hauteur
de la Floride & terres superieures, qui ne sont
encor bien cogneus. L'on pourra entendre
d'autres particularitez de ceste terre des Indes,
par les commentaires que les Espagnols ont
escript de leurs succès & descouertes, & en-
tre autres de la peregrination que j'ay escripte,
qui à la verité est estrange, & en peut donner
beaucoup de cognoissâce. & est ce qui m'a sem-
blé suffire à present pour donner quelque in-
telligéce des choses des Indes, quant aux com-
muns elements, desquels toutes les parties du
monde sont formées & composées.



LIVRE QVATRIESME
DE L'HISTOIRE NATVRELLE
& morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*De trois genres de mixtes, ou composez dont
ie doibs traiter en ceste histoire.*



YANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemés, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure, des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera cōuenable au subject, dont nous voulōs traiter. Et combien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront, les metaux, les plantes & les animaux. Or les metaux sont comme des plantes couuertes & cachées dedās les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entre eux, en la forme & maniere de leur production: d'autant que l'on voit & reconnoist mēme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedēt, qui sont les grosses veines & les moindres,

tellement qu'ils ont entre eux vne liaison, telle qu'il semble proprement, que ces mineraux croissent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'est chose qui est seulement propre aux vrayes plantes, mais ils se produisent aux entrailles de la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & des autres planetes, & dans vne longue espace de temps se vont augmentant, & presque multipliant, à la façon des plantes. Et tout ainsi comme les metaux, sont des plantes cachées en terre, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plantes sont des animaux fixes & arrestez en vn lieu, la vie desquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fournissant, dès leur propre naissance. Mais les animaux surpassent les plantes, en ce qu'ils ont vn estre plus parfait, & de là aussi ont-ils besoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn sentiment, afin de le descouurir & cognoistre. De sorte que la terre rude & sterile, est comme la matiere, & aliment des metaux, & celle qui est fertile & mieux assaisonnée, la nourriture des plantes. Les mesmes plantes seruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous ensemble sont l'aliment des hommes, seruant tousiours la nature inferieure à l'entretien & sustentation de la superieure, & la moins parfaite se submettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien il s'en faut, que l'or, l'argent, & les autres choses que les hommes estiment tant par leur auarice, soient la fin & le but de l'homme, auquel

auquel il doibue tendre, puis qu'ils sont tant de degrez plus bas en qualité que l'hōme, lequel a esté créé & ordonné, pour estre subiect de seruir seulement au Createur vniuersel de toutes choses, comme à sa propre fin, & son parfait repos: & auquel homme, toutes les autres choses de ce mode n'ont esté proposées, ou delaissees, sinon pour s'en seruir à gagner ceste dernière fin. Qui voudra cōsiderer les choses créées & en discourir selon ceste Philosophie, pourra certes tirer quelque fruit de leur cognoissance & consideration, se seruant d'icelles, pour cognoistre & glorifier leur Autheur. Mais qui se voudra aduancer plus outre à la cognoissance de leurs proprietéz & vtilitez, & voudra se rédre curieux de les rechercher, celuy là trouuera finalement en ces creatures, ce que le sage dit, *qu'ils sont aux pieds des fols & ignorans*, sçauoir Sap. 14. des lacs, & des pieges où ils se precipitent, & se perdent iournellement. A ceste intention donc & afin que le Createur soit glorifié en ses creatures, ie pretens dire, en ce liure, quelques vnes des choses, dōt il y a beaucoup es Indes, dignes d'histoire, & d'estre racontées, touchant les metaux, plantes & animaux, qui sont propres, & particuliers en ces parties. Mais d'autāt que ce seroit vne œuvre tres-grande, que de traiter cecy, exactemēt, & qui requerroit plus grād sçauoir & cognoissance, voire beaucoup plus de loysir, que ie n'ay pas, ie dis, que seulement mon intentiō est de traiter succintemēt quelques choses, que i'ay comprinses, & remarquer tant par experiēce, que par le rapport de gens

HISTOIRE NATURELLE
dignes de foy, touchant ces trois choses, que
i'ay proposées, laissant aux autres plus curieux
& diligents, de pouuoir traicter plus amplemēt
de ces matieres.

CHAPITRE II.

*De l'abondance & grande quantité des metaux,
qui sont és Indes Occidentales.*



A sagesse de Dieu a créé les metaux,
pour medecine & pour deffence,
pour ornement, & pour instrument
des operations de l'homme. Desquelles qua-
tre choses, l'on peut facilement donner exem-
ple, mais la principale fin des metaux, &
la dernière d'icelles, est pource que la vie hu-
maine n'a pas besoing seulement de se sustâter,
comme celle des animaux, mais aussi de travail-
ler, & ouurer selon la raison, & capacité, que
luy a donné le Createur: & ainsi comme l'entē-
dement humain s'applique à diuers arts & fa-
cultez, ainsi le mesme autheur a donné ordre,
qu'il y eust matiere & subiect à diuers artifices
pour la conseruatiō, reparation, seureté, orne-
ment, & exaltation de ses œuures. Donques la
diuersité des metaux, que le Createur a enser-
rés és armoires, & cōcautez de la terre, est tel-
le & si grande, que la vie humaine tire profit
& commodité de chascun d'iceux. Des vns elle
se fert en la guarison des maladies, des autres
pour les armeures, & pour deffenses contre les
ennemis: les vns sont pour l'ornement & pa-

reure de noz personnes, & de noz maisons, & les autres sont propres à faire des vaisseaux, & ferremens, avec les diuerses façons d'instrumens, que l'industrie humaine a inuenté, & mis en vsage. Mais sur tous les vsages des metaux, qui sont simples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui est l'vsage de la monnoye, laquelle, comme dit le Philosophe, est la mesure de toutes choses. Et combien que de soy & naturellement, elle ne soit qu'une seule chose, neantmoins en valeur & estimation, l'on peut dire qu'elle est toutes choses. La monnoye nous est comme viande, vestement, maison, cheuauchure, & generally tout ce que les hommes ont de besoing. Par ce moyen tout obeist à la monnoye, & come dit le Sage; pour faire vne inuention, qu'une chose fust toutes, les homes guidez ou poussez d'un instinct naturel, esleurent la chose plus durable, & plus maniable, qui est le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux la eussent la preeminence en ceste inuention de monnoye, qui de leur naturel estoient plus durables, & incorruptibles, à sçauoir l'argent & l'or. Lesquels non seulement ont esté en estime, entre les Hebreux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe, & d'Asie, mais aussi entre les plus esloignées & barbares nations de l'vniuers, comme sont les Indiens, tant Orientaux, comme Occidentaux, où l'or, & l'argent est tenu en aussi grand prix & estimé, l'employans en l'ouvrage de leurs temples, & palais, & aux vestemens, & accoustremens des rois, & des grands

Aristot.
Ethic. C. 2.

Eccles. 10.

Plin. l. 6.
Cap. 27.

seigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares, qui ne cognoissoient, ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de la Floride, qui prenoient les poches, & les sacs, où estoit l'argent, le quel ils iettoient & delaissoient espars par-my la terre, comme chose inutile. Et Pline mesme recite des Babitacques, qui abhorroient l'or, & pour cela, l'enseuelissoient, afin que personne ne s'en peust seruir. Toutesfois il se trouue auiourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitacques, & grand nombre au contraire, de ceux qui estiment, recherchent, & font estat de l'or & de l'argent, sans qu'ils ayent besoing de l'apprendre de ceux, qui y vont de l'Europe. Il est vray que leur auarice n'est point paruenue au but de celle des nostres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fussent idolatres, comme quelques mauuais Chrestiens, qui ont commis plusieurs grands excès pour l'or & l'argent. Neantmoins c'est vne chose fort digne de consideration, que la sagesse du Seigneur eternal ait ainsi voulu enrichir les terres du monde plus esloignées, & qui sont peuplées d'hommes, moins ciuils, & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait esté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres & les posseder, afin aussi, sur ceste occasion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoissoient point, s'accomplissant en cela la Prophetie d'Isaie, disant, que l'Eglise deuoit estendre

Isa. 54.

ses bornes, non seulement à la dextre, mais aussi à la fenestre, qui s'entend, comme dit saint Augustin, que l'Euangile se doit essargir & estendre, non seulement par ceux qui sinceremēt & avec vne vraye & parfaicte charité le preschent & annoncent, mais aussi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyons les terres des Indes, pour estre plus abondantes de mines & de richesses, estre de nostre temps les mieux cultiuées en la religion Chrestienne, saydant le Seigneur pour ses fins & intentiōs souueraines de nos desirs, & inclinations. Là dessus disoit vn homme sage, que ce que fait vn pere à sa fille, pour la bien marier, est de luy donner beaucoup de dot & de moyens en mariage, ce que Dieu a fait à ceste terre, tant aspre & laborieuse, luy donnant de grandes richesses en ses mines, afin que par ce moyen elle trouuaft mieux qui la vint rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales grand nombre & abondance de mines de toutes sortes de metaux, comme de cuire, de fer, de plomb, d'estain, de vif-argent, d'argent, & d'or: & entre toutes les regions & parties des Indes, les Royaumes du Peru, sont ceux qui abondent le plus en ces metaus, spécialement en argent, or, & vif-argent, ou mercure, & sy en trouue grand nombre, pour ce que tous les iours l'on descouure de nouvelles mines. Et est chose sans doute, que selon la qualité de la terre, celles qui sont à descouurir sont en plus grand nombre, sans comparaison, que celles que l'on voit à present descouuer.

*Aug. lib. 1. de
concord. Euā.
cap. 31.*

HISTOIRE NATURELLE
tes : voire semble que toute la terre est semée
de ces métaux plus qu'aucune autre terre, qui
nous soit à présent cogneue au monde, ou de
laquelle les auteurs anciens ayent fait men-
tion par le passé.

CHAPITRE III.

*De la qualité & nature de la terre, où se treuvent
les métaux, & que tous ces métaux ne se
mettent en œuvre es Indes, & com-
me les Indiens se seruoient
d'iceux.*

LA raison pourquoy il y a tant de ri-
chesses de métaux es Indes, special-
lement aux Occidentales du Peru,
est comme i'ay dit la volonté du
Createur, qui a departy ses dons, comme il luy
a pleu. Mais venant à la raison naturelle & Phi-
losophique, c'est chose bien vraye ce qu'en a
escrit Philon homme sage, disant, que l'or, l'ar-
gent & métaux naissent naturellement aux ter-
res plus steriles & infructueuses. De vray nous
voyons qu'aux terres de bonne temperature, &
qui sont fertiles d'herbes & de fruits, rare-
ment ou iamais on n'y treuve des mines, pour
ce que la nature se contente de leur donner vi-
gueur, pour produire les fruits plus necessai-
res à la conseruation & entretien de la vie des
animaux & des hommes. Au contraire aux
terres qui sont fort aspres, seches & steri-

*Philo. lib. 5.
de Genes.
mund.*

*Euseb. lib. 8.
de prepa.
Euang. c. 5.*

les, comme en des montaignes tres-hautes, & en des roches qui sont aspres, & d'une temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vis-argent, & de l'or, & toutes ces richesses (qui sont venues en Espagne, depuis que les Indes Occidentales ont esté descouuertes) ont esté tirées de lieux comme cela, qui s'ont aspres, penibles, descouuerts & steriles. Toutesfois le goust de ceste monnoye rend ces lieux doux & agreables, voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dit) plusieurs veines & mines de toutes sortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny se seruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & mesme de vis-argent, d'autant qu'il est necessaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portēt le fer d'Espagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuvre quelquesfois, pour ce que leurs ferremens & armes, n'estoyent point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Espagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en rechercher les mines, encor qu'il y en ait plusieurs, pour ce qu'ils s'arrestent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employent leur temps & leur trauail. Ils se seruent des autres metaux de cuiure & fer, tant seulement de ce qu'on leur en enuoye d'Espagne, ou bien de ce qui reste de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point, que les Indiens vlassent cy deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metal pour monnoye, & pour prix des

choses, mais seulement s'en seruoient pour ornement, comme il a esté dit, & ainsi il y en auoit grand somme & quantité aux temples, palais, & sepultures, avec mil genres de vases d'or & d'argent qu'ils auoyent. Ils ne se seruoient point d'or ny d'argent pour traficquer, & achepter, mais changeoient & trocquoient des choses aux autres, comme Homere & Plin ne racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choses de plus grande estime, qui couuroient entre eux pour prix, au lieu de monnoye, & iusques auourd'huy dure ceste coustume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexicque, ils vsent au lieu de monnoye du Cacao (qui est vn petit fruit) & avec iceluy acheptent ce qu'ils veulent. Au Peru ils se seruent du Coca, pour ceste mesme fin, qui est vne feuille, que les Indiens estiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer, pour monnoye, & du coston tissu en sainte Croix de la Sierre. Finalement la maniere de traficquer des Indiens, & leur achepter & vendre, estoit eschanger & bailler choses pour choses: & bien qu'il y eust de grands marchez & des foires fort celebres, si est-ce qu'ils n'ont eu besoing, ny necessité de monnoye, ny mesme de courratiers, pour ce que tous estoient fort bien apprins, à sçauoir combien il estoit besoing de donner d'vne sorte de marchandise, pour vne, tant d'vne autre. Depuis que les Espagnols y sont entrez, les Indiens se sont mesmes seruis de l'or & de l'argent pour ache-

Plin. lib. 33.
cap. 3.

pter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poix, estoit leur prix, & leur monnoye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour plus grandé commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexicque, & au Peru, toutesfois iusques à present, en ces Indes Occidentales, l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure, ou autre metal, mais seulement d'argent, & d'or: pour ce que la richesse d'icelle terre n'a admis, ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vîent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il soit vray, qu'en quelques Isles des Indes, comme saint Domingue, & Port-riche, ils vîent de monnoye de cuiure, qui sont des quarts, lesquels ont cours seulement en ces Isles, pour ce qu'il y a peu d'argent & d'or. Je dis peu, encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a personne qui le tire ou affine. Mais pour ce que la richesse des Indes & l'usage de trauailler aux mines, consiste en or, argent, vif-argent, ie diray quelque chose de ces trois metaux, laissant pour l'heure le reste.

Plin. lib. 33.

cap. 4.

Del'or que l'ontire & affine es Indes.



Or, entre tous les metaux, a este toujours estimé pour le plus excellent, & avec bonne raison, d'autant qu'il est le plus durable & incorruptible de tous: car le feu, qui consume & diminue tous les autres, l'amende & le rend en sa perfection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu demeure en sa couleur, tres fin & tres pur, lequel proprement s'appelle, (selon que Plinie dit) Obriso, dequoy fait tant de mention l'Ecriture, & l'usage qui consume tous les autres metaux (comme dit le mesme Plinie) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme il ne se mange, ny ne s'enueillit. Et bien que sa matiere & son corps soit si ferme & si solide qu'il est, il se laisse neantmoins tellement doubler & tirer, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs d'or & tireurs, scauent bien la force qu'il a de se laisser si fort amenuiser, sans se rompre iamais. Toutes lesquelles choses bien considerees, avec autres excellentes proprietes qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Ecriture sainte la Charité s'acompare à l'or. Au reste il est peu de besoing de raconter ses excellences, pour le faire estimer & rechercher. car la plus grande excellence qu'il ait, est d'estre ia cogneu, comme il l'est entre les homes, pour la suprefme puissance &

*Plin lib. 33.
cap. 3.*

*Apoc. 3. 21.
Can. 3.
Psal. 67.
Thren. 4.
3. Reg. 6.*

grâdeur du monde. Venant d'oc à nostre sujet, il y a aux Indes grand'abondance de ce metal, & scait-on par les histoires certaines que les Inguas du Peru ne se contentoient pas d'auoir de grands & petits vases d'or, des cruches, des couppes, des taces & des flascôs, voire des tennes ou grands vaisseaux: mais aussi en auoient-ils des chaires, des brancars ou litieres tout d'or massif: & en leurs temples auoient mis plusieurs statuës & images d'or massif, desquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques vnes, mais non pas en telle quâtité que quâd les premiers conuesteurs arriuerent en l'vn & en l'autre Royaume, qui y trouuerent de grandes richesses, & en fut encor sans comparaison caché dâs terre beaucoup d'auantage par les Indiens. Ce seroit chose qui sembleroit fabuleuse de racôter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cens escus d'vne bouteille de vin, & autres choses estranges: & toutesfois en verité, elles sont aduenues, voire & des choses encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vser de ces trois. Car il se trouue de l'or en paille ou pepin, de l'or en poudre & de l'or en pierre. Ils appellét l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui se trouuent ainsi entiers, & sans meslange d'autre metal, lequel n'a besoin d'estre fondu ny affiné par le feu: & les appellét pepins, pour ce que ordinairement ce sont petits morceaux comme pepins ou semence de mellons & citrouilles, & teluy dont parle Iob quand il dit,

Iob 18.

Plin. lib. 3.
cap. 5.

leue illius aurum. Combien qu'il arriue quelques fois qu'il y en a de plus grands & de tels que i'en ay veu qui pesoient plusieurs liures. C'est l'excellence & la grandeur de ce metal seul (selon que Pline afferme) de se trouuer ainsi pur & parfait, chose qui n'aduiet point à tous autres metaux, lesquels ont tousiours de bes-cume & du terrestre, & ont de besoin qu'on les affine avec le feu. J'ay veu mesme de l'argent naturel, en façon d'escarcha, mesme il y en a d'autre que les Indiens appellét Papas, & quelques fois il s'en trouue des morceaux de tout pur & fin en façon de petites racines rondes, ce qui est rare toutefois en ce metal, mais assez ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cest or en pepin, au respect des autres especes. Cest or en pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre dans la mesme pierre ou caillou, côme i'ay veu aux mines de Caruma au gouuernement de Salines, des pierres fort grâdes toutes penetrées & trauerfées d'or. D'autres qui estoient la moitié d'or & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ceste façon se trouue en des puits ou des mines qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont tres-difficilles à tirer. Agatarchides escrit au liure cinquiésme de la mer Erythrée ou rouge (ainsi raconte Phocion en sa Bibliothéque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vsé anciennement les Roys d'Egypte, & est vne chose admirable de voir comme ce qu'il en escrit ressemble & se rapporte proprement à la façon dont l'on vse encor maintenât à raffiner ces metaux d'or

& d'argent. La plus grande quantité d'or que l'on tire & recueille és Indes est de celuy qui est en poudre, qui se trouue és riuieres ou és rieux & torrens où beaucoup d'eauies ont passé, d'autât que les fleues des Indes sont abondans en ceste espece d'or. Comme les anciens ont celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne, le Pactole en Asie, & le Gange en l'Inde Orientale, & appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande quantité de l'or qui se faisoit à present que ces racleures & poudres qui se trouuoient és riuieres. A present aux Isles de Barlouente, Espagnolle, Cube & Port-riche, y en a eu, & y en a encor en grand'abondance és riuieres, mais on en rapporte fort peu en Espagne, par faute de naturels du pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande quantité au Royaume de Chillé, de Quitto, & au nouueau Royaume de Grenade. L'or le plus celebré est celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient avec l'alloy & perfection, qui sont vingt trois quillats & demy, voire quelquefois plus. L'on fait estat aussi de l'or de Veragna pour estre tres-fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communément il est foible & de bas alloy. L'or se trouue meslé ordinairement ou avec l'argent ou avec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a *Plin. lib. 3.* aucun or où il n'y ait quelque peu d'argent ou *cap. 4.* de cuiure. Mais celuy qui est meslé d'argent est communément de moins de quillats que celuy

qui est meslé de cuiure. S'il y a la cinquiésme partie d'argent, Pline dit qu'il s'appelle proprement *electrum*, qui a la propriété de reluire plus à la lumiere du feu que l'argent fin ny l'or fin. Celuy qui est avec le cuiure est ordinairement du plus haut alloy. On raffine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en beaucoup d'eau, iusques à ce que le sable tombe des plateaux, & l'or comme le plus pesant demeure au fonds. L'on l'affine mesme avec du vis argent & avec de l'eau forte, pource que l'allun dont on fait ceste eau, a la vertu de separer l'or d'avec l'ordure ou des autres metaux. Apres qu'il est purifié & fondu ils en font des briques ou petites barres pour l'apporter en Espagne, pource que estant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes, car on ne le peut quinter, marquer ny esfayer qu'apres qu'il est fondu. Le susdit historiographe raconte que l'Espagne sui toutes autres prouinces du monde estoit abondante en des metaux d'or & d'argent, spécialement Gallice & Portugal, & sur tout les Astures, d'où il raconte qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt mil liures d'or, & qu'il ne s'en trouuoit en aucun autre lieu vne telle abondance. Ce qui semble estre tesmoigné au liure des Machabées, où il est dit entre les grandes richesses des Romains, qu'ils eurent en leur puissance les metaux d'or & d'argent qui sont en Espagne. Auioird'huy ce grand thresor d'Espagne luy vient des Indes, en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes seruent aux autres, & leur communiquent leurs richesses.

Plin. lib.
33. cap. 4.

1. Mach. 8.

tes à fin de participer de leur gouvernement pour le bien des vns & des autres en se communiquant reciproquemēt les biens & graces dont ils iouissent. On ne peut bien apprecier ny estimer le nombre & quantité d'or que l'on apporte des Indes, mais l'on peut bien affermer que c'est beaucoup d'auantage que ce que Pline raconte qu'on apportoit chasque an d'Espagne à Rome. En la flotte où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze cassons d'or, desquels chasque casson pour le moins pesoit quatre arrobes, qui sont cent liures pesant: & mil cinquante six marcs de la neufue Espagne, qui estoit tant seulement pour le Roy, sans ce qui vint pour les marchands & particuliers, estant enregistré, & ce qui vint non enregistré, cōme l'on en apporte beaucoup. Cela suffit en ce qui touche l'or des Indes: de l'argent nous en dirons maintenant.

CHAPITRE V.

De l'argent des Indes.

NOUS lisons au liure de Iob ces pa-^{Lob 18.} roles, *L'argent a certains commencemēs & racines en ses veines, & l'or a son lieu arresté où il s'engendre & s'epaisit, le fer en fouissant se iure de la terre, & la pierre fondue par la chaleur se tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort sagement les proprietéz de ces metaux, l'argent, l'or, le fer & le cuiure. Nous auōs dit quelque chose des lieux où l'or s'engendre & se congele, qui sont des susdites pierres au

HISTOIRE NATURELLE

profond des môtagnes & és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres, & és lieux par où les torrens ont passé, ou bien aux tres-hautes montagnes: lesquelles poudres d'or descendent & fescoulent avec l'eau qui est la plus cõmune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a esté cause qu'à present l'on trouue cest or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant cõme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Job. Et diray en premier lieu, que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endõmagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuvre plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splendeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus cõforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif & plus delicat. Aussi y a il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutefois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est le plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus raremēt, & que la nature se mõstre plus escharse à le produire que nõ pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est chose

chose plus cōmune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grand'abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidentales d'une si grande richesse d'argent, que tout ce que l'on void és histoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Espagne & des autres prouinces, est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent se trouuent communément és montagnes & roches tres-hautes & du tout desertes: encores qu'autrefois l'on en ait trouué és plaines & cāpagnes. Il y en a de deux sortes differentes, les vnes qu'ils appellēt esgarées, & les autres fixes & arrestées. Les esgarées sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits, lesquels estās tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres d'auantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & lōgueur ont vne suite cōtinue en façon de grādes brāches & rameaux d'un arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinai-remēt plusieurs autres au mesme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vsé les Indiens estoit par fondure, en fondant & faisant refondre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'un costé, & par sa force separe l'argent d'avec le plōb, l'estain d'avec le cuiure & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient & bastiffoient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communémēt, & avec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur

HISTOIRE NATURELLE

artifice & leur affinement, & appellent au Perou ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez, outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent avec du vis argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement avec le feu, mais seulement avec le vis argent. Mais ceste sorte de metal est cōmunément metal pauvre & foible, qui est celuy toutesfois qui se trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauvre celuy qui rend & donne peu d'argent, & grande quantité de metal, & celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse non seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue à affiner yn metal par le feu, & l'autre sans feu, avec du vis argent, mais aussi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne peuuent pas bien estre fondus quand le feu en est allumé avec du vent artificiel comme de soufflets, mais seulement quand il est soufflé & allumé avec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui sont plus facilement fondus avec l'air artificiel des soufflets, que non pas avec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco s'affine facilement avec des soufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut estre fondu avec les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air des Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez des montagnes, ba-

ftis expres du costé du vent, au dedans desquels ils fondent ce metal: & combien que ce soit chose difficile de donner raison à ceste diuersité, toutesfois elle est toute certaine & approuuée par la longue experience. Tellement que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des hommes, leur a fait rechercher millé inuentions & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferons mention cy apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argét sont la neufue Espagne & le Peru, mais les mines du Peru surpassent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde celles de Potozi, desquelles nous traiterons vn peu à loisir, pour ce que ce sont des choses plus celebres & plus remarquables qui soient és Indes.

CHAPITRE VI.

De la montagne ou colline de Potozi, & de sa descouuerture.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommée est située en la province de Charcas au Royaume du Peru, distât de l'Equinoxe vers le costé du Sud ou Pole Antarctique de vingt & vn degré deux tiers: de sorte qu'elle tombe sous le Tropique aux confins de la Zone Torride, & toutefois ceste region est extrêmement froide, voire plus que n'est pas Castille la Vieille au Royaume d'Espagne, & plus encor q̄ la Flandre même, combien que par raison elle deust estre chaude ou temperée, eu esgard à la hauteur &

HISTOIRE NATURELLE

eslevation du pole, où elle est située. La raison de ceste si froide température est que ceste montagne est fort esleuée, & qu'elle est agitée & bantée de vents qui sont fort froids & intemperez, specialement de celui qu'ils appellent Thomahai, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterille qui n'engendre ny produit aucun fruit, ny herbe ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du Ciel & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'avarice & le desir des autres choses a peuplé ceste montagne plus qu'aucun autre lieu qui soit en tous ces Royumes, la rendant si abondante de toutes sortes de viandes, qu'on ne peut desirer chose qui ne sy trouue, voire en grande abondance, & combien qu'il n'y ait rien que ce que l'on y apporte par voiture, neantmoins les places y sont si pleines de fruits, conserues, vins exquis, soyes & toutes autres delices, qu'il ne sen trouue en autre endroit d'avantage. Ceste montagne est de couleur tirant sur le roux & obscur, & est fa façon d'une assez agreable rencontre à la veüe, ressemblant parfaitement la forme d'un pavillon rond, ou bien d'un pain de sucre. Elle se salue & surpasse toutes les autres montagnes & collines qui sont à l'environ. Le chemin par lequel on y monte est fort aspre & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en son

ped vne lieue de circuit. Elle contient depuis le sommet iusques au pied mil six cens vingt quatre verges communes, lesquelles reduites à la mesure des lieues d'Espagne font vn quart de lieue. Au pied de ceste montagne l'on void vne autre petite colline qui naist d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux espartis & sans suite, qui se trouuoient là comme en des bourses, & non pas en des veines fixes & continues, & neantmoins elles estoient fort riches, encor qu'elles fussent en petit nombre. Ce petit roc estoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veult dire, le ieune Potozi, au pied duquel commence l'habitation des Espagnols & Indiens, qui sont venus à la richesse & à l'œuvre de Potozi: laquelle habitation peut cōtenir quelques deux lieues de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce, qu'il y ait en aucun lieu du Peru, se fait en ceste habitation. Les mines de ceste montaigne n'ont point esté foüyes, ny descouertes du temps des Ingvas, qui estoient les seigneurs du Peru, au parauant que les Espagnols y entraissent, combien qu'ils ayent foüy, & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieues seulement. La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu la cognoissance, combien que aucuns racontent ie ne sçay quelle fable, que cōme on voulut quelques fois ouvrir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens, qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montaigne estoit reserüee pour d'autres. De vray l'on n'eust au-

HISTOIRE NATURELLE

cune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entrée des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fit en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuite de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponant, où la beste se retireroit, commença de courir à mont le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus part de certains arbres qu'ils appellent, *Quinua*, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour monter en vn passage, quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceust en la fosse & racine d'icelle le metal, qu'il recongneust estre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco: puis ayant trouué en terre, ioignant ceste veine quelques morceaux de metal, qui s'estoient rompus & departis d'icelle, sans toutesfois qu'on les peut bien cognoistre, à cause que leur couleur estoit changée, & gastée du Soleil, & de l'eau. Il les porta à Porco essayer par Guayras (qui est esprouuer le metal par le feu) & ayant recogneu par là sa grande richesse, & heureuse fortune, fouyffoit & tiroit secrettement, ceste veine sans le communiquer, ou en parler à personne, iusques à ce qu'un Indien, nommé Guanca, natif de la vallée de Xaura, qui est aux limites de la Cité des Roys, lequel demeurant au lieu de Porco, proche voisin de ce

Gualpa, Chumbibilqua s'apperceut vn iour qu'il faisoit quelque affinement, & qu'il faisoit de plus grands somons & bricques, que celles qu'on faisoit ordinairement en ces lieux: pour ce mesme qu'il augmentoit en despence d'habits, ayant iusques alors veu assez pauuement. Pour ceste occasion, & que ce metal que son voyfin affinoit & mettoit en œuvre, estoit different de celuy de Porco, il pensa de descouurer ce secret, & fit tant que combien que l'autre tint son affaire secrette, autāt qu'il luy estoit possible, neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, ayant desia passé deux mois en la iouissance de ce riche tresor. Et lors l'Indien Gualpa, dit à Guanca, qu'il print pour sa part vne veine qu'il auoit descouverte, laquelle estoit proche de la veine riche, & est celle que l'on appelle aujour d'huy, la veine de Diego Centeno, qui n'estoit pas moins riche, mais seulement plus dure à fouir, & plus difficile à tirer. Par ainsi tout d'un accord partirent entre eux le roc le plus riche du monde. I aduint du depuis, que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouyr & cauer sa mine, qui estoit tres-dure, & l'autre Gualpa, ne luy voulant faire part de la sienne, eurent debat ensemble, & pour ceste cause le Guanca de Xaura, irrité de cela, & de quelque autre chose, alla descourir ceste affaire à son maistre qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol, qui lors residoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulāt cognoistre la verité, alla en Potozi, & trouuant la richesse q̄ son Yanacona, ou seruiteur, luy auoit dit, fist

HISTOIRE NATURELLE

enregistrer l'Indien Guanca, s'estacquant avec luy à la susditte veine, qui fut dite Centeno, ils appellent cela estacquer, qui vaut autant, que signaller & remarquer pour soy la mine, & autant d'espace, que la loy concede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la fouyffent: au moien dequoy apres l'auoir monstrée & descouuerte à la iustice, ils demurerent seigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre, en payant seulement au roy son droit de cinquiesme. De sorte que le premier enregistrement & declaration que l'on fit des mines de Potozi, fust le vingt & vniesme iour du mois d'Auril, de l'an mil cinq cents quarante cinq, au territoire de Porco, par lesdits Villaroel Espagnol & Guanca Indien. Incontinent apres l'on descouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'estain qui a esté tres riche, quoy que rude & laborieuse à y traouailler, pour estre son metal, aussi dur que le caillou. Du depuis le trentiesme iour d'Aoult au mesme an de quarante cinq, la veine appellée, Mendieta, fut enregistrée, qui soit les quatre principales veines de Potozi. Ils disent de la veine riche, la premiere qui fut descouuerte, que son metal estoit hors terre la hauteur d'une lance en façon de rochers, souleuant la superficie de la terre, cōme vne Cresse de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura descouuert, & descharné par le deluge, ayāt ceste veine comme la partie la plus dure, résisté à la force & impetuosité des eaies. Son metal estoit si riche

qu'il y auoit la moytié d'argent, & continua ceste veine en sa richesse, iusques à cinquante & soixante stades, à l'hauteur d'un homme de profondeur, où elle vint à deffaillir. De ceste façon furent descouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu, pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au monde, fust cachée pour vn temps, pour la descouurer au téps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les Royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinent apres que la descouuerture de Potozi, fut cogené aux Royaumes du Peru, plusieurs Espagnols & presque la plus part des bourgeois de la cité d'Argent, qui est à dix huit lieues de Potozi vindrent pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiens, de diuerses prouinces, & speciallement les Guayzadores de Porco, si que en bref téps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le Royaume.

CHAPITRE VII.

De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour du roc ou montaigne de Potozi.

Ay esté plusieurs fois en doute, sil se trouuoit aux histoires des anciens, vne si grande richesse de mines, comme celles que nous auons veue de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches

& renommées pour cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont les Carthaginois ont iouy, & du depuis les Romains, lesquelles, comme j'ay dit, ne sont pas seulement estimées & renommées par les liures profanes, mais aussi par les Escritures sainctes. Celuy qui plus particulièrement fait mention de ces mines, au moins que j'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi, en son histoire naturelle. *Il se trouue de l'argent presque en toutes prouinces, mais celuy d'Espagne est le meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre sterile, aux montaignes & rochers, & est chose certaine & infallible, qu'es lieux où l'on a vne fois descouuert aucunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gueres esloignées, ce qui se trouue aussi presque en tous autres metaux. & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença à fouir du temps de Hannibal, se voyent encor à present, & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les descouurirent. Entre ces mines, celle que descouurist Bebello, qui en retient le nom encor aujour d'huy, fut fort renommée, & dit on qu'elle donnoit & rapportoit si grande richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'on recueilleoit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de travailler à ceste mine, de telle sorte qu'elle est à present de mil cinq cens pas de profondeur, cauée en la montaigne. Desquels puits neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y travaillent tirent l'eau qu'ils y trouuent pour les assécher & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abondance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuere.* Iusques icy sont les paroles de Pline, que j'ay

Plin. lib. 33.
6.6.

Gebrandus
in Chrono-
graphia.

voulu icy reciter de mot à mot, pour conten-
ter d'auantage ceux qui entendent que c'est de
mines, voyant que la mesme chose qu'ils expe-
rimentent auioird'huy, a esté exercée par les
anciens. Et certainement la richesse de ceste
mine d'Hannibal aux monts Pyrenées, estoit
grande & bien remarquable, laquelle les Ro-
mains posséderent, y ayans continué son ouura-
ge, iusques au temps de Pline, qui fut comme
trois cens ans. La profondeur de ceste mine
estoit de mil cinq cens pas, qui est vn mil & de-
my, & fut si riche au commencement, qu'elle
valloit à son maistre par chacun iour trois cens
liures, de douze onces la liure. Mais combien
que ceste richesse ait esté grande, elle n'approche
neantmoins à celle qui de nostre temps
sest retrouvée en Potozi. car comme il appert
par les registres de la maison de la contracta-
tion de ceste prouince, & comme plusieurs
hommes anciens dignes de foy l'attestent, au
temps que le Licentié Pollo gouernoit ceste
prouince, qui fut plusieurs années apres la des-
couuerte de ceste montagne, l'on enregistroit
& tiroit pour la cinquiesme, chacun Samedy,
cent cinquante & deux cens mil pezes, dont le
cinquiesme reuenoit à trente & quarante mil
pezes, & pour chacun an vn million & demy
ou peu moins. Tellement que suyuant ce conte
l'on tiroit chaque iour de ceste mine, come
trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy
pour la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a
encor vne chose à mettre en auant, pour mon-
trer la richesse de Potozi, que le conte qui a

HISTOIRE NATURELLE

esté fait, n'est seulement que de l'argent qui se marquoit & quitoit, & est chose cogneue au Peru, que l'on a usé long temps en ces Royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quité. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps, la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi, ne se quitoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quitoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cés pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eau, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'un homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eau, qui est le plus grand heur de ceste montaigne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont auourd'huy delaisfées pour l'incommodité de l'eau qu'ils y ont rencontrée en y fouyffant. Pour ce que ce sont deux trauaux insupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eau tout ensemble. Le premier desquels, à sçauoir de cauer la roche, donne assez de peine, voire est trop dur & trop excessif. Finalle-

ment auioird'huy sa Maiefté reçoit pour son quint par chacun an, l'vn portât l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, sans l'autre richesse, qui luy vient de vis argent, & autres droits Royaux, qui est vn grand thresor. Quelques hommes experts ayans supputé les contes disent, que ce que l'on a apporté à quinter, en la casse, où douiane de Potozi, iusques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, se monte à cent millions de pezes d'essay, dont chaque peze vaut treize reaux & vn quart, sans conter l'argent que l'on a peu tirer sans quinter, & qui a esté quinté és autres casses Royales, & sans l'argent courât que l'on a mis en œuure au païs, qui n'est point quinté, qui est vne chose innombrable, combien que les premiers registres des quints, ne soient pas si clairement, ou intelligiblement escrits, que sont ceux d'auioird'huy: pour ce qu'aux commencemens, & premieres descouuertes, l'on faisoit la recepte par Romaines, tant estoit grande l'abondance qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fit le Viceroy Dom Francisque de Tolledo, en l'année mil cinq cens soixante & quatorze se trouua qu'il y auoit soixante & seize millions, iusqu'en en ladite année, & depuis ledit an iusques à celuy de quatre vingts cinq inclusiuement, il appert par les registres royaux qu'il sest quinté iusques à trente cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que j'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venue aux flotes du Peru, est montée à beaucoup d'auantage. En la

HISTOIRE NATURELLE

flote où ie vins , de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrēt aux deux flotttes du Peru, & Mexicque, dont les deux tiers estoient en celle du Peru , & y en auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voulu desuidre cecy particulierement , afin de faire entendre la puissance que la diuine Maiesté a voulu donner aux Roys d'Espagne, sur les chefs desquels tant de Couronnes & de Royaumes ont esté amassez , & lesquels par speciale faueur du Ciel , ont ioint les Indes Orientalles avec les Occidentales , enuironnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire , estre ainsi arriué , par la prouidence de nostre Dieu , pour le bien de ces peuples qui viuent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain , vicaire de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeissance duquel , tant seulement l'on peut estre sauué , & mesme pour la deffence de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine , en ces parties , où la verité est tant oppugnée , & poursuyuie des heretiques. Et puisque le Seigneur des Cieux, qui donne & oste les Royaumes à qui il veut , & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné , nous le debuons supplier qu'il luy plaise fauoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succès , & prospere victoire contre les ennemis de la sainte foy, veu que en ceste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a donné, voire en a besoing de beaucoup d'auantage. Cependant il suffit d'auoir fait ceste digression pour monstret les richesses de Potozi. C'est

pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on traueille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

CHAPITRE VIII.

*Comment l'on traueille és mines
de Potozi.*



ORCE se plaignant du premier in-
uenteur des mines dit fort bien.

*Boetius de
consolat.*

Heus primus, quis fuit ille,

Auri qui pondera telli

Gemmae, que, latere volentes,

Preciosa pericula fodit.

Auec raison, il les appelle precieux d'ager, pour le grand traueil & peril, avec lequel l'on tire les metaux, que les hommes estiment tât. Plin dit qu'en Italie il y a plusieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y traueillir, afin de cōseruer le Peuple. Ils apportent ces metaux d'Espagne & faisoient traueillir les Espagnols aux mines, comme tributaires L'Espagne en fait aujourd'huy tout de mesme aux Indes, en ce que y ayant & restant sans doubte en Espagne, plusieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y traueille, à cause des inconueniés, que l'on y voit, chascun iour: mais ils les font apporter des Indes, où on les tire avec beaucoup de traueil, & risque. Ce roc de Potozi contient en soy, comme j'ay dit, quatre

*Plin. lib. 33.
Cap. 4.*

veines principales, qui sont la veine riche, celle de Centeno, celle d'Estain, & celle de Mendieta. Toutes ces veines sont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil: car en l'Occidentale il ne s'en trouue aucune; Lesdittes veines courent Nort & Sud, qui est de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large six pieds, & au plus estroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerse façon qui sortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres, ont de coustume d'en produire de petits. Chasque veine a diuerses mines qui sont parties ou portions d'elle mesme, distinctes & separées, entre diuers maistres, des noms desquels elles sont ordinairement appellées. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir d'auantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines sont auiourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine riche, soixante & dixhuit mines, qui sont profondes de quatre vingts & cent stades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iusques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt quatre mines, dont quelques vnes s'aduancent iusques à septante ou quatre vingts stades, de profond, & ainsi des autres veines de ceste montagne. L'on inuenta pour remede à ceste grande profondeur, des mines qu'ils appellét foccabones, qui sont caues ou mines faictes au pied de la montaigne, lesquelles vont trauersant iusques à rencontrer les veines. Car l'on doit entendre, que cōbien que les veines courēt Nort,

&

& Sud, comme il a esté dit, neantmoins c'est en rabaisant depuis le sommet iusques au pied & bas de la montagne, qui sera selon qu'on croit par coniecture, plus de douze cents itades. Et à ce conte encor que les mines s'estendēt en telle profondeur, il reste neantmoins encor plus de six fois autant d'espace, iusques à leur fonds & racine, laquelle selon qu'ils disent doit estre tres-riche & abondante, comme le tronc & la source de toutes les veines. Combien que iusqu'auourd'huy nous ayons veu le cōtraire par experience. car tant plus haute & esleuée est la veine à la superficie de la terre, tāt plus se trouue riche, plus aussi qu'elle va en profōdeur, l'on trouue son metal plus pauvre, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabones, par lesquels on entre & fort aisēmēt, pour trauailler aux mines, avec moins de coust, de peine & de danger Ils ont huit pieds de largeur & vne itade de hauteur, & les ferment avec des portes; L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au propriétaire du Soccabon, le cinquiēme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a desia neuf de faicts, & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt neuf ans à faire vn Soccabon, qu'ils appellent, du venin, qui va se rendre & donner à la veine riche, ayant esté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnziēme année de la descouuerte, & acheué en l'an mil cinq cēs quatre vingts cinq, l'vnziēme d'Auril; Ce Soccabon rencontra la veine riche, à trente cinq itades près de sa source ou racine, & y auoit de là où

HISTOIRE NATURELLE

il rencontra la veine iusques au fault & emboucheure de la mine, autres cent & trente cinq stades. De façon qu'il falloit descendre toute ceste profōdité pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient depuis son ouuerture, iusques à la veine de Crusero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt neuf ans de temps, qui ont esté dits, afin que lon voye le grand trauail, que prennēt les hommes, pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en continuelles tenebres, & obscurité, sans sçauoir aucunement quand il est iour ou nuit. Or d'autāt que ce sont lieux, que le Soleil ne visite aucunement, il n'y a pas seulement de perpetuelles tenebres, mais aussi y fait vn extreme froid, & y court vn air si grossier, & contraire à la nature & disposition humaine, que les hommes qui y entrēt de nouueau s'y estourdissent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-mesme en vne de ces mines, où ie senty douleur de cœur, & sanglots d'estomach. Ceux qui y trauaillent se seruent de flambeaux, & chandelles pour leur esclairer, en departans le labeur, & l'ouirage de telle sorte que ceux qui trauaillent le iour, y reposent la nuit, & les autres au contraire les viennent eschanger, pour trauailler la nuit & reposer le iour. Le metal y est communement dur, & à ceste cause, ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & esclattant par force, comme si c'estoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal sur leurs espaules, par des

eschelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois, qui sont trauesées d'eschellôs de bois: de sorte qu'en chacune de ces eschelles, l'on y peut monter & descendre tout ensemble. Ces eschelles sont longuës de dix stades, & à la fin d'icelles, en recommence vne autre de la mesme longueur, commenceant, & finissant, chaque eschelle, à des establies & plates formes de bois, où il y a des sieges, & lieux pour se reposer, comme galeries, d'autant qu'il y a plusieurs de ces eschelles à monter, bout à bout. Vn homme y porte ordinairement, sur ses espaules, le poids de deux arrobes de metal, avec vne toille attachée, en façon d'une hotte, & y montent trois à trois.

Celuy qui va deuant porte vne chandelle, attachée à son poulse: car comme il est dit, il n'y a nulle lumiere du Ciel, & vont se tenans à l'eschelle des deux mains pour monter si grande espace de hauteur, qui surpasse communement cent cinquante stades de hauteur, chose effroyable, & qui donne l'espouente seulement à y penser, tant est grand le desir d'argent, pour la recherche duquel les hommes endurent tant de travail. Et certes ce n'est point sans raison,

que Pline traittant de ceste matiere s'exclame
& dit ainsi. *Nous entrons iusques aux entrailles de la*
terre, & allons poursuyuant les richesses iusques aux
lieux des condamnés. & par apres au mesme liure,
il dit ainsi. *Ceux qui recherchent les metaux font les*
œuvres plus que de geants, faisans des trous; & ruelles
au profond de la terre, perceans les montagnes si auant,
& si profondement, à la lueur des chandelles, où le iour,

Plin. in

proem. l. 33.

Cap. 4.

HISTOIRE NATURELLE

Et la nuit sont semblables, & en plusieurs mois ne voyent aucun iour, d'où bien souuent il auient, que les parois des mines fondent & tombent, accablans deffous plusieurs des miniers, qui y travaillent. Et en apres il adiouste, ils entament la roche dure, avec des marteaux de fer, pesans cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs espaules, travaillans de iour & de nuit, les vns desquels baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puisque les derniers seulement voyent la lumiere. Avec des coings de fer, & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs, & forts qu'ils soyent, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre, & plus forte. Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'aujourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion, d'Agatharchides, raconte, du grand travail, qu'enduroient ceux, qu'ils appelloient Chryfios, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de travail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement, estant possédé.

CHAPITRE IX.

Comme l'on affine le metal d'argent.

LEs veines que i'ay dit, ou l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chaffe, dont l'un d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce

metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'une mesme valeur. car il y en a en vne mesme veine, d'une sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauvre, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre, qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre: en somme de plusieurs & diuerses couleurs, & semble à ceux qui ne les cognoissent point, que ce soient des pierres de nulle valeur. Mais les miniers cognoissent incontinent sa qualité & sa perfectiō, par certains signes & petites veines, qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines, sur des montons da Peru, qui seruent d'asnes à porter aux moullins. Le metal le plus riche s'affine en le fondant, dedans ces petits fourneaux que j'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car cestuy est le plus plumbeux, pour raison dequoy il en est plus facile à fondre, aussi pour le mieux fondre, les Indiens y iettent, ce qu'ils appellent Soroche, qui est vn metal fort plumbeux, & le metal estant en ces fourneaux, l'ordure & le terrestre, par la force du feu, demeure en bas, & le plomb, & l'argent, se fondent, de telle façon que l'argent est porté nageant sur le plomb, iusques à ce qu'il soit purifié, puis apres ils raffinent encor plusieurs fois cest argent, par ceste maniere de fondeure. L'on a accoustumé de tirer d'un quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante

HISTOIRE NATURELLE

pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'une sorte que l'on me monstra par excellence, duquel l'on tiroit en le faisant fondre de ceste façon, deux cens, voire deux cens cinquante pezes d'argent du quintal, richesse vrayement rare & presque incroyable, si par le feu nous n'en auions veu l'expérience, mais tels metaux sont fort rares. Le pauvre metal est celuy qui d'un quintal rend deux ou trois, cinq ou six pezes ou peu d'auantage. Ce metal ordinairement n'est point plombeux, mais est sec: c'est pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceste raison il y auoit en Potozi vne grande quantité de ces pauvres metaux, desquels l'on ne faisoit pas grand estat, & estoient deiettez comme la paille & comme l'escume des bons metaux, iusques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner avec le vif argent, par le moyen duquel ceste escume qu'ils appelloient Oquiache fut de grand profit. Car le vif argent par vne estrange & merueilleuse propriété purifie l'argent, & est propre pour ces metaux qui sont secs & pauvres, esquels toutefois il se consume moins de vif argent que non pas és riches. car tant plus ils sont riches, plus ils ont besoin de vif argent. Auioird'huy la façon d'affiner, qui est la plus cõmune & plus exercée en Potozi, est celle qui se fait par le vif argẽt, comme aussi és mines de Cacatecas & autres de la neufue Espagne. Il y auoit anciennemẽt aux flancs & aux sommets de Potozi plus de six mil Guayras, qui sont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, lesquels estoient posez en façon de luminaires, telle-

ment que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & ietter la lumiere si loin qu'ils sembloient n'estre qu'un brasier ou flame de feu. Mais aujourdhuy pour le plus qu'on y en trouue c'est deux mil, d'autant que comme i'ay dit, ils vsent peu de la fonte, mais affinent avec le vif argent qui est de plus grand profit. Et pour ce que les proprietes du vif argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argent est fort remarquable: Je traiteray du vif argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera convenable à ce sujet.

CHAPITRE X.

Des proprietes merueilleuses du vif argent.

LE vif argent ainsi appellé par les Latins, pource qu'il coule & se glisse viftement d'un lieu en autre entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietes. La premiere, que combien que ce soit un vray metal, si est-ce toutesfois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestée ny de consistence comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien qu'il soit une liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagent dessus & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. J'ay veu mettre en un baril de vif argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus

HISTOIRE NATURELLE

*Plin lib. 33.
cap. 6.*

comme fait du bois ou du liege sur l'eau. Pline met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement s'y enfonce & ne nage pas dessus: ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vis argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietes qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'une façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il le sent, & ce non seulement, mais aussi il l'environne & le joint de telle façon, qu'il le despoüille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vis argent. L'on s'est seruy pour donner remede à ceux, és oreilles desquels on auroit mis du vis argent pour les faire mourir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blanches du vis argent qui s'y estoit attaché. Estant vn iour à Madril allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faisoit pour saint Laurens le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'un contre-table qui estoient de bronze, ce qui se fait avec vis argent. Et d'autant que la fumée du vis argent est mortelle, il me dist que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or rouillé qu'ils aualloient, lequel estant en l'estomac attirait à soy tout le vis argent qui leur entroit en

fumée par les yeux, par les oreilles, par les narines & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vif argent que l'or attiroit ainsi en l'estomac, & iettoient en apres le tout avec les excremens, chose certes digne d'admiration. Apres que le vif argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'avec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vif argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'avec le vif argent, toutefois ie ne voy point qu'aujourdhuy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peust affiner avec du vif argent, qui est aujourdhuy le plus grand vsage & principal profit du vif argēt, pource qu'il dit expressémēt que le vif argēt ne se ioint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent il ne parle seulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce secret. A la verité iacoit qu'entre l'or & le vif argent, il y ait vne amitié & sympathie, neantmoins là où le vif argent ne trouue point d'or, il se va rédre à l'argēt & se ioint avec luy, bien que ce ne soit pas de telle façõ qu'il fait avec l'or. Mais en fin il le nettoye & le separe d'avec la terre, le cuire & le plomb, parmi lesquels s'engēdre l'argēt, sans qu'il soit besoin de feu pour le raffiner par fondure, encor qu'il se faille seruir du feu pour le separer d'avec l'argēt, comme ie diray cy apres. Le vif argent ne tient côte des autres

Plin. lib.

33. cap. 6.

HISTOIRE NATURELLE

metaux, hors-mis l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les parforce & les consume, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui est aussi vne chose admirable, & pour ceste cause l'on le met en des vases de terre ou d'as des peaux d'animaux, d'autant que si on le met dans des vaisseaux de cuire, de fer ou d'autre metal, aussi tost il les perce & corrompt, & penetre aussi toute autre matiere. C'est pourquoy Pline l'appelle le venin de toutes choses, & dit qu'il consume & gaste tout. L'on trouue du vif argent es sepulturez des homes morts, qui apres auoir consommé les corps, en sort fort net & fort entier. Il s'en est mesme trouué dans les os & mouelle des hommes & des animaux, lesquels l'ayant receu en fumée par la bouche & par les narines il se cogelle au dedans, & leur penetre ainsi les os. Et pource c'est vne chose fort dangereuse de hanter & frequenter avec vne creature si venimeuse & si mortelle. Il a aussi vne autre propriété de courir & faire cent mil petites gouttes, desquelles pour petites & menues que elles puissent estre, il ne s'en perd pas vne, mais vôt retournât par cy par là se ioinde avec leur liqueur. Et est quasi incorruptible n'y ayât chose presque qui le puisse gaster, d'où vient que le mesme Pline l'appelle sueur eternelle. Il a encor vne autre propriété, c'est que cōbien qu'il soit celuy qui separe l'or d'avec le cuire, & de tous les autres metaux, neantmoins ceux qui veulent dorer du cuire, du bronze ou de l'argent, se seruēt du vif argēt, pour estre le moyenneur de cest assement. car on dore les me-

taux par son aide. Entre toutes les merueilles de ceste estrange liqueur, celle qui m'a semblé plus digne d'estre remarquée, est que combien qu'il soit la chose la plus pesante du monde, neantmoins il se tourne totalement en la chose plus legere du monde, qui est la fumée par laquelle il monte en haut ayant esté conuertý en icelle, & aussi tost la mesme fumée, qui est vne chose si legere, se retourne du tout en vne chose si pesante, cōme est la propre liqueur du vif argent: enquoy il se refout. car ceste fumée venant à rencontrer en haut le metal qui est vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, aussi tost il s'espaissit & se tourne en vif argent: que si l'on luy donne vne autrefois le feu, tout de mesme il se retourne en fumée pour se refoudre encor en vif argēt. Trāsmutation vrayement estrange d'vne chose si pesante en chose si legere, & d'vne si legere en vne si pesante, ce que l'on peut tenir pour chose rare en nature. Et pour ce l'autheur de la nature est digne d'estre glorifié en toutes ces & autres estranges proprietéz de ce metal, puisque toute chose engendrée obeit promptement à ses loix cachées & incogneues.

CHAPITRE XI.

Du lieu où l'on trouue le vif argent, & cōme l'on descouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.



E vif argent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout ensemble ce vermeillon que les anciens appellerent *Minium*, & encor au-

iour d'huy l'on appelle les images de cristal miniades, lesquels sont peints avec du vis argent. Les anciens ont beaucoup fait d'estat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur sacrée, comme Pline raconte, disant que les Romains auoient accoustumé d'en peindre la face de Iupiter & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, mesmes les idoles, & les gouuerneurs aussi, auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon estoit tellement estimé à Rome (lequel on y portoit seulement d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vis-argent, qui y sont encor au iour d'huy) que les Romains ne permettoient pas que l'on l'affinast & accommodast en Espagne, de peur qu'ils n'en desrobassent quelque chose, mais on le portoit à Rome, seellé, tout ainsi en pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Espagne, specialement de l'Andalusie, enuirō dix mil liures, que les Romains estimoient vne excessiue richesse. I'ay rapporté tout cecy de cet Auteur, afin que ceux qui voyēt au iour d'huy ce qui se passe au Peru, ayēt le contentement de sçauoir ce qui sest passé anciennement, entre les plus puissants seigneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & foyrent long temps és mines de vis-argent, sans sçauoir ce que c'estoit du vis-argent, & sans le cognoistre, ny sans y rechercher autre chose que le Cynabre ou vermeillō, qu'ils appellēt Limpi, lequel ils estiment beaucoup, pour ce mesme effect, que Pline a racoté

des Romains, & des Ethiopiens, qui est pour se peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a esté beaucoup pratiqué par les Indiens, spécialement quand ils alloient à la guerre, & en vsent encor auiourd'huy quand ils font quelques dances & festes, & appellent cela se barbouiller, pour ce qu'il leur sembloit que les faces & visages ainsi barbouillez espouventoient beaucoup, & auiourd'huy le tiennét pour vn ornement & mignardise. Pour ceste cause il y a eu d'estranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui sont au Peru, proches de la cité de Guamangua, desquelles ils tiroient ce metal, & est de la façon, que si auiourd'huy l'on entre par les caues & foccabons, que les Indiens firent de ce temps là, les hommes s'y perdét, & ne trouuent point de chemin pour en sortir: mais ils ne se soucioient point du vis-argent, qui naturellement est en la mesme matiere, ou metal, de vermeillon, ny ne cognoissoient point qu'il y eust au monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas esté seuls, qui ayent esté long temps sans auoir cognoissance de ceste richesse, mais aussi les Espagnols ont esté de mesme, iusques à ce que en l'an mil cinq cens soixante six, & soixante sept, que le Licentié Castro gouuernoit au Peru, l'on descouurit les mines de vis-argent, ce qui aduint de ceste façon. Vn homme d'entendement, appellé Henricque Guarçes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce metal coloré, que j'ay dit, que les Indiens appellent Limpi, avec lequel ils se peignét le visage, com-

me il le regardoit & contemploit, cogneut que c'estoit la mesme chose qu'en Castille, l'on appelloit vermeillon. & d'autant qu'il sçauoit bien que le vermeillon se tire du mesme metal que le vis-argent, il coniectura que ces mines deuoient estre de vis-argent, & se transporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay & l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayant de ceste façon esté descouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grand nombre d'hommes pour tirer le vis-argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vis-argent, dequoy plusieurs se sont enrichis. Ceste contrée de mines, qu'ils appellent Guancaulca, deslors se peupla d'Espagnols & d'Indiens, qui y arriuerent, & auourd'huy y arriuent encor pour trauailler à l'ouurage de ces mines de vis-argent, lesquelles sont en grand nombre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres-dure, toute semée de vis-argent, & de telle grandeur qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble, tant est grande sa capacité. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistrer Amador de Cabrera en son

nom. Il en fut en procéz contre le Procureur fiscal, mais par arrest l'vsufriict luy en fut adiugé, comme en ayant esté le descouureur. Du depuis il vendit son droit à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit esté trompé en ceste vente, mit en action l'achepteur, pour ce qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq cents mil ducats, voire quelques vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or. chose rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richesse! Lors que Dom Francisque de Tolledo gouernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit esté en Mexique, & remarqué comme l'on affinoit l'argent, avec le Mercure, appellé Pero Fernandes de Velasco, qui soffrit & fingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, avec le Mercure, & en ayant fait preuue en l'an mil cinq cens soixante & onze, en vint à son honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent avec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines: car par le moyen de ce vif-argent, l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloyent racleures. Car comme il a esté dit, le vif-argent purifie l'argent, encor qu'il soit sec, pauvre, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vif-argent, sans coust ny risque aucune, presque quatre cents mil pezes de mine, qui sont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droit qui luy re-

HISTOIRE NATURELLE
vient en Potozi, où il est employé, qui est vne
autre grande richesse. L'on tire chacun an, l'un
portant l'autre, de ces mines de Guancauilca,
huiet mil quintaux de vis-argent, & voire d'a-
uantage.

CHAPITRE XII.

*De la façon de tirer le vis-argent, comme
on en affine l'argent.*



D'ons maintenant comme l'on tire
le vis-argét, & comme avec luy l'on
affine l'argent. L'on prend la pierre
ou metal, où se trouue le vis-argent,
laquelle ils mettent au feu dedans des pots de
terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premie-
rement pillée & moullue, de sorte que ce me-
tal ou pierre, venant à se fondre par la chaleur
du feu le vis-argent s'en separe, & en sort en ex-
halation, & quelque fois mesme avec la fumée
du mesme feu, iusques à ce qu'il récontre quel-
que corps, où il s'arreste & se congelle: que s'il
passe outre en haut sans rencōtrer aucun corps
dur, il va à mont iusques à ce qu'il soit refroidy,
& lors estant cōgellé il retombe en bas. Quand
la fondure est acheuée, ils destoupent les pots
& en tirent le metal, attendants toutesfois à
ce faire, qu'il soit bien refroidy, car s'il y réstoit
encor quelque fumée ou vapeur, qui rencon-
trast les personnes qui les destoupent, ce seroit
pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou
à tout le moins pour en perdre les dents. Et
d'autant que l'on vse & despens vn nombre in-
fini

fini de bois, pour entretenir le feu à fondre les métaux. Vn meusnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croist par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & est comme vne espece de ionc dur avec quoy ils font du feu. C'est chose merueilleuse, que la force que ceste paille a pour fondre ces métaux, ce qui est, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement avec la flame de la paille, que non pas avec vn gros brasier, quoy qu'il soit bien ardent & enflamé. Ils mettent le vis-argent ainsi fondu d'as des peaux, d'autant qu'il se garde fort bien dans du cuir, & de ceste façon l'on le met aux magasins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter par mer à Aricqua, puis à Potozi par terre, sur les moutons du pays. Il se consume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des métaux enuiron six ou sept mil quintaux de vis-argēt, sans ce que l'on tire des lames, (qui est le terrestre, & ordure des premiers laoirs des métaux, qui se fōt en des chaudieres.) Lesquelles lames ils bruslent & mettent en des fourneaux pour en tirer le vis-argent, qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarapaya. La quantité des métaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte,) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terrestres desquels refondues & raffinées, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vis-argent. Or l'on doit

Lib. 33 c. 4.

HISTOIRE NATURELLE

ſçauoir, qu'il y a diuerſes ſortes de metaux, pour ce qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argēt & cōſomment peu de viſ-argent, & d'autres au contraire qui conſomment beaucoup de viſ-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en cōſomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui cōſomment peu de viſ-argent, & rendent peu d'argent : & ſelon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainſi ils enrichiſſent & appauūriſſent en leur traitte. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainſi cōme le metal riche donne plus d'argent, auſſi il conſomme beaucoup plus de mercure, & le pauure au contraire, ainſi qu'il donne peu d'argent, il conſomme auſſi peu de viſ-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, avec des maſſes & instruments, qui frappent & pillent ceſte pierre, comme des moullins à tan, & eſtāt le metal bien pillé, ils le ſaſçent en des ſacs de cuiure, qui ſont & rendent la poudre auſſi deſliée & menue, cōme ceux qui ſont faits de ſoye de cheual, & ſaſçent ces ſacs, lors qu'ils ſont bien accommodez & entretenus, trente quintaux en vn iour & vne nuit, puis l'on met la poudre de ce metal, eſtant ſaſçee en des caſſons de buitrones, où ils la mortifiēt & deſgraiſſent avec de la ſaulmeure, mettāt à chaque cinquāte quintaux de poudre, cinq quintaux de ſel, & ſont cela, pour ce que le ſel deſgraiſſe ce metal, & le ſepare d'avec la terre & l'ordure qu'il a, à ſin que le viſ-argent recueille plus facilement, & attire l'argent. Apres ils mettent du viſ-ar-

gent en vn linge de Hollande cru, & le pres-
sent & expriment sur le metal, sortant le vif-ar-
gent comme vne rosée, en tournant & meslant
toufiours cependant le metal, afin que ceste ro-
sée de vif-argent se communique à tout. Au pa-
rauant qu'ils eussent inuenté les buytrones de
feu, l'on amassoit & paistrissoit plusieurs & di-
uerfes fois le metal avec le vif-argent, dans de
grandes auges, & le laissoient ainsi poser quel-
ques iours, puis retournoient à le remesler &
amasser vne autre fois, iusques à ce qu'ils pen-
soient que tout le vif-argent estoit ia incorpo-
ré avec l'argent, ce qui tarδοit vingt iours &
plus, & quand il tarδοit peu, c'estoit comme
neuf iours. Du depuis l'on descourit, (comme
le desir d'acquerir est diligent) que pour ab-
breger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour
causer que le vif-argēt recueillist plustost l'ar-
gent, & ainsi ils inuenterent les buytrones où
l'on mettoit des casses pour mettre le metal,
avec du sel & du vif-argent, & par dessous met-
toient le feu petit à petit en des fourneaux faits
expres, par dessous terre, & en l'espace de cinq
ou six iours le vif-argent incorpore à soy l'ar-
gent, puis quand ils cognoissent que le mercu-
re a fait son deuoir, scauoir qu'il a du tout assé-
blé l'argēt, sans laisser rien arriere, & qu'il sen
est imbu, comme fait l'esponge de l'eau, l'in-
corporant avec soy, & le separant de la terre,
du plomb & du cuiure, avec lesquels il sengen-
dre, puis ils le tirent & separent du mesme vif-
argent. Ce qu'ils font en ceste maniere, ils met-
tent le metal en des chaudières, & vaisseaux

HISTOIRE NATURELLE

pleins d'eau, ou avec des moulinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la moustarde, & lors va sortant la terre & ordure du metal, avec l'eau qui court, & l'argent & vis-argent, comme plus pesants demeurent au fonds de la chaudiere, & le metal qui demeure est comme du sable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois avec de grâds plats de bois en des cuues pleines d'eau, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laissant l'argent & vis-argent seuls. Toutesfois il ne laisse pas de couler quelque fois vn peu d'argent & vis-argent, avec la terre & ordure, & est ce qu'ils appellét relaué, lequel ils approuffitent par apres, & en tirent ce qu'il reste. Apres d'oc que l'argent & vis-argent sont nets, & qu'ils commencét à reluire, à cause qu'il n'y reste plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel estant mis dans vn linge ils le pressent & expriment tres fort, & par ce moyen sort tout le vis-argent, qui n'est point incorporé avec l'argent, & demeure le reste fait cōme vn pain d'argent, & vis-argent, ainsi que demeure le marc des amandes, quand elles sont pressées, pour faire de l'huyle, & estant ainsi bien pressé, le marc qui demeure contient en soy seulemēt la sixiesme partie d'argent, & les cinq autres de mercure. Tellement que sil reste vn marc de soixante liures, les dix sont d'argent, & les cinquante de vis-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de sucre, creuses par le dedans, lesquelles ils font ordinairement de cent liures

pesant, puis pour separer l'argent d'avec le vis-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'un vase de terre, à la façon d'un moule à faire les pains de sucre, qui sont comme capuchons, & les courant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vis-argent se exhale en fumée, & rencontrât ce capuchon de terre, là se paissit & distille, ainsi que fait la fumée du pot au couvercle, & par un canal en façon d'allembicq, l'on reçoit tout le vis-argent qui se distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se change en la forme & figure, mais au poix il diminue de cinq parts moins qu'auparavant, & demeure cresspa & spongieux, qui est une chose digne de voir. De deux de ces pinez l'on fait une barre d'argent, du poids de soixante cinq ou soixante six marcs, & de ceste façon ils la portent essayer, quinter & marquer. L'argent tiré avec le mercure, est si fin, que iamais il n'abaisse de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & est si excellent que pour le mettre en œuvre, les orfeuvres ont besoin de l'abaisser d'alloy, en y mettant de la soude, ou mélange, cōme aussi l'on fait es maisons de la monnoye, où l'argent se met en œuvre sous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyres, (sil faut dire ainsi) pour estre affiné: que si l'on considère biē, c'est un amas tout formé, où l'on meut, l'on saçe, l'on paistrit, l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit, & recuit, passant par les pillons, sacs, auges, buytrones, chaudieres, batoirs, pressoirs, fours, & finalement par l'eau & par le feu. Je dis ce-

Matt. 3.
Eccles. 2.
Psal. 11.

HISTOIRE NATURELLE
cy, pour ce que voyant cest artifice en Potozi,
ie considerois ce que dit l'Eſcriture des iuſtes,
que *colabit eos, & purgabit quasi argentum*, & ce que
elle dit en autre part, *sicut argentum purgatum terre*
purgatum septuplum. Tellement que pour purifier
l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre &
Pierre, où il ſengendre, l'on le purge & purifie
ſept fois. car en effet ils le tourmentent & pas-
ſent par les mains ſept fois, voire d'auantage,
iuſques à ce qu'il demeure pur & ſin, ce qui eſt
de meſme, en la doctrine du Seigneur, & doi-
uent eſtre telles, & ainſi purifiées les ames, qui
doient participer & iouir de ſa pureté diuine.

CHAPITRE XIII.

*Des engins à moudre les metaux, & de
l'eſſay de l'argent.*



Our conclurre ceste matiere & ſu-
iet de l'argent & des metaux, il nous
reſte deux choſes à dire, l'vne des-
quelles, eſt de traiter des engins &
moulins, & l'autre des eſſais. I'ay deſia dit, com-
me l'on meut le metal pour receuoir le viſ-
argent, laquelle moulure ſe fait avec diuers in-
ſtrumés & engins, les vns avec des cheuaux cõ-
me des moulins à bras, & les autres comme
moulins à eau, deſquelles deux ſortes y a vne
grande quantité. Mais d'autant que l'eau qu'ils
ont là communement, n'eſt que de la pluye, il
n'y en a pas ſuffiſamment en Potozi, qu'en trois
ou quatre mois, qui ſont en Decembre, Iâuiér,

Feurier, pour ceste occasion ils ont fait des lacs & estangs qui contiennent de circuit, comme mil & six cens verges, & de profondeur trois stades, il y en a sept avec leurs escluses, tellement que quand il est besoin d'eau, l'on leue vne escluse d'où sort vn ruisseau d'eau, lequel ils reserrent aux festes. Et quand les lacs & estangs se réplissent, & que l'année est abondante en pluyes, le moudre y dure six ou sept mois, de façon que mesme pour l'argent les hommes desirent & demâent vne bonne année d'eaux en Potozi, côme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui est vne vallée distante trois ou quatre lieues de Potozi, où il court vne riuere, comme mesme en d'autres endroits. La diuersité qui est entre ces engins, est que les vns sont de six pillons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils traouillent, & de là l'on porte ce qui est moulu pour sâcher. Il y a au riuage du ruisseau de Potozi quarante huit instrumens & engins à eau de huit, dix & douze pillons, & quatre autres de l'autre costé, qu'ils appellent Tanacognugno, en la vallée de Tarapaya, y en a vingt deux tous à eau, outre lesquels y en a treute à cheual en Potozi, & plusieurs autres en d'autres endroits, tant a esté grand & est encor le desir & industrie de tirer l'argent. Lequel finalement est essayé & esprooué par les maistres à ce deputés par le roy. pour dōner l'alloy à chaque piece l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui met à chacune son numero, pour

HISTOIRE NATURELLE

ce que l'õ luy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cendres d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violet, lors le metal se fond, & ce qui est plomb se resout en fumée, & le cuiure & estaing se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu, & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi raffiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & alors il tire les creusets du feu & repese delicatement chaque morceau, regarde ce qu'il est diminué de son poids, pource que celuy qui est de haute loy diminue peu, & celuy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il voit l'alloy qu'il tient, suivant quoy il marque punctuellement chasque barre. Le poids & balance sont si delicats & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre avec la main, mais seulement avec des pincettes, & fait l'on cest essay à la lumiere de la chandelle, à fin qu'il n'y ait aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu despend le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, & qui requiert vne grande dexterité, de quoy mesme s'aide la Sainte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon

Psal. 65.

Prou. 17.27.

Dieu esprouue les siens, & pour noter & remarquer les differences des merites & valeur des ames; où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur, à fin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des hommes & de ses œuures, qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu, estant celuy qui pese l'esprit des hommes. Nous-nous contenterons de ce qui est dit sur le subject de l'argent, metaux & mines: & passerōs aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux.

Hierem 6.
Proverb. 1.

CHAPITRE XIII.

Des Esmeraudes.

Il ne sera pas hors de subject de dire quelque chose des esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auons traité, que pour ce qu'ils viennent & prennent leur origine mesme des mines & des metaux, ainsi que raconte Pline. L'esmeraude a esté anciennement en grande estime, comme le mesme autheur escrit, & luy donoit-on le troisieme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, sçauoir apres le diamant & la perle. Auiourd'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude ny la perle, pour la grande abondance que l'on a apportée des Indes de ces deux sortes de pierres, & n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté, laquelle on ne luy

Plin. lib. 37.
Cap. 5.

peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des singularitez & des choses rares, que ce qu'ils voyent estre commun ils ne l'estiment plus. L'on raconte d'un Espagnol qui au commencement de la descouverte des Indes fut en Italie, & monstra à un lapidaire une esmeralde, auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardée de pres & bien considerée comme elle estoit d'une excellente qualité & figure, respondit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monstra une autre plus grande que le lapidaire estima trois cens ducats. L'Espagnol estant enyuré de ces propos le mena en son logis, & luy en monstra un caillon tout plein, lors l'italien voyant un si grand nombre de ces esmeraudes, dist, Monsieur, celles-là vaudront bien un escu la piece. Il en est advenu autant es Indes & en Espagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richesse & abondance d'icelles qui s'y en est trouvée. Plin raconte plusieurs excellences des esmeraudes, entre lesquelles il dit, qu'il n'y a chose plus agréable ny plus salubre à la veüe, enquoy il a raison. Mais son autorité importe peu, pendât qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en un scoffion & vestement brodé de perles & esmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mil ducats, pourroit aujourdhuy avec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celui-là. Il s'en est trouvé en diuerses parties des Indes, & les

*Plin. lib. 37.
cap. 5.*

*Plin. lib. 9.
cap. 35.*

Roy de Mexique les estimoïent beaucoup, voire auoiēt accoustumé quelques vns de se percer les narines, & d'y mettre vne excellente esmeraude. Ils les mettoient aux visages de leurs idoles, mais le lieu où l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance est au nouveau Royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta & port vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iusques auiourd'huy l'on n'a point conqesté ceste terre. Les esmeraudes naissent en des pierres en forme de Crystaux, & les ay veues en la mesme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il semble se vont peu à peu espaisissant & affinant. Pource que i'en veids quelques vnes qui estoient moitié blanches & moitié vertes, d'autres toutes blanches, & d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques vnes de la grãdeur d'une noix, & s'en trouue de plus grandes; mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils estimēt avec raison pour ioyau de grand prix, & non pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne Relique, mais est le contraire. Neantmoins, sans comparaison, ce que Theophraste raconte de l'esmeraude, que le Roy de Babylone presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Gennes. Or elle auoit quatre coudées de long, & trois de large, & dit qu'au Temple de Iupi-

*Plin. lib. 37.
cap. I.*

HISTOIRE NATURELLE

ter, il y auoit vne esguille, ou pyramide, faite de quatre pierres d'esmeraudes, de quarante coudées de lóg, & en quelques endroits de quatre coudées de large, & de deux en d'autres endroits, & que de son téps il y auoit à Tyr, au temple d'Hercules, vn pillier d'esmerau- de. Il estoit parauature, cōme dit Pline, de pierre verte, qui tiroit sur l'esmerau- de fause; Cōme quelques vns veulent dire, que certains pilliers qui sont en l'Eglise cathedrale de Cordoüe, sont de pierre d'esmerau- de, & y sont depuis le temps, qu'elle fut mesquitte des roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil cinq cés quatre vingts sept, en laquelle ie vins des Indes, ils apporterēt deux cassons d'esmeraudes, dont chacun pe- zoit pour le moins quatre arrobes, d'où l'õ peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Escriture sainte celebre les esmeraudes, cōme ioyaux fort pre- cieus, on la met entre les pierres precieuses, que le grand Pontife portoit en son ephod, ou pectoral, comme celles qui ornoient les murs de la celeste Hierusalem.

Exod. 29. 39.

Apoc. 21.

CHAPITRE XV.

Des Perles.

Naintenant que nous traitons de la principale richesse que l'on apporte des Indes, il n'est pas raisonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient marguarites, & estoient aux pre-

miers temps en si grâde estime, qu'il n'appartenoit qu'aux personnes royales à en porter; mais auioird'huy il y en a telle abondance, que les Negresses mesmes en portent des chaines. Elles s'engendrent és conches ou huïstres de la mer, avec leur chair, & m'est arriué mangeant des huïstres, d'y trouuer des perles au milieu. Ces huïstres sont par dedans d'une couleur, comme de Ciel, fort viue: & en quelques endroits l'on en faiçt des cuillieres, qu'ils appellent de nacre. Les perles sont de tres-differentes formes, en la grandeur, figure, couleur, & polisseure, comme aussi en leur prix elles different beaucoup. Ils appellent les vnes aue marias; pour estre comme les petits grains du chapellet; les autres patenostres, parce qu'elles s'ôt grosses. Peu souuent l'on en trouue deux qui soient tout d'une grandeur, forme, & couleur. Pour ceste occasion les Romains (selon qu'escrit Pline) les appelloient Vnions. Quand il aduient, que l'on en trouue deux, qui se ressemblent du tout, ils haussent beaucoup de prix, speciallement pour des pendants d'oreille. J'en ay veu quelques paires, qu'ils estimøient à milliers de ducats, encor qu'elles ne fussēt pas de la valeur des deux perles de Cleopatra, desquelles Pline raconte, que chacune valoit cent mil ducats, avec lesquelles ceste folle Roine, gaigna la gageure, qu'elle auoit faiçte contre Marc-Antoine, de gaster, & despēser, en vn souper plus de cent mil ducats, d'autant que sur le desfert, elle mit vne de ces perles en de fort vinaigre, puis apres la perle estant dissoute avec le

Lib. 9. C. 35.

Ibidem.

HISTOIRE NATURELLE

vinaigre, elle la beut ainsi. Ils disent que l'autre perle fut coupee en deux, & mise au Pantheon de Rome, aux pendants d'oreille de la statue de Venus. Esope racôte de Clouis, fils du basteleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit presenter aux cōuiez entre les autres mets, à chacun vne perle riche, dissoulte en vinaigre afin de rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté des follies de ces temps là, mais celles d'auourd'huy ne sont pas moindres, attendu que nous voyons, non seulement les chapeaux & les cordons, mais aussi les botines, & les patins des femmes, de basse condition, estre tous seméz de broderie de perles. L'on pesche des perles en diuers endroits des Indes, mais la plus grande abondance est en la mer du Sud, proche de Panama, où sont les Isles qu'ils appellent, pour ceste occasion, les Isles des perlés. Mais l'on en tire auourd'huy en la mer du Nort, en plus grande quantité & de meilleures, qui est proche de la riuere, qu'ils appellent de la hache. Je veids là comme l'on en faisoit la pesche, qui se fait avec assez de coust, & de traual des pauures esclaves, lesquels se plongent six, neuf, voire douze brasses, en la mer, à chercher les huistres, lesquelles ordinairement sont attachées aux rochers, & grauiers de la mer. Ils les arrachét delà, & s'en chargent pour reuenir sur l'eau & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurent apres pour en tirer le thresor, qu'ils ont dedás. L'eau de la mer est en cest endroit tres-froide, mais encor ce leur est beaucoup plus grand traual, de retenir leur haleine, quelques fois vn grand

quart d'heure, voire demie heure, en-faisât leur pesche. Et afin que cespauures esclaves puissent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes seches, & encor en petite quantité, tellement que l'avarice leur fait faire ces abstinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuvre, en diuerses façons, & les perce-on pour faire des chaines, & y en a ja grand'abondance en quelque lieu que ce soit. En l'an mil cinq cens quatre vingts sept ie veids au memoire de ce qui venoit des Indes pour le roy, qu'il y auoit dixhuiât marcs de perles, & encore trois cassons d'auantage. Et pour les particuliers, il y en auoit mil deux cents soixante, & quatre marcs, & outre tout cela sept sachets, qui n'estoient point pezez, ce que l'on eust tenu en autre temps pour fable.

CHAPITRE XVI.

Du pain des Indes: & du Mays.

MAintenant pour traiter des plantes, nous commencerons à celles, qui sôt propres & particulieres és Indes, & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pource que les plantes ont esté creées principalement pour l'entretien de l'homme, & que la principale d'ont il prend nourriture est le pain, il sera bon de dire, quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vsent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auôs icy, vn nom propre, par lequel ils designent &

HISTOIRE NATURELLE

signifient le pain, qu'ils disent au Peru, Tâta, & en d'autres lieux, d'une autre façon. Mais la qualité & substance du pain, dont ils vivoient aux Indes, est chose fort différente du nostre, pour ce qu'il ne se trouue qu'il y eust aucun genre de froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'on se sert en Europe, à faire du pain, au lieu de cela ils vivoient d'autres sortes de grains & racines, entre lesquels, le mays tient le premier lieu, & avec raison le grain, qu'ils appellent mays, que l'on appelle en Castille, bled d'Inde, & en Italie, grain de Turquie. Et ainsi comme le froment est le plus commun grain, pour l'usage des hommes, es regions de l'ancien monde qui sont Europe, Asie, & Afrique: Ainsi aux endroits du nouveau monde, le grain de mays, est le plus commun, & qui presque s'est trouué en tous les royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neufue Espagne, au nouveau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme. Je ne trouue point, qu'anciennement es Isles de Barlouente, qui sont Cuba, saint Domingue, Iamaycque & saint Iean, ils usassent du Mays, aujourdhuy ils vsent beaucoup de la Yuca, & Caçau, dequoy nous traiterons incontinent. Je ne pense point, que le grain de mays soit inferieur au froment, en force, ny en substâce, mais il est plus chaud, & plus grossier, & engendre beaucoup de sang, d'où vient que ceux qui n'y sont point accoustumez s'ils en mangent trop, ils deuiennent enflés & rogneux. Il croist en des cannes, ou roseaux, chacun desquels porte vne ou deux grappes, ausquelles

ausquelles le grain est attaché: & combien que le grain en soit assez gros, si est-ce qu'il sy en trouue en grande quantité, tellement qu'en quelques grappes j'ay conté sept cens grains. Il le faut semer à la main vn à vn, & non pas espars. Il veut la terre chaude & humide, & en croist en plusieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'est point chose rare en ces pays de recueillir trois cens fanegues ou mesures d'une seule de semence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le fromét: l'un est gros & fort nourrissant, & l'autre petit & sec qu'ils appellent Moroche. Les feuilles & la canne verte du mays est vn manger, fort propre pour les mulles & pour les cheuaux: & leur sert aussi de paille quand elle est sèche; le grain en est de plus de substance & nourriture pour les cheuaux que n'est pas l'orge. C'est pourquoy ils ont accoustumé en ces pays de faire boire les bestes auant que leur donner à manger. Car si elles beuuoient apres ce seroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays est le pain des Indes, & le mangent communément bouilly, ainsi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons mesme mangent le ris cuit avec son eau chaude, quelquesfois le mangent rosty. Il y a du mays rond & gros comme celuy de Lucanas, que les Espagnols mangent rosty comme viande delicieuse, & a meilleure saueur que les buarbenfes ou pois rostis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuse, qui est de moudre le

HISTOIRE NATURELLE

mays, & en ayant amassé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accoustumé de presenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font mesme de ceste paste des boules rondes, & les accoustrent d'une façon qu'ils durent & se cōseruent long temps, les mangeants comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandise & delices) vne certaine façon de pastez qu'ils font de ceste paste & fleur avec du sucre, lesquels ils appellent biscuits, & mellindres. Le mays ne sert pas seulement aux Indiens de pain, mais aussi il sert de vin : car ils en font leur boisson, de laquelle ils s'enyurent plustost que de vin de raisins. Ils font ce vin de mays en diuerses façons, l'appellans au Peru Acua, & pour le nom le plus commun és Indes Chicha. Le plus fort se fait en façon de ceruoise, mettant tremper premierement le grain de mays iusques à ce qu'il se creue, par apres ils le cuisent d'une telle façon, & deuiét si fort qu'il en faut peu pour abbatre son homme. Ils appellent cestuy-là au Peru Sora, & est vn breuage deffendu par la Loy, à cause des grands inconueniens qui en prouiennent, enyurant les hommes. Mais ceste loy y est mal obseruée, d'autant qu'ils ne laissent point d'en vser, ains passent les nuicts & les iours entiers à en boire en dansans & ballans. Pline racôte que ceste façon de breuage, qui estoit de grain trempé & cuit par apres avec lequel on s'enyuroit, estoit anciennement en vsage en Espagne, en France & en d'autres prouinces, cōme aujourd'huy en Flan-

*Plin. lib. 14.
cap. 22.*

dres ils vsent de la ceruoise faicte de grain d'orge. Il y a vne autre façõ de faire l'Acua ou Chicha, qui est de mascher le mays, & faire du leuain de ce qui a esté ainsi masché, apres le faire bouillir, voire est l'opinion des Indiens, que pour faire de bon leuain, il doit estre masché par des vieilles pourriés, ce qui fait mal au cœur à l'ouir seulement, toutesfois ils ne laissent pas de le boire. La façõ la plus nette, la plus saine, & qui fait moins de dommage est de rostir ce mays, qui est celle dont vsent les Indiens, les plus ciuilibez, & quelques Espagnols mesme pour medecine: car en effect ils trouuēt que c'est vne fort salubre boissõ pour les reins, d'où vient qu'és Indes à peine se trouue-il aucun qui se plaigne de ce mal de reins, à cause de ce qu'ils boient de ce Chicha. Les Espagnols & Indiens mangent pour friandise ce mays bouilly ou rosty, quand il est tendre en sa grappe comme lait, ils le mettent au pot, & en font des saulses, qui est vn bon māger. Les reiettons du mays sont fort gras, & seruent au lieu de beurre & d'huile, tellement que le mays és Indes sert aux hommes & aux bestes de pain, de vin & d'huile. Pour ceste raison le Viceroy Dom Francisque de Tolledo, disoit que le Peru auoit deux choses riches & de grande nourriture, qui estoient le mays & le bestial du pays. A la verité il auoit raison, d'autant que ces deux choses y seruent de mil. Je demanderay plustost que ie ne respondray, d'où a esté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellēt en Italie ce grain tant profitable, grain de Tur-

quie? Car à la verité, ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline escrit estre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il escriuoit) ait quelque ressemblance avec le mays, en ce qu'il dit que c'est vn grain qui naist en roseau, & se couure de sa fueille, ayant le coupeau cōme des cheueux, & en ce qu'il est fertile. Toutes lesquelles choses ne se rapportēt pas au mil. En fin le Createur a departy & dōné à chaque region ce qui luy estoit necessaire. A ce continent il a donnē le fromēt, qui est le principal entretenemēt des hōmes, & au cōtinent des Indes il a dōné le mays, qui tiēt le secōd lieu apres le fromēt, pour l'entretènement des hōmes & des animaux.

CHAPITRE XVII.

Des Yucas, Caçau, Papas, Chunes & du Ris.



N quelques endroits des Indes l'on vŕe d'vn genre de pain qu'ils appellēt Caçau, lequel se fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca est vne grande & grosse racine qu'ils couppent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cōme en vne presse ils l'espreignēt pour en faire vne tourte, desliée & grāde, de la forme presque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font secher, & est le pain qu'ils mangēt. C'est vne chose sās gouŕt, mais qui est saine & de bōne nourriture: Pour ceste raison nous distōs (estās à S. Domingue) que c'estoit le propre manger des gourmās, car l'ō en peut māger beaucoup, sans craindre q' l'excez en face mal.

Il est besoin d'humecter la Caçaué pour la manger, d'autant qu'elle est aspre, & s'humecte facilement, avec de l'eau ou du potage, où elle est fort bonne, pource qu'elle sent beaucoup, & ainsi ils en font des capirotades. Mais elle se trempe mal-aisément en du lait ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que ces liqueurs ne la peuvent penetrer, cōme ils font le pain de froment. Il y a de ceste Caçaué l'une plus delicate que l'autre, qui est celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellēt xauxau, laquelle ils estiment beaucoup en ces parties-là. Quant à moy j'estimerois d'auantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peust estre. C'est chose merueilleuse que le suc ou eau qui sort de ceste racine lors qu'ils l'espreignēt ainsi, & qu'ils font la Caçaué, est vn venin mortel, & si l'on en boit il occit, mais le marc qui en reste est vn pain & nourriture fort saine, cōme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en son suc, cestuy-là se mange en racine, bouilly ou rosty, & est vn bon manger. La Caçaué se conserue long temps, aussi la porte-on sur mer, en lieu de biscuit. Le lieu là où l'on vse d'auantage de ce pain est aux Isles qu'ils appellent de Barlouente, lesquelles sont (comme nous auons dit) S. Domingue, Cuba, Port riche, Iamaïque, & quelques autres de ces enuirōs: à cause que la terre de ces Isles ne rapporte point de froment, ny de mays. Car lors que l'on y seme du froment, il y vient bien, & naist quant & quant en fort belle verdure, mais c'est si inegallement que l'on ne peut le recueillir.

HISTOIRE NATURELLE

lir, pource que d'une mesme semence & en un
 mesme temps l'un est en tuyau, & l'autre en
 espy, & l'autre qui ne fait que germer, l'un est
 grand, & l'autre petit, l'un n'est que de l'her-
 be, & l'autre est desia en grain: & combien que
 l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils y
 pourroient vsfer de l'agriculture du bled, si est-
 ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce fai-
 re, pour la qualité de la terre. L'on y apporte de
 la farine de la neufue Espagne ou des Canaries,
 laquelle est si humide qu'à peine en peut-on
 faire du pain qui soit profitable, & de bon
 goust. Les hosties quand nous disions la Messe se
 plioient, cōme si c'eust esté du papier mouillé;
 ce qui est causé par l'extreme humidité, & cha-
 leur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y
 a un autre extreme, & contraire à cestuy cy, qui
 est qu'en quelques endroits des Indes, il n'y
 croist de mays, ny de froment, cōme est le haut
 de la Sierre du Peru, & les prouinces, qu'ils ap-
 pellent de Colao, qui est la plus grande partie
 de ce royaume, ou la temperature est si froide
 & si seche qu'elle ne peut endurer qu'il y crois-
 se du froment, ny du Mays, au lieu dequoy les
 Indiens vsent d'un autre genre de racines qu'ils
 appellent Papas, lesquelles sont de la façon de
 turmes de terres qui sont petites racines, &
 iettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Pa-
 pas, & les laissent bien secher, au Soleil, puis les
 pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui
 se conferue ainsi plusieurs iours, & leur sert de
 pain. Il y a en ce royaume fort grande traite
 de ce Chuno, pour porter aux mines de Poto-

zi: l'on mange mesme ces Papas, ainsi fraisches bouillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce & qui croist es lieux chauds, dont ils font certaines sauces & hachis, qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'année en est bone, ils s'en resiouissent fort, pour ce que assez souuent, elles se gellent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mays des valles, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friāds, font apporter des memes lieux, de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme es Isles Philippines, ils se seruent de ris au lieu de pain, dont il y en croist de fort exquis, & en grand'abondance en toute ceste terre, & en la Chine, où il est de bonne nourriture, ils le cuisent en des pourcellaines, & apres le meslent tout chaud, avec son eaüe parmy les autres viādes. ils font mesme de ce ris, en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faisant tremper, & puis bouillir, cōme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris est vne viande qui n'est gueres moins commune, & vniuerselle, en tout le monde, que le froment, & le mays, & parauanture encor l'est il d'auantage: car outre ce qu'ils en vsent en la Chine, au Japon, es Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'est le grain, qui est le plus cōmun en Afrique, & en Ethiopie. Le ris demande beaucoup d'humidité, & presque vne terre

HISTOIRE NATURELLE

toute réplie d'eau, cōme vne prairie. En Europe, au Peru, & en Mexicque, où ils ont l'usage du bled, l'on mange le ris, pour vn mets & viande, & non pas pour pain, & le cuisent avec du lait, ou du bouillon du pot, ou d'une autre maniere. Le ris le plus exquis est celuy qui vient des Philippines & de la Chine, comme il a esté ja dit, & cecy suffise pour entendre generallyment, ce que l'on mange es Indes au lieu du pain.

CHAPITRE XVIII.

Des diuerses racines, qui croissent es Indes.



Ombiē que la terre de par deçà soit plus abondante, & plus fertile en fructs qui croissent sur la terre, à cause de la grande diuersité des arbres fruitiers, & des iardinages, que nous auōs: neantmoins quant aux racines & autres choses croissans dessoubs la terre, dōt l'on vse pour viande, me semble qu'il y en a plus grande abondance par delà. Car de ces especes de plantes, nous auōs bien icy veritablemēt des raues, des naueaux, des pastenades, des chicorees, des ciboules, des aux, & quelques autres racines profitables, mais en ce pays là, il y en a de tāt diuerses sortes, que ie ne les pourray conter. Celles desquelles maintenant il me souuient, outre le Papas, qui est le principal, il y a les Ocas, yanococas, camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, caui, totora, mani, & vne infinité d'autres especes, comme de patattres, lesquelles on mange comme vne viande delicatte, & sauoureuse. L'on a de mesme apporté aux Indes des racines

de par deçà, lesquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient d'avantage, que ne fōt pas les plantes des Indes, quād elles sont apportées en Europe; la cause en est comme ie croy d'autāt que par delà il y a plus de diuersitez de temperature que non pas par deçà, pour raison dequoy il est aisé d'esleuer, & nourrir les plantes en ces regiōs, & de les accōmoder à la tēperature qu'elles requierent. Et mesme les racines & les plātes, qui y croissēt, sās y auoir esté portées, y sont meilleures, que par deçà; car les oygnōs, les aulx, & les pastenades, ne sōt pastelles en Espagne, qu'elles sōt au Peru: pour les naueaux, ils y sont en si grāde abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits, de telle façon, que l'on m'a affermé, qu'ils ny pouuoiet espuyer l'abondāce, & force des naueaux, qui y pululoient ainsi, pour y semer du bled. Nous auōs veu assez de fois des raues plus grosses, que le bras d'un hōme, fort tēdre & de bon goust, & de ces racines que i'ay dites, quelques vnes seruēt pour viāde, & māger ordinaire, cōme les camotes, lesquelles estāt rosties, seruēt de fruit, ou de legumes. Il y en a d'autres, qui leur seruēt de delices, cōme le cochucho, qui est vne petite racine douce, que quelques vns cōfissent, pour plus grande delicatessē. Il y a d'autres racines qui sont propres pour rafraischir, cōme la xiquima qui est d'une qualité fort froide & humide, & en temps d'Esté rafraichit, & estanche la soif, mais les Papas & les oças sont les principalles pour la nourriture, & substāce. Les Indiēs estiment l'ail sur toutes les racines de l'Europe, &

HISTOIRE NATURELLE

le tiennēt pour vn fruit de grande efficace. En-
quoy ils n'ont pas faite de raison, pource qu'il
leur conforte & eschauffe l'estomach, à cause
qu'ils le mangent d'un appetit, & ainsi crud,
comme il sort de la terre.

CHAPITRE XIX.

*De plusieurs sortes de verdures, & legumes, &
de ceux qu'ils appellent concombres, pines, ou
pommes de pin, petits fruits de Chillé, & des
prunes.*

P Vis que nous auōs commencē par les
moindres plantes, ie pourray toucher
en peu de paroles, ce qui concerne les
verdures, & les porēes, & ce que les
latins appellēt Arbusta, sans toucher encoir riē
des arbres. Il y a quelques genres de ces arbris-
seaux, ou verdures aux Indes, qui sōt de fort bō
goust. Les premiers Espaignols nōmerēt beau-
coup de choses des Indes des noms d'Espagne
prins des choses à quoy ils ressemblōient le plus,
cōme les pines, cōcōbres & les prunes, cōbiē q̄
ce fussēt à la verité des fruits diuers & fort diffé-
rēs, sans cōparaison, de ceux d'Espagne, qui s'ap-
pellēt ainsi. Les pines ou pommes de Pin, sont
de la mesme façon & figure exterieure, que cel-
les de Castille: mais au dedans elles different du
tout, pource qu'elles n'ont point de pignōs, ny
d'escailles, mais le tout y est vne chair, que l'on
peut māger, quād l'escorçe en est dehors, & est
vn fruit, qui a l'odeur fort excellēte, & est fort
sauoureux, & delicieux au goust. Il est plein de

fic, & a la faueur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant couppe en morceaux, & laisse tremper quelques temps en de l'eau & du sel. Quelques vns disent, qu'il engendre la cholere, & que l'vsage n'en est pas trop sain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience, qui le puisse faire croire. Elles naissent vne à vne, comme vne canne ou tige, qui sort d'entre plusieurs feuilles, comme le lys, combien qu'elle soit vn peu plus grãde, & plus grosse. Le haut & coupeau de chaque canne est la pomme, elle croist en terres chaudes & humides, & les meilleures sont celles des Isles de Barlouente. Il n'ẽ croist point au Perũ, mais l'on y en apporte des Andes, lesquelles toutesfois ne sont ny bonnes, ny bien meurẽs. L'on presenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir donnẽ beaucoup de peine & de soucy à l'apporter des Indes, ainsi avec sa plante, car on ne l'eust peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas esprouuer le goust. J'ay veu en la neufue Espagne, de la conserue de ces pines, qui estoit fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombres ne sont point arbres non plus, mais seulement des arbrisseaux, par ce qu'ils n'ont qu'vn an de durẽe. Ils luy donnerent ce nom, pour ce que quelques vns de ces fruiçts, & la plus part, sont en longueur & en rãdeur semblables aux concombres d'Espagne, mais au reste ils sont beaucoup differens, par ce qu'ils n'ont pas la couleur verte, mais violette, ou iaune, ou blanche, & ne sont point espineux, ny scabreux, mais fort vnis & polis, ayans le goust tres-different

HISTOIRE NATURELLE

& trop meilleur que le concombre d'Espagne : car ils ont vn aigre-doux fort sauoureux quand ils sont meurs, combien que ce fruit n'ait pas le goust si aigre, comme la Pine. Ils sont fort fraiz, pleins de suc, & de facile digestion, & en temps de chaleur sont propres pour rafraischir. L'on en oste l'escorce qui est blanche, & tout ce qui reste est chair. Ils croissent en vne terre temperée, & veulent estre arrousez, & encor que pour la ressemblance ils les appellent cōcombres, il y en a beaucoup neâtmoins qui sont ronds du tout, & d'autres de differente façon, tellement qu'ils n'ont pas mesme la figure des concombres. Il ne me souuient point auoir veu de ceste sorte de plante en la neufue Espagne, ny aux Isles, mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruit de Chillé est de mesme, fort plaisant à manger, & tire presque au goust de cerises, mais en tout le reste il est fort different : d'autant que ce n'est pas vn arbre, mais vne herbe, qui croist peu, & s'espand sur la terre, iettant ce petit fruit, qui en couleur & grains ressemble quasi & approche des meures quand elles sont blanches, encore à meurir, bien que ce fruit soit plus rude, & plus grand que les meures. Ils disent que ce petit fruit se trouue naturellement aux champs en Chillé, où i'y en ay veu. L'on la seme de plâtes & de branches, & croist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils appellent prunes, sont veritablement fruits d'arbres, & ont plus de ressemblance, que les autres aux vrayes prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont

ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui sont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent est d'un goust exquis, & d'un aigret aussi bon ou meilleur que celui des cerises. L'õ estime ce fruit estre fort sain, qui cause que l'on le donne aux malades, speciallement pour prouquer l'appetit. Il y en a d'autres grandes & de couleur obscure, qui ont beaucoup de chair, mais c'est vn mâger grossier, & de peu de goust, qui sont comme Chauacanas, lesquels ont chaque vn deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porées, ie ne trouue point que les Indiens eussent des iardins de diuerses plantes & porées, mais qu'ils cultivoient la terre, en quelques endroits seulement pour les legumes, dont ils vsent, comme ceux qu'ils appellent Frisolles & Pallares, qui leur sert comme icy de guarbences, febues, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux-cy ny autres genres de legumes d'Europe, sy soyent trouuez, auant que les Espagnols y entraissent, lesquels y ont porté des plantes & legumes d'Espagne, qui y croissent & multiplient fort bien, voire en quelques endroits, ils excedent beaucoup la fertilité de par deçà. Cõme si nous parlions des mellons, qui croissent en la vallée de Yuca au Peru, desquels la racine se fait tige, qui dure plusieurs années, portant chacune des mellons, & l'accommodent comme si c'estoit vn arbre, chose que ie ne sçache point qui soit en nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre monstruosité que les callabasses ou citrouilles

HISTOIRE NATURELLE

des Indes, en la grandeur qu'elles ont, comme elles croissent, spécialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Lesquelles ils mangent le plus souuent en Careme, bouyllies ou accomodées en vne autre saulce. Il y a mil differēces de ce genre de callabasses: car quelques vnes sont tant difformes pour leur grandeur, qu'ils font de leur escorce, estant couppee par le milieu & nettoyée, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn disner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement, pour plusieurs & diuers vsages. I'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenant des grandes, où nous parlerons de Laxi, qui neantmoins est encor des petites.

CHAPITRE XX.

De Laxi ou poiure d'Inde.



On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune espicerie, qui leur fust propre, & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muscade, ou gingembre: i'aoit qu'un frere de nostre compagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits, nous ait recité, qu'en des deserts de l'Isle Iamaycque, il auoit trouué des arbres, ou croissoit du poiure. Mais l'on n'est point encor certain que c'en soit, & n'y a point mesme de traite de ces espiceries aux Indes. Le gingembre

fut porté de l'Inde à l'Espagnolle, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne sçauroit au iourd'huy que faire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de l'année mil cinq cens quatre vingts sept, l'on apporta vingt deux mil cinquante trois quintaux de gingembre à Seuille: mais l'espicerie naturelle, que Dieu a donné aux Indes Occidentales, est ce que nous appellons en Castille, poiure des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des Isles, qu'ils conquesterent. Il est dit en langue de Cusco Vchu, & en celle de Mexicque, Chili. Ceste plante est desia fort cogneue, parquoy i'en diray peu de chose, seulement l'on doit entendre, qu'anciennement entre les Indiens, elle estoit fort estimée, & en portoient aux endroits où elle ne croissoit point, comme vne marchandise de conséquence. Elle ne croist pas és terres froides, comme en la Sierre du Peru, mais aux vallées chaudes, où elle est souvent arroufée. Il y a de cet axi de diuerses couleurs, l'vn est verd, l'vn rouge, & l'autre de couleur iaulne, & y en a d'vne sorte de fort caustique, qu'ils appellent Caribe, qui est extrêmement aspre & poignant, & d'autre qui n'a point ceste aspreté, mais au contraire est si doux que l'on le peut manger seul, comme vn autre fruit. Il y en a qui est fort menu, & odoriferant en la bouche, quasi comme d'odeur de musc, & est tres-bon. Ce qui est aspre & poignant en cet Axi, sont les veines & la graine seulement: car le reste ne l'est point, attendu qu'on le mange vert & sec, entier & broyé, au pot, & en des

faulces, car c'est la principale saulce, & toute l'epicerie des Indes. Quand cet axi est prins moderément, il aide & conforte l'estomach pour la digestion: mais si lon en prend trop, il a de mauuais effets, pour ce que de soy il est fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'usage en est preiudiciable à la santé des ieunes gens, principalement de l'ame, d'autant qu'il prouoque à la sensualité, & est vne chose estrange, que combien que le feu, & la chaleur qui est en luy soit assez cogneue, par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il brusle en la bouche, & en l'estomach, neantmoins quelques vns, voire plusieurs veulent maintenir, que le poiure d'Inde n'est pas chauld, mais qu'il est froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire, qu'il en seroit tout autant du poiure, encor qu'ils m'amenassent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'un & de l'autre. Toutesfois c'est vne moquerie de dire, qu'il n'est point chauld, veu qu'il l'est extremement. L'on vse du sel, pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grand' force de le corriger, & se moderent ainsi l'un l'autre, par la contrarieté qui est entre eux. Ils vsent aussi de Tomates qui sont froids & bien sains. C'est vn genre de grain qui est gros, & plein de suc, lequel donne bon goust à la saulce, & sont bons aussi à manger. Il se trouue de ce poiure d'Inde vniuersellement en toutes les Indes, & Isles, neufue Espagne, Peru, & en tout le reste, qui est descouuert, tellement, que comme le mays est le grain le plus general pour le pain, ainsi l'axi

l'axi est l'espicerie la plus commune pour les
faulces.

CHAPITRE XXI.

Du Plane.

Enant aux grandes plantes, ou aux
arbres, le premier des Indes duquel
il est conuenable parler est le plane
ou platano, comme le vulgaire l'ap-
pelle. J'ay esté quelque temps en doute, si le
plane, que les anciens ont celebré, & celuy des
Indes estoit vne mesme espece : cestuy-cy bien
consideré, & ce qu'ils escriuent de l'autre, il n'y
a point de doute qu'ils ne soyent de diuerses
especes. La cause pourquoy les Espagnols l'ont
appellé plane (car les naturels n'auoient point
de tel nom) a esté comme és autres arbres, pour
autant qu'ils ont trouué quelque ressemblance
del vn à l'autre, en la mesme façon qu'ils ont
appellé prunes, pines, amādes, & concombres,
des choses si differentes à celles qui en Castille
sont appellées de ces noms. La chose enquoy il
me semble qu'ils trouuerent plus de ressemblā-
ce entre ces planes des Indes, & les planes que
ont celebré les anciens, a esté en la grandeur
des fueilles: pour ce que ces planes les ont tres
grandes & tres-fraïches, & les anciens les ont
tant estimez aussi pour ceste grandeur, & ceste
fraïcheur de leurs fueilles. C'est aussi vne plan-
te qui a besoing de beaucoup d'eauë, & presque
continuellement, ce qui s'accorde avec l'Escri-
ture, qui dit: *Comme le plane aupres des eaux.* Mais à *Eccl. 24.*

la verité il n'y a non plus de comparaison, ny de ressemblance de l'une à l'autre, non plus qu'il y a, comme dit le proverbe, de l'œuf à la chastaigne. Car premierement le plane ancien ne porte point de fruit, au moins ils n'en faisoient point d'estat, mais la principale occasion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause de son ombrage, par ce qu'il n'y auoit non plus de Soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne couuerture. Au contraire, la raison pourquoy l'on le doit estimer en quelque chose és Indes, voire en faire beaucoup d'estat, est à cause de son fruit, qui est tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. D'auantage le plane ancien auoit le tronc si grand, & les rameaux si espars, que Pline raconte d'un Licinius, Capitaine Romain, lequel accompagné de dixhuit de ses compagnons, print sa refection fort à l'aïse, dans le creux d'un de ces planes. Et de l'Empereur Caius Caligula, qui fassit luy & vnze cōuiez sur le haut des rameaux d'un autre plane, & là leur fit vn superbe banquet. Les planes des Indes, n'ont point de tels creux, troncs, ny rameaux. Il dit d'auantage que les anciens planes croissoient en Italie, & en Espagne, combien qu'ils y eussent esté apportez premierement de Grece, & auparauant de l'Asie: mais les planes des Indes ne croissent point ny en Italie, ny en Espagne. Je dy qu'ils n'y croissent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croissent, & ny vallent rien. Finalement la chose enquoy ils trouuent de la ressemblance entre l'un &

*Plin. lib. 2.
cap. 1.*

l'autre est fort differente. Car iacoit que la
 fueille de ces planes anciens fust grande, tou-
 tesfois elle n'estoit pas telle, ny semblable à
 ceux qui sont es Indes, veu que Pline l'accom- *Plin. lib. II.*
 pare à la fueille d'une vigne, ou de figuier. Les *cap. 16.*
 fueilles du plane des Indes sont d'une merueil-
 leuse grandeur, & sont presque suffisantes pour
 couvrir vn homme des pieds iusques à la teste,
 tellement qu'aucun ne peut mettre en doute,
 qu'il n'y ait grande difference entre l'un & l'au-
 tre. Mais posé le cas, que ce plane des Indes
 soit different de l'ancien, pour cela ie n'en me-
 rite pas moindre loiiange, mais peut estre encor
 d'auantage, à cause des proprieté tant vtiles,
 & profitables qu'il a en luy. C'est vne plante
 qui fait vn cep dedans la terre, duquel sortent
 plusieurs reiettons diuers & separez, sans estre
 ioints ensemble. Ces reiettons croissent &
 grossissent, faisant presque chacun vn arbrif-
 seau à part, & en croissant ils iettent des fueil-
 les qui sont d'un vert fin, & lissé, & de la gran-
 deur que i'ay ditte. Quand il est creu, comme
 de la hauteur d'une stade & demie, ou de deux,
 il iette vn seul rameau ou grappe de fruiçt, au-
 quel il y a quelquesfois grand nombre de ce
 fruiçt, & quelquesfois moins. I'en ay conté en
 quelques vns de ces rameaux, trois cens, dont
 chacun auoit vne paulme de long, plus ou
 moins, & estoit gros comme de deux ou trois
 doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference
 en cela, entre les vns & les autres. L'on en oste
 la coque, ou escorce, & tout le reste est vne
 chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est bon

HISTOIRE NATURELLE

à manger, sain & de bõne nourriture. Ce fruit incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accoustumé de cueillir les rameaux, ou grappes, que i'ay dit, estants verts, & les mettre en des vaisseaux où elles se meurissent, estans bien couuertes, speciallement quand il y a d'vne certaine herbe, qui sert à cet effect: si l'on les laisse meurir en l'arbre, ils en ont meilleur goust, & vne odeur tres-bonne, comme de camoisses, ou pommes douces. Ils durent presque tout le long de l'annee, à cause qu'il y a tousiours des reiettons, qui naissent de ce cep, tellement que quand l'vn acheue, l'autre commence à donner fruit, l'vn est à demy parceu, & l'autre commence à iettonner de nouveau, de façon que les vns succedent aux autres, & ainsi y a tousiours du fruit toute l'année durant. En cueillant la grappe ils couppent le reietton, d'autant qu'il n'en iette point plus d'vne, ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le cep demeure & reiette continuellement de nouveaux reiettons, iusques à ce qu'il se lasse, & vieillisse du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cèdre au pied, pour le mieux entretenir, & en fõt des bocqueteaux fort espais, qui leur sont de grand profit & reuenu, pour ce que c'est le fruit dont l'on vse le plus es Indes, & y est presque vniuersellemēt cõmun en tous endroits, iacoit qu'ils disent que son origine soit venue de l'Ethiõpie. Et à la verité les Negres en vsent beaucoup, & en quelques endroits sen seruēt au lieu

de pain, voire en font du vin. L'on mâge ce fruit de plane tout cru comme vn autre fruit, l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs sortes de potages, voire des conserues, & en toutes ces choses, il s'accōmode fort biẽ. Il y a d'vne espece de petits planes blancs & fort delicats, lesquels ils appellẽt en l'Espagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, cōme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallées. En la terre ferme & en quelques Isles y a de grands planares, qui sont cōme boqueteaux fort espais. Si la plante estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunemẽt propre, car sa focille ny ses rameaux ne peuuent brusler, & encor moins seruir de mesfrain, à cause que c'est vn bois moiuelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonse Darzilla (comme il dit) se seruit des fueilles seches de cest arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on sen pourroit seruir, veu que sa fueille est de la largeur d'vne fueille de papier, ou peu moins & longue plus de quatre fois autant.

CHAPITRE XXII.

Du Cacao & de la Coca.

Il açoit que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique, & la Coca au Pe-

HISTOIRE NATURELLE

ru, esquels deux arbres ils ont beaucoup de superstition. Le cacao est vn fruit vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel estant rosty n'a pas mauuaise saueur. Il est tant estimé entre les Indiens, voire entre les Espagnols, que c'est vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Espagne. Car comme c'est vn fruit sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en amènent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. Et l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neufue Espagne plus de cent mil charges de cacao. L'on s'en sert mesme comme de monnoye, d'autant qu'avec cinq cacaos ils achèptent vne chose, avec trente vne autre, & avec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les donner pour aumosne aux pauures qui leur demandent. Le principal vsage de ce cacao est en vn breuusage qu'ils appellent Chocholaté, dõt ils font grand cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustuméz, d'autant qu'il y a vne escume & vn bouillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimée entre les Indiens, de laquelle ils traittent & festoyent les Seigneurs qui viennent ou passent par leur terre. Les Espagnols & les Espagnolles qui sont ja accoustuméz au pays, sont extrememēt friands de ce chocholaté. Ils disent qu'ils font ce chocholaté en diuerses façons & qualitez, sçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre tēperé, & y

mettent des espics beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font des pastes qu'ils disent estre propres pour l'estomach, & contre le catarrhe. Quoy qu'il en soit, ceux qui n'y ont point esté nourris n'en font pas beaucoup curieux. L'arbre où croist ce fruiet est d'une moyenne grandeur & d'une belle façon, il est si delicat que pour garder que le Soleil ne le brusle ils plantent aupres de luy vn autre grand arbre qui luy fert seulement d'ombrage. & l'appellent la mere du cacao. Il y a des lieux où ils font ainsi que les vignes & les oliuiers sont en Espagne. La prouince qui en a plus grande abondance, pour le commerce & la marchandise est celle de Guatimalla. Il n'en croist point au Peru, mais il y croist de la coca, qui est vne autre chose où ils ont encor vne autre plusgrãde superstition qui semble estre chose fabuleuse. A la verité la traitte de la coca en Potozi se monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vse quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en consumma cent mil. Vne corbeille de coca en Cusco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout contant quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes essayez. C'est l'espece de marchandise à l'occasion de laquelle presque se font tous les marchez & foires, parce que c'est vne marchandise dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils estiment tant, est vne petite fueille verde qui naist en des arbrisseaux qui sont comme d'une

HISTOIRE NATURELLE

brasse de haut, elle croist en des terres fort chaudes & humides, & iette cest arbre de quatre mois en quatre mois ceste fueille qu'ils appellent la tresmitas ou tremoy: elle requiert beaucoup de soin à la cultiuer, pource qu'elle est fort delicate, & beaucoup d'auantage à la conseruer, apres qu'elle est cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & estroits, & en chargent les moutons du pays, qui vont avec ceste marchandise en troupes chargez de mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communément des Andes & vallées, esquelles il y a vne chaleur insupportable, & où il pleut tousiours la plus part de l'année. Enquoy les Indiens endurent beaucoup de traual & de peine pour l'entretenir, & bien souuent plusieurs y perdent la vie; parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'est pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuersité d'opinions entre quelques hommes doctes & sages, à sçauoir sil estoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de coca, ou de les laisser, mais en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment beaucoup, & au téps des Rois Inguas il n'estoit pas licite ny permis au commun peuple d'vser de la coca sans la licence du Gouverneur. L'vsage en est tel qu'ils le portent en la bouche & le maschent, succant sans toutesfois l'aualler. Ils disent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hommes graues tiennent cela pour superstition &

chose de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure imagination, mais au cõtraire i'entens qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens: car l'on en void des effects, qui ne peuvent estre attribuez à imagination, comme de cheminer quelques iournées sans manger avec vne poignée de coca, & autres effects semblables. La saulse avec laquelle ils mangent ce coca luy est assez conuenable, pource que i'en ay gusté, & a cõme le goust de Sumacq. Les Indiens la broyent avec de la cendre d'os bruslez & mis en poudre, ou bien avec de la chaux, cõme d'autres disent, ce qui leur semble fort appetissant & de bon goust, & disent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y employent librement leur argent, & s'en seruent en mesme vsage que de la monnoye. Encor toutes ces choses ne seroient point mal à propos, n'estoient le hazard & risque qu'il y a en son commerce, & à l'approprier, en quoy tant ces gens sont occupez. Les Seigneurs Inguas vsioient du coca comme de chose royalle & friande, & estoit la chose qu'ils offroient le plus en leurs sacrifices, le bruslans en l'honneur de leurs idoles.

CHAPITRE XXIII.

*Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille,
de l'anir & du cotton.*

 E maguey est l'arbre des merueilles, duquel les Nouueaux ou Chapetonés (cõme ils les appellét és Indes) ont accou-

HISTOIRE NATURELLE

stumé d'escire des miracles, en ce qu'il donne de l'eauie, du vin, de l'huile, du vinaigre, du miel, du sirop, du fil, des esguilles, & mil autres choses. C'est vn arbre que les Indiens estimēt beaucoup en la neufue Espagne, & en ont ordinairement en leurs habitatiōs quelqu'un pour entretenir leur vie. Il croist & le cultiuēt aux chāps, & a les fueilles larges & grossieres, au bout desquelles il y a vne pointe forte & aigue, qui sert pour attacher comme des esplingues, ou pour coudre cōme vne esguille, & tirēt aussi de ceste fueille cōme vn certain fil, dont ils se seruēt. Ils coupent le trōc qui est gros quand il est encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la substance de la racine, & est vne liqueur que l'on boit cōme de l'eauie qui est fresche & douce. Ceste mesme liqueur estant cuitte se tourne cōme vin, lequel deuient vinaigre en le laissant aigrir, & en le faisant boüillir d'auātage il deuient cōme du miel, & le cuisant à demy il leur sert de sirop, qui est assez sain & de bonne saueur, voire me semble meilleur que le sirop de raisins. Voila comment ils font cuire & se seruent de ceste liqueur en diuerses façōs, de laquelle ils tirēt bōne quātité, d'autāt qu'en certaine saison ils tirent par chaque iour quelques pots de ceste liqueur. Il y a mesme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rēdēt point si profitables cōme en la neufue Espagne. Le bois de cest arbre est creux & mol, & sert pour conseruer le feu, pource qu'il le retient comme vne mesche d'arquebuz, & sy garde long tēps, dōt j'ay veu que les Indiens s'en seruoient à cest

effect. Le tunal est vn autre arbre fameux en la neufue Espagne, si arbre nous debuons appeller vn mōceau de fueilles amassées les vnes sur les autres, lequel est de la plus estrange façon d'arbre, qui soit. Pource qu'il sort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceste-cy vne autre, & ainsi va croissant iusques à sa perfection, sinon que comme ses fueilles vont sortant en haut & aux costez, celles d'embas s'engrossissent, & viennent presque à perdre la figure de fueilles, en faisant vn tronc & des rameaux qui sont aspres, espineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon. Il y a des chardons, ou tunaux sauuages qui ne portent point de fruit, ou bien il est fort espineux, & sans aucun profit. Il y a mesme des Tunaux domestiques, qui donnent du fruit fort estimé entre les Indiës, qu'ils appellent Tunas, & sont de beaucoup plus grandes que les prunes de frere, & ainsi longues. Ils en ouurent la cocque, qui est grasse, & au dedàs y a de la chair, & des petits grains semblables à ceux des figues, qui sont fort doux, & ont vn bõ goust, speciallement les blanches, lesquels ont vne certaine odeur fort agreable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. Il y a vne autre sorte de Tunaux, lesquels ils estiment beaucoup d'auantage, encor qu'ils ne donnent point de fruit, & les cultiuent avec vn grand soing & diligence: & iacoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruit, neantmoins ils rapportēt vne autre commodité & profit qui est de la graine, d'autant que certains petits vers nais-

sent aux feuilles, de cet arbre, quand il est bien
cultivé, & y sont attachez, couverts d'une cer-
taine petite toile deliée, lesquels on circuit de-
licatement, & est la cochenille des Indes tant
renommée, de laquelle l'on teint en graine. Ils
les laissent secher, & ainsi secs ils les apportent
en Espagne, qui est vne grosse, & riche marchā-
dise. L'arrobe de ceste cochenille, ou graine,
vaut plusieurs ducats. On en apporta en la flot-
te de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, cinq
mil six cents soixante dixsept arrobes, qui mō-
toient à deux cens quatre vingts trois mil, sept
cents & cinquante pezes, & ordinairement il
en vient tous les ans vne semblable richesse.
Ces Tunaux croissent és terres-temperées, qui
declinent à froideur. Au Peru il n'y en croist
point encor iusques à present. l'en ay veu quel-
ques plantes en Espagne, qui ne meritent pas
toutesfois d'en faire aucun estat. Je diray aussi
quelque chose de l'Anir, combien qu'il ne viēt
pas d'un arbre, mais d'une herbe, parce qu'il sert
à la teinture des draps, & que c'est vne marchā-
dise qui s'accommode avec la graine, & mesme
qu'il croist en grande quantité, en la neufue Es-
pagne, d'où il en vint en la flotte que i'ay dit,
cinq mil deux cents soixante & trois arrobes,
ou environ, qui montent autant de pezes. Le
cotton mesme croist en des petits arbrisseaux,
& en des grands arbres qui portent comme des
pommettes, lesquels s'ouurent & donnēt ceste
filasse, & apres l'auoir cueillie la fillent, & la
tirent pour en faire des estoffes. C'est vne des
choses qui soit és Indes de plus grand profit, &

de plus d'usage, car il leur sert de lin, & de laine, pour faire des habits. Il croist en terre chaude, & y en a vne grande quantité es vallees & coste du Peru, en la neufue Espagne, es Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup d'auantage, qu'en aucun lieu que ie sache, en la prouince de Tucuman, en celle de sainte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur est le cotton le principal reuenue. L'on apporte en Espagne du cotton des Isles de S. Domingue, & en vint l'annee que i'ay dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croist le cotton ils en font de la toile dont les hōmes & les femmes vsent le plus communement, mesmes en font leurs seruiettes de table, voire des voilles de nauire. Il y en a de gros, & d'autre qui est fin & delicat. Ils le teignent en diuerses couleurs, comme nous faisons les draps de laine en Europe.

CHAPITRE XXIIII.

Des Mameyes, Guayaunos & Paltos.

 Es plantes dont nous auōs parlé sont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus necessaires, pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui sont bonnes à manger, entre lesquelles les mameyes sont estimées estans de la façon des grosses pesches, voire plus grosses. ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui sont doux,

HISTOIRE NATURELLE

& d'autres qui sont aucunement aigres, & ont l'escorce forte & dure. On fait de la conserue de la chair de ce fruit, qui ressemblé au cotignac. L'usage de ce fruit est assez bon, & encor meilleure la conserue, que l'on en fait. Ils croissent és Isles, & n'en ay point veu au Peru. C'est vn arbre qui est grand, & bien fait, d'un assez beau feuillage. Les Guayaos sont d'autres arbres qui portent communement vn mauuais fruit, plein de pepins aspres, & sont de la façon de petites pommes. C'est vn arbre mal estimé en la terre ferme, & aux Isles, car ils disent qu'il a l'odeur, comme de punaises. Le goust & saueur de ce fruit, est fort grossier, & la substance mal saine. Il y a en sainct Domingue, & és autres Isles des môtaignes toutes pleines de ces guayaos, & disent, qu'il n'y auoit point de telle sorte d'arbres, auant que les Espagnols y arriuaissent, mais que l'on les y a apportez de ie ne scay où. Cet arbre a multiplié infinimét, parce qu'il n'y a aucun animal, qui en mange les pepins, ou la graine, doù vient qu'estans ainsi semez parmi la terre, comme elle est chaude & humide, il y a ainsi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayaos, pource que le fruit n'est point rouge, mais est blanc, & n'a aucune mauuaise odeur, mais est d'un fort bon goust: & de quelque sorte de guayaos, que ce soit, le fruit en est aussi bon comme le meilleur d'Espagne, speciallement de ceux qu'ils appellent guayaos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'est vn fruit assez sain, & conuenable pour l'estomac, pource qu'il est de forte di-

gestiō, & assez froid:les Paltas au cōtraire sont chaudes & delicates. Le Palto est vn arbre grād & de beau fueillage, qui a le fruiēt, comme des grosses poires, il a dedans vn gros noyau, & tout le reste est vne chair molle, tellement que quand ils sont bien meurs, ils sont comme du beurre, & ont le goust delicat. Les paltas sont grāds au Peru, & ont vne escaille fort dure, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruiēt est en Mexique, pour la plus part fort petit, ayāt l'escorce deliee, qui se pelle comme des pōmes. Ils les tiennent pour vne viande saine, & comme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayes, guayauos, & paltos, sont les pesches, les pommes, & les poires des Indes, encor que ie choisirois plustost celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'vsage, ou peut estre, par affection, pourront estimer d'auantage ceux-cy des Indes. Ie ne doute point, que ceux qui n'ont point veu, ny gousté, de ces fruits, prendront peu de plaisir à lire cecy, voire se laisseront de l'ouyr, & moy mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abregeray en racontant quelques autres sortes de fruits. Car ce seroit chose impossible de pouuoir traiter de tous.

CHAPITRE XXV.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

 Velques vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruit, qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui

HISTOIRE NATURELLE

estoit comme du blanc manger: pource que la faueur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (si ie ne me tröpe) estoit ce qu'ils appelloient, çapotes, ou chicoçapotes, qui sont d'un goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques crollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruit surpasse en excellence tous les fruits d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent, que au goust principallemēt il surpasse tous les autres fruits, où ie ne me veux pas arrester neantmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent es lieux chauds de la neufue Espagne, & n'ay point cognoissance, qu'il y ait de tel fruit, en la terre ferme du Peru. Pour le blac manger, c'est l'Annone, ou guanauana, qui croist en terre ferme. L'Annona est de la façon d'une poire, & ainsi quelque peu aigue & ouuerte, tout le dedans est tendre & mol comme beurre, & est blanc, doux & d'un goust fort saououreux. Ce n'est pas manger blanc encor qu'il soit blanc manger, mais à la verité c'est beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il soit delicat & d'un goust saououreux, & quoy que selon le iugement d'aucuns, il soit tenu pour le meilleur fruit des Indes, il a en soy vne quantité de pepins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a esté en la neufue Espagne, où les capolies croissent aussi, qui sont comme des cerifes, & vn noyau, bien que quelque peu plus gros. Mais la forme & figure, est comme de cerifes,

rises, de bonne faueur, ayant vn doux-aigret: mais ie n'ay point veu de capollyes en autre contrée.

CHAPITRE XXVI.

De plusieurs sortes de fruitiers, des Cocos, des Amendes, des Andes, & des Amendes de Chachapoyas.



L ne seroit pas possible de raconter tous les fruits & arbres des Indes, attendu que ie ne m'en souuiens pas de plusieurs, & qu'il y en a encor beaucoup d'auantage desquels ie n'ay pas cognoissance, & me semble chose ennuyeuse de parler de toutes, dont il me souuient. Il se trouue donc d'autres genres de fruitiers, & de fruits, plus grossiers, comme ceux qu'ils appellent lucumes, du fruit desquels ils disent, par prouerbe, que c'est vn prix dissimulé, cōme les guauas, pacayes, les hobos, & les noix qu'ils appellent, emprisonnées, lesquels fruits semblent à plusieurs, estre des noix de la mesme espece que sont celles d'Espagne. Voire ils disent, que si l'on les transplātoit souuent d'vn lieu en autre, qu'ils rapporteroient des noix toutes semblables à celles d'Espagne, & ce qu'ils donnent ainsi vn fruit sauuage, & si mal plaisant est à cause qu'ils sont sauuages. En fin l'on doit bien considerer la prouidence & richesse du Createur, lequel a departy à tant de diuerses parties du mōde, telle varieté d'arbres

fruitiers, le tout pour le service des hommes, qui habitent la terre, & est vne chose admirable de voir tât de differentes formes, gousts, & effets du tout incognus, & dont on n'auoit iamais ouy parler au monde, au parauant la decouuerte des Indes. Et desquelles mesme Pline, Dioscoride & Theophraste, voire les plus curieux, n'ont eu aucune cognoissance, neantmoins toute leur recherche & diligence. Il s'est trouuè des hommes curieux de nostre tēps qui ont escript quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres, & des operations, qu'ils ont en l'usage de medecine, ausquels l'on pourra recourir, qui en voudra auoir plus ample cognoissance, parce que ie pretends traiter seulement en peu de mots & superficiellemēt ce qui me viendra en la memoire, touchant ce subiect. Neantmoins il ne me semble pas bon passer soubs silence les cocos, ou palmes des Indes, à cause d'vne proprieté qu'ils ont qui est fort notable, & remarquable. Je les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant que ce sont arbres semblables aux autres palmes. Ils sont hauts & forts, & plus ils montent en haut plus vont ils iettās des rameaux, grands & fort estendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruit qu'ils appellēt aussi cocos, dequoy ils ont accoustumè faire des vases pour boire, & disent qu'il y en a quelques vns qui ont vne vertu, & proprieté contre le poison, & pour guerir le mal de costé. Le noyau & la chair d'iceux (quand il est espoissi & sec) est bon à manger, & approche quelque peu

du gouſt de chafſaignes verdes. Quand le coco eſt en l'arbre encor tédre, tout ce qui eſt dedás eſt comme vn laiçt qu'ils boiuent par delices, & pour rafraifchir en temps de chaleur. I'ay veu de ces arbres en ſainçt Iean de port-riche & autres endroits des Indes, & m'en dirent vne choſe remarquable, que chaque mois ou Lune cet arbre iette vn nouveau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruit douze fois par an, côme ce qui eſt eſcrit en l'Apocalypſe, & à la verité il me ſemble que ce fuſt de meſme, pource que tous les rameaux ſont d'aages fort differens, les vns commencent, les autres ſont deſia meurs, & les autres le ſont à demy. Ces cocos que ie dy ſont ordinairement de la figure & groſſeur d'un petit mellon; Il y en a d'une autre ſorte qu'ils appellent coquillos, qui eſt vn fruit meilleur, dont il y en a en Chille. Ils ſont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre eſpece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainſi eſpoiſſi, mais ils ont dedans vne quãtité de petits fruits comme Amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes ſont trois fois auſſi grandes que celles de Caſtille, & leur reſſemblent au gouſt, encor qu'elles ſoient vn peu plus aſpres, & ſont auſſi humides & huilleuſes. C'eſt vn aſſez bon manger, auſſi ils s'en ſeruent en delices, faulte d'amendes, pour faire des maſſepains, & autres telles choſes. Ils les appellent amendes des Andes, pour ce que ces cocos croiſſent habondamment és Andes du Peru, & ſont ſi forts & durs, que pour les ouurir, il eſt

besoing de les frapper rudement avec vne grosse pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils rencôtroient la teste de quelqu'un, il n'auroit ià besoing d'aller plus loing. Et semble vne chose incroyable, que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres d'auantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amendes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruits semblables, tous les arbres doibuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles ie ne peux autrement appeler. C'est le fruit le plus delicat, friand, & plus sain, de tout tant que i'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'entre tous les fruits qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grandes & de plus petites que celles que i'ay dit des Andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tēdres à manger, ont beaucoup de suc, & de substance, & comme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grand feuillage. Et comme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bōne couuerture & deffense veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grande & plus poignāte, que celle des chastaignes, toutesfois quand ceste escorce est seche, l'on en tire facilement le grain. Ils racontent que les singes, qui sont fort friands de ce fruit, & desquels il y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui est la contrée de toutes, où ie sçache qu'il y ait

de ces arbres) pour ne se picquer en l'escorce, & en tirer l'amande, les iettent rudement du haut de l'arbre, sur les pierres, & les ayants ainsi rompues, les acheuent d'ouvir pour les manger à leur plaisir.

CHAPITRE XXVII.

De plusieurs & diuerses fleurs, & de quelques arbres, qui donnent seulement de la fleur, & comme les Indiens en vsent.

LEs Indiens sont fort amis des fleurs, & en la neufue Espagne, plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes de bouquets, qu'ils appellent là suchilles, avec vne telle variété & gentil artifice, que l'on n'y peut rien desirer d'auantage: ils ont vne coutume entre eux que les principaux offrent par honneur leurs suchilles, ou bouquets aux seigneurs, & à leurs hostes, & nous en donoient en telle abondance, quand nous cheminions par ceste prouince, que nous ne scauions qu'en faire, bien qu'ils se seruent auourd'huy à cet effet, des principales fleurs de Castille, pource qu'elles croissent là mieux qu'icy, comme sont les oillets, roses, iasmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres sortes de fleurs, qu'ils y ont portees d'Espagne, y profitent merueilleusement. Les rosiers en quelques endroits y croissent trop, tellement qu'ils ne donnoient point

HISTOIRE NATURELLE

de roses. Il arriua vn iour qu'vn rosier fut brulé, & les reiettons & scyons qui ietterent incontinent porterent des roses en habondance, & de là ils aprindrēt à les esmonder, & en oster le bois superflu, tellement qu'aujourd'huy ils donnent des roses suffisammēt. Mais outre ces sortes de fleurs, que l'on y a portées d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms desquelles ie ne peux pas dire: qui sont rouges, iaunes, bleües violettes, & blanches, avec mil differēces, lesquelles les Indiens out accoustumé de porter en leurs testes, comme vn plumage pour ornement. Il est vray que plusieurs de ces fleurs n'ont que la veüe, pource que l'odeur n'en est point bonne, ou elle est grossiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait qlques vnes d'excellēte odeur. Comme celles qui croissent en vn arbre qu'ils appellēt floripondio, ou porte fleur, qui ne donne aucun fruit, mais porte seulemēt de ces fleurs, lesquelles sont plus grandes que fleurs de lys, & sont quasi en forme de clochettes, toutes blāches, & ont au dedās des petits fillets comme l'on voit au lys: il ne cesse toute l'année de produire ces fleurs, l'odeur desquelles est merueilleusemēt douce & agreable, spécialement en la fraischeur du matin. Le viceroy Dom Frācisco de Tolledo, enuoya de ces arbres au roy Dom Philippe, comme vne chose digne d'estre plantée aux iardins royaux; En la neufue Espagne les Indiens estiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yolo suchil, qui signifie fleur de cœur, pource qu'elle est de la mesme forme d'un cœur, & n'est pas gueres moindre. Il

y a mesme vn autre grand arbre, qui porte de ceste sorte de fleurs, sans porter d'autre fruit, elle a vne odeur, qui est forte, & comme il me semble, trop violéte, à d'autres elle leur pourra sembler agreable. C'est vne chose assez cogneüe, que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, a la figure du Soleil, & se tourne selon le mouuement d'iceluy; Il y en a d'autres, qu'ils appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune senteur, qui soit d'estime, mais seulement sont belles à la veüe. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veüe, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ont vne saueur comme celles qui ressemblent à celle du cresson alleinois, que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fust autre chose. La fleur de granadille est tenuë pour chose remarquable, & disent qu'elle a en soy les marques & enseignes de la passion, & que l'on y remarque les clouds, la coulomme, les fouets, la couronne d'espines, & les playes, enquoy ils ne sont pas du tout eslongnez de raison, iäçoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choses, il soit besoing de quelque pieté, qui ayde à en faire croire vne partie, mais elle est fort exquisite, & tresbelle à la veüe, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruit qu'ils appellent aussi granadille, se mange, se boit, ou pour mieux dire se succe, pour rafraischir: ce fruit est doux, & selon l'opinion de quelques vns, il l'est par trop. Les Indiens ont accoustumé en leurs festes, & dances de porter

HISTOIRE NATURELLE

des fleurs en leurs mains, & les Roys & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairement avec des fleurs en la main, comme l'on void icy avec des gants. Il me semble en auoir assez dit sur ce qui concerne les fleurs. L'on vse aussi à cest effect du babilic, encor que ce ne soit point vne fleur, mais seulement vne herbe, & ont accoustumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuier, mais maintenant ils en ont si peu de soing, qu'il n'est plus auioird'huy babilic, mais c'est vne herbe qui croist autour des estangs.

CHAPITRE XXVIII.

Du Baulme.



LE souuerain Createur n'a pas seulement formé les plantes pour seruir de viande, mais aussi pour la recreation & pour la medecine & guarison de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui seruent pour la nourriture, qui est le principal: Et mesme quelque peu de celles qui seruent de recreation. Il reste donc maintenât de traiter de celles qui sont propres à la medecine, dont ie diray aussi quelque peu de chose. Et encor que toutes les plantes soient medecinales quãd elles sont bien cogneües & bien appliquées, toutesfois il y a quelques choses particulièrement, que l'on void notoirement auoir esté ordonnées du Createur pour la medecine, & pour

la santé des hommes. Comme sont les liqueurs, huilles, gommés & rezines qui prouiennent de diuerses plantes & herbes, & qui facilement demonstrent à l'expérience à quoy elles sont propres. Sur toutes ces choses le bausme avec raison est renommé pour son excelléte odeur, & beaucoup d'auantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experiméte en luy sur la guérison des maladies. Le bausme qui vient des Indes Occidentales n'est pas de la mesme espece que le vray bausme, que l'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement estoit en Iudée, laquelle Iudée (selon que Pline escrit) possédoit seule au monde ceste grandeur, iusqu'à ce que l'Empereur Vespasien l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occasion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne sont point d'vne mesme espece, c'est à cause que les arbres d'où elles sortent sont entr'eux fort differés: car l'arbre du bausme de Palestine estoit petit, & à la façon de vigne, commé raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'aujourd'huy qui l'ont veu en Orient en disent autant. Comme aussi la saincte Escriture appelle le lieu où grossit le bausme, vigne d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a avec les vignes. J'ay veu l'arbre d'où se tire le bausme des Indes, qui est aussi grand comme vn grenadier, voire approché quelque peu de sa façon, si i'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun avec la vigne, combien que Strabon escriue, que l'arbre ancien du bausme estoit de la grandeur des grenadiers.

*Plin. lib. 12.
cap. 15.*

Cant. 1.

*Strab. lib. 16.
Geograph.*

HISTOIRE NATURELLE

Mais aux accidens & operations ce sont liqueurs fort semblables, comme elles le sont en leur odeur admirable, & en la cure & guairison des playes en la couleur & en la substance, veu qu'ils racôtét de l'autre baufme, qu'il y en a de blâc, de vermeil, de verd & de noir: ce que l'on void aussi en ceux des Indes. Et tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en coupât & incisant l'escorce pour en faire distiller ceste liqueur, ainsi en font-ils de mesme en celuy des Indes, encor qu'il distille en plus grâde quantité. Et cōme en cest ancien, il y en a d'une sorte qui est tout pur, lequel ils appellent opobalsamo, qui est la propre larme qui distille, & vn autre qui n'est pas si exquis, lequel on tire du bois de l'escorce & des feuilles espraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalsami. De mesme aussi entre le baufme des Indes il y en a vn pur qui sort ainsi de l'arbre, & d'autre que les Indiens tirent en cuisant & espreignant les feuilles & le bois, mesmes ils le sophistiquent & augmentét avec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait d'avantage. Et n'est pas sans raison qu'ils l'appellent baufme, car il l'est veritablement, encor qu'il ne soit pas de la mesme espece de l'ancien, & est beaucoup estimé, & le seroit d'avantage si ce qui est auourd'huy és esmeraudes & perles n'y estoit, à sçavoir d'estre à present en grande quantité. Ce qui importe d'avantage, est l'usage, auquel il est employé de servir de chresme, qui est si necessaire en la sainte Esglise, & de telle veneration, ayât déclaré le siege Apostolique que l'on face le Chresme aux Indes avec le baufme,

*Plin. lib. 11.
cap. 15.*

& que l'on en vse au Sacremēt de Cōfirmation & aux autres Sacremens, dont l'Eglise vse. L'on apporte le bausme en Espagne de la neufue Espagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa & d'autres lieux où il abonde d'auātage, encor que le plus estimé soit celuy qui vient de l'Isle de Tollu, qui est en la terre ferme, non pas loin de Cartagene. Ce bausme est blanc, & comunémēt ils tiennent pour plus parfait le blanc que le rouge, encor que Pline donne le premier lieu au vermeil, le second au blanc, le troisieme au vert, & le dernier au noir: mais il semble que Strabon estime d'auantage le bausme blanc, cōme les nostres l'estimēt. Monardes traite amplement du bausme des Indes en la premiere & seconde partie, specialemēt de celuy de Cartagene & de Tollu, qui est tout vn. Je n'ay point trouué que les Indiens anciennemēt estimassent beaucoup le bausme, ny mesme l'employassent en vsage d'importance, encor que Monardes dise que les Indiens curoient avec iceluy leurs playes, & que de là l'apprirent les Espagnols.

*Plin. lib. 12.
Cap. 25.*

*Strab. lib.
Geograp.*

CHAPITRE XXIX.

De l'ambre, & des autres huilles, gommess & drogues que l'on apporte des Indes.



Pres le Bausme l'Ambre tient le second lieu: c'est vne autre liqueur qui est aussi odoriferante & medecinalle, mais plus espaisse de soy qui se tourne & s'espaisit en vne paste de cōplexion

HISTOIRE NATURELLE

chaude & de bon parfum, lequel ils appliquent aux playes, blesseures & autres necessitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, specialemēt au docteur Monardes, qui à la premiere partie a escrit de ceste liqueur & de beaucoup d'autres medecinalles, qui viennent des Indes. Cēt Ambre vient mesme de la neufue Espagne, laquelle a cet aduantage sur les autres prouinces en ces gommēs, liqueurs & sucz d'arbres. Qui cause qu'ils ont là abondāce de matieres, pour le parfum, & pour la medecine, comme est l'Animé, qui y vient en grand quantité, le Copal, ou suchicopal, qui est vn autre genre, comme de storax, & encens, qui a mesme d'excellentes operations, & est d'vne tres-bonne odeur, propre pour les suffumigations. Mesme la Tacamahaca, & la Caraña qui sont aussi fort medecinalles. On apporte de ceste prouince de l'huile d'aspic, duquel les medecins & peintres se seruent assez, les vns pour leurs emplastres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte mesme pour les medecins, la casse fistule, laquelle croist abondamment en S. Domingue. C'est vn grand arbre, qui porte ces cannes comme son fruit. L'on importa en la flote où ie vins de S. Domingue quarante huit quintaux de casse fistule. La salcepareille n'est pas moins cogneue, pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceste flote, cinquante quintaux de la mesme Isle. Il y a beaucoup de ceste salcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui est sous la ligne. Plusieurs se vont faire

guarir en ceste prouince , & est l'opinion de quelques vns, que les seules eaux simples qu'ils boient leur donnent santé , à cause qu'elles passent par ces racines , comme nous auons dit cy dessus, d'où elle tire sa vertu , tellement que pour suer en ceste terre , il n'est point besoing de beaucoup de couerture , ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois saint, ou bois des Indes , croist en abondance aux mesmes Isles , & est aussi pesant que le fer, tellement qu'il senfonce incōtinent en l'eau. De cestuy l'on en apporta en ceste flote trois cens cinquante quintaux, & en eust-on peu apporter vingt, voire cent mil , sil y auoit distribiō de ce bois. Il vint aussi en la mesme flote, & de la mesme Isle , cent trente quintaux de bois de Bresil, qui est si rouge enflambé & si cogneu, & dont on vse tant , pour les teintures & autres choses. Il y a és Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gommés, huilles , & drogues , de sorte qu'il n'est pas possible de les pouoir tous raconter , & est chose aussi de peu d'importance à present. Je diray seulement qu'au temps des Roys Ingvas de Cusco, & des Roys Mexiquains , il y eut beaucoup de grans personnages experts à curer & medeciner avec les simples, & faisoiet de fort belles cures, d'autant qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietés des herbes , racines, bois, & des plantes, qui croissent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a mil de ces simples, qui sont propres pour purger , comme les racines de

HISTOIRE NATURELLE

Mechoaçan, les pignons de la Puña, la conser-
 ue de Guanucquo, l'huile de figuier, & plu-
 sieurs autres choses, lesquelles estans bien ap-
 pliquees & en temps, ne sont pas (comme ils
 tiennent) de moindre efficace que les drogues
 qui viennent d'Orient. Ce qui se peut voir en
 lisant le discours qu'en fait Monardes, en la pre-
 miere & seconde partie où il traite ample-
 ment du Tabaco, ou petum, duquel l'on a fait
 de notables experiences contre le venim. Le
 Tabaco est vn arbrisseau, ou plante assez com-
 mune, qui a en soy neâtmoins des rares vertus,
 comme entre autres de seruir de contrepoi-
 son, ainsi que plusieurs & diuerses plantes, par
 ce que l'Autheur de toutes choses a departy ses
 vertus, comme il luy a pleu, & n'a point voulu
 qu'aucune chose naquist au monde ocieuse.
 Mais c'est vn autre don souuerain à l'homme
 de les cognoistre, & en sçauoir vser comme il
 conuient, ce que le mesme Createur concede à
 qui il luy plaist. Le Docteur François Hernan-
 des a fait vn bel œuure de ceste matiere, des
 plantes des Indes, liqueurs, & autres choses
 medecinalles, par l'expres commandement &
 commission de sa Maiesté, faisant peindre &
 pourtraire au naturel toutes les plantes des
 Indes, lesquelles, comme ils disent, sont en
 nombre de plus de mil deux cens, & disent que
 cet œuure a coûté plus de soixante mil ducats,
 duquel œuure le Docteur Nardus Anthonius,
 medecin Italien, a fait vn extrait curieux, &
 renuoye ausdits liures, celuy qui voudra plus
 exactement cognoistre des plantes des Indes,
 principalement pour la medecine.

CHAPITRE XXX.

Des grandes forests des Indes, des Cedres, des Ceinas, & autres grands arbres qui y sont.



Açoit que dès le commencement du monde, la terre a produit des plantes & des arbres, par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laissé d'en produire en quelques lieux plus qu'es autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'industrie des hommes ont esté transplantées & apportées d'un lieu, en autre, il y en a encor beaucoup que nature a produits de soy mesme. Je croy q de ceste sorte il y en a d'avantage au nouveau monde, que nous appellons Indes, soit en nombre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie & Afrique. La raison est, pour ce que les Indes sont d'une temperature chaulde & humide, comme nous auons monstré au secōd liure, contre l'opinion des anciens, qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauuages, & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & espaisles forests qui y sont, ausquelles l'on trauaille continuellement pour les abbatre. Il a esté besoing & nécessaire, pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees, de faire le chemin, en couppant les arbres, & essartant les buissons, de sorte que comme nous

HISTOIRE NATURELLE

l'escriuēt quelques religieux, qui l'ont esprou-
 ué, il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer
 en vniour plus d'vne lieüe. Vn de nos freres
 homme digne de foy, nous contoit, que s'estât
 esgaré & perdu dans les montagnes, sans sça-
 uoir quelle part ny par où il deuoit aller, il se
 trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut
 contraint de cheminer sur iceux sans mettre
 les pieds en terre, par l'espace de quinze iours
 entiers, & que pour y voir le Soleil, & pour re-
 marquer quelque chemin en ceste forest si es-
 paisse & pleine de bois, il auoit besoing de mō-
 ter au coupeau des plus grands arbres, pour
 de là descouuir le chemin. Qui lira le discours,
 traittant de son voyage, & combien de fois il
 fest perdu & esgaré, & les chemins qu'il a che-
 minez, les estrâges aduâtures qui luy sont ad-
 uenues, ce que j'ay escrit succinctement, pour
 me sēbler chose digne d'estre sceüe, & qui aura
 quelque peu cheminé par les montagnes des
 Indes, encor que ce ne soyent que les dixhuict
 lieües qu'il y a de Nom de Dieu à Panama,
 pourra bien penser de quelle grandeur sont
 ces forests des Indes, de sorte que n'ayant au-
 cun Hyuer en ces parties là, qui face sentir le
 froid, & que l'humidité du Ciel & de la terre y
 est si grande, que les montagnes produisent
 vne infinité de forests, & la campagne qu'ils
 appellent Sauanas, vne infinité d'herbe: il n'y
 a point de faute d'herbe pour les pasturages,
 de mesfrain pour les edifices, ny de bois à faire
 du feu. C'est vne chose impossible de pouuoir
 raconter les differences & figures de tant
 d'her-

d'arbres sauvages, d'autant que de la plus part l'on n'en sçait pas les noms. Les cedres si estimés anciennemēt sont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerses façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui sont fort odoriferens. Il y a vne grande quantité de Lauriers d'vn plaissant regard aux Andes du Peru. Aux montaignes de la terre ferme, aux Isles, en Nicaragua, & en la neufue Espagne. Comme aussi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceiuas, dequoy les Indiens font leurs canoes, qui sont des bateaux faits tout d'vne piece. L'on apporte en Espagne du mesrain de bois fort exquis de la Hadane, en l'Isle de Cube, où il y a vne infinité de semblables arbres, comme sont l'Ebene, le Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres especes, que ie ne cognois point. Il y a mesme de grands Pins en la neufue Espagne, encor qu'ils ne soient pas si forts que sont ceux d'Espagne. Ils ne portent point de pignons, mais des pommes vuides. Les Chesnes qu'ils appellent de Guayaquil, est vn bois exquis, & odoriferant, quand on le taille, mesme il y a des cannes & roseaux tres-hauts, des rameaux & petites cānes, desquels ils font des bouteilles & cruches pour puiser de l'eau, & s'en seruent mesmes en leurs bastiments. Il y a aussi le bois de manfle, dequoy ils font des arbres & masts de nauires, & les estiment aussi forts comme si c'estoit du fer. Le Molle est vn arbre de beaucoup de vertus, lequel iette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pour

HISTOIRE NATURELLE

ce qu'il est venu de là, mais il en croist aussi en la neufue Espagne, & de meilleur que celuy du Peru. Il y a mil autres sortes d'arbres dont ce seroit vn travail superflu d'é traiter, quelques vns de ces arbres sont d'une enorme grandeur, & parleray seulement d'un qui est en Tlaco Chauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Espagne. Cet arbre estant mesuré, se trouua seulement en vn creux, auoir par dedans neuf graças, & par dehors ioignant la racine, seize, & plus haut douze. Cet arbre fut frappé de foudre, depuis le haut iusques au bas, au droit du cœur, qui fit ce creux, qui y est. Ils disent que auparauant que le tonnerre fust tombé dessus, il estoit suffisant pour ombrager mil hommes. C'est pourquoy ils sy assembloyent pour faire leurs dances, bals & superstitions, neantmoins il reste encor de présent des rameaux & de la verdure, mais nō pas beaucoup. Ils ne sçauent quelle espece d'arbre c'est, sinon qu'ils disent que c'est vne espece de Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrange, lisent ce que Pline raconte du plane de Lydie, le creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, & ressembloit plustost vne cabane ou maison, que non pas creux d'arbre, son branchage vn bois entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande partie de la campagne. Par ce qui est escrit de cet arbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'esmerveiller du Tysseran, qui auoit sa maison & mestier dans le creux d'un Chastaignier. Et d'un autre Chastaignier, si ce n'estoit cestuy là mesme, dedans le creux duquel en-

*Plin. lib. 12.
cap. 1.*

troient huit hommes à cheual, & en refo-
toyent, fans ſincommoder les vns les autres.
Les Indiens exerçoient ordinairement leurs
idolatries en ces arbres, ainſi eſtranges & dif-
formes, ainſi que faiſoient meſme les anciens
Gentils, comme racontent quelques autheurs
de ce temps.

CHAPITRE XXXI.

*Des plantes & fruictiers que l'on a apportez
de l'Espagne aux Indes.*



Es Indes ont eu plus de profit, &
ont eſté mieux recompensees eſ
plantes que l'on y a portees d'Espa-
gne, qu'en autres marchandises;

pour ce que le peu qui ſont venues des Indes
en Espagne, y croiſſent peu, & y ont mal multi-
plié, & au contraire le grand nombre que l'on
a porté d'Espagne aux Indes, y vient tres-bien,
& y ſont grandement multipliees. Je ne ſçay ſi
nous deuons dire que ce ſoit, à cauſe de la bon-
té des plantes, pour donner gloire à ce qui eſt
d'icy, ou bien ſi nous dirons que c'eſt la terre,
pour la donner à ce qui eſt de delà. Finablemēt
il y a par delà, de tout ce qui ſe produit de bon
en Espagne, & en quelques endroits meilleur,
& en quelques endroits pire, comme le fro-
ment, l'orge, les porees ou verdure, & toutes
fortes de legumes, auſſi les laitues, choux, ra-
ues, oygnons, ail, perſil, naueaux, paſtenades,
berengenes, ou pommes d'Amour, ſcariolles,
betes, eſpinards, garuences ou poids, febues,

HISTOIRE NATURELLE

lentilles, & finalement tout ce qui croist par deçà de domestique, & de profit: de sorte que ceux qui y ont fait voyage, ont esté curieux d'y porter des semēces de toutes sortes, & le tout y a beaucoup fructifié, encor que ç'ait esté diuersement, sçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quāt aux arbres, ceux qui plus generallement, & plus abondamment y ont fructifié, ont esté les oranges, lymonniers, citronniers, & autres fruiçts de ceste sorte. Il y a desia en quelques endroits, comme des bois & des forrests d'orangers. Ce que trouuant estrange, ie demanday qui auoit rempli ces champs de tant d'orangiers, l'on me respondit, que cela estoit adueni fortuitement, d'autant que les oranges estans tombees à terre, & pourries, leur semence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naistre ces bois ainsi espais. Ce qui me sembla vne bonne raison. I'ay dit que c'estoit le fruiçt, qui generallement s'est plus augmenté és Indes, pour ce que ie n'ay esté en nul endroit où il n'y ait des orāges, d'autāt que toutes les Indes sōt vne terre chaulde & humide, qui est ce que requiert cet arbre. Ils ne croissent point en la Sierre, mais l'on les y apporte des valles ou coste de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils font és Isles, est la meilleure que i'ay veüe par deçà, ny par delà mesme. Les pesches, les presses, & abricots, y ont fort multiplié, & en la neufue Espagne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru fort peu de ces sortes de fruiçts, outre les pesches, & encor moins és Isles. Il y

croist des pommes & des poires, mais c'est assez moyennement, il y a des prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neufue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie realle. Il y a assez de grenades aussi, bien qu'elles soient toutes douces, car les aigres n'y sont point bien venues. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les guignes iusques aujourdhuy n'ont point encor bien fructifié es Indes, & croy que ce n'est pas faute de temperature, pour ce qu'il y en a de toutes sortes, mais peut estre faute de soing, ou par ce que l'on n'a pas bien rencontré sa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruit delicieux. Quant aux fruits grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chataignes, & n'ay point de cognoissance, que iusques aujourdhuy il y en ait creu. Les amandes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte d'Espagne pour les friands des amandes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait de nefles, ny de cormes, ce qui importe peu. Me semble que cecy doit suffire pour faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruits. Maintenant disons quelque chose des plantes de profit, que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traité des plantes, qui est desia ennuyeux.

*Des raisins, vignes, oliues, meures, &
des cannes de sucre.*

ENTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'õ en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celui qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin es Isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne, il y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Juillet & Aoust, qui les empeschent de meurir: ils sen seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au Royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tresbon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité à cause que c'est vne grande richesse en ce pays, & en bonté, parce que avec le temps ils deuiennent plus experimentez vigneron. Les vignes du Peru sont communes es vallées chaudes, où il y a des eaies, & les arrousent avec la main, parce qu'il n'y tombe point de pluyes du Ciel, & aux Lanos, & en la Sierre ellen'y vient point à temps. Il y a des en-

droits où les vignes ne sont point arroufées ny du Ciel ny de la terre, & toute fois elles ne laissent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux fosses qu'ils appellent de Villacuri, esquels lieux il se trouue des fosses ou terres enfoncées parmy les morts sablons, lesquels sont toute l'année d'une incroyable fraischeur, sans qu'il y pleue aucunement en quelque saison que ce soit, ny qu'il y ait des eaiies pour les arroufer artificiellemēt. La cause est parce que le terrouer est spongieux, & qu'il succe l'eaiie des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces sablons, ou bien c'est l'humidité de la mer (comme d'autres pensent) laquelle passant au trauers de ce sable, cause que l'eaiie n'en est pas sterile ny inutile, ainsi que le Philosophe l'enseigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceste occasion les dismes des Eglises y sont augmētez de cinq & six fois au double depuis vingt ans. Les vallées plus fertilles de vignes sont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyma & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cusco & en diuers endroits, ce qui est vn grand reuenue: Car avec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou six ducats, que si c'est vin d'Espagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Espagne au Royaume de Chillé, pource que c'est le mesme climat, mais il se gaste quand l'on l'apporte au Peru. Ils mangēt des raisins, où l'on ne peut

HISTOIRE NATURELLE

boire de vin, & est chose admirable que l'on trouue en la Cité de Cusco des raisins frais tout le long de l'année, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallées produisent du fruit en diuers mois de l'an, soit qu'ils entent les vignes en diuerses saisons, ou que ceste variété vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en soit c'est vne chose certaine qu'il y a quelques vallées qui portent du fruit tout le long de l'année. Si quelqu'un s'esmerueille de cecy il se pourra esmerveiller d'auantage de ce que ie diray, & peut estre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, desquels l'une moitié donne du fruit six mois durant, & l'autre moitié en donne les autres six mois. En Malla, qui est treize lieues distante de la Cité des Roys, y a vn figuier, duquel la moitié, qui est au costé du Sud est verte, & donne du fruit vne saison de l'année, sçauoir quãd il est Esté en la Sierre, & l'autre moitié qui est vers les Lanos du costé de la mer, est verte, & donne son fruit en l'autre saison cõtraire quand il est Esté aux Lanos. Ce qui prouient de la variété de la temperature & de l'air qui vient d'une part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y est n'est pas petit, mais il ne sort point de la prouince. Mais la soye qui se fait en la neufue Espagne se transporte és autres Royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Espagne, & y viennent bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Mistecqua, où il y a des vers à soye, & mettent en œuure la soye qu'ils en recueillent, dont ils

font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point fait iusques à present de damas, de fatins, ny de velours. Le sucre est vn autre reuenu plus grand, veu que non seulement on en consomme és Indes, mais aussi l'on en apporte beaucoup en Espagne, car les cannes croissent fort bien en diuerses parties des Indes. Ils ont basti leurs engins aux Isles, en Mexique, au Peru & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dist que l'engin à sucre de Nasca souloit valoir de reuenu, plus de trente mil pezes, par chacun an. Celuy de Chicama, ioignât Truxillo, estoit mesme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Espagne aussi ne le sont pas moins: car c'est vne chose estrange que ce que l'on gaste & consume de sucre és Indes. L'on apporta de l'Isle de saint Domingue, en la flotte où ie vins, huit cens quatre vingts & dixhuit cassons de sucre, lesquels estans comme ie les vid charger en Port-riche, chaque casse deuoit estre à mon opinion de huit arrobes pesant, qui sont deux cens. Le sucre est le principal reuenu de ces Isles, tant se sont adonnez les homes à l'appetit des choses douces. Il y a mesme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru: toutesfois il n'y a point eu encor iusques aujourdhuy aucun moulin à huille, & ne s'en fait point, parce qu'ils consomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien: ils trouuent que pour faire l'huille le coust y est plus grand que le profit. C'est pourquoy l'on y porte tout l'huille qu'il y a d'Espa-

HISTOIRE NATURELLE
gne. En cest endroit i'acheueray la matiere des
plantes, & venons aux animaux des Indes.

CHAPITRE XXXIII.

Du bestial portant laine, & des vaches.

LE trouue qu'il y a trois fortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont esté portez d'Espagne, les autres sont de la mesme espece de ceux que nous auõs en Europe, & toutefois n'y ont point esté portez par les Espagnols, & les autres sont animaux propres des Indes, & desquels l'on ne trouue point en Espagne. De la premiere sorte sont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, asnes, chiens, chats & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces especes. Le menu bestial y a beaucoup multiplié, que si l'on y pouuoit approssiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce seroit vne des plus grandes richesses qu'ils eussent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de pasturages, sans que l'herbe y diminüe en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces pasturages & herbages, que personne n'en possède en propre, mais chacun fait paistre ses troupeaux où il veut. Pour ceste raison il y a communément grande abondance de chairs, lesquelles sont à fort bon marché, mesme les autres choses qui procedēt des brebis, comme le laiçt & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laisserent perdre toutes les lai-

nes, iufques à ce que quelques vns fe mirent à les mefnager & en faire des draps & couuertes, qui a esté vn grand fecours pour le commun peuple de ceste terre : d'autant que le drap de Castille y est fort cher. Il y a plusieurs drapiers drapans au Peru, & beaucoup d'auantage en la neufue Espagne, encor que les draps que l'on y porte d'Espagne soyent beaucoup meilleurs, soit que la laine en soit plus fine, ou que les ouuriers soyent plus experts. Autresfois se sont trouuez des hommes qui possedoient soixante & dix & cent mil testes de brebis, encor qu'à present n'y en ait gueres moins. Que si c'estoit en Europe ce seroit vne tresgrande richesse, mais en ce pays-là ce n'est qu'une moyenne richesse. En plusieurs endroits des Indes, & croy que c'est en la plus grand part, le menu bestial ne fructifie & n'y profite pas bien à cause que l'herbe est haute, & la terre si vicieuse qu'il n'y peut pas bien paistre comme le grand bestial. C'est pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, desquelles y a de deux sortes. Les vnes sont domestiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme mesme en toute la neufue Espagne. De ces vaches domestiques ils sen seruent & en tirent de la commodité, tout ainsi qu'en Espagne, sçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre sorte de vaches sont sauuages qui se tiennent és montagnes & forests : c'est pourquoy on ne les dôpte point, & n'ont aucun maistre à qui elles soiēt en

HISTOIRE NATURELLE

propre tant pour l'aspreté, & espaisseur des for-
 rests, que pour la grâde multitude, qu'il y en a:
 & celuy qui le premier les tue, en est le maistre
 comme d'une beste de chasse. Ces vaches sauua-
 ges ont tellement multiplié en S. Domingue, &
 en autres endroits des enuirons, qu'elles vont
 à milliers par les campagnes & bois, n'ayant
 aucun maistre à qui elles appartiennent. L'on
 fait la chasse à ces bestes, pour leur cuir tant
 seulement, & fortét en la campagne des negres
 ou des blancs à cheual, avec leurs coupe-ia-
 rets, qui courent les toreaux & vaches, & quâd
 ils les ont frappez, & arrestez, ils leur appar-
 tiennent. Ils les escorchent, & en portent la
 peau en leur maison, laissant la chair perdue
 sans qu'il y ait personne, qui la prenne, ou em-
 porte, à cause de l'abondance qu'il y en a. Telle-
 ment qu'ils m'ont attesté en ceste Isle, qu'en
 quelques endroits l'air s'y estoit corrompu,
 pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le
 cuir que l'on apporte en Espagne est vn des
 meilleurs reuenus des Isles, & de la neufue Es-
 pagne. En la flotte de quatre vingts & sept, il
 vint de S. Domingue, le nombre de trente cinq
 mil quatre cents quarante quatre cuirs de va-
 ches, & de la neufue Espagne soixante quatre
 mil trois cents cinquante, qu'ils estimerent à
 quatre vingts seize mil cinq cents trente deux
 pezes. De sorte que quand l'on descharge vne
 de ces flottes, c'est chose admirable, de voir la
 riuere de Seuille, & cet arcenat, où se deschar-
 gent tant de cuirs, & de marchandise. Il y a aussi
 des cheures en grand nôbre, le principal proffit

desquelles est le suif, outre les cabrits, le lait, & autres commoditez qu'on en tire: d'autant que les riches, & les pauures se seruent de ce suif pour leur esclairer. car comme il y en a grande quantité, aussi y est il à fort bon conte, & plus que l'huile mesme. Il est vray que tout le suif dont ils se seruent, n'est pas seulement de celuy des masses. Ils en accommodent les marroquins pour la chauffeure, toutesfois ie n'ay point opinion qu'ils soient si bõs comme ceux que l'on y porte de Castille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus part s'y en trouue des races d'aussi bons comme les meilleurs d'Espagne, tant pour courir vne carrière & pour parade, que pour le traual, & pour faire chemin. C'est pourquoy ils se seruent pour bestes de loüage, & pour voyager, le plus ordinairement, des cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, spécialement es lieux, où se font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si grand nombre d'asnes, aussi ils ne s'en seruent gueres à cet vsage, ny pour le traual & seruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoiēt esté portéz des Canaries, & qui y auoiēt multiplié, mais assez petitement. En S. Dominique les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon que c'est auourd'huy la playe, & l'affliction de ceste Isle. Car ils mangent les brebis, & vont en troupes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les loups en Espagne:

HISTOIRE NATURELLE

de vrais chiens, il n'y en auoit point premiere-
ment és Indes, mais quelques animaux iembla-
bles à des petits chiens lesquels les Indiens ap-
pellent Alco, c'est pourquoy ils appellent du
mesme nom d'Alco, les chiens que l'on y a por-
tez d'Espagne, à cause de la ressemblance qui est
entre eux, & sont les Indiens si amis de ces pe-
tits chiens, qu'ils espargneront leur manger,
pour leur donner: tellement que quand ils vôt
par pais, ils les portēt avec eux sur leurs espaul-
les, ou en leur sein, & quand ils sont malades ils
tiennent ces petits chiens avec eux, sans se ser-
uir d'eux en autre chose que pour l'amitié &
compagnie.

CHAPITRE XXIII.

*De quelques animaux de l'Europe, que les Espa-
gnols trouuerent és Indes, & comment ils
peuent y auoir passé.*



EST vne chose certaine, que l'on a
porté d'Espagne tous ces animaux
dont i'ay parlé, & qu'il n'y en auoit
point és Indes, quand elles furent
premierement descouuertes, il n'y a pas cent
ans: car outre que c'est vne chose qui peut estre
approuuée, par des tesmoings qui i vivent enco-
res, ce en est vne prouue suffisante, de voir que
les Indiens n'ont en leur lāgue, aucun mot pro-
pre pour signifier ces animaux, mais ils se ter-
uent des mesmes noms Espagnols, cōbien qu'ils
soient corrompus. pour autant que ne cōnois-

Sans point la chose, ils prindrent le mot commun aux lieux, dont elle auoit esté apportée. J'ay trouué ceste regle bonne pour discerner, quelles choses auoient les Indiens, auparauant que les Espagnols y vinsēt, & celles qu'ils n'auoient point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient, & cognoissoient desia, & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui sont les mesmes noms Espagnols le plus communement, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espece de ceux que nous auons en l'Europe, sans qu'ils y eussēt esté portez par les Espagnols. Il y a des lions, des tigres, ours, sangliers, renards & d'autres bestes fieres & sauuaiges, dequoy nous auōs proposé vn argumēt au premier liure, sçauoir que n'estāt pas vray-semblable, qu'ils eussent passé aux Indes par mer, attendu, que c'est chose impossible de passer l'Ocean à nage, & seroit vne folie, de penser que les hommes les eussent embarquez avec eux, il s'ensuit que ce monde se continue, en quelque endroit avec l'autre nouueau, par où ces animaux peuuent auoir passé, & peuplé peu à peu ce nouueau monde: puisque suyuant l'Es-
Gera. 6.
criture ces animaux se sauuerent en l'arche de Noé, & delà ils ont multiplié au monde. Les lions que j'ay veus ne sont rouges, & n'ont point ces crins, avec lesquels on a accoustumé de les peindre. Ils sont gris, & non pas si furieux comme on les voit en peinture. Les Indiens s'amassent, & s'assemblent pour prendre &

HISTOIRE NATURELLE

chasser les lyons, & font cōme vn circuit, qu'ils appellent chaco, dont ils les enuironnent, puis les tuent à coups de pierres, de bastons, & d'autres instruments; Ces lyons mesmès ont accoustumé de grimper aux arbres, où estans montez les Indiens les tuent avec des lances, ou arballestres, & plus facilement avec des arquebuzes. Les tygres y sont plus furieux, & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuse à cause qu'ils s'eslancent, & assaillent en trahison. Ils sont tachetez, & de la mesme façon que les historiographes les peignēt. J'ay ouy quelques fois conter que ces tigres estoient animez contre les Indiens, & qu'ils n'assailloient point les Espagnols, ou bien peu, & qu'ils alloient prendre, & choisir vn Indié au milieu des Espagnols, & qu'ils les emportoiet. Les ours, qu'ils appellent en langue de Cusco, otoioncos, sont de la mesme espece, que ceux d'icy, & se terrissent. L'on y voit peu de ruches, pource que les rays de miel, qui sont és Indes, se trouuēt aux arbres & dessoubs la terre, & nō pas aux ruches, cōme en Castille. Les rays de miel que j'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellēt lechiguanas, sont d'vne couleur grise, ayant peu de suc, & ressemblent plus à vne paille douce, qu'à des rays de miel. Ils disent que les abeilles sont petites comme mouches, & qu'elles iettēt leur essain dessoubs la terre. Le miel en est aspre, & noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur, & des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Carthagene. Je n'ay point veu ny ouy parler qu'il

qu'il y ait des sangliers, mais des regnards & autres animaux qui mangent les bestes, & la volaille, il y en a plus que les pasteurs ne voudroient. Outre ces animaux qui sont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point esté portez par les Espagnols, comme sont les cerfs & autres dont y en a grande abondance en toutes les forests. Mais la plus grâde partie, est vne venaison sans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous sont sans cornes comme corcos. Il ne me semble pas difficile de croire, mais est presque certain, que tous ces animaux par leur legereté, & pour estre naturellement sauvages, ayent passé d'un monde à l'autre, par quelque endroit ou ils se ioignent, puis que aux grandes Isles & esloignees de la terre ferme, ie n'ay point de cognoissance qu'il sy en trouue, quoy que j'aye fait recherche de le descouvrir.

CHAPITRE XXXV.

Des oiseaux de par deçà qui sont és Indes, & comment ils peuvent y auoir passé.

 On pourra plus facilement croire qu'il en soit ainsi des oiseaux, & qu'il y en a de la mesme espece de ceux de par deçà, comme sont les perdrix, les tourtes, pigeons ramiers, cailles & plusieurs & diuerses sortes de faucons, lesquels l'on enuoye de la neufue Espagne & du Peru, aux seigneurs d'Espagne, d'autant qu'on en fait grande estime. Il y a mes-

HISTOIRE NATURELLE

me des Herons , & des Aigles de diuerfes sortes , & n'y a point de doute que ces especes d'oiseaux & autres semblables , n'y ayent passé bien plustost que les lions , les tigres , & les cerfs. Il se trouue aussi és Indes vn grand nombre de Perroquets , speciallement aux Andes du Peru, & és Isles de Port-riche, & S. Domingue , où ils vont par bandes , comme font les pigeons par deçà. En fin les oyseaux avec leurs ailles, vont où ils veulent, & certainement plusieurs especes d'iceux pourront bien passer le Golphe, puis que c'est chose certaine , comme Pline l'affirme , qu'il y en a beaucoup qui passent la mer, & vont en des regions fort estranges, combien que ie n'aye point leu, qu'aucuns oiseaux passent au vol vn si grand golphe , cōme est celuy de la mer Oceane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout impossible, puis que l'opinion commune des mariniers est , qu'il s'en trouue deux cens lieues , voire beaucoup d'auantage loing de la terre. Et que mesme, comme Aristote l'enseigne , les oiseaux endurent facilement estre dans l'eau, d'autant qu'ils ont peu de respiration , comme nous voyons aux oiseaux maritimes, lesquels se plōgent, & sont vn long temps dedās l'eauē. Ainsi pourra-on dire, que les oiseaux qui se treuuent à present en la terre ferme , & és Isles des Indes , ont peu passer la mer , se delassans en des Illetes, & en des terres , qu'ils recognoissent par vn instinct naturel , (comme Pline raconte de quelques vns) ou parauanture , se laissant tomber en l'eauē , quand ils sont fatiguez de

*Plin. lib. 10.
cap. 23.*

*Arist. lib. 3.
de l'art. animal. cap. 6.*

*Plin. lib. 10.
cap. 25.*

voller, & apres reprenans le vol, quand ils se font reposez quelque peu. Quant aux oiseaux que l'on void es Isles, esquelles il n'y a point d'animaux terrestres, ie tiens sans doute, qu'ils y ont passé par vne des façons susdites. Mais pour les autres oiseaux qui se treuvent en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent esté comme les animaux de la terre, qui sont de la mesme espece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oiseaux fort pesants, comme les Austruches, dont il y en a fort au Peru, lesquelles ont accoustumé d'espouuâter quelque fois les moutons du pays qui vont chargez. Mais laissant ces oiseaux, qui se gouvernent d'eux mesmes, sans que les hommes en ayent le soing, si ce n'est pour la chasse, parlons des oiseaux domestiques. Ie m'esmerueille des poulles, attendu qu'il y en auoit aux Indes, auât que les Espagnols y arriuassent, ce qui est assez prouué, par ce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poulle Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vsage le mesme prouerbe que nous auons icy, d'appeller poulle vn homme couard. Ceux qui furent à la descouuerte des Isles de Salomon racontent, qu'ils y ont veu des poulles semblables aux nostres. L'on peut entendre que la poulle estant vn oiseau si domestique, & si proffitable comme elle est, les hommes les y ont peu porter avec eux, quand ils passerent d'vn lieu en autre, comme nous voyons encor aujourd'huy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poulle, ou poul-

HISTOIRE NATURELLE

let sur la charge qu'ils portent sur leurs espaulles, & mesmes les portent facilement en leurs poulliers, & cages de ionc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'especes d'animaux & d'oiseaux de ceux de l'Europe, que les Espagnols y trouuerent, & sont celles que i'ay dittes, & d'autres fortes que d'autres pourront raconter.

CHAPITRE XXXVI.

Comme il est possible qu'il y ait és Indes quelques sortes d'animaux, dont il n'y ait point ailleurs.



Est chose plus difficile de montrer & prouuer, quel commencement ont eu plusieurs & diuerfes sortes d'animaux qui se trouuent és Indes, de l'espece desquels nous n'auons point en ce cōtinent. Car si le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'estoit point de besoing de sauuer alors toutes les especes d'oiseaux & animaux, si d'autres deuoient estre creées de nouveau: d'autre part on ne pourroit pas dire, que le monde eust esté fait & acheué és six iours de la creation, si il y eust eu encor d'autres nouvelles especes à former, & principalement des animaux parfaits, & non moins excellents, que ceux qui nous sont cogneus. Si nous disons donc que toutes les especes d'animaux furent conseruees en l'arche de Noé, il

s'enfuit que les animaux, de l'espece desquels il ne s'en trouue en d'autres endroits, qu'és Indes, y ayent passé. de ce continent, tout ainsi comme nous auons dit des autres animaux, qui nous sont cogneus. Cela supposé, ie demande comme il est possible qu'il n'en soit resté par deçà aucun de leur espece, & comme il s'en trouue seulement par delà; ou ils sont comme voyagers & estrangers. C'est à la verité vne question qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, si les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne se trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont ils esté, veu qu'il n'est demeuré aucune apparence, ny reste d'iceux en tout ce monde? Que si ils n'y ont point passé d'une autre region, comment se sont ils formez & produits par delà? Parauanture Dieu a-il fait vne autre nouvelle creation d'animaux? Ce que ie dy, de ces Pacos, & Guanacos, ie le dy de mil autres diferentes especes d'oiseaux & d'animaux de forest, qui iamais n'ont esté cogneus, ny de figure, ny de nom, & desquels il n'est fait aucune mention, soit entre les Latins, soit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce monde. Il faut donc dire, que combien que tous les animaux soyent sortis de l'Arche, neantmoins par vn instinct naturel, & prouidence du Ciel, diuers genres d'iceux s'espartirent en diuerses regions, en aucunes desquelles ils se trouuerent si bien, qu'ils n'en voulurent point partir; ou s'ils en sortirent, ne se conseruerent, ou bien en fin de

HISTOIRE NATURELLE

temps ils perirent totalement , comme l'on voit arriuer en beaucoup de choses : car si l'on y veut regarder de pres , on trouuera que ce n'est pas tant seulement vne chose propre & particuliere és Indes , mais aussi generale en beaucoup d'autres regions & prouinces de l'Asie , d'Europe, & d'Afrique , esquelles l'on dit qu'il y a de certaines especes d'animaux, qui ne se trouuent point en d'autres regions , au moins sil sen trouue ailleurs l'on reconnoist qu'ils y ont esté portez de là. Puis donc que ces animaux sont sortis de l'arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue seulement en l'Inde Orientalle, & de là se sont communiquez en d'autres regions , nous en pourrons dire autant de ces animaux du Peru, & des autres des Indes qui ne se treuuent en autre partie du monde. L'on peut bien aussi considerer sur ce subiet, si tels animaux different en espece , & essentiellement de tous les autres, ou si ceste leur difference est accidentalle, laquelle peut y auoir esté causée par diuers accidens, comme nous voyons au lignage des hommes, que les vns sont blancs , & les autres sont noirs, les vns geans , & les autres nains , & en l'espece des singes, les vns n'ot point de queüe, & les autres en ont, entre les moutons , les vns sont ras , & les autres vellus, les vns grands & forts, qui ont le col fort long , comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court comme ceux de Castille. Mais pour en parler plus sainement , qui voudra par ce discours , en mettant seulement ces differences

accidentalles , conseruer la propagation des animaux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe, prendra vne charge, de laquelle il pourra malaisément sortir à son honneur. Car si nous deuons iuger les especes d'animaux par leurs proprietéz, ceux des Indes sont si differents, que c'est appeller l'œuf chasteigne, de les vouloir reduire aux especes cogneües de l'Europe.

CHAPITRE XXXVII.

Des oyseaux, qui sont propres és Indes.



L y a aux Indes de plusieurs sortes d'oiseaux remarquables, soit qu'ils soient de la mesme espece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oyseaux, qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps est quasi plume. Ils ne s'assient point en terre, mais ils se pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainsi se reposent cōme des mouches, & choses aeriennes. Au Peru il y a des oyseaux qu'ils appellent Tomineios, si petits que beaucoup de fois i'ay douté, les voyant voler, si c'estoient abeilles, ou papillons: mais à la verité, ce sont oyseaux. Au contraire ceux qu'ils appellēt condores, y sont d'vne extrefme grandeur, & d'vne telle force, que non seulement ils ouurent & despecent vn mouton, & le mangent, mais aussi vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes, (lesquelles ie croy quant à moy estre du genre

HISTOIRE NATURELLE

des corbeaux) sont d'une estrange legereté, & ont la veüe fort aiguë, estans fort propres pour nettoyer les Citez, d'autant qu'ils n'y laissent aucunes charongnes, ny choses mortes. Ils passent la nuit sur les arbres, ou sur les rochers, & au matin viennent aux Citez se mettans sur le sommet des plus hauts edifices, d'où ils espient & attendent leur prise. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on racôte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayac, sont oyseaux plus grands, que perroquets, & leur ressemblent en quelque chose, ils sont estimez pour la diuerse couleur de leur plumage, qui est fort beau, & fort agreable. En la neufue Espagne, il y a abondance d'oyseaux, d'un excellent plumage, desorte qu'il ne s'en trouue point en Europe, qui en approchent: cōme l'on peut voir par les images de plumes, qu'ils apportēt delà, lesquels avec beaucoup de raison, sont prisés & estimez, donnans occasion de s'esmerveiller que l'on puisse faire avec des plumes d'oiseaux, vne œuvre si delicate, & si parfaitement esgalle, qu'ils semblent proprement estre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil, & vn regard si gay, si vif, & si agreable, que le peintre n'en peut pas faire de si beaux, avec son pinceau, & ses couleurs. Quelques Indiens, bons ouuriers & experts en cet art, pourtrayēt de ces plumes, & representent parfaitement ce qu'ils voyent peint avec le pinceau, de telle façon, que les peintres d'Espagne n'ont en ce point aucun auantage sur eux. Le precepteur du Prince d'Espagne Dom Philippe, luy donna

trois estampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiare, lesquelles son Alteſſe mōſtra au roy Dom Philippe noſtre ſieur, ſon pere, lesquels ſa majeſté contemplāt, & regardant de près, diſt, qu'il n'auoit iamais veu en œuure ſi petite, vne choſe de ſi grande perfection & excellence. Cōme on euſt vn iour preſenté à la Saincteté de Sixte cinquième, vn autre quarre plus grand, où eſtoit pourtrait S. François, & qu'on luy euſt dit, que les Indiens faiſoient cela de plume, il le voulut eſprouer, touchant des doigts le tableau, pour voir ſi c'eſtoit plume, d'autāt que cela luy ſembloit choſe merueilleuſe, d'eſtre ſi proprement agencé, que la veüe ne pouuoit iuger, & diſcerner ſi c'eſtoient couleurs naturelles de plume, ou ſi elles eſtoient artiſielles, de pinceau. C'eſt vne choſe fort belle, que les rays, & regard que iette vn vert, vn orengé, comme doré, & autres couleurs fines, & vne choſe digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon, on les voit comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bourg de Paſcaro. La façon eſt qu'avec de petites pinces delicattes, ils arrachēt les plumes des meſmes oiſeaux morts, & avec vne colle deſſiée qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennēt ces plumes ſi delicates, & petites de ces oyſeaux, qu'ils appellent au Peru, Tomineios, ou d'autres ſemblables, qui ont de tres-parfaites couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, ſe ſeruoient des plumes en beau-

HISTOIRE NATURELLE

coup d'autres ouvrages fort precieux, speciallement pour l'ornement des roys & seigneurs, de leurs temples, & idoles. Car il y a aussi d'autres grands oyseaux, qui ont des plumes excellentes, & tres-fines, dequoy ils faisoient des panna-ches, & plumages biguarrez, speciallement quand ils alloient en guerre, les enrichissant d'or & d'argent, fort artificieusement, qui estoit vne chose de grand prix. Les mesmes oyseaux y sont encor auourd'huy, mais ils n'en sont pas tant curieux, & n'en font plus tant de panna-ches, ny de gentilleses comme ils souloient. Il ya aux Indes d'autres oyseaux du tout contraires à ceux cy, de si riche plumage, lesquels outre ce qu'ils sont laids ne seruent d'autre chose, que de faire de la fiente, & neantmoins ne font ils pas peut estre, de moindre profit. J'ay consideré cela m'esmerueillant de la prouidence du Createur, qui a ainsi ordonné, que les autres creatures seruent aux hommes. En quelques Isles, ou Phares, qui sont ioignant la coste du Peru, l'on voit de loing des pics, & montaignes toutes blanches, & diroit-on à les voir que ce seroit de la neige, ou que tout y est vne terre blanche, mais ce sont des monceaux de la fiente de ces oyseaux marins qui vont là continuellement fienter, & y en a si grande abondance qu'elle se hausse plusieurs aulnes, voire plusieurs lançes en haut: ce qui semble chose fabuleuse. Ils vont avec des basteaux à ces Isles, seulement pour charger ceste fiente, pource qu'il n'y a autre fruit, grand ny petit en icelles; Et est ceste fiente si commode, & si profitable, que la

terre, qui en est fumée, rapporte du fruit en fort grand'abondâce. Ils appellent ceste fiète guano d'où a prins le nō la vallée, qu'ils disent de limaguana, és vallées du Peru, où ils se seruēt de ceste fiente, & est la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades & autres fruitcs y excèdent en grandeur & bonté tous les autres, & disent que c'est pource que l'eau, avec laquelle ils les arrousent, passe par de la terre, fumée de ceste fiente, qui cause la beauté de ce fruit. Tellement que ces oiseaux n'ont pas seulement la chair pour seruir de viande, le chant pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardise: mais aussi leur fiente sert pour engraisser la terre. Ce qui a esté ainsi ordonné par le Createur souuerain pour le seruice de l'homme, à fin qu'il se ressouuiēne ds recognoistre & estre loyal à celuy duquel tout son bien procede.

CHAPITRE XXXVIII.

Des bestes de chasse.

V T R E les animaux de chasse, dont nous auons parlé, qui sont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui se trouuent par delà, dont ie ne sçache point qu'il y en ait par deçà, sinon que parauanture ils y ayent esté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui sont faits comme petits porcs qui ont ceste chose estrange d'auoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-là vont par les bois en

HISTOIRE NATURELLE

troupes, ils sont cruels sans estre aucunement crainctifs, au contraire ils assailent & ont des crocs comme rasoirs, avec lesquels ils font de dangereuses blesseures & incisions, si ceuz qui les chassent ne se mettent en lieu de sauueté. Ceux qui les chassent pour les tuer plus seurement montent en des arbres où incontinent les sains ou porcs accourent & arriuent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne peuuent nuire à l'homme, & alors du haut avec vne lance ils blesent & tuent ceuz qu'ils veulent. Ils sont tres-bons à manger, mais il est besoin aussi tost leur oster & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'espine, car autrement dans vniour ils se corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui ressemblent à des cochons de lait, & les appellent Guadatinaias. Je doute s'il y auoit aux Indes auant que les Espagnols y vissent, des porcs de la mesme espee de ceuz d'Europe, d'autant qu'en la descouuerte des Isles de Salomon, il est dit qu'ils y trouuerent des poules & des porcs d'Espagne. Mais quoy que ce soit, c'est vne chose certaine que ce bestial a multiplié presque en toutes les parties des Indes fort abondamment. Ils en mangent la chair fraische, & la tiennent aussi saine & bonne comme si c'estoit du mouton, comme en Carthagene en quelques endroits ils sont deuenus sauuages & cruels, & leur fait-on la chafse comme à des sangliers, ainsi que l'on void en saint Domingue, & es autres Isles où le bestial fest habitué aux forests. En quelques endroits ils les nourrissent avec le grain de mays, & ils

fengraiffent merueilleusement à fin d'en auoir
 le sain, dont ils vsent à faute d'huile: en aucuns
 lieux l'on en fait des iambons, comme en Tol-
 luca de la neufue Espagne, & en Paria du Péru.
 Retournant donc à ces animaux de par delà,
 tout ainsi cōme les sains sont semblables aux
 porcs, quoy qu'ils soient plus petits: ainsi les
 dantes ressemblent aux petites vaches, com-
 bien qu'ils ressemblent mieux à des mulles,
 pour n'auoir point de cornes. Le cuir de ces
 animaux est fort estimé pour des collets & au-
 tres couuertes, & sont si durs qu'ils resistent
 à quelque coup que ce soit. Et comme les dan-
 tes sont deffendus par la force & durté de leur
 cuir, ceux qu'ils appellent armadillos le sont
 aussi par la multitude des escailles qu'ils ont,
 lesquels s'ouurent & se ferment comme ils veu-
 lent en façon de cuirasse. Ce sont de petits ani-
 maux qui vont par les bois, lesquels ils appel-
 lēt armadillos, à cause de la deffence qu'ils ont
 se mettans dans leurs coquilles, & les descou-
 urans quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne
 me semble pas chose de grand' valeur: mais la
 chair des yquanas est vn meilleur māger, com-
 biē qu'ils soient hydeux & horribles à la veüe:
 car ils ressemblent aux vrais lezards d'Espagne,
 encor qu'ils soient d'vn genre ambigu & dou-
 teux, d'autant qu'ils vont à l'eaie, & sortans en
 terre montent aux arbres du riuage, & comme
 ils se iettent des arbres en l'eaie, les batteaux
 se mettēt deffous qui les recueillent. Les chin-
 chilles est vn autre genre de petits animaux
 cōme escurieux. Ils ont vn poil merueilleuse-

HISTOIRE NATURELLE

ment doux & lissé, & porte l'on leurs peaux comme vne chose exquisite & salutaire pour eschauffer l'estomach & les parties qui ont besoin de chaleur moderée. Ils font des couuertes & des castellongnes du poil de ces chinchilles, & se trouuent en la Sierre du Peru, où il y a mesme vn petit animal fort cōmun qu'ils appellent cuyes, que les Indiens estiment pour vn tres-bon manger, & ont accoustumé d'offrir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont comme petits connins, & ont leurs creux & tanieres dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre: les vns sont gris, les autres blancs & les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viscachas, qui sont comme des lieures, combien qu'ils soient plus grands, ausquels ils font la chasse, & les mangent. Des vrais lieures il y en a assez grand nombre pour la chasse en quelques endroits. L'on trouue aussi des cōnins au Royaume de Quitto, mais les bons y sont venus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange, que celuy lequel pour son excessiue pesanteur & tardueté à se mouuoir, ils appellent Perico-ligero, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à chaque main, & meut ses pieds & ses mains cōme par compas & fort pesamment, & ressemblable de face à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte aux arbres, & mange des formis.

CHAPITRE XXXIX.

Des Micos ou guenonnes des Indes.

PA R toutes les montagnes de ces Isles de la terre ferme & des Andes il y a vn nôbre infiny de Micos ou guenons qui sont de la race des singes, mais differens en ce qu'ils ont vne queüe, voire fort longue. Et y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grands, voire quatre q̄ les ordinaires, les vns sont du tout noirs, les autres bays, les autres gris, & les autres tachetez & mellez. Leur legereté & leur façon de faire est admirable, pource qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent presque imiter les oiseaux. En allant de Nom de Dieu en Panama ie vids en Capira qu'une de ces guenons sauta d'un arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuere, ce qui me fit beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulent entortillans la queüe, en vne branche pour se branler, & quand ils veulent sauter en vn lieu esloigné, & qu'ils ne peuuent d'un saut y atteindre, ils vsent alors d'une gentille façon, qui est qu'ils s'attachent à la queüe les vns des autres, & font par ce moyen comme vne chaîne de plusieurs, puis apres ils se lancent & seettent auant, & le premier estant aidé de la force des autres atteint où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il aide & soustient tout le

HISTOIRE NATURELLE

reste iusques à ce qu'ils soient tous paruenus
 attachez, comme i'ay dit, à la queue les vns des
 autres. Ce seroit chose longue à raconter que
 les folies, embusches & trauerfes, & les ieux
 & gaillardises qu'ils font quand on les dressé:
 lesquelles ne semblét pas venir d'animaux bru-
 taux, mais d'un entendement humain. P'en vids
 vn en Carthagene en la maison du Gouverneur
 tellement dressé, que les choses qu'il faisoit,
 sembloient incroyables. Ils l'enuoyoit à la
 tauerne pour auoir du vin, & luy mettoient en
 vne main de l'argent & le pot en l'autre, & n'e-
 stoit pas possible de luy tirer l'argét de la main
 iusques à ce qu'on luy eust donné le pot plein
 de vin. Si les enfans le rencontroient par la rüe
 & qu'ils le vinsent agaller ou luy ietter des
 pierres, il mettoit bas le pot d'un costé & sur
 les pierres, ruant de sa part contre les enfans
 iusques à ce qu'il eust asseuré le chemin; puis
 retournoit à porter son pot; & qui plus est, en-
 cor qu'il fust bon beueur de vin (comme plu-
 sieurs fois ie luy en ay veu boire lors que son
 maistre luy en iettoit d'enhaut) neantmoins il
 n'y eust iamais touché qu'on ne luy en eust don-
 né congé. Ils me dirent mesme que sil voyoit
 des femmes fardées, il se iettoit sur elles & leur
 tiroit la coiffeure, les desac commodant & les
 voulant mordre. Cecy pourra estre addition,
 pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne pen-
 se point qu'il y ait animal qui plus approche de
 la cōueriation humaine que ceste race de gue-
 nons. Ils en racontent tant de choses, que de
 peur que l'on ne pensé que l'adiouste foy à des
 fables,

fables, ou que l'on ne les tienne pour telles, ie trouue meilleur de laisser ce subject & conclure ceste matiere, en benissant l'auteur de toutes creatures de ce qu'il a voulu creer vne espece d'animaux seulement pour la recreation & le plaisir des hommes. Quelques vns ont escrit que l'on apportoit ces micos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'estoit de l'Orientale.

CHAPITRE XL.

Des vicuignes & taruignes du Peru.

L N T R E les choses remarquables des Indes du Peru sont les vicuignes & moutons du pais qu'ils appellent, qui sont des animaux traictables & de beaucoup de profit. Les vicuignes sont sauvages, & les moutons est vn bestial domestique. Quelques vns ont pensé que les vicuignes sont ce qu'Aristote, Pline & autres auteurs traictent, quand ils escriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui sont cheures sauvages, & leur portent certainement quelque ressemblance pour la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & pour ressembler aussi en quelque chose aux cheures: mais en effect elles ne sont point d'une mesme espece; car les vicuignes n'ont point de cornes, mais celles-là en ont, comme Aristote raconte. Ce ne sont point non plus les chieures de l'Inde Orientale, de l'espece desquels ils tirent les pierres de bezaar: car s'ils sont de ce genre, ce seroit vne espece

*Arist. lib. 3. de
partib. ani-
mal. cap. 2.
lib. 10. cap.
72.*

HISTOIRE NATURELLE

diuerſe : comme en la race des chiens l'eſpece du maſtin eſt autre que celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne ſont point auſſi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la prouince de là neufue Eſpagne, leſquels ils appellent là bezaars, d'autant que ceux-là ſont de l'eſpece des cerfs & venaiſon. Neantmoins ie ne ſçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux ſinon au Peru & en Chillé, qui ſont prouinces ioignâtes l'vne de l'autre. Les vicugnes ſont plus grandes que les cheures, & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirât à couleur de roſe ſeche, quelque peu plus claire; ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils païſſent & ſe retirent és endroits les plus hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas. La neige ny la gelée ne les offense point, au cōtraire il ſemble qu'elle les recrée. Ils vont en troupe & courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques beſtes, ils ſ'enfuyent comme beſtes fort timides, & en fuyant ils chaffent deuant eux leurs petits. L'on ne ſ'apperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'eſt pourquoy les Roys Inguas auoiēt deffendu la chaffe des vicugnes, ſi ce n'eſtoit pour leurs feſtes, & par leur commandement. Quelques vns ſe plainnēt que depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on a donné trop de licēce à la chaffe des vicugnes, & qu'ils ſont diminuez pour ceſte occaſion. La maniere de chaffer dont les Indiens vſent eſt de ce chaco, qui eſt, qu'ils ſ'amaffent pluſieurs hommes enſemble, quelquefois iuſques à mil ou trois mil,

voire d'auantage, & entourant vn grand espace de bois, vont chassant la venaison, iusques à ce qu'ils se soient ioints de tous costez, par ce moyen ils en prennent d'ordinaire de trois à quatre cens ou enuiron, & lors ils prennent ce qu'ils veulent, laissant aller le reste, specialement les femelles pour la multiplication. Ils ont accoustumé de tondre ces animaux, & de faire de leur laine des couuertes & castelognes de grand prix, pource que ceste laine est comme vne soye blanche qui dure long temps, & comme la couleur est naturelle & nō point de teinture, elle est perpetuelle. Les estoffes faites de ceste laine sont fort fraisches & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles sont profitables pour l'inflammation des reins, & autres parties temperans la chaleur excessive. La mesme vertu a ceste laine quand elle est mise en des matelas. C'est pourquoy quelques vns en vsent à ceste fin, pour l'experience qu'ils en ont. Ils disent d'auantage, que ceste laine ou couuerture faite d'icelle est medecinalle pour d'autres indispositions, comme pour la goutte: toutefois ie n'ay pas cognoissance qu'on en ait fait aucune experiēce certaine. La chair de ces vicignes n'est pas bōne, encor que les Indiens la magēt, & qu'ils en font de la cecine ou chair seché, pour les effects de la medecine. Ie diray ce que j'ay veu. Cheminant par la Sierre du Perou, i'arriuy en vn tambo ou hostellerie vn soir, estant affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vouloient sortir dehors (qui est vn accident, lequel ordi-

HISTOIRE NATURELLE

nairement aduient en ces parties-là, d'autant que l'on passe des lieux couuerts de neige, qui causent cest accident en les regardant.) Estant donc couché avec telle douleur que ie perdois presque patience, arriua vne Indienne, qui me dist, Pere, mets toy cela aux yeux, & tu seras guaruy, c'estoit vn morceau de chair de vicugne tuée nouuellement, & encor toute sanglante. I'vsay de ceste medecine, & incontinent ceste douleur s'appaisa, & peu de tēps apres me quitta du tout. Outre les chacos que i'ay dit, qui est la façon generale & plus commune de chasser és Indes, ils ont accoustumé d'en vsfer d'une autre particuliere pour les prendre, qui est, qu'en approchant assez pres ils iettent des cordeaux avec certains plombs, qui prennent & se meslent entre leurs pieds, & les empeschent qu'ils ne peuuent courir, par ce moyen ils prennent la vicugne. La principale raison pourquoy cest animal est estimé, est à cause des pierres de bezaar qui se trouuēt en luy, desquelles nous traiterōs cy apres. Il y a vn autre gēre d'animaux, qu'ils appellēt tarugas, lesquels aussi sont fauuaiges, & sont plus legers que les vicugnes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendātes, & ne marchent point en troupes comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seules, & communément en des lieux tres-hauts. L'on tire mesme des pierres de bezaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

CHAPITRE XLI.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.



L n'y a chose au Peru de plus grãde richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellent moutons des Indes, & les Indiẽs en langue generale l'appellent

Lama. Car tout bien considerẽ c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux que l'õ cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestemẽt, cõme ils font des brebis en Espagne. D'auantage ils en tirent la cõmoditẽ de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de besoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costẽ il n'est point de besoin de despendre à les ferrer, ny en selles ou en basts, & nõ plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuitement se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs: de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn mesme animal. Et comme c'est vne natiõ pauure, il a voulu aussi les exempter en ce poinct de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutons ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres sont ras & de peu de laine, aussi sont-ils meilleurs pour la charge: ils sont plus grands que des grands moutons, & moindres que des

HISTOIRE NATURELLE

veaux, & ont le col fort long à la semblance d'un chameau, dont ils ont bien besoin: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'un col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tous blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez qu'ils appellent Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux, pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons, & des sacrifices. La chair en est bonne, encor qu'elle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate, que l'on scauroit manger, toutesfois l'on n'en consume pas beaucoup à manger, pource que le principal fruit & profit, qu'ils raportent est la laine, pour faire des draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuvre, & font des estofes dont ils se vestēt, l'une qui est grossiere & cōmune, qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertes, & autres ouurages exquis, qui sont de longue durée & ont vn assez beau lustre, approchāt comme du misoye, & ce qu'ils ont de singulier, est leur façon de tistre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulent, sans que l'on voye aucun finit ny bout, en toute vne piece. L'Inyat roy du Peru auoit de grands maistres ouuriers à faire ceste matiere de Cumbi, & les principaux residoyent au cartier de Capachica, joignant le grand lac de Titicaca. Ils taignent

ceste laine de diuerses couleurs tres-fines, avec plusieurs sortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differens ourages, de grossiers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens, & Indiennes y trauillent en la Sierre, & ont leurs mestiers en leur maison, sans qu'ils ayēt besoin d'achepter ny faire faire les estofes, qu'ils vsent chez eux. Ils font de la chair de ce bestial: du Cuschargui, ou chair sechée, qui leur dure long temps, & en font grand estime. Ils ont accoustumé de conduire des bandes de ces moutons, chargés comme voituriers, & vont en vne bande trois cents ou cinq cents, voire mil moutons, lesquels portent du vin, du may, du coca, du chuno, du vif argēt, & toute autre sorte de marchandise, & qui plus est de l'argent la meilleure de toutes. Car l'on porte les barres d'argent, depuis Potōzi iusques en Ariqua, où il y a soixante & dix lieuës, & auoient autres fois accoustumé de les porter à Arequipa, qui sont cent cinquante lieües: le me suis beaucoup de fois esmerueillé de voir ces troupes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup d'auantage, qui sont plus de trois cēts mil ducats, sans autre garde ny escorte, que quelques Indiens, qui seruent seulement pour guider les moutons & les charger & descharger, ou pour le plus quelque Espagnol, & dormēt ainsi toutes les nuits, au milieu des champs sans autre garde, que cela. Et neantmoins en vn si long chemin & avec si peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ait faute, ou perte d'aucune chose sur vn si grand nombre d'argent, tant

est grande la seureté, deffoubs laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairement vn de ces moutons, est comme de quatre ou six arrobes, quand le voyage est long ils ne cheminent par iour, que deux ou trois lieües, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellét, qui sont ceux qui conduisent les troupes, & bandes, ont leurs gistes, & repaires ordinaires, qu'ils cognoissent où il y a de l'eauë, & des pasturages, & là ils deschargent & font leurs tentes y faisans du feu & accommodans leur manger, & ne sont pas trop mal, encore que ce soit vne façon de cheminer assez flegmatique & tardiuë. Quand il n'y a point plus d'vne iournée de chemin à faire, vn de ces moutons porte bien huit arrobes pezant, & d'auantage, & chemine avec sa charge, vne iournée entiere de huit ou dix lieües, ainsi qu'en ont vsé de pauures soldats, qui cheminoient par le Peru. Tout ce bestial se plaist en vn air froid, & pour ceste occasiõ, il se trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos, à cause de la chaleur. Il arriue quelques fois que ce bestial est tout couuert de glace, & de gellée, & neantmoins demeure sain, & se porte fort bien. Les moutons ras sont plaissans à regarder, pource qu'ils s'arrestét au chemin, & haussent le col, regardans les personnes fort attentiument, & demeurent là ainsi vne longue espace de temps, sans se mouuoir, ny faire semblant de crainte, ny de contentement: ce qui donne occasion de rire, les voyät ainsi arrestez; Encor que quelques fois ils s'espouuantét subitement, & s'en courent avec la charge, iuf-

ques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouuans atteindre, on est contraint de les tuer, & tirer à l'arquebuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquefois. Les Pacos se faschent & s'obstinent contre la charge, se couchans avec icelle, sans qu'on les puisse faire releuer, mais plustost se laisseront ils couper en mil pieces que de se mouuoir, quand ce despit leur viét, d'où est venu le prouerbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'un s'est empacqué, pour signifier, qu'il s'est obstiné: d'autant que quand ces animaux se faschèt, c'est avec excès. Le remede que les Indiens ont alors, est de s'arrester, & s'asseoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de caresses, iusques à ce qu'il oste sa fascherie, & qu'il se releue, & auient quelques fois, qu'ils sont contraints d'attendre deux, ou trois heures, iusques à ce qu'il soit desempacqué & desennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute vifue, celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infectast le reste: pource que c'est vn mal fort contagieux, & qui va de l'un à l'autre. Vn Indien, qui aura vn ou deux de ces moutons, n'est pas réputé pauure, car vn de ces moutons de la terre, vaut six & sept pezes. essayez, & d'auantage selon le temps & les lieux.

Des pierres bezaars.

A pierre bezaar se trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy dessus, estre propres & particuliers du Peru, de laquelle quelques auteurs de nostre temps ont escrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoissancé. Pour le subiet present, il suffira de dire que ceste pierre qu'ils appellent bezaar, se trouue en l'estomach & ventre de ces animaux, quelquesfois vne seule, & quelques fois deux, & trois, & quatre. Elles sont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes sont petites, comme auelline, & encor moindres, les autres sont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes aussi grâdes comme vn œuf de poule, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme les vnes sont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de plusieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de grises, de verd brunes, d'autres qui sont comme dorees. Ce n'est pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles sont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres sont formees, & composées de diuerses tunicques, ou pelli-

cules, & les vnes sur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuerses sortes d'animaux fiers & domestiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adioustent vne autre espece, qu'ils disent estre chieures sauuages, & sont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres sortes d'animaux sont fort cogneues au Peru, & en auons desia traitté cy dessus. Les Guanacos, où moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noirettes, & ne sont pas tant estimees, ny approuuees, pour l'vsage de la medecine. On tire les plus grosses pierres de beazaar, des vicunes, & sont grises, ou blanches, ou de verd obscur, lesquelles sont tenues pour les meilleures. L'õ estime que celles des Tarugues, sont les plus excellentes, dont il y en a quelques vnes bien grosses, elles sont cõmunement blâches, tirans sur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules, communement plus grosses & espaissees que les autres. L'on trouue la pierre beazaar, esgallement autant aux males qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendent, ruminent, & ordinairement paissent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enseignement de leurs peres & anciens, que en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a plusieurs herbes & animaux venimeux, lesquels empoisonnent l'eatie, & les pasturages, où ils boient & mangent, & où ils fleurissent. Desquelles herbes venimeuses il y en

HISTOIRE NATURELLE

a vne qui est fort cogneüe de la vicugne par vn instinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, lesquels mangent ceste herbe, & par le moyen d'icelle ils se preseruent du poison des eaux & des paturages, & ainsi disent ils que de ceste herbe se forme en leur estomach ceste pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poison, & ces autres operations merueilleuses. C'est l'opinion & tradition des Indiens, descouuerte par des personnes fort experimentez au Royaume du Peru, ce qui s'accorde avec la raison, & avec ce que Pline raconte des chieures montagneres, lesquelles se nourrissent, & paissent de poison, sans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, chieures & veaux, de l'espece de ceux de Castille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paissent és mesmes roches que font les autres, respondent qu'ils ne croyent pas que ces susdits animaux de Castille, mangent ceste herbe, & qu'ils ont mesme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela semble s'accorder avec ce que nous sçauons, qu'en la neufue Espagne il se trouue des pierres de bezaar, combien qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guanacos, mais seulement des cerfs, en quelques vns desquels l'on trouue ceste pierre. Le principal effet de la pierre bezaar, est contre le venin & maladies venimeuses, encor qu'il y ait sur ce de diuerses opiniõs, & quelques vns tiennent cela pour mocquerie, les autres en font des miracles. Comment que c'en soit, c'est

*Plin. lib. 10.
cap. 72.*

vne chose certaine, qu'elle est de grande operation, quand elle est appliquée à temps, d'une façon conuenable, ainsi que les herbes, & à des personnes capables & disposees. Car il n'est pas de medecine, qui guarisse infalliblement tousiours. En Espagne, & en Italie, l'on a veu d'admirables effects de ceste pierre, contre le Tauerdette, qui est vne espèce de peste, mais non pas tant au Peru. L'on l'applique, pillée & mise en quelque liqueur, qui se puisse accommoder pour la guerison de la melancholie, mal caduc, fiebres pestilentieuses, & pour plusieurs sortes de maladies. Les vns la prennent avec du vin, les autres avec du vin-aigre, avec eaüe dazahac, de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres sortes, que dirôt les medecins & apoticairees. La pierre de bezaar n'a aucune saueur propre, comme mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables, & n'y a point de doute, que l'Autheur de tout cest vniuers, n'ait donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pierres de bezaar, qui viennent de l'Inde Orientale, ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, lesquelles sont de couleur oliuaistre, le second celles du Peru, & le troisieme celles de la neufue Espagne. Depuis que l'on a commencé de faire estat de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont sophistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croyent que ce sont pierres fauses, & vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes fort fines, & de petites qui sont contrefai-

tes. L'esprouue & experience, est le meilleur maistre de les cognoistre. Vne chose est digne d'admirer, qu'ils naissent & se forment sur des choses soit estranges, comme sur vn fer d'esguillette, sur vne esplingue, ou sur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent ils pas, qu'elle soit faulse, pour ce qu'il arriue que l'animal peut auoir auallé cela, & que la pierre se caille, & sepaifit là dessus, qui va croissant, vne coquille l'vne sur l'autre, & ainsi saugmente. Je veids au Peru, deux pierres fondees & formees sur des pignons de Castille, ce qui nous fit tous beaucoup esmerueiller, pource qu'en tout le Perou nous n'auions point veu de pignes, ny de pignons de Castille, s'ils n'estoient apportez d'Espagne, ce qui me semble chose fort extraordinaire. Ce peu suffise, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinables, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de sang, de lait, & de mere: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur, desquelles il n'est point besoing de parler, pour n'auoir rien de commun à la matiere des animaux dont nous auons traitté. Ce qui est dit, soit pour faire entendre comme le grand Maistre & Autheur tout-puissant de l'vniuers, a departy ses dons, & secrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour lesquels il doit estre adoré & glorifié par tous les siecles des siecles. Amen.

Prologue des Liures suyuant.

AYant traité ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traiteray cy apres de l'Histoire morale, c'est à dire des coustumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouveau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est presenté: L'ordre & raison nous inuite à poursuiure, & entreprendre le traité des hommes, qui habitent au nouveau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suyuant, ce qui me semblera digne d'estre recité sur ce sujet. Et pour ce que l'intention de ceste histoire, n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui se passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste cognoissance, au fruit que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'aider à ce peuple, à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscures de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures suyuant, ce qui touche leur religion, ou superstition, leurs coustumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouuernement, de leurs loix, coustumes, & de leurs faits.

Et pour ce que la memoire s'est conseruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencements, successions, guerres, & autres choses dignes de raconter, outre ce qui sera traitté au liure sixiesme, s'en feray vn propre & particulier discours au liure septiesme, iusques à môstrer la disposition & augures que ces nations eurent du nouveau Royaume de Christ, nôstre Seigneur, qui se deuoit estendre en ces terres, & les subiuguer à soy, comme il a fait en tout le reste du monde. Qui à la verité est vne chose digne de grande consideration de voir comme la diuine prouidence a ordonné, que la lumiere de sa parole, trouuaist entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'est point chose qui soit de mon proiet, d'escrire maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parties là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matiere, & non plus, ce que les seruiteurs du Seigneur y ont trauaillé & fructifié, d'autant que cela requiert vne autre nouvelle diligence. Je me contenteray seulement de mettre ceste histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle est desia toute acheminee, à faire cognoistre les choses naturelles & moralles des Indes, afin que le spirituel, & le christianisme y soit planté & augmenté, comme il est amplement expliqué aux liures que nous auons escrit, de procuranda Indiorum salute. Que si quelqu'un s'esmerueille d'aucunes
façons

façons, & coustumes des Indiens, & les veut
 mespriser comme idiots, ou les auoir en horreur,
 comme gens inhumains & diaboliques, qu'il pre-
 ne garde & se souuienne que les mesmes choses,
 voire de pires, ont esté veues entre les Grecs &
 les Romains, qui ont commandé à tout le monde.
 Comme l'on pourra facilement entendre, non
 seulement de nos Auteurs, Eusebe de Cefaree,
 Clement Alexandrin, Theodoret, & autres,
 mais aussi des leurs mesmes, comme Pline, Denis
 Halycarnasse, & Plutarque. Car le Prince des
 tenebres estât le chef de toute infidelité, ce n'est pas
 chose nouvelle, de trouuer entre les infidelles des
 cruautex, des immondices, & des folies, propres
 & conuenables à un tel maistre. Et iagoit que
 les anciens Gentils ayent de beaucoup surpassé
 ceux cy du nouveau monde, en ualeur & science
 naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux,
 plusieurs choses dignes de memoire. Mais en fin le
 plus qu'il y a est comme de gens barbares, lesquels
 priuez de la lumiere supernaturelle, ont en aussi
 defaut de la Philosophie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQUIESME
DE L'HISTOIRE NATVRELLE
& morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que l'orgueil & l'enuie du Diable, a esté la
cause de l'idolatrie.*



L'ORGVEIL & la presumption du Diable est si grande & si obstinée, que tousiours il appete & se force, de se faire honorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut desrober & s'approprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il ne cesse de le faire aux nations aueugles du monde, lesquelles la lumiere, & resplendeur du saint Euangile n'a point encor esclaircies. Nous lisons en Iob, de cet orgueilleux tyran, qu'il met ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il est le Roy. Les diuines Escritures nous enseignent fort clairement ses mauuaises intentions, & sa trahison si outrecuidee, par laquelle il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu, iceluy disant en Esaye: *Tu disois en toy-mesme,*

Iob. 41.

Isa. 14.

ie monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoieray au sommet du firmament, & aux costez d'Aquilon, ie passeray la hauteur des nuës, & seray semblable au Tres-haut. Et en Ezechiel: Ton cœur sest esleué, & tu as dit, ie suis Dieu, & me suis assis en la chaire de Dieu, au milieu de la mer. Ainsi tousiours persiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iuste, & seuer chastiment du Tres-haut, l'ait despouillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il festoit enorgueillly, ayant esté traitté comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes: neantmoins il n'a pas diminué d'un point sa meschante & peruerse intention, laquelle il demonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espée de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui haïssent Dieu, continue & va tousiours croissant. *Psal. 73.* D'où vient le perpetuel & étrange soucy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu, de se faire adorer des hommes, inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si long temps subiette la plus grande partie du monde, de sorte, qu'à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple d'Israel. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume, par sa mesme tyrannie, il a commencé d'assaillir les peuples & nations les plus esloignées & barbares, sefforçant de conser-

*Iob. 40.**Matth. 4.*

uer entr'eux la fause & mensongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostée en son Eglise, l'enchaissant & enfermant comme en vne cage, ou prison, ainsi qu'une beste furieuse, à sa grande confusion, & resiouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpée de la meilleure, & plus notable partie du monde, il s'est retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblesse, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux pour lesquels le Diable s'est tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation, où il n'y ait quelque idolatrie. L'une, est sa grande presumption & orgueil, qui est telle, que qui voudra considerer, comme il a bien osé s'attaquer au mesme Fils de Dieu, & vray Dieu, en luy disant effrontement qu'il se prosternast deuant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas asseurement que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il feust le Fils de Dieu. Cruel & espouventable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu ! certainement celuy la ne trouuera pas beaucoup estrange, qu'il se face adorer comme Dieu, par des nations ignorantes, puis qu'il s'est voulu faire adorer par Dieu mesme, en se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable creature. L'autre cause & motif de l'idolatrie,

est la hayne mortelle, & inimitié qu'il a conceüe pour iamais contre les hommes. Car comme dit le Sauueur, dès le commencement il a esté homicide, & retient cela comme vne condition & propriété inseparable de sa meschanceté. Et pour ce qu'il sçait, que le plus grand malheur de l'homme, est d'adorer la creature, comme Dieu, à ceste occasion il ne cesse d'inuenter toutes sortes d'idolatries, pour destruire les hommes & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le Diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nye son Dieu, suyuant ce passage, *Tu as delaiissé le Dieu qui t'a créé.* Et l'autre, qu'il s'assubietist à vne chose plus basse que luy, pour ce que toutes les creatures sont inferieures à la raisonnable, & le Diable, encor qu'il soit superieur de l'homme en nature, neantmoins en estat il est beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceste vie est capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu est des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le Diable superbe & orgueilleux est fort content.

CHAPITRE II.

De plusieurs sortes d'idolatrie desquelles les Indiens ont usé.

L'Idolatrie, dit le saint Esprit par le ^{Sap. 14.} sage, est la cause, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceste occasion l'ennemy des hommes a multiplié tât de sortes & diuersitez d'idolatrie, que

HISTOIRE NATURELLE

ce seroit chose infinie de les conter toutes par le menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'un qui est sur les choses naturelles, & l'autre sur celles qui sont imaginees, & composees par inuention humaine; La premiere d'icelles est diuisee en deux, car ou la chose que l'on adore est generale, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elements: ou elle est particuliere, comme vne certaine riuiere, vne fontaine, vn arbre, & vne forest, quand ces choses ne sont point adorees generallemēt en l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tant seulement adorees en leur particularite. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuement vsé au Peru, & l'appellent propremēt guaca. Le second genre d'idolatrie, qui despēd d'une inuention, ou fiction humaine, se peut mesme diuiser en deux sortes. L'une qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les statues d'or, de bois, ou de pierre de Mercure, ou de Pallas, qui ne sont, ny n'ot iamais estē rien autre chose que la peinture: & l'autre qui concerne ce qui reellement a estē, & est veritablement quelque chose, mais non pas telle, que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choses, qui leur sont propres, que les hommes adorent par vanite, & flaterie. De sorte que nous les reduisons toutes, en quatre sortes d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toutes lesquelles il nous conuiendra dire quelque chose.

CHAPITRE III.

Que les Indiens, ont quelque cognoissance de Dieu.

EN premier lieu, iacoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces natiōs obscurcy; Toutesfois, en beaucoup de choses, la lumiere de la verité, & de la raison ne laisse pas d'operer quelque peu en eux. C'est pourquoy communement ils tiennent, & recognoissent vn supresme Seigneur, & Autheur de toutes choses, lequel ceux du Peru appelloient, viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellēce, l'appellās Pachacamac, ou Pachayachachic, qui est Createur du Ciel & de la terre. Et Vsapu, qui est admirable, & autres noms semblables. C'est celuy qu'ils adoroēt, & estoit le plus grand de tous, lequel ils honoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui se rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apostres, que saint Paul se trouua en Athenes, où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incongneu, d'où l'Apostre print occasion de les prescher leur disant, *Celuy que vous autres adorez sans le cognoistre, est celuy que ie presche.* Act. 17. De mesme ceux qui preschent auiourd'huy l'Euangile aux Indiens, ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur persuader, qu'il y a vn Dieu supresme, & Seigneur de toutes choses,

HISTOIRE NATURELLE

& que cestuy là est le Dieu des Chrestiens, & le vray Dieu, combien que c'est vne chose qui m'a beaucoup fait esmerveiller, que iacoit qu'ils eussent bien ceste cognoissance, ils n'auoient point neantmoins de nom propre, pour nômer Dieu: car si nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot, qui responde à ce nom de Dieu, côme le latin *Deus*, le grec, *Theos*, l'hebreu, *El*, l'Arabic, *Alla*, bon n'en trouuera aucun en langue de Cusco, ny en langue de Mexicque. D'où vient que ceux qui préschent ou escriuent aux Indiens, vsent de nostre mesme nom Espagnol, *Dios*, s'accommodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui sôt fort différentes. D'où il appert le peu de cognoissance qu'ils auoient de Dieu, puis qu'ils ne le peuuent pas mesmes nommer, si ce n'est par nôtre mesme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vne congnoissance telle quelle. C'est pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pâchacamac, qui estoit le principal Sâctuaire de ce royaume. Et cômme il a esté dit, ce mot de Pâchacamac, vaut autât que Createur, combien qu'en ce temple ils excerçassent aussi leurs idolatries, adorât le diable, & les figures. Ils faisoient mesme des sacrifices & offrandes au viracocha, qui tenoit le supresme lieu, entrè les adoratoires, que les Roys Inguas ont eu. Delà vint qu'ils appelloient les Espagnols viracochas, parce qu'ils auoient opinion, qu'ils estoient fils du Ciel, & diuins: de mesme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Bar-

nabé, appellans l'un Iupiter, & l'autre Mercure, ainsi ils vouloient leur offrir des sacrifices, cōme à des Dieux: & tout de mesme que les Barbares de Melite (qui est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit point de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. Donques comme ainsi soit, que c'est vne verité conforme à toute bōne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils avec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nyé, ainsi que l'on voit en la philosophie du Timée de Platon, en la methaphysique d'Aristote, & en l'Æsculape de Trimegiste, comme mesme és Poësies d'Homere, & Virgile. Delà viét que les predicateurs euāgeliques n'ot pas beaucoup de difficulté à plāter, & persuader ceste verité d'un supresme Dieu, quelques barbares & bestialles que soiēt les nations, ausquelles ils preschent. Mais il est tres difficile de leur destraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny autre deité qu'une seule, & que toutes les autres choses de soy n'ont point de puissance ny d'estre, ny d'operation, qui leur soit propre sinon, ce que le tres-grand, seul Dieu, & seul Seigneur leur donne, & leur communique. En fin il est necessaire de leur persuader cela par tous moyēs, en reprocuant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent vniuersellement, d'adorer plus d'un Dieu, qu'en particulier (qui est beaucoup d'auantage) de tenir pour dieux, & de demander aide, & faueur, des autres choses qui ne sont point dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celuy

Act. 18.

Plat. in Tim.

Arist. C.

ultimo. 12.

methap.

Trimeg.

Pimandro

et Asclepi.

HISTOIRE NATURELLE
que' le vray Dieu, leur Seigneur, & Createur
leur concede.

CHAPITRE IIII.

Du premier genre de l'idolatrie, sur les choses naturelles, & vniuerselles.

 PRES le Viracocha, ou le supreme Dieu, (le plus souuent & communément, entre tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré, & adorent, est le Soleil, & apres les autres choses, qui sont les plus remarquables en la nature celeste, ou elementaire, comme la lune, les estoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Ingvas seigneurs du Peru, auoient en plus grande reueréce, apres le viracocha, & le Soleil, estoit le tonnerre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans que c'est vn homme qui est au Ciel, avec vne fonde, & vne massue, & qu'il est en sa puissance de faire pleuuoir, greïler, tonner, & tout le reste, qui appartient à la region de l'air, où se creent les nuages. C'estoit vne guaca, (ainsi appelloient ils leurs adoratoires) generale à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cusco, qui estoit la cour & ville Metropolitaine, ils luy sacrifioient mesme des enfans, comme au Soleil. Ils adoroient ces trois, Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'vne autre façon que tout le reste, ainsi que Pollo escript l'auoir experimenté, qui estoit qu'ils

mettoient, comme vn gantellet, ou bien vn gant en leurs mains, quand ils les haüssoient pour les adorer; Ils adoroient mēme la terre, laquelle ils appelloient, Pachamama, à la façon que les anciens celebroident la Deesse Tellus: & la mer aussi, qu'ils appellent Mamacocha, comme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'aduantage ils adoroient l'arc du Ciel, & estoient les armes & blasons de l'Ingua, avec deux couleures, estendües aux costez. Entre les Estoilles communement tous adoroient celle qu'ils appellent Colca, que nous appelons par deça les Cabrilles. Ils attribuoient à diuerses estoilles diuers offices, & ceux qui auoient besoing de leur faueur, les adoroient comme les Pasteurs adoroient, & sacrifioient à vne estoille qu'ils appelloient, Vrcuchillay, qu'ils disent estre vn mouton de plusieurs couleurs, ayant le soing de la conseruation du bestial, & tient l'on que c'est celle que les Astrologues appellent Tyra. Ces Pasteurs mesmes adorent deux autres Estoilles qui vont & cheminēt proches d'icelles, lesquelles ils nomment, Catuchillay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne brebis & vn agneau. D'autres adoroient vne estoille qu'ils appellēt Machacuay, à laquelle ils attribuent la charge & puissance sur les serpens & couleures, pour empescher qu'ils ne leur fissent mal. Ils attribuoient la puissance d'vne autre estoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant que tigre sur les tigres, les ours & les lyōs, & ont creu generalement que de tous les ani-

maux qui sont en la terre, il y en a vn seul au Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge & le soin de leur procreation & augmētation. Et ainsi ils remarquoient & adoroient plusieurs & diuerses estoilles, comme celles qu'ils appelloiēt Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray & plusieurs autres. Tellement qu'il semble qu'ils approchoient aucunement des propositions des idées de Platon. Les Mexiquains presque de la mēme façon, apres le suprefme Dieu adoroient le Soleil. C'est pourquoy ils appelloient Hernando Cortez (comme il l'escrit en vne lettre enuoyée à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil, pour sa diligence & courage a circuir la terre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à l'idole appelée Vitzilipuztli, lequel en toute ceste region ils appelloient le Tout-puissant & Seigneur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexiquains luy bastirent vn Temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & somptueux de tous. La situation & forteresse duquel se peut coniecturer par les ruynes qui en sont demeurées au milieu de la Cité de Mexique. Mais en cest endroit l'idolatrie des Mexiquains a esté plus pernicieuse & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy après, d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie s'occupoit aux idoles; & non pas aux mesmes choses naturelles, combien qu'ils attribuoient les effectz naturels aux idoles; comme des pluyes, de la multiplicatiō du bestal, de la guer-

re & de la generation, ainsi que les Grecs & les Latins se sont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. En fin, qui voudra bien cōsiderer cecy de pres, trouuera que la façon & maniere dont le diable a vsé à tromper les Indiens, est la mesme avec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faisant entēdre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Estoilles & les Elements, auoient d'eux-mesmes le propre pouuoir & authorité de faire du bien ou du mal aux hommes : Et combien que Dieu ait créé toutes ces choses pour le seruice de l'hōme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il s'est voulu esleuer contre luy. Et d'autrepart il a recogneu & s'est assubjetty aux creatures qui luy sont mesme inferieures, en adorant & inuoquant ses propres œuures, & laissant d'adorer & inuoquer le Createur, comme le propose fort bien le Sage, par ces paroles : *Tous les hommes sont vains & abusés* Sap. 13. *esquels la cognoissance de Dieu ne se trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre celuy qui est, par les choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et iacōit qu'ils contemplassent ses œuures, ils n'ont pas toutesfois ait aint iusques à la cognoissance de l'auteur & ouurier d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, le circuit des Estoilles, les grandes eaiies, le Soleil & la Lune estoient Dieux & gouverneurs du monde, & sestans rendus amoureux de la beauté de telles choses, il leur sembloit qu'ils les deuoient estimer comme Dieux. C'est raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur Createur, puisque c'est celuy qui donne les beautés, & qui a*

HISTOIRE NATURELLE

fait ces mesmes choses. D'autre part s'ils ont eu en admiration la puissance & les effets de ces choses, par icelles mesmes ils doivent entendre de combien doit estre plus puissant qu'elles toutes celuy qui leur a donné cest estre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre le Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les paroles du liure de Sapience, desquelles l'on peut tirer vn bon & fort argumēt, pour conuaincre la grande tromperie des idolatres infideles, qui veulent plustost seruir & reuerer la creature que le Createur : comme iustement l'Apotre les reprend. Mais d'autant que cecy n'est point du present subject, & qu'il est suffisammēt rapporté aux Sermons que l'on a escrits contre les erreurs des Indiens, il suffit quant à present de dire qu'ils adoroient le grand Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers tout d'vne mesme façon ; pour ce que la façon de faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoilles, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ouurer les mains & faire certain son avec les leures, comme de personnes qui baisent, & de demander ce que chacun desiroit en leur offrāt sacrifices. Combien qu'il y eust grande difference entre les paroles dont ils vsoient pour parler avec le grand Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient principalement le pouuoir & commandement sur toutes choses, & celles dont ils vsoient à parler aux autres, lesquels il n'adoroient seulement que chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs intercesseurs enuers le grand Ticciuiracocha.

Rom. 1.

cocha Ceste façon d'adorer ouurant les mains, & comme en baisant, a quelque chose de semblable à celle que Iob auoit en horreur, cōme chose propre des idolatres, disant; *Si j'ay baisé mes mains avec ma bouche regardant le soleil quand il re-^{Iob 35.}luit, ou la Lune quand elle est claire: ce qui est vne tres-grande iniquité, & est nier le Tres-grand Dieu.*

CHAPITRE V.

De l'idolatrie dont les Indiens vsferent sur les choses particulieres.

 E diable ne sest pas contenté de faire que les aueugles Indiens adorassent le Soleil, la Lune, les Estoilles, la terre, la mer & plusieurs autres choses generales en la nature; mais il a passé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les assubiectissans à des choses basses & petites, & la plus grand' part ordés & infames. L'on ne s'espouuentera point de cest aueuglement des barbares, qui se voudra souuenir de ce que l'Apostre dit des Sages ^{Rom. 1.} & des Philosophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent graces comme à leur Dieu, mais qu'ils se perdirēt en leurs opinions & pensées, & leur cœur a esté endurcy en leur follie, & ont changé la gloire & deité de l'Éternel Dieu à des semblâces & figures de choses caduques & corruptibles comme d'hommes, d'oiseaux, de bestes & de serpens. L'on sçait assez que les Egyptiens adoroient le chien d'Osiris, la vache d'Isis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la

HISTOIRE NATURELLE

Deesse Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Athenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & semblables autres vanitez & moqueries, dont les histoires des anciens Gentils sont toutes remplies. Et sont tombez les hommes en vn si grand malheur, pour n'auoir voulu s'assubjectir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme sainct Athanase le traicte doctement escriuant contre les idolatres. Mais c'est vne chose merueilleusement estrange, que le desbordement & perdition, qui a esté en cela entre les Indiens, spécialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les emboucheures des riuieres, les entrées des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les sommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour chose de grãde deuotion. En fin ils adoroient toute chose en nature, qui leur sembloit remarquable & differente du reste, cōme y recognoissant quelque particuliere deité. L'on me monstra en Caxamalca de la Nasca vne colline, ou grãd tertre de sable qui fut le principal adoratoire, ou Guaca des anciens. Je leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me responderent qu'ils l'adoroient à cause de ceste merueille qu'il auoit d'estre vn tertre de sable tres-haut au milieu des montagnes de pierre qui estoient tres-espais. Nous eusmes besoin en la Cité des Roys d'vn grand nombre de gros bois, pour fondre vne cloche, & pource l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour sa grãdeur & son antiquité auoit esté long temps adoratoire,

adoratoire, & Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre, iusques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruiçts de la terre, comme aux racines, qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'vne sorte estrange qu'ils appelloient Lallahuas, lesquelles ils baisoient & les adoroient. Ils adorent aussi les ours, les lions, les tigres & les couleures, afin qu'ils ne leur fassent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quād ils vont par chemin d'y ietter, ou aux carrefours, aux collines, & principalement aux sōmets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux souliers, des plumes, du Coca maché, qui est vne herbe, dōt ils vsēt beaucoup. Et quand ils n'ont rien d'auantage, leur iettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bōnes forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Cōcile prouincial du Peru. C'est pourquoy l'ō trouuē en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses susdites. De semblable folie vsōient les anciens; desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au monceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les fols*: qui est à dire, que l'on ne tire non plus de fruiçt ny d'vtilité du secōd, que du premier: pource que le Mercure de pierre ne recognoist point l'offrande, ny le fol ne peut re-

Concil. Ly-
mensis 2. p.
2. cap. 99.

Prouerb. 27.

cognoître l'honneur que l'on luy fait. Ils vsoiēt d'une autre offrande, non moins plaisante & ridicule, qui est d'arracher le poil des sourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou aux choses qu'ils craignēt. Tel est le malheur auquel plusieurs Indiens ont vescu & viuēt encor auourd'huy, ausquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que cé soit. Ainsi S. Chrysostome en vne Homelie, accompare les Gentils, mais les seruiteurs de Dieu, qui travaillent en leur enseignement & saluation, ne doiuent pas mespriser ces folies & enfances, puis qu'elles sont telles, qu'elles suffisent à enlacer ces pauures abusez à vne eternelle perdition, ains les doiuent avec bonnes & claires raisons, tirer d'une si grande ignorance: Car à la verité c'est chose considerable, comme ils s'assubiettiſſent à ceux qui leur enseignent le vray chemin de raison. Il n'y a chose entre les creatures plus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous les Gētils cōmunément adoroient. Vn capitaine discret & bon Chrestien me contoit, qu'avec vne bonne raison il auoit persuadé aux Indiens que le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement vne creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui est le Seigneur & le principal, où cest Indien qui porte la lettre si legerement, ou toy qui l'enuoyes porter? Le Cacique respondit, C'est

moy sans doute, pource que cestuy-là ne fait autre chose que ce que ie luy commande. Ainsi, repliqua le capitaine, en est-il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choses, d'autant que le Soleil n'est point d'avantage qu'un vallet de ce Tres-haut Seigneur, qui par son commandement chemine avec telle legereté sans se lasser, portant la lumiere à toutes les nations. Ainsi tu vois comme c'est contre raison de rendre au Soleil l'honneur qui est deu au Createur & seigneur de tout. La raison du Capitaine les contenta tous, & dist le Cacique & les Indiens qui estoient avec luy, que c'estoit grande verité, & qu'ils festoient beaucoup resiouïs de l'auoir entendüe. L'on raconte d'un des Roys Inguas, homme de fort subtil entendement, lequel voyant cõme tous ses predecesseurs adoroient le Soleil, dist qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fust Dieu, ny ne le pouuoit estre, pource que Dieu est un grand Seigneur, qui avec un grand loisir & repos fait ses œuures, & que le Soleil ne cessè iamais de cheminer, disant qu'une chose qui traualloit tãt, ne luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il dist verité. Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & aueuglemēt par des raisons douces & aisées à comprendre, ils sont incontinent conuaincus, & se rengent admirablement à la verité.

D'un autre genre d'idolatrie sur les deffuncts.

L y a vn autre genre d'idolatrie fort different des fuidits, dont les Gentils ont vſé à l'occafion de leurs deffuncts, qu'ils aimoient & eftimoient: & ſemble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie ſoit procedé de là, difant ainſi; *Le commencement de fornication fut par la reputation des idoles, & ceſte inuention eſt vne totale corruption de la vie, car au commencement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour touſiours à iamais. Mais la Vanité & oiſiueté des hommes a apporté ceſte inuention au môde, voire pour ceſte occaſion durent ſi peu leurs vies, pour ce qu'il arriva que le pere portant amerement la mort de ſon fils miſerable, fit pour ſa conſolation vn pourtrait du deffunct, & cōmença à l'honorer & adorer comme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheué ſes iours comme homme mortel, & pour ceſte fin ordonna entre ſes ſeruiteurs qu'en ſa memoire l'on fit des deuotions & ſacrifices. Du depuis apres pluſieurs iours paſſé ceſte maudite conſtume ayant eſté authoriſee demeura ceſt erreur canonicee pour loy, & ainſi par le commandement des Roys & tyrans, les pourtraits & les idoles eſtoient adorez. De là vint auſſi que l'on commença à en faire autant aux absens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en preſence, pour eſtre eſloignés, ils les adoroient de ceſte façon, & faiſoient apporter les pourtraits des Roys qu'ils vouloient honorer, ſuppleant par ceſte inuention l'abſence de ceux qu'ils vouloient adorer. La curioſité des excellens*

Sap. 14.

ouuriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement que par leur art ces statues furent si elegantes, que ceux qui ne scauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des pourtraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage, vint à tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu auparauant auoit esté honoré comme homme. Et cela fut l'erreur miserable des hommes, qui s'accommodans ores à leur affection & sentiment, ores à la flatterie de leurs Roys, vindrent à imposer aux pierres ie nom incommunicable de Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trouueront au pied de la lettre ceux qui seront curieux chercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté ces pourtraits & statues des deffuncts, ie dy de l'idolatrie, qui est proprement d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que ceste autre idolatrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nôbre des planettes & estoilles, dequoy il est fait mention aux Prophetes, *Hierem. 10.* ait esté depuis l'idolatrie & les statues: *Soph. 1.* combié que sans doute l'on ait fait des statues & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au sommet de l'idolatrie par les mesmes voyes que demonstrel'Ecriture. Premieremēt ils auoient soin de conseruer les corps de leurs Roys & Seigneurs, & demeuroient entiers sans aucune mauuaise odeur, & se corrompre plus de deux cens ans. De ceste façon estoient les Roys In-

Inguas au Cusco, chacun en sa chapelle & adora-
 toire, dõt le Viceroy Marquis de Canette, pour
 extirper l'idolatrie fit tirer & porter en la Cité
 des Roys trois ou quatre Dieux, qui causa grã-
 de admiration de voir ces corps morts depuis
 tãt d'années si beaux & si entiers qu'ils estoïent.
 Chacun de ces Roys Inguas laissoit tous ses
 thresors, moyës & reuenu pour entretenir son
 adoratoire où l'on mettoit son corps, & y auoit
 beaucoup de ministres avec toute sa famille,
 qui estoient dediez à son seruice. Car nul Roy
 successeur n'vsurpoit les thresors & vaisselle
 de son predecesseur, mais il en assembloit tout
 de nouveau pour luy & pour son palais. Ils ne
 se contenterent point de ceste idolatrie enuers
 les corps des deffuncts, mais aussi ils faisoient
 leurs statües & representatiõs, & chaque Roy
 durant sa vie faisoit faire vne idole où il estoit
 représenté, laquelle ils appelloient Guaoigui,
 qui signifie frere. Pour ce que l'on deuoit faire
 à ceste statue durant la vie & la mort de l'In-
 gua, autant d'honneur & de veneration qu'à
 luy-mesme. Et portoiët ceste statue en la guer-
 re & en procession, pour auoir de la pluye &
 du bon temps, & leur faisoient diuerses festes,
 & sacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au
 Cusco, & en son territoire: toutesfois l'on dit
 à present que ceste superstition d'adorer les
 pierres y a cessé du tout, ou en la plus grand'
 partie. Apres qu'on les eut descouuertes, par la
 diligence du licencié Pollo, & fut la premiere
 celle d'Ingua Rochã, chef de la partialité ou
 race principale de Hanam Cusco, & trouue

Pon de ceste façon, qu'entre les autres nations ils auoient en grand' estime & reueroient les corps de leurs predecesseurs, & adoroient aussi leurs statues.

CHAPITRE VII.

Des superstitions, dont ils vsoient avec les morts.

LEs Indiens du Peru ont creu communément que les ames viuoient apres ceste vie, & que les bōs estoient en la gloire, & les mauuais en la peine: tellement qu'il y a peu de difficulté, à leur persuader tels articles. Mais ils ne sont pas paruenus iusques au point de congnoistre, que les corps deuoient resusciter avec les ames. C'est pourquoy ils employoient vne excessiue diligence, comme il a esté dit, à conseruer les corps lesquels ils honoroient apres la mort, à ceste fin leurs successeurs leur bailloient des robes, & leur faisoient des sacrifices: speciallement les roys Inguas, en leurs enterrements deuoient estre accompagnez de grand nombre de seruiteurs & femmes pour son seruice en l'autre vie. Parquoy le iour qu'ils decedoient, l'on mettoit à mort les femmes qu'il auoit le plus aymées, ses seruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allassent seruir en l'autre vie. Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Atagualpa, au temps duquel entrerēt les Espagnols, l'on mit à mort mil & tant de personnes, de tous aages, & conditions pour son seruice, & pour l'accōpagner en l'autre vie.

HISTOIRE NATURELLE

Ils les tuoient apres plusieurs chasons, & yuro-
 gneries, & ces destineez à la mort se tenoient bié
 heureux. Ils leur sacrifioient plusieurs choses,
 spécialement des petits enfans, & de leur sang
 faisoient vne raye au visage du deffunct d'vne
 oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, &
 inhumanité de tuer des hommes, & des femmes
 pour accompagner & seruir le deffunt en l'au-
 tre vie, a esté suyvie d'autres, & est encor à pre-
 sent vstée parmy d'autres nations barbares;
 Voire comme escript Pollo, elle a esté presque
 generale en toutes les Indes. Le venerable Be-
 da mesme raconte, que les Anglois au parauant
 que se conuertir à l'Euangile, auoiét ceste mes-
 me coustume de tuer des hommes, pour accom-
 pagner & seruir les deffunts. L'on raconte d'vn
 Portugays, qu'estant captif entre les barbares,
 auoit receu vn coup de fiesche, dont il perdit vn
 oeil, & comme ils le voulurent sacrifier, vn iour
 pour accompagner vn seigneur deffunct, il re-
 spondit que ceux qui demeuroient en l'autre
 vie, feroient peu d'estat du deffunct, si on luy
 donnoit pour compagnon, vn homme borgne,
 & qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui
 eust ses deux yeux, & ceste raison estant trou-
 uée bonne par les barbares, fust cause qu'ils le
 laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier
 les hommes aux deffuncts dont l'on n'vse qu'à
 l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu vne
 autre beaucoup plus commune & generale en
 toutes les Indes, qui est de mettre à boire, & à
 manger sur les sepultures des deffuncts, croyás
 qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté

vn erreur entre les anciens , comme escript
sainct Augustin. Et pour cet effect, de leur don-
ner à manger & à boire. Auourd'huy plusieurs
Indiens infidelles, tirent de terre secrettement
leurs deffuncts des Eglises, & des cimetieres, &
les enterrent en des collines, ou en des passages
des montaignes, ou bien en leurs propres mai-
sons. Ils ont mesme accoustumé de leur mettre
de l'argent, & de l'or en la bouche, aux mains
& au sein, & de les reuestir de robes neufues,
& durables, doubles, & pliees, par deffoubs le
lit mortuaire. Ils croyent que les ames des def-
functs vont vagabondes, & endurent le froid,
la soif, la faim, & le traual; & par ceste occa-
sion, ils font leurs anniuersaires, en leur portant
des habits, à manger & à boire. A raison dequoy
les Prelats, en leurs synodes aduertissent sur
tout que les prestres donnent à entendre aux
Indiens, que les offrandes que l'on met aux
Eglises sur les sepultures, ne sont pas le manger
ny boire des deffuncts, mais pour les pauures &
pour les ministres, & que Dieu est seul qui su-
stante les ames en l'autre vie, puisque ils ne mâ-
gent ny ne boyuent aucune chose corporelle,
& importe beaucoup qu'ils sçachent bien ce-
la afin qu'ils ne conuertissent cet vsage reli-
gieux, en superstition gentille, comme le font
plusieurs.

De la façon d'inhumér les deffunts, entre les Mexiquains, & autres nations.

AYANT raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait avec les deffunts, il ne sera mal à propos, de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires desquels estoient fort sollemnisez & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des prestres, & religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne estrange obseruance, comme il sera dit cy apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obseques. Les lieux où ils les enterroient, estoit en leurs iardins, & aux courts de leur maisons propres, les autres les portoient és lieux des sacrifices, qui se faisoient és montagnes. Les autres les brusloient, & apres enterroient les cendres en leurs temples, & les enterroient tous, avec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoient les cendres de ceux qu'ils brusloiet, en des pots, & avec icelles les ioyaux, pierres, & afficquets des deffunts, quelques riches, & precieux qu'ils fussent. Ils chantoient les offices funebres, comme responces, & leuoient les corps des deffunts beaucoup de fois, faisans plusieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient, & beuuoient, & si c'estoit personnes de qualité, l'on y donnoit des habits à tous ceux qui estoient venus à l'enterrement.

Quand quelqu'un mouroit, ils le mettoient, estendu en vne chābre, iusques à ce que de tous costez les parens & amis fussent venus, lesquels apportoiēt des presents au mort, & le saluoïēt comme s'il eust esté en vie. Et si c'estoit vn roy, ou seigneur de quelque ville, ils luy offroient des esclaves pour estre mis à mort avec luy, afin de l'aller seruir en l'autre monde; Ils faisoient mourir aussi le prestre ou chapellain qu'il auoit (car tous les seigneurs auoient vn prestre, qui dans leurs maisons leur administroit les ceremonies) & le tuoient alors, afin qu'il allast administrer son office au mort. Ils tuoient le cuyfinier, le sommellier, les nains, & les bossus, desquels ils se seruoient beaucoup, & ne pardonnoient pas mesmes aux freres du deffunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grādeur entre les seigneurs, de se seruir de leurs freres, & des dessusdits. Finablement ils tuoient tous ceux de son train, pour aller entretenir sa maison en l'autre monde: & de peur que la pauvreté ne les vint acueillir, ils enterroient avec eux plusieurs richesses, d'or, d'argent, de pierres, de courtines d'un ourage exquis, de brachelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloient le deffunct; ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs, & ornemens qu'ils luy bailloient pour l'autre monde: Puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient avec vne grande sollemnité. Les obseques duroient dix iours, avec des chants de pleurs & de lamentation, & les prestres emportoient les deffuncts avec tant de ceremonies, (selon qu'on

HISTOIRE NATURELLE

les en requeroit) & en si grand nombre, qu'on ne les pourroit presque conter. Ils mettoient aux Cappitaines, & Seigneurs leurs marques d'honneur, & leurs Trophées, selon leurs entreprinſes, & la valeur, qu'ils auoient employée aux guerres, &és gouuernements. Car pour cet effect ils auoient des blasons, & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blasons, au lieu où il desiroit estre enterré, ou bruslé, marchant deuant le corps, & l'accompaignant comme en procession, où les prestres, & dignitez du Temple alloient avec diuers ornemens, & appareils. Les vns encensans, les autres chantans, & les autres sonnans de flustes tristes, & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vassaux & parens. Le prestre qui faisoit l'office estoit orné des marques de l'idole, que le Seigneur auoit representé: car tous les Seigneurs representoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'un, & à ceste occasion estoient estimez & honorez. L'ordre de Cheualerie portoit ordinairement ces marques dessusdictes. Celuy qu'ils deuoient brusler, estant apporté au lieu à ce destiné, ils l'enuironnoient de bois de pin, & tout ce qui estoit de son bagage, puis y mettoient le feu comme j'ay dit ci-dessus, l'augmentant tousiours avec du bois gommeux, iusques à ce que le tout fust conuertý en cendre. Incontinent sortoit vn prestre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les jointures, & plusieurs yeux de miroirs, & tenoit

vn grand baston, avec lequel il mesloit toutes les cendres fort audacieusement, & avec vn geste, & vne representation si terrible, qu'il espouuentoit tous les assistans. Quelquesfois ce ministre auoit d'autres habits differens, selon qu'estoit la qualité du mort. P'ay fait ceste digression des obseques & funerailles sur l'idolatrie & superstition qu'ils auoient aux defuncts, maintenant il est raisonnable de retourner à l'intention principale, & d'acheuer ceste matiere.

CHAPITRE IX.

Du quatriesme & dernier genre d'idolatrie, dont les Indiens ont vsé, speciallement les Mexiquains, enuers les images & statues.

mbien que veritablement Dieu soit grandement offensé en ces idolatries susdites, ou l'on adoroit les creatures, si est ce que le S. Esprit reprooue & condamne encor d'auantage vn autre genre d'idolatrie, qui est de ceux qui adorent seulement les images & figures faites de la main des hommes, lesquelles n'ont autre chose en elles, que d'estre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu donner. C'est pourquoy le Sage parle ainsi de telles gens: *Malheureux sont & entre les morts se peut con-* Sap. 13.
ser l'esperance de ceux qui ont appellé les ceuures des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la

HISTOIRE NATURELLE

semblance d'animaux, ou vne pierre inutile qui n'a rien d'auantage que d'estre vne Antiquaille. Et poursuit diuinement ces propos à l'encontre de cet erreur, & folie des Gentils. Comme aussi le Prophete Esaie, le Prophete Hieremie, le Prophe- te Baruc, & le S. Roy Dauid, en traittent am- plement. Et est necessaire & conuenable que le ministre de Christ, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veüe, & qu'il considere bien ces passages, & les raisons que le S. Esprit touche si viuement en iceux, & comme toutes se reduisent en vne brefue sentence, que met en auant le Prophete Osée: *Celuy qui l'a fait a esté vn ouurier, parquoy il n'est point Dieu. Le veau donc de Samarie, seruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à nostre propos, il y a eu aux Indes vne grande curiosité de faire des idoles & peintu- res de diuerses formes, & de diuerses matie- res, lesquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru Guacas, estans ordinaire- ment des beites laides & difformes, au moins celles que i'ay veües, estoient toutes ainsi. Je croy certainement que le Diable, en l'honneur duquel l'on faisoit ces idoles, prenoit plaisir de se faire adorer en ses difformitez. Et à la ve- rité il se trouuoit aussi, que le Diable parloit & respondoit en beaucoup de ces Guacas, ou idoles, & ses prestres & ministres venoient à ces oracles du pere de mensonge, & quel il est, tels estoient ses conseils, aduis & propheties. C'a esté és prouinces de la neufue Espagne, en Mexique, Tescuco, Tlascalla, Cholula, & aux parties voisines de ce Royaume, où ce genre

Esa. 44.

Hier. 10.

Baruc. 6.

Psal. 113.

Osée 8.

d'idolatrie a esté le plus pratiqué, qu'en Royau-
me du monde. Et est vne chose prodigieuse,
d'ouir conter les superstitions qu'ils ont eues
en ce point: toutesfois il ne sera pas mal plai-
sant d'en raconter quelque chose. Le principal
idole de Mexique estoit, comme i'ay dit, Vit-
zilipuztli. C'estoit vne statue de bois taillé en
semblance d'un homme assis en un escabeau de
couleur d'azur, posé sur un branquard, de cha-
que coing duquel sortoit un bois, ayant la for-
me d'une teste de serpent. L'escabeau denot-
toit qu'il estoit assis au Ciel, cet idole auoit
tout le front azuré, & estoit lié par dessus le
nez d'une bande de couleur d'azur, qui pre-
noit d'une oreille à l'autre. Il auoit sur la teste
un riche plumage, en façon d'un bec de petit
oiseau, qui estoit couuert par le haut d'un or
bien bruny. Il auoit en la main gauche vne ron-
delle blanche, avec cinq formes de pommes de
pin, faites de plumes blanches, qui y estoient
posées en croix, & du haut sortoit un guillar-
det d'or, ayant aux costez quatre sagettes, les-
quelles (au dire des Mexiquains) auoyent esté
enuoyées du Ciel, pour faire les actes & prou-
esses, qui se diront en son lieu. Il auoit en la
main dextre un baston azuré, qui estoit taillé
en façon d'une couleur ondoyante. Tout cet
ornement & le reste qu'il auoit, portoit son
sens, ainsi que le declaroyent les Mexiquains.
Le nom de Vitzilipuztli, main gauche de plume
reluisante. Je diray cy apres du Temple super-
be, des sacrifices, festes, & ceremonies de ce
grand idole, qui sont choses remarquables.

Mais à present il sera seulement dit, que cest idole vestu & orné richement, estoit mis en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou encastillément, fort couuerte de linceux, de ioyaux de plumes & d'ornemens d'or, avec beaucoup de rondes de plumes, les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiours deuant soy vne courtine, pour plus grande veneration. Ioignant la chambre, ou chapelle de cet idole, il y auoit vne piece qui estoit de moindre ouurage, & non pas si bien ornée, ou il y auoit vn autre idole, qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles estoient tousiours ensemble, pour ce qu'ils les reputoient compagnons, & d'vne esgalle puissance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort estimé, qui estoit le Dieu de pénitence & des iubilez & pardons des pechez. Ils appelloient cest idole Tezcallipuca, & estoit fait d'vne pierre fort reluisante & noire, comme Iayel, estant vestu de quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit des pendans d'oreilles d'or & d'argent, & en la leure d'embas vn petit canon de crystal, de la longueur d'vn xeme ou demy pied. Dans lequel ils mettoient quelque fois vne plume verte, & quelques fois vne azurée, qui le faisoit ressembler, tantost vne esmeraude, tantost vne turquoise. Il auoit les cheueux ceints & bandez avec vn liser d'or, bruny, au bout duquel pendoit vne oreille d'or, avec deux brandons de fumees peintes en icelle, qui signifioient les prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quand ils se recommandoient à luy.

à luy. Entre les deux oreilles pendoyent vn nombre de petits herons. Il auoit vn ioyau pēdu au col, si grād qu'il luy couuroit tout l'estomach. Aux deux bras des bracellets d'or, au nombril vne riche pierre verte, & en la main gauche vn esuantail de plumes precieuses vertes, azurées, & iaulnes, qui sortoyent d'vn chaston d'or reluisant, & fort bruny, tellement qu'il sembloit que ce fust vn miroir, qui signifioit que dedans ce miroir il voyoit tout ce qui se faisoit au monde. Ils appelloient ce miroir ou chaston d'or, Itlacheaya, qui veut dire son regardoir. Il tenoit en la main dextre quatre sagettes, qui signifioient le chastiment qu'il donnoit aux mauuais, pour les pechez. C'est pourquoy c'estoit l'idole qu'ils craignoient le plus, de peur qu'il ne descourist leurs fautes & delits. Il y auoit pardon de pechez en sa feste, qui se faisoit de quatre ans en quatre ans, comme il sera dit cy apres. Ils tenoient ce mesme idole Tezcatlipuca pour le Dieu de la secheresse, de la famine, & sterilité, & de la pestilence. Parquoy ils le peignoyent aussi en vne autre forme, à scauoir estant assis avec beaucoup de maisteté, sur vn escabeau entouré d'vne courtine rouge, peinte & elabourée de testes & os de morts. En la main gauche il auoit vne rondelle avec cinq pines, ou formes de pommes de pin faites de cotton, & en la droite vne dardille, comme d'vn geste menassant, & ayant le bras estendu, comme qui la voudroit ietter, & de la rondelle sortoyent quatre sagettes. Il auoit le visage & apparence de courroucé, & de cole-

ré, le corps oint tout de noir, & la teste pleine de plumes de cailles. Ils vsoyent de grandes superstitions enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui estoit vne Republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui estoit le Dieu des marchandises, pour ce qu'ils estoient grands marchands, & encor auiourd'huy sont ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient *Quetzhaalcoalt*. Cest idole estoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerses couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visage d'vn petit oyseau avec vn bec rouge, & au dessus vne creste, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy sortoit dehors. Il portoit sur la teste vne mitre pointue de papier peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autres folles inuentions, qui toutes auoyent leur signification, & l'adouroyent par ce qu'il faisoit riches ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité, ce nom que les Choluanos donnoient à leur Dieu, estoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendissent pas. Ils l'appelloient *Quetzhaalcoalt*, qui signifie couleur de plume riche, car tel est le Diable de l'auarice. Ces barbares ne se contentoient point d'auoir des Dieux, mais aussi ils auoyent des Deesses, comme les fables des Poetes les introduirent, & l'aveugle Gentilité des Grecs & des

Romains, les ont venerées. La principale des Deesses qu'ils adoroyent, estoit appellée Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du Roy de Culguacan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils consacrerent de ceste façon, pour estre sa sœur, & des lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plaisoit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprirent de leur Dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'une de ces Deesses qu'ils adoroyent eut vn fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrēt pour Dieu, & ceux là estoient le party contraire des Mexiquains, avec l'aide desquels les Espagnols gagnerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoient vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoient d'une telle forme, qu'il n'est ia besoing de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils luy faisoient estoit plaisante, & en ceste façon. Ils sonnoient vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloient tous avec leurs arcs, flesches, fillers, & autres instruments de chasse, & alloient avec leur idole en procession, suyuis d'un grand nombre de peuple à vne Sierre haute,

HISTOIRE NATURELLE

au sommet de laquelle ils auoyent dressé & accommodé vne facillee, & au milieu vn autel tres richement aorné, où ils mettoyent l'idole. Ils alloient cheminans avec vn grand brui de trompettes, de cornets, de flutes, & de tambours, & paruenus au lieu, ils ciruiffoient & enuironnoyent tous les costez de ceste Sierre ou montagne, où ils mettoyent le feu par tous les endroits, au moyen dequoy sortoient plusieurs & diuers animaux, comme cerfs, connils, lieures, regnards & loups, lesquels alloient vers le sommet fuyants le feu. Ces chasseurs couroyent apres avec de grands cris & bruits de diuers instruments, les chassans iusques au sommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de bestes de chasse, en si grand presse, qu'elles sautoyent les vnes sur les autres, sur le peuple, & sur l'autel mesme. en quoy ils prenoient vn grand plaisir, & resiouissance. Alors ils prenoient vn grand nombre de ces bestes, & sacrifioient deuant l'idole les cerfs, & grands animaux, leur arrachant le cœur, avec la mesme ceremonie dont ils vsoyent aux sacrifices des hommes: ce qu'estât acheué, ils prenoient toute ceste chasse sur leurs espaulles, & se retiroyent avec leur idole de la mesme façon qu'ils y estoient venus, & entroyent en la cité chargez de toutes ces choses, fort resiouys avec grand nombre de musique, de buccines, & de tambours, iusques à arriuer au temple où ils mettoyent leur idole, avec grande reuerence, & sollempnité. Ils alloient touz incontinent accommoder les

chairs de ceste chassé, dequoy ils faisoient vn banquet à tout le peuple, & apres disner faisoient leurs farces, representations, & dances deuant l'idole. Ils auoyent vn autre grand nombre d'idoles, de Dieux & Deesses, mais les principales estoient en la nation Mexiquaine, & aux peuples voisins, ainsi qu'il a esté dit.

CHAPITRE X.

D'une estrange facon d'idolatrie pratiquée entre les Mexiquains.



omme nous auons dit que les Roys Inguas du Peru, firent faire à leur semblance, de certaines statues que ils appelloyent leurs Guaoiquies, ou freres, & leur faisoient porter autant d'honneur qu'à eux mesmes: ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs Dieux, mais ils ont passé plus outre, pour ce que des homes vifs, ils faisoient des Dieux, qui estoit en ceste maniere. Is prenoyent vn captif, tel qu'ils auisoient bon estre, & auparauant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoyent le mesme nom de l'idole, auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoient & ornoyent des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le tēps que duroit ceste representation (qui estoit d'vn an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme fa-

çon que le propre idole , ce pendant il mangeoit, beuvoit & se refouilloit. Quand il alloit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroyent beaucoup d'aumosnes , & luy portoyent les enfans , & les malades , afin qu'il les guarist & benist , & luy laissoient en tout faire sa volonte, sauf qu'il estoit tousiours accompagné de dix ou douze hommes, de peur qu'il ne s'enfuist. Et luy afin que l'on luy fist reuerence par où il passoit , sonnoit de fois   autre, d'une petite fluste , afin que le peuple s'aprestast pour l'adorer. La feste estant venue, & luy estant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient , faisans vn solemnel sacrifice de luy. A la verité c'est vne chose pitoyable de considerer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tient encor auourd'huy plusieurs qui font de semblables cruauttez & abominations , aux despens des tristes ames, & des miserables corps de ceux qu'ils luy offrent , & luy se moque & rit de la bourde & moquerie qu'il fait aux pauvres malheureux, lesquels meritent bien par leurs pechez , que le tres-haut Dieu les delaisse en la puissance de leur ennemy, qu'ils ont choisi pour Dieu, & pour soustien. Mais puis que j'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'esuit que nous traittions de leur religion , ou pour mieux dire superstition , de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples & ceremonies , & ce qui touche le reste.

CHAPITRE XI.

Comme le Diable s'est efforcé de s'égaller à Dieu, & de luy ressembler aux façons de sacrifices, religion, & Sacremens.



VANT que de venir à ce point, l'on doit cōsiderer vne chose, qui est fort digne de regarder de près, qui est que cōme le diable, par son orgueil, a prins party & s'est rendu contraire à Dieu, ce que nostre Dieu par sa sagesse, ordonne pour son honneur & seruice, & pour le bien & salut de l'homme, le diable s'esforce de l'imiter, & le peruertir, pour estre honoré & faire que l'hōme en soit condamné. Car comme nous voyōs que le grand Dieu a des sacrifices, des prestres, des Sacremens, des religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & saintes ceremonies, ainsi le diable a ses sacrifices, prestres, ses façons de Sacremens, sa gent dediée, ses reclus, & saintetez faintes, avec mille sortes de faux Prophetes, tout ce qui sera plaisant d'entendre, estant declaré en particulier, & non point de petit fruit, pour celuy qui se souuiēdra, comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dist en l'Euangile, parquoy il procure vsurper, pour soy la gloire de Dieu & contrefaire la lumiere, par ses tenebres. Les enchanteurs d'Egypte, enseignez de leur maistre Satanas, s'esforçoiet de faire d'autres merueilles semblables à celles de Moyses

Iean. 5.

Exod. 7.

HISTOIRE NATURELLE
 & d'Aaron, pour s'esgaller à eux. Nous lifons
 au liure des Iuges, de ce Micas prestre du vain
 idole qui se seruoit mesme des ornements dont
 on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, cōme de
 l'ephod. du Seraphin, & des autres choses. Soit
 que ce soit, à peine y a il chose instituée par Ie-
 sus Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangeli-
 que, que le diable ne l'aye sophistiquee en quel
 que façon, & portée à sa gentilité, comme l'on
 pourra voir en lisant ce que nous tenons pour
 certain, par le rapport de gens dignes de foy,
 des coustumes, & ceremonies des Indiens, des-
 quelles nous traicterons en ce liure.

CHAPITRE XII.

*Des temples qui se sont trouués
 és Indes.*



Commencant donc par les Temples,
 tout ainsi que le grand Dieu a voulu
 que l'on luy dediait vne maison, où
 son S. Nom fust honoré, & qu'elle
 fust particulièrement vouée à son seruice, ainsi
 le diable par ses meschantes intentions, persua-
 da aux infidelles, qu'ils luy fissent de superbes
 temples, & des particuliers adoratoires, & san-
 ctuaires. En chaque prouince du Peru, il y auoit
 vn principal guaca, ou maison d'adoration, &
 outre icelle y en auoit vne vniuerselle par tous
 les royaumes des Inguas, entre lesquelles il y
 en a eu deux signallees, & remarquees, l'vne
 qu'ils appelloient de Pachacama, qui est à qua-

tre lieues de Lyma, où l'on voit encor aujour-
d'huy les ruines d'un tres-ancien, & grand edi-
fice, duquel François Pizarre & les siens tire-
rent ceste richesse infinie des vases, & des cru-
ches d'or, & d'argent, qu'ils apportèrent, quand
ils prindrent l'Ingua Altagualpa. Il y a certains
memoires & discours qui disent, que le diable
en ce Temple, parloit visiblement, & donnoit
responces par son oracle, & que quelques fois
ils voyoient vne couleur tachetée, & est
vne chose fort commune & approuuée és In-
des, que le diable parloit, & respondoit en ces
faux sanctuaires, en trompant les miserables.
Mais là où l'Euangile est entré, & là où lon a
esleué le signe de la Croix, le pere de mensonge
y est deuenu muet, ainsi que Plutarque es-
crit de son temps. *Cur cessauerit Pythias fundere ora-
cula.* Et saint Iustin martyr traicte amplement
de ce silence que Christ imposa au x Demons,
qui parloient par les idoles, comme il auoit
esté beaucoup auparauant prophetizé en la
diuine Escripiture. La façon qu'auoient les mi-
nistres infidelles & enchanteurs, de consulter
leurs dieux, estoit comme le diable les ensei-
gnoit. C'estoit ordinairement de nuict, & pour
le faire entroient, les espalles tournees vers
l'idole, marchants en arriere, & plians les corps
en inclinants la teste, & se mettoient en vne
laide posture, & ainsi ils les consultoient; La
responce qu'ils faisoient ordinairement estoit
en maniere d'un sifflement espouventable, ou
comme vn grinssement, qui leur faisoit hor-
reur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur

*Plut. lib. de
Tract. re.
Iust. in apol.
pro. Christia.*

HISTOIRE NATURELLE

commandoit, estoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la misericorde de Dieu, & grande puissance de Iesus Christ. Il y a eu au Peru vn autre temple, & oratoire plus estimé, qui fut en la Cité de Cusco, où est auourd'huy le monastere de saint Dominicque. Et l'on peut voir que ç'a esté vne œuvre fort belle & magnifique, par le paué, & pierres de l'edifice, qui restent encor auourd'huy. Ce temple estoit comme le Pâtheon des Romains, en ce qu'il estoit la maison & demeure de tous les Dieux : Car les roys Inguas mirent en iceluy les Dieux de toutes les nations, & prouinces qu'ils conquestoient, ayant chascque idole son lieu particulier, ou ceux de leur prouince les venoient adorer, avec vne despence excessiue des choses, que l'on apportoit pour son ministère. Et par cela ils auoient opinion, de retenir seurement & en debuoir, les prouinces qu'ils auoient conquestées, tenants leurs dieux cōme en ostage. En ceste mesme maison estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil, de tres-fin or ouuré d'vne grande richesse de pierrieres, lequel estoit posé vers l'Orient, avec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy, & comme il estoit de tresfin metal, les rayōs reuerberoient, avec telle clarté, qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-la pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du Ciel; Ils disent que aux despouilles de ce temple si riche vn soldat eut pour sa part ceste tres-belle plan-

che d'or du Soleil. Et comme le ieu estoit lors de saison, il la perdit vne nuit en iouant, d'où vint le prouerbe qui est au Peru, pour les grâds ioueurs, disant qu'ils iouent le Soleil auant qu'il naisse.

CHAPITRE XIII.

Des superbes temples de Mexicque.

 A superstition des Mexicquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux cy: tant en leurs ceremonies cōme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de S. Domingue ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots, qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont bon vse auourd'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapeton, & autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grand, & faisoit au dedans de soy vne belle cour. Il estoit tout basti de grandes pierres en façon de couleures, attachees les vnés aux autres, & pour cela le circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleures. Sur chacū des coupeaux des chambres & oratoires où estoiet les idoles y auoit vn perron fort ioly, ouuragé de petites pierres menues, noires comme du geais arrangees d'vn bel ordre, avec le champ tout releué

HISTOIRE NATURELLE

de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas, vne grande clarté. Et au dessus du perron il y auoit des carneaux fort mignonement faits, ouragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient comme des croisons reuestus avec les bouts enrichis de plumes jaunes & vertes, & des frange longues de mesme. Au dedans du circuit de ceste Cour, il y auoit plusieurs chambres de Religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, car ainsi ils appelloient les souuerains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste Cour est si grande, & si spacieuse, que huit ou dix mil personnes y dâçoient en rond fort à l'aise, s'entretenans les mains les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsoient en ce Royaume: ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrées à l'Orient, au Ponent, au Nort & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussée fort belle de deux à trois lieues de lóg. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondée la Cité de Mexique quatre chaussées en croix fort larges, qui l'ébellissoiét beaucoup. Sur chacun portail où entrée il y auoit vn Dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé de chaussées vis à vis de la porte de ce temple de Vitzilipuztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long, & estoient separez de ce circuit de la Cour par vne rué qui estoit entr'eux. Au haut de ces de-

grez il y auoit vn pourmenoïr de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoïr se voyoit vne pallissade tres-bien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau, & y auoit des verges trauerlians d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient trauerfées & enchainées plusieurs testes de morts par les temples. En chascque verge il y auoit vingt testes, & ces rangs de testes continuoient depuis le bas iusques au haut des arbres. Ceste pallissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis vn bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, car apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la teste en estoit apportée & baillée aux ministres du temple, qui les enchainoient ainsi, iusques à ce qu'elles tombassent par morceaux, & auoient le soin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au sommet du temple il y auoit deux pierres ou chapelles, & en icelles estoient les deux idoles que j'ay dites de Vitziliputzli, & son cōpagnon Tlalot. Ces chapelles estoient taillées & cisellées fort artificieusement, & si hautes esleuées, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court de quaranté pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de

HISTOIRE NATURELLE

cinq paumes, qui estoit verte & pointie en fa-
 çon de pyramide, & estoit là posée pour les sa-
 crifices des hommes que l'on y faisoit : Car vn
 homme estant couché dessus à la renuerse, elle
 luy faisoit ployer le corps, & ainsi ils l'ou-
 uroient & luy tiroient le cœur, comme ie di-
 ray cy apres. Il y auoit en la Cité de Mexique
 huit ou neuf autres temples comme celuy que
 i'ay dit, lesquels estoient attachez & continuez
 les vns aux autres dans vn grand circuit, &
 auoient leurs degrez particuliers, leur cour,
 leurs chambres & leurs dortoirs. Les entrées
 des vns estoient au Ponent, des autres au Le-
 uant, des autres au Sud, & celles des autres au
 Nort. Tous ces temples estoient ingenieuse-
 ment elaborez, & enceints de diuerses façons
 de creneaux & peintures, avec beaucoup de fi-
 gures de pierres, estans accompagnez & forti-
 fiez de grands & larges esperons. Ils estoient
 dediez à diuers Dieux, mais apres le temple de
 Vitzilipuztli, suiuoit celuy de Tezcalipuca, qui
 estoit le Dieu de Pœnitence & des chastimés,
 fort esleué haut & fort bien basty. Il y auoit
 quatre vingts degrez pour y monter, au haut
 desquels se faisoit vne planure ou table de
 six vingts pieds de large, & ioignant icelle vne
 salle tapissée de courtines de diuerses couleurs
 & ourages : La portè d'icelle estant basse &
 large, tousiours couuerte d'vn voile, & n'y
 auoit que les prestres seulemēt qui y pouuoiet
 entrer. Tout ce temple estoit elabouré de di-
 uerses tailles & effigies avec vne grande curio-
 sité, d'autant que ces deux temples estoient

comme les Eglises Cathedrales, & le reste à leur respect comme parroisses & hermitages, & estoient si spatieux, & de tant de chambres qu'il y auoit en iceux les ministeres, les colleges, les escholes & les maisons des prestres, dont ie parleray cy apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgueil du diable, & le malheur de ceste miserable nation, qui avec si grande despense de leurs biens, de leur trauail, & de leurs vies seruoient ainsi leur propre enemy, qui ne pretendoit d'eux autre chose que de destruire leurs ames, & consommer les corps. Neantmoins ils s'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puiffans Dieux, que ceux ausquels ils faisoient ces seruices.

CHAPITRE XIII.

Des Prestres & de leurs offices.

L'O N trouue entre toutes les nations du monde des hommes particulierement dediez au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple, ce que leurs Dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique sur ce poinct vne estrange curiosité. Et le diable voulant contre-faire l'usage de l'Eglise de Dieu, a mis en l'ordre de ces prestres de plus grâds ou superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait

HISTOIRE NATURELLE

esmerueiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusques à se seruir du mesme nom : Car les Mexiquains appelloient leurs grands prestres en leur ancienne langue Papas, comme pour signifier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à présent par leurs histoires. Les prestres de Vitzilipuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville deputez à cest effect, & ceux des autres idoles y venoient par eslection, ou pour auoir esté offerts au temple dès leur enfance. Le continuel exercice des prestres estoit d'encenser les idoles : ce qu'ils faisoient quatre fois durant le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisieme au Soleil couchant, & la quatriesme à minuiet. A ceste heure de minuiet se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines & de grands cornets, & les autres des fleustes, & sonnoient long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son sortoit le semainier, vestu d'vne robe blanche en facon de Dalmatique, avec l'encensoir en la main, plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruisant continuellement deuant l'autel, en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il iettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encensoit avec beaucoup de reuerence, apres il prenoit vn linge, duquel il nettoyoit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloient tous ensemble en vne chapelle & là faisoient certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappans & tirans du sang,

sang, de la façon que ie diray cy apres au Trait-
té de la Penitence, que le diable a enseignée
aux siens, & ne failloient iamais à ces matines
de minuict. Aucuns autres que les prestres ne
pouuoient se mesler de leurs sacrifices, & cha-
cun d'eux sy employoit selon leur dignité &
degré Ils preschoient mesmes le peuple en cer-
taines festes, comme nous dirons, quand ie
traiteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, &
leur faisoit-on des offrandes abondamment. Ie
diray cy apres de l'onction dont ils vsoient à
consacrer les prestres. Au Peru les prestres
estoyent substantez & entretenus du reuenu &
des heritages de leur Dieu, qu'ils appelloient
Chacaras, lesquels estoyent en grand nombre,
& bien riches.

CHAPITRE XV.

*Des monasteres des vierges que le diable
inuenta pour son seruice.*



OMME la vie religieuse (de laquel-
le plusieurs seruiteurs & seruantes
de Dieu ont fait profession en la
saincte Eglise, à l'imitation de Iesus
Christ & de ses saincts Apostres) est vne chose
si agreable aux yeux de la diuine Majesté, par
laquelle son sainct Nom est tant honoré, &
son Eglise embellie: Ainsi le pere de mensonge
sest efforcé de l'imiter & contrefaire en cela,
voire cōme debattre avec Dieu de l'obseruan-
ce & austerité de vie de ses ministres. Il y auoit
au Peru plusieurs monasteres de vierges (car

HISTOIRE NATVRELLE

d'autre qualité elles n'y estoient point receües) & pour le moins y en auoit vn en chaque province. Il y auoit en ces monasteres deux sortes de femmes, les vnes anciennes qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'instruction & enseignement des ieunes. Et les autres estoient de ieunes filles destinées là pour vn certain tēps, puis apres l'on les tiroit de là pour leurs Dieux ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceste maison ou monastere Aclaguagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque monastere auoit son Vicaire ou gouverneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberté de choisir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fussent, estans au dessoubs de huit ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enferrées dans ces monasteres estoient endoctrinées par les Mamacomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux costumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estans au dessus de quatorze ans, & les enuoyoit en la cour avec bonne garde, vne partie desquelles estoient deputées pour seruir aux Guacas & sanctuaires, cōseruâs perpetuellement leur virginité, vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoient pour le salut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & Capitaines ausquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable re-

compense : & ce departement se faisoit par chacun an. Ces monasteres auoient & possedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien, nourriture & sustentation de ces vierges qui y estoient en grand nombre. Il n'estoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ses filles lors que l'Appanaca les demandoit pour les enfermer & mettre en ces monasteres, voire plusieurs offroient leurs filles de leur bonne volonté, leur semblant que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sacrifiées pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamacomas ou Acllas eust failly contre son honneur, c'estoit vnineuitable chastiemēt de les enterrer toutes viues, ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel supplice. Le diable a eu mesme en Mexique sa façon & maniere de religieuses, encor que leur professiō ne fust de plus d'vn an entier, & estoit en ceste sorte. Au dedās de ce grād circuit que nous auons dit cy dessus, qui estoit au temple principal, il y auoit deux maisons cōme claustrales vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hōmes & l'autre de femmes. En celle des femmes il y auoit seulement des pucelles de douze à treize ans, lesquelles ils appelloient les filles de penitence. Elles estoient autant comme les hommes, viuoient en chasteté & regle comme pucelles, dediées au seruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier le temple, & apprester chaque matin à manger à l'idole & à ses ministres de l'aumosne que recueilloient les religieux.

HISTOIRE NATURELLE

La viande qu'ils apprestoient à l'idole estoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du masse-pain, & apprestoient avec ce pain de certaines saulces qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres le mangeoient comme ceux de Baal, que conte

Daniel 14.

Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laissoient croistre par apres iusqu'à quelque temps: elles se leuoient à minuict aux matines de l'idole, qu'ils celebrient tous les iours, faisans les mesmes exercices que les religieux. Ils auoient leurs Abbeesses qui les occupoient à faire des toiles de diuerses façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire estoit tout blanc sans aucun ouurage ny couleur. Elles faisoient aussi leurs penitences à minuict, se sacrifiens en se blessans elles-mesmes, & se perçâs le bout d'enhaut des oreilles, & mettans en leurs ioüies le sang qu'elles en tiroient, & par apres se lauoient pour oster ce sang en vn petit estang qui estoit dedans leur monastere. Elles viuoient en grande honnesteté & discretiõ: & sil se trouuoit que quelqu'un eust failly, quoy que ce fust legerement, incontinent elle estoit mise à mort sans remission, disans qu'elle auoit violé la maison de leur Dieu. Ils tenoiêt pour vn augure & aduertissement que quelqu'un de ces religieux ou religieuses auoient fait faute quand ils voyoient passer quelque rat ou souris, ou chauue-souris en la chapelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pource qu'ils disoient que le rat ou chauue-souris ne se fust point hazardé à

faire vne telle indignité, si quelque delict n'eust precedé, & de lors cōmençoient à faire inquisition & recherche du fait, puis ayant descouvert le delinquant ou delinquante, de quelque qualité qu'il fust, incontinent le faisoient mourir. En ce monastere n'estoient receües que les filles de l'un des six quartiers qui estoient nommez pour cest effect, & duroit ceste profession, comme il a esté dit, l'espace d'un an entier, pendant lequel leurs peres ou elles auoient fait vœu de seruir l'idole en ceste façon, & de là elles sortoient pour se marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient quelque ressemblance aüec les vierges Vestales de Rome, comme racontent les histoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le desir d'estre seruy de gens qui gardent virginité; non pas que la netteté luy agréé, car de soy il est esprit immunde, mais pour le desir qu'il a d'oster au grand Dieu selon son pouuoir, ceste gloire de se seruir de netteté & integrité.

CHAPITRE XVI.

Des monasteres de Religieux que le diable à inuentez pour la superstition.

L'On cognoist assez par les lettres des peres de nostre compagnie escrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, lesquels ils appellent Boncos, & mesme leurs coustumes, superstition, & mensonges. Quelques peres qui ont esté en ces pays

HISTOIRE NATURELLE

racontēt de ces boncos, & religieux de la Chine, difans, qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerfes sortes, que les vns les vindrent voir veftus d'un habit blanc, portans des bonnets, & les autres, d'un habit noir, fans cheueux & fans bonnet, & que ces religieux ordinairement font peu estimez, & les Mandarins, ou ministres de iustice les fouetent comme ils font le reste du peuple. Ils font profession de ne point manger de chair, ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie, ains seulement du ris, & des herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en la cour, qui est en Paquin, sont fort estimez. Les Mandarins vont ordinairement se recreer aux Narelles, ou monasteres de ces moines, & en retournent presque tousiours yures. Ces monasteres sont ordinairement hors des villes, & ont dedans leur enclos des temples: Toutesfois ils sont peu curieux en la Chine des idoles, ouy des temples, car les Mandarins font peu d'estat des idoles, & les tiennent pour vne chose vaine, & digne de risée, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie ny autre Paradis, que d'estre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils disent qu'il est necessaire de l'entretenir par l'idolatrie, comme mesme le Philosophe l'enseigne à ses gouverneurs. Et a esté en l'Ecriture vne excuse, que donna Aarō, de l'idole du veau qu'il auoit faict faire. Neātmoins les Chinois ont accoustumé de porter aux poupp-

*Arist. 12.
Metap.
Exod. 31.*

pes de leurs nauires, en de petites chapelles vne pucelle en bossé assise en sa chaire avec deux Chinois au deuant d'elle, agenouillez en façon d'Anges, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuit. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices, & ceremonies, avec vn grand bruit de tambours, & de cloches, iettans des papiers bruslans par la pouppe. Venans d'oc aux Religieux, ie ne sçache point que au Peru il y ait eu maison, propre d'hommes retirez outre leurs prestres, & sorciers, d'ot y en a vne infinité. Mais ç'a esté en Mexicque où il semble, que le Diabé ait mis vne propre obseruance: Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monasteres, comme j'ay dit cy-dessus, l'vn de pucelles, dequoy j'ay traicté, & l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne couronne en la teste comme les freres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs, qui leur tomboient iusques à moytié de l'oreille, excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoient sur les espaulles, & les trouffoient & accommodoient par tresses. Ces ieunes gens qui seruoient au Temple de Vitzilipuztli, viuo-ent en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ballioient, & nettoyoient les lieux sacrez apportans du bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou foyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit conti-

HISTOIRE NATURELLE

nuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons, qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le Temple de rameaux, roses, & ioncs, donner l'eau à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller avec ceux qui demandoient l'aufmone pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux; & viuoient avec vne telle honnesteté, que quand ils sortoiēt en public, où il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les testes fort baissées, les yeux en terre, sans les oser hauffer pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & i.x à six, pour aller demander l'aufmone aux quartiers. Et quand l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grappettes de Mays, qu'ils auoient de besoin, sans que le maistre en osast parler, ny les empêcher. Ils auoient ceste licēce pour ce qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'aufmone. Ils ne pouuoient estre plus de cinquāte, & s'exercoient en penitēce, se leuans à minuit à sonner des cornets & buccines, pour esueille le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole, de peur que le feu de deuant l'autel ne s'estaignit. Ils administroiēt l'encensoir, avec le quel les prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoient fort subiets & obeissans à leurs superieurs.

rieurs, & n'outrepassoient pas d'un point ce qu'ils leur commandoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoient acheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en vn lieu secret & escarté, & sacrifioient se tirans du sang des mollets avec des pointes dures & aigues. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frottoient les temples, iusques au dessous de l'oreille, & ayans acheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent se lauer en vn petit estang, destiné à cet effet. Ces ieunes gens ne se oignoient point d'aucun betum, par la teste ny par le corps, comme faisoient les prestres, & leurs vestemens estoient d'une toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice & aspreté des penitence leur duroit vn an entier, auquel ils viuoient avec beaucoup d'austerité, & de solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la faulse opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexique, qu'ils vont seruans le diable avec tant de rigueur & d'austerité: ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du Tres-haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoir fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexicquains n'est pas perpetuel, mais d'un an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

*Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens
ont usé, à la persuasion du Diable.*



Puisque nous sommes venus à ce point
 il sera bon, tant pour descouvrir le
 maudit orgueil de Satan, cōme pour
 confondre, & refueiller quelque
 peu nostre lascheté & froideur au seruice du
 grād Dieu, que nous disions quelque chose des
 rigueurs & penitences estranges, que ceste mi-
 serable gent faisoit par la persuasion du diable:
 comme les faux Prophetes de Baal, qui se bles-
 soient, & frapportoient, avec des lancettes, & se ti-
 roient du sang, & comme ceux qui sacrifioient,
 leurs fils & filles au sale Belphegor, & les pas-
 foient par le feu, selon que tesmoignent les di-
 uines lettres. Car Satan a tousiours desiré d'ou-
 stre seruy, au grand dommage, & despens des
 hommes. Il a esté desia dit, comme les prestres
 & religieux de Mexicque, se leuoient à minuit,
 & ayans encensé deuant l'idole, comme digni-
 tez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez
 large où il y auoit beaucoup de cierges, & là
 s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de
 manguey, qui est cōme vne alefne, ou poinçon
 aigu, avec lesquelles, ou avec autres sortes de
 lancettes, ou rasoirs, ils se peignoient & per-
 coient le mollet des iābes, ioignant l'os, se tirās
 beaucoup de sang avec lequel ils soignoient par
 les tēples, & mettoient tremper ces pointes, ou

3. Reg. 18.

Psal. 105.

4. Reg. 21.

lancettes, dedans le reste du sang, puis apres les mettoient aux creneaux de la cour fichez en des globes, ou boullles de paille, afin que tous veissent & cogneussent la penitence qu'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent, & nettoyēt ce sang, en vn lac deputé pour cet effet, qu'ils appellēt Ezapangué, qui est à dire eatie de sang; Et y auoit au Temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes, par-ce qu'ils ne pouuoient faire seruir vne deux fois. Outre cela ces prestres & religieux faisoient de grands ieufnes, comme de ieusner cinq & dix iours suyants, deuant quelqu'vne de leurs grandes festes, & leur estoient ces iours comme noz quatre tēps: ils gardoient si estroictement la continēce, que quelques vns d'eux pour ne tōber en quelque sensualité, se fendoient les membres virilz par le milieu, & faisoient mil choses, pour se rendre impuissans, afin de n'offenser point leurs dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoient fort peu, pource que la plus part de leurs exercices estoient de nuict, & commettoient sur eux mesmes, de grandes cruautez, se martyrisans pour le Diable, le tout afin qu'ils fussent reputez grands ieufneurs & penitens. Ils auoient accoustumé de se discipliner avec des cordes, pleines de nœuds, & non pas eux seulement, mais encore le peuple faisoit ceste maceration & fustigation, en la procession & feste, qu'ils faisoient à l'idole Tezcalipuca, que j'ay dit cy dessus estre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey,

HISTOIRE NATURELLE

d'une brassè de long, avec vn nœud au bout, & d'icelles ils se fustigeoyent sen donnans de grands coups par les espaulles. Les prestres ieusnoyent cinq iours suyans, auant ceste feste, mangeans vne seule fois le iour, & se tenoyent separez de leurs femmes, sans sortir du temple, pendant ces cinq iours se foïettans rigoureusement avec les cordes susdittes. Les lettres des peres de la compagnie de Iesus, qu'ils ont escrites des Indes, traittent amplement des penitences, & excessiues rigueurs, dont vsent les Bonzos, encor que le tout y ait esté sophistiqué, & qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour solemniser la feste de l'Yta, qui estoit grande, tout le peuple ieusnoit deux iours, durant lesquels ils ne touchoyent point à leurs femmes, ny ne mangeoyent aucune viande avec du sel, & d'ail, ny ne beuuoient point de Chica. Ils vsoyent beaucoup de ceste façon de ieusner, pour certains pechez, & faisoient penitence en se foïettans avec des orties fort aspres. Et tantost sentreffrappans plusieurs coups par les espaulles d'une certaine pierre en quelques endroits. Ceste gent auéglée par la persuasion du Diable, se transportoit en des Sierres ou montagnes fort aspres, où quelques fois ils se sacrifioient eux mesmes, se precipitans du haut en bas de quelque haut rocher, qui sont toutes embusches & tromperies de celuy qui ne desire riens tant, que le dommage & perdition des hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au Diable, & de quelles choses.



A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus démontré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l'honneur du Createur, qui est le sacrifice: ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier les creatures de Dieu, comme à l'auteur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & les autres Patriarches, iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moÿse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & avec diuerses ceremonies. De la mesme façon il sest contenté, entre quelques nations, de leur enseigner, qu'ils luy sacrifiassent de ce qu'ils auoyent: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coutumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il vueille

Genes. 15.

HISTOIRE NATURELLE

debattre , & s'esgaller à la loy ancienne , & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouuons reduire en trois genres de sacrifices tous ceux dont vsent les infidelles , les vnes des choses insensibles , les autres d'animaux , & les autres d'hommes. Ils auoyent accoustumé au Peru de sacrifier du Coca , qui est vne herbe qu'ils estiment beaucoup , & du mays , qui est leur bled , des plumes de couleurs , & du Chaqira , qu'ils appellent autrement Mollo , des conches ou huistres de mer , & quelques fois de l'or & de l'argent , qui estoit aucunes fois en figures de petis animaux. Mesme de la fine estoppe de Cumbi , du bois taillé , & odoriferant , & le plus ordinairement du suif brulé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifices , pour obtenir des vents propices , & vn bon temps , ou pour la santé & deliurance de quelques dangers , ou malheurs. Au second genre , leur ordinaire sacrifice estoit de Cuyes , qui sont de petis animaux , comme petis conills , que les Indiens mangent ordinairement. Et en choses d'importance , ou quand c'estoyent quelques personnes riches , ils offroyent des Pacos , ou moutons du pays , ras ou vellus , & prenoyent garde fort curieusement , au nombre , aux couleurs , & au temps. La façon de tuer quelconque victime , grande ou petite , dont vsioient les Indiens , selon leurs ceremonies anciennes , est la mesme de laquelle vsent auourd'huy les Mores , qu'ils appellent Alquiblé , qui est de prendre la beste sur le bras droit , & luy tourner les yeux vers le Soleil , disant certains

paroles, selon la qualité de la victime que l'on tue. Car si elle estoit de couleur, les paroles s'adressoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin qu'il n'y eüst disette d'eaux : si elle estoit blanche & rase, ils l'offroyent au Soleil avec certaines paroles: si elle estoit velue, ils l'offroyent aussi avec d'autres, afin qu'il donnast sa lumière, & fust propice à la generation : si c'estoit vn Guanaco, qui est de couleur grise, ils adressoyent le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on tuoit & sacrifioit chacun an, avec ceste ceremonie, vn mouton ras au Soleil, & le brusloyent vestu d'une chemise rouge, & lors qu'il brusloit, ils iettoient au feu certains petis paniers de Coca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel sacrifice ils auoient des hommes deutez & du bestail, qui ne seruoit à autre chose. Ils sacrifioient mesme des petis oiseaux, encor que cela ne fust pas si frequent au Peru, comme en Mexique, où le sacrifice des cailles estoit fort ordinaire. Ceux du Peru sacrifioient des oiseaux de la Puna, (ainsi appellent ils le desert) quand ils deuoient aller à la guerre pour faire diminuer les forces des Guacas de leurs contraires. Ils appelloient ces sacrifices Cuzconicça, ou Conteucicça, ou Huallaucça, ou Sopaucça, & le faisoient en ceste forme. Ils prenoient plusieurs sortes de petis oiseaux du desert, & assembloyent beaucoup d'un bois spineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant allumé, assembloyent ces petis oiseaux. Cet assemblément estoit appellé Quico, puis les iettoient au feu, autour duquel alloient les offi-

HISTOIRE NATURELLE

ciers du sacrifice , avec certaines pierres rondes & cotelées, où estoient peintes plusieurs couleurs, lions, crapaux, & tigres, proferans ce mot *Vfachum* , qui signifie la victoire nous soit donnée , & autres paroles. Enquoy ils disoyent que les forces de Guacas de leurs ennemis se perdoient , & tiroient certains moutons noirs , qui estoient en prison quelques iours sans manger , lesquels ils appelloient *Vrca*, & en les tuans , disoyent ces paroles, comme les cœurs de ces animaux sont affoiblis, ainsi soyent affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ces moutons, qu'une certaine chair qui estoit derriere le cœur, ne se fust point consommée par les ieunes & prisons passées, ils les tenoyent pour vn mauuais augure Ils amenoyent certains chiens noirs , qu'ils appelloient *Appuros* , & les tuoient , les iettant en vne plaine avec certaines ceremonies , faisans manger ceste chair à quelques sortes d'hommes , lesquels sacrifices ils faisoient , de peur que l'*Ingua* ne fust offensé avec du poison , & pour cet effet ils ieusnoient depuis le matin iusques au leuer des estoilles , & lors ils se faulloyent & se honnifoyent à la façon des *Mores*. Ce sacrifice leur estoit le plus conuenable , pour s'opposer aux Dieux de leurs contraires : & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces coustumes ayent cessé, les guerres ayans prins fin , toutesfois il en est demeuré encor quelques restes , pour l'occasion des disputes particulieres ou communes des Indiens, ou des *Caciques*, ou d'entre les villes.

Ils

Ils sacrifioyent & offroyent auffi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroiēt aux fontaines & sources, difans que les conches estoiet filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, selon la couleur, & s'en seruent auffi à diuerses fins: Ils en vsent presque en toutes sortes de sacrifices, & encor auourd'huy quelques vns mettent des conches pillees dedans leur Chica, par superstition. Finablement il leur sembloit conuenable d'offrir sacrifices de tout ce qu'ils semoyent & esleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces sacrifices, aux fontaines, sources & ruisseaux, qui passoiēt par les villes, ou par leurs Chacras, qui sont leurs mestairies, & les faisoient, apres auoit acheué leurs semailles, afin qu'ils ne cessassent de courir, & qu'ils arroufassent tousiours leurs heritages. Les sorciers iettoyent leur sort pour cognoistre le temps auquel les sacrifices se deuoient faire, lesquels estans acheuez, l'on assembloit de la contribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoyent la charge de faire ces sacrifices. Ils les faisoient au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuieres croissent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoient à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioyent point aux fontaines & sources des deserts. Au iourd'huy demeure encor entr'eux le respect qu'ils auoyent aux fontaines, sources, estāgs, ruisseaux, ou riuieres, qui passent par les villes, & Chacras, mesmes auffi aux fontaines &

HISTOIRE NATURELLE

riuières des desers. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuières, & là se lauent pour la santé, soignans premierement avec de la farine de mays, ou avec autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

CHAPITRE XIX.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoient.

LA plus pitoyable mesauanture de ce pauvre peuple, est le vasselage qu'ils payoient au Diable, luy sacrifiant des hommes, qui sont les images de Dieu, & ont esté creez pour iouyr de Dieu. En beaucoup de nations ils auoyent accoustumé de tuer, pour accompagner les deffuncts, comme a esté dit cy dessus, les personnes qui leur estoient les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'ils se pourroyent mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste occasion, ils auoyent accoustumé au Peru, de sacrifier des enfans de quatre ou six ans, iusques à dix, & la plus part de ces sacrifices, estoient pour les affaires qui importoyent à l'Ingua, comme en les maladies, pour luy enuoyer santé, mesme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoyent au nouveau Ingua, le bourrellet, qui est l'enseigne du Roy, comme sont icy le sceptre & la couronne. En ceste solemnité, ils sacrifioient le nombre de deux cens enfans de quatre à dix ans, qui estoit vn

ruel & inhumain spectacle. La façon de les sacrifier estoit de les noyer & enterrer avec certaines representations & ceremonies, tantost ils leur couppoyent la teste, & boignoient avec leur sang, d'une oreille en l'autre. Ils sacrifioient mesme des filles, du nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, des monasteres dont j'ay traitté cy dessus. Il y auoit en ce cas un abus fort grand & fort general, qui estoit que si quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, estoit malade, & le dentu luy disoit que pour certain il deuoit mourir, ils sacrifioient au Soleil, ou au Viracocha, son fils, le prians de se contenter d'iceluy, & qu'il ne voulast oster la vie au pere. C'est vne semblable cruauté à celle que rapporte l'Escriture, dont vsa le Roy de Moab, en sacrifiant son fils premier né ^{4. Reg. 3.} sur la muraille, à la veüe de ceux d'Israël, auant que de luy faire cet acte sembla si triste, qu'ils ne voulurent pas le presser d'auantage, & ainsi ben retournerent en leurs maisons. L'Escriture raconte aussi le mesme genre de sacrifice auoir esté en vsage, entre les nations barbares des Amoneans & Iebuseans, & les autres dont j'ay écrit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de vi-* ^{Sap. 12. c. 14.} *en si grands maux, & si grieus: comme de sacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres sacrifices cachez, de veiller toute la nuict, feisans actes de fols, & ainsi ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs maneres, mais l'un par enuie oste la vie à l'autre, l'autre oste sa femme & son contentement, & tout y est en confusion, le sang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la corruption, l'infidelité, les seductions, les parjurements, les*

HISTOIRE NATURELLE

mutineries, l'oubliance de Dieu, la cõtamination des ames
 le changement de sexe, & de naissance, l'inconstance de
 mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie est vn abisme de tous maux. Le sage dit cela de
 ces peuples, desquels Dauid se plaint, que ceux
 d'Israel apprendrent telles coustumes, iusques
 à sacrifier leurs fils & filles au Diable. Ce que
 iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point este
 agreable. Car comme il a esté autheur de la
 vie, & qu'il a fait toutes ces autres choses pour
 la commodité de l'homme, il ne se plaist point
 que les hommes foyent la vie les vns aux au-
 tres. Bien que le Seigneur ait approuué & ac-
 cepté la volonté du fidelle Patriarche Abra-
 ham, il ne consentit pas pourtant au fait, qui
 estoit de couper la teste à son fils. Enquoy l'on
 voit la malice & tyrannie du Diable, qui
 voulu en cela surpasser Dieu, prenant plaisir
 d'estre adoré avec effusion de sang humain, &
 procurant par ce moyen la perdition des ames
 & des corps ensemble, pour la haine enragée
 qu'il porte à l'homme, comme son cruel ad-
 uersaire.

Psal. 105.

CHAPITRE XX.

*Des horribles sacrifices d'hommes, dont
 vsoyent les Mexiquains.*

IAçoit que ceux du Peru ayent sur-
 passé ceux de Mexique en l'occision
 & sacrifice de leurs enfans, (car il
 n'ay point leu ny entendu, que les
 Mexiquains vlassent de tels sacrifices) toutes

tesfois ceux de Mexique les ont surpassé, voire toutes les nations du monde, au grand nombre d'hommes qu'ils sacrifioient, & en la façon horrible qu'ils le faisoient. Et afin que l'on voye le grand malheur enquoy le Diable tenoit ce peuple aueuglé, ie raconteray par le menu l'usage & façon inhumaine qu'ils auoient en cela. Premièrement les hommes qu'ils sacrifioient, estoient prins en guerre. Et ne faisoient point ces solempnels sacrifices, si ce n'estoit de captifs, de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suuy le stile des anciens. Car selon que veulent dire certains Autheurs, pour ceste occasion ils appelloient le sacrifice *uictima*, d'autant que c'estoit de chose vaincûe: comme mesme ils l'appelloient *hostia quasi ab hoste*, pour ce que c'estoit vne offrande faite de leurs ennemis, cōbien que l'on ait accommodé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la verité les Mexiquains ne sacrifioient point à leurs idoles que leurs captifs, & n'estoient les ordinaires guerres qu'ils faisoient, que pour auoir des captifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les vns & les autres se battoient, ils taschoyent de prendre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point, pour iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayant conquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas subiugué la prouince de Tlascalla, qui estoit si proche, Motecuma respondit à cela, que pour deux causes

il n'auoit pas conqueitè ceste prouince, com bien qu'il luy eust esté si facile sil l'eust voulu entreprendre: l'vne pour auoir enquoy exercer la ieunesse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nourrit en oisueté & delicatèssè: l'autre & principale, qu'il auoit reserué ceste prouince, pour auoir d'ou tirer des captifs pour sacrifier à leurs Dieux. La façon dont ils vsoient en ces sacrifices estoit qu'ils assembloient en ceste pallissade de testes de morts, qui a esté ditte cy dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez: & faisoit l'on avec eux au pied de ceste pallissade vne ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient tous arrangez au pied de ceste pallissade avec beaucoup d'hommes de garde qui les entouroient. Incontinent sortoit vn prestre vestu d'vne aube courte pleine de floquons ou houpettes par le bas, & descendoit du haut du temple avec vne idole faicte de paste de bled & mays amassé avec du miel, qui auoit les yeux de grains de voirre vert, & les dens de grains de mays, & descendoit avec toute la vistesse qu'il pouuoit les degrez du temple en bas: & montoit par dessus vne grande pierre qui estoit fichée en vne fort haute terrasse au milieu de la cour. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le prestre par vn petit escallier qui estoit au deuant de la terrasse, & descendoit par vn autre qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant son idole. Puis mōtoit au lieu où estoient ceux que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à

vn chacun d'eux en particulier, leur disant, Cestuy est vostre Dieu. Et en acheuant de mon-
 strer descendoit par l'autre costé des degrez,
 & tous ceux qui deuoient mourir sen alloient
 en procession iusques au lieu où ils deuoient
 estre sacrifiez, & là trouuoient apprestez les
 ministres qui les deuoient sacrifier. La façon
 ordinaire de sacrifier estoit d'ouurir l'estomac
 à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré
 le cœur encor à demy vif, ils iettoient l'hom-
 me & le faisoient rouler par les degrez du tem-
 ple, lesquels estoient tous baignez & souillez
 de ce sang. Et à fin de le faire entendre plus par-
 ticulierement, six Sacrificateurs constituez en
 ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, qua-
 tre pour tenir les mains & les pieds de celuy
 que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la
 teste, & l'autre pour ouurir l'estomach, & tirer
 le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Cha-
 chalmua, qui en nostre langage vaut autant que
 ministre de chose sacrée. C'estoit vne dignité
 supresme & beaucoup estimée entr'eux, où l'on
 heritoit & succedoit comme en vne chose de
 mayoralque ou fief. Le ministre qui auoit l'of-
 fice de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit
 estimé & honoré comme souuerain prestre &
 Pontife, le nom duquel estoit different, selon
 la difference des temps & solemnitez. Tout de
 mesme estoient leurs habits differens quand
 ils sortoient à exercer leur office, selon la di-
 uersité du temps. Le nom de leur dignité estoit
 Papa & Topilzin, leur habit & robe estoit vne
 courtine rouge en façon de Dalmatique avec

HISTOIRE NATURELLE

des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & iaulnes sur la teste, & aux oreilles comme des pendans d'or, aufquels y auoit des pierres vertes enchassées, & au dessoubs de la leure ioignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vne pierre azurée. Ces six sacrificateurs venoient les visages & les mains ointes d'vn noir fort luisant. Les cinq autres auoient vne chevelure fort crespuë & entortillée auëc des lisets de cuir, desquels ils sont ceints par le milieu de la teste, & portans au front de petites rondelles de papier peintes de diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne Dalmatique blanche ouurée de noir. Ils representoient avec cest ornement, la mesme figure du diable: de sorte que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir sortir avec vne si horrible representation. Le souuerain prestre portoit en la main vn grand cousteau d'vn caillou fort large & aigu, vn autre prestre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleuvre. Tous six se mettoient en ordre ioignant ceste pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy deuant, estant vis à vis de la porte de la chapelle de bidole. Ceste pierre estoit si pointuë, que l'homme qui deuoit estre sacrifié, estant couché dessus à la renuersè, se ployoit de telle façon, qu'en luy laissant seulement tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il souuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels

deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faisoit monter de rang ces larges degrez au lieu où estoient appareillez les ministres : & comme chacun d'eux venoit en son ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'un par vn pied, l'autre par vn autre : l'un par vne main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuerse sur ceste pierre pointuë, où le cinquiesme de ces ministres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand prestre luy ouuroit l'estomach avec le cousteau d'une estrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur avec les mains, & le monstroit ainsi fumant au Soleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumée de cœur, & incontinent se tournoit vers l'idole, & luy iettoit au visage, puis ils iettoient le corps du sacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilement, pour ce que la pierre estoit mise si proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'espace entre la pierre & le premier degré: de sorte que d'un seul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceste façon ils sacrifioient vn à vn tous ceux qui y estoient destinez, & apres qu'ils estoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maistres ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer, & les emportoient, puis apres les ayans departis entr'eux ils les mangeoient celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tousiours pour le moins quarante ou cinquante de ces sacrifiez, pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les na-

HISTOIRE NATURELLE
tions circonuifines en faisoient autât, imitans
les Mexiquains en leurs coultumes & ceremo-
nies sur le seruice des Dieux.

CHAPITRE XXI.

*D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes,
dont vsioient les Mexiquains.*



L y auoit vne autre sorte de sa-
crifices qu'ils faisoïent en diuerses
festes, lesquels ils appelloïent Ra-
caxipe Veliztli, qui est autant
qu'escorchement de personnes.
L'on l'appelle ainsi, pource qu'en certaines
festes ils prenoient vn ou plusieurs esclaves,
selon le nombre qu'ils vouloient, & apres l'a-
uoir escorché en reuestoient de la peau vn
homme qui estoit deputé à cest effect. Cestuy-
là s'en alloit par toutes les maisons & marchez
de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient
tous offrir quelque chose, & si quelqu'vn ne
luy offroit rien, il le fraploit d'vn coing de la
peau au visage, le souillant de ce sang figé qui
y estoit. Ceste inuention duroit iusques à ce
que le cuir se corrompist, pendât lequel temps
ceux qui alloient ainsi assembloient beaucoup
d'aumosnes qu'ils employoient aux choses ne-
cessaires pour le seruice de leurs Dieux. En
beaucoup de ces festes ils faisoient vn deffy
entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui deuoit
estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient
l'esclau par vn pied à vne grand' rouë de pier-

re, & luy bailloient vne espée & vne rondelle aux mains à fin qu'il se deffendist : & sortoit incontinent celuy qui le deuoit sacrifier armé d'une autre espée & rondelle : que si celuy qui deuoit estre sacrifié se deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeschoit, il demouroit exempt & deliuré du sacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux, & comme tel estoit du depuis entendu : mais si l'estoit vaincu ils le sacrifioient en la mesme pierre où il estoit attaché. C'estoit vn autre genre de sacrifice quand ils dedioient quelque esclau pour estre la representation de l'idole, & disoient que c'estoit sa ressemblance. Ils donoient aux prestres par chacun an vn esclau, à fin qu'il n'y eust iamais faute de la semblance visue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il estoit bien laué ils le vestoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans son mesme nom. Il estoit toute l'année reueré & honoré comme le mesme idole, & auoit tousiours avec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'efuist, avec laquelle garde l'on le laissoit aller librement, où il vouloit : & si d'auanture il s'enfuiroit, le chef de la garde estoit mis en son lieu, pour représenter l'idole, & apres estre sacrifié. Cet Indié auoit le plus honorable logis de tout le temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient seruir & honorer; luy apportans à manger, avec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il sortoit parmy les rues de la Cité, il alloit fort accompagné de seigneurs, & portoit vne petite fluste en la

main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient avec leurs petits enfans en leurs bras, & les luy presentoient, le saluans comme Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit autant; Ils le mettoient de nuit en vne forte prison, ou cage, de peur qu'il ne s'en allast, iusques à ce qu'arriuant la feste, ils le sacrifioient, comme i'ay dit cy dessus. Par ces façons, & beaucoup d'autres le Diable abusoit, & entretenoit ces pauvres miserables. & estoit telle la multitude de ceux, qui estoient sacrifiez par ceste infernalle cruauté, qu'il semble que ce soit chose incroyable. Car ils afferment, qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel iour s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil, en diuers endroits. Le diable vsoit, pour entretenir ceste tuerie d'hommes, d'une plaisante & estrange inuention, qui estoit, que quand il plaisoit aux prestres de Satan, ils alloient aux Roys, & leur declaroient comme leurs dieux se mouroient de faim, & qu'ils eussent memoire d'eux. Incontinent les Roys s'appareilloient, & aduertissoient les vns les autres, que les dieux demandoient à manger, partant qu'ils commandassent au peuple, de se tenir prest à venir à la guerre, & ainsi le peuple assemblé, & les compagnies ordonnées ils sortoient aux champs, où ils assembloient leur armée, & toute leur dispute & combat, estoit de se prendre les vns les autres pour sacrifier, taschans de se faire paroistre tant d'un costé que d'autre, en amenant le plus de captifs pour le sacrifice, tellement qu'en ces batailles,

ils taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'entre-tuer, pource que tout leur but estoit d'amener des hommes vifs, pour donner à manger à leurs idoles, qui estoit la façon, par laquelle ils apportoyent les victimes à leurs Dieux; Et doit on sçauoir, que iamais Roy n'estoit couronné, qu'au preallable il n'eust subiugué quelque province de laquelle il amenast vn grand nombre de captifs, pour les sacrifices de leurs dieux, & ainsi par tous moyens, c'estoit chose infinie, que le sang humain que l'on espádoit en l'honneur de Satan.

CHAPITRE XXII.

*Comme desia les Indiens estoient lassez,
& ne pouuoient plus souffrir la
cruauté de leurs dieux.*

PLusieurs de ces barbares estoient desia lassez & ennuyez d'une si excessiue cruauté, à espádre tant de sang d'hommes, & du tribut si ennuyeux d'estre tousiours en peine de gagner des captifs, pour la nourriture de leurs Dieux, leur semblant vne chose insupportable. Et neantmoins ils ne laissoient de suyure & executer leurs rigoureuses loix, pour la grand' crainte que les ministres des idoles leur donnoient de leur costé, & par les ruses avec lesquelles ils tenoient ce peuple en erreur; Mais en l'interieur ils desiroient assez, de se voir libres d'une si pezante charge. Et fust vne grâde prouidâce de Dieu, que les premiers

HISTOIRE NATURELLE

qui leur donnerent la cognoissance de la loy de Christ, les trouuassent en ceste disposition: pource que sans doute, ce leur sembla vne bonne loy, & vn bon Dieu, qui vouloit estre seruy de ceste façon. Sur ce propos me contoit vn religieux graue en la neufue Espagne, que quand il fut en ce royaume il auoit demandé à vn ancien Indien, homme de qualité, comment les Indiens auoient si tost receu la loy de Iesus-Christ, & laissé la leur, sans faire d'auantage de preuue, d'effay, ny de dispute sur icelle, car il sembloit qu'ils s'estoient changez sans y auoir esté esmeus par raison suffisante. L'Indien respondit, ne croy point pere, que nous prenions si inconsiderement la loy de Christ, comme tu dis, pource que ie t'apprens, que nous estions desia lassez, & mescontens des choses que les idoles nous commandoient, & que nous auions desia parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy. Et comme nous trouuasmes que celle que vous nous preschiez, n'auoit point de cruauté, & qu'elle nous estoit fort conuenable, iuste, & bonne, nous entendismes, & creusmes, que c'estoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort volontairement. La responce de cest Indien s'accorde bien avec ce que l'on list aux premiers discours que Hernand Cortés enuoya à l'Empereur Charles le quint, où il raconte, que apres auoir conquis la Cité de Mexicque, étant en Cuyoacan, luy vindrent des ambassadeurs de la republicque & prouince de Mechoacan, demandés qu'il leur enuoiaist sa loy, & qu'il la leur apprist & fist entédre, pour

autant qu'ils pretendoient de laisser la leur, qui ne leur sembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés, & auourd'huy sont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chrétiens qui soient en la neufue Espagne. Les Espagnols qui virent ces cruels sacrifices d'hommes, se determinerent d'employer toute leur puissance, à destruire vn si detestable, & maudit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils veirent vn soir deuant leurs yeux sacrifier, soixante, ou soixâte & dix soldats Espagnols, qui auoient esté prins en vne bataille, qui se donna sur la conqueste de Mexicque, & vne autre fois trouuerent escrit de charbon, en vne chambre en Tezcusco, ces mots, *Icy fust prisonnier, vn tel mal heureux, avec ses compagnons, que ceux de Tezcusco sacrifierent.* Il aduint mesme à ce propos, vn cas fort estrange, & neant moins veritable, ayant esté rapporté par personnes dignes de foy, & fut que les Espagnols regardâs vn spectacle de ces sacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort dispos, l'ayant ietté, & fait rouler du hant en bas des degrez comme estoit leur coustume, quand il vint en bas dit aux Espagnols en sa lague, Cheualliers ils m'ont tué, ce qui esmeut grandement les nostres d'horreur, & de pitié. Et n'est point chose incroyable, que cestuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler, attendu que Galien raconte qu'il est arriué plusieurs fois aux sacrifices des animaux, apres leur auoir tiré le cœur & ietté sur l'autel, que les animaux respiroient, voire bramoient & cryoient hautement, mesme couroient quelque temps. Lais-

*Galen lib.
2. de Hippoc.
& Platon.
placit. cap. 4.*

HISTOIRE NATURELLE

ſans maintenant ceſte queſtion, comme il ſoit poſſible que cela puiſſe eſtre par nature, ie pour ſuyuy mon intention, qui eſt de faire voir, cō-
 bien ces barbares abhorroient deſia ceſte in-
 ſupportable ſeruitude, qu'ils auoiēt à l'homici-
 de infernal, & combien grande a eſté la miſeri-
 corde que le Seigneur leur a faicte, en leur
 communicquant ſa loy, douce, & du tout ag-
 greable.

CHAPITRE XXV.

*Comme le Diable s'eſt eſforcé d'enſuyure, &
 de contrefaire les ſacrements de la
 ſaincte Eglise.*



E qui eſt le plus eſmerueillable de
 l'enuie & preſomption de Satan, eſt
 qu'il ait contrefait non ſeulement en
 l'idolatrie & ſacrifices, mais auſſi en
 certaines ceremonies, noz Sacrements, que Ie-
 ſus Chriſt, noſtre Seigneur a inſtituez, & deſ-
 quels vſe la ſaincte Eglise, ayant ſpeciallement
 pretendu imiter, en quelque façon le ſacremēt
 de communion, (qui eſt le plus haut, & le plus
 diuin de tous) pour le grand erreur des infidel-
 les qui y procedoient de ceſte maniere. Au pre-
 mier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, &
 reſpond à noſtre Decembre, ſe faiſoit vne tres-
 ſollempnelle feſte, appellée Capacrayme, & en
 icelle ſe faiſoient beaucoup de ſacrifices, & ce-
 remonies qui duroient pluſieurs iours, pendāt
 leſquels nul forain, ou eſtranger ne ſe pouuoit
 trouuer

trouuer en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estants passez, ils donoient congé & licence aux estrangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiquant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme religieuses du Soleil, faisoient de petis pains de farine de Mays, teinte & paistrie avec le sang des moutons blancs, qu'ils sacrifioient ce iour là, incontinent ils commandoient que tous les forains des prouinces entrassent, lesquels se mettoient en ordre, & les prestres qui estoient de certain lignage, descendus de Lluquiyupangui, donoient à chacun vn morceau de ces petis pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis avec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient, qu'ils ne dissent, ny pensassent, mal contre l'Ingua, mais qu'ils luy portassent toujours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention, & volonté, que s'ils ne faisoient ce qu'ils debuoient, il les descouriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petis pains en de grands plats d'or, & d'argent, qui estoient destinez pour cet effet, & tous receuoient, & mangoiët ces morceaux remerciens infiniment le Soleil d'une si grande grace qu'il leur faisoit, disans des parolles, & faisant des signes d'un grand contentement & deuotion: Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'avec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps, pour tes-

HISTOIRE NATURELLE

moignage de la fidelité, qu'ils gardoient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellé Coyarayme, qui estoit Septembre, en la feste sollemnelle, qu'ils appelloient Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'yfer de ce mot, en chose si diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors; ils enuoioient aussi de ces pains, en tous les guacas, factuaires ou idoles de tout le royaume, & tout en vn mesme tēps sy trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient exprés pour les recevoir, auxquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit cela en signe qu'il vouloit que tous le venerassent & honorassent, & en enuoioient mesme par honneur aux Caciques. Quelqu'un parauanture, tiendra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'est vne chose tres-veritable, que depuis InguaYupangi (qui est celuy qui a fait plus de loix, de coustumes, & ceremonies, cōme Numa à Rome) dura ceste maniere de cōmunion, iusques à ce que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus Christ, mit hors toutes ces superstitions, leur donnant le vray manger de vie qui conserue & vnit les ames avec Dieu. Qui voudra s'en satis-faire plus amplement, lise la relation que le licentié Polo escriuit à l'Archeuesque des Roys, Dom Ieronimo de Loaysa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choses qu'il a descouuertes & approuuées, par sa grande diligence.

CHAPITRE XXIII.

De la façon, que le Diable s'est efforcé de contrefaire en Mexique, la feste du S. Sacrement & communion, dont use la sainte Eglise.

 E sera chose encor plus esmerueillable, d'ouir parler de la feste & solemnité de la communion, que le mesme diable prince d'orgueil, ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle soit vn peu lógue,) il ne fera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escripte par personnes dignes de foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May, leur principalle feste de leur Dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy dessus, qui estoient recluses au mesme Temple, & estoient comme religieuses, mouloient vne quantité de semence de blettes, avec du Mays rosty, & apres qu'il estoit moulu le paistrissoient & amassoient avec du miel, & faisoient de ceste paste vne idole, de la mesme grandeur qu'estoit celuy de bois, luy mettans au lieu des yeux, des grains de voirres verts azurez ou blancs, & au lieu de dents, des grains de Mays, assis avec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & orné, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur

vn brancard, pour le porter sur les espaulles. Le matin de la feste venu, vne heure auant le iour, sortoiēt toutes ces filles vestues de blanc, avec des ornemens tous neufs, lesquelles estoiet appellees ce iour là Sœurs du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoiēt courōnees de guirlandes de mays rosty & creuaslé, ressemblant azahar ou fleur d'orange, & portoient en leur col de grosses chaines de mesme, qui leur passoient en escharpe, par dessoubs le bras gauche. Elles estoient colorees de vermeillon, par les ioues, & auoiēt les bras depuis les coudes iusques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainsi ornees elles prenoient l'idole sur leurs espaulles, le tirans, & portans en la cour où estoient desia tous, les ieunes hommes, vestus d'habits faits d'vn red artificieux estans courōnez de la mesme façon que les femmes. Lors que ces filles sortoiēt avec l'idole les ieunes hommes s'approchoient, avec beaucoup de reuerence, & prenoient la litiere, ou brancard, où estoit l'idole sur leurs espaulles, la portans au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, se la mettoit sur la teste; qui estoit vne ceremonie ordinaire, qu'ils obseruoient entre eux, aux principales festes de leurs dieux. Ceste ceremonie faicte, tout le peuple sortoit en procession, avec toute la diligēce & legereté, qui leur estoit possible, & alloient à vne montagne, qui estoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appelée Chapultepec, & là faisoient vne station, & des sacrifices. Incontinent ils partoient

de là avec la mesme diligence, pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faisoient la seconde station, & de là alloient en vn autre bourg vne lieue plus outre qui se dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retour nans en la Cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatre lieues, en trois ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Ypayna Vitzilipuztli, qui veut dire, le viste, & diligent chemin, de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degréz ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes qu'ils attachoient aux bras du brancard, puis avec beaucoup de discretion & de reuerence, ils montoient la litiere avec l'idole, au sommet du Tēple, les vns tirans d'enhaut, & les autres leur aydans d'embas, cependant lon n'entendoit retentir que le son des flustes, des buccines, des cornets, & des tambours qui sonnoient. Ils le montoient de ceste façon, d'autant que les degréz du Temple estoient fort roides & estroits, & l'escallier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste litiere sur leurs espaulles. Pendant qu'ils montoient ceste idole, tout le peuple estoit en la cour, avec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au hault, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roses, qu'ils luy tenoient apprestée, incontinent venoient les ieunes hommes, lesquels semoient, & respandoient beaucoup de fleurs de diuerses couleurs, dont ils rem-

plissoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles sortoient avec l'ornement susdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paste composée de blettes, & de mays rosty, qui estoit de la mesme paste dequoy l'idole estoit fait & composé, & estoient en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, lesquels les portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils remplissoient tout le lieu, iusques à ce qu'il n'y en peust entrer d'auantage. Ils appelloient les tronçons de paste, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces os, aussi tost venoient tous les anciens du temple, prestres, Leuites, & tout le reste des ministres, selon leurs dignitez & antiquitez : (car il y auoit entr'eux sur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres avec leurs voiles de red, de diuerses couleurs & ourages, selon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs testes, & des chaisnes de fleurs pendües au col. Apres eux venoient les Dieux & Deesses qu'ils adoroient en diuerses figures, vestus de la mesme liurée, puis se mettans en ordre autour de ces tronçons & morceaux de paste faisoient certaine ceremonie en chantant & ballant sur iceux. Au moyen dequoy ils demeueroiēt benits & consacrez pour la chair & os de ceste idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paste, par laquelle ils estoient tenus & estimez pour os & chair de l'idole, estant acheuée,

ils honoroient ces morceaux de la mesme maniere que leur Dieu. Puis sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le sacrifice d'hommes, en la façon qu'il a esté dit cy dessus, & en sacrifioit-on ce iour-là plus grand nombre qu'en nul autre, pour autant que c'estoit la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacrifices estans acheuez, sortoient tout aussi tost tous les ieunes hommes & filles du temple, ornés comme il a esté dit: & apres s'estre mis en ordre & s'estre rangez les vns vis à vis des autres, ils balloient & dançoient au son du tambour qu'on leur sonnoit en loüange de la solemnité & de l'idole qu'ils celebroident. Auquel chant tous les Seigneurs anciens, & les plus notables leur respondoient ballans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand cercle comme ils ont de coustume, demeurans tousiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau spectacle venoit toute la Cité, & auoit vn commandement fort diligemment obserué en ceste terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceste paste emmiellée dequoy l'idole estoit fait. Et ceste viande se deuoit manger incontinent au point du iour, & ne deuoit-on boire d'eau ny aucune autre chose apres iusques apres midy, & tenoient que c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege que de faire le contraire: mais apres les ceremonies acheuées il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoident l'eau aux petits enfans, aduertiffans tous ceux qui auoient

HISTOIRE NATURELLE

l'usage de raison de ne boire point d'eau, que
 fils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux,
 & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort dili-
 gemment & rigoureusement. Les ceremonies,
 bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous
 despouiller, & les prestres & dignitez du tem-
 ple prenoient l'idole de paste, lequel ils des-
 pouilloient de ces ornemens qu'il auoit, &
 faisoient plusieurs morceaux, tant de cest ido-
 le mesme, que de ces tronçons qui estoient
 consacrez, puis apres ils les partoient au
 peuple en forme de Communion, commen-
 çans aux plus grands, & continuans au reste,
 tant hommes, femmes, que petits enfans, les-
 quels les receuoient avec tât de pleurs, de crain-
 te & de reuerence, que c'estoit vne chose ad-
 mirable, disans qu'ils mangeoient la chair &
 les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indig-
 nes. Ceux qui auoient des malades en de-
 mandoient pour eux, & leur portoient avec
 beaucoup de reuerence & veneration. Tous
 ceux qui communioient demeuroident obligez
 de donner le disme de ceste semence ou grain,
 dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la
 Communion estant acheuée, vn vieillard de
 beaucoup d'autorité montoit sur vn lieu emi-
 nent, & d'une voix haute preschoit leur loy
 & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera
 donc que le diable ait esté si curieux de se fai-
 re adorer & recevoir en la façon que I E S U S
 C H R I S T nostre Dieu a ordonné & ensei-
 gné, & comme la sainte Eglise a accoustumé.
 Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce

qui a esté proposé au commencement, que Satan tafche & sefforce tant qu'il peut d'vsurper & de defrober pour soy l'honneur & feruice qui est deu à Dieu seul, encor qu'il y melle tousiours ses cruautez & ordures, pour ce que c'est vn esprit d'homicide & d'immondicité, & pere de mensonge.

CHAPITRE XXV.

*Des Confesseurs & de la Confession
dont vsoient les Indiens.*

LE pere de mensonge a voulu mesme contre-faire le sacrement de Confession, & en ses idolatries se faire honorer avec des ceremonies fort semblables à l'vsagè des fideles. Au Peru ils auoient opinion, que toutes les maladies & aduersitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre cela se confessoient mesme verbalement presque en toutes les prouinces, & auoient des confesseurs deputez pour cest effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs: & y auoit des pechez reservez au superieur. Ils receuoient des penitèces, voire quelques fois tres rigoureuses: & principalement quand le pecheur estoit quelque pauvre homme, qui n'auoit que dōner au Confesseur, & estoit cest office ds Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs sorciers, qu'ils appellent Ychuiri ou

HISTOIRE NATURELLE

Ychuri, a esté le plus vniuersel és prouinces de Collasuio. Ils ont vne opinion que c'est vn enorme peché d'en celer en la Cõfession quelqu'un qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confesseurs descouuroient, si l'on leur en ce-
 loit par des sorts, ou par le regard de la cour-
 roye de quelque animal, & les chastioient en
 leur donnant vn nombre de coups d'une pier-
 re sur les espauls iusques à ce qu'ils eussent
 tout descouuert, puis apres luy donnoient vne
 penitence, & faisoient le sacrifice. Ils se fer-
 uent mesme de ceste Confession, quand leurs
 enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Ca-
 ciques sont malades, ou qu'ils sont en quel-
 ques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit
 malade toutes les prouinces se confessoient,
 principalement ceux de la prouince de Col-
 lao. Les Confesseurs estoient obligez de tenir
 secrettes les confessions qu'ils receuoient, si-
 non en certains cas limitez. Les pechez des-
 quels principalement ils se confessoient, estoit
 le premier de tuer l'un l'autre hors la guer-
 re: en apres de desrober, de prendre la femme
 d'autruy, de donner du poison ou forcellerie
 pour faire mal, & tenoient pour vn grief pe-
 ché, de s'oublier à la reuerence de leurs Gua-
 cas ou chapelles, de ne garder point les fe-
 stes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr
 point. Ils ne s'accusoient point d'actes & pechez
 interieurs, mais selon le rapport de quelques
 prestres, depuis que les Chrestiens vindrent en
 ce pays, ils s'accuserent aussi à leurs Ychuris,
 & confesseurs de leurs pēsees. L'Ingua ne con-

fessoit ses pechez à nul homme, mais seulement au Soleil, afin qu'il les dist au Viracocha, & qu'il les luy pardonnast. Apres que l'Ingua s'estoit confessé, il faisoit vn certain bain pour acheuer de se nettoyer en vne riuere courante, disant ces paroles: J'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuere reçois les, & les portés à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoient vsoyent mesmement de ces bains, avec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent au iourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque hōme que ses enfans luy mouroyent, il estoit tenu pour vn grand pecheur, & luy disoyent que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoyent confessés, ils estoient baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit foetter avec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoient que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercée en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de cō-

HISTOIRE NATURELLE

fesser les pechez secrets, soit demeuree si long
 temps, & de faire de si rigoureuses pœnitences
 qu'ils faisoient, comme de ieusner, de donner
 des habits, de l'or, de l'argent, de demeurer aux
 montagnes, & de recevoir de grands coups sur
 les espalles. Les nostres disent, qu'en la pro-
 vince de Chiquito, ils rencontrent encor au-
 iourd'huy ceste peste de confesseurs, ou Ychu-
 ris, & que beaucoup de malades se retirent
 vers eux: mais desia par la grace de Dieu, ce
 peuple va du tout s'esclaircissant, & reconnois-
 sent l'effect & le grand benefice de nostre con-
 fession sacramentale, à laquelle ils viennent
 avec vne grande deuotion. Et en partie cet vsa-
 ge passé leur a esté permis par la prouidence du
 Seigneur, afin que la confession ne leur sem-
 blast difficile. Par ce moyen le Seigneur est en
 tout glorifié, & le Diable mocqueur, demeuré
 mocqué. Or d'autant que c'est vne chose qui
 touche à ce propos, ie raconteray icy l'vsage
 d'vne estrange confession que le Diable auoit
 introduite au Iappō, comme il appert par vne
 lettre venue de là, qui dit ainsi. Il y a en Ocaca
 des roches tres-grandes, & si hautes, qu'il y a
 des pics en icelles, de plus de deux cens brasses
 de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de
 ces pics, ou pointes qui s'esleue si terriblement
 haut, que quand les Xamabuxis (qui sont les
 pelerins) le regardent seulement, les membres
 leur en tremblent, & les cheueux s'en herisson-
 nent, tant est ce lieu terrible & espouventa-
 ble. Il y a au sommet de ceste pointe vne gran-
 de verge de fer de trois brasses de long, qui y

est posée par vn estrange artifice. Au bout de ceste verge est attachée vne ballance, dont les escailles sont si grandes, qu'en vne d'icelles se peut asseoir vn homme, & les Goquis, (qui sont des Diabes en figure humaine) commandent que vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres, sans qu'il en reste vn seul, puis auec vn engin & instrument qui se remeue, moyennant vne roue, ils font que ceste verge de fer, en laquelle la ballance est pēdue, sorte dehors, & demeure toute suspendue en l'air, estant assis, l'vn des Xamabuxis en l'vn des plateaux de ceste ballance. Et comme l'escaille ou est assis l'homme, n'a point de contrepois de l'autre costé, incontinent elle pend en bas, & l'autre se fleue iusques à ce qu'elle rencōtre & touche à la verge. Alors les Goquis leur disent du rocher, qu'ils se confessent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils se souuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui sont là le puissent ouyr. Incontinent il commence à se confesser, pendant quoy quelques vns des assistans se rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemissent. Et à chaque peché qu'ils disent, l'autre escaille de la ballance baisse vn peu, iusques à ce que finalement ayant dit tous ces pechez, la vuide demeure esgalle à l'autre, ou est le triste pœnitent, puis les Goquis refont tourner la roue, & retirent vers eux la verge & ballance d'où sort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iusques à ce que tous y ayent passé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fut Chrestien, disant qu'il auoit

HISTOIRE NATURELLE

esté en ce pelerinage, & entré en la ballance sept fois, où publiquement il festoit confessé. Il disoit mesme, que si dauanture quelqu'un de ceux qui sont mis en ce lieu, ne raconte le peché, côme il est passé, ou qu'il en celle quelqu'un, l'escaille de la ballace vuide, ne s'abbaisse point, & sil s'obstine apres qu'on luy a fait instance de se confesser, & ne vueille descouurer tous ses pechez, les Boquis le iettent & font choir du haut en bas, où en vn moment il est rompu & brisé en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nommé Iean nous disoit, qu'ordinairement la crainte & treneur de ce lieu, est si grande à tous ceux qui sy mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuent qu'il y en aye, qui ne descourent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'un autre nom Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairement par ce discours, comme le diable a pretendu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iappon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Collao au Peru.

CHAPITRE XXVI.

De l'abominable onction, dont vsoyent les prestres Mexiquains & autres nations, & de leur sortlieges.

Dieu ordonna en la loy ancienne, la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euangelique nous auons mesme le S. Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy ancienne, vne certaine composition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose, qu'au seruice diuin. Le Diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, comme il a accoustumé, ayant inuenté à ceste fin des choses si ordes, & si sales, qu'elles monstrent assez quel en est l'Autheur. Les prestres des idoles en Mexique, soignoient en ceste maniere. Ils soignoient le corps depuis les pieds iusques à la teste, & tous les cheueux aussi, lesquels leur demeuoyent en forme de tresses, ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoyent ceste onction humide & mouillée. Les cheueux leur croissoient tellement avec le temps, qu'ils leur tomboient iusques aux iarets, si pesants qu'ils leur donnoyent beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoyent, ny tondoyent point, iusques à ce qu'ils mourussent, ou qu'on les en dispensast pour leur

grande vieilleſſe, ou bien qu'on les employaſt aux gouvernements & autres offices honorables en la republique. Ils portoient leurs cheu- uellures treſſees, de ſix doigts de large, & ſe noirciſſoient & teignoient avec de la fumee de bois de pin, ou raiſine, pour ce que de toute antiquité entre eux, ç'a eſté touſiours vne of- frande qu'ils faiſoyent à leurs idoles. Et pour ceſte occaſion elle eſtoit fort eſtimee & reue- ree. Ils eſtoient touſiours noircis de ceſte teinture, depuis les pieds iuſques à la teſte, tel- lement qu'ils reſſembloyent à des Negres fort reluiſants, & celle la eſtoit leur ordinaire on- ction. Toutesfois quand ils alloient ſacrifier & ençenſer dedans les montaignes, ou aux ſommets d'icelles, & aux cauernes obſcures & tenebreuſes, où eſtoient leurs idoles, ils uſoiēt d'vne autre onction fort differente, faiſant de certaines ceremonies pour leur oſter la crain- te, & augmenter le courage. Ceſte onction ſe faiſoit avec diuerſes beſtiolles venimeuſes, cō- me d'araignees, de ſcorpions, de cloportes, de ſallemandres, & de viperes, leſquelles les gar- çons des Colleges prenoient & amaſſoyent, à quoy ils eſtoient ſi adroits, qu'ils en eſtoient touſiours garnis, quand les preſtres leur en demandoient. Le principal ſoing & ſoucy de ces garçons, eſtoit d'aller à la chaffe de ces be- ſtiolles: que ſils alloient autre part, & que da- uanture ils rencontraſſent quelqu'vne de ces beſtiolles, ils ſarreſtoient à la prendre, avec autant de peine, comme ſi leur propre vie euſt deſpendu de cela. A raiſon dequoy les Indiens
ne

ne craignoient point ordinairement ces bestiolles venimeuses , n'en faisans non plus d'estat que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoyent tous esté nourris en cet exercice. Pour faire cet vnguent de ces bestiolles, ils les prenoient toutes ensemble , & les brusoyent au foyer du temple , qui estoit deuant l'autel , iusques à ce qu'elles fussent reduittes en cendre , puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de Tauaco, ou petum , (qui est vn herbe , dont ceste nation vse pour endormir la chair , & pour ne sentir point le trauail) avec lequel ils mesloyent ces cendres , qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme avec ceste cendre , quelques scorpions , araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble , puis ils y mettoient d'vne semence toute moullüe, qu'ils appelloient Olo-luchqui, dequoy les Indiens font vn breuage, pour voir les visions , d'autant que l'effect de ceste herbe , est d'oster & priuer l'homme du sens. Ils mouloyent mesme avec ces cendres, des vers noirs & velus , desquels le poil seulement est venimeux, & amassoyent tout cela ensemble , avec du noir , ou fumée de rezine , le mertans en des petits pots, lesquels ils posoyét deuant leur Dieu , disans que c'estoit là leur viande. C'est pourquoy ils appelloient cela manger diuin. Par le moyen de cer ornement ils deuenoyent sorciers , & voyoyent, & parloyent au Diable. Les prestres estans barbouillez de ceste paste perdoient toute crainte, prenants en eux vn esprit de cruauté. A raison de-

HISTOIRE NATURELLE

quoy ils tuoyent les hommes aux sacrifices fort hardiment, & alloient de nuict tous seuls aux montaignes & dedans les cauernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & tenans pour certain & approuué, que les lions, tigres, serpens, & autres bestes furieuses, qui s'engendrent aux montaignes & forests, s'enfuyroient d'eux, par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité, si ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'estoit chose suffisante pour ce faire, que le pourtrait du Diable, enquoy ils estoient transformez. Ce betum seruoit mesme pour guarir les malades & les enfans, parquoy tous l'appelloient la medecine diuine, & ainsi de toutes parts venoyent ils par deuers les dignitez & prestres, comme vers leurs Sauneurs, afin qu'ils leur applicassent la medecine diuine, & les oi-gnoyent d'icelle, par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils sentoient par ce moyen vn notable allegement, ce qui deuoit estre à cause que le Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste propriété d'endormir la chair, estans appliquez en façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer, à plus forte raison, estans meslez avec tels poisons. Et pour ce qu'il leur amortissoit, & appaisoit la douleur, il leur sembloit que ce fust vn effect de santé, & de vertu diuine. C'est pourquoy ils accouroient à ces prestres, comme à des hommes saints, lesquels entretenoyent en cet erreur, & esblouissement les ignorans, leur persuadans ce qu'ils vouloyent, & les faisans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, par ce qu'ils

auoyent telle authorité, qu'il suffisoit qu'ils le
dissent pour le faire tenir comme article de
foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire
mille superstitions, en la façon d'offrir l'en-
cens, en la façon de leur couper les cheueux, en
attachant de petites buchettes au col, & des
fillets avec des petis os de couleures, leur cō-
mandant qu'ils se baignassent à certaine heure,
qu'ils veillassent de nuict au foyer, de peur
que le feu ne sestaignist, qu'ils ne mangeassent
point d'autre pain que celui qui auoit esté of-
fert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur
besoing incōtinent par deuers les forciers, les-
quels avec certains grains iettoient les forts
& deuinoient, regardans en des cuues, & poel-
les pleines d'eau. Les forciers & ministres du
Diable, auoyent accoustumé mesme de em-
padurnorse, beaucoup. Et est vne chose infinie
de la grand' multitude, qu'il y a eue de ces de-
uins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & au-
res sortes de faux prophetes. Au iourd'huy il
reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se
tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuerte-
ment exercer leurs sacrileges, & diaboliques
ceremonies, & superstitions, mais leurs abus &
malefices sont descouverts plas au long, &
particulierement aux confessionnaires faits
par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de for-
ciers, entre ces Indiens permis par les Roys
Anguas, qui sont comme deuins, lesquels pren-
nent vne telle forme & figure qu'ils veulent,
allans & faisans par l'air beaucoup de chemin
en fort peu de temps, & voyoient ce qui se

HISTOIRE NATURELLE

passoit. Ils parlent avec le Diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autres choses qu'ils venerent beaucoup. Ils seruent de deuins, & pour dire ce qui se passe en de lieux les plus esloignez, auant que la nouvelle en vienne, ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y sont, qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieues, l'on a sçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoient du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on a sçeu du mesme iour, que les choses arriuerent, ou bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste diuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'enyurent iusques à perdre le iugemēt, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelquels vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent, que les vieilles exercent ordinairement cet office de fortilleges, & particulierement celles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellée Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perdues & desrobees. De toutes ces sortes de forciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur maistre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passées, ou aduenir. Comme

quand ils descendent & vont aux citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques; ils leur demandent si leur voyage se portera bien, s'ils seront malades, s'ils mourront ou retourneront sains, s'ils obtiendront ce qu'ils pretendent, & les sorciers, ou deuineurs respondent, ouy, ou non, ayans premierement parlé avec le Diable, en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font miile ceremonies & sacrifices pour cet effect, avec lesquels ils inuoquent le Diable, & senyurent brauement. Et pour ce faire ils vsent particulierement d'une herbe, appellée Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy, combien est grand le malheur de ceux qui ont pour maistres, les ministres de celuy la, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuée qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens, de receuoir la foy du S. Euangile, & de perseverer en icelle, que la communication de ces sorciers qui ont esté, & y sont encor en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des prestres, ils vont diminuât, & ne sont plus si preiudiciales. Quelques vns d'iceux se sont conuertis & ont presché publiquement, descourans & blasmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs finesses & mengeries, dequoy on a veu sortir de grands fructs, com-

HISTOIRE NATURELLE
me mesme nous scauons par lettres du Iappon,
qu'il en est arriué de mesme en ces parties, le
tout à la gloire & honneur de nostre Dieu &
Seigneur.

CHAPITRE XXVII.

*Des autres ceremonies & coustumes des Indiens
qui sont semblables aux nostres.*

Les Indiens ont eu vn nombre infiny
d'autres ceremonies & coustumes,
plusieurs desquelles resembloyent à
la loy ancienne de Moyse, les autres à
celles dont vsent les Mores, & les autres ap-
prochoient de la loy Euangelique, comme les
baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui estoit
qu'ils se lauoient en l'eau, pour se nettoier de
leurs pechez. Les Mexiquains auoyent aussi
entr'eux quelque sorte de baptesme, qu'ils
faisoyent avec ceremonie, qui estoit qu'ils in-
cisoyent les oreilles & le membre viril aux pe-
tis enfans nouueaux nez, contrefaisans aucu-
nement la Circōcision des Iuifs. Ceste ceremo-
nie se faisoit principalement à l'endroit des fils
des Roys, & des Seigneurs. Incontinent apres
leur naissance les prestres les lauoient, & leur
mettoyēt vne petite espée à la main droite, &
à la gauche vne rodelle, & aux enfans du cōmun
& vulgaire, ils leur mettoyent les marques de
leurs offices, & aux filles des instrumēs à filler, à
riltre, & à trauailler. Et duroit ceste ceremonie
quatre iours, qui se faisoit deuāt quelque idole.
Ils cōtractoyēt leurs mariages à leur mode, dōt

le licentié Polo a escrit vn Traitté tout entier, & en diray cy apres quelque chose. En autres choses, mesmes leurs ceremonies & costumes auoient quelque apparence de raison. Les Mexiquains se marioient par la main de leurs prestres en ceste façon. L'espoux & espouze se mettoient ensemble deuant le prestre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit s'ils se vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teste couuverte, & vn autre coing de la robe de l'homme, lesquels il attachoit ensemble, faisant vn nœud, & les menoit ainsi attachez à la maison de l'espouze, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faisoit faire à la femme sept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez se seoyent ensemble, & par ce moyen estoit contracté leur mariage. Les Mexiquains estoient tres-ialoux de l'integrité de leurs femmes & espouzes, tellement que s'ils sapperceuoient qu'elles ne fussent telles qu'elles deuoient estre, ce qu'ils recognoissoient par signes ou par paroles eshontées) ils le faisoient incontinent entendre aux peres & parés de ces femmes, à leur grand hôte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien prins garde sur elles. Mais ils honoroient & estimoient beaucoup celles qui conseruoient leur honnesteté, leur faisans de grandes festes, & donnoient plusieurs presents à elle & à ses parens. Ils faisoient pour ceste occasion de grandes offrandes à leurs Dieux, & vn banquet solemnel en la maison de la femme, & vn

autre en la maison de l'homme. Quand on les menoit en leur maison ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoit ensemble de prouisions de maison, de terres, de ioyaux & d'ornemens, lequel memoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que si d'auenture ils venoient à faire diuorce (comme il estoit ordinaire entr'eux) ne se trouuans bien l'un avec l'autre, ils partent leurs biens, selon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun d'eux liberté, en tels cas, de se remarier avec qui bon luy sembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur deffendoient expressément sur peine de mort de se remarier ensemble, ce qu'ils obseruoient fort rigoureusement. Et iacoit qu'il semble que plusieurs de leurs ceremonies, s'accordent avec les nostres, neantmoins elles sont fort differentes, pour le grand meslange d'abomination qui y est tousiours. C'est vne chose commune & generale en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choses, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la paresse: car toutes leurs ceremonies estoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de resprendre le sang: ou elles estoient ordes & salles, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner mesme en leur honneur, les portans sur leurs espaulles, de soindre & barbouiller si laide-ment, & de faire mille autres sortes de vilenies qui estoient pour le moins vaines ou ridicules & oiseuses, & qui ressembloient plus œu-

ures d'enfans, que d'hommes. La cause de cela est la propre condition de l'esprit malin, duquel l'intention est toujours dressée à faire mal, prouoquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'un chacun peut assez bien cognoistre, en considerant attentiuement les actions & comportements du diable, à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ses illusions l'on y trouue toujours meslées toutes, ou quelque vne de ces trois choses. Les Indiens mesme depuis qu'ils ont la lumiere de nostre Foy se rient, & se moquent des folies & inepties, esquelles leurs Dieux les tenoient occupez, & ausquels ils seruoient beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux, qu'ils ne leur fissent du mal, en ne leur obeyssant point en toutes choses, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient. Combien que quelques vns, voire en grand nombre, vekuissent trompez & deceus de vaines esperances de biens temporels: car d'eternels ils n'auoient point cognoissance. Et certainement là où la puissance temporelle sest plus agrandie, là sest plus accreue & augmentée la superstition. Comme l'on void aux Royaumes de Mexique & de Cusco, où c'est vne chose incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la Cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les Roys de Cusco, a esté celuy qui a le plus augmenté le seruice de leurs idoles, inuentant mille diuersitez de sa-

HISTOIRE NATURELLE
crifices, festes & ceremonies. Autant en fit en
Mexique le Roy Iscoalt, qui fut le quatries-
me Roy. Il y auoit aussi grand nombre de su-
perstitions & sacrifices en ces autres nations
d'Indiens, comme en la prouince de Guatimal-
la, aux Isles, au nouveau Royaume, en la pro-
uince de Chillé, & aux autres qui estoient cõ-
me Republicques & Communautéz. Mais ce
n'estoit rien au respect de Mexique, & de Cu-
sco, où Satan estoit comme en sa Rome, & en
sa Hierusalem, iusques à ce qu'il ait esté ietté
dehors contre sa volonté, & ait esté posée &
colloquée en son lieu la saincte Croix, & que
le Royaume de CHRIST nostre Dieu ait
occupé celuy que le tyran auoit vsurpé.

CHAPITRE XXVIII.

*De quelques festes celebrées par ceux de Cusco,
& comment le diable a voulu mesme
imiter le mystere de la tres-
saincte Trinité.*



OVR conclure ce qui touche la
Religion, il reste de dire quelque
chose des festes & solénitez que ce-
lebroient les Indiens, lesquelles pour
ce qu'elles sont diuerses, & en grand nõbre, ne
pourront pas estre toutes racontées. Les In-
guas seigneurs du Peru auoient deux sortes de
festes, les vnes qui estoient ordinaires, & qui
escheoient en certains mois de l'année, & d'au-
tres extraordinaires, qui se faisoient pour cau-

ses occurrentes & d'importâce, comme quand l'on couronnoit quelque nouueau Roy, quand l'on commençoit quelque guerre d'importance, quand il y auoit quelque grande necessité d'eauë, ou de secheresse, ou d'autres choses semblables. Pour les festes ordinaires, l'on doit entendre, que chasque mois de l'an, ils faisoient des festes & sacrifices differents, & encor que tous eussent cela de semblable que l'õ y offroit cent moutons, toutesfois en la couleur, & en la forme les moutons deuoient estre fort differents. Au premier mois qu'ils appellët Rayme, qui est le mois de Decembre, ils faisoient la premiere feste qui estoit la principale de toutes, & pour ceste occasion ils l'appelloient Capacrayme, qui est à dire, feste riche ou principale. En ceste feste l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigneaux en sacrifice, & les brusloit-on avec du bois taillé & odoriférant, puis ils faisoient apporter de l'or & de l'argent, dessus certains moutons, & mettoient les trois statues du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils & le frere. En ces festes l'on dedioit les enfans Inguas, en leur mettât les Guaras ou enseignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les fouetoit avec des fondes, & leur oignoit le visage avec du sang, le tout en signe qu'ils deuoient estre Cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul estráger ne pouuoit estre en Cusco, durant ce mois & ceste feste, mais sur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, avec du sang du sacrifice, qu'ils mangeoient en signe de cõfederation

HISTOIRE NATURELLE

avec l'Inguá, comme il a esté dit cy dessus. C'est vne chose estrange que le Diable selon sa mode ait mesme introduit, en l'idolatrie, vne Trinité: car les trois statues du Soleil, estoient appellées Aponti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statues de Chuquilla, qui est le Dieu qui preside en la regiõ de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me souvient qu'estant en Chuquisaca, vn prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez long temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain Guaca, ou oratoire, ou les Indiens adoroient vne idole, nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce prestre estoit esmerueillé de cela ie luy dy que le diable, par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretend tousiours se faire Dieu, desroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois, qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient ils iettoient les cédres aual vn ruisseau, allans cinq, ou six lieües apres, avec des bourdons, ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour autant que le Viracocha y debuoit receuoir ce present. Au troisieme, quatriesme, & cinquiesme mois, ils offroient cent moutons noirs meilez, & gris, avec beaucoup d'autres choses, que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui respond à

May, auquel l'on sacrifioit cent autres moutōs, de toutes couleurs, en ceste Lune, & mois, qui est quand l'on apporte le May des champs en la maison, l'on faisoit la feste qui est encor aujourdhuy fort en vsage entre les Indiens & l'appellent Aymorey. Ceste feste se fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iusques à la maison, disans certaines chansons, où ils prient que le Mays puissē durer long temps, & l'appellent, Mamacora. Ils prennent certaine portion du plus fecond Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, avec certaines ceremonies, veillants trois nuits, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & dés qu'il est ainsi enueloppé & accommodé, ils adorent ceste Pirua, & l'ont en grande veneration, disans que c'est la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & se conferue. En ce mois ils font vn sacrifice particulier, & les sorciers demandent à la Pirua, si elle a de la force assez pour durer iusques à l'an à venir, & si elle respond, que non, ils portent le Mays brusler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, selon la puissance d'vn chacun, apres ils font vne autre Pirua, avec les mesmes ceremonies, disans qu'ils la renouellent, afin que la semence du Mays ne perisse, & si elle respōd qu'elle a de la force assez, pour durer d'auantage, ils la laissent iusques à l'autre année. Ceste sottise vanité dure iusques aujourdhuy, & est fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feste d'Aymorey. Le septiesme

HISTOIRE NATURELLE

mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuz qui Intiraymi, en iceluy ils faisoient la feste, appelée Intiraymi, ou l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil : en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de quina taillé toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoyent les Indiens, fort barbouillez, & les seigneurs y estoient ornez avec de petites plattines d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit-on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps, que nous autres Chrestiens faisons la sollempnité du saint Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux danses, chants & representations. Et pour ceste raison, il y a eu, & a encor entre les Indiens (lesquels celebroyent vne feste aucunement semblable à celle que nous celebrons du saint Sacrement) beaucoup de superstitions à celebrer ceste feste ancienne, de l'Intiraymi. Le huitiesme mois est appelé, Chahua Huarqui, auquel ils brusloient cent autres moutons, tous gris, de couleur de Vizcacha, selon l'ordre susdit, lequel mois respond à nostre Iuillet. Le neufiesme mois s'appelloit Yapaguis, auquel l'on brusloit cent autres moutons, de couleur de chasteigne, & couppoit-on la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin que la gellée, ny l'eau, ny l'air, ny le Soleil ne fissent aucun mal aux metairies, & respond ce mois à l'Aoust. Le dixiesme mois, s'appelloit Coyaraymi, auquel

l'on brusloit cent autres moutons blancs, qui estoient vellus. En ce mois, qui respond à Septembre l'on faisoit la feste appellée Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le premier iour de la Lune, auant qu'elle leuast; Et en la voyant ils s'escrivoient hautemēt, portās en leurs mains des flambeaux de feu, & difans, que le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les vns les autres, avec ces flambeaux. Ceux qui faisoient cela s'appelloient Panconcos. Et apres auoir acheué, s'en alloient au baing general, aux ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre estang, & se mettoient à boire, quatre iours durās. En ce mois les Mamacomas du Soleil faisoient grāde quātité de petits pains, faits avec le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau à chacun des estrangers & forains, mesme ils en enuoyent aux Guacas, estrangers, de tout le royaume, & à plusieurs Curacas, en signe de confederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté ià dit. Les baings, yurogneries, & quelques restes de ceste feste Situa, demeurent encor au iourd'huy en quelques endroits, avec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secrettemēt toutesfois, parce que ces festes principales, & publicques ont cessé. L'vniesme mois, Homaraymi Punchaiquis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons; Et s'ils auoient faute d'eauë, pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'une plaine espendant beaucoup de Chica tout autour de luy, & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce quil

HISTOIRE NATURELLE

pleust, ce qui est encor praticqué auioird'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temps qui est Octobre. Le douziesme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons, & faisoient la feste appelée Raymicantara Rayquis. En ce mois qui respõd à Nouembre, l'on appareilloit ce qui estoit necessaire pour les enfans qui se debuoiẽt faire nouices, le mois ensuiuãt, & les enfans avec les vieillards faisoient vne certaine monstre avec quelques tours, & ceste feste estoit appelée Ituraymi, laquelle se fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre les festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grand nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de temps ny de saison arrestée, autrement, que en temps de necessité. Pour se preparer à icelle tout le peuple ieusnoit deux iours durants, ausquels ils ne touchoient point à leurs femmes ny ne mangeoient point de viande avec le sel, ny ail, & ne beuuoient point de Chica. Tous s'assembloient en vne place, où il n'y auoit aucun estrangier, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornements, qui seulement seruoient pour ceste feste. Ils marchoient en procession fort doucement, les testes couuertes de leurs voiles, battãs des tambours sans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuit, puis le iour ensuiuant, ils dansoient, & faisoient bõne chere, par deux iours & deux nuits continuellement, disans que leur oraison auoit esté acceptée. Et

encor

encor que ceste feste ne se face aujourd'huy avec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que communément ils en font vne autre, qui est fort semblable, laquelle ils appellent Ayma, avec des vestemens, qui seruent seulement à cest effect, & font ceste maniere de procession avec leurs tambours, ayans auparauant ieusné, puis apres se mettent à faire bonne chere: ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vr- gentes necessitez. Et combien que les Indiens ayent delaisé en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor aujourd'huy couuertemét ceste feste de l'Ytu aux dances de la feste du Sacrement. en faisans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traitez plus amples de ce qui concerne ceste matiere, pour les lieux où il est necessaire remarquer les abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentillité, à fin que les Prestres & Curez y prennent garde. Suffise donc à present d'auoir traité de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, à fin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumiere aux tenebres, & de la verité Chrestienne au mensonge Gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasché avec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE XXIX.

*De la feste du Iubilé que celebrent
les Mexiquains.*

LE s Mexiquains n'ont esté moins curieux en leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despence de biens, mais d'un grand coult de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnisée. Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalédrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en quatre ans avec la feste de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrisoient vn captif, qui auoit la semblance de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le dixneuuesme de May. En la veille de ceste feste, les seigneurs venoient au temple, & apportoient vn vestement neuf semblable à celuy de l'idole, lequel les prestres luy vestoient, luy ayans premierement osté les autres habits, lesquels ils gardoient avec autant ou plus de reuerence, que nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plusieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richesses, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement, avec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoient

de certaines enseignes de plume, des garde-soleils, des ombrages, & autres choses: l'ayans ainsi reuestu & orné, ils estoient la courtine ou voile de la porte, à fin qu'il fust veu de tous, & alors sortoit vne des dignitez du temple, veſtu de la meſme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn ſon fort aigu, & ſe tournant du coſté de l'Orient il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faisoit le ſemblable. Et apres auoir ainſi ſonné vers les quatre parties du monde (denotant que les preſens & abſens l'oyoient) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en ſa bouche, & la mangeoit en ſigne d'adoration. Autât en faisoient tous ceux qui y estoient preſens, & en pleurans ſe proſternoient inuouans l'obſcurité de la nuit & les vents, les prians qu'ils ne les delaiffaſſent ny oubliâſſent point, ou bien qu'ils leur oſtaſſent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquâs auoient grande crainte & triſteſſe en eux pendant que ceſte fleute ſonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient diſſimuler ny cacher leurs delits. Par ce moyen tous ceux-là ne demandoient autre choſe à leur Dieu, ſinon que leurs delits ne fuſſent point manifeſtez, eſpandans beaucoup de larmes, & avec vne grande repentance & regret, offroient quantité d'encens pour appaiſer leur Dieu. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux ſol-

HISTOIRE NATURELLE

dats qui suiuiotent l'art militaire, en oyant ceste fleute demandoient avec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnassent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, à fin d'honorer leurs sacrifices. La ceremonie susdicte se faisoit dix iours auparauant la feste, pendant lesquels dix iours le prestre sonnoit ceste fleute, à fin que tous fissent ceste adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faisoient chascun iour oraison les yeux haussez au Ciel avec des souspirs & gemissemens, comme personnes qui se contritoient de leurs fautes & pechez. Iagoit que ceste contrition ne fust que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit, & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine si estroite en l'autre vie. C'est pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'estoit à tous vn repos assure. Le premier iour de la feste de cest idole Tezcalipuca estant venu, tous ceux de la Cité s'assembloient en vne cour pour celebrer aussi la feste du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui signifie chose seche: laquelle feste ne se faisoit à autre fin, que pour demander de l'eau en la façon que nous autres solemnisons les Rogations: & ainsi ceste feste estoit tousiours en May, qui est le temps que l'on a plus faute d'eaux

HISTOIRE NATVRELLE

en ce pays-là. L'on commençoit à la celebrer le neuuiesme de May, finissant le dixneuuesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornée de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autant de bras & tions, qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter. Tous lesquels sortoient barbouillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié avec des lizets blancs, & vestus de la liurée de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, député pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portans vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, avec laquelle ils environnoient le branquart, & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde Toxcalt, denotant la secheresse, & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez avec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestues d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des Tyares faictes de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & ioues colorées de fard. Ils apportoit aussi beaucoup de ce mays rosty, & les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans

HISTOIRE NATURELLE

des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquart & litiere, ils sermoient par tout au tour grande quantité de rameaux de mâguy, les fueilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquart mis sur les espaulles des dessusdits religieux, ils le portoient en procession par dedans le circuit de la cour, & deux prestres marchoient deuant avec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chasque fois qu'ils mettoient l'encens ils haussioient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole & vers le Soleil, leur disans, qu'ils esleuassent leurs oraisons au Ciel, comme ceste fumée se fleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la cour alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portās tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'une brassē de lōg, ayans vn nœud au bout, & avec icelles se disciplinoient, s'en donnans de grands coups sur les espaulles, de la façon que l'on se discipline icy le Ieudy Saint. Toute la muraille de la cour & les creneaux estoient pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & avec telle fraischeur qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuée, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple avec des fleurs accōmodées de diuerses façons, dont ils réplissoient le temple & toute la cour, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des prestres, les ieunes hommes

du Temple leur baillant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demouroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacū venoit offrir des cour- tines, des sandaux, des pierres precieuses, des joyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de Mays, des cailles, & finalement, tout ce qu'ils auoiēt accoustumé d'offrir en telles sollempnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloiet aux prestres, lesquels les prenans, leur arrachoiēt la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes, & fruits lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux, qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste sollempnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner, chacun en son bourg & en sa maison, laissans ainsi la feste suspendue, iusques apres disner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, avec les ornemēts susdits s'occupoiēt à seruir l'idole, de tout ce qui luy estoit dedié, pour son manger. Laquelle viade estoit apprestée par d'autres femmes qui auoiēt fait vœu de s'occuper ce iour la, à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoiēt fait le vœu, venoiēt au point du iour, s'offrans aux députez du Temple, afin qu'ils leur cōmandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient

HISTOIRE NATURELLE

fort diligemment. Elles faisoient & apprestoient tant de diuersitez & inuentions de viandes, que c'estoit vne chose admirable. Ceste viande estoit accommodée, & l'heure du dîner venue, toutes ces filles sortoient du Temple, en procession chacune vn petit panier de pain, en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui seruoit de maistre d'hostel, avec vn habit assez plaisant; Il estoit vestu d'vn surplis blanc, qui luy venoit iusques au mollet des iâbes, sur vn pourpoint sans manches de cuir rouge, à la façon d'vne tunicque. Il portoit des aisles, au lieu de manches, d'où sortoient des lisets larges, ausquels pendoit, sur le milieu des espaulles, vne moyenne callabasse, ou citrouille, qui estoit toute remplie, & couverte de fleurs, par des petits trous qui y estoient, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition. Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, honteux & triste, ayant la teste baissée, & en approchant du lieu, qui estoit au pied des degrés, il faisoit vne grande humiliation, & reuerence, puis se retirant d'vn costé les filles s'approchoient avec la viande, & l'alloient presenter de rang, & par ordre les vnes après les autres, avec beaucoup de reuerence. Puis ayants présenté toutes ces viandes, le vieillard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur Conuent. Cela fait, les ieunes hommes, & ministres de ce Temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoient aux chambres des dignitez & prestres du Temple, lesquels auoient ieusné

par l'espace de cinq iours, mangeans seulement vne fois le iour, & s'estoient abstenus de leurs femmes, sans sortir du Temple, durant ces cinq iours, pèdant lesquels ils se fouettoient rigoureusement, avec des cordes, & mangeoient de ceste viande diuine (ainsi l'appelloient ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'estoit licite à aucun d'en manger, sinon à eux. Tout le peuple ayant acheué de disner, se rassembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feste, où ils faisoient venir vn captif qui par l'espace d'un an, auoit représenté l'idole, estant vestu, orné & honoré comme le mesme idole, & luy faisans tous reuerence, le mettoient entre les mains des sacrificeurs, lesquels se presentoient au mesme temps, & l'alloient saisir par les pieds, & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'estomac, luy arrachant le cœur, puis haussoit la main tant qu'il pouuoit, le monstrant au Soleil, & à l'idole, comme il a esté dit cy deuant. Ayans ainsi sacrifié celuy qui representoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu consacré, & deputed pour cet effet, où arriuoient les ieunes hommes, & filles du Temple, avec les ornements susdits, lesquels estans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours, & autres instruments, dont les dignitez du Temple iouoyent, & sonnoient. Puis venoient tous les Seigneurs, ayas les mesmes enseignes, & ornements, que les ieunes hommes, lesquels dançoient en rond, autour d'eux. L'on ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes, que le sacrifice, toutesfois de quatre ans, en quatre ans seu-

lement, l'on en auoit d'autres avec luy, qui estoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun estat cõtent de s'õner, de mäger, & de boire, les filles s'ë alloiët toutes à leur Conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paistry de miel, qui estoient couuerts de petits panniens ouurez & façonnez de testes, & os de mort, & portoient la Collation, à l'idole, montans iusques à la cour, qui estoit deuant la porte de l'Oratoire, & l'ayants posée en ce lieu elles descendoient avec le mesme ordre, qu'elles y auoient monté, le maïstre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoient tous les ieunes hommes en ordre, avec des cannes ou roseaux, es mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Temple, à l'enuie l'vn de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez remarquoient celuy qui arriuoit le premier, second, troisieme, & quatrieme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient, comme grandes relicques. Cela faict les quatre qui premiers estoient arriuez, estoient mis au milieu des dignitez & anciens du Temple, & avec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres, les louans & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuerz & honorez comme hommes signalez. La prise de ceste collation estant acheuee, & la feste celebrée avec beaucoup de resiouissance, & de crierie, ils donnoiët congé, à tous ces ieunes hom-

mes, & filles qui auoiēt seruy l'idole, au moyen dequoy ils s'enalloient les vns apres les autres, au temps qu'elles fortoient. Tous les petits enfans des colleges, & escholes estoient à la porte de la cour, avec des pellotes de ionc & d'herbes, aux mains, lesquelles ils leur iettoiēt se mocquans, & rians d'elles, comme de personnes, qui se retiroiēt du seruice de l'idole: ils fortoient avec liberté de disposer de soy à leur volonté, & avec cela prenoit fin la feste.

CHAPITRE XXX.

De la feste des Marchands que celebroident ceux de Cholutecas.

 OMBIEN que j'aye assez cy dessus parlé du seruice que les Mexiquains faisoient à leurs dieux, si est-ce que ie diray encor quelque chose de la feste de celuy qu'ils appelloient Quetzacoalt, qui estoit le Dieu des riches, laquelle se sollempnisoit en ceste forme. Quarante iours auparauant les Marchands acheptoient vn esclau, bien fait, sans aucun vice ny tache, tant de maladie, comme de blesseure, lequel ils vestoient des ornemens de l'idole afin qu'il le representast quarante iours. Auant que de le vestir, ils le purifioient le lauant deux fois en vn lac qu'ils appelloient lac des dieux, & apres qu'il estoit purifié, ils le vestoient, de mesme que l'idole estoit vestu. Il estoit fort reueré, du-

HISTOIRE NATURELLE

rant quarante iours, à cause de ce qu'il representoit. Ils l'emprisonnoient de nuit (comme il a esté dit cy-dessus,) de peur qu'il ne s'enfuist, & le matin le tiroient de la prison, le mettans en vn lieu eminent, où ils le seruoient, en luy donnant à manger des viandes exquisés. Apres qu'il auoit mangé ils luy mettoient des chaines de fleurs au col, & beaucoup de bouquets aux mains. Il auoit sa garde fort accomplie, avec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, & alloit avec luy par la Cité. Il alloit chantant & dansant par toutes les rues, afin d'estre cogneu pour la semblance de leur Dieu, & lors qu'ils commençoit à chanter, les femmes & petits enfans sortoient de leurs maisons, pour le saluer, & luy faire leurs offrandes comme à leur Dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du Temple, venoient par deuers luy, neuf iours auparauant la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy disoient d'une voix fort humble, & basse, Seigneur tu dois sçauoir, que d'icy à neuf iours, s'acheue le traual de danser, & de chanter, car alors du dois mourir, & il deuoit respondre que ce fust à la bonne heure. Ils appelloiét ceste ceremonie Neyolo Maxiltleztli, qui veut dire l'aduertissement, & quád ils l'aduertissoiét, ils prenoiét garde fort ententiuemét, s'il se contristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeulement, que de coustume, que s'il ne le faisoit avec vne telle gayeté qu'ils desiroyent, ils faisoient vne sotté superstition en ceste maniere. Ils sen alloient incontinent prendre les rasoirs des sacrifices, lesquels ils lauoyent, &

mettoient du sang humain, qui y restoit des sacrifices passez. Et de ces laueures luy faisoient vn breuuage meslé avec vne autre liqueur faite de Cacao, & luy donnoient à boire, & disoient que ce breuuage auoit telle operation en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit presque insensible, & retourneroit à son chant, & gayeté ordinaire. Ils disent d'auantage, qu'il soffroit allegrement à mourir, estât enchanté de ce breuuage. La cause pourquoy ils taschoient de luy oster ceste tristesse, estoit pour autant qu'ils tenoyent cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronosticq de quelque grand mal. Le iour de la feste estant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la musique, & luy auoir présenté l'encens, les sacrificateurs sur la minuict le prenoient & le sacrifoyent à la façon susditte, faisans offrande de son cœur à la Lune, lequel ils iettoient apres contre l'idole, laissant tomber le corps au bas des degrez du temple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoient, qui estoient les marchands, desquels estoit la feste. Puis l'ayant porté en la maison du plus notable d'entr'eux, le faisoient apprester en diuerses saulces, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & dîné de la feste, ayans premierement donné le bon iour à l'idole, avec vn petit bal qu'ils faisoient pendant que l'aube sortoit, & que l'on accommodoit le sacrifié. En apres tous les marchands s'assembloyent à ce banquet, specialement ceux qui faisoient le

commerce de vendre, & acheter des esclaves, qui auoyent en charge d'offrir par chacun an vn esclaué, pour la semblance de leur Dieu. Ceste idole estoit vn des plus honorez de ceste terre, cōme j'ay dit, c'est pourquoy le temple où il estoit, estoit de beaucoup d'autorité. Il y auoit soixante degrez pour y monter, & au dessus d'iceux y auoit vne cour de moyenne largeur, fort proprement accomodee & planstrée, au milieu de laquelle il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de four, ayant son entrée basse, & estroite, tellement que pour y entrer, il falloit se baïsser bien fort. Ce temple auoit ses chambres, ou chappelles, comme les autres, où il y auoit des conuents de prestres, de ieunes hommes, de filles, & d'enfans, comme il a esté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn seul prestre qui residoit continuellement là, & estoit comme semainier. Car combien qu'il y eust en chacun de ces temples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y seruoit sa semaine, sans en sortir. L'office du semainier du temple (apres auoir endoctriné les enfans) estoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que se couchoit le Soleil, pour la mesme fin que nous auons accoustumé de sonner l'oraïson. Ce tambour estoit tel, que l'on en entendoit le son enroué de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun serroit sa marchandise, & se retiroit en sa maison, & y auoit vn si grand silence, qu'il sembloit qu'il n'y eust homme viuant dans la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commençoit à sortir, il recommen-

çoit à battre ce tambour, qui estoit le signe
 que le iour commençoit, au moyen dequoy les
 voyageurs & forains s'arrestoyent à ce signal
 pour commencer leurs voyages, pource qu'il
 n'estoit point permis iusques à ce temps, de
 sortir de la cité. Il y auoit en ce temple vne
 cour de moyenne grandeur, en laquelle l'on
 faisoit de grandes dances, & resiouissances,
 avec des farces, ou entremets, le iour de la fe-
 ste de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au mi-
 lieu de ceste cour vn petit theatre de trente
 pieds en quarré, fort proprement agencé, le-
 quel ils accommodoyent de fueillages pour ce
 iour, avec tout l'artifice & gétilleffe qu'il estoit
 possible, estant tout enuironné d'arcades de di-
 uerses fleurs, & plumages, & y tenoyent atta-
 chez en quelques endroits beaucoup de petits
 oiseaux, connils, & autres animaux paisibles.
 Apres disner tout le peuple s'assembloit en ce
 lieu, & les bastelleurs se presentoyent, &
 faisoient des farces, les vns contrefaisoyent
 les sourds, & les enrumez, les autres les boi-
 teux, les aueugles, & les manchots, lesquels
 venoyent demander guarison à l'idole. Les
 sourds respondoient du coq à l'asne, les en-
 rumez touffoient, les boiteux clochoyent, ra-
 contans leurs miseres & ennuis, dequoy ils
 faisoient beaucoup rire le peuple, les autres
 sortoyent en forme de bestioles, les vns estans
 vestus comme escargots, les autres cōme cra-
 paux, & d'autres comme lezards, puis s'entre-
 encontrans racontoyent leurs offices, & se
 retirans chacun de son costé, ils touchoyent de

HISTOIRE NATURELLE

petites flustes, qui estoit chose plaisante à ouyr. Ils contrefaisoyent mesme des papillons, & des petits oiseaux, de diuerses couleurs, & estoient les enfans du temple, qui representoyent ces formes, puis ils montoyent en vne petite forest, qui estoit là plantée expres, où les prestres du temple, les tiroient avec des sabbancanes. Et ce pendant ils se disoyent plusieurs plaisans propos, les vns en attaquant, & les autres en deffendant, dequoy les assistans estoient ioyeusement entretenus. Cela acheué ils faisoient vn bal, où mommerie, avec tous ces personages, & par ce moyen sacheuoit la feste. Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plus principalles festes.

CHAPITRE XXXI.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des superstitions des Indes.



E qui a esté dit suffise pour entendre le loin, & la peine que les Indies employoient à seruir & honorer leurs idoles, & pour mieux dire le Diable: car ce seroit vne chose infinie, & de peu de profit, de vouloir raconter entierement ce qui sy passe, veu mesme qu'il pourra sembler à quelques vns qu'il n'estoit point de besoing d'en dire tant, cōme i'ay fait; Et que c'est perdre le temps, comme l'on fait en lisant les contes que feignent les Romains de Cheualerie. Mais si ceux qui ont ceste opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande dif-
ference

ference entre l'un & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose vtile, pour plusieurs considerations, d'auoir la cognoissance des coustumes & ceremonies, dont vsoyent les Indiens. Premièrement ceste cognoissance n'est pas seulement vtile, mais aussi necessaire aux terres où ils ont vsé de ces superstitions, afin que les Chrestiens, & maistres de la loy de Christ, sçachent les erreurs & superstitions des anciens, pour voir si les Indiens en vsent point encor auourd'huy ouuertemēt, ou couuertement. Pour ceste occasion plusieurs doctes & signallez personages ont escrit des discours assez amples, de ce qui s'en est trouué, voire les Conciles prouinciaux ont commandé que l'on les escriue, & imprime, comme on a fait en Lima, où vn discours a esté fait plus ample, que ce qui en est icy traitté. C'est pourquoy c'est chose importante pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes, ayent la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narration mesme peut seruir aux Espagnols de delà, & à tous autres en quelque endroit qu'ils soyent pour remercier Dieu nostre Seigneur, & luy rendre graces infinies d'un si grand bien que celuy que nous a departy, & va donnant sa saincte Loÿ, laquelle est toute iuste, toute nette, & toute profitable. Ce que l'on peut cognoistre en la comparant avec les loix de Satan, où tant de malheureux ont vescu si miserables. Elle peut mesme seruir pour descouurer l'orgueil, l'enuie, les tromperies, & les embusches du Diable, qu'il exerce

HISTOIRE NATURELLE

contre ceux qu'il tient captifs, veu que d'un costé il veut imiter Dieu, & faire comparaison avec luy, & sa sainte Loy, & d'autre costé il entremesse en ses actes, tant de vanitez, d'ordures, & de cruautéz, comme celuy qui n'a point d'autre exercice, que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui est bon. Finablement qui verra les tenebres & l'aueuglement auquel tant de grandes prouinces, & Royaumes, ont vescu si long temps, & que beaucoup de peuples, voire vne grande partie du monde, vient encor deçeus de semblables tromperies, ne pourra, (s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de si grandes tenebres à l'admirable lumiere de son Euangile, suppliant l'immense charité du Createur qu'il les conserue, & augmente en sa cognoissance, & en son obeissance, & que de mesme aussi il se contriste, pour ceux qui tousiours suyuent le chemin de perdition. Et qu'en fin il supplie le Pere de misericorde, qu'il leur descouure les thresors, & richesses de Iesus Christ, lequel avec le Pere, & le S. Esprit, regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME DE
L'HISTOIRE NATURELLE
& morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que l'opinion de ceux là est fause, qui tiennent
que les Indiens ont faute d'entendement.*



YANT traité cy deuât
de la religiõ dont vsoiët
les Indiens, ie pretends
escrite en ce liure de
leurs coustumes, police,
& gouuernement, pour
deux fins, l'vne afin d'o-
ster la fause opinion, que

l'on a communement d'eux, qu'ils sont hom-
mes grossiers & brutaux, où qu'ils ont si peu
d'entendement, qu'à peine meritent ils qu'on
die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait
plusieurs excez & outrages en se seruans d'eux
presque en la mesme façon, que si c'estoient
bestes brutes, & les reputans indignes d'aucun
respect, qui est vn si vulgaire, & si pernicieux
erreur (ainsi que le sçauent fort bien ceux qui
auec quelque zele, & consideration, ont che-
miné parmy eux, & qui ont veu & cogneu

HISTOIRE NATURELLE

leurs secrets, & conseils) & d'autre part le peu de cas que font de ces Indiens, plusieurs qui pensent sçavoir beaucoup, & neantmoins qui sont ordinairement les plus ignorans, & plus presomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceste pernicieuse opinion, qu'en leur desduisant l'ordre & façon de faire qu'ils auoyent au temps qu'ils viuoient encor sous leur loy, en laquelle combien qu'ils eussent beaucoup de choses barbares, & sans fondemēt, neantmoins ils en auoient beaucoup d'autres dignes de grande admiration, par lesquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de receuoir toute bonne instruction, & de fait ils surpassent en quelques choses plusieurs de nos Republicques. Et n'est point chose de merueille, qu'il y ait eu entr'eux de si grandes & si lourdes fautes, veu qu'il y en a eu aussi entre les plus fameux legiflateurs, & Philosophes, (voire sans excepter Lycurgue ny Platō.) Et entre les plus sages Republicques, comme ont esté la Romaine, & l'Athenienne, où l'on peut recognoistre des choses si pleines d'ignorance, & si dignes de rīsee, qu'à la verité si les Republicques des Mexiquains & Inguas eussent esté cogneues en ce temps des Romains, & des Grecs, leurs loix & gouuernemens, eussent esté beaucoup estimez d'eux. Mais nous autres à present ne considerans rien de cela, y entrons par l'espée, sans les ouyr, ny entendre, nous persuadans que les choses des Indiens ne meritent point qu'on en face estime autre, que comme l'on fait d'une

venaison prinſe en la foreſt, qui ait eſté amenée pour noſtre ſeruiſe & paſſetemps. Les hommes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iuſques à la cognoiſſance de leurs ſecrets, couſtumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & ſeſmerueillent de l'ordre, & du diſcours qui a eſté entre eux. Du nombre deſquels eſt Polo Ondeguardo, lequel ie ſuis communement au diſcours des choſes du Peru, & pour celles de Mexique Iean de Toïar, qui auoit eu vne prebende en l'Egliſe de Mexique, & auourd'huy eſt religieux de noſtre compagnie de Ieſus, lequel par le commandement du Viçeroÿ Dom Martin Enriques, a fait vn diligent & ample recueil des hiſtoires de ceſte nation, & pluſieurs autres graues & notables perſonnages, leſquels tant par parole, que par eſcrit, m'ont ſuffiſamment informé de toutes ces choſes, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui ſe peut enſuiure par la cognoiſſance de ces loix, couſtumes, & police des Indiens, eſt afin de leur aider, & les regir par les meſmes loix & couſtumes, attendu qu'ils doiuent eſtre gouuernez ſelon leurs couſtumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuient à la loy de Chriſt, & de ſa ſaincte Eglife, qu'on leur doit cōſeruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & couſtumes a eſté cauſe, que l'on y a commis pluſieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouverneurs ne ſçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, &

HISTOIRE NATURELLE

y regir leurs subiets. Et que outre ce que c'est leur faire vn grand tort, & aller contre raison, ce nous est chose preiudiciable & dommageable, parce que de là ils prennent occasion de nous abhorrer, comme gens qui en tout soit au bien ou au mal, leur auons esté, & sommes tousiours contraires.

CHAPITRE II.

De la supputation des temps, & du Kalendrier duquel vsoyent les Mexiquains.



Our commencer donques par la diuision & supputation des temps, que les Indiens faisoient, (enquoy certes l'on peut recognoistre vn des plus grands signes de leur viuacité, & bon entendement,) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoyent & diuisoyent leur année, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des siecles & des aages. Ils diuisoyent l'an en dixhuit mois, à chacun desquels ils attribuoyent vingt iours, enquoy les trois cens soixante iours sont accomplis, sans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui restét du surplus, faisant l'accōplissement de l'an entier. Mais ils les contoyent à part, & les appelloyēt les iours de rien, durāt lesquels le peuple ne faisoit aucune chose, & n'alloyēt pas mesmes en leurs temples, mais ils s'occupoyent seulement à se visiter les vns les autres, perdās ainsi le tēps, & les sacrificateurs du temple cessoient aussi de sacrifier. Apres ces

cinq iours passez, ils recōmençoient leur cōte
 de l'an, duquel le premier mois, & le cōmence-
 ment estoit en Mars, quand les feuilles cōmen-
 çoient à reuerdir, encor qu'il prinssent trois
 iours du mois de Feurier. car leur premier iour
 de l'an estoit cōme le vingt sixiesme de Feurier,
 ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans
 lequel mesme le nostre est comprins, & em-
 ploié d'un fort ingenieux artifice, & fut fait par
 les anciens Indiens, qui cogneurēt les premiers
 Espagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor
 en ma puiffance, qui merite bien d'estre veu,
 pour entendre le discours, & l'industrie, qu'a-
 uoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces
 dixhuiet mois auoit son propre nom, & sa pro-
 pre peinture, qu'il prenoit communement, de
 la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou
 de la diuersité du temps, que l'ã cause en iceux.
 Ils auoient en ce Kalendrier, certains iours
 marquez & destinez pour leurs festes, & con-
 toient les sepmaines, de treize iours, en y remar-
 quants les iours, par vn zero, qu'ils multiplioiēt
 iusques à treize, & incontinent recōmençoient
 à conter, vn, deux &c. Ils remarquoient aussi
 les annees de ces roües, par quatre signes, ou
 figures, attribuans à chacun an vn signe, dont
 l'un estoit d'une maison, l'autre d'un connin, le
 troisieme d'un roseau, & le quatriesme d'un
 caillou. Ils les peignoient, de ceste façon, denō-
 tans par icelles figures l'an qui couroit, disants
 à tant de maisons, ou à tant de caillous, de telle
 roüe, succeda telle chose. Car l'on doit sçauoir,
 que leur roüe, qui estoit comme vn siecle, con-

HISTOIRE NATURELLE

tenoit quatre semaines d'annees, estant chacune semaine de treize ans, qui accomplissoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste rouë, vn Soleil, d'où sortoient en croix, quatre bras ou lignes iusques à la circonférence de la rouë, & faisoient leur tour en telle façon que la circonférence estoit diuisée en quatre parties esgalles, chacune desquelles avec son bras, ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & estoient les quatre couleurs, vert, azuré, rouge & iaune. Chaque portion de ces quatre, auoit treize separations, qui auoient toutes leurs signes, ou figures particulieres, de maison, ou de cōnin, ou de rozeau ou de caillous, signifiant par chaque signe vne année, & en teste de ce signe, ils peignoiet ce qui estoit arriué cest an là. C'est pour quoy ie veids au Calendrier, que i'ay dit, l'année, en laquelle les Espagnols entrerent en Mexique, marquée par vne peinture d'vn homme vestu de rouge, à nostre mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol, qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans, que se fermoit, & accomplissoit la rouë. Ils vsoient d'vne plaisâte ceremonie, qui estoit que la derniere nuit, ils rompoient tous les vases, & vtenfiles qu'ils auoient, & estaignoient tout le feu, & toutes les lumieres, disans, que le monde deuoit prendre fin, à l'accomplissement d'vne de ces rouës, & que d'auanture, ce pourroit estre celle où ils se trouuoiet. Car (disoient ils) puisque le monde doit alors finir, qu'est-il plus de besoing d'apprester de viande, ny de manger?

C'est pourquoy ils n'auoient plus que faire de vases, ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute la nuit, en grande crainte, disans, que peut estre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentiuemét pour voir quand le iour viendroit: mais voyans que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoient plusieurs tambours, & sonnoient des buccines, des fleutes, & autres instrumens de resiouissance & allegresse, disans que desia Dieu leur allongeoit le temps d'un autre siecle, qui estoient cinquante deux ans. Et alors ils recōmençoient vne autre roüe. Ils prenoient, en ce premier iour, & commencement du siecle, du feu nouveau, & achetoient des vases, & vtenfiles neufs pour apprester la viande, & alloient tous querir ce feu nouveau, chez le grand Prestre, ayants fait auparauant vne sollemnelle procession, d'action de graces pour la venue du iour, & prolongation d'un autre siecle. Telle estoit leur façon, & maniere de conter les annees, les mois les sepmaines, & les siecles.

CHAPITRE III.

Comment les Rois Inguas contoient les ans, & les mois.

 Ombien que ceste supputation des temps, praticquee entre les Mexicquains soit assez ingenieuse & certaine, pour des hommes, qui n'auoient aucunes lettres, toutes fois, il me semble qu'ils

HISTOIRE NATURELLE

ont eu faute de discours, & de consideration, n'ayants point fondé leur conte sur le cours de la Lune ny distribué leurs mois selon icelle, en quoy certainement ceux du Perou les ont surpassé, pource qu'ils partoient leur an en autat de iours, parfaictemēt accomplis, comme nous faisons icy, & le diuisoient en douze mois, ou Lunes, esquels ils employoient, & consommoient les vnze iours, qui restent de la Lune, ainsi que l'escript Polo. Pour faire leur conte de l'an seur & certain, ils vsoient de ceste industrie, que aux montagnes, qui estoient au tour de la Cité de Cusco (où se tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand sanctuaire des royaumes, comme si nous disions vne autre Rome) il y auoit douze coulomnes, assises par ordre, en telle distance, l'vne de l'autre, que chascun mois, vne de ces coulomnes remarquoit le leuer, & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moien d'icelles, ils enseignoient, & annonçoient les festes, & les saisons propres à semer, à recueillir, & à faire autres choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Chaque mois auoit son nom propre, & ses festes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua, appellé Pachacuto, qui signifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cause, (comme ie cōiecture) qu'alors le Soleil commence à retourner, du dernier point de Capricorne, qui est le Tropique, plus proche d'eux. Je ne sçay point, que les vns ny

les autres, ayent remarqué aucun Bifexte, cōbien que quelques vns dient le contraire. Les semaines que contoient les Mexicquains n'estoient pas proprement semaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le conte de la semaine, n'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebreux est fondé sur la creation du mōde, que rapporte Moÿse, & entre les Grecs, & les Latins, sur le nombre des sept Planetes, du nom desquelles mesme, les iours de la semaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an, des saisons & des festes, si bien ordonnées, comme il est dit cy dessus.

CHAPITRE IIII.

*Que l'on n'a point trouué aucune nation
d'Indiens qui vstast de lettres.*

LE s lettres furent inuentées pour représenter & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensées des hommes. Et l'vn & l'autre, (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les choses. La voix pour ceux qui sont presents, & les

lettres pour les absens, & pour ceux qui sont à venir. Les signes & marques qui ne sont pas propres pour signifier les paroles, mais les choses, ne peuvent estre appelez, ny ne sont point à la verité des lettres, encor qu'ils soient écrits. Car l'on ne peut dire qu'une image du Soleil peint, soit une écriture du Soleil, mais seulement une peinture: autant en est-il des autres signes & caracteres qui n'ont aucune ressemblance à la chose, mais qui seruent tant seulement de memoire. Car celuy qui les inuenta ne les ordonna point pour signifier des paroles: mais seulement pour denoter une chose. On n'appelle point aussi ces caracteres lettres ny écritures, comme de fait ils ne le sont pas, mais plustost des chiffres ou memoires, ainsi que sont ceux dont vsent les Spheristes & Astrologues, pour signifier diuers signes ou planetes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c. Tels caracteres sont chiffres & non pas lettres, pour autant que quelque nom que Mars puisse auoir en Italien, en François, en Espagnol, tousiours ce caractere le signifie: ce qui ne se trouue point és lettres: car iacoit qu'elles denotent les choses, c'est par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en sçauent la langue, ne les entendent pas, comme pour exemple, le Grec ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que signifie ce mot *Sol*, iacoit qu'ils le voyent écrit, pource qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'écriture & les lettres sont seulement pratiquées par ceux, qui avec icelles signifient des mots: car si immediate-

ment elles signifient les choses, elles ne sont plus lettres ny escritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choses bien notables. L'une, que la memoire des histoires & antiquitez peut demeurer aux hommes par l'une de ces trois manieres, ou par les lettres & escritures, comme il a esté pratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebreux & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, comme l'on en a usé presque en tout le monde: car il est dit au Concile de Nice second: *La peinture est vn liure pour les idiots qui ne scauent lire*, ou par chiffres & caracteres, comme le chiffre signifie le nombre de cent, de mil & autres sans signifier ceste parole de cent, ou de mil. L'autre chose notable que l'on en peut tirer est celle qui se proposee en ce chapitre, à sçauoir que nulle nation des Indes descouuertes de nostre temps, n'a usé de lettres ny d'escriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que i'entens dire non seulement des Indes, du Peru & de la neufue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauanture pourra sembler à quelques vns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discours qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & Vniuersitez en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutes fois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE V.

*De la façon des lettres & des livres
dont vsoient les Chinois.*



I l y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion, que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres, comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des caracteres, cōme les Grecs different des Latins, & les Hebreux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose q̄ peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme font les nostres, mais sont des figures & representations des choses, comme du Soleil, du feu, d'un homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidentement, parce que leurs escritures & Chapas sont entendus d'eux tous, combien que les langues, dont parlent les Chinois, soient en grand nombre, & fort differentes entre elles, en la mesme façon que nos nombres de chiffre sont entendus esgalement en François, en Espagnol, & en Arabic. Car ceste figure 8. où que ce soit signifie huit, encor que le François appelle ce nombre d'une façon, & l'Espagnol d'une autre. D'où vient que les

choses estans de foy innumerables, les lettres
aulli ou figures dont vsent les Chinois, pour
les denoter sont presque infinies: tellement
que celuy qui doit lire ou escrire à la Chine
(comme font les Mandarins) doit sçauoir &
retenir pour le moins quatre vingts cinq mil
caracteres ou lettres, & ceux qui sont parfaits
en ceste lecture en sçauent plus de six vingts
mil. Chose prodigieuse & estrange, voire qui
seroit incroyable, si elle n'estoit attestée par
des personnes dignes de foy, comme les peres
de nostre compagnie, qui sont là continuelle
ment, apprenans leur langue & écriture, & y a
plus de dix ans, que de nuit & de iour ils s'estu-
dient à cecy, avec vn perpetuel trauail. Car la
charité de Christ, & le desir de la saluation des
ames, surmonte en eux tout ce trauail & diffi-
culté, qui est la raison, pour laquelle les hom-
mes lettrez sont tant estimez en la Chine, à
cause de la difficulté qu'il y a à les comprendre,
& ceux la seulement ont les offices de Mandarins,
Gouuerneurs, Iuges & Capitaines. Pour
ceste occasion les peres prennent beaucoup
de peine de faire apprendre à leurs enfans à li-
re & escrire. Il y a grand nombre de ces eschol-
les où les enfans sont instruits, & où les maî-
stres les font estudier de iour, & le pere de nuit
en la maison. Tellement qu'ils leur endomma-
gent beaucoup les yeux, & les foïettent fort
souuent avec des roseaux, bien que ce ne soit
pas de ces rigoureux, desquels ils foïettent les
mal-faïcteurs. Ils appellent cela la langue Mā-
darine, qui a besoin de l'aage d'vn homme pour

HISTOIRE NATURELLE

estre comprinse: & doit-on sçauoir qu'encor que la langue, de laquelle parlent les Mandarins soit particuliere, & differente des vulgaires, lesquelles sont en grand nombre, & qu'on y estude comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui sont par toute la Chine la sçauent, & entendent tant seulement: si est-ce toutesfois que tout ce qui est escrit en icelle, est entendu en toutes les langues, & iaçoit que les prouinces ne s'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par escrit ils s'entr'entendēt l'vn l'autre, car il n'y a qu'une sorte de figures ou caractères pour toutes, qui signifie vne mesme chose, mais non pas vn mesme mot ny prolation, veu que comme i'ay dit, ils sont seulement pour denoter les choses, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'est pourquoy ceux du Iappon & les Chinois lisent & entendent fort bien les escritures les vns des autres: combien que ce soient des nations, & des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils lisent, ou escriuent, ils ne le pourroient pas entendre. Telles sont donc les lettres, & les liures dont vsent les Chinois si renommez au monde. Pour faire leurs impressions, ils grauent vne planche, des figures qu'ils veulent imprimer. Puis en estampent autant de feuilles de papier qu'ils veulent, de la mesme façon que l'on fait icy les peintures, qui sont grauées en du cuiure, ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demãder,

der comment ils peuuent signifier leurs conceptions par des figures qui approchèt, ou ressembtent à la chose qu'ils veulent représenter, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour est du Soleil. Finalement, comment il leur est possible de denoter par de mesmes figures, les cas, les cōiunctions, & les articles qui sont en plusieurs langues & escritures. Je responds à cela, qu'ils distinguent, & signifient ceste varieté par certains poincts rayez & dispositions de la figure. Mais il est difficile d'entendre commēt ils peuuent escrire en leur langue des noms propres, specialement d'estrangers, veu que ce sont choses que iamais ils n'ont veues, & qu'ils ne peuuent inuenter des figures qui leur soient propres. P'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique avec des Chinois, & leur dy qu'ils escriuissent en leur langue ceste proposition. Ioseph d'Acosta est venu du Peru, & autres semblables, surquoy le Chinois fut vn lōg tēps pensif, mais en fin il l'escriuit. Ce que d'autres Chinois leurēt apres, bien qu'ils variaissent vn peu en la pronōciation du nom propre. Car ils vsent de cest artifice pour escrire le nom propre, qu'ils cherchent quelque chose en leur langue qui aye ressemblāce à ce nom, & mettēt la figure de ceste chose. Et comme il est difficile entrē tāt de noms propres, de leur trouuer des choses qui leur portēt ressemblance en la prolation: aussi leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse d'escrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonse Sanchez nous contoit que

HISTOIRE NATURELLE
lors qu'il estoit en la Chine, & que l'on le me-
noit en diuers Tribunaux, de Mandarin en
Mandarin, ils estoient fort long temps à met-
tre son nom par escrit en leurs Chapas, tou-
tesfois ils l'escriuoient en fin le nommans en
leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine
approchoient-ils le nom, qui est la façon des
lettres & escritures, dont vsoient les Chinois.
Celle des Iappōnois en approchoit beaucoup,
encor qu'ils afferment que les seigneurs Iap-
ponnois qui vindrent en Europe escriuoient
facilement toutes choses en leur langue, quoy
que ce fussent des noms propres d'icy, mesme
l'on m'a mōstré quelques escritures d'eux: par-
quoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque
sorte de lettres, encor que la plus part de leurs
escritures soient par caracteres & figures, cō-
me il a esté dit des Chinois.

CHAPITRE VI.

Des escholes & vniuersitez de la Chine.

LE s peres de la Compagnie disent
qu'ils n'ont point veu en la Chine
de grandes escholes & Vniuersitez
de Philosophie & autres sciences
naturelles, & croyent qu'il n'y en a point, mais
que toute leur estude est en la langue Mandari-
ne, qui est tres-ample, & tres-difficile, comme
i'ay dit, & que ce qu'ils estudient sont choses
qui sont escrites en ceste langue, qui sont des
histoires des sectes & opinions des loix ciuiles,

des proverbes moraux, des fables, & plusieurs autres telles compositions, & ce qui en depend. Des sciences diuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny n'ôt autre chose des naturelles q̄ quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esguarées, sans art & sans methode, selon l'entendement & estude d'un chacun. Pour les Mathematiques ils ont experiēce des mouuemens celestes & des estoiles, & pour la Medecine ils ont cognoissance des herbes, par le moyen desquelles ils guarissent plusieurs maladies, & en vsent beaucoup. Ils escriuent avec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont tous d'assez mauuais ordre. Ils sont grands ioüeurs de Comedies: ce qu'ils font avec vn grand appareil de theatres, vestemens, cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est conuenable. Quelques peres racontēt y auoir veu des Comedies qui dureroient dix & douze iours avec leurs nuitcs, sans qu'il y eust faute de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils font plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dorment ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces Comedies des choses morales & de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslées de choses gayer & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entēdement, & d'industrie. Mais tout cela est de peu de substance, pource qu'en effect toute la science des Chinois tend

HISTOIRE NATURELLE

seulement à sçavoir escrire & lire, & non point d'auantage: car ils ne paruiennét point és sciences plus hautes, & leur escrire & lire n'est point proprement escrire & lire, puisque leurs lettres ne sont point lettres, qui puissent représenter les paroles, mais sont figures de choses innombrables, lesquelles ne se peuuent apprendre que par vn bien long temps, & avec vn travail infiny. Mais en fin avec toute leur science, vn Indien du Peru ou Mexique qui a appris à lire & escrire, sçait plus que le plus sage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien avec vingt quatre lettres qu'il sçait, escrira & lira tous les mots & paroles qui sont au monde, & le Mandarin avec ses cent mil lettres, aura beaucoup de peine pour escrire quelque nom propre de Martin, ou Allonse, & à plus forte raison ne pourra-il pas escrire les noms des choses qu'il ne cognoist point. Car en fin l'escrivre de la Chine n'est autre chose qu'une façon de peindre ou chiffrer.

CHAPITRE VII.

De la façon des lettres & escritures dont ont usé les Mexiquains.

L'On trouue qu'il y a entre les nations de la neufue Espagne vne grand' cognoissance, & memoire de l'antiquité. C'est pourquoy, recherchant de quelle façon les Indiens auoient cōserué leurs histoires, & tant de particularitez, i'appris que encor qu'ils ne fussent point si subtils ny si cu-

rieux cōme sont les Chinois & les Iapponnois, si est-ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures, par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la prouince de Yu-latan, où est l'Euesché, qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de feuilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient cōprinsez & desdrites la distribution de leurs temps, la cognoissance des Planetes, des animaux & des autres choses naturelles, avec leurs antiquitez: chose pleine de grãde curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de Magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non seulement les Indiens recogneurent auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autant és autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrées, qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurons, qui sont incapables de sçauoir ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulu diligemmēt informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre compagnie de IESVS, hom-

HISTOIRE NATURELLE

me fort accort & experimenté, assembla en la prouince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, & conféra fort ample- ment avec eux, lesquels luy monstrent leurs liures, histoires, & Calendriers, qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures, & Hieroglyfiques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme, ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point, estoient representees par des caracteres qui les signifoient, & par ce moyen ils figuroient, & escripuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn sie- cle, qui estoit cinquâte deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces rouës, ils pei- gnoient, avec ces figures & caracteres, à l'en- droit de l'année, les choses memorables qui ad- uenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'année, que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn homme avec vn chapeau, & vne iuppe rouge, au signe du roseau, qui cou- roit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs Escritures & caracteres n'es- toient pas si suffisans, comme nos lettres & es- criptures, ils ne pouuoient exprimer de si prés les parolles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accou- tumé de racôter par cœur des discours, & dia- logues composez par leurs Orateurs, & Rheto- riciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez

par leurs Poetes, (ce qui estoit impossible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & caracteres.) les Mexiquains estoient fort curieux, que leurs enfans apprinsent par memoire ces Dialogues & compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans, ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entre eux, par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchées par escrit. Speciallement les nations plus renommées auoient soing, que leurs enfans, (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinsent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurēt enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiens escriuirent alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hommes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine, de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reellement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images, & caracteres, & ay veu pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du Pater noster, & Aue Maria, Symbole, & confession generale, escriptes en ceste façon d'Indiens. Et à la verité

quiconque les verra, s'en esmerueillera. car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoiēt vn Indien à genoux aux pieds d'un Religieux, comme qui se confesse, & puis pour celle cy, à Dieu tout puissant, ils peignoient trois visages, avec leurs couronnes, en façon de la Trinité, & à la glorieuse Vierge Marie, ils peignoiēt vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfant, & à saint Pierre & saint Paul, des testes, avec des couronnes, & vne clef, & vne espée, & où les images leur deffailloient, ils mettoient des caracteres, comme, *enquoy j'ay peché*, &c. D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire noz oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignée par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception, de ce qu'on leur enseignoit. J'ay veu au Peru la confession de tous ses pechez qu'un Indien apportoit pour se confesser, escrite de la mesme sorte de peintures, & de caracteres, en peignant chascun des dix commandements, d'une certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoient les pechez, qu'il auoit faits contre ce commandement. Je ne doute point que si beaucoup des plus habiles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

CHAPITRE VIII.

*Des registres, & façon de conter, dont vsoient
les Indiens du Peru.*



Vparauât que les Espagnols vinssent
és Indes, ceux du Peru n'auoient au-
cune sorte d'escripture, fust par let-
tres, par caracteres, chiffres, ou fi-
gures, comme ceux de la Chine & de Mexique:
toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la
memoire de leurs antiquitez, ny de retenir l'or-
dre de toutes leurs affaires de paix, de guerre,
& de police, pource qu'ils ont esté fort diligens
en la tradition, des vns aux autres, & les ieunes
gents apprennoient & gardoient comme cho-
se sacrée, ce que leurs superieurs leur racon-
toient, & l'enseignoient avec le mesme soing à
leurs successeurs. Outre ceste diligence, ils sup-
pleoient la faute d'escritures & des lettres, en
partie par la peinture, comme ceux de Mexic-
que, (combien que ceux du Peru y fussent fort
grossiers & lourds) & en partie, & le plus com-
munement par des quippos. Ces quippos sont
des Memoriaux, ou registres, qui sont faicts de
rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuer-
ses couleurs, qui signifient diuerses choses: &
est vne chose estrange, que ce qu'ils ont expri-
mé & representé par ce moyē. Car les quippos
leur vallent autant, que des liures d'histoires,
de loix, de ceremonies, & des côtes de leurs af-
faires. Il y auoit des officiers deputez pour gar-
der ces Quippos (qu'aujourd'huy ils appellent

Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rendre conte de chascque chose comme les Tabelliõs par deçà. C'est pourquoy en tout l'on leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerfes sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, & les autres blancs. Et finalement, tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt quatre lettres, en les accommodans en diuerfes façons, ainsi ils tiroiēt des significatiõs innumerables, de leurs nœuds & diuerfes couleurs. Ce qu'ils font d'vne telle façõ, qu'il arriue auiourd'huy au Peru, que quãd au bout de deux ou trois ans, vn commissaire va informer de la vie de quelque officier, que les Indies viennent avec leurs menus contes & approuuez disans, qu'en tel bourg ils luy ont baillé tãt d'œufs lesquels il n'a point payez, en vne telle maison vne poule, en vne autre deux faix d'herbes pour ses cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argent, & demeure en reste de tant. La preuue estant faite sur le champ, avec ceste quantité de nœuds & de poignées de cordes, cela demeure, pour tesmoignage, & escripture certaine. Je vy vne poignée de ces fillets auxquels vne Indienne portoit escrete la cõfession generale de toute sa vie, & par iceux se confessoit comme ieussé peu faire en du papier escret, & luy demanday, ce que c'estoit, que quelques

filez qui me semblerent quelque peu differens, elle me dist que c'estoyent certaines circonstances, que le peché requeroit pour estre entierement confessé. Outre ces quippos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'escrire avec de petites pierres, par le moyen desquelles ils apprennent punctuellement les paroles qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vne chose plaisante de voir les vieillards & caducs, avec vne roue faite de petites pierres, apprendre le *Pater noster*, avec vne autre l'*Aue Maria*, & avec vne autre le *Credo*, & de retenir quelle pierre est qui fut conçeue du S. Esprit, & laquelle, souffrit sous Ponce Pilate. C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger quand ils faillent, car toute la correction ne gist, qu'à contempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces rouës suffisante pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces rouës aux cimetières des Eglises, pour cet effect. Mais c'est chose qui semble enchantement, de voir vne autre sorte de Quippos, qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empesché avec la plume, & pour faire vne partition, afin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adioustent tant de l'autre, avec mil autres inuentiōs. Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costé, trois d'vn autre, & huit en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre. Tellement qu'ils sortent avec leur conte certain,

sans faillir d'un point. Et se mettent plustost à la raison par ces Quippos, sur ce qu'un chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres avec la plume. Par cela l'on peut iuger si ils ont de l'entendement, & si ces hommes sont bestes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous surpassent és choses où ils s'appliquent.

CHAPITRE IX.

*De l'ordre que les Indiens tenoyent
en leurs escritures.*

IL fera bon d'adiouster icy, ce que nous auons remarqué, touchant les escritures des Indiens: car leur façon n'estoit pas d'escrire avec vne ligne suyvie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs escriuoyent du costé gauche au droit, qui est la commune, & vulgaire façon dont nous vsons. Les Hebreux au contraire commençoient de la droite à la gauche, c'est pourquoy leurs liures commencent où les nostres finissent. Les Chinois n'escriuent pas, ny comme les Grecs, ny comme les Hebreux, mais de haut en bas, car comme ce ne sont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure, où caractere signifie vne chose, ils n'ont point de besoing d'assembler les parties des vnes avec les autres, & ainsi peuvent ils bien escrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la mesme raison n'escriuoyent pas en ligne, d'un costé à l'autre, mais au rebours des Chinois commençans en bas mon-

toient tousiours en haut. Ils se seruoient de ceste façon d'escrire, au conte des iours, & du reste des choses qu'ils remarquoient. Combien que quand ils escriuoient en leurs roïes, ou signes, ils commençoient du milieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient montans par leurs anneés, iusques au tour, & circonférence de la roïe. Finablement il se trouue quatre differétes sortes d'escrete, les vns escriuans de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droite, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuersité des entendemens humains.

CHAPITRE X.

*Comment les Indiens enuoyent leurs
messagers.*

POur acheuer la façon qu'ils auoyent d'escrire, quelqu'un pourra douter avec raison, comment les Roys de Mexique, & du Peru, auoyent cognoissance de tous leurs Royaumes qui estoient si grands, ou de quelle façon ils pouuoient despescher les affaires qui se presentoyent en leur Cour, veu qu'ils n'auoyent l'usage d'aucunes lettres, ny d'escrire missiues. Surquoy l'on peut estre satisfait de ce doute, quand on sçaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils estoient fort souuent aduertis de tout ce qui se passoit. Pour cet effect il y auoit des hommes fort vistes, & dispos, qui seruoient de courriers, pour aller & venir, lesquels ils

HISTOIRE NATURELLE
nourrissent en cet exercice de courir dès
leur enfance, & prenoient peine qu'ils fussent
de longue haleine, afin qu'ils peussent monter
en courant vne montagne fort haute, sans se
lasser. C'est pourquoy en Mexique ils don-
noient le prix aux trois & quatriesmes pre-
miers, qui montoient ces grands degrez du
temple, comme il a esté dit au liure precedent.
Et en Cusco, lors que se faisoit leur solemnelle
feste de Capacrayme, les nouices montoient
à qui mieux mieux le roc de Yanacauri, & ge-
neralement l'exercice de la course a esté, & est
encor fort en vsage, entre les Indiens. Quand
il se presentoit vne affaire d'importance, ils
enuoyoiét depeinte aux seigneurs de Mexique
la chose dont ils les vouloyent informer, ainsi
qu'ils firent, alors que les premiers nauires Es-
pagnols parurent à leur veüe, & lors qu'ils
prirent Toponchan. Ils estoient au Perù
fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit
par tout son Royaume, comme des postes or-
dinaïres, appelez Chasquis, desquels sera
traitté en son lieu.

CHAPITRE XI.

*De la façon de gouvernement, & des Roys
qu'ont eu les Indiens.*

IL est assez experimenté que la chose
enquoy les Barbares monstrent plus
leur barbarisme, est en leur gouver-
nement, & facon de commander,
pour ce que tant plus les hommes approchent

de la raison , tant plus leur gouvernement est humain , & moins insolent , & les Roys & seigneurs sont plus traittables , & s'accommodét mieux avec leurs vassaux , en recognoissants qu'ils leur sont esgaux en nature , & toutesfois inferieurs , en l'obligation d'auoir soing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y est contraire, d'autant que leur gouvernement est tyrannique , & traittent leurs subiets comme bestes , & de leur part veulent estre traittez comme Dieux. Pour ceste occasion plusieurs peuples & nations des Indes, n'ont point souffert de Roys, ny de seigneurs absolus , & souverains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines , & Princes pour certaines occasions seulement , auxquels ils obeissent durant le temps de leur charge , & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouveau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez , ny de Republiques establies , ny Princes , ou Roys perpetuels, se gōuernent de ceste façō; iacoit qu'il y ait quelques seigneurs & principaux hommes , qui sont esleuez entre le vulgaire. Ainsi est gōuernée toute la terre de Chille, en laquelle les Auracanes, ceux de Teucapel, & autres, ont par tāt d'annees resisté cōtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout le nouveau Royaume de Grenade , celuy de Guatimalla , les Isles, toute la Floride, le Bresil, Lussou, & d'autres terres de grande estendue , excepté qu'en plusieurs de ces lieux , ils sont encores plus barbares , veu qu'à peine y recognoissent ils de

chef, mais tous commandent, & gouvernent en commun, n'y ayant autre chose, que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'avantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, comme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuvent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, & dont les Roys, selon qu'ils racontent, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouvernement qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidentale, l'on y a seulement trouué deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoient celuy des Mexiquains, en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru, en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoyent les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'avantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaulx en faits d'armes, & en victoires. C'est vne chose certaine, que ces deux Royaumes ont de beaucoup excédé tout le reste des seigneuries des Indiens, descouuerte en ce nouveau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir &

& richesse, & beaucoup d'auantage en superstition & seruice de leurs idoles, ayans plusieurs choses semblables les vnes aux autres. Mais en vne chose ils estoient bien differens, car entre les Mexiquains la succession du Royaume estoit par eslection, comme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle estoit hereditaire, & suyuoit l'ordre du sang, comme les Royaumes de France, & d'Espagne. Je traiteray donc cy apres de ces deux gouuernemens, (comme de la chose principale, & plus cogneue d'entre les Indiens,) en tant qu'il me semblera estre propre à ce subiect laissant plusieurs choses menues & prolixes, qui ne sont pas d'importance.

CHAPITRE XII.

Du gouuernement des Roys, & Ingvas du Peru.

L'Ingua qui regnoit au Peru, estant mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoyent pour tel, celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloyent Coya. Ce qu'ils ont tousiours obserué, depuis le temps d'un Ingua, appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces Roys reputoyent pour honneur, d'espouser leurs sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la succession du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est vray que quand le Roy

HISTOIRE NATURELLE

auoit vn frere legitime , il succedoit au deuant
 du fils , & apres luy son nepueu , & fils du pre-
 mier. Les Curacas & Seigneurs gardoyent le
 mesme ordre de succession , en leurs biens &
 offices. Et faisoient à leur mode des ceremo-
 nies , & obseques excessiues au deffunct. Ils
 obseruoient vne coustume , veritablement
 grande , & magnifique , qu'vn Roy , qui entroit
 au Royaume de nouveau , n'heritoit point
 d'aucune chose des meubles , vtensiles , &
 thresors de son predecesseur , mais il deuoit
 establir sa maison de nouveau , & assembler de
 l'or , de l'argent , & les autres choses qui luy
 estoient necessaires , sans toucher à celuy du
 deffunct , qui estoit totalement dedié pour
 son adoratoire , ou Guaca , & pour l'entreti-
 en de la famille qu'il laissoit , laquelle avec sa suc-
 cession , s'occupoit continuellement aux sa-
 crifices , ceremonies , & seruice du Roy mort.
 Car aussi tost qu'il estoit mort , ils le tenoyent
 pour Dieu , & auoit ses sacrifices , statues , & au-
 tres choses semblables. Pour ceste occasion il
 y auoit au Peru vn thresor infiny , car vn cha-
 cun des Ingvas , se estoit efforcé de faire que
 son oratoire & thresor surpassast celuy de ses
 predecesseurs. La marque , ou enseigne , par
 laquelle il prenoit la possession du Royaume ,
 estoit vn bourrelet rouge , d'vne laine plus
 fine que soye , lequel luy pendoit au milieu du
 front , n'y ayant que l'Ingua seul , qui le pou-
 uoit porter , pour autant que c'estoit comme
 la couronne , & diademe Royal. Toutesfois
 l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu

au costé, proche de l'oreille, comme quelques seigneurs en portoyent, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front: Au temps qu'ils prenoyent ce bourrelet, ils faisoient des festes fort solempnelles, & plusieurs sacrifices, avec grande quantité de vases d'or, & d'argent, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grand abondance d'estophes de Cumby, bien eslabourees, de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons, qui deuoient estre de diuerses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn enfant entre ses mains, de l'aage de six à huit ans, & prononçoit ces paroles, avec les autres ministres, parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'Ingua, en sa grandeur, & estat, qu'il aille tousiours augmentant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouverne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie, & serment. Et sans doute l'affection & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Ingua, estoit fort grande, car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luy aye fait trahison: pour autant qu'ils procedoyent en leur gouvernement, non seulement avec vne puissance absolüe, mais aussi avec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit les gouverneurs en diuerses prouinces, entre lesquels les vns estoient su-

HISTOIRE NATYRELLE

perieurs, & qui ne recognoiffoient autre que luy, d'autres qui estoient moindres, & d'autres plus particuliers, avec vn si bel ordre, & vne telle grauité qu'ils ne s'enhardissoient pas de s'enyrer, ny de prendre vn espy de mays de leur voisin. Ces Inguas tenoyent pour maxime qu'il conuenoit tousiours entretenir les Indiens en occupation, de là vient que nous voyons encor auioird'huy des chaussees des chemins, & des œuures d'vn fort grand trauail, lesquels ils disent auoir esté faites, pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeurassent oyfifs. Quand il conquestoit vne prouince de nouveau, il auoit accoustumé d'enuoyer incontinent la plus grand' part, & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres prouinces, ou bien en sa cour, & les appellent auioird'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cusco, spécialement les Oreiones, qui estoient comme les Cheualliers d'ancienne maison. Ils chastioient rigoureusement les crimes, & delits, c'est pourquoy ceux qui ont cogneu quelque chose de cela sont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouuernement pour les Indiens, ny plus assureé que celuy des Inguas.

CHAPITRE XIII.

*De la distribution que les Inguas faisoient
de leurs vassaux.*

POUR particulariser. d'auantage ce que i'ay dit cy dessus, l'on doit sçauoir que la distribution que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouverner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieues d'estendue: car ayant conquesté vne prouince, il reduisoit incontinent les Indiens en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandès. Sur chacune dixaine d'Indiens il en cōmettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque centaine vn autre, sur chaque millier vn autre, & sur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui estoit vne des grandes charges, & par dessus tous ceux-là encor, en chaque prouince il y auoit vn Gouverneur de la maison des Inguas, auquel tous les autres obeissoient, & luy rendoient conte tous les ans par le menu, de tout ce qui estoit arriué, à sçauoir, de ceux qui estoient nez, de ceux qui estoient morts, des troupeaux & des semences. Les Gouverneurs sortoient par chacun an de Cusco, où estoit la cour, & y retournoïét pour la grand' feste du Rayme, en laquelle ils apportoiét tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pouuoient rentrer qu'à ceste condition. Tout le Royaume estoit diuisé en quatre par-

ties, qu'ils appelloient Tahuantinsuyo, sçauoir Chinchafuyo, Collafuyo, Andesuyo & Condesuyo, suiuañt les quatre chemins qui sortoiēt de Cusco où residoit la cour, & se faisoient les assemblées generales du Royaume. Ces chemins & prouinces correspondantes à iceux estoient vers les quatre coings du monde, Collafuyo au Sud, Chinchafuyo au Nort, Condesuyo au Ponent, & Andesuyo au Leuant. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux sortes de peuple qui estoient de Hananfaya & Vrinsaya, qui est cōme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on commandoit de faire quelque œuvre, ou de fournir quelque chose à l'Ingua, les officiers sçauoient aussi tost de combien chaque prouince, ville & partialité y deuoit contribuer, dont le departement ne se faisoit point par parts esgales, mais par cottisation selon la qualité & moyens du pays. Tellement que sil falloit cueillir, par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on sçauoit aussi tost combien il falloit que chaque prouince en baillast, fust la dixiesme partie, la septiesme ou la cinquiesme. Autant en estoit des villès & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui estoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout avec leurs filez & nœuds, sans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iusques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs registres ce que chacun deuoit payer.

CHAPITRE XIII.

Des edifices & façon de bastir des Inguas.

LEs edifices & bastimens que les Inguas ont faits en temples & forteresses, chemins, maisons des champs & autres semblables qui ont esté en grand nombre & d'un excessif traual, comme l'on peut voir encor auiourd'huy par les ruynes & vestiges qui en restent, tant en Cusco qu'en Tyaguanaco, Tambo & en autres endroits, où il y a des pierres d'une grandeur demesurée: de sorte que l'on ne peut penser comme elles furent coupées, amenées & assises au lieu où elles estoient. Il venoit un grand nombre de peuple de toutes les prouinces pour traualler à ces edifices & forteresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume: d'autât que tels ouurages estoient estranges, & pour espouuenter ceux qui les contemploient, ils n'vsoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuvre les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, ny d'autres instrumens pour les apporter: & toutes fois elles estoient si proprement mises en œuvre, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la ioincture des vnes avec les autres: & y a plusieurs de ces pierres si grandes, cōme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Je mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trente

HISTOIRE NATURELLE

huit pieds de long, de dixhuit de large, & de six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moallon, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'une plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estans point taillées ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegales les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes avec les autres, sans ciment d'une façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & avec une grande patience à y travailler. Car pour enchasser une pierre avec l'autre, selon qu'elles estoient adiuftées, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois la plus-part d'icelles, n'estans pas egales ny vnies. L'Inqua ordonnoit par chacun un le nombre du peuple qui deuoit venir pour travailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entr'eux comme des autres choses, sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquites ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils virent dresser des arcs de bois en la riuere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, pensans que le pont, qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant: & comme ils eurent veu qu'il demouroit ferme, & que les Espagnols mar-

choient dessus, le Cacique dist à ses compagnons : *Il est bien raison que nous seruions à ceux cy qui semblent bien estre à la verité fils du soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attahoiet au riuage avec de forts pieux, d'autât qu'ils ne pouuoiet faire aucuns ponts de pierres ny de bois. Le pont qui est aujour d'huy au cours de l'eau du grand lac de Chiquito en Collao est admirable : car ce bras d'eau est si profond que l'on n'y peut asseoir aucun fondement, & si large, qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauese : tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & asseuré, estant fait seulement de paille : chose qui semble fabuleuse, & toutesfois qui est veritable. Car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de ioncs & d'herbiers qui s'engendrent au lac qu'ils appellent Totorá : & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce point en l'eau, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuere, les hommes & les bestes chargées passent par dessus fort à l'aise. Je me suis quelques fois esmerueillé en passant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. J'ay mesuré la longueur de ce

HISTOIRE NATURELLE
pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus
de trois cens pieds, & disent que la profon-
dité de ce courant est tres-grande, & semble par
dessus que l'eau n'a aucun mouuement: tou-
tesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours fu-
rieux & violent. Cecy suffisoit pour les edifices.

CHAPITRE XV.

*Dureuenue de l'Ingua, & de l'ordre
des tributs qu'il imposoit
aux Indiens.*

LA richesse des Ingvas estoit incom-
parable, car bié qu'aucun Roy n'he-
ritaist point des moyens & thresors
de son predecesseur, neantmoins ils
auoient à leur volonté toutes les richesses qui
estoit en leurs Royaumes, tant d'argent &
d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux,
enquoy ils estoient tres-abondans, & la plus
grande richesse de toutes estoit l'innumerable
multitude de vassaux qui estoient tous occupez
& attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils appor-
toient de chaque prouince ce qu'il auoit choisi
pour son tribut. Les Chichas luy enuoyoit
du bois odoriferant & riche; les Lucanas des
brancars pour porter sa litiere; les Chumbil-
bicas des danceurs, & ainsi tout le reste des
prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient
en abondance, & ce outre le tribut general au-
quel tous cōtribuoient. Les Indiens qui estoient
nommez pour cet effet, traualloient aux mines

d'argent, & d'or, qui estoient au Peru en grande abondance, lesquels l'Ingua entretenoit de ce qu'ils auoient de besoing, pour leurs despens, & tout ce qu'ils tiroient d'or, & d'argent, estoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors, que c'est l'opinion de plusieurs, que ce qui tomba entre les mains des Espagnols, combien que ç'ait esté vn grand nombre, côme nous scauôs, n'estoit pas la dixiesme partie, de ce que les Indiens enfouÿrent, & cachérét, sans que l'on l'aye peu descouuir, neâtmoins toutes les diligences, que l'auarice y a enseignées, pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares, estoit que leurs vassaux estoient tous leurs esclaves, du traual desquels ils iouissoient à leur contentement: & ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'vne telle façon que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit scauoir, que lors que l'Ingua cōquestoit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles estoit pour la religion, & ceremonies, de telle sorte, que le Pachayachaqui, qui est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui est le Tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & sanctuaires eussent chascun leurs propres terres, le fruit desquelles se gastoit, & consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & prestres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chascun Guaca, & sanctuaire, & la plus grande

partie de ce reuenu, se despendoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & general sanctuaire, & l'autre en la mesme ville, où il se cueilloit: pource que à l'imitation de Cusco, il y auoit en chaque ville des Guacas, & oratoires du mesme ordre, & avec les mesmes fonctions, qui estoient seruis de la mesme façon, & ceremonies que celuy de Cusco, qui est vne chose admirable, & dont l'on est bien informé, comme l'on l'a trouué, en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cents lieues de Cusco; Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons, comme depositaires, basties pour cet effet, & estoit cela vne grande partie du tribut, que les Indiens payoient. Je ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à proffit. La seconde partie des terres, & heritages, estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez, mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grãde portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons, à ce deputées, lesquelles sont plus lōgues, & plus larges, que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux, où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix, & douze ans, iusques au temps de necessité. Les Indiens

cultiuoient & approffitoient ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pendant lequel temps, ils viuoient, & estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les viellards, les femmes & les malades estoient reseruez & exempts de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilleoit en ces terres, fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neâtmoins la propriété en appartenoit aux Indiens, & leurs predecesseurs. La troisieme partie des terres, estoit donnée par l'Ingua, pour la communauté, & n'a-on point descouuert, si ceste portion estoit plus grande, ou moindre que celle de l'Ingua, ou Guacas: toutesfois il est certain que l'on auoit esgard à ce qu'elle fust suffisante, pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisieme portion, ny iamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace speciale de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit estre engagé, ny diuisé entre les heritiers. L'on departoit par chascun an ces terres de communauté en baillant à vn chascun, ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit, ou diminoit la famille, l'on haussoit ou retranchoit la part: car il y auoit des mesures, determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoient point de tribut, de ce qui leur estoit departy. car tout leur tribut estoit de cultiuier, & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruiçts d'icelles aux de-

positaires. Quand l'année estoit sterile l'on donnoit de ces mesmes fruiçts ainsi reseruez aux necessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de superabondant. L'Ingua faisoit la distribution du bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter, & diuiser, puis ordonner les pasturages & limites, pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reuenue, estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Ingua & Guacas estoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloiēt, Capaëllama, mais ceux du commun & public, estoient en petit nombre, & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient, Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing, pour la conseruation du bestial, d'autāt que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, & ne les tuoient point ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellée ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle debuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuoiēt à vn chascun pour filer, & tilter de la matiere & estophe, pour le seruice de sa famille, y ayāt des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estophes de la laine du bestial de l'Ingua,

pour luy & pour les siens, l'une fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloiēt Abasca. Il n'y auoit aucun nombre de ces estoffes, ou habits arresté, sinon ce que l'on partoit à vn chacun. La laine qui restoit, estoit mise aux magasins, dequoy les Espagnols les trouuerent encor tous pleins, & de toutes les autres choses necessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement, qui ne soient esmerueillez d'un si notable & bien ordonné gouuernemēt, puisque les Indiens, (sans estre religieux, ny Chrestiens) gardoient en leur façon, ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pouruoir à toutes leurs necessitez, entretenant si abondamment les choses de la religion, & celles de leur roy & seigneur.

CHAPITRE XVI.

Des arts, & offices qu'exerçoient les Indiens.

 Les Indiens du Peru auoient vne perfection, qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & mestiers, qui estoient necessaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entre eux d'artisans particuliers, cōme le sont entre nous autres les cousturiers, cordonniers, tisserans, & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoient de besoing, pour leurs personnes, & maisons, & se pouruoyent à eux mesmes. Tous

HISTOIRE NATURELLE

ſçauoient tistre, & faire leurs habits, c'eſt pour quoy l'Ingua les fourniffant de laine, leur donnoit des habits. Tous ſçauoient labourer la terre, & l'approffiter, ſans louer d'autres ouuiers. Tous baſtiſſoient leurs maiſons, & les femmes eſtoient celles qui en ſçauoient le plus, leſquelles n'eſtoient point nourries en delices, mais ſeruoient leurs maris fort ſoigneuſement. Les autres arts & meſtiers qui n'eſtoient point pour les choſes communes & ordinaires de la vie humaine, auoient leurs propres compagnõs & manufacteurs, comme eſtoient les orfeures, les peintres, les potiers, les barquetiers, les cõteteurs, & les ioueurs d'inſtruments. Il y auoit auſſi des meſmes tifferrans, & architectes pour les œuures exquisẽs, deſquels ſe ſeruoient les Seigneurs: mais le commun peuple, comme il a eſtẽ dit, auoit chez luy tout ce qui luy eſtoit de beſoing, pour ſa maiſon, ſans qu'il luy conuint rien acheter. Ce qui dure encor auioird'huy, de ſorte que nul n'a beſoing d'autruy, pour les choſes neceſſaires, pour ſa perſonne & pour ſa maiſon, comme eſt de chauſſeure, veſtement, & de maiſon, de ſemer, de recueillir, & de faire les ferremens, & inſtruments à ce neceſſaires. Les Indiens imitent preſque en cela les inſtitutions des moines anciens, deſquels il eſt traictẽ en la vie des peres. A la veritẽ c'eſt vn peuple peu auare, & peu delicieux, à raiſon de quoy ils ſe cõtendent de paſſer le temps aſſez doucement, & certes s'ils choiſiſſoient ceſte façon de viure, par eſlection, & non pas par couſtume, ny par nature, nous dirions que ce ſeroit vne vie de
grand

grand' perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du sainct Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil, de l'auarice, & de la volupté. Mais les predicateurs ne donnent pas tousiours bon exemple, selon la doctrine qu'ils preschét aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que combien que les Indiens soient si simples en leur mode & habits, toutesfois l'on y voit vne grande diuersité entre les prouinces, spécialement en leur habit de teste: car en quelques endroits ils portent vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre tissu large, qui ne fait qu'vn tour, en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bonnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de sacs, avec mil autres differences. Ils auoiét vne loy estroite & inuiolable, qu'aucun ne peust changer la mode & façon d'habits de sa prouince, encor qu'il s'en allast viure en vne autre, ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre & bon gouvernement de son Royaume, & l'observent encor auourd'huy, bien que ce ne soit pas avec vn tel soin qu'ils auoiét accoustumé.

CHAPITRE XVII.

Des postes & chasquis dont les

Ingua se seruoient.



Il y auoit vn grand nombre de postes & courriers, dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient

ceux qui portoient les mandemens aux Gouverneurs, & rapportoient leurs aduis & aduertissemens à la Cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chaqu'une course qui estoit à lieüe & demie l'une de l'autre en deux petites maisons où ils estoient quatre Indiens, lesquels on y commettoit de chaque contrée, & estoient eschangez de mois en mois. Ayans receu le paquet ou message, ils couroient de toute leur force iusques à ce qu'ils l'eussent baillé à l'autre Chasqui, estans tousiours appareillez & au guet ceux qui deuoient courir. Ils couroient en un iour & une nuit cinquante lieües, combien que la plus-part de ce pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pour apporter les choses que l'Inqua vouloit auoir promptemēt. C'est pourquoy il y auoit tousiours en Cusco du poisson de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fust esloigné de plus de cēt lieües. Depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a encor vŕe de ces Chasquis aux temps des seditions, & en estoit grand besoin. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieues l'un de l'autre, pour porter & rapporter les despŕches, qui est vne chose fort necessaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas avec la legereté que faisoient les anciens, & qu'ils ne soient pas en si grand nombre, neantmoins ils sont bien payez, & seruent comme les ordinaires d'Espagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieües.

CHAPITRE XVIII.

De la Justice, Loix & peines que les Inguas ont ordonnez, & de leurs mariages.

OUT ainsi comme ceux qui faisoient quelque bon seruice en guerre, ou à l'administration de la Republique, estoient honorez & recompensez de charges publiques, de terres qui leur estoient données en propre, d'armes, & marques d'honneur, de mariages avec femmes du lignage de l'Ingua: Ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeissans & coupables. Ils punissoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient inceste avec les ascendans ou descendants en droite ligne estoient aussi punis de mort. Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuées avec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, avec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'une, laquelle ils espousoient & receuoient avec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit avec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert cōme ceux des freres de S. François. Si l'espouse estoit pucelle, son

ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point il estoit fait de ionc. Toutes les autres femmes ou concubines du mary honoroient & seruoient celle-là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le dueil de noir l'espace d'un an, & ne se marioit point qu'apres ce temps passé, & estoit cōmūnément plus ieune que le mary. L'Ingua dōnoit de sa main ceste femme à ses gouuerneurs & capitaines, & les gouuerneurs & Caciques assembloient en leurs villes, tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoient à chacun sa femme, avec la ceremonie susdite, de luy chauffer cest ottoya, & de ceste façon contractoient leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuée avec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi: & bien que le mary leur pardonnast, elles ne laissoient pas d'estre punies, mais elles estoient dispensées de la mort. Ils donnoient vne semblable peine à celuy qui cōmettoit inceste avec sa mere, ayeulle, fille, ou petite-fille. Car il n'estoit point deffendu entr'eux de se marier, ny de cōcubiner avec les autres parentes, mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance avec sa sœur, enquoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Inguas & seigneurs pouuoient legitiment contracter mariage avec leurs sœurs, voire de pere & de mere: car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & deffendu de contracter au premier degré: ce qui dura ius-

ques au temps de Topa Inqua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Espagnols entrerent au Peru, pour ce que ce Topa Inqua Yupangui fut le premier qui rōpit ceste coustume, & se maria avec Mamaoello sa sœur du costé paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas se peussent marier avec leurs sœurs de pere, & non point d'autres. Ce qu'il fit de sa part: & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa, & vne fille appellée Coya Cusfillimay, se sentant proche de la mort il commanda que ses enfans de pere & de mere se mariassent ensemble. & donna permission au reste des principaux de son Royaume de se pouuoir marier avec leurs sœurs de pere. Et d'autāt que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guascar Inqua, & Atahualpa Inqua, qui estoit le fruiēt procréé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il lise le Traitté que Polo en a escrit à l'instance de Dom Hierosme de Loaisa Archeuesque des Roys, lequel Polo en fit vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens, est l'espouse legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé avec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit-on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques vns qui ont pre-

Concil Lim.
act. 2.

HISTOIRE NATURELLE
tendu dire, que l'on deuoit ratifier le mariage
de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent
frere, & sœur. Le contraire a esté déterminé par
le Synode provincial de Lyma, & avec beau-
coup de raison: puis qu'il est ainsi qu'entre les
Indiés mesme ce mariage n'estoit pas legitime.

CHAPITRE XIX.

*De l'origine des Inguas seigneurs du Peru, & de
leurs conquestes & victoires.*

PAR le commandement de la maie-
sté Catholique du Roy Dom Philip-
pe, l'on a fait la plus diligente & ex-
acte recherche, qu'il a esté possible
de l'origine, costume, & priuileges des Inguas,
ce que l'on n'a peu faire, si bien cōme l'on eust
desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point
d'escriptures: toutesfois l'on en a recouuré ce
que i'en diray icy, par leurs quippos & registres,
lesquels comme i'ay dit leur seruent de liures.
En premier lieu, il n'y auoit point anciennemēt
au Peru, aucun royaume ny seigneur à qui tous
obeissent, mais estoient communautez, comme
il y a encor auourd'huy au royaume de Chillé,
& presque en toutes les prouinces, que les Es-
pagnols ont conquis, en ces Indes Occiden-
tales, excepté le royaume de Mexique. Parquoy
l'on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes,
trois genres de gouvernement, & façon de vi-
ure. Le premier, & meilleur a esté de royaume
ou monarchie, comme fut celuy des Inguas, &

celuy de Moteçuma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautèz, où ils se gouvernoient par l'aduis & authorité de plusieurs qui sont comme Conseillers. Ceux là en tēps de guerre eslisoiēt vn cappitaine, à qui toute vne nation ou province obeissoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouvernoit soy mesme y ayant quelques hommes principaux, que le vulgaire respecte, & quelques fois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblēt pour les affaires, qui sont d'importāce, afin d'auiiser ce qui leur est conuenable. Le troisiēme genre de gouuernemēt est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans loy, sans roy, & sans lieu arresté, qui vont par trouppes, comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprēdre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, comme le sont encor auioird'huy, vne grande partie des Bresilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernemēt en communautèz, par l'industrie, & sçauoir, de quelques principaux d'entr'eux, esquels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont auioird'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient, au nouveau royaume de Grenade, les Moscas, & les Ottomittes, en la neufue Espagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté, & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce gé-

HISTOIRE NATURELLE

re par la vaillantise, & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouvernement plus puissant, qui institua le royaume, & la monarchie, que nous trouuâmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirét toute ceste terre en leur subiection, & y establiret leurs loix & gouuernemēt. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cēts ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps, sans s'estendre plus auant, que cinq ou six lieues, au tour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallée de Cusco, d'où peu à peu ils conquisterent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuere de Pasto, vers le Nort, & paruindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieues de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponent, & iusques aux grandes campagnes qui sont de l'autre part de la chaîne des Andes, ou l'on voit encor auiourd'huy le chasteau, qui se nomme, le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse, qu'il fit bastir pour defence, & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduancerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marescages, lacs, & riuieres, qui courent en ces lieuës, de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droictement, de cent lieuës. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amerique, en police & gouuernement, & beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Cana-

ris, qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserēt les Espagnols, n'ayent iamais voulu recongnoistre ny confesser cet auantage sur eux, de telle façon que si encor auiourd'huy ils viennent à tomber sur ce discours, & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute, qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur, de laquelle les Inguas se seruoient, pour conquster & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en faignant que depuis le Deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont congnoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hommes leur debuoiēt tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela ils disoient, & affermoient, que eux seuls tenoient la vraye religion, & sçauoient comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y debuoiēt instruire tous les hommes. C'est vne chose infinie, que le fondement qu'ils donnent à leurs coustumes, & ceremonies, & y auoit en Cusco, plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre sainte, & tous les lieux y estoient remplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conqestans les prouinces, aussi alloient ils introduisans leurs mesmes Guacas, & coustumes. En tout ce Royaume le principal idole, qu'ils adoroient, estoient le Viracocha, Pachayachachic, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est

HISTOIRE NATURELLE
pourquoy ils disoient que le Soleil recepuoit
sa vertu & son estre du Createur, ainsi que les
autres Guacas, & qu'ils estoient intercesseurs
enuers luy.

CHAPITRE XX.

*Du premier Inguas, & de ses
successeurs.*

LE premier homme que les Indiens ra-
content estre le commencement, &
le premier des Inguas, fut Mangoca-
pa, duquel ils feignent, qu'après le de-
luge il sortit de la cauerne, ou fenestre de Tam-
bo, qui est esloignée de Cusco, enuiron de cinq
ou six lieues. Ils disent que cestuy là donna com-
mencement à deux principaux lignages, & fa-
milles d'Inguas, les vns desquels furent appel-
lez Hanancusco, & les autres Vrincusco. Du
premier lignage vindrent les Seigneurs, qui
conquererent, & gouvernerent ceste prouin-
ce, & le premier qu'ils font chef, & souche du
lignage de ces Seigneurs que ie dys, s'appelloit
Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo,
qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Ces-
tuy là encor qu'il ne fust pas grand seigneur, se
seruoit neantmoins avec de la vaisselle d'or, &
d'argent, & ordonna en mourant, que tout son
tresor fust destiné pour le seruice de son corps,
& pour la nourriture de sa famille: son succes-
seur en fit de mesme, & se tourna ceste façon
de faire, en coustume generale, comme i'ay dit,

que nul Ingua ne peut heriter des biens & maison de son predecesseur, mais qu'il fondaſt vne nouvelle maison. Au temps de cet Inguaroça les Indiens auoyent des idoles d'or, & luy succeda Yaguarguaque, homme deſia vieil, & diſent qu'il eſtoit appellé de ce nom là, qui ſignifie larme de ſang, pour ce que ayant eſté vne fois vaincu, & prins par ſes ennemis, de dueil & ennuy il en pleura du ſang. Il fut enterré en vn bourg appellé Paullo, qui eſt au chemin d'Omaſuyo, & fonda la famille appellée Aoçaillipanaca. A ceſtuy succeda vn ſien fils Viracocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beau coup de vaiſſelle d'or. & d'argent, il fonda le lignage, ou famille de Coccopanaca. Gonſalles Pizarre chercha le corps de ceſtuy cy, pour la renommée du grand theſor qui eſtoit enterré avec luy, & apres auoir donné de cruels tourments à pluſieurs Indiens, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le meſme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins, & fait executer par le preſident Guasca. Gonſalles Pizarre fit bruſler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis ces cendres, leſquelles ils mirent en vn petit vaze, & les conſeruerent, y faiſans de grands ſacrifices, iuſqu'à ce que Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils faiſoyét ſur les corps des autres Inguas, leſquels avec vne admirable adreſſe & diligence, il tira des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, & fort embaufmez, enquoy il eſteignit vn grand nombre d'idolatries, qu'ils y faiſoyent. Les Indiens trouuerent mauuais, que cet Ingua finti-

HISTOIRE NATURELLE
tulaſt Viracocha, qui eſt le nom de leur dieu, &
luy pour ſen excuſer, il leur fit entendre, que
le meſme Viracocha luy eſtoit apparu en ſon
ge, qui luy auoit commandé de prendre ſon
nom. A ceſtuy ſucceda Pachacuti Ingua Yu-
pangui, qui fut fort valeureux conquerant, &
grand politique, inuenteur de la plus grande
partie des couſtumes, & ſuperſtitions de leur
idolatrie, comme ie diray incontinant.

CHAPITRE XXI.

*De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui
aduint depuis ſon temps iuſques à
Guaynacapa.*

PAchacuti Ingua Yupangui regna ſoi-
xante & dix ans, & conqueſta beau-
coup de pays. Le commencement de
ſes conqueſtes fut par le moyen d'un
ſien frere ainſné, qui ayant du viuant de ſon pe-
re, tenu la ſeigneurie, & de ſon conſentement
 faiſoit la guerre, fut deſconſit en vne bataille
qu'il euſt contre les Changuas, qui eſt la nation
 qui poſſédoit la vallee d'Andaguayllas, diſtante
 de trente ou quarante lieues de Cuſco, ſur le
 chemin de Lima. Ceſt ainſné ayant ainſi eſté deſ-
 conſit, ſe retira avec peu d'hommes, ce que
 voyant ſon frere puisné, Ingua Yupangui, pour
 ſe faire ſeigneur, inuenta & mit en auant, qu'un
 iour luy eſtant ſeul & enuuyé, le Viracocha
 createur, auoit parlé à luy, ſe plaignant que cō-
 bien qu'il fuſt le ſeigneur vniuerſel, & createur

de toutes choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que le tout fust sous sa puissance, toutesfois ils ne luy rendoyent l'obeissance qu'ils deuoyent, au contraire, ils honoroyent & adoroient esgallement le Soleil, le Tonnerre, la Terre, & les autres choses, qui n'auoyent aucune autre vertu, que celle qu'il leur départoit, & qu'il luy faisoit scauoir, qu'au Ciel ou il estoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur vniuersel: & afin que les Indiens creussent que c'estoit chose vraye, qu'il ne doutast, bien qu'il fust tout seul, de leuer des hommes sous ce tiltre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en si grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pour ce qu'il luy enuoyeroit des hommes qui luy aideroyent sans estre veus. & fit tant que sur ceste couleur & fantasie, il commença d'assembler vn grand nombre de peuple, dont il dressa vne puissante armée, avec laquelle il obtint la victoire, se faisant seigneur du Royaume, ostant à son pere, & à son frere la seigneurie. Puis apres il conquesta, & desconfit les Changuas, & dès lors il ordonna que le Viracocha feroit tenu pour seigneur vniuersel, & que les statues du Soleil & du Tonnerre, luy feroient reuerence, & honneur. Des ce temps aussi l'on commença de mettre la statue du Viracocha plus haut que celle du Soleil, du Tonnerre, & du reste des Guacas. Et iaçoit que cet Inguia Yupangui eust donné des metairies, terres, & bestiaux au So-

leil, au Tonnerre, & autres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune chose au Viracocha, donnant pour raison, qu'il n'en auoit point de besoing, par ce qu'il estoit seigneur vniuersel, & createur de toutes choses. Il declara à ses soldats apres l'entiere victoire des Changuas, que ce n'auoyent point esté eux, qui auoyent vaincu, mais certains hommes barbus, que le Viracocha luy auoit enuoyez, & que personne ne les auoit peu voir que luy, lesquels du depuis festoyent conuertis en pierres, par quoy il conuenoit les chercher, & qu'il les recognoistroit bien, & par ce moyen assëmbla & ramassa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, lesquels ils adoroient, & leur sacrifioient, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoyent en la guerre avec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoyent obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fiction de cet Ingua, eut tant de puissance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Cestuy fonda la famille appellée Ynacapanaca, & fit vne grande statue d'or, qu'il appella Indiillapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indiens prendrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberté & rançon d'Atahulpa, quand le Marquis François Pizarre, le tint prisonnier. Le Licentié Polo trouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs & Mamacomas, qui seruoient à sa memoire, & trouua que le corps auoit esté transporté de Patallacta, à Totocache, où depuis les Espa-

gnols ont fondée la paroisse S. Blas. Ce corps estoit si entier, & bien accommodé, avec certain betum, qu'il sembloit estre tout vif. Il auoit les yeux faits d'une petite toille d'or, si proprement agencee, qu'ils sembloient des propres yeux naturels. Il auoit en la teste vn coup de pierre qu'il eust en vne guerre, & estoit gris, & chenu, sans auoir perdu vn seul cheueu, non plus que sil ne fust mort que de ce iour là mesme, combien qu'il y eust plus de soixante & dixhui&t ans qu'il estoit decedé. Le susdit Polo enuoya ce corps avec ceux de quelques autres Inguas, en la cité de Lima, par le commandemēt du Viceroy, le Marquis de Canete, qui estoit chose fort necessaire, pour desfranchir l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Espagnols ont veu ce corps, avec les autres en l'hospital S. André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fussent desia bien gastez. Dom Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bisarriere-fils de cet Ingua, affermoit que les richesses que cestuy laissa à sa famille, estoient grandes, & qu'elles deuoient estre en la puissance des Yanaconas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua succeda Topaingua Yupangui, auquel vn sien fils appellé de mesme nom succeda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

*Du plus grand & plus illustre Ingua,
appellé Guaynacapa.*



Ce dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que jeune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ses predecesseurs, ny de ses succeffeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de son Royaume, fut homme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obtint de grâdes victoires, il estendit son Royaume beaucoup plus que tous ses predecesseurs ensemble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conqueſté, estant esloigné de sa Cour de quatre cens lieues. Les Indiens l'ouurirent apres son decez, & en laisserent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut apporté en Cusco, lequel fut mis au renommé temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy plusieurs edifices, chaussees, forteresses, & œuures notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des siens pour Dieu, estant encor en vie, chose que les vieillards afferment, & qui ne s'estoit point faicte à l'endroit d'aucun de ses predecesseurs. Quand il mourut, ils tuerent mil personnes de sa maison, pour l'aller seruir en l'autre vie, lesquels mouroyent ainsi fort volontiers, pour aller à son seruice. Tellement que plusieurs souffroyent

froyent à la mort, pour le mesme effect, outre ceux qui y estoient destinez. Et estoit vne chose admirable, que sa richesse & son thresor. Et d'autant que peu de temps apres sa mort, les Espagnols y entrerent, les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire disparoistre le tout, combien qu'il y en eust vne grande partie qui fut portee à Xaxamalca, pour la rançon de Atahulpa son fils. Quelques hommes dignes de foy, afferment qu'il auoit en Cusco plus de trois cens fils, & arriere fils. Sa mere appellée Mamaoello fut entre eux fort estimee. Polo enuoya en Lyma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien embaufmez, & desracina vne infinité d'idolatrie, que l'on faisoit en cest endroit. A Guaynacapa succeda en Cusco vn sien fils nommé Titocussigualpa, qui depuis s'appella Guascar Ingua, son corps fut bruslé par les Capitaines de Atahulpa, qui fut aussi fils de Guaynacapa, & lequel se rebella en Quitto contre son frere, & marcha contre luy avec vne puissante armee. Il arriua que Quisquits & Chilicuchi, Capitaines de Atahulpa prindrent Guascar Ingua, en la cité de Cusco, apres qu'il eut esté receu pour seigneur & Roy (car il estoit le legitime successeur) ce qui causa en tout son Royaume vn grand dueil, spécialement en sa Cour. Et comme tousiours en leurs necessitez ils auoyent recours aux sacrifices, ne se trouuans alors assez puissans pour mettre leur seigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrent, comme pour la grosse armee qui

venoit avec Atahulpa. Ils delibererent (voire quelques vns disent que ce fut par le commandement de cet Inqua) de faire vn grand & sollemnel sacrifice au Viracocha, Pachayachic, qui signifie createur vniuersel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur seigneur, il enuoyast du Ciel des hommes qui le deliurassent de prison. Et comme ils estoient en grande esperance sur ce sacrifice, il leur vint nouuelle, comme vn certain peuple qui estoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins prisonnier Atahulpa, pour ceste occasion ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyans qu'ils estoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils estoient à prendre Atahulpa en Xaxamalcha, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur sacrifice susdit fait au Viracocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Espagnols Viracochas, comme ils le font aujourd'huy. Et à la verité, si nous leur eussions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, disans que c'estoyent hommes enuoyez de Dieu. Et est vne chose fort considerable, que la grandeur & prouidence diuine, comme il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grande qu'ils eurent des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gagnant la terre des

Indes à prendre peine de faire gagner beaucoup d'ames au Ciel.

CHAPITRE XXIII.

Des derniers successeurs des Inguas.

 E reste de ce subiet est assez amplement traitté par les auteurs Espagnols aux histoires des Indes , & d'autant que cela est outre la presente intention, ie diray seulement de la succession qu'il y eut des Inguas. Atahulpa estant mort en Xaxamalca, & Guascar en Cusco , & François Pizarre avec les siens, s'estant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les assiegea en Cusco, & les tint fort pressez, mais en fin il quitta tout le pays, & se retira en Vilcabamba, aux montagnes esquelles il se maintint à cause de l'aspreté & difficile accez d'icelles, & là demurerent les successeurs Inguas, iusques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cusco, avec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iustice de celuy qu'ils tenoyent pour seigneur. Apres cela l'on en emprisonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui se fit baptiser, & favorisa tousiours les Espagnols contre Mangocapa son frere. Lors que le Marquis de Canette gouvernoit en ce pays, Sarritopainga sortit de Vilcabamba, & vint sous assurance à la cité des Roys, où luy fut donnée la vallee Yucay,

HISTOIRE NATURELLE

& d'autres choses, à quoy succeda vne sienne fille. Voila la succession qui est aujourdhuy cogneüe de ceste si grande & riche famille des Inguas, desquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze successeurs en ce Royaume, iusques à ce qu'il cessa du tout, en l'autre partialité de Vrincusco, qui comme a esté dit cy dessus, eut son origine mesme du premier Mangocapa, l'on conte huit successeurs en ceste maniere. A Mangocapa succeda Cinchoroca, à cestuy Capac Yupangui, à cestuy Lluqui Yupangui, à cestuy Maytacapaeste Tarcogumam, auquel succeda vn sien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils succeda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela suffise pour l'origine & succession des Inguas, qui gouvernerent la terre du Peru, avec ce qui a esté dit de leurs loix, gouvernement, & maniere de viure.

CHAPITRE XXIIII.

De la maniere de Republique qu'auoyent les Mexiquains.



Ombien que l'on pourra voir par l'histoire qui sera escrite du Royaume, succession, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouvernement, si est-ce toutesfois que ie diray icy sommairement ce qui me semblera plus remarquable en general, dont il sera cy apres plus amplement discoursu en l'histoire. La premiere chose par laquelle on peut iuger

que le gouvernement des Mexiquains a esté fort politic, est l'ordre qu'ils auoyent, & gar-
doient inuiolablement d'essire vn Roy. Pour
ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé
Acamapach, iusques au dernier qui fut Mote-
cuma, second de ce nom, il n'y en eut aucun
qui vint au Royaume par droit de succession,
ains seulement y venoyent par vne legitime
nomination, & eslection. Ceste eslection au
commencement estoit aux voix du commun,
combien que les principaux fussent ceux qui
conduisoient l'affaire. Du depuis au temps
d'Yscoalt quatriesme Roy, par le conseil & or-
dre d'un sage & valeureux homme, qu'ils a-
uoyent appellé Tlacaël, il y eut quatre esse-
cteurs certains & arrestez, lesquels avec deux
seigneurs, ou Roys, subiets au Mexiquain, qui
estoyent celuy de Tescaco, & celuy de Tacu-
ba, auoyent droit de faire ceste eslection. Ils
eslisoyent ordinairement pour Roys, des ieun-
es hommes, pour ce que les Roys alloient
tousiours à la guerre, & estoit presque la prin-
cipalle occasion pourquoy ils les vouloyent.
C'est pourquoy ils prenoient garde qu'ils fus-
sent propres & idoines à la guerre, & qu'ils
prinssent plaisir, & se glorifiassent en icelle.
Après l'eslection ils faisoient deux manieres
de festes, l'une en prenant possession de l'estat
Royal, pour laquelle ils alloient au temple, &
faisoient de grandes ceremonies, & sacrifices
sur le brasier appellé diuin, où il y auoit touf-
iours du feu deuant l'autel de l'idole, & après
quelques rhetoriciés qui festudioient en cela,

faisoient plusieurs oraisons & harangues. L'autre feste & la plus solempnelle, estoit de son couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en bataille, & amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux, & entroit en triomphe avec vne grande pompe, luy faisans vne solempnelle reception, tant ceux du temple, lesquels alloyent tous en procesion, touchās & ioüians de plusieurs sortes d'instrumens, & encensans & chantans comme les seculiers, & les Courtisans, qui sortoient avec leurs inuentions à recevoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royale estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere coupee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuant estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tescuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté couard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissensions, & partialitez par ambition, combié que ce soit chose assez ordinaire és communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au cōmencement que les Mexiquains

estoiēt encor pauures, & assez petis cōpagnōs, les Roys estoiēt fort moderez à leur entretiē, & en leur cour, mais cōme ils augmentèrent en pouuoir, ils augmēterēt aussi en appareils & en magnificence, iusques à paruenir à la grandeur de Moteçuma, lequel quand il n'eust eu autre chose que la maison des animaux, c'estoit vne chose assez superbe, & telle qu'on n'en a iamais veu d'autre semblable. Car il y auoit en ceste sienne maison de toutes sortes de poissons, d'oiseaux de Xacamamas, & de bestes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poissons de mer il y auoit des estangs d'eaie fallée, & pour ceux des riuieres, des estangs d'eaie douce. Les oiseaux de proye y auoient leurs viandes, & les bestes fieres aussi en fort grāde abondance, & grand nombre d'Indiens estoient occupez à entretenir ces animaux. Quād il voyoit qu'il n'estoit pas possible d'entretenir ou nourrir quelque sorte de poisson, d'oiseau, ou de beste sauuage, il en faisoit faire l'image & la semblance richemēt taillée en des pierres precieuses, en argent, en or, en marbre ou en pierre: & pour toutes sortes d'entretiens, il auoit des maisons & palais diuers, les vns de plaisir, les autres de deuil & tristesse, & les autres pour y traitter les affaires du Royaume. Il y auoit en ces palais plusieurs chambres, selon la qualité des seigneurs qui le seruoient avec vn estrange ordre & distinction.

HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE XXV.

*Des titres & dignitez qui estoient entre
les Mexiquains.*

LE s Mexiquains ont esté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les seigneurs, afin que l'on recogneust ceux d'entreux, ausquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre esteurs, estoit celle qui estoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les estoit-on incontinent apres l'eslection du Roy. Ils estoient ordinairement freres ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcat, qui signifie Prince des lances que l'on iette ou darde, qui est vne sorte d'armes, dont ils vsoient souuent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'ils appelloiét Tlacatecati, qui est à dire, circonciseurs ou coupeurs d'hômes. La troisiésme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui signifie espanseur de sang par esgratignement. Tous lesquels titres & dignitez estoient exercez par des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatriésme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autât à dire, que seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les prestres soignoient, & qui seruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez estoient du grand Conseil, sans l'aduis desquels le Roy ne faisoit

ny pouuoit faire aucune chose d'importance, & le Roy estant mort l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi outré ceux-là d'autres conseils, & audience, & disent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers sieges & iurisdicions avec leurs Conseillers & alcades de cour, & d'autres qui leur estoient soubsmis, cōme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguasits maieurs, & d'autres, qui estoient encor inferieurs & soubsmis à ceux-cy avec vn fort bel ordre. Tous lesquels despandoient des quatre premiers Princes qui assistoient au Roy. Ces quatre tant seulemēt auoient la iurisdiction & puissance de condamner à la mort, & les autres leur enuoyoient des memoires des sentences qu'ils donnoient: Au moyen dequoy en certain temps l'on faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre & police establie sur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les prouinces, cōme des Receueurs, & Tresoriers, qui recueilloiēt les tributs & rétes Royales. L'on portoit le tribut en la cour pour le moins de mois en mois, lequel tribut estoit de tout ce qui croist & sengendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, superstition & idolatries: & pour ceste occasion y auoit vn grād nombre de ministres qui auoient la charge d'enseigner au peuple les

HISTOIRE NATVRELLE

coustumes & ceremonies de leur Loy. C'est pourquoy sur ce qu'un prestre Chrestien vn jour se plaignoit que les Indiens n'estoient pas bons Chresties, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn vieillard Indien luy respondit fort à propos en ces termes: *Que les prestres (dist il) employent autant de soin & de diligence à faire les Indiens Chrestiens, que les ministres des idoles employent à enseigner leurs ceremonies. car avec la moitié du soin qu'ils y prenoient, ils nous rendront les meilleurs Chrestiens du monde, pource que la loy de Iesus Christ est beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprennent point à faute de gens qui la leur enseignent.* Enquoy certainement il dist verité, à nostre grand' honte & confusion.

CHAPITRE XXVI.

Comment les Mexiquains faisoient la guerre, & de leurs ordres de Cheuallerie.

LEs Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profession militaire: c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputation qu'ils acqueroyent en guerre, paruenoyent en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoyent fait valeureusement, lesquels iouissoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des rasoirs de caillous aigus & trenchâs, qu'ils mettoient des deux costez d'un

baston, qui estoit vne arme si furieuse, qu'ils afferment que d'un seul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils estoient fort adroits, & faisoient la plus-part de leur combat avec des pierres. Ils auoient pour armes deffensives de petites rondelles ou escus, & quelque façon de sallades & morions enuironnés de plumes. Ils se vestoient de peaux de tigres ou lyons, & d'autres animaux sauvages. Ils venoient incontinent aux mains avec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à lutter. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, desquels ils se seruoient en leurs sacrifices, comme il a esté dit. Moteçuma mit la cheuallerie à son plus haut poinct, en instituant certains ordres militaires, cōme de Commandeurs, avec certaines marques & enseignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers estoient ceux qui portoient la courōne de leurs cheueux attachée avec vn petit lizet rouge, & avec vn riche plumache, d'où pendoient sur leurs espaulles des rameaux de plumes, & des bourlets de mesme. Ils portoient autant de ces bourlets cōme ils auoient fait d'actes signalez en guerre. Le Roy mesme estoit de cest ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où estoient Moteçuma & son fils accoustrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui est vne chose digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils ap-

HISTOIRE NATURELLE

pelloient les lyons & les tigres, lesquels estoient
 cōmunément les plus vailleureux, & qu'on re-
 marquait le plus en guerre, où ils alloient por-
 tans tousiours leurs marques & armoiries. Il y
 auoit d'autres Cheualiers, cōme les Cheualiers
 Gris, qui n'estoient en telle estime cōme ceux-
 cy, lesquels auoient les cheueux coupez en rōd
 par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre, por-
 tans de mesmes marques que les autres cheual-
 liers, toutesfois ils n'estoient point armez, que
 iusques à la ceinture, mais les plus honorables
 s'armoient entierement. Tous les cheualiers
 pouuoient porter de l'or & de l'argent, & se ve-
 stir de riche cotton, se seruir de vases peints &
 dorez, & porter des souliers à leur mode; mais
 le commun peuple ne pouuoit se seruir, que de
 vases de terre, ne leur estant pas permis de por-
 ter des souliers, & ne pouuoient se vestir que
 de Nequen, qui est vne matiere grossiere. Cha-
 cun ordre de ces cheualiers auoit son logis au
 Palais, marqué de leurs marques, le premier es-
 toit appellé, le logis des princes, le second des
 Aigles, le troisieme, des lyons, & tygres, & le
 quatrieme des gris. Les autres officiers com-
 muns, estoient en bas, logez en de moindres
 logis: & si quelqu'un se logeoit hors de son
 lieu, il encouroit peine de mort.

CHAPITRE XXVII.

Du grand ordre, & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

IL n'y a chose, qui m'aye donné plus d'occasion d'admirer, ny que j'aye trouuée plus digne de louange & de memoire, que l'ordre & le soing, que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils reconnoissoient bien, que toute la bõne esperance d'une Republique, consiste en la nourriture & institution de la ieunesse, ce que Platon traicte assez amplement, en ses liures *de legibus*. Et pour ceste occasion ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans, des delices, & de la liberté, qui sont les deux pestes de cet aage, en les occupans en des exercices honnestes, & profitables. Pour cet effect, il y auoit aux Temples, vne maison particuliere d'enfans, comme des escholles, ou colleges, qui estoit separée de celle des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auons amplement traicte cy-deuant. Il y auoit en ces escholles, vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient volontairement, lesquels auoient des pedagogues & maistres, qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeir, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils

fussent agreables aux Seigneurs, ils leur apprennoient à chanter, & à danser, & les dressoient aux exercices de la guerre, qui à tirer vne fleche, vn dard, ou baston brullé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espée. Ils ne les laissoient gueres dormir, afin qu'ils s'accoustumassent au travail dès l'enfance, & qu'ils ne fussent point hommes de delices. Outre le nombre commun de ces enfans, il y auoit aux memes colleges, d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonnestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieusner, & de marcher posément, & avec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au travail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoient instruits en tous ces exercices, ils consideroient attentifvement leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, sous couleur de porter des viures, & des munitions aux soldats, afin qu'ils veissent là ce qui s'y passoit, & le travail que l'on y enduroit. Et afin qu'ils perdissent la crainte, ils les chargeoient aussi de peuzants fardeaux, afin que monstrans leur courage en cela ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à

plusieurs. d'aller chargez à l'armée, & retourner Capitaines, avec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre, qu'ils demeuroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces, que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voilà comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoient leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoient atteint l'age suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur donnoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoient leurs prelats & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils debuoiert demeurer, y ayants esté dediés. Ces Mexicquains prenoient vn grand soing à nourrir les enfans, que si auourd'huy ils suyuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doubte que la Chrestienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont favorisé, mais d'autant que c'est vne chose, où il n'y a point de profit, il s'aduance bien peu, & y va l'on assez froidement. Dieu nous vueille esclarcir les yeux, afin que nous voyons, que cela est à nostre confusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des te-

HISTOIRE NATURELLE
nebres faisoient à leur perdition, enquoy nous
nous oublions de nostre deuoir.

CHAPITRE XXVIII.

Des festes, & danses des Indiens.



'Autant que c'est vne chose qui des-
péd en partie du bon gouuernemét,
d'auoir en la Republique quelques
ieux, & recreations, quand il en est
temps, il ne sera mal à propos, que nous racon-
tions sur ceste matiere, ce que faisoient les In-
diens, principallemét les Mexiquains. L'on n'a
point descouuert és Indes, aucune nation qui
viuë en communautèz, qui n'ayt son entre-
tien, & sa recreation, en ieux, danses, & exerci-
ces de plaisir. I'ay veu au Peru des ieux qu'ils
faisoient, en façon de cōbat, ausquels les hom-
mes des deux costez s'enflamboient quelques
fois d'vne telle façon, que bien souuent leur
Paella, (qui estoit le nom de cet exercice) ve-
noit à estre dangereuse. I'ay veu aussi plusieurs
fortes de danses, esquelles ils contre-faisoient,
& representoient certains mestiers, & offices,
comme de bergers, laboureurs, pescheurs, &
chasseurs, & faisoient ordinairement toutes ces
danses, avec vn son & vn pas fort pesant, & fort
graue. Il y auoit d'autres danses & mascarades,
qu'ils appelloient guacones, dont les masques,
& les gestes estoient pures representations du
Diable. Il y auoit mesme des hommes, qui dan-
soient sur les espaulles les vns des autres en la
façon

façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils appellent les Paëllas. La plus grand'partie de ces danses estoient superstitious & especes d'idolatrie, pour ce qu'ils honoroient leurs idolles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster, le plus qu'ils ont peu de ces danses, combien qu'ils les laissent à cause qu'une partie ne sont que ieux de recreation, car tousiours ils dansent, & balent à leur mode. Ils vsent en ces danses, de plusieurs sortes d'instruments, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres comme tambours, & les autres comme cornets entortillez : mais communément ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoient fort ingenieusement composées, & contenant des hutoires : d'autres estoient pleines de superstitious, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre sainte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils employent les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme des Huiçtains, Chansons & Rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournezz, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communément au Peru ces dances Tagui, és autres prouinces

HISTOIRE NATURELLE

Areittos, & en Mexique Mittottes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue Espagne, où l'on voit encore aujourdhuy des Indiens si braues fauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droit en mille façons. Les autres avec la plante des pieds & les iarets, manient, iettent en haut & reçoient vn tronc fort pesant: ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant, faisant des souples-sauts, tantost portans vn grand & pesant faix, tantost endurans des coups qui seroient suffisans pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsté entre les Mexiquains, est le solemnel Mittotté, qui est vne sorte de bal qu'ils estimoient si braue & si honorable, que le Roy mesme y dançoit quelques fois, non pas toutesfois par force comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, avec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittotté se faisoit ordinairement és cours du temple, & en celles des maisons Royales qui estoient les plus spacieuses. Ils posoient au milieu de la cour deux diuers instruments, vn qui estoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne coulonne. Ces deux instruments estoient si bien accordez ensemble, qu'ils rendoient en leur son vne assez bõne harmonie, & faisoient avec

ces instrumens plusieurs & diuerses sortes d'airs & de chansons. Ils chantoient & balloient tous au son & à la cadence de ces instrumens, d'un si bel ordre & d'un si bel accord, tant aux voix qu'au mouuement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dances deux cercles ou rouës, l'un desquels estoit au milieu, proche des instrumens, auquel les anciens & seigneurs chantoient & dançoient sans presque se mouuoir: l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legeremêt, & faisoient diuerses façons de pas, avec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dances de leurs plus precieux habits & ioyaux, selon le moyen & pouuoir d'un chacun, estimâs cela vne chose fort honorable: & pour ceste occasion ils apprenoient ces dances dès leur enfance. Et combien que la plus grand' part d'icelles se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas d'institution; mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passe-temps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meslent parmy quelques superstitions. J'ay veu faire ce bal ou Mittotté en la cour de l'Eglise de Topetzotlan, qui est vn bourg à sept lieües de Mexique, & me sembla dès lors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de festes, puis

HISTOIRE NATURELLE

qu'ils ont besoin de quelque recreation : & d'autant plus que celle-là est publique , & sans le preiudice d'autruy , il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls , si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure , sauuant le conseil du Pape Gregoire , que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens , & de faire en sorte que leurs festes & passe-téps s'acheminēt à l'honneur de Dieu , & des saincts desquels ils celebrent les festes. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample , & qui sera belle & plaisante d'entendre dès son commencement, nous en traiterons au liure suiuant.



LIVRE SEPTIESME DE
L'HISTOIRE NATURELLE
& morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes
& gestes des Indiens, principalement
ceux des Mexiquains.*



OVTE histoire veritable
& bié escrete est tousiours
profitable au Lecteur. Car
comme dit le Sage: *Ce qui a* Eccles. 1.
esté est, & ce qui sera, est ce qui
a esté. Les choses humaines
ont entr'elles beaucoup de
ressemblance, & les vns se

font sages, par ce qui arriue aux autres. Il n'y a
peuple si barbare, qui n'ait en soy quelque chose
de bon, & digne de loüange, ny Republique
si bien ordonnée, où il n'y ait quelque chose à
reprendre. C'est pourquoy quand il n'y auroit
autre fruit en l'histoire & narration des faits
des Indiens, que ceste commune vtilité d'estre
vne histoire & relation des choses, lesquelles
en effect de verité sont aduenuës, elle merite
assez d'estre receüe comme chose vtile, & ne
la doit-on pas reietter, pourtant si ce sont cho-

HISTOIRE NATURELLE

ses des Indiens. Comme nous voyons que les auteurs qui traittent des choses naturelles, escriuent non seulement des animaux genereux, des plantes signallees & des pierres precieuses, des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choses vulgaires, d'autant qu'il y a tousiours en icelles quelques proprietes dignes d'estre remarquées. Ainsi quand il n'y auroit autre chose en cecy que ie traite, que d'estre vne histoire & non point des fables & fictions, c'est tousiours vn subiect qui n'est pas indigne d'estre escrit, ny d'estre leu. Il y a encor vne autre raison plus particuliere: c'est que l'on doit d'auantage estimer en cecy ce qui est digne de memoire, d'autant que c'est vne nation peu estimée, & d'autant mesme que c'est vne matiere differente de celle de nostre Europe, comme aussi le sont ces nations: en quoy nous deuous prendre plus de plaisir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuses & malheureuses aduantes. Et n'est pas ceste matiere seulement plaisante & agreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouverner: car la cognoissance de leurs actes inuite à donner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doiuent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun, & fol mespris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'esclaircissement de ceste opinion, que

par la vraye narration des faits, & gestes de ce peuple. Je traicteray donc avec l'ayde du Seigneur, le plus brefuement que ie pourray, de l'origine, propres, & faits notables, des Mexicquains, par où l'on pourra cognoistre le temps, & la disposition que le haut Dieu voulut choisir, pour enuoyer à ces nations, la lumiere de l'Euangile de Iesus Christ son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit traual, de sorte qu'il puisse reussir à la gloire de sa diuine grâdeur, & à quelque vtilité de ces peuples, auxquels il a communiqué sa sainte loy Euangelique.

CHAPITRE II.

Des anciens habitans de la neufue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

Les anciens, & premiers habitans des provinces, que nous appellōs neufue Espagne, furēt des hommes fort barbares, & sauuages, qui viuoiet & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appelez Chichimecquas. Ils ne semoient, ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice, estoit de chasser, enquoy ils estoient fort adroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes viuants bestiallemēt sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rouses, aux lieures,

HISTOIRE NATURELLE

connins, bellettes, taupes, chats sauvages, & aux oiseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleuvres, lézards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient, avec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes, en des cavernes, & en des buissons: & les femmes mêmes alloient à la chasse, avec leurs maris, laissant leurs petits enfans attachez aux rameaux d'un arbre, dans quelque petit panier de jonc, qui se passoient d'estre allaittez jusques à ce qu'elles retournaissent de la chasse. Ils n'avoient aucuns superieurs, & ne reconnoissoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'avoient point de coutumes ny de religion. Il y a encor auourd'hui en la neufue Espagne, de ceste sorte de gens, qui vivent de leur arc & fleches, lesquels sont fort dommageables: pour autant qu'ils s'assemblent par compagnies, pour faire quelque mal, ou vollerie, & n'ont peu les Espagnols par force, ny finesse, les reduire à quelque police & obeissance. Car comme ils n'ont point villes, ny de residences, combattre avec eux, est proprement, chasser aux bestes sauvages, qui s'escartent, & se cachent aux lieux les plus aspres, & couverts de la Syerre. Telle est la façon de viure encor auourd'hui en beaucoup de provinces des Indes, & est traité principalement de ceste sorte d'Indiens, aux liures de *procuranda Indiorum salute*. Au lieu où il est dit, qu'ils ont de besoing d'estre contraints & assubiectis par quelque force honneste, & qu'il est nécessaire de les enseigner premierement à estre hommes, puis apres à estre Chrestiens. L'on veut di-

re, que ceux qu'ils appellent en la neufue Espagne, Ottomies, estoient de ceste sorte, lesquels communement sont de pauures Indiens habitans en vne terre aspre & rude, & neantmoins sont en assez grand nombre, & vivent ensemble ayants entre eux quelque police, & ceux qui les cognoissent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choses de la Chrestienté, que les autres, qui sont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policéz. Venans donc à nostre subiect, les Chichimecas, & Ottomies, qui estoient les premiers habitans de la neufue Espagne, d'autant qu'ils ne semoient, ny labouroient la terre, laisserent le meilleur & le plus fertile de ceste contrée, sans le peupler, ce que les nations, qui vindrent de dehors occuperét, lesquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'estoit vne nation plus civile, & plus politique, & signifie ce mot, peuple qui parle bien, au respect des autres nations barbares, & sans raison. Ces seconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres esloignées, qui gisent vers le Nort, où l'on a maintenant descouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouveau Mexique. Il y a en ceste contrée deux prouinces, l'vne appellée Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tukulhuacan, qui signifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces prouinces ont leurs maisons, leurs terres labourables, dieux, coustumes, & ceremonies, avec le mesme ordre, & police, que les Nauatalcas, & sont diuisez en sept lignages ou nations, & pour ce qu'il y a vn vsage, en ceste pro-

uince, que chascun de ces lignages a son lieu, & son territoire separé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne, & disent qu'ils sortirent de sept cauernes, pour venir peupler la terre de Mexique, de quoy ils font mention en leur histoire, où ils peignent sept cauernes, & les hommes qui en sortent. Par la supputation de leurs liures, il y a plus de huit cents ans, que ces Nauatlacas sortirēt de leur pais, qui seroit le reduisant à nostre conte, l'annee de nostre Seigneur, huit centz vingt. Quand ils partirent de leur pays, pour venir en Mexique, ils tarderēt quatrevingts ans en chemin, & la cause qu'ils demorerent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (lesquels sans doubte estoient diables, qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchant de nouvelles terres, qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes, que leurs idolles leur auoient donné, & es lieux qu'ils trouuoient de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils descouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peuplées, y laissant neantmoins tousiours quelques vns, principalement les vieillards malades, & fatiguez, mesmes y plantoient, & bastissoient, dont l'on voit encor auioird'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employèrent quatre vingts ans en ceste façõ de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce

moyen ils entrèrent en la terre de Mexique, en l'année de neuf cents deux selon nostre conte.

CHAPITRE III.

*Comment les six lignages de Nauatlacas
peuplerent la terre de
Mexique.*

 Es sept lignages que j'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furent les Suchimilcos, qui signifie gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderēt vne Cité de leur nom & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage appelez Chalcas, qui signifie gent des bouches, lesquels fonderent aussi vne autre Cité de leur nom, de partans leurs limites. & territoire, avec les Suchimilcos. Les troisiēsmes furent les Tepanecas qui signifie, gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & s'accrēerēt tellement qu'ils appellerēt le chef & metropolitaine de leur prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire, que fourmilliere, & furent vn lōg temps fort puissants. Apres ceux-là vindrent ceux qui peuplerent Tezcuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne montagne fort recourbée. Et de ceste façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux cy l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tez-

HISTOIRE NATURELLE

cuco furent estimez fort courtisâns. car leur langue, & prononciation est fort douce, & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie gent de la Syerre. Ceux là estoient les plus rudes, & grossiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees, au tour du lac iusques aux Syerres, ils passerent de l'autre costé de la Syerre, où ils trouuerent vne terre fort fertile, spacieuse, & chaude, en laquelle ils fonderēt & peuplerent plusieurs grâds bourgs, appellans la Metropolitaine de leur prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu, où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire appelle, & par corruption, Quernauaca, & est ceste prouince celle que l'on appelle auourd'huy le Marquizat. Ceux de la sixiesme generation, qui sont les Tlascalcas, qui vaut autant à dire que gent de pain, passerent la Syerre vers l'Orient trauerfans toute la Syerre Menade, où est le fameux Vulcan, entre Mexique & la Cité des Anges, où ils trouuerent de bon pays, & si estendirent bien auant plusieurs edifices. Ils y fonderent plusieurs villes, & Citez, dont la Metropolitaine s'appella de leur nom Tlascala. Ceste-cy est la nation qui fauorisa les Espaignols, à leur entrée, & par l'ayde desquels ils gaignerent ce pays, par quoy iusques auourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouissent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune resistâce, mais ils s'enfuyoient, & comme tous espouuentez ils se cachoyent au plus couuert

des rochers. Mais ceux qui habitoyent de l'autre-costé de la Sierre, où les Tlascaltecas s'habituerent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoyent permis: au contraire ils se mirent en deffence, pour cōseruer leur pays, & comme ils estoient geans, selon que raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels faignirent de faire paix avec eux, puis les conuierent en vn grand banquet, & lors qu'ils estoient occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoyent esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desroberent finement leurs armes, qui estoient de grandes massues, des rondelles, des espees de bois, & autres belles sortes d'armes. Cela fait ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulans mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirent aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoyent, comme si c'eussent esté feuilles de laiçtues. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloient armez, & en ordre, ils deffirent tous les geans, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'on ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hommes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'estois en Mexique, en l'annee de quatre vingts & six, l'on trouua vn de ces geans enterré en vne de nos metairies, que nous appellons Iesus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, la-

quelle sans y adiouster, estoit aussi grande que le poignet d'un homme, & selon ceste proportion tout le reste, lequel ie vey, & m'esmerueillay de ceste difforme grandeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire, demeurèrent paisibles, & tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que j'ay dit, conseruerent tousiours amitié entr'eux, marians leurs enfans les vns avec les autres, & departans leurs limites paisiblement, puis festudioyent par vne honneste emulation d'accroistre & d'illustrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, commencerēt de prendre quelque police, & à se vestir, ayans honte de ce qu' auparauant, & iusques alors ils n'auoyent esté honteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerent d'apprendre d'eux plusieurs choses, & faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque police & gouvernement. Ils esleurent aussi des seigneurs, qu'ils recognoissoient pour chefs, & superieurs: au moyen dequoy ils sortirent presque entierement de ceste vie bestialle, toutesfois ils residoyent tousiours aux montagnes, & en la Sierre separez des autres. Neantmoins ie tiens pour certain que ceste crainte est prouene des autres nations, & prouinces des Indes, dont les premiers habitans furent hommes sauuages, lesquels ne viuans que de chasse entrerent, penetrans les terres & pays fort aspres, descourrans vn nouveau monde, & habitans en iceluy presque comme bestes sauuages, sans toicts, & sans maisons, sans terres labourables,

sans bestial, sans Roy, loy, ny Dieu, ny raison. Du depuis quelques autres cherchans de meilleures & nouvelles terres, peuplerent le pays fertile, introduisans vn ordre politic, & quelque façon de Republique, encor qu'elle fust fort barbare. Par apres ces mesmes hommes, ou d'autres nations, qui eurent plus d'entendement & d'industrie que les autres, s'employèrent à assubiectir & opprimer les moins puissans, iusques à fonder des Royaumes, & des grands Empires. Ainsi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où se trouuent des citez, & des Republiques fondees parmy ces Barbares. Ce qui me confirme en mon opinion, laquelle i'ay amplement desdritte au premier liure, que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par consequent, toute la terre des Indes se continue, avec celle d'Asie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouveau monde avec le vieil, (combien que l'on n'ait encor descouuert à present aucun pays qui touche & se ioigne avec les autres mondes) ou que s'il y a mer entre deux, elle est si estroite, que les bestes fieres & sauuages la peuuent facilement passer à nage, & les hommes en de meschans basteaux. Mais laissans ceste philosophie retournons à nostre histoire.

HISTOIRE NATURELLE
CHAPITRE IIII.

*De la sortie des Mexiquains, de leur chemin,
& du peuplement de ceux de
Mechoacan.*

TRois cens deux ans apres que les six lignages susdits furent sortis de leur pays pour peupler la neufue Espagne, le pays estant desia fort peuplé & reduit à quelque forme de police, ceux de la septiesme cauerne, ou lignee, y arriuerēt, qui est la nation Mexiquaine, laquelle comme les autres sortit de la prouince de Aztlan & Teuculhuacan. nation politique, courtisane, & fort belliqueuse. Ils adoroient l'idole Vitziliputzli, duquel a esté fait ample mention cy deuant, & le diable qui estoit en cet idole parloit & regissoit assez facilement ceste nation. Ceste idole donc leur commanda de sortir de leur pays, leur promettant qu'il les feroit Princes & seigneurs de toutes les prouinces, qu'auoiēt peuplé les autres six natiōs, qu'il leur dōneroit vne terre fort abondante, beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses, de plumes, & de riches mantes, suyuant quoy ils sortirent portans auec eux leur idole dans vn coffre de ionc, qui estoit porté par quatre des principaux prestres, auxquels il se communiquoit, & leur reuelloit en secret le succez de leur chemin & voyage, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir. Il leur donnoit mesmes des loix, & leur enseignoit les coustumes, ceremonies, & sacrifices

fices qu'ils deuoient obseruer. Ils n'aduancoyent ny ne se mouuoient aucunement, sans l'aduis & commandement de cet idole. Il leur disoit quand ils deuoient cheminer, & quand en quelque lieu ils deuoient s'arrester, en quoy ils luy obeissoient du tout. La premiere chose qu'ils faisoient, où que ce fust qu'ils arriuaissent, estoit d'edifier vne maison, ou tabernacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dressoyent tousiours au milieu du camp, & y mettoient l'arche sur vn autel, de la mesme façon qu'on en vse en la saincte Eglise Chrestienne. Cela fait ils faisoient leurs semences de pain, & des legumes dont ils vsoient, & estoient si addonnez à l'obeissance de leur Dieu, que sil leur commandoit de recueillir ils recueilloient, mais sil leur commandoit de leuer le camp, tout demouroit là, pour semence & nourriture des vieillards, malades & fatiguez, qu'ils alloient laissant à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peussent. Pretendans par ce moyen que toute la terre demouroit peuplée de leur nation. Ceste sortie & peregrination des Mexiquains, semblera parauanture semblable à la sortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Israel, veu que ceux là, comme ceux cy, furent admonestez de sortir, & chercher la terre de promesse, & les vns, & les autres portoyent pour guide leur Dieu, consultoyent l'arche, & luy faisoient tabernacle, & il les aduisoit, leur donnant des loix & des ceremonies: & les vns, & les autres consommerent vn grand nombre d'annees sur ce voyage de leur terre promise,

HISTOIRE NATURELLE

ou l'on recognoit de la ressemblance de plusieurs autres choses , en ce que les histoires des Mexiquains racontent , & ce que la diuine Escriture rapporte des Israelites. Et sans doute c'est vne chose veritable , que le Diable prince d'orgueil , sest efforcé par les superstitions de ceste nation , de contrefaire & ensuyure ce que le tres-haut , & vray Dieu fit avec son peuple. Car comme il a esté traitté cy dessus , Satan a vne estrange enuie de se comparer & se galler à Dieu , d'où cet ennemy mortel a pretendu faulcement vsurper la communication , & familiarité qu'il luy a pleu auoir avec les hommes. S'est il iamais veu diable, qui conuersast ainsi avec les hommes , comme ce diable Vitzilipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit , par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler , de coustumes plus superstiiteuses , ny de sacrifices plus cruels & inhumains , que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & Capitaine que ceux cy suyuoient, auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique , & celuy de sa nation Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir , comme auoyent fait les six autres nations, peuplans & cultiuans la terre en diuers endroits , dont y a encor auiourd'huy des apparences, & ruines , & apres auoir enduré beaucoup de traualx & de dangers, vindrent en fin arriuer en la prouince de Mechoacan , qui vaut autant à dire que terre de poisson, pource qu'il y en a grand'abondance en de beaux &

grands lacs, où se contentans de la situation, & fraischeur de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole sur ce point, & voyans qu'il n'en estoit pas content, ils luy demanderent qu'il leur permist à tout le moins d'y laisser de leurs hommes, qui peuplassent vne si bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enseignant le moyen comment ils le feroient. Qui fut que comme les hommes & les femmes seroyent entrez pour se baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Pascuaro, ceux qui resteroient en terre leur desrobassent tous leurs habits, & incontinent leuassent le camp, & s'en allassent sans faire aucun bruit. Ce qui fut ainsi fait, & les autres qui ne pensoient en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoient à se baigner, quand ils sortirent & se trouuerent despoillez de leurs habits, & ainsi moquez & delaissez de leurs compagnons, ils demeurèrent fort mal contans, & indignez de cela, de sorte que pour faire demonstration de la haine qu'ils conçurent contr'eux, ils dirent qu'ils changèrent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'est vne chose certaine, que tousiours les Mechoacanes ont esté ennemis des Mexiquains, c'est pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallé, après la victoire obtenue, quand il gagna Mexique.

HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE V.

*De ce qui arriva en Malinalco, en Tula,
& en Chapultepec.*

L y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquâte lieues, & sur le chemin est Malinalco, où il leur advint, que se plaignans à leur idole d'une femme tres-grande forcieri, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de sœur de leur Dieu, pour ce que avec ses mauuais arts, elle leur faisoit de grands dommages, pretendant par certains moyés se faire adorer d'eux, comme leur Deesse : l'idole parla en songe à l'un de ces vieillards qui portoyent l'arche, & luy commanda que de sa part il consolast le peuple, leur faisant de nouveau de grandes promesses, & qu'ils laissassent ceste sienne sœur, avec sa famille, comme cruelle & mauuaise, en leuant le camp de nuict en grand silence, sans laisser aucune apparence par où ils alloient. Ils le firent ainsi, & la forcieri se trouuant seule avec sa famille, delaissee de la façon peupla là vne ville qui fut appellée Malinalco, & les habitans de laquelle sont tenus pour de grands forciers, estans yssus d'une telle mere. Les Mexiquains, d'autant qu'ils festoyent beaucoup diminuez par ces diuisions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laissant, se voulurent resfaire, s'arrestâs en vn lieu, appellé Tula, qui signifie lieu de ioncies. Là leur idole leur commanda qu'ils

arrestassent vne grande riuere , afin qu'elle se respendist dedans vne grande plaine, & avec le moyen qu'il leur enseigna , ils enuironnerent d'eauie vne colline appellée Coatepec, & en firent vn grand lac ; lequel ils planterent tout à l'entour de faux , d'ormes , sapins , & autres arbres. Il commença à sy engendrer beaucoup de poisson , & y venir plusieurs oiseaux , de sorte qu'il sy fit vn lieu delicieux. C'est pourquoy l'assiette de ce lieu, leur semblât assez agreable, & estans lassez de tant cheminer, plusieurs parlerent de peupler là , & ne passer plus outre, dequoy le Diable se fascha fort , & menassant les prestres de mort , leur commanda qu'ils remissent la riuere à son cours. Et leur dit qu'il donneroit ceste nuit le chastiment à ceux qui auoient esté desobeissans , tel qu'ils le meritoient. Or comme le mal faire est si propre au Diable, & que la iustice diuine permet bien souuent que ceux là soyent mis entre les mains d'vn tel bourreau , qui le choisissent pour leur Dieu : il arriua que sur la minuit ils ouyrent en certain endroit du camp, vn grand bruit , & au matin allans celle part , ils trouuerét morts ceux qui auoyent parlé de demeurer là. La façon comme ils auoyent esté occis , fut qu'on leur auoit ouuert l'estomach , & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bon Dieu enseigna à ces pauures malheureux , les façons des sacrifices qui luy plaifoyent, qui estoit en ourant l'estomach, & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayàs veu ce chastiment ainsi fait , & que la campa-

gne s'estoit desechee, à cause que le lac s'estoit
vuidé, ils consulterent leur Dieu de sa volonté,
lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils
firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arri-
uer à Chapultepec, à vne lieüe de Mexique,
lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur.
Ils se fortifierent en ces môtagnes, pour crain-
te des nations qui habitoyent ceste contree,
lesquelles leur estoient toutes contraires, prin-
cipalement d'autant qu'un nommé Copil, fils
de ceste forciere laissée en Malinalco, auoit
blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce
Copil, par le commandement de sa mere, quel-
que tēps apres vint à la suite des Mexiquains,
& sefforça d'inciter contre eux les Tapanecas,
& les autres circōuoisins, iusques aux Chalcas,
de sorte qu'ils vindrēt en main armée pour de-
struire les Mexiquains. Le Copil cependant se
mit en vne Colline qui est au milieu du lac, ap-
pellée Acopilco, attendant la destruction de
ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole al-
lerent contre luy, & le prenans au despourueu
le tuerent, & en apporterent le cœur à leur
Dieu, lequel commanda qu'on le jettast au lac.
Et feignent que de là s'est engendree vne plan-
te, appellée Tunal, où du depuis fut fondée
Mexique. Ils vindrent aux mains, avec les
Chalcas, & autres nations, & auoyent les Me-
xiquains esleu pour leur capitaine, vn vaillant
homme, appellé Vitzilonilti, qui en vne char-
ge fut prins & tué par les ennemis, mais pour
cela les Mexiquains ne perdirent pas courage,
ains combattans valeureusement, malgré leurs

ennemis rompirent leurs escadrons, & menans au milieu, & corps de la bataille les vieillards, femmes & petits enfans, passerét outre iusques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnifans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les suyurent plus, mais estans despitez de se voir deffaits par vn si petit nōbre de gens, eux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

CHAPITRE VI.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.



Es Mexiquains, par le conseil de l'idole enuoierent leurs messagers, au seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communicqué avec les siens, leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui signifie eaües blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleures, & d'autres animaux venimeux, qui s'engendroient en vne Colline proche de là. Mais eux persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils

auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa Cité, & de contracter amitié avec eux. Mais le Dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien sinon pour en tirer du mal) dist à ses prestres, que ce n'estoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroient la Deesse de discorde, & pourtant ils aduiserent d'enuoyer demander au Roy de Culhuacan sa fille, pour estre Royné des Mexiquains, & mere de leur Dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornée & bien accōpagnée. La mesme nuit qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchée fort proprement comme ils sçauent faire, ils en vestirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils couurirent par dessus des habillements d'elle, & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur Dieu, & tousiours depuis l'adorerent, en faisans vne idole, qu'ils appelloyent Tocy, qui veut dire nostre ayeulle. Non contens de ceste cruauté ils inuiterent malicieusement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer sa fille, qui estoit desia consacrée Deesse, lequel venât, avec de grands presents & bien accompagné des siens, fut mené en vne chapelle fort obscure, où estoit leur idole, afin qu'il offrît sacrifice à sa fille, qui estoit en ce lieu. Mais il arriua que

l'encens, qui estoit en vn brasier, & foyer, selō leur coustume, s'alluma de sorte que par ceste clarté, il recongneut le poil de sa fille, & ayant par ce moyen descouuert la cruauté, & la tromperie, sortit de là s'escriant hautemēt, puis avec tous ses gens frappa furieusement sur les Mexiquains, iusques à les faire retirer au lac, tellemēt que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Mexiquains se deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils se seruoient à la guerre, desquels ils offençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gangnerēt terre, & delaiſſans ce lieu la sen allerent costoyans le lac, fort harassez & mouillez, lēs femmes & petits enfans pleurans & iettans de grans cris contre eux & contre leur Dieu, qui les auoit mis en telles destresses. Ils furent contrains de passer vne riuiera, qui ne se pouuoit gueyer, c'est pourquoy ils s'aduiserent de faire de leurs rondelles, & de ioncs certains petits bateaux, esquels ils passerent. Puis apres en tournoyant, estans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finablement au lieu, où est auiourd'huy l'Hermitte Sainct Anthoine à l'entrée de Mexique, & au quartier qu'ils appellēt auiourd'huy saint Paul, pendant lequel temps leur idole les consoloit en leurs traueux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

LE temps estant desia venu, que le pere de mensonge deuoit accomplir la promesse qu'il auoit faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dâgers, aduint que quelques vieillards prestres, ou forciers, estans entrez dans vn lieu plein de glaiens espais rencontrerent vn cours d'eau fort claire & belle, qui sembloit argentée, & regardans à l'entour, veirent que les arbres, le pré, les poissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueilléz de cela, il leur souuint d'une prophétie de leur Dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils se deuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerét vers le peuple avec ces bonnes nouvelles. La nuit ensuyuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn prestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac, vn Tunal, qui naissoit d'une pierre, (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, ou par son commandement, ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la forcier, leur ennemy) Et que sur ce Tunal, ils verroient vn aigle fort beau, qui se païssoit là, de certains beaux petits oiseaux, & que quand ils verroient cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu, où leur Cité deuoit estre bastie, laquelle

deuoit surmonter les autres, & estre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard assembla tout le peuple, depuis le plus grand, iusques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, sur le subiet de la grãde obligation qu'ils auoient à leur Dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit eüe ceste nuit, concludant que tous deuoient se mettre à rechercher ce lieu bien heureux qui leur estoit promis. Ce qui causa telle deuotion, & allegresse à tous, que sans dilayer ils se mirent incontinent à l'entreprinse, & se diuisans en bandes commencerent à rechercher, suyuant les signes de la reuelation le lieu desiré. Parmy l'espaisseur des iöcs & glaieuls de ce lac, ils récontrerēt ce iour là le cours d'eau du iour de deuant, fort differēt toutesfois, d'autant qu'il n'estoit pas blanc, mais vermeil comme sang, lequel se separoit en deux ruisseaux, dont il y en auoit vn qui estoit de couleur azurée, fort obscure, ce qui les fit beaucoup esmerveiller, & denota vn grãd mystere à ce qu'ils disoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naissant d'une pierre, sur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les aisles ouuertes & estendues, tourné deuers le Soleil, en recepuant sa chaleur. A l'entour de cet Aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blanches, rouges, iaulnes, bleües, & vertes, de la mesme sorte de celles, dont ils font des images, lequel Aigle tenoit en ses griffes vn fort bel oyseau. Lesquels le veirent, & recongneurent que c'estoit le lieu, qui leur auoit esté predict par l'oracle: ils s'agenouillerent

HISTOIRE NATURELLE

tous faisans grande veneration à l'aigle, laquelle leur inclina la teste, en regardant de tous costez. Il y eut alors de grans cris & demonstrations, & actions de graces au Createur, & à leur grãd Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur estoit pere, & leur auoit tousiours dit verité. Ils appellerēt pour ceste occasion la Cité qu'ils fondèrent là Tenoxtiltan, qui signifie Tunal en pierre, & iusques aujourdhuy ils portent en leurs armes vne aigle sur vn Tunal, avec vn oiseau en vne griffe, & assis de l'autre sur vn Tunal. Le iour suiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle, à fin que l'Arche de leur Dieu y reposast, iusques à ce qu'ils eussent le moyen de luy faire vn somptueux Temple, & ainsi firent cest hermitage de gazons & de mottes qu'ils couvrirent de paille, puis apres ayans consulté leur Dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voisins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poissons, de grenouilles & de cheurettes, mesme aussi de canards, poulles d'eauie, courlieux & autres diuers genres d'oiseaux marins. Toutes lesquelles choses ils peschoient & chassoient avec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient avec ces choses es marchez des villes & Citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leurs circonuoisins, & avec beaucoup d'artifice assemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de besoing pour l'edifice de leur Cité: de sorte qu'ils bastirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employe-

rent à remplir avec des planches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuit à vn de ses prestres en ces termes: *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun avec ses parens & amis, & qu'ils se separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonté.* Ce qui fut mis en execution, & ceux-là sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle aujourd'huy Sainct Iean, Saincte Marie la Ronde, Sainct Paul, & Sainct Sebastien. Apres cela les Mexiquains estans ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu leur commanda qu'ils repartissent entr'eux les Dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs Dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui y estoient compris selõ le nombre des idoles, que leur Dieu leur commanda d'adorer, lesquels ils appellerent *Calpultetco*, qui vaut autant à dire que Dieu des quartiers. En ceste maniere la Cité de Mexique *Tenoxtiltan* fut fondée, & vint à grande augmentation.

CHAPITRE VIII.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roy que les Mexiquains esleurent.

E S T E diuision des quartiers estant faite en l'ordre dessusdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion

qu'au departement des lieux, l'on ne leur auoit pas porté le respect qu'ils meritoient, pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerent & allerent rechercher vne nouvelle residence: & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vn petit tertre ou terrasse qu'ils appellent Tloteli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisieme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays: celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle de Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerēt en Tlatellulco estoient des hommes renommez & d'vn mauuais naturel: par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques aujourdhuy durent encor leurs inimitiez & ligués anciēnes. Voyās dōc ceux de Tenoxtiltā, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multipliers, eurent crainte qu'avec le temps ils ne vinssent à les surmonter: & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bon d'eslire vn Roy, auquel ils obeissent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autāt q̄ par ce moyē ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroit. Estans ja deliberez d'eslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & asseuré, de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euiter les dissensions, & pour gagner avec le nouueau Roy quelqu'vne des autres nations voisines, des-

quelles ils se voyoient circuis, & eux destituez
 de tout secours. Tout consideré, tant pour ap-
 paiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoient grâ-
 dement offensé, ayans tué & escorché la fille
 de son predecesseur, & luy ayans fait vne si
 lourde moquerie, comme mesme pour auoir
 vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la
 generation desquels il y en auoit beaucoup en
 Culhuacan, qui y restoient encor du téps qu'ils
 vescuient en paix avec eux, ils arresterent d'es-
 lire pour Roy vn ieune homme appellé Aca-
 mapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, &
 d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incon-
 tinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs avec
 vn grand present pour leur demâder cest hom-
 me, lesquels firent leur ambassade en ces ter-
 mes : *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & ser-
 uiteurs, les Mexiquains mis & resserrez dedans les her-
 biers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les
 nations du monde, mais seulement conduits & achemi-
 nez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la
 iurisdiction de vos limites d'Escapusalco & de Texcu-
 co : ores que vous nous auez permis d'estre & de demeu-
 rer en iceluy, nous ne voulons point ny n'est pas raisonna-
 ble de viure sans chef & sans Seigneur qui nous com-
 mande, nous corrige & gouerne, nous instruisant en
 nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis.
 Partant nous venons à vous, sachans qu'en vostre Cour
 & maison il y a des enfans de nostre generation, apparen-
 tez & alliez avec la vostre, qui sont sortis de nos en-
 trailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre
 lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre &
 nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions*

donc que vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous
 estimerons, comme il merite, puis qu'il est de la lignée des
 Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culbuacan. Le
 Roy ayāt mis l'affaire en deliberation, & trou-
 uant que ce ne luy estoit point chose mal à pro-
 pos de s'allier avec les Mexiquains qui estoient
 vaillans, leur respondit qu'ils menassent son pe-
 tit fils à la bonne heure, combien qu'il adiou-
 sta, que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur
 eust pas baillée, signifiant l'acte si enorme ra-
 conté cy dessus, & acheua son discours en di-
 sant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, &*
soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouverne les creatu-
res de celuy pour qui nous viuons, seigneur de la nuit, du
iour & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eau
& de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine,
emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soin de le trait-
ter comme fils & petit fils mien. Les Mexiquains
 luy rendirent graces, & tout ensemble luy de-
 manderent qu'il le mariaſt de sa main, à raison
 dequoy il luy donna pour femme vne Dame
 des plus nobles d'entr'eux. Ils menerēt le nou-
 uveau Roy & la Royne avec tout l'honneur qui
 leur estoit possible, & leur firent vne solemnel-
 le reception, sortans tous iusques aux plus pe-
 tis, à voir le Roy, lequel ils menerent en des
 Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et
 les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incō-
 tinent se leua vn de ses vieillards & Rhetori-
 ciens qu'ils estimoient beaucoup, qui leur par-
 la en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre,*
tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre
ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeulx &
parens

parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses créées. Regarde, seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu *Vitilipuztli*, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction s'est donné. Tu sçais bien que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons auioird huy est d'autruy, & ne sçauons ce qui sera de nous demain ou vn autre iour: par ainsi considere que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouveau travail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire travailler, estant esclau de toute ceste multitude, qui s'est tombée en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier, & les rendre contents; puisque tu sçais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repétant ces mots: Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume. Telle fut la Harangue du vieillard, laquelle, & les autres Harangues que celebrent les histoires Mexiquaines, les enfans auoient accoustumé d'appredre par cœur, & ainsi se conseruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritent bien d'estre rapportées en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant & leur offrant sa diligence, & soucy à les defendre, & son aide en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la Couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la Couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignée de roseaux: c'est

HISTOIRE NATURELLE
pourquoy ils portent en leurs armes vne main
tenant plusieurs sagettes de roseau.

CHAPITRE IX.

*De l'estrange tribut que les Mexiquains
payoient à ceux d'Azcapuzalco.*

Les Mexiquains rencontrèrent si bien
en l'eslection de leur nouveau Roy,
qu'en peu de temps ils commencerēt
à prendre forme de Republique, & à
se faire renommer parmi les estrangiers, à cau-
se dequoy leurs voisins meuz d'enuie & de
crainte traitterent de les subiuguer, speciale-
ment les Tapanecas, qui auoient pour Cité
Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les Me-
xiquains payoient tribut comme hommes ve-
nus de dehors, & demeurans en leur terre. Car
le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissan-
ce qui alloit croissant, voulut opprimer les Me-
xiquains, & en ayant deliberé avec les siens en-
uoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop
peu de chose que le tribut ordinaire qu'ils luy
payoient, & que de là en auant ils luy deuoient
aussi apporter des sapins & des saulx, pour les
edifices de sa Cité, & outre cela qu'ils luy de-
uoient faire vn iardin en l'eaie, semé de diuer-
ses herbes & de legumes, & luy deuoient ame-
ner par eaie, ainsi accommodé par chacun an,
sans y manquer: que s'ils y failloient, il les de-
clareroit ses ennemis, & les raseroit du tout.
Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy

& de fascherie de ce cōmandement, tenāt pour chose impossible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose que de chercher vne occasion pour les ruiner : mais leur Dieu Vitzilipuztli les consola, s'apparoissant ceste nuit à vn vieillard, auquel il cōmanda qu'il dist de sa part au Roy son fils, qu'il ne fist point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur aideroit & rendroit le tout facile : ce qui aduint depuis. Car estant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus est, le iardin fait en l'eaüe, & porté en icelle, auquel y auoit beaucoup de mays, qui est leur bled desia grené avec ses espics. Il y auoit aussi du chilli ou axi, des blettes, tomates, frisolles, chias, courges & beaucoup d'autres choses toutes parcreues & en leur saison. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui se font au lac en Mexique au milieu de l'eaüe, ne croiront, & tiendront pour contes ce que j'escriis, ou s'ils le croyent, ils diront que c'est vn enchantemēt du diable qu'ils adoroient. Mais reallement & de fait c'est chose fort faisable, & a l'on veu plusieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eaüe. Car ils iettent de la terre dessus du ionc & du glayeul, d'vne telle façon, qu'elle ne se deffait point en l'eaüe, & sement & cultiuent ceste terre : de sorte que le grain y croist & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d'un lieu en autre. Mais il est bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruiçts y croissent bien, est chose qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli,

HISTOIRE NATURELLE

lequel ils appellent autrement Patillas , principalement n'en ayans iamais fait ny veu de semblables. Le Roy d'Azcapuzalco s'esmerueillia beaucoup quand il vid accompli ce qu'il auoit tenu pour impossible , & dist aux siens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile , disant aux Mexiquains, que puisque leur Dieu leur donnoit toutes choses parfaites , qu'il vouloit que l'année ensuiuant au temps du tribut , ils luy apportassent dans le iardin vne cane & vn heron avec leurs œufs couuez , qui deuoient estre de telle sorte, qu'elles esclouissent leurs petits en arriuant, sans y faillir aucunement , sur peine d'encourir son indignation. Les Mexiquains furent fort troublez & tristes d'vn si superbe & difficile commandement qu'il leur faisoit : mais leur Dieu, cōme il auoit accoustumé, les cōforta de nuict par vn des siens , & leur dist qu'il prenoit tout cela en sa charge , qu'ils ne perdissent point courage, mais qu'ils creussent pour certain qu'il viendroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces desirs de nouveaux tributs. Le temps du tribut estant venu , comme les Mexiquains portoiēt tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages , l'on trouua parmi les ioncs & glayuels du iardin , sans scauoir cōment ils y estoient demeurez , vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinet leurs œufs furent esclous. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco estant esmerueillé outre-mesure, dist de rechef aux siens , que ces choses estoient plus

qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour se faire Seigneurs de toutes ces prouinces. Neantmoins il ne diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne se trouuer assez puissans, endurerent & demurerent en ceste subiection & seruitude l'espace de cinquâte ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté sa Cité de Mexique de plusieurs edifices, rues, conduits d'eaues, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant tousiours esté zelateur du bien & augmentation de sa Republique. Comme il estoit proche de sa fin, il fit vne chose memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes, auxquels il eust peu laisser la succession du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire: mais au contraire, il dist librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esleussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonnestans qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se monstrant fasché de ne les laisser libres du tribut & subiection trespassa, leur ayât recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

Du second Roy, & de ce qui aduint en son regne.

LEs obseques du Roy deffunct acheuées, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple s'assemblerent pour eslire vn Roy, où le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitié des vieillards, des femmes veufues & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses aissles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage : qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoin de bien tost se preualoir de leurs bras, selon que leur auoit prophetisé leur Dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, v sans enuers luy d'vn aussi bon office, en luy donnant son fils pour successeur, comme il fit enuers sa Republique, se confiant en icelle. Ce ieuné homme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plume riche, ils luy mirent la Couronne royale & l'oignirent, comme ils ont accoustumé de faire à tous leurs Roys, avec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harâgue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des traux, seruitude & misere, esquelles ils viuoient, estâs opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuée tous luy firêt l'hommage

& la recognoissance. Ce roy n'estoit point marié, & son Conseil fut d'opiniō qu'il seroit bon de le marier avec la fille du Roy de Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceste alliance quelque diminution de la pesante charge des tributs, qu'il leur imposoit, combiē qu'ils eurent quelque crainte, qu'il ne desdaignast de leur dōner sa fille, à cause qu'ils estoient ses vassaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco s'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & avec des parolles honnestes, lequel leur donna vne sienne fille appellée Ayanchigual, laquelle ils menerent avec grande feste & resiouissance en Mexique, & firent la ceremonie, & solemnité du mariage, qui estoit d'attacher & nouer vn coing du manteau de l'homme, avec vn autre du voile de la femme en signe de lien de mariage. Ceste Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demander à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & ietans les sorts comme ils auoient accoustumé, (pource qu'ils obseruoient fort les Angures, principalement sur le nom de leurs enfans) il voulut que son petit fils s'appellast Chimalpopoca, qui signifie rondelle qui iette fumee. La Royne sa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monstra de ce petit fils, print de là occasion de luy demander, qu'il luy pleust de soulager les Mexiquains, de la charge si pesante des tributs, puisqu'il auoit desia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conseil des siens, leur laissant au lieu du tribut qu'ils payoient vne subiectiō

HISTOIRE NATURELLE

de luy porter chacun an vne couple de canards & des poissons, en recognoissance qu'ils estoient ses subiects & qu'ils habitoient en sa terre. Par ce moyen les Mexiquains demurerent fort soulagez & contents, mais le contentement leur dura bien peu, pour ce que la Royne, leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'année ensuyuante mourut aussi le Roy de Mexique, Vitzilouitli, laissant son fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, desquels ils auoient opiniõ que les roys estoient les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur Dieu, se faisoit au Roy, qui estoit sa semblance. C'est pourquoy les roys ont esté si affectionnez au seruice de leurs Dieux. Ce Roy fut curieux de gaigner les volontez de ses voisins, & de traffiquer avec eux, enquoy il augmenta sa Cité, faisant que les siens s'exercassent en choses de guerre, parmy le lac, preparans, & disposans les hommes, pour ce qu'ils pretendoient obtenir, cõme bien tost l'on verra.

CHAPITRE XI.

Du troisieme Roy Chimalpopoca, de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.



Es Mexiquains pour successeur du Roy mort, esleurent son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation com-

munne, encor qu'il ne fust qu'un enfant de dix ans, ayans opinion qu'il estoit tousiours necessaire, de conseruer la grace du Roy de Azcapuzalco, en faisant son petit fils Roy. Par ainsi ils le mirent en son throsne, luy donnant des enseignes de guerre avec vn arc, & des flesches en vne main, & vne espée de rasoirs (dõt ils ont accoustumé d'vser) en la droicte, signifians par cela, comme ils disent, que par les armes ils pretendoient se mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande disette d'eau, pour ce que celle du lac estoit bourbeuse & fangeuse, & par consequent mauuaise à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le Roy enfant enuoyast demander à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, l'eau de la montagne de Chapultepec, qui est à vne lieue de Mexique, comme il a esté dict cy dessus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de fascines, glaieul, & gazon, par lequel ils firent venir l'eau en leur Cité. Mais d'autant que la Cité estoit fondée sur le lac, & que l'aqueduc le trauersoit, il se rompoit en beaucoup d'endroits, & ne pouuoient s'esjouir de l'eau, comme ils desiroient & auoient de besoing. Sur ceste occasion soit qu'ils la recherchassent tout exprés, pour quereller les Tapanecas, ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyèrent vne embassade au Roy d'Azcapuzalco, fort resoluë, difans qu'ils ne pouuoient s'accommoder de l'eau, dont il leur auoit fait grace, à cause que le canal s'estoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient, qu'il les

HISTOIRE NATURELLE

pourueust de bois, de chaux & de pierre, & qu'il leur enuoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen ils fissent vn canal de pierre, & de chaux qui ne se peust rompre. Ce message ne pleut gueres au Roy, & encore moins aux siens, leur semblant que c'estoit vn message outreuidé, & des propos fort insolens, pour des vassaux à l'endroict de leur Seigneur. Les principaux du Conseil doncques estants indignez de cela, disoient que c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que ne se contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autrui, & qu'on leur auoit donné de l'eauie, ils vouloient d'auantage, que l'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela, & dequoy presumoit vne nation fugitiue & enserrée entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre, s'ils estoient propres pour estre ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit, en leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils sortirent laissant le Roy, lequel ils auoient vn peu pour suspect à cause du petit fils. Et eux separement consulterent de nouveau ce qu'ils debuoiert faire, où ils delibererent de faire crier publicquement, que nul Tapanecqua eust à traicter, ny faire commerce avec aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur Cité, & ne les receussent en la leur, sur peine de la vie. Par où l'on peut entendre, que le Roy ne commandoit pas absolument sur ce peuple, & qu'il gouernoit plus en façon de Consul, ou de Duc, que de Roy, combien que depuis avec la puissance, s'augmenta aussi le commandement des Roys, iusques à de-

uenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Roys. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire en noz histoires d'Espagne se trouue en quelques Roys anciens, la façon de regner, dont ces Tapanecas vsèrent. Et les premiers Roys des Romains furent de mesme, sauf que Rome, des Roys declina aux consuls & vn Senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares, de Roys moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur & plus seur, est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco, voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils desrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner cõtatement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais cõseil, pource que Chimalpopoca, bié qu'il fust, de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca, Roy de Mexique, & protesterent d'ainsi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistance qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba mala-

HISTOIRE NATURELLE

de, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas facheuans de refoudre, commirent vne grande trahison. Car vne nuit le ieune Roy de Mexique dormant sans garde, & sans se douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en son Palais, & le tuerent soudainement, sen retournans sans estre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent saluer le Roy, comme ils auoyent accoustumé, ils le trouuerent mort avec de cruelles bleffeuures, & lors ils s'escrierent, esleuans vn pleur qui remplit toute la cité, & tous aueuglez de colere se mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoyent desia pleins de fureur, & sans ordre, leur sortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taschant de les appaiser, par vne sage remonstration. *Ou allez vous (dit-il) ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choses qui sont faites sans consideration, ne sont pas bien conduites, ny n'ont point de bon succez. Reprimez vostre douleur, considerans qu'encor que vostre Roy soit mort, l'illustre sang des Mexiquains n'est pas finy en luy. Nous auons des enfans des Roys deffuncts, par la conduite desquels succedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à vostre entreprise. N'allez pas ainsi aueuglez, deportez vous, & eslisez premierement vn Roy, & seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Ce pendant dissimulez discrettement, faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vengeance. Par ce moyen les Mexiquains ne passerent point plus*

oultre, & s'arrestèrent pour faire les obseques de leur Roy. Aquoy ils cōuierent les seigneurs de Tescuco, & ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte si enorme & si cruel, que les Tapanecas auoyent commis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis: à quoy ils adiousterent que c'estoit leur intention de mourir, ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne favorisassent le party si iniuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroiēt point qu'ils leur aydassent de leurs armes & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien, qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce, comme auoyent fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tezcuco, & Culhuacan, leur démontrèrent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs Citez, & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions, & de munitions par terre, & par eaüe. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent avec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloïēt faire, ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement,

Du quatriesme Roy nommé Ixcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

 Eux qui se deuoient trouuer en l'election, estans tous assemblez, se ua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les hystoires, parla en ceste maniere : La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur. car posé le cas, que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere, & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demenee, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous voirrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn ou deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxili, nostre vray & legitime seigneur. icy vous pourrez choisir à vostre volonte, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé, & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez bien à qui, & sur qui vous tetterez les yeux, & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre Dieu Vitziliputzli a esleu. Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au

contentement d'un chacun. En fin par la resolution de ce conseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleure de rasoirs, lequel estoit fils du premier Roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'une sienne esclau: & bien qu'il ne fust pas legitime, ils le choisirent, pour ce qu'il estoit plus auantageux que les autres, en meurs, valeur, & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tetcuco, pour autant que leur Roy estoit marié avec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné, & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligation que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrer aux trauaux, disant entre autres choses: *Regarde qu'aujourd'huy nous sommes dependans de toy, par auanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaules, laisseras-tu perir le vieillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaules tes enfans, qui sont les pauvres & le commun populaire, lesquels sont assurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce subiet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu à esté dit) ils apprenoyét par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs. Ce pendant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils

HISTOIRE NATURELLE

auoyent dressé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Roy traitta de declater la guerre, & venir aux mains, avec ceux qui les auoyent tellement offensez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les surpassoyent beaucoup en nombre d'hommes, & en machines de guerre, estans espouuentez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinst point vne guerre si dāgereuse, qui feroit destruire leur pauure Cité & nation. Surquoy estans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, responderent que le Roy d'Azcapuzalco estoit fort pitoyable, que ils luy demandassent paix, & s'offrissent le seruir, en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnast des maisons & des terres parmy les siennes, afin que par ce moyen ils despendissent tous d'vn seigneur. Et que pour obtenir cecy ils portassent leur Dieu en sa litiere, pour intercesseur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalement y ayans quelques nobles, qui approuoyent leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les prestres & apprester la litiere, & leur Dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'apprestoit, & que tous consentoyent à cet accord de paix, & de s'assubiettir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, se fleua parmy le peuple, lequel avec vne fort bonne grace, parla ainsi: *Qu'est-ce cy, ô Mexiquains, estes vous fols, comment telle couardise est-elle entree parmy nous? nous deuons nous aller rendre ainsi aux Azcapuzalcos? Puis se tournant vers le Roy, luy dit: Comment seigneur, permet-*

mettez vous telle chose: parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laisse rechercher vn moyen, pour nostre honneur & pour nostre deffense, & que nous ne nous mettions point si follement & si honteusement, entre les mains de nos ennemis. Ce ieune homme s'appelloit Tlacaellec, nepueu du mesme Roy, & fut le plus valeureux Capitaine, & du plus grand conseil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iscoalt, par ce que son nepueu luy auoit dit, si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premiere-ment esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la noblesse des siens, leur dit: *Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardas les vns les autres, ne se remuoient point, & n'y eut aucū qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fust auourd'huy ou demain. Car pour quelle occasion se deuoit il tât conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iacoit que tous iugeassent cet acte, pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy de Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estant appresté, print son chemin, & parueni aux gardes qui auoyent commandement de tuer quelconque Mexiquain

qui vint vers eux , par artifice ou autrement leur persuada qu'ils le laissassent entrer vers le Roy, lequel se merueilla de le voir, & ouit son ambassade , qui estoit de luy demander paix sous honnestes conditions , lequel respondit qu'il le communiqueroit avec les siens, & qu'il retornast l'autre iour pour la responce : lors Tlacaellec demanda seureté , mais il n'en peut obtenir d'autre , sinon qu'il vst de sa bonne diligence. Avec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciant de son bõ courage le renuoya, pour auoir la responce, & luy commanda , que si elle estoit de guerre , qu'il donnast au Roy d'Ascapuzalco , certaines armes pour se deffendre, & luy oignist & emplumast la teste, comme ils faisoient aux hommes morts , luy disant que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy osteroyent la vie & aux siens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eust desiré la paix , pour estre de bonne condition, les siens neantmoins l'esguillonnerent de sorte que la responce fut de guerre declarée. Ce qu'estant ouy par le messager , il fit tout ce que son Roy luy auoit cõmandé, declarât par ceste ceremonie, de donner armes, & oindre le Roy avec l'onction des morts, que de la part de son Roy il le deffioit. Parquoy ayant tout acheué, celui d'Azcapuzalco se laissant oindre, & emplumer , donna au messager en payement de bonnes armes , & ce pendant l'aduisa de ne retourner point par la porte du palais , pour ce que plusieurs l'attendoyent là pour le mettre

par piéces, mais qu'il sortist en secret par vne petite faulse porte qui estoit ouuerte, en vne des cours de son palais. Ce ieune homme le fit ainsi, & tournoyant par des chemins cachez vint à se mettre en sauueté, à la veue des gardes, & de là les deffia, disant: *Tapanecas, & Axcapuzalcos, vous faites mal vostre office de garder. sçachez donc que vous deuez tous mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Ce pëndant les gardes se ietterent sur luy, & se porta si valeureusement en leur endroit qu'il en tua quelques vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup de peuple, se retira gaillardement à sa Cité, où il porta nouvelles que la guerre estoit declarée avec les Tapanecas, & qu'il auoit desfié leur Roy.

CHAPITRE XIII.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obrindrent.



Le deffi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, avec leur couardise accoustumée, luy demander congé de sortir de sa Cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les consola & anima, leur promettant que il leur donneroit liberté, en surmontant leurs ennemis, & qu'ils ne doutassent point d'estre vaincus. Le peuple repliqua: *Et si nous sommes vaincus que ferons nous? Si nous sommes vaincus* (respõ-

HISTOIRE NATURELLE

dit le Roy) des maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vengiez de nous autres. Il sera donc ainsi (dirent ils) si vous perdez la victoire, que si vous l'obtenez, dès maintenant nous nous offrons à estre vos tributaires, travailler en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à jamais nous autres & nos descendans. Ces accords faits entre le peuple & les nobles (lesquels ils accōplirent depuis de gré ou par force entierement, cōme ils le promirēt.) le Roy nôma pour son Capitaine general Tlacaellec, & tout le cāp estant mis en ordre, & par escadrons, donna les charges de Capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis: puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage, qu'ils auoyent desia bien préparé, & ordonna qu'ils obeissent tous au commandement du general, qu'il auoit estably. Lequel separa ses gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, que en sa compagnie ils assaillissent les premiers, & que tout le reste demeurast arresté avec le Roy Iscoalt, iusques à ce qu'ils veissent les premiers donner sur leurs ennemis. Marchans donc en ordre ils furent descouverts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur cité, portans de grandes richesses d'or, d'argent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoyent l'Empire de toute ceste contree. Iscoalt donna le signal de la bataille, avec vn petit tambour

qu'il portoit sur ses espauls, & incontinent esleuerent vn grand cry, fescrians, Mexique, Mexique, donnerent sur les Tapanecas: & bien que les Tapanecas fussent en bien plus grand nombre qu'eux sans comparaison, toutesfois ils ne laisserent de les rompre, & les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui estoient demeurez derriere, crians Tlacaellec, victoire, victoire, tous d'vn coup entre-
rent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillards, femmes, ny enfans. Car ils les mirent tous au trenchant de l'espee, pillerent & sacagerent la cité, qui estoit tres-riche. Et non contens de cela, ils sortirent à la poursuite de ceux qui s'en estoient fuis & retirez en l'aspreté des Sierres ou montagnes qui estoient proches de là, frapans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils festoyent retirez ietterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à seruir les Mexiquains, leur donner des terres, & des jardins, de la pierre, de la chaux & du mesfrain, & de les tenir tousiours pour leurs seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fit retirer les gés, & cesser la bataille, leur donnant les vies soubz les conditions dessusdittes, lesquelles ils iurerent solennellement. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & avec leurs despouilles fort riches & victorieuses, à la cité de Mexique. Le iour ensuyuant, le Roy fit assembler les principaux, & le peuple, ausquels il re-

mit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda si ils estoient contents d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoyent promis, & que les nobles l'auoyent bien merité, parquoy ils estoient contents de les seruir perpetuellement: dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans y contreuenir. Cela fait Iuscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens, departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principale partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selō qu'ils s'estoient signalez en la guerre. Ils donnerent mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens couards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'avec icelles ils aidassent au seruice & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils garderent tousiours de là en auant, au departemēt des terres, & despouilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assubiectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerēt si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celui de Mexique.

CHAPITRE XIII.

*De la guerre, & victoire que les Mexiquains
eurent contre la Cité de
Cuyoacan.*



Ombien que la principale Cité des Tapanelcoas fust celle de Azcapuzalco, toutesfois ils en auoient d'autres qui auoient leurs Seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu, que ceux d'Azcapuzalco eussent renouvelé la guerre cõtre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompue, & deffaiçte, ceux de Cuyoacan delibèrerent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforçerent d'inciter les autres nations circonuoisines, lesquelles ne voulurent point se mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Cependant croissant la haine & enuie de leur prosperité, ceux de Cuyoacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez se mocquans d'elles, & en faisant autant aux hommes sur lesquels ils auoient la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique deffendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan de se refondre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voullurent prouoquer par quelque honteuse mocquerie, qui fust

HISTOIRE NATURELLE

de les conuier en vne de leurs festes follemnelles, où apres leur auoit fait vn beau bâquet & les auoir festoiez, avec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le dessert des habits de femmes, & les contraignirent de les vestir, & retourner ainsi vestus en femmes en leur Cité, leur reprochans qu'ils n'estoient que des couards, & des effeminez, de n'auoir osé prendre les armes, y ayants esté assez pro-uocquez. Ceux de Mexique disent, que en recompense ils leur firent vne autre lourde moquerie, en leur mettant aux portes de leur Cité de Cuyoacan, certaines choses, qui fumoient, par le moien desquelles plusieurs femmes auorterent, & plusieurs tomberent malades. En fin le tout vint iusques au point de guerre declarée, de sorte qu'ils se donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puissance de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par sa magnanimité & ruse de guerre, obtint la victoire. Car ayant laissé le Roy Iscoalt combatâ avec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embuscade avec quelque peu de vaillans soldats, & en tournoiat leur vint donner en queue, ou chargeant sur eux il les fit retirer en leur Cité. Mais voyant qu'ils pretendoient se retirer au Temple, qui estoit bien fort, se ietta sur eux accompagné de trois valeureux soldats, & leur gagna le deuât, se saisissant du Temple, où il mit le feu, & les força de s'en fuir parmy les champs, où faisant grand eschec sur les vaincus, les suyurent deues lieues dans le pays, iusques à vne colline, où les vaincus iettans les armes, & croisans les bras

se rendirent aux Mexiquains, & avec beaucoup de larmes, leur demanderent pardon de l'ou-trecuidance qu'ils auoient eüe en les traictant comme femmes, & s'offroient à estre leurs esclaves, si bien qu'en fin les Mexicquains leur pardonnerët. De ceste victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches despouilles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches avec vn grand nombre de captifs. En ceste bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gaigner honneur, lesquels furent remarquables sur tous. Et du de-puis estans recogneus par Tlacaellec, & ayant fait preuue de leur fidelité, leur donna les deu-ses Mexiquaines, & les eut tousiours à sō costé où ils combatirent en tous lieux valeureuse-ment. L'on recogneut bien que toute la victoi-re debuoit estre attribuée au general & à ces trois. car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui furent gaignez par ces quatre, ce qui se preuua facilement, par la ruse dont ils vferent. car en prenant vn captif incontinent ils luy coupoient vn peu des che-veux & les bailloïët aux autres. Ainsi se trouua que ceux qui auoient les cheveux coupez reue-noient à ce nombre, d'où ils acquirent vne grā-de reputation & renommée de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs en leur dō-nant de bonnes portions des despouilles, & des terres, ainsi que les Mexiquains ont de tout temps accoustumé de faire, qui donnoit occa-sion à ceux qui combattoient, de se faire

HISTOIRE NATURELLE
renommer , & gagner de la reputation aux
armes.

CHAPITRE XV.

*De la guerre, & victoire que les Mexiquains
eurent contre les Suchimilcos.*

LA nation des Tapanecas estant subiuguée , les Mexiquains eurent occasion d'en faire autant aux Suchimilcos, lesquels cōme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes , ou lignages qui peuplerēt ceste terre. Les Mexiquains toutefois ne rechercherent pas l'occasion, cōbien qu'ils pouuoient presumer comme vainqueurs, de passer plus outre , mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hommes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres , lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoient, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opinion que pour les victoires passées , les Mexiquains entreprendroient de les assubiectir, & delibererent entre eux cet affaire. Il y en eut quelques vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les reconnoistre pour superieurs , & d'approuuer leur bon heur, neantmoins le contraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur donner bataille. Ce que entendu par Isoalt Roy de Mexique, il enuoya contre eux son general Tlacaellec, avec son armée, & vindrent à dōner bataille au mesme champ, qui separoit leurs limites, lesquelles deux armées estoient assez esgalles en hommes

& en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre, & maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn monceau sans ordre, & Tlacaellec diuisa les siens par escadrons, avec vn bel ordre: par ainsi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur Cité, en laquelle ils entrerent alors, & les suyurent iusques à les enfermer au Temple, où ils mirent le feu, & les firent fuir aux montagnes, & en fin les reduisrēt à ce point, qu'ils se rendirent les bras croisez. Le Capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant, le recepuoir, avec leur musique de flustes, en encensant deuant luy, les Capitaines principaux faisants d'autres ceremonies & monstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy avec eux, s'en allerent tous au Temple, rendres graces à leur faux Dieu. Car le diable a tousiours esté sort desireux de cela, & des'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point meritē, attendu que c'est lé vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour ensuyuant le Roy Isoalt fut en la Cité de Suchimilco, & là se fit iurer Roy des Suchimilcos: & pour les cōsoler leur promit faire du biē, en signe dequoy il leur cōmanda qu'ils fissent vne grāde chaussée, qui traouerfaist de Mexique à Suchimilco, qui sōt quatre lieues, afin qu'il y eust plus de commerce, & cōmunicatiō entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de tēps. le gouuernemēt des Mexiquains, leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent

heureux d'auoir changé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'ennie ou de crainte à leur perdition, ſne furent pas faits sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne Cité dás le lac, laquelle (encor que le nom & habitation soit changée) dure encor. Ils estoient fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroient endommager beaucoup les Mexiquains par eaie. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinent son armée pour combattre contre eux: mais Tlacaellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armée contre ceux-là, il seffrit de les vaincre avec les enfans seuls, & le mit à effect. Il ſen alla au temple, & tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cest affaire, aagez depuis dix ans iusques à dixhuiet, lesquels scauoient guider & mener des batteaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre fut qu'il ſen alla en Cuitlauaca avec ces enfans, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuir, & comme il les poursuiuoit le seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, sa Cité, & son peuple: par ce moyen cessa la poursuite. Les enfans retournerent avec beaucoup de despoüilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receus solénellement avec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs Dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & se tirant du sang du

deuant des iambes avec les lancettes des prestres, & faisans d'autres superstitions qu'ils auoient accoustumé de faire en telles sollempnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez, & le Roy les embrassa & baïsa, & ses parens & alliez les accompagnerent. Le bruit de ceste victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit subiugué la Cité de Cuitaluaça, avec des enfans, dont la nouvelle & consideration des choses passées, ouurit les yeux à ceux de Tezcucu, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcucu fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se denoient assubiectir au Roy de Mexique, & l'y conuier avec sa Cité. Parquoy de l'aduis de son Conseil, ils enuoyerent des Ambassadeurs bons orateurs avec des presents honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme subiects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratieusement, combien que par le cōseil de Tlacaellec, pour effectuer cela il fit vne ceremonie, q̄ ceux de Tezcucu sortiroient en armes avec ceux de Mexique, & qu'ils se cōbattroient & rendroient incontinct, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eust aucun sang respandu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souuerain seigneur de Tezcucu, & ne leur osta point leur Roy, mais le fit de son conseil priué, tellement qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Metecumasecōd, durant le regne duquel les Espagnols y entrerent. Ayans assubietty la terre & Cité de Tezcucu,

HISTOIRE NATURELLE

Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondée. Iscoalt ayant donc iouy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conseil de son nepueu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleust vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

CHAPITRE XVI.

*Du cinquiesme Roy de Mexique appellé
Moteçuma premier de ce nom.*

D'AVTANT que l'eslection du nouveau Roy appartenoit aux quatre Eslecteurs principaux (comme il a esté dit) & avec eux au Roy de Tezcucuo & au Roy de Tacuba, par special priuilege, Tlacaellec assembla ces six personnages, comme celuy qui auoit la souueraine autorité, ausquels ayant proposé l'affaire, fut esleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du mesme Tlacaellec. Son eslection fut fort agreable à tous, à l'occasion de quoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu ils le menerét avec grande compagnie au temple ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuict) le mirent en vn throsne Royal, le reuestans d'ornemens Royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des iambes, avec des ongles

ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice, auquel le diable se plaçoit d'estre honoré. Les pretres, les anciens & les Capitaines luy firent leurs harangues, le congratulans tous de son eslection. Ils auoient accoustumé en telles eslections de faire de grands banquetts & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amena des captifs pour solemniser la feste de son Couronnement, & pour les solempnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle festoient declarez ses ennemis, ou ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce Couronnement de diuerses prouinces, tant proches qu'esloignées pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient estoient abondamment & magnifiquement nourris & reuestus, principalement les pauures, auxquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour-là en la Cité les tributs du Roy, avec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoifes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de

HISTOIRE NATVRELLE

l'aci, des concôbres, de plusieurs sortes de légumes, de plusieurs especes de poissons de mer, & de riuere, d'vne quantité de fruiçts & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents, que les autres Rois & seigneurs enuoyoit au nouveau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maîtres d'hostel, & les receueurs avec diuerses marques & enseignes d'vn fort be ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entrée des tributs. Le Roy estant couronné il s'employa à conquerer plusieurs prouinces, & d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aimait & estima tousiours beaucoup, côme il en auoit bien aussi occasion. La guerre où il occupa le plus, & qui luy fut plus difficile, fut celle de la prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grandes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalcas ayans prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiserent de le creer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respondit apres qu'ils l'eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre
 au cou-

au coupeau où l'on peüst monter. Les Chalcas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire d'auätage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains au tour du pieu, monta au coupeau, avec vn chapeau de fleurs en sa main : & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis.* Disant cela se ietta du haut en bas se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalcas eurent telle horreur & despit, qu'incötinent ils se ietterent sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hommes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuict ensuiuante ils ouyrent deux chatuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destructiõ, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux avec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruyna tout leur Royaume: & passant outre la Sierre menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celle du Sud il gagna & assujettit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit trespuissant Roy, le tout avec l'aide & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce

HISTOIRE NATURELLE

qui fut accompli) que l'on ne cōquistast point la prouince de Tlascalla, à fin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exerçassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & à fin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hômes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlacaellec s^o general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprinſes qui s'y sont executées, mesmes du grand nombre des Iuges & magistrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune Republique, voire qui fust des plus florissantes de l'Europe. Ce mesme Roy augmenta beaucoup la maison Royale, & luy donna beaucoup d'autorité, ordonnant plusieurs & diuers officiers, desquels il se seruoit avec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & seruice de ses idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des ministres, leur instituant de nouvelles ceremonies, ausquelles il portoit vn grand respect. Il edifia ce grand temple dedié à leur Dieu Vitzilipuztli, duquel il a esté fait mention en l'autre liure. Il sacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hômes qu'il auoit prins en diuerses victoires. Finablement iouissant de son Empire en grande prosperité il tomba malade & mourut, ayant

regné vingt huit ans, bien autre que ne fut son successeur Ticoçic, qui ne luy ressembra ny en valeur ny en bon-heur.

CHAPITRE XVII.

Comme Tlacaellec refusa d'estre Roy, & de l'election & gestes de Ticoçic.

LEs quatre deputez s'assemblerent en cōseil avec les seigneurs de Tezcucuo & de Tacuba, où presidoit Tlacaellec, & procederent à l'election d'un Roy, en laquelle Tlacaellec fut esleu par toutes les voix, comme meritant mieux ceste charge que nul autre. Il la refusa pourtāt, leur persuadant par raisons pertinentes, qu'ils en deuoient eslire vn autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'un autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puis que sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que sil l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à vn autre la puissance & l'autorité qu'ils peuuent seulemēt retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne le-

HISTOIRE NATURELLE

çon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'un estoit peu de chose de commander à tout vn monde, & fit cruellemēt perdre la vie à ses plus chers & plus fidelles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que sil estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la foif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'une trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, cōme vn tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neantmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion de pouuoir d'auantage aider à sa Republique, estant subiect qu'estant souuerain Seigneur. Et tout ainsi qu'en vne comedie, celui-là merite plus de gloire, qui represente le personnage qui importe le plus, encor qu'il soit d'un pasteur ou d'un payfan, & laisse celui du Roy & du Capitaine à celui qui le sçait faire. Ainsi en bonne Philosophie, les hommes doiuent auoir esgard sur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & estat qu'ils entendent le mieux. Mais ceste philosophie est la plus esloignée de ce qui se pratique auiourd'huy. Cependant venons à nostre discours, & disons qu'en recompense de sa modestie: & pour le respect que luy por-

toient les Eslecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il dist celuy qui luy sembloit propre, & il dōna sa voix à vn fils du Roy deffunct, qui pour lors estoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, surquoy ils repliquerent que ses espaulles estoient bien foibles pour vn si grand fardeau. Tlacaellec respondit que les siennes estoient là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux deffuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur resolution, & fut esleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accoustumées. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne esmeraude, qui est la cause pourquoy aux liures Mexiquains, ce Roy est denotté par la narine percée. Il fut fort differēt de son pere & predecesseur, ayant esté remarqué pour hōme coïiard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour son Couronnement en vne prouince qui s'estoit rebellée, où il perdit beaucoup plus des siés, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur Couronnement, & ainsi il fut couronné avec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contés d'auoir vn Roy si peu guerrier, traiterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bié que les enfans ne suivirēt pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grāde a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté &

HISTOIRE NATURELLE
pusillanimité de ceux qui leur succèdent au cō-
mandement, & non pas au merite. Mais ceste
perte fut bien restaurée, par vn frere du deffū,
qui estoit aussi fils du grand Moteçuma, appellé
Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de
Tlacaellec, où il rencontra mieux qu'au pre-
cedent.

CHAPITRE XVIII.

*De la mort de Tlacaellec, & des actes
d'Axayaca septiesme Roy
des Mexiquains.*

EN ce temps Tlacaellec estoit desia
fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'ō
le portoit en vne chaire, sur les es-
paulles, pour se trouuer au conseil, &
aux affaires qui se presentoient. En fin il tomba
malade, où le nouveau Roy, qui n'estoit pas en-
cor couronné, le visitoit souuent, & respandoit
beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit
qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la
patrie. Tlacaellec luy recommanda affectueu-
sement ses enfans, principalement l'aisné, qui
s'estoit montré valeureux aux guerres passées,
le Roy luy promit de l'auoir pour recomman-
dé, & pour consoler d'auantage le vieillard, il
luy donna en sa presence la charge & les ensei-
gnes de son Capitaine general, avec toutes les
preeminences de son pere, dequoy le vieillard
demeura tellement content, que sur ce cōten-
tement il acheua ses iours. Que s'ils ne fussent

passer de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bien heureux, attendu que d'une si petite, & si pauvre Cité, en laquelle il nasquit, il fit & establit par sa valeur, & magnanimité vn si grand, si riche, & si puissant royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques, comme au fondateur de cet Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoing pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armée avec grande diligence en la prouince de Tequantepec distante de Mexique de deux cents lieues, & là il donna la bataille à vn puissant exercite, & nombre infiny d'hommes, qui s'estoient assemblez, tant de ceste prouince, comme des circonuoisines pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduāça, pour se messer au cōbat, fut le mesme Roy desfiant ses ennemis, desquels il faignit fuir, lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer, en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez sous de la paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterent au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerēt fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuant leur victoire ils raserent leur Cité, & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circōuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester au-

HISTOIRE NATURELLE

unement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port auourd'huy fort cogneuen la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique avec de grandes despouilles, & richesses, où il fut honorablement couronné avec de somptueux, & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs, & autres choses, où plusieurs vindrent voir son couronnement. Les Roys de Mexique recepuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceste preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinſes, où il obtint de grandes victoires, estant toujours le premier, qui conduisoit son armée, & assailloit ses ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine, & non content de subiuguer les estrangiers, il reprima, & mist le frein aux siens, qui s'estoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant cōme quelques seditieux s'estoient separez de la republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité, proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit, où est auourd'huy saint Iacques. Ceux la s'estans reuoltez tindrent vn party à part & s'accreurēt, & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais reconnoistre les Seigneurs de Mexique ny leur prester obeissance. Le Roy Axayaca les enuoya dōc requerir qu'ils ne fussent diuisez, mais que puis qu'ils estoient d'vn mesme sang, & vn peuple, qu'ils se ioignissent & recongneussent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco, fit vne responce pleine de grand mes-

pris & orgueil, deffiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent assembla ses hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allassent se cacher dans les herbiers du lac, afin d'estre mieux couuerts. Oū pour se mocquer d'auantage des Mexiquains, il leur commanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, comme des grenouilles, & autres semblables, pensans par ce moyen surprendre les Mexiquains, lors qu'ils passeroient par les chemins & chaussées du lac. Ayant entendu le deffi & la ruze de son contraire, il partit son armée, donnant vne partie à son general fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre, & de charger sur ceste embuscade du lac, luy d'autre costé, avec le reste de ses gens par vn chemin qui n'estoit point hanté, s'alla camper deuant Tatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit deffié, afin qu'il accomplist sa parole, & cōme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, s'aduancerent, ils commanderent chacun aux siens, qu'ils ne se remuassent iusques apres auoir veu lequel des deux seroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout aussi tost ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureusement, oū ayans longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fust contraint tourner les espaulles, d'autant que celuy de Mexique le chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirent courage, & tournerent aussi le dos: mais les Mexiquains les suyuant de prés les chargerent

HISTOIRE NATURELLE

furieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. car se pensant sauuer, il se retira au haut du Temple où Axayaca le suyuit de près, qui l'attaingnit & le saisit d'une grande force, puis le ietta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la Cité. Cependant que cela se passoit à Tlatelulco, le general Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretendu deffaire par ruze, & par trôperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demander misericorde, le general leur dist qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criassent comme les grenouilles, & les corbeaux, & chascun selon les figures qu'ils auoient prinſes, d'autant qu'ils n'auoient point de cõposition qu'ẽ ce faisant. ce qu'il fist pour les affronter, & mocquer de leur ruze. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellement qu'ils châterent, & crierẽt avec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies sauues, combien que ils fussent fort despitez du passetemps que leurs ennemis prenoyent d'eux. Ils dirent que iusques aujour d'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portent impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste risée, & incontinct apres s'en retournerent en Mexique, en grande resiouissance. Ce Roy fut estimé pour vn

des meilleurs qui ayent commandé en Mexique. Il regna onze ans, & luy succeda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

CHAPITRE XIX.

*Des faicts & actes d'Autzol 8. Roy
de Mexique.*

LNtre les quatre esleeteurs de Mexique, qui comme il a esté dit, auoyent le droit d'eslire au Royaume celuy qu'ils vouloyent, il y en auoit vn douié de plusieurs perfections, nommé Autzol. Cestuy fut esleu des autres, & fut ceste eslection fort agreable à tout le peuple, car outre ce qu'il estoit fort vaillant, tous l'estimoyent courtois, & officieux enuers vn chacun, qui est vne des principales conditions requises à ceux qui gouernent, pour se faire aimer & obeir. Or pour celebrer la feste de son couronnement, il l'aduisa de faire le voyage, & aller chastier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlán, prouince fort riche & abondante, qui est auourd'huy la principale de la neufue Espagne. Ceux-là auoyent vollé les officiers & maistres d'hostel qui apportoyent le tribut à Mexique, & avec cela festoyent rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceste nation, pource qu'ils festoyent mis en vn lieu, où vn grand bras de mer empeschoit le passage aux Mexiquains. Pour lequel trauerfer Autzol fit avec vn estrange trauail & industrie fonder en

HISTOIRE NATURELLE

l'eauë, cōme vne islette de fascines, de terre, & autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis sen retourna à Mexique en triomphe, & avec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieües de Mexique. Il ne fut pas moins liberal, que vaillant, car lors que les tributs arriuoyent, (lesquels comme il a esté dit, venoyent avec vn grand appareil, & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoyent necessité. Il donnoit aux pauvres des estoifes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoyent de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats, & seruiteurs de sa maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbatre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouveau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la Cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont se seruoient ceux de Guyocan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux forcier, &

luy ayant proposé son intention, le forcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pour ce que ceste affaire estoit de grande difficulté, & qu'il entendist, que s'il tiroit ce ruisseau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoyent que pour euitier l'effect de son dessein, parquoy en estat irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le forcier, lequel ayât entendu pour quelle occasion venoyent les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'un aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouventez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, auxquels il se presenta en figure d'un tigre tres-furieux, & ne luy oserent non plus toucher. Les troisiemes y furent, & le trouuerent en forme d'un serpent horrible, dont ils eurent grand' frayeur. Le Roy esmeu d'auantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoyent le forcier lié, il feroit raser leur cité: pour crainte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eaüe peut couler à Mexique, par le moyen duquel il fit venir vn gros cours d'eaüe au lac, lequel ils conduirent avec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloient en-

HISTOIRE NATURELLE

çensans le long du riuage ; les autres sacrifians des cailles, du sang desquelles ils oignoient les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoient l'eaüe de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'un habit de la façon qu'ils attribuoient à la Deesse de l'eaüe, & tous la saluoient, luy disans qu'elle fust la bié venue. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacrée Bibliotheque, ou librairie Vaticane, ou vn pere de nostre compagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres hystoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Saincteté, qui se plaisoit infiniment d'entendre ce liure lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finablement l'eaüe fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu sen fallust que elle ne noyast la cité, comme l'autre auoit predit, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'industrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & issue, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez d'un ouurage exquis, estans au parauant de meschans edifices. Par ainsi il laissa la cité enuironnée d'eaüe, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui sacheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

CHAPITRE XX.

*De l'election du grand Moteçuma dernier
Roy de Mexique.*

AV temps que les Espagnols entre-
rent en la neufue Espagne, qui fut
en l'an du Seigneur mil cinq cens
dixhuiet, Moteçuma second de ce
nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy der-
nier, car iacoit que ceux de Mexique, apres sa
mort en esleurent vn autre, voire du viuant
mesme de Moteçuma, qu'ils declarerent enne-
my de la patrie, comme l'on verra cy apres.
Mais celuy qui luy succeda, & celuy qui vint
captif entre les mains du Marquis de Vallé,
n'eurent que le nom & tiltre de Roys, d'autant
que le Royaume estoit ia presque tout rendu
aux Espagnols. Tellement qu'avec raison nous
contons Moteçuma, pour le dernier Roy, &
comme tel il vint au periode de la puissance &
grandeur des Mexiquains, ce qui est admirable
pour estre arriué entre barbares. A ceste cause,
& que celle là estoit la saison, que Dieu auoit
choisie, pour enuoyer la cognoissance de son
Euangile, & regne de Iesus Christ, en ceste cō-
tree, ie raconteray plus distinctement les actes
de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il
fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, &
fort posé, & parloit peu, tellement que quand
il opinoit au priué conseil, où il assistoit, ses
propos & discours faisoyent admirer vn cha-
cun, si bien que deslors il estoit craint, & res-

pecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinée au temple de Vitzilipuztli, où ils disoyent que leur idole parloit avec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux, & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres-noble, & de grand courage, son eslection fut briefue, & facile, comme d'une personne sur laquelle tous auoyent les yeux fichez, pour estre digne d'une telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple, en ceste Chapelle, fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si ardue, & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust comme ie croy, par hypocrisie, & pour môstrer qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant avec toute la resiouissance qui leur fut possible. Il marchoit avec vne telle grauité, qu'ils disoyent tous, que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que seigneur courroucé. Les Eslecteurs luy firent vne grâde reuerence, luy faisans entendre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le foyer des Dieux, pour ençenser, où il leur offrit sacrifices en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des iambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres-riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander, empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les orai-

oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoyent accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescuco, laquelle ayant esté conferuee, pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye, ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: La concordance & vnité des voix sur ton eslection, donne assez à entendre (tres-noble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit recevoir, tant pour auoir merite, & esté digne que tu luy commandasses que pour la reconnaissance si generale que tous demonstrent, à cause d'icelle. En quoy à la verité ils ont bien de la raison: car des l'Empire de Mexique se va tellement dilatant, que pour gouverner vn monde, comme il est, & porter vne charge si pesante, il n'est pas de besoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins reposé & de moindre prudence, que de la tienne. Je voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant, aime ceste Cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auant que de regner auoit penetré les neuf voies du Ciel, ne doine aussi bien obtenir auourd'huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement, si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage, que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point auourd'huy és choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse deffaillir l'aide & le secours, à la veufue &

HISTOIRE NATURELLE

à l'orphelin ? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit paruenü au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses créées, s'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerveiller ceux qui te contemplent ? Resiouy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donné vn Prince, qui te sera vne coulonne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & par sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lietz occupé en vices, & en passetemps : au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disné, ayant l'esprit suspendu en l'imagination de ton bien. Dy moy donc, Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouisses, & te recrees à present, d'auoir trouué vn tel Roy ? Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puis que le Seigneur des choses créées, s'a donné ceste charge, il te donnera aussi la prouesse & la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celui qui au temps passé a usé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te demiera point ses plus grands dons, puis qu'il s'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisses tu iouyr plusieurs années. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aïse & le contentement

a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist brefuement : *Je serois trop au euglé, bon Roy de Texcuco. si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'aués dites, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prestier, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous aués esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne scay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses créées, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le supplient pour moy.* Ces paroles dites il recommença de rechef à pleurer.

CHAPITRE XXI.

Comment Motecuma ordonna le seruice de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.



Eluy là qui en son eslection fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyant Roy commença incontinent à descouuir les hautes pensées. Le premier fut qu'il commanda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruist en sa maison, ny eust office Royal, ainsi que ses predecesseurs en auoyent vsé iusques alors, lesquels il blasma de sestre seruis de gens de basse condition; & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personnages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassent les offices

HISTOIRE NATURELLE

de sa cour & de sa maison. A quoy foppofa vn
 vieillard de grande autorité, qui auoit esté
 son precepteur, luy difant qu'il regardaft bien
 à ce qu'il faisoit, & qu'il fe mettoit en danger
 d'un grand inconuenient, d'autant que c'estoit
 separer de foy & esloigner tout le vulgaire, &
 gent populaire, tellement qu'ils ne l'oferoyent
 regarder en la face, se voyans ainfi reiettez de
 luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit
 faire, & qu'il ne permettroit pas que les Ple-
 beiens allaffent ainfi meslez parmy les nobles,
 comme ils auoient fait iusques alors, difant que
 le seruice qu'ils faisoient estoit selon leur con-
 dition, qui cauoit que les Roys ne gagnoyent
 aucune réputation, & ainfi demeura ferme en
 sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux
 de son cōseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens
 des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant
 en sa maison, qu'en sa Cour, & qu'ils en pour-
 ueussent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres
 il alla en personne à l'étreprise necessaire pour
 son couronnement. En ce temps s'estoit reuolté
 contre la couronne vne prouince fort esloi-
 gnée, vers la mer Oceane du Nort, où il mena
 avec luy la fleur de ses hommes, fort lestes &
 bien accommodez. Il y fit la guerre, avec vne
 telle valeur & dextérité; qu'en fin il subiuga
 toute la prouince, & chastia rigoureuſemēt les
 rebelles, retournant avec vn grand nombre de
 captifs pour les sacrifices, & beaucoup d'autres
 despoilles. Toutes les Citez luy firent de so-
 lemnelles receptions à son retour, & les sei-
 gneurs d'icelles luy donnerent l'eau à lauer,

luy faisans offices de seruiteurs, chose non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoyent. L'on fit en Mexique les feſtes de ſon couronnement avec vn tel appareil de dances, comedies, entremets, luminaires, & inuentiōs, par pluſieurs & diuers iours: Et y arriua vnē ſi grande richeſſe de tributs apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſmes y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté deſcouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroyent de nuit en ces feſtes, comme le Roy, faisans leurs ieux & maſcarades. Et pour ce que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapeaca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combattirent touſiours valeureuſement contr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firent auſſi ceux de Tapeaca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Eſpagnols eurent eſté challez de Mexique, pretendit fonder la premiere Cité d'Eſpagnols, qu'il appella ſi biē m'en ſouuiēt, Segura de la Frontiere, mais

HISTOIRE NATURELLE

ceste peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconquêté Mexique, tous les Espagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont tousiours esté ennemis des Mexiquains, encor que Moteçuma dist à Cortes, qu'il ne les auoit pas subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

CHAPITRE XXII.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.



LE Roy sadonna à se faire respecter, voire quasi adorér cōme Dieu. Nul plebeien ne le pouuoit regarder en face, que sil le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit tousiours porté sur les espaulles de quelques seigneurs, & s'il descendoit, ils luy mettoient de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les seigneurs de sa compagnie, alloient comme dās vn parc ou circuit qui estoit fait tout à propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mágeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & dōnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairement riches & magnifiques. Il estoit extremement diligent à faire obseruer les loix, & quā il retournoit victorieux

de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbattre, puis se desguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception: que s'il y auoit quelque excez ou quelque deffaut, il en faisoit la punition rigoureusement. Et à fin de cognoistre mesme comment les ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquant à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoient incontinent punis de mort sans remissio, & les faisoit mourir sans auoir esgard qu'ils fussent seigneurs ou les parens, voire de ses propres freres. Il conuerloit & se familiarisoit peu avec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour pèser au gouvernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire d'auantage: seulement i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures & histoires des Indiens racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mention, pour n'auoir suffisammēt entendu les secrets de ceste contrée, qui sont choses fort dignes d'estre cogneües, comme l'on verra cy apres.

HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE XXIII.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrēt en Mexique auant que leur Empire prinist fin.

Deut. 18.

Hieros. 10.

Lib. 9. de demonst. Euāg. demonst. 1.

2. Machab. 5

1. Mach. 1.

OMBIEN que l'escriture Saincte nous deffende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines, & que S. Hierolme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel comme font les Gentils: Neantmoins la mesme Escriture enseigne, que les signes mōstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuent ils ont accoustumē de preceder quelques changements vniuersels, & les chastiments que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort bien Eusebe de Cesarée, d'autant que le mesme seigneur du Ciel & de la terre enuoye de tels prodiges & nouueutez au Ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, à fin qu'en partie cela serue d'aduertissement aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiment, par la peur & l'espouuementement qu'ils apportent. Il est escrit au second liure des Machabées, qu'au parauant ce grand changement & persécution du peuple d'Israel, qui fut causée par la tyrannie d'Antiochus, surnommé Epiphanes, lequel les saintes lettres appellent racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem de grands escadrons de Cheualiers en l'air, lesquels avec des armes dorées, leurs lances & escus, & sur des

cheuaux furieux, ayants leurs espées tirées se frapportoient & offensoient, escarmouchans les vns cōtre les autres, & disent que ceux de Hierusalem voyans cela, suppyoient Dieu qu'il appaisast son ire, & que ces prodiges tournassent en bien. Il est escrit mesme au liure de Sa-
Sap. 17.
pience, que quand Dieu voulut tirer son peuple d'Egypte & chastier les Egyptiés, quelques visions terribles & espouventables s'apparurent à eux, cōme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Iosephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte plusieurs & grands prodiges qui precederēt la destruction de Hierusalem, & la derniere captiuité de son malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuste occasion, duquel Iosephe de Cesarée & les autres racontent les mesmes passages, *Euseb. lib. 1.*
de Eccl. hist.
sans ses prognostics. Les Historiens sont pleins de semblables obseruations aux grands changemens d'Estats ou Republiques, comme Paul Orose qui en raconte plusieurs, & sans doute ceste obseruation n'est pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce soit vanité, voire superstitiō defendue par la loy de nostre Dieu, de croire legerement à ces prognostics & signes, toutesfois es choses fort grandes, comme es changemens de nations, Royaumes & loix fort notables: ce n'est pas chose vaine, mais bien plustost certaine & bien assuree de croire que la Sagesse du Tres-haut ordonne & vueille permettre ces choses, qui donnent quelque nouvelle & presage de ce qui doit arriuer, pour seruir, comme j'ay dit, d'aduertissement aux vns, & de

HISTOIRE NATURELLE

chastement aux autres, & à tous de tesmoignage que le Roy des Cieux a soucy des affaires des hommes, lequel tout ainsi qu'il a ordonné de tres-grands & espouvétables presages, pour le plus grand changement du monde, qui sera le iour du iugement, ainsi luy plaist-il de donner de merueilleux presages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui sont toutesfois remarquables, lesquels il dispose selon la loy de son eternelle Sagesse. L'on doit aussi entendre, que combien que le diable soit pere de mensonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien souuent confesser la verité contre sa volonté, laquelle il a declarée plusieurs fois de pure crainte, cōme il fit au desert par la bouche des demoniaques, criās que I E S V S estoit le S A V V E U R, qui estoit venu pour le destruire: Comme il fit par la Pythonisse, qui disoit que Paul preschoit le vray Dieu. Cōme quand il s'apparut & tourmenta la femme de Pilate, laquelle il fit interceder pour I E S V S, homme iuste. Et comme plusieurs autres histoires, outre les sacrées, rapportent diuers tesmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chrestienne, dequoy Lactance, Prospere, & autres font mention. Que l'on lise Eusebe aux liures de la preparatiō Evangelique, & ceux de sa Demonstration, où il est traitté amplement de ceste matiere. I'ay dit cecy tout à propos, à fin qu'aucun ne méprise ce que racontent les Histoires & Annales des Indiens touchant les presages & prodiges estranges qu'ils eurent de la prochaine fin &

*Matth. 1.
Luc. 4.*

Act. 16.

ruyne de leur royaume, & du royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adiouste foy, tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encor toute fresche, que pource que c'est vne chose fort vray-semblable, que le diable se lamentast d'vri si grand changement, & que Dieu par vn mesme moyen commençast à chastier des idolatres si cruels & abominables. C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs années en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantasies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu: le seigneur Tout-puissant commença de le chastier & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit luy annonçassent les tristes nouvelles de la perdition de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoiét iamais esté veuz, dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Cholola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posséder ses Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui estoit grand Magicien & auoit accord avec le diable, vint vn jour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'asseura que ses Dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy & pour tout son Royaume. Plusieurs forciers & enchanteurs luy en alloiét dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy

annonça fort particulièrement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il estoit avec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de telles nouvelles faisoit prèdre tous ces forciers: mais incontinent ils disparessoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuant tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyés. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissements, il voulut appaiser l'ire de ses Dieux, & pour ceste cause il sefforça de faire apporter vne grande pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener avec des engins & instruments, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que sy estans obstinez ils y eussent rompu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trouuassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses créées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu, & dirent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay- ie pas dit, que ce n'est point la volonté du seigneur des choses créées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace, assez facilement, puis apres ils n'y peu-

rent que faire iufques à ce que par beaucoup de prieres, elle se laiffa porter iufques à l'entrée de la Cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchant, ne la peurent retrouver. mais fut trouuee depuis au mefme lieu d'où ils l'auoient tirée, dequoy ils demurerent tous confus, & espouuentez. En ce mefme tēps apparut au Ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luyfante en façon de pyramide, laquelle commençoit à apparouïre à la minuit, & alloit tousiours mōtant, iufques au matin au leuer du Soleil qu'elle demeuroit au Midy, où elle difparouïffoit. Elle se montra de ceste façon chafque nuit par l'efpace d'vn an entier, & toutes les fois qu'elle apparouïffoit le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accouftumé, croyans que c'estoit vn prefage de grand malheur. Il aduint mefme que le fen se print au Tēple fans qu'il y eust aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fust tombé aucun eclair ny tonnerre. Surquoy les gardes s'estans efcriées il y accourut grand nombre de peuple avec de l'eau, mais rien n'y peut remedier, tellement qu'il fut du tout consommé, & difent qu'il sembloit que le feu sortift des mefmes pieces de bois, & qu'il s'enflamboit d'auantage par l'eau que l'on y iettoit. L'on vid sortir vne Comete en plain iour, qui couroit du Ponent vers l'Orient, iettant grande quantité d'estincelles, & difent que fa figure estoit comme d'une queue fort longue, ayant au commencement trois testes. Le grand lac qui estoit entre Mexique, & Tezcucoc, sans qu'il y eust aucun vent, &

HISTOIRE NATURELLE

sans tremblement de terre ou aucune autre cau-
 se apparente, commença soudainemēt à bouil-
 lir, & créurent tellement ces bouillons, que
 tous les edifices, qui estoient proches d'icelle,
 tomberent par terre. Ils disent que l'on ouit en
 ce temps plusieurs voix comme d'une femme
 angoillé, qui disoit quelques fois, *ô mes enfans iâ
 est venu le temps de vostre destruction; & d'autres fois di-
 soit, ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne
 vous acheuiez de perdre du tout?* Il apparut mesme
 diuers monstres avec deux testes, qui estâs por-
 tez deuât le Roy disparoissoiēt aussi tost. Tous
 ces monstres furent surpassez par deux autres
 fort estranges, dont l'un fut, que les pescheurs
 du lac prindrent vn oiseau grand comme vne
 grue, & de la couleur mesme, mais d'une estran-
 ge façon, & non iamais veue. Ils le porterent à
 Moteçuma, qui pour lors estoit au Palais qu'ils
 appelloient de pleur, & de deuil, lequel estoit
 tout tendu de noir: d'autant que comme il auoit
 plusieurs Palais, pour la recreation, il en auoit
 aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il
 estoit alors assez chargé & tourmenté, à cause
 des menaces que ses dieux luy faisoient, par de
 si tristes aduertissements. Les pescheurs arriue-
 rent sur le point de midy, & mirent deuant luy
 cet oiseau, qui auoit au fest de la teste vne cho-
 se comme luyfante, & transparente, en façon de
 miroir, ou Moteçuma veid les Cieux, & les e-
 stoilles, dequoy il demoura tout estonné, puis
 tournant les yeux au Ciel, & ne voyant point
 d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir,
 où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre de-

uers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grand nombre, lesquels ayants veu toutes ces choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & deconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'un laboureur qui auoit le renom d'homme de bien, le vint trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le prinist en ses griffes, & sans le blesser, le porta en vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçant cet Aigle ces parolles. *Tres puissant seigneur, j'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit, cognois tu cet homme, que tu vois là estendu en terre, & regardant en icelle veid vn homme endormy & fort vaincu du sommeil avec les enseignes royales, des fleurs en la main, & vn baston de senteurs & parfum ardent, comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le laboureur regardant recogneut que c'estoit le grand Roy Moteçuma: parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma. La voix recommença à dire, tu dis vray, regarde quel il est, & comme tu le vois endormy & assoupy, sans auoir soing des grands maux, & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nombre des offenses qu'il a fai-*

HISTOIRE NATURELLE

tes à Dieu, & qu'il recoyue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & ne ar moins tu vois comme il a si peu de soucy de cela, & qu'il est si aueuglé en ses miseres, qu'il n'a desja plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardent en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas. Le pauvre laboureur n'osa approcher, ny faire ce que l'on luy disoit, pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recōmença à dire, *N'ayes point de crainte, car ie suis sans comparaisō plus que ce Roy, ie le puis destruire, & le deffendre: parquoy fais ce que ie te commande.* Sur ce cōmandement le payfan prēd ce baston d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne se mouua, ny monstra aucun sentiment. Cela fait la voix luy dist que puis qu'il voyoit, combien ce Roy estoit endormy, qu'il l'allast resueiller, & luy racontast ce qu'il auoit veu. Alors l'Aigle par le mēsmē commandemēt reprit l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit là pour l'en aduertir. Ils disent qu'alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit bruslé; ce qu'il n'auoit iusques alors senty, dequoy il demeura extrêmement triste & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustique raconta luy estoit arriué, en imaginaire vision, & n'est pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'un bon Ange, ou permist par le moyen du mauuais, qu'on donnast cest aduertissement au rustique, pour le chastement du Roy, quoy qu'insidelle: veu que

nous

nous lifons en la diuine Efcriture, que des hommes infidelles & pecheurs, ont eu de semblables apparitions, & reuelations, commé Nabuchonofor, Balaam & la Pythoniffe de Saul. Et quand quelque chofe de ces apparitions ne feroit arriué fi expreflement, à tout le moins il eft certain que Moteçuma eut beaucoup de grandes triftelles & fâcheries, pour plufieurs & diuerfes reuelations qu'il eut, que fon Royaume & fa loy fe deuoyent bien toft acheuer.

Daniel 2.

Num. 22.

3. Reg. 28.

CHAPITRE XXIII.

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'arriuee des Efpagnols en fa terre, & de l'Ambaffade qu'il leur enuoya.

AV quatorzième an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dixfept, apparurent en la mer du Nort. des nauires, & des hommes descendans, dequoy les fubiets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans fenquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoes, portans plufieurs rafraifchiffemens de viandes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Efpagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payement de leurs viandes, & estoffes qui leur furent agreables, ils leur donnerent des chaînes de pierres faufes, rouges, azurees, vertes, & iaunes, que les Indiens croyoient estre

HISTOIRE NATURELLE

pierres precieuses. Et les Espagnols s'informas qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur dōnerent congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroyent & le visiteroyent. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique avec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoyent veu depeinte en des draps qu'ils auoyent, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoyent données. Le Roy Moteçuma demeurera par ce message fort pensif, & leur comanda qu'ils ne le diuulgassent, & ne le dissent à personne. Le iour ensuyuant, il assembla son Conseil, & leur ayant monstré les draps, & les chaines, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer, que les habitans y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils veissent, ils en aduisassent incontinent le Roy. L'annee ensuyuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dixhuiët, ils veirent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis del Vallé, Dom Fernande Cortes, avec ses compagnons, nouvelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & consultât avec les siens, ils dirent tous que sans faute leur ancien & grand seigneur Quetzalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Oriët, où il s'é estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'un grand Prince les auoit au temps passé laissez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fon-

dement de laquelle opinion sera dit en vn autre lieu. C'est pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambassadeurs, avec des presens riches, pour le congratuler de sa venue, leur disans qu'ils scauoient bien que leur grand seigneur Quetzalcoalt venoit là, & que son seruiteur Moteçuma l'enuoyoit visiter, se tenant pour son seruiteur. Les Espagnols entendirent ce message par le moyen de Marina Indienne qu'ils menoyent avec eux, & scauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes, trouuant que c'estoit vne bonne occasion pour leur entrée, commanda que l'on luy ornast fort bien sa chambre, & estant assis avec grande autorité, & ornement, fit entrer les ambassadeurs, lesquels n'obmirent rien de s'humilier, sinon de l'adorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambassade, disans que son seruiteur Moteçuma l'enuoyoit visiter, & qu'il tenoit le pays en son nom, comme son lieutenant, qu'il scauoit bien que c'estoit le Topilçin qui leur auoit esté promis, il y auoit plusieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainsi qu'ils luy apportoyent les habits qu'il auoit accoustumé de porter, quand il conuersoit avec eux, le supplians qu'il les receut pour agreables, en luy offrans plusieurs presens de grande valeur. Cortes respondit receuant les presens, & donnant à entendre, qu'il estoit celuy qu'ils disoyent, dequoy ils demeurèrent fort contens, & se voyans receus & traittez de luy amiablement, (car en cela, aussi bien qu'es autres choses, ce valeureux Capitaine a esté digne de loüange,) que si l'entre-

HISTOIRE NATURELLE

prinse eust passé outre , qui estoit de gagner par amitié ce peuple, il semble qu'il se estoit offert la meilleure occasion , que l'on pourroit imaginer, pour assubiettir ceste terre à l'Evangile par paix, & par amitié : mais les pechez de ces cruels homicides & esclaves de Satan, vouloient estre chastiez du Ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoyent pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugemés de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagées, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & auement des vns, fut la saluation des autres. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les Capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & cōbien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant, & riche, il leur semble que c'estoit chose cōuenable d'obtenir reputation d'hommes graues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fussent peu, ils seroyent craints, & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargerent toute l'artillerie des nauires, & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté ouye par les Indiens, ils demeurèrent aussi espouuentez que si le Ciel fust tombé sur eux. Apres les Espagnols se mirent à les deffier, afin qu'ils combattissent avec eux, & les Indiens ne sy ofans hazarder, ils les battirent, & mal traitterent, leur monstrans leurs espees, lances, pertuisanes, & autres armes, dont ils les espouuenterent beaucoup. Les pauvres Indiens furent pour cet effect si crain-

Rom. II.

tifs & espouventez qu'ils changerent d'opinion, disans que leur seigneur Topilçin ne venoit point en ceste troupe. Mais que c'estoyent quelques Dieux leurs ennemis qui venoyent là pour les destruire. Quand les Ambassadeurs retournerent en Mexique, Moteçuma estoit en la maison de l'audience, & auant qu'ils luy donnassent l'ambassade, le malheureux commanda de sacrifier en sa presence vn nombre d'hommes, puis avec le sang des sacrifiez arrouser les ambassadeurs, pensant par ceste ceremonie, (qu'ils auoyent accoustumé de faire en de solempnelles ambassades) auoir bonne responce. Mais ayant entendu le rapport & information de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplez: puis ayant eu conseil là dessus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empeschèr l'entree à ces estrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoyent accoustumé souuent de se seruir de ces moyès, d'autant qu'ils auoyent grande communication avec le Diable, par l'ayde duquel ils obtenoyent quelquesfois des effects estranges. Ils assemblerent donc tous les forciers, magiciens, & enchanteurs, & persuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur sembla estre propre, pour inuoquer les Diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & sçeyent, mais voyans que nulle chose

HISTOIRE NATURELLE

ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers leur Roy, luy difans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniuurations & enchantemens. Alors Moteçuma saduisa d'vne autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort content de leur venue, il enuoya commander à tous ses Royaumes qu'ils seruissent ces Dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grand tristesse & sursaut, & venoient souuent nouvelles que les Espagnols s'enqueroient souuēt où estoit le Roy, de la façon de viure, de sa maison & de ses moyens. Il estoit extrêmement fâché de cela, & luy cōseilloient les siens, & d'autres Negromanciens qu'il se cachast luy offrés à ceste fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encor que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laissans pour loger ces Dieux, comme ils disoient.

CHAPITRE XXV.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

IE ne pretens point traiter les faits & gestes des Espagnols qui conquererent la neufue Espagne, ny les aduantes esstranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur Capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'histoires &

relations, comme celles que le mesme Fernand Cortés escriuit à l'Empereur Charles V. bié qu'elles soient d'un stile rond & assez esloigné d'arrogance, lesquels donnent suffisante cognoissance de ce qui passa, enquoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais seulement pour accomplir mon intétion, il reste de dire ce que les Indiens racontent de cest affaire, ce qui n'a esté iusques auourd'huy redigé par escrit en nostre vulguaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du Capitaine, & qu'il venoit s'aduançant pour sa conqueste, qu'il s'estoit confederé & ioint avec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis, s'imagina de le tromper ou esprouuer en luy enuoyant vn homme principal, vestu & accommodé des mesmes ornemens & enseignes Royales, qui feignist estre Moteçuma, laquelle fiction ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya apres l'auoir doucement & prudemment repris de l'auoir ainsi voulu tromper, dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & forciers. Parquoy il assembla vn plus grand nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoient vers luy sans accomplir son commandement, il n'en reschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cest effect tous les officiers du diable s'en

HISTOIRE NATURELLE

allèrent au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au fest d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux Dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints avec huit tours d'vne corde de iône, il venoit comme hors de soy & comme vn homme insenlé & enyuré de rage & de furie. Arriué qu'il fut à l'escadron des Negromanciens & sorciers, il sarresta & leur dist en grand colere, *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'est-ce que Motucuma pretend faire par vostre moyen? Il s'est trop tard aduisé: car desia il est déterminé, que l'on luy oste son Royaume & son honneur, avec tout ce qu'il possède, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses Vassaux, n'ayant pas gouuerné comme seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyans ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuât luy, luy bastirent à l instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couvrirent de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faisant point d'estat de ces choses commença derechef à les tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy traistres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, à fin que vous entendiez ce qui doit aduenir d'elle.* Et dirent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflambée de viues flames. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, firent sçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardât pensif en terre, puis dist, que ferons-nous donc,

si les Dieux & nos amis no^o delaisent, & qu'au contraire ils aident & fauorisent nos ennemis? Je suis desia resolu, & nous deuons tous resoudre à ce point, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuons point fuir ny nous cacher, ny monstrier aucun signe de couardise. J'ay seulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour se deffendre, & disant cela se teut, pour ce qu'il commençoit à se transporter en extase. En fin le Marquis s'approchant de Mexique, Moteçuma s'aduifa de faire de necessité vertu, & sortit pour le receuoir cōme à trois ou quatre lieues de la Cité, allant d'vne graue majesté, porté sur les espaulles de quatre seigneurs, & estant couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entrerencontrerent, Moteçuma descendit, & tous deux se saluerent l'vn l'autre fort courtoisement: Dom Fernande Cortés luy dist qu'il ne se souciait de rien, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer son autorité. Moteçuma logea Cortés & ses cōpagnōs en son palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'en alla loger en d'autres maisons priuées qu'il auoit. Les soldards deschargerent ceste nuit-là l'artillerie par resioissance, dequoy les Indiens s'espouuenterent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne telle musique. Le iour ensuiuant Cortés fit assembler Moteçuma & les seigneurs de sa Cour en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour

HISTOIRE NATURELLE

faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, à fin de les appoin-ter ensemble, pour de là en auant ne se travailler & guerroyer les vns les autres, & que ce pendant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient tousiours là sans les endōmager, au cōtraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se seruant de ces interpretes & truchemets. Ce qu'entendu par le Roy & les autres seigneurs Mexiquains, ils furent extrêmement contens, & monstrerent grands signes d'amitié à Cortés & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire cōme ils l'auoient cōmencé ce iour là, ils eussent peu facilement ordonner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Christ sans grande effusion de sang. Mais les iugemēs de Dieu sont grands, & les pēchez des deux parties estoient en grand nombre, par ainsi n'ayans suiuy leur pointe l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy communiquant la lumiere de son saint Euangile, apres auoir fait iugement & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormément offensé la diuine reuerence. Tanty a que quelques occasions s'esmeurent, dōt plusieurs plaintes, griefs & soupçons, nasquirent d'un costé & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que

les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux : il luy sembla necessaire de l'asteur, en mettant la main sur le Roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouventable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la venue inopinée d'vn Pamphilo Naruaes en la *vera Cruz*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoing que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauvre Moteçuma entre les mains de ses compagnons, qui n'auoient pas la discretion, ny la moderation telle que luy, par ainsi l'affaire vint à telle dissension qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

CHAPITRE XXV.

*De la mort de Moteçuma, & sortie des
Espagnols de Mexique.*

LO R s que Cortez estoit absent de Mexique, celuy qui estoit demeuré son Lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chastiment aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la noblese en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut si excessif que tout le peuple se mutina, & d'vne furieuse rage prindrent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi ils les assiegerent au palais, les pressans de si pres que le dommage que les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestres, ne les pou

HISTOIRE NATURELLE

uoit distraire, ny faire retirer de leur entre-
 prinse, à quoy ils persisterét par plusieurs iours
 leur empeschâs les viures sans permettre qu'il
 y entraist ou sortist aucune creature. Ils se bat-
 toient avec des pierres, des dards à ietter, à leur
 façon, des especes de lances qui sont côme des
 fleches, ou il y a quatre ou six rasoirs tres-ai-
 gus, qui sont telles, que les histoires racontent,
 qu'en ces guerres vn Indien d'un coup de ces
 rasoirs emporta presque tout le col d'un che-
 ual, & comme ils combattoiet vn iour en ceste
 resolution & furie, les Espagnols pour les faire
 cesser, firent monter Moteçuma, avec vn autre
 des principaux seigneurs Mexiquains, au haut
 d'une platte forme de la maison, couuerts des
 rondelles de deux soldats qui estoient avec eux.
 Les Mexiquains voyans leur Seigneur Mote-
 çuma, s'arresterent & firent grãd silence. Alors
 Moteçuma leur fit dire, par ce Seigneur princi-
 pal, qu'ils s'appaisassent, & qu'ils ne fissent la
 guerre aux Espagnols, puis qu'ils voyoient, que
 luy estant prisonnier cela ne leur pouuoit prof-
 fiter. Ce qu'estant entendu par vn ieune hom-
 me appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient
 desia d'eslire pour leur Roy, dist à haute voix à
 Moteçuma, qu'il se retirast, comme vn villain,
 que puis qu'il auoit esté si couard, que de se lais-
 ser prendre, ils ne luy debuoiert plus obeyr,
 mais plustost luy donner le chastiment qu'il
 meritoit, l'appellant femme pour plus grande
 ignominie, & commença alors à enfonçer son
 arc, & à tirer contre luy, & le peuple recom-
 mença à ietter des pierres, & poursuure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'un coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique afferment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incontinét. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si presséz enuoyèrent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger, ou ils estoient, lequel ayant avec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruaes, & recueilly pour luy la plus grande partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se repositoient (car c'estoit leur vsagé en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par vne grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrèrent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrèrent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperâce de pouuoir plus se deffendre, le Capitaine Cortez delibera de sortir vne nuit sans bruit. Parquoy ayant fait des ponts de bois, pour passer deux grands courants d'eau fort dangereux, il sortit sur la minuit avec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant ià la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'une Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'en fuyoiēt, à laquelle voix s'assem-

HISTOIRE NATURELLE

bla, & accourut tout le peuple d'une terrible furie, tellement que passant le second pont, ils furent tellement chargez & pressez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & blesez en vn lieu, où est aujourdhuy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle aujourdhuy des martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux, qu'ils auoient ne peurent eschapper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furent prins par les Mexiquains, & cruellement sacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains treuerent le Roy Moteçuma mort, & blessé comme ils disent de coups de poignard, qui est leur opinion, que ceste nuit les Espagnols le tuerēt avec d'autres seigneurs. Le marquis en la relation, qu'il l'enuoya à l'Empereur, dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuit vn fils de Moteçuma, qu'il emmenoit avec d'autres seigneurs, disant que toute la richesse d'or, pierres, & d'argent, qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit Moteçuma finit miserablement, & paya au iuste iugemēt du Seigneur des Cieux ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil, & tyrannie. Car son corps estant venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de Roy, non pas d'homme commun, ains le ietterent par grand mespris & collere. Vn sien seruiteur ayant pitié du malheur de ce Roy, qui auoit esté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu. & mit ses cendres, où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant dōc

aux Espagnols qui eschapperent, ils furent grãdement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les luyirent obstinemẽt deux ou trois iours, sans les laisser reposer vn moment, & alloient si fatiguez à caule du peu de viures, que bien peu de grains de mays estoient departis entre eux, pour leur manger. Les relations des Espagnols, & des Indiens s'accordent, que nostre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeusement, la mere de misericorde, & royne des Cieux, Marie les deffendant en vne montaignette, où à trois lieües de Mexique est auourd'huy fõdee vne eglise, en memoire de cela avec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerent vers leurs anciens amis de Tlascalla, où ils se retirerent par leur ayde, & par la valeur, & ruze de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eatie, & par terre, avec l'inuention des brigantins qu'ils mirent dans le lac, & apres plusieurs combats & plus de soixante dãgereuses batailles, ils gagnerent du tout la Cité de Mexique le iour de saint Hippolyte treiziesme du mois d'Aoust mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexicquains ayant obstinement soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grande Canoe, où il s'enfuoit, lequel estant amené, avec quelques autres des principaux seigneurs deuant Fernande Cortez, le roytellet d'vne estrange magnanimité, saccant vne dague s'approcha de Cortez, & luy dist, *iusques auourd'huy i'ay fait ce que i'ay peu pour la deffense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire d'auantage que de se donner ceste*

HISTOIRE NATURELLE

daque, pour me tuer d'elle. Cortés luy respondit, qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endommager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal, & de la persecution, qu'ils auoient soufferte: qu'ils scauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on le gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres, qui estoient eschappez Plusieurs choses aduindrét en ceste conqeste de Mexique, estrâges & admirables, car ie ne tiens point pour mensonge ny pour addition, ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tant de difficultez, sans la faueur du Ciel, & de s'affubiectir au commencement ceste terre, avec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutes fois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, & le bié de tant de milliers d'ames, comme estoient ces nations, que le seigneur auoit predestinées, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les aueugles, & les prisonniers, & leur donner la lumie-re & liberté par son S. Euangile, & afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

CHAP.

CHAPITRE XXVII.

*De quelques miracles que Dieu a monstrez és
Indes en faueur de la foy, sans le merite
de ceux qui les firent.*



Aincte Croix de la Syerre est vne prouince fort grande, & fort esloignée, au Royaume du Peru; qui s'auoyfine avec diuerses nations d'in-

fideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis party, les peres de nostre compagnie, qui sont là pour cet effet ne leur ont enseigné. Toutes-fois ceste prouince de sainte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la prouince de Charcas craignant la iustice, qui pour ses delits le recherchoit, entra bien auant dans le pays, & fut recueilly gratieusement des barbares de ceste contrée, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grande necessité par faute d'eaüe, & que pour faire pleuuoir, ils faisoient beaucoup de ceremonies superstitieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eaüe, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant, qu'ils fissent là leur adoration,

HISTOIRE NATURELLE

& qu'ils demadassent de l'eauë, ce qu'ils firent. Chose merueilleuse, incontinent tomba de l'eauë si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la saincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle, pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement qu'ils rompirent leurs idoles & commencerent à porter les Croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent, & baptisassent. Pour ceste occasion la prouince a esté iusques aujourdhuy appelée, sainte Croix de la Syerre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces meruelles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques années fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy cõme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeça de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguy escript en la peregrination estrange, qui luy aduint en la Floride, avec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'une armée; où ils passerent dix ans avec les barbares chemins, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les barbares, les forceans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoient qu'ils leur osteroyent la vie, d'autre part ne sçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité;

se firent medecins euāgeliques, difans les oraisons de l'Eglise, & faisans le signe de la Croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades, pour le bruit, & renommée dequoy ils furent contraints, d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furēt innumerables, enquoy le Seigneur les aida miraculeusement, de sorte qu'ils estoient eux mesmes esmerueillez pour estre devie commune, voire l'vn d'eux vn negre; Lancero estoit vn soldat au Peru, duquel on ne sçait d'autres merites, que d'estre soldat, il disoit sur les playes certaines bonnes parolles, & faisant le signe de la Croix les guarissoit incontinent; d'où l'on disoit comme par proverbe. le psalme de Lancero. Estant examiné par ceux qui tiennent rang & ont autorité en l'Eglise, son office, & ses œuures furent approuuees. Quelques personnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire mesmes, qu'en la cité de Cusco, lors que les Espagnols y estoient assiegez & pressez de si pres, que sans l'aide du Ciel il leur estoit impossible d'en pouuoir eschapper, les Indiens iettoient du feu sur les toits des maisons, où s'estoient retirés les Espagnols, qui est l'endroit où est auourd'huy bastie la grand'Eglise: & bien que le toit fust de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y iettoient dessus estoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutes fois iamais aucune chose ne print en feu, ny ne fut bruslée. à cause qu'il y auoit vne Dame en haut qui estaignoit le feu incontinent, & cela fut visiblement apperceu des Indiens, qui

HISTOIRE NATURELLE

le refererent depuis en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain, par les relations de plusieurs, & par les histoires qui en sont escrites, qu'en diuerses batailles, que les Espagnols eurent, tant en la neufue Espagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air vn cheualier, monté sur vn cheual blanc, vne espée en la main, combattant pour les Espagnols, d'où est venue la grande veneration qu'ils portent aux Indes au glorieux Apostre saint Jacques. D'autresfois ils veirent en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu, en ces parties, d'incomparables faueurs, & benefices, que si l'on racontoit par le menu toutes les œures du Ciel comme elles sont aduenues, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & pourfuyuis des Mexiquains, ce que j'ay mis en auant afin de faire entendre, que nostre seigneur a eu soucy de fauoriser la foy, & religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritassent pas par leurs œures, de telles faueurs & benefices du Ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absolument toutes ces choses, des premiers conquerans des Indes, ainsi que quelques religieux, & hommes doctes ont fait, par vn bon zele sans doute, mais par trop affecté; car combien qu'en la plus part ils furent hommes auares, apres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer, entre les infi-

deles, qui iamais n'auoient offencé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaistié contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chastiment. Et ce qui est d'auantage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fussent pecheurs, voulut fauoriser leur cause & party, pour le bié des infideles mesmes, qui depuis se debuoiert conuertir au saint Euangile par ceste occasiõ; car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

CHAPITRE XXVIII.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree, à la Religion Chrestienne.



Emettray fin à ceste histoire des Indes, declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa, & prepara l'entrée de l'Euangile; en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de louer & reconoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & discours que i'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neuue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoient paruenues au sommet, & periode de leur puissance; veu que les Inguas possedoient au Peru depuis le Royaume de Chillé iusques plus outre que

HISTOIRE NATURELLE

Quitto, qui sont mil lieues de pays fuyui. Estans si abõdans en or & argët, somptueux seruices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estât craint, & adoré non pas comme homme, mais plustost comme Dieu: Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouveau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Occidentales, & vrayement apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant lors au monde, c'est à dire en Europe, qu'vn chef & seigneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut facilement cõmuniquer à tant de peuples & nations, ce qui est aussi arriué és Indes ou ayans donné la cognoissance de Christ aux chefs & monarques de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peule, voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco, alloient conquestans de nouvelles terres ils y alloient aussi introduisans leur lãgue, car iaçoit qu'il y eust comme il y a encor de present vne grande diuersité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtisane de Cusco courut & court encor auourd'huy plus de mil lieues, & celle de Mexi-

que, ne s'estendoit gueres moins, ce qui n'a pas esté de petite importáce, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce tēps que les predicateurs n'ont pas le don de plusieurs langues, comme ils auoient anciennement. Qui voudra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que j'ay dist, pour la grande difficulté que l'on a expérimentée, à reduire en Christ les Indiens, qui ne reconnoissoient point vn seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres endroits, ou par la predication l'on n'a pas fait vn tel effect, en cinquante ans, comme on a fait au Peru, & en la neuue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu cōseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marcháds lesquels avec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions avec nostre marchandise. Car cōme dit S. Augustin, la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattée, non seulement en la dextre, mais aussi en la senestre, qui est cōme il declare s'accroistre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi gran-

*August. l. .
de con. Euan.
C. 36.*

HISTOIRE NATURELLE

de prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions. Cela est tout cogneu au Peru, que la diuisiõ d'entre les deux freres Atahulpa, & Guafca, estant nouuellemēt decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom François Pizarre & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, & qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimēté en la neufue Espagne, que l'aide de ceux de la prouince de Tlascalla, à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au Marquis Fernande Cortés, & aux siens la victoire, & seigneurie de Mexique, & sans eux il leur eust esté impossible de la gagner, voire seulement de se maintenir au pays. Ceux là se trompent beaucoup qui estiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'auantage, que les Espagnols ont sur eux, de leurs personnes, cheuaux & armes offensiuës, & deffësiuës, ils pourront conquerir quelconque terre, & nation d'Indiens. Chille est encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui sont deux villes, sur lesquelles nos Espagnols n'ont pas sçeu gagner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre sans s'y espargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuses, & sçachãs que l'Espagnol tombe aussi bien qu'vn autre, d'vn coup de pierre, ou avec vne fleche,

ils se hafardent & entrent dans les piques, faifans leurs entreprinſes. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Eſpagne, que l'on mene contre les Chychimequos, qui ſont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez ſeulement de leurs arcs, & fleſches, toutesfois iuſques aujourdhuy ils n'ont peu eſtre vaincus, au contraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguans, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas eſté, menant avec ſoy ſi grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firent ils? avec quel profit retournerent ils? Ils en reuindrent certainement bien heureux de n'y auoir laiſſé la vie, y ayans perdu leur bagage & preſque tous leurs cheuaux. Qu'aucun neſtime pas, qu'en parlant des Indiens, l'on doibue entendre des hommes de rien, mais s'il le penſe qu'il vienne, & en face l'eſpreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui eſt principalement à Dieu, & à ſon admirable diſpoſition, car ſi Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru ſe fuſſent employez à reſiſter aux Eſpagnols, & leur empescher l'entrée, Cortés, & Pyzarre y euſſent peu profité, encor qu'ils fuſſent excelléts Capitaines, d'auoir mis ſeulement pied en terre. C'a eſté meſme vn grand ayde pour faire recepuoir aux Indiens la loy de Chriſt, que la grand ſubiection qu'ils auoient à leurs Rois, & ſeigneurs, & meſme la ſubiection, & ſeruitude qu'ils auoient au Dia-

ble, à ses tyrannies, & à son ioug si pezzant. Ce fut vne excellente disposition de la sapiéce diuine, laquelle tire du profit du mal pour vne bonne fin ; & reçoit son bien du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait esté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont esté plus subiets à leurs seigneurs, & qui ont esté chargez de plus grandes charges, tât de tributs & seruices, comme de coustumes, & vsages sanguinolents. Tout ce que possederent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, est aujourd'huy le plus cultiué de la Chrestienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Ecclesiastique. Les Indies estoient desia si lassez d'endurer le ioug tres-pesant, & insupportable des loix de Satan, des sacrifices & ceremonies, dont nous auons parlé cy-dessus, qu'ils consultoient entre eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils serussent. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor aujourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre Loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autant que le Diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobées de nostre loy euangelique, comme leur façon de cõmunion, & confession, leur adoration de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilemēt receuoir la verité à ceux

qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire avec ses propres armes, l'arreste avec son lacs, & les gorge, avec sa propre espée. Finablement nostre Dieu, (qui auoit créé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venue a voulu faire que les mesmes Diabes ennemis des hommes qu'ils tenoient faulusement pour dieux, donnassent tesmoignage cõtre leur volõté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racontez avec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de Satan, forciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le Diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responce, & apparitions visibles, qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé es lieux, où le signe de la Croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a cõfessé le nõ de Christ. Que s'il y a encor auiour d'huy quelque sié ministre maudit, qui participe encor de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout esloignés du nom & communiõ des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son saint nom, & à la verité, si l'on gouvernoit & regissoit ce peuple, tât temporelle-

HISTOIRE NATURELLE

ment que spirituellement, de la façon que porte la loy de Iesus Christ, avec vn ioug si doux, & vne charge si legere, & qu'on ne leur donast point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainsi qu'il est porté, & commandé, par les patentes du bon Empereur de bone memoire, & que avec cela ils prinssent la moitié du soucy, qu'ils emploient à faire profit de leurs paaures sueurs, & traauaux, pour leur ayder à leur salut, ce seroit la Chrestienté la plus paisible, & heureuse de tout le mōde. Mais noz pechez bien souuent sont occasion, que Dieu ne depart pas ses graces si abondamment qu'il feroit. Toutefois ie dy vne chose qui est vraie, & le tiens pour certain, que iacoit que la premiere entrée de l'Euangile, en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnée de sincerité, & de moiens Chrestiens desquels on se deuoit seruir, si est-ce que la bonté de Dieu, a tiré du bien de ce mal, & a fait que la subiection des Indiens, leur aye esté vn parfait remede, & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponent, & combien il y a eu entre eux peu de seureté, & de perseuerāce en la foy, & religion Chrestienne, és lieux, où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de disposer de foy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruit entre les Indiens assubiectis, & au contraire, va se diminuant, & menaçant ruine, és autres qui ont eu des commencemens plus

heureux : & encor que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidétales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siés, hommes saints & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de S. François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de S. Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de S. Augustin, avec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu saintement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des prestres fort saints, & dignes de memoire, desquels no^o oyõs des miracles remarquables & propres actes d'Apostres, voire en nostre temps en auons cognu, & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mõ intetiõ n'a esté plus outre que de traiter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusque au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ voulut leur cõmuniquer la lumiere de sa parole, ie ne passeray plus outre, laissant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le discours de l'Euan-gile aux Indes Occidentales, suppliant le Souuerain Seigneur de tous, & priât ses seruiteurs qu'ils suppliant humblement sa diuine maiesté qu'il plaise à sa bonté visiter souuent, & augmenter, par ses dons du Ciel, la nouvelle Chrestienté, que les derniers siecles ont plâtée aux bornes de la terre. Soit au Roy des siecles gloire, hõneur & empire, pour tousiours & à iamais. Amen.

FIN.



TABLE DES CHOSES PLUS
REMARQUABLES CONTENUES EN
cette histoire naturelle & morale
des Indes.

A

- A** Bondance d'eaux
sous la Zone
Torrïde. f. 57. a
- Aburditez de l'Isle Atlan-
tique de Platon. f. 46. a
- Abus des Espagnols au
Peru, prenās l'Esté pour
l'Hyuer. f. 55. b
- Acamapach premier Roy
de Mexique. 307. a
- Accord fait entre le Roy
de Mexique & son peu-
ple deuāt qu'entreprendre
vne guerre. f. 338.
a. b
- Adlaguagi espece de mo-
naltere de femmes. fol.
233. b. & 234
- Actes genereux de Fer-
nande Cortes. f. 366. a
- Action de graces solem-
nelles apres vne victoi-
re. f. 342. a
- Adoratiō des morts com-
mencee & augmentee. f.
218. b. & 219.
- Adulteres punis de mort.
f. 298. b
- Agilité des guenons & de
leurs traits presque in-
croiables. f. 200. a. b.
- l'Aigle sus vn Tanal, ar-
moiries de Mexique, &
pourquoy. 326. a. b
- l'Ail fort estimé des In-
diens. f. 165. a. b
- l'Air combien necessaire
à la vie de l'homme. fol.
71. b
- l'Air esmeu de mouue-
ment celeste suffit sous
la ligne Equinoctialle
pour conduire vn Na-
uire. f. 86. b. & 88. b
- Aleos petits chiens dont
les Indiens ont vn soin
incroiable. f. 191. b

T A B L E.

- Amaro Ingua excecuté par les Eipagnols dans Cufco. 306.b
- Ambre espece de gomme medicinalle, & odoriferante. f.182.a.b
- Amendes croiffans dans les Cocos. f.178.a.b
- Amendes de Chacapoyas tenuës pour le plus rare fruit qui soit au monde. f.178.b
- les Anciens n'ont peu faire vn voyage de propos deliberé, faute d'Esguille. f.37.a
- les Anciës ne nauigeoyët qu'avec rames. f.37.b
- Anciës docteurs plus studieux des sainctes lettres que des demonstrations de Philosophie. f.2.b
- Animaux venimeux conuertis par art du Diable, en bonne nourriture. 324.a
- Animaux parfaits ne peuvent estre engendrez comme les imparfaits selon l'ordre de nature. 40.b
- plusieurs especes d'Animaux se trouuent és Indes, dõt il n'y en a point en l'Europe. 195.a.b
- Annona fruit appellé par les Espagnols blac manger à cause de quelque ressemblance. 176.b
- l'An des Indiens diuifé en dixhuiët mois. 275.b
- l'An des Perusiés plus parfait & plus approchant du nostre que celuy des Mexiquains. 277.a.b
- Apopanaca c'estoit le superintendant des monasteres des femmes. 233.b.
- Apachitas sommets de môtaignes adorez. 216. & 217
- Arbre d'enorme grâdeur. 185.b
- l'Arc du ciel avec deux coleures estoyent les armës de l'Ingua Roy du Peru. 214.a
- Arcades aux bastimens incogneuës aux Indiës. 292.a.b
- l'Argent pourquoy apres l'or est prisé sur tous les autres metaux. 136.b
- l'Argent plus prisé en cer-

T A B L E.

- tains endroits que non
pas l'or. 136.b
- l'Argét plus commun or-
dinairement que l'or
136.b
- comment on affine l'Ar-
gent par le feu. 137.a.&
comment avec le vif ar-
gent. 137.b. 154.& 155
diuèrſes ſortes d'Argent.
147.a
- eſſay de l'Argét comment
ſe fait. 156.b
- Ariſtote nō refuté par La-
ctance touchant le lieu
de la terre. 15.b
- Armes des Mexiquains.
309.& 310
- Armee en l'air preſages
d'vne grande ruine. 356.
& 357.
- Art militaire fort honoré
des Maxiquains. 309.b
- Art de recognoiſtre les
eſtoilles inuenté par les
Pheniciens. 34.a
- chaſque Indien ſçauoit
tous les Arts neceſſaires
à la vie humaine, ſans
qu'il luy fuſt beſoin de
ſe ſeruir d'autruy. 296.b
- les Aſtres ſelon quelques
Docteurs de l'Egliſe ſe
meuent deux-meſmes.
1.b
- Auantage que les Chre-
ſtiens eurent aux Indes
pour y planter la foy.
247.a.b
- S. Auguſtin doute ſi le ciel
circuit la terre de tou-
tes parts. 2
- S. Auguſtin beaucoup plus
ſubtil que Lactāce. 15.b
- Auſteritez exercees par
les Mexiquains pour cō-
ſeruer leur pudicité.
238
- cupide Auarice d'vn cer-
tain Preſtre penſant ti-
rer de l'or d'vn Volcan.
123.a
- Axi eſpicerie d'Inde. 167.
& 168.
- l'Aymant trace comme vn
chemin en l'eau. 35.a
- l'Aymant cōmunique vne
vertu au fer de regarder
touſiours vers le Nord.
35.a
- l'vſage de la pierre d'Ay-
mant à nauiger n'eſt an-
cien. 36.a
- B
- B**Al ſolennel en Mexi-
que ou le Roy meſme
dançoit

T A B L E.

- dançoit. 313.b
 Balâce terrible où le Dia-
 ble faisoit confesser les
 Iapponnois. 255.a.b
 Balaine commét prise par
 les Indîés, & avec quel-
 le indutrie. 104.a.b
 comme ils la mangent.
 là mesme.
 Barques des Indiens, ap-
 pelles Canoes. 42.b
 Bataille sans espâdre sang,
 faite seulemêt pour ce-
 remonie à la reddition
 de Tescuco. 343.a
 Bausme de Palestine & ce-
 luy des Indes fort diffé-
 rens. 181. il sert de chref-
 me és Indes aux Sacre-
 mens de Baptême, Con-
 firmation & autres. 181.
 b. le blanc meilleur que
 le rouge. 182.a
 Belle occasion aux Espa-
 gnols d'assubiectir les
 Indiens par douceur si
 leurs pechez l'eussent
 permis. 262.a.b
 Besaar pierre qui se trou-
 ue en bestomac de quel-
 ques animaux, tressou-
 ueraine contre le poi-
 son. 205.b. d'où elle
 naist. 206.b. cōme elles
 s'appliquent & quelles
 sont les plus excellen-
 tes. 207.a. surquoy elles
 se forment. 207.b
 Bestail soigneusemêt con-
 serué par les Inguas.
 295.b
 Bestes sauvages adorees
 par les Indiens, & pour-
 quoy. 217.a
 Betum dict Coppey en
 Indien. 108.a
 Bissexte incognu aux In-
 diens. 278.a
 Bochas & Suches poissons
 signallez du lac de Titi-
 caca. 106.a
 Boncos religieux du Dia-
 ble és Indes. 235.a.b
 Bourrellet marque du
 Roy Ingua comme sont
 icy le sceptre & la cou-
 ronne. 241.b. & 289.b
 Boys rares & odoriferans
 qui naissent és Indes.
 185.a.b
 Brancars d'or massif. 124.a
 les Brises & vents d'abas
 sont deux noms gene-
 raux qui comprennent
 B b b

T A B L E.

- les vents d'un costé & d'autre. 84.a
- Bruine fort profitable aux Lanes du Peru. 117. a.b
- C
- C**Acao fruit fort estimé es Indes, & qui sert de monnoye. 171.b
- Cacau, pain fait d'une racine. 162.b
- Calabasses ou Citrouilles d'Inde, & de leur grandeur. 167.a.b
- Calcul des Indiens fort ingenieux & fort prompt. 286.a.b
- Camey second moys des Indiens. 262.b
- Canards en grande abondance au lac de Titicaca, & comme on les chasse. 106.a
- Cannes de sucre de grand reuenu. 189.a
- Canopus estoille qui se void au ciel du nouveau monde. 10.a
- Cap de Comorni autrefois appellé le Promontoire de Cori. 23.a
- les Carthaginois deffendirent de nauiger aux terres incogneues, & pourquoy. 23.a
- Cause des mondatons du Nil. 54.b
- Cause assuree de l'Hyuer & de l'Esté. 56.a
- Cause des tremblemés de terre. 124.b
- Caymans ou lesards, ressemblans aux Crocodiles dót Pline parle. 103.a
- Cendre ietee en abondance par les Volcans. 122.a.b
- Ceremonie Mexiquaine de se tirer du sang en diuers endroits. 343.b. & 342.b. & 352.b
- Ceremonies des Indies en la sepulture des morts. 221.b. & 222.
- Ceremonies qui se faisoient aux sacrifices des hommes. 243. 244
- Chachalmua premiers & supresmes Prestres, & des habits dót ils vsoiét aux sacrifices. 244.a.b
- Charge des moutons d'Inde combien grande, & quelles iournees ils söt ainsi chargez. 204.b
- Chasquis postes des In-

T A B L E.

- diens qui portoyent les
nouvelles par tout. 287.
b. de leur establiffemēt.
297
- Chasse des Lyons vſitee
entre les Indiens. 192.b
- Chemin des Espagnols
pour aller aux Indes, &
leur retour. 80.a.b
- Cheuaux beaux & forts se
trouuent es Indes. 191.a
- Cheueux des pretres hor
riblemēt longs & oincts
de refine. 256.a.b
- Chica boiffon fort bonne
pour le mal de reins.
162.a
- Chichimequas anciēs ha
bitans de la neufue Ef
pagne, & de leur vie
barbare. 216.a.b
- Chicocapote fruit reſſem
blant au cotignac. 176.
a.b
- Chiens dangereux & auf
ſi pernicieux que les
loups. 191.a.b
- Chiens dangereux en l'Is
le de Cuba Espagnolle
& autres. 43.b
- Chille Royaume de meſ
me tēperature que ce
luy d'Espagne. 54.b
- Chinchilles petits ani
maux dont la peau eſt
exquiſe. 199.a.b
- Chocholate boiffon des
Indiens dont ils font
grand estat. 171.b
- le Ciel eſt rond & ſe tour
ne ſur les deux poles.
3.a. prouuē plus par ex
periēce que par demon
ſtration. là meſme.
- le Ciel entoure la terre
ſelon les Eſcriptures. 6.a
- le Ciel de tous coſtez eſt
en haut. 15.a
- le Ciel n'eſloigne pas plus
la terre d'vn coſté que
d'autre. 111.a
- Cinabre ou vermeillon
appellē par les Indiens
Lyrapi. 150.b
- Coca fruit qui ſeruoit
de monnoye aux Mexi
quains. 132.b
- Coca certaine fueille dōt
les Perusiēs ſe ſeruoient
pour monnoye. 132.b
- Coca petite fueille dont
les Indiens font grand
traffice. 172.a. il encoura
ge & renforce. 173.a
- Cocas Palmes des Indes
& de leurs rares pro
Bbb ij

T A B L E.

- prietez. 177.b.& 178
 Cochenille graine qui
 croist en l'arbre de Tu-
 nal. 174.b
 Cœur arraché aux hom-
 mes sacrifiez, & d'où
 viêt la ceremonie. 323.a
 Colleges de Mexique or-
 donnez pour apprédre
 des harangues bien di-
 ctés aux ieunes enfans.
 284.a
 Colomnes d'Hercules li-
 mites de l'Empire Ro-
 main & du monde an-
 cien. 16.& 17
 Combat du Caymant &
 d'un Tigre. 103.a
 Combat d'un Indien con-
 tre vn Caymant. 103.b
 Combien de contente-
 ment apporte la con-
 templation des œuures
 de Dieu, au pris de cel-
 les du monde. 8
 Combien chaque samedy
 s'enregistroit d'argent
 à Pottozi, du temps du
 gouverneur Pollo. 142.a
 Pollo. 142.a
 Comedies fort frequen-
 tes à la Chine. 282.a
 les Cometes en l'air se
 meuvent de l'Orient en
 Occident. 85.a
 Commēt les hommes ont
 peu passer aux Indes. 31.
 & 32
 Comment se sont peu
 peuler les Indes. 49.a
 Cōment les Indiens peu-
 uent designer les noms
 propres avec leurs cha-
 racteres. 281.a
 Communion imitee par
 les esclaves de Satan.
 249.a.b.& 252.b
 Comparaison familiere
 pour prouuer l'effet na-
 turel des pluyes en la
 Zone Torride. 61.b
 Comparaison du Royau-
 me de Mexique avec ce-
 luy du Peru. 288.b
 Concile de Lyma rompt
 le mariage fait entre le
 frere & la sœur, & pour-
 quoy. 299.b
 Concobre d'Inde. 66.a.b
 Confession des Indiens.
 253. & 254. l'Ingua ne se
 confessoit point. 254.
 pechez dont se Confes-
 soyent les Indies. f. 253.
 b. bain apres la Confes-
 sion de l'Ingua. 254.a

T A B L E.

- Confiteor*, comment se peut
 escrire en escripture
 de Mexique. 284.b
- le Conte des Indiens dõt
 ils se seruent pour let-
 tres ne peut aller plus
 outre que quatre cens
 ans. 50
- le Cottõ croist és arbres.
 174. & 175. il sert pour
 faire de la toille. 175.a
- Corps mort extrememët
 bien conserué. 304.a
- Courõne de Mexique sem-
 blable à celle de la Sei-
 gneurie de Venise. 329.a
- Couronnement des Roys
 de Mexique fait en gran-
 de solemnité, & avec
 effusion d'vne infinité
 de sang humain. 344.a
- Courriers des Indes fort
 vistes biẽ que se fussent
 pietons. 287.b
- Coya, principale femme
 de l'Ingua, de laquelle
 le fils succedoit au Roy-
 aume, mais apres l'On-
 cle seulement. 289.a.b
- auant la Creation il n'y
 auoit ny temps ny lieu,
 chose difficile à l'imagi-
 nation. 15.a
- il n'y a point eu de Crea-
 tion depuis la premiere.
 40.b
- Crimes punis de mort par
 les Indiens. 298.a
- Croisee estoille notable
 du nouveau ciel. 10.a
- Cruauté des Indiens en
 leurs sacrifices. 226.a
- Cruautez execrables en
 la tuerie des hommes.
 244.245.246
- Cruelle ceremonie d'ar-
 roser les ambassadeurs
 de sang, pensant pour
 cela auoir meilleure res-
 ponce. 263.a
- Cu grand temple de Me-
 xique, & de ses singula-
 ritez. 236.a.b
- Cugno certain pain de
 quelques Indiens fait
 de racines. 116.a
- Cuschargui est vne chair
 sechee dont vsent les
 Indiens. 204.a
- Cusco ancienne habita-
 tiõ des Roys de ce pays
 là. 115.b

D

DAnses & recreations
 publiques necessai-
 res en toutes republi-

Bbb iij

T A B L E.

- ques. 213. & 214
 Dantes animaux fauua-
 ges, presque semblables
 à des mulets, & de leurs
 cuirs. 199.a
 Deluge allegué par les In-
 diens, dont il se void
 quelque apparence. 49.
 a.b
 Dent de Geant d'une e-
 norme grandeur. 319.b
 Departement des terres
 d'Azcapuzalco apres la
 victoire obtenue par Is-
 coalt.
 Descouuerte des Indes
 Occidentales prophe-
 tisee par Senequé. 23.b
 Descouuertes de nouuel-
 les terres, faictes plus
 par tempeste qu'autre-
 ment. 38.a
 Dessein de l'auteur. 73.b
 Destroit de Magellan
 descouuert par vn gen-
 tilhomme Portugays,
 qui portoit le mesme
 nom. 95.a
 Destroit du Pole Arcti-
 que, qu'on s' imagine en
 la Floride, non encore
 recognu. 98.a.b
 Destroit de Gilbatar ap-
 pellé anciennement Co-
 lomnes d'Hercules. 94.a
 habitans d'autour le de-
 stroit de Magellá qu'ils
 & cōment vestus. 99.b
 le Diable ialoux contre
 Dieu, hayt les hommes
 à mort. 210. & 211. Ido-
 latrie diuisee en plu-
 sieurs chefs. 211.a.b
 le Diable parloit és Gua-
 cas des Indiens. 223.b.
 229.a
 Differéce de lettres pein-
 ctures & caracteres.
 278.b
 Difficulté de scauoir d'où
 sont venus les Indiens, à
 cause qu'ils n'ont point
 vsé de lettres. 48
 Discours de la descou-
 uerte du Magellan par
 Sarmiento. 96. & 97
 Diuision du Peru és La-
 nos, Sierras, & Andes.
 114.b
 Diuision du peuple. 291.
 a.b
 Diuisiō de la ville de Me-
 xique en 4. quartiers,
 faicte par le comman-
 dement de leur Dieu,
 327.a

T A B L E.

- Comment se diuifoyent les terres conqueſtees par les Inguas. 294.a.b
- Diuinations exercees par les Indiens, & commét. 257.a.b.
- Diuorces pratiquez entre les Mexiquains & comment. 257.a.b
- Diuorces pratiquez entre les Mexiquains, & comment. 260.b
- les ſaincts Docteurs non à reprendre pour eſtre differens en opinions Philoſophiques. 2.b
- Dorado grande terre incogneue. 120.a
- le Drach Anglois de noſtre temps a paſſé le deſtroit de Magellan, & d'autres depuis luy. 95. & 96.
- E
- L'Eau de mer rafraichit bié qu'elle ſoit ſallee. 67.a
- Eaues de Guayaguil tresſouueraines pour le mal Napolitain. 208.b
- Eclipse de la Lune preuue certaine de la rondeur duciel. 4.a
- Effets naturels procedez de cauſes toutes contraires. 59.a.b
- les Elemens participent meſmes du mouuement du premier mobile. 84.b
- Enfans ſacrifiez au Soleil. 223.b
- Enfans de l'Ingua dediez pour eſtre cheualiers. 262.a
- Entree des Eſpagnols en la neufue Elpagne fut l'an 1518. 352.a
- Entree de Cortés en Mexique. 365.a.b
- Erreur des Anthropomorphites. 96
- Erreurs de l'imagination. 14
- Paſſage d'Eſaye explique, pour l'amplification de l'Euangile. 130. & 131.
- Eſchelles de cuir de vache pour monter hors des mines. 146.a
- Histoire d'Eſdras Apocryphe. 48.a
- les Electeurs du Roy de Mexique eſtoient ordinairement ſes parens. 308.b

T A B L E.

- Eslectiō des Roys de Mexique, & des festes qui se faisoient à leur establissement. 307. & 308
- Eslection du premier Roy de Mexique. 328. & 329
- l'Esriture des Chinois estoit du haut en bas, & celle des Mexiquains du bas en haut. 286. & 287
- es Escriptions saintes faut suiure l'esprit qui viuifie, non la lettre qui tue. 9.b
- l'Esmeraude anciēnemēt plus prisē qu'aujour-d'huy. 157.a.b
- rare ioyau d'vn plat d'Esmeraude qu'ils ont à Gennes. 158.a
- les Mexiquains se perçoÿēt les narines, pour y pendre des Esmeraudes. 158.a
- l'Espagnol chasque an l'vn portant l'autre tire vn million d'argent de Pottozi. 143.a
- Espagnols nays aux Indes appelez Crollos. 176.b
- Espagnols tenus pour Dieux. 43.a. 262. & 263
- Espagnols appelez des Indiens Viracocas enfans de Dieu, & à quelle occasion. 305b
- l'Esuille seul guide du Nauire. 33
- trois sortes d'Estoffes faittes de laine. 296.a
- Estoiles adorees des Indiens pour diuerses raisons. 214.a.b
- Esrange difference de deux regions proches, d'ont l'vne fait le Dimanche quand l'autre fait le Samedy. 120.b. & 121.a.b
- l'Euangile enseigné aux Indiens lors qu'ils ont esté plus puissans, comme il fut aux Romains leur empire estant à son plus haut periode. 371.b
- Euangile accreu à dextre & fenestre, que signifie. 372.a
- Exercices ausquels on aprenoit la ieunesse. 311.b
- Explication d'vn passage de S. Paul allegué contre la rotondité du ciel. 9.a
- Explication du Psalme

T A B L E.

105. sur le mesme suiet. 9.b
- F
- FAMILIERE raison pour prouuer à vn Indien que le Soleil n'est point Dieu. 217.b. & 218.a
- Fertilité infertile des Isles de la neufue Espagne. 118.b
- Fers de cheual d'argent à faute de fer. 134.a
- Feste des marchands accompaignee de diuerses sortes de jeux. 270. 271. 272.
- Feste de l'idole Tlascalla. 226.a.b
- Feste pour demander de beau. 265.b
- Festes ordinaires & extraordinaires des Indiens. 262.a. Festes de chascque moys. 263. & 264
- Feuille du plane merueilleusement grande. 270.a
- Feuille de plane propre à escrire. 171.a
- Feu tiré de deux bastons frottez l'un contre l'autre par les Indiens. 74.a
- Feu d'enfer fort different du nostre. 124.a
- Feu du ciel qui confun- quelques Geans pour leurs pechez. 39.a
- Fontaine merueilleuse, iet tant l'eau chaude qui se conuertit en rocher. 107.b
- Figuier admirable dont la moictié porte fruit en vne saison, & l'autre partie en l'autre. 188.b
- Fille du Roy de Culhuacá, massacré par les Indiës, qui fut occasiõ de guerre. 324. & 325
- Fleue de la Magdelaine, appellé grande riuere, entre fort auant dans la mer sans mesler son eau. 57.a.b
- emboucheure du Fleue des Amazones large de soixante & dix lieues. 110.a
- grands Fleues le moindre surpassant les plus grâds de l'Europe. 110.a
- les Fleurs de l'Europe viennent mieux aux Indes qu'icy mesme. 179.a
- les Floridiës ont esté sans cognoissance de l'or. 130.b

T A B L E.

- le Flux & reflux n'est pas
mouvement local, mais
vne alteration & fer-
ueur des eaux. 101.b
- diuersité de Flux & re-
flux des mers. 100.b
- Fontaine de betum.
108.a
- Fontaine de sel en Cusco.
108.b
- Forest horriblement es-
paissés Indes. 184.
a.b
- Forest d'orangers és In-
des. 187. les Cerifes ont
peu profité aux Indes,
& pourquoy. 187.a
- Forme de ce qui est des-
couuert en la terre du
Peru. 127.a.b
- François Hernandes au-
cteur d'vn rare liure, où
toutes les plantes, raci-
nes & liqueurs medici-
nalles des Indes sont
pourtraictes. 183
- Froidure de la Zone Tor-
ride qui rend digne de
moquerie l'opiniõ d'A-
ristote. 63.a
- Fruits d'Europe qui ont
tresbien multiplié és
Indes. 186.a
- G
- G**Eans arriuez ancien-
nement au Peru.
39.a
- Gommes & huilles me-
dicinallles & odorife-
rantes avec leurs noms.
182.b. & 183
- Gonzallés Pizarre vain-
cu & deffait, où son aua-
rice luy avoit fait com-
mettre tant de cruau-
tez sur les Indiés. 302.a
- Gouuerneurs des prouin-
ces comment establis
par les Inguas. 290.b
- Guacas ou factuaires fort
bien entretenus. 295.a
- Guaca adoratoire des In-
diens. 213.b
- Guaneos & Occunas
Chieures sauvages. 44.a
- Guayac appellé *lignum san-
ctum*. 118.a
- Guayaquil ; chesne d'In-
de fort odoriferant.
185.a
- Guayaos fruit d'Inde af-
sez bon. 175.b
- Guaynacapa grand & va-
leureux Inguas, & de sa
vie. 304.b. & 305. il fut
adoré cõme Dieu estât

T A B L E.

- encore en vie. là mesme
 Guayras fourneaux pour
 affiner. 147.b
- Guerres des Mexiquains
 le plus souuent n'estoiet
 qu'affin de prendre des
 captifs pour sacrifier.
 243.a.b. & 246.b
- H
- Habit de teste fort
 diuers en diuerfes
 prouinces des Indes.
 297.a. vn Indien ne
 pouuoit changer l'ha-
 bit de sa prouince en-
 core qu'il s'en allast vi-
 ure en vn'autre. là mes.
 Harangue des Mexiquains
 au Roy de Culhuacan,
 demandans son petit
 fils pour Roy. 328.a
- Harangue d'vn vieillard
 faicte à Acamapixtli,
 premier Roy de Mexi-
 que. 329.a
- Harangue d'vn Cheualier
 Mexiquain, pour rete-
 nir le peuple irrité du
 cruel massacre de leur
 Roy. 334.b
- Harangue d'vn vieillard
 Mexiquain pour l'esle-
 ction d'vn Roy nou-
 ueau. 335.b
- Harangue du Roy de
 Tezcucou faicte à Mo-
 teçuma sur son esle-
 ction. 353.a.b
- Hardieffe merueilleuse
 des hommes au passage
 de Pongo. 109.b
- Hatuncusqui Aymorey
 sixiesme moys des In-
 diens respōdant à May.
 262.b
- Histoire Indienne non à
 mespriser, & pour-
 quoy. 315.a.b
- Histoire de Mexique mi-
 se pour singularité en
 la Bibliotheque du Va-
 tican. 351.b
- Histoire de Mexique cō-
 ment cōposee. 283.b
- Hommes & femmes sa-
 crifiez à la mort des In-
 guas pour les aller ser-
 uir en l'autre vie. 220.
 a.b
- Hommes faits dieux, puis
 sacrifiez. 225.a.b
- Hommes sacrifiez man-
 gez par les Prestres.
 245.a
- Humeur des Iuifs con-
 traire à celle des In-

T A B L E.

- diens. 47.b
 Hypocrisie de Mote-
 cuma dernier Roy de
 Mexique. 352.a.b
- I
- I**Alouzie des Indiens les
 vns contre les autres
 pour le renom de vail-
 lantise. 301.a
- Iardins portez sur l'eau
 au milieu d'un lac. 107.a
- Iardins faits sur l'eau d'un
 merueilleux artifice, &
 qui se peuuent mou-
 uoir & mener où on
 veut. 330.a
- Idole porté par quatre
 prestres, pour condui-
 te, lors que les Mexi-
 quains cerchoient vne
 meilleure terre, com-
 me d'autres enfãs d'Is-
 rael. 320. & 321
- Idoles des Roys Inguas
 renerées comme eux
 mesmes. 227
- Ieunesse fort soigneuse-
 ment instruiete en Me-
 xique. 311. & 312
- Ieufnes des Indiens de-
 uât la feste d'Yta. 238.b
- Ieufnes des Indiens se
 faisoient sans toucher
 à leurs femmes. 264.b
- Ignorante doctrine des
 Philosophes anciens.
 2. 3
- Imagination vieille folle.
 14.b
- Immortalité de l'ame
 creüe par les Indiens.
 220.a
- Indes, que signifie, & ce
 qu'entendons par un
 tel mot. 27. & 28
- l'Inde Occidentalle a esté
 pour la pluspart gou-
 uernée par le peuple,
 & n'y a eu en tout que
 deux Royaumes. 288.
 a.b
- les Indes sont terres lai-
 des richement dotees
 de Dieu, pour estre
 mariees à l'Euangile.
 131.a
- Indiens fort peu desireux
 de l'argent. 47.b
- les Indiens ont vescu en
 troupes sans Repu-
 blique, comme font
 ceux de la Floride, du
 Bresil & autres. 50.b
- Indiens braués nageurs.
 105.a
- les Indiens en toutes fe-

T A B L E.

- tes portent des bou- Inuentions superstitieu-
 quets. 179.b ses de Yupangui Ingua,
 les Indiens n'ont point pour auoir occasion
 eu de mot propre pour d'oster le Royaume à
 dire Dieu. 212.b son pere & à son frere.
 les Indiens sont de plus 303.a.b
 grād entendemēt qu'o
 ne les estime. 275.a
 Inguas Roys du Peru a-
 dorez apres leur mort. Ioucs appelez Totorā
 219.b par les Indiens. 85.b
 les Inguas estoient mer- Iouer le Soleil auant qu'il
 ueilleusement respe- naisse, Prouerbe, &
 ctez du peuple, & pour d'où il est venu. 229.&
 quoy. 298.a
 le regne des Inguas a du- 230
 ré plus de trois cens Iours & nuicts esgaux
 ans. 300.b toute l'annee sous l'E-
 quinoxe. 51.a.b
 les Inguas espousoyent Iours d'esté fort courts
 leurs sœurs. 289.a. ils au Peru. 65
 n'heritoient point des cinq Iours de l'annee su-
 meubles de leurs pre- perflus, ausquels les In-
 decesseurs, mais fai- diens ne faisoient rien.
 soient vn mesnage nou- 275.b
 ueau. là mesme. b. & Isle de Sumatre, celebree
 301.b. & 302. a. sous le nom de Ta-
 probane. 23.a
 Inondation du Nil, chose Isle Atlantique de Pla-
 naturelle, quoy qu'elle ton, où elle se peut
 semble contre nature. prendre. 25.a
 55.a l'Isle Atlantique de Pla-
 Integrité des femmes ton n'est qu'une pure
 fort honoree des Me- fable, quoy qu'il sem-
 zixiqains. 260.a ble l'auoir descripte
 comme veritable. 45.b
 Isle de fascines faite avec

T A B L E.

- vntravail excessif pour
passer vne armee sur
mer. 350.a.b
- Isles fortunees pour
quoy appellees Cana-
ries. 23.b
- Iustice par qui exercee en
Mexique. 309.a
- Iustice fort exacte de Mo-
teçuma dernier Roy
de Mexique. 356.a
- L
- L**ac treschaud au mi-
lieu d'une terre
froide. 106.b
- Lac de Mexique ayant de
deux sortes d'eau. 107.a
- reuenu du Lac de Mexi-
que. 107.6
- grands Lacs au haut des
montaignes, & d'où ils
naissent. 106.a.b
- Lactance se rit de l'opi-
nion des Peripateti-
ciens touchant le ciel.
2.a
- Lactace refuté touchant
les Antipodes. 14. & 15
- Langue Mandarine est
l'Esriture des Indies
qui n'est que par chara-
cteres. 280.b
- Les Legislatours les plus
fameux ont erré. 274.b
- Liberalitez d'Autzol 8.
Roy de Mexique. 35.b
- Liures des Indiens com-
ment peuent estre faits
sans lettres. 280.b
- Lyons du Peru fort dis-
semblables à ceux d'Af-
rique. 43.b
- Lyons gris & sans crins.
192.a
- M
- M**Agie vaine contre
les Chrestiens.
363.a.b. & 364
- Maison admirable, rem-
plie de toutes sortes
d'animaux, comme vne
autre arche de Noé.
308.a
- Malaca autrefois appellé
le doré Cherfonesus.
23.a
- Mamacomas estoient les
anciennes & comme
meres des filles renfer-
mees. 233.b
- Mameyes fruit ressem-
blât aux pesches. 175.a.
- à quoy il sert.
- Monati monstreux pois-
son qui paist aux châps.
102.a. il ressemble fort

T A B L E.

- estre chair lors qu'on
en mange. 102.b
- Mandarins officiers In-
diens, avec combien de
difficulté se peuuēt ren-
dre capables de tels
estats. 280.a
- Mangocapa premier In-
gua, & ce qu'ils feignēt
de luy. 49.b. 301.b
- Manguey arbre de mer-
ueilles. 173.a. combien
de choses il fournit.
133.b
- Mariage illicite des In-
guas avec leur seur.
299.a
- Mariages des Indiens, &
comment ils se cele-
broyent. 260.a
- Mariages entre les In-
diens deffendus seule-
ment au premier degré.
298.b
- Marque certaine pour
discerner ce qui a esté
porté aux Indes depuis
qu'elles sont descou-
uertes, & dont il n'y en
auoit point auparauāt.
192.a
- Marques de quelques na-
uigations des anciens.
- 38
- Le matin plus agreable
en Europe & le plus
ennuyeux au Peru. 71
- Matines de minuit prati-
quees par les ministres
du Diable. 232. & 233
- Mays bled d'Inde. 160.a.
b. comme ils le man-
gent. 161.a. comme ils
s'en seruēt à faire leur
boisson. 161.b
- le Mays & le bestail ser-
uent de mille choses
aux Indes. 162.a
- Mechoacanes ennemis
des Mexiquains, &
pourquoy. 322.a
- Medecins fort experts
autrefois és Indes. 183.a
- la Mer aux anciens tenue
pour nō nauigable ou-
tre le destroit de Gi-
baltar. 16.b
- le Mal qu'on endure sur
mer d'où causē. 90.a
- Mer Oceane Princesse
des eaux. 94.a
- Mers chaudes, & d'autres
froides. 69. & 70
- deux grandes Mers pro-
ches de sept lieues. 94.
b. presomptueux des-

T A B L E:

- sein de les faire ioindre,
la mesme. 107.a
- diuersité des Mers. 12.a
- iamais la Mer ne s'esloi-
gne de la terre de plus
de mille lieues. 12.a
- Mesnage des Indies pour
la draperie. 203.& 204
- Metal pauvre, & metal
riches. 137.b
- le Metal plus il est pro-
che de la superficie de
la terre, plus il est riche:
& plus profond il est,
au contraire. 145.a
- les Metaux pourquoy
creez. 129.b
- les Metaux ne se trou-
uent qu'en terres steri-
les, & pourquoy. 131. 132
- l'eau empesche fort la
traicte des Metaux.
142.b
- Meuriers plantez par les
Espagnols en la neufue
Espagne ont merueil-
leusemēt proffitē pour
les vers de soye. 188.b
- Mexi chef des peuples
qui vindrent peupler la
Mexique, duquels ils
ont tiré leur nom. 321.b
- Mexique ville fondee sur
vr^llac. 107.a
- Miel d'Inde fort aspre, &
comme il naist. 142.b
- les Mineraux imitent les
plantes en leur façon
de croistre. 128.a.b
- Mines esgarees: d'autres
fixes. 137.a
- richesse de quelques Mi-
nes anciennes qui n'ap-
proche pourtant à cel-
le de Potozi. 141.b. &
142
- trauail trop excessif des
Mines. 145. & 146
- Mines de vis argent en
Espagne. 150.b
- Moquerie plaisante des
Mexiquains contre les
Tlatelulcos apres les
auoir vaincus. 349.b
- Moine de Mexique, de
leur vestement, office,
& discipline.
- Moys des Indiens de
vingts iours. 275.b
- Molins à moudre les me-
taux. 155.b
- Monde nouveau selon
les anciens inhabitable
1.a. imaginé d'eux com-
me vne maison couuer-
te du ciel. eodem.b
- |gran-

T A B L E.

grande partie du Monde
encore à descouvrir.
13.a

Monnoye mesure de tou-
tes choses. 130.a

la Mort estoit la punition
des filles reservees qui
failloyent. 134.& 135

Mort volontaire de plu-
sieurs Indiens pour al-
ler servir leurs Roys en
l'autre monde. 304

Mort de Chimalpopoca
ieune Roy de Mexique
tué traistrement par
les Tapanecas. 334.
a.b

Mort de Moteçuma der-
nier Roy de Mexique.
367.a.b

Moutons au Peru seruans
d'asnes à porter des
charges. 44.b

Moutons d'Indes proffi-
tables sur tous autres
animaux. 203.a.b

troupes de Moutons char-
gez de diuerses mar-
chādifes, ainsi que des
mulets. 204.a

Moyenne region de l'air
plus froide, & pour-
quoy. 68.a

N

Narine percee à vn
Mexiquain, pour
y pendre vne esme-
raude. 347.a.35.2.b

la Nature inferieure sert
toufiours d'entretien à
la superieure. 128.b

Nauatalcas peuples qui
policerent la neufue
Espagne. 317.a

Nauire appellée Victoire
fit tout le tour de la
terre. 3.b

Nauigation auourd'huy
fort facile. 34.& 35

Nauigation de Salomon,
quelle peut estre.37.a.b

Nauires Espagnols tenus
des Indiens pour ro-
chers à la premiere veüe
43.a

Neueue Espagne quelle.
117.b

le Nitre refroidit l'eau.
67.a

Noblesse Mexiquaine
massacree en vn bal
par les Espagnols. 366.

Noix des Indes fort mal-
plaisantes, sont appel-
lees par les Indiens,
empoisonnees. 177.a

T A B L E.

- Nort vent sec & froid. 78.b
 Nostre Dame secours des Espagnols poursuiuis des Indiens. 368.a
 Nordester que signifie, & Nortoefer. 36.b
 Nouveau monde presque tout situé sous la Zone torride. 51.a
 au Nouveau monde ne s'est point descouvert de mer Mediterranee. 94.a
 Nuits d'Esté fort fraiches au Peru au respect de celles de l'Europe. 70.b
 Nuiët de six mois en la region Pollaque. 18.b
 la Nuit comment causee. 4.a
- O
- O**biection contre Aristote sans solution. 68.b
 Occasion de guerre entre les Tapanecas & Mexiquains. 333.a.b
 l'Ocean aux Indes est diuisé en la mer du Nort & la mer du Sud. 94.a
 Oignement dont vsoyët les Indiens pour se rendre capables de parler au Diable. 257.a. ce mesme oignement ar moit de cruauté les Prestres, & leur faisoit perdre toute crainte. là mesme Onction de Vitzilouitli second Roy de Mexique. 331.b
 vnguent fait de petites bestes, dont les Prestres Indiens estoient oincts. 257.a
 Ophir est en l'Inde Orientale. 27.a
 Opinion d'aucuns que le Paradis terrestre est sous l'Equinoxe, non sans raison. 69.a.b. & 71.a.b
 l'Or se trouue en trois façons, en paille, en pepins, & en pierre. 134. & 135
 l'Or de Carauana le plus celebre du Peru. 135. a
 l'Or & l'argent estimé par tout le mode. 130.a
 l'Or & l'argent ne seruoit aux Indiens que d'ornement. 132.b
 les Indiens n'vsent point d'autre monnoye que

T A B L E.

d'or & d'argent. 133.a

l'Or pourquoy prisé sur
tous les metaux. 133.b

l'Or & l'argent en nature
combien de degrez au
deffous de l'hōme. 128.
b. & 129.a

comme on raffine l'Or en
poudre. 135.b

d'Orient au Ponent sur
mer on a tousiours le
vent en poupe, du Po-
nent à l'Orient au con-
traire, & pourquoy. 86.
a.b

Ordres differens des Pre-
stres de Mexique, & de
leur office ordinaire.
232.a.b

Ordres de la Cheuallerie
Mexiquaine, & des
marques qu'ils auoient
310.

les Oyseaux endurent fa-
cilement de demeurer
dans l'eau, & pourquoy
193.b

Oyseaux merueilleuse-
ment petits & d'autres
merueilleusemēt grāds
196.a

Oyseaux extremement
bien varieez en couleurs

196.b

images de plume d'Oy-
seaux faits d'vn artifice
admirable. 196. & 197

Oyseaux laids à merueil-
le, mais fort proffita-
bles pour leur siente.
197.b. & 198.a

Oysueté chassée comme
fort dangereuse par les
Inguas, pour contenir
plus facilement le peu-
ple. 290.b

P

PAchacamac grād San-
ctuaire des Indiens.
212.b

Païos animaux opinia-
stres, & comme on les
gouerne. 205.a

Pain de Mays que les
Prestres donnoient so-
lemnnellement aux e-
strangers, image de la
Communion. 249.a

Palais diuers de recrea-
tiō & d'afflictio. 359.b

Pallissade horrible toute
de teste de morts. 231.a

Papas racines dont quel-
ques Indiens font de
certain pain qu'ils ap-
pellent Cugno. 116.a

T A B L E.

Papas espece de pain.	ché.	189.b
163.b. & 164.a	Paltas fruit delicat & bon	
Papas en Mexique estoiet	à l'estomac.	176.a
les souverains Prestres	Peinture liure des idiots.	
des Idoles. 230.b. &	279.a	
232.b	Penitèces enioinctes par	
Paraguay fleuve de l'A-	les confesseurs Indiens.	
merique inonde com-	254.a.b	
me le Nil. 55.a	les Perdrix ne se voyent	
Paraguay fleuve grand à	point au Peru. 44.a	
merueille. 57.a	vn Pere perdant ses en-	
Passage de Pariacaca fort	fans estoit tenu pour	
dangereux pour le mal	grand pecheur. 254.a. il	
que le vent y fait en-	tuoit ses enfans pour se	
durer. 90.91	sauuer la vie. là mesme	
Pariacaca vn des plus	Pericoligero animal fort	
hauts endroits de la	pesant. 199.b	
terre. 92.a	la Perle anciennemēt plus	
Paroles d'vn homme qui	prisee qu'aujourdhuy.	
auoit desia le cœur ar-	159.a.b. combien l'a-	
raché. 248.a	bondâce rend les cho-	
Paste de mays appellee	ses viles. 147.b	
par les Indiens chair	les Perles s'engendrent	
de leur Dieu Vitzili-	dans les huistres. 159.a	
puztli. 251.b. ceste paste	diuerfes sortes de Perles.	
deuoit estre mangee au	159.a	
point du iour, & estoit	Perroquets qui vont par	
deffendu de ne manger	bande. 44.a	
riē autre iusques apres	Perroquets volants par	
midy. 252.a	bandes cōme pigeons.	
Pasturages communs és	193.b	
Indes qui rendent tou-	Peru abōdāt en vin. 117.b	
tes chairs à bon mar-	Peru abundant en mines	

T A B L E.

- d'or & d'argent plus
que toute autre terre
des Indes. 131. a
- Peru quelle partie du
monde c'est. 114. a
- le Peru, nom deriué d'un
fleuve du pays, non pas
d'Ophir comme quel-
ques vns estiment. 26
- Perusiens fort soigneux
d'entretenir & conser-
uer leur histoire par
tradition, sans lettres,
ny caracteres. 283. a
- le travail excessif qu'il y a
à Pescher les perles. 159.
b. & 160. a
- Plaisante façon de pes-
cher des Indiens. 104. b
- Pierres superstitieusesmēt
offertes aux passages,
pour auoir beau che-
min. 217. a
- Pierre qui se taille & cou-
pe comme bois. 108. a
- Pierres my-or & my-pier-
res. 134. b
- Pierres significatiues a-
uec lesquelles les In-
diens apprenēt quel-
que chose par cœur.
286. a
- Pierres d'une merueilleu-
se grandeur, & de l'ar-
tifice des Indiens à les
ioindre en leurs basti-
mens sans ciment. 292.
a. b
- pourquoy auourd'huy
les Pilotes sont affiz
sur la poupe, & nō pas
sus la proué comme an-
ciennement. 34. b
- Pines ou pommes de pin
d'Inde. 165. & 166
- Pinchao idole du Soleil,
& de l'artifice dont il
estoit posé. 229. b
- Plaisant traict d'un Por-
tugais par lequel il s'e-
xempta d'estre sacrifié.
220. b
- le Plane produit fruit
toute l'annee. 170. b
- ressemblance & dissē-
mblance des Planes des
Indes aux Planes an-
ciens. 169. a. b
- les Planetes ne se meu-
uent d'eux mesmes en
vn corps corruptible.
4. & 5
- Pourquoy nos plantes
profitent mieux aux
Indes, que celles de de-
là en Europe. 165. a

T A B L E.

- Plebeiens exclus du service du Roy, & de tout office public, par Motecuma. 354.a.b. ils n'osoient regarder le Roy en face sur peine de mort. 355.b
- Pline meurt en vne trop curieuse recherche. 123.b
- Pluyes causees par la chaleur en la Torride. 55.b
- il ne Pleut, neige, tonne, ny ne gresle iamais au Peru. 114.b
- Plusieurs choses rares en nature cognues plus par hazard que par industrie. 39
- Poissons volans. 103.a
- le Pole du Sud n'est marqué d'aucune estoille fixe. 10.b
- Poles Arctique & Antarctique. 3.a. cestuy cy reuouqué en doute par S. Augustin. *cod.*
- aux deux Poles il y a terre & mer. 13.b
- Pongo passage des plus dangereux du monde sur le fleuve des Amazones. 109.b
- Pont de paille fort assésuré pout passer vn courant d'eau rapide. 58.a
- Portugais fort experts en l'art de nauiger. 10.b
- Pottozi montaigne celebre pour ses riches mines. 138. comment les mines furent descouuertes & enregistrees. 140. & 141
- Poules trouuées aux Indes à la descouuerte, lesquelles ils appelloyent Gualpa, & leurs œufs Ponto. 194.a
- Presages menaçans la ruine des estats ne sont point à mespriser comme choses vaines. 357.a.b
- Prestres comme aumosniers pres de chaque Seigneur Indien. 222.a
- comment les Prestres des idoles cōsultoient leurs Dieux. 229.a
- Pretexte des Inguas pour aggrandir leur seigneurie, fut leur Religion, qu'ils disoient la meilleure. 301.a
- Principes des vents infinnimēt cachez aux hom-

T A B L E.

- Regions sous l'Equinoxe
fort temperees. 63.b
- la Religio seruoit aux In-
diens de pretexte pour
faire la guerre. 50.a
- Remede contre le chan-
gement que cause le vet
en Pariacaca. 91.b
- Rencontre de deux riuie-
res honorees des Indies
par vn particulier res-
pect. 241.a.b
- Richesse de quelques Is-
les de la neufue Espa-
gne. 118.
- Richesse incroyable des
Perusiens lors qu'ils fu-
rent prins par les Espa-
gnols. 294.a
- Rois fort commun es In-
des. 164.a
- Riuere des Amazones
nommee diuersement.
57.b dicte Monarque
des fleues. ibid.
- Fleues admirables en la
Vorride. 57.a.b
- Riuere des Amazones, dic-
te Maragnon. 106.a
- Riuieres, collines, gran-
des pierres & sommets
de motagnes adorez par
les Indiens. 226.b
- Roches esleues au milieu
de la mer, sans qu'on y
puisse trouuer fond au-
tour. 127.a
- Roses comment venues
es Indes. 179.a.b
- Rotondite du ciel inco-
gneue à quelques Do-
cteurs de l'Eglise. 1. & 2.
de mesme le mouuemēt.
eod.
- Roue des Indiens où e-
stoyēt marquees les an-
nees. 276.a. leur opinion
que le monde deuoit fi-
nir à la fin de cester roue.
276.b
- Royauté outrageusement
par vn Mexiquain, qui
aima mieux se precipiter
cruellement à la mort.
345.a
- Rois des Indiens tenus
pour semblances des
Dieux. 332.b
- ruine esmerueillable d'vn
gros bourg plein d'en-
chanteurs. 126.b
- S.
- Sacrifices des hommes
comment se faisoient.
231.b. 243. & 244.
- Sacrifices diuers que fai-

T A B L E.

- soient les Indiens pour
diuerſes occasions. 239.
240. & 241.
- Sacrifices fort couſtu-
miers aux Indiens en
leurs neceſſitez. 305.a.b
- Sageſſe de ce ſiecle foible
és choſes diuines & meſ-
me és humaines. 20.
- Sainos eſtranges animaux
de chaſſe, & comme on
les peut tuer. 198.a.b
- Salce pareille herbe ſalu-
taire pour le mal de Na-
ples. 108.b
- Sang humain beu par l'eſ-
claue qui deuoit eſtre ſa-
cristié. 272.a
- Sciéces cogneues des Chi-
nois. 282.a
- la Secherelle ne ſuit pas la
proximité du Soleil. 53.a
- Saincte Croix de la Sierre
prouince de Charcas,
comment conuertie à la
foy. 369.a.b
- Singeries du diable à l'i-
mitation de Ieſus Chriſt.
228.a.b
- Socobones dextrement
inuentees pour tirer le
metal plus facilement. 145.a.b
- Soing incroyable des Me-
xiquains à faire appren-
dre à leurs enfans leurs
idolatres ceremonies. 309.a.b
- Solanus vent de Leuant.
79.a
- le Soleil plus il eſt proche
de nous, plus il eſchauf-
fe & bruſſe. 51.b
- contraires effectſ du So-
leil en la Zone Torride,
& aux terres hors les
Tropiques. 54.a.b
- la grande force du Soleil
cauſe l'humidité ſoubs
l'Equinoxe. 59.a
- Soleil adoré fort commu-
nément par les Indiens.
213.b
- Sorciere ſœur de l'idole
qui fonda la ville de Ma-
linalco, où n'y a rien que
des Sorciers. 322.b
- effectſ admirables d'un
Sorcier. 351.a
- Sorciers en grand nombre,
& de l'empeschement
qu'ils ont donné à l'am-
plification de l'Euangi-
le. 259.a

T A B L E.

- Source du Nil recerchee par Cesar. 19.a
- Source cōme bleüe, autre rouge comme sang. 109.
- Sources chaude & froide l'une contre l'autre aux baings de l'Ingua. 108.b
- Sujet du quatriesme liure. 129.a
- Suçchiles bouquets des Indiens. 379.a. ils en font fort amateurs, & en offrent par honneur aux grāds & à leurs hostes. 179.a.b
- Superstitions faittes à la conduite d'une eaüe au trauers de Mexique. 351.a.b
- T.
- T**Abaco arbrisseau qui porte vn contre-poison. 183.b
- Taches noires en la voye lactee du costé du Sud. 10. & 11.
- Tharsis en quelques endroits signifie la pierre Chrysolite ou Iacinte, autresfois la mer qui est de ceste couleur à la reuerberation du Soleil. 28.b
- Tharsis del'escriture n'est pas Tharso ville de Cilicie. 28.a
- Tharsis & Ophir, mots generaux en la S. Escriture. 27.b
- Tharsis & Ophir entēdus pour vne mesme prouince en l'Escriture. 27.a
- Tlascaltecas sixiesme generatiō des Nauatalcas, & fut celle qui dōna entree aux Espagnols. 318, b. comment ils vainquirent les geans de la Sierre. 319.a
- Tlacaellec le plus vaillāt Capitaine qu'ayēt eu les Mexiquains, & de sa belle resolution. 337. & 338. sa valeur & sa ruse guerriere contre les Cuyocans. 340.a.b
- deffi de Tlacaellec fait au roy d'Ascapuzalco. 337.b
- sa subtilité pour remarquer le nombre des prisonniers qu'il auoit pris. 341.a. sa conqueste d'une ville avec des enfans seulement. 342.a.b. comme il refusa la Couronne. 346.a.b

T A B L E.

- Tembos selon l'opinion
des Indiens, race plus an-
cienne des hōmes. 49.b
- Traffic des Indiens n'e-
stoit qu'eschange sans
argent. 132.b
- Tauaco herbe qui en-
dort la chair. 257.a
- Temperature toute con-
traire en moins de cin-
quante lieues. 115.a
- Temple de Cusco sem-
blable au Pantheon de
Rome. 229.b
- lieux maritimes plus sub-
iects aux tremblemēs,
& pourquoy. 126.a
- Tremblemens de terre
fort estranges. 125.a.b
- la Terre comment sou-
stenue. 6.b
- la Terre du Pole Antar-
ctique n'est pas toute
couuerte d'eaux. 11.b
- la Terre en sa longitude
est tousiours de sem-
blable temperature,
mais en sa latitude non.
18.a
- Terre d'excellente tem-
perature encores à des-
couvrir. 20.b
- la Terre avec l'eau fait vn
globe. 63.b
- le continent des Terres
se ioinct en quelque
endroit, ou pour le
moins s'auoyfine de
fort pres. 41.b
- Terres encores à descou-
vrir. 42.a
- isles fort esloignees de la
Terre ferme ne sont
point habitees. 42.b
- Terres du Prestre-Ian
fort chaudes. 66.b
- Terres encores inco-
gneties. 119.a.b
- Tezcallipuca Dieu des
iubilez de Mexique, &
de ses ornemens. 224.b
- Tiburon poisson mer-
ueilleusement gour-
mand. 102.b
- Titicaca, lac d'esmeruil-
lable grandeur. 88.a.b
- Trinité imitee par le Dia-
ble & adoree par les
Indiens en trois sta-
tues du Soleil. 262.b
- la Torride peulee & d'a-
greable demeure, con-
tre l'opinion des Phi-
losofes. 52.b
- la Torride pourquoy tē-
peree. 64.a.b. 66.a.b. &

T A B L E.

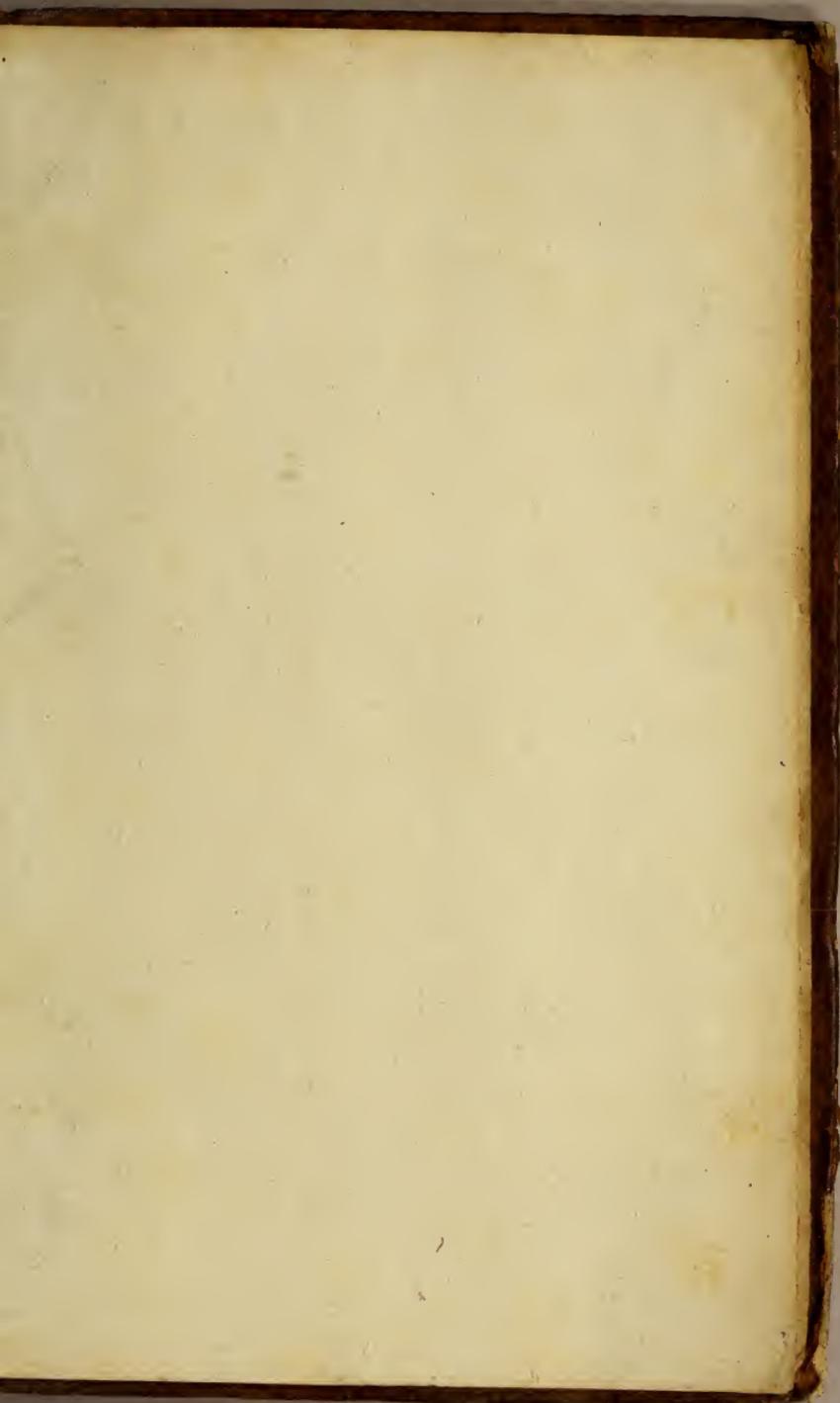
- 69.a
 en la Torride l'on nauige
 facilement de l'Orient
 en Occident, non au
 contraire, & pourquoy.
 81. & 28
- quen la Torride mesme
 la proximité du Soleil
 ne cause pas tousiours
 tât d'humiditez. 62.a.b
- la Torride fort habitee.
 20.a
- quelques endroits de la
 Torride extremement
 secs, bien que le reste
 soit fort humide. 61.a
- qui a meu les Anciens de
 croire la Torride inha-
 bitable. 21.a
- la Torride est pluuiieuse
 lors que le Soleil en est
 plus proche. 53.a
- Trois sortes d'animaux
 qui se trouuent és In-
 des. 189.b
- Trois sortes de terres és
 Indes. 111.b. leurs quali-
 tez. 112.a
- Tozi. principale Deesse
 des Mexiquains. 226.a
- Trois choses ordinaire-
 ment meslees en toutes
 les ceremonies des In-
 diens. 260. & 261
- Trois genres de gouver-
 nemens recognus és
 Indes. 299. & 300
- Tunal arbre d'estrange
 forme. 174.a. de com-
 bien de sortes il y en a.
 là mesme
- Tygres au Peru plus
 cruels enuers les Indies
 que les Espagnols. 43.b
- Tygres peuuent passer
 sept & huit lieues de
 mer à nage. 44.b
- Tygres furieux contre les
 Indiens, non contre les
 Espagnols. 192.b
- V
- Vaches recherchées
 seulement pour le
 cuir. 43.b
- Vaches domestiques &
 sauuages. 190.a.b. de
 ces vaches sauuages se
 tire vn grand reuenu en
 cuirs. 190.b
- troupeaux de Vaches sans
 maistre és Isles de Cu-
 ba, Jamaïque & autres.
 43.b
- Valeurs des Indiens.
 372.b
- Vallees plus chaudes que

T A B L E.

- les mōtagnes, & pour-
quoy. 67.b
- Vallees, meilleures habi-
tations du Peru. 115.b
- Variété de temperature
des terres Equinoctia-
les. 66.b
- Vents d'à bas contraires
aux verts de foye. 89.a
- Vent dangereux qui tue
& conserue les corps
sans corruption. 93.
a.b
- le Vent du ponent ne
souffle point en la Tor-
ride. 79.a
- Vents appelez brises en
la Torride viennent
d'Orient. 79.a
- quatre Vents principaux.
82.b
- huit Vêts en huit points
notables du ciel, &
leurs noms. 83.a
- les Vents de terre en la
Torride soufflent plu-
stost de nuit que de
iour, & ceux de mer
au contraire, & pour-
quoy. 88.a.b
- le Vent corrompt mesme
le fer. 89.& 90
- propriété d'un Vent qui
soufflant fait pleuuoir
des pulces. 74.b
- le Vent du Sud rend la
coste du Peru habita-
ble. 114.b
- Vn mesme vêt s'acquiert
diuerses proprietéz se-
lon le lieu où il court.
75.a
- diuers Vents en la terre
de la Torride. 88.a
- trente deux Vents posez
par les Pilotes. 82.a.b
- trois principales causes
de la differēce & diuer-
ses proprietéz des Vêts.
77.a
- estranges diuersitez de té-
perature causees par les
Vents. 70.
- Victoire des Mexiquains
sur les Tapanecas. 339.a
- Vicignes espece de mou-
tons sauuages. 201.
- Vertu de leur laine. 202.a.
- la chair est fort souue-
raine pour le mal des
yeux. là mesme.
- le Vif-argent fuit les au-
tres metaux, hoïsmis
l'or & l'argent. 149.b
- le Vif-argēt se tourne en
fumeē, puis la fumeē se

T A B L E.

- tourne en Vif-argent. 150.a
 le Vif-argent & le Vermeillon naissent en vne
 mesme pierre. 150.a
 le Vif-argent vray metal,
 & plus pesant que tous
 autres. 148.
 propriété merueilleuse du
 Vif-argent à se ioindre
 au tour de l'or. 148.b
 combien l'Espagnol tire
 des mines du Vif-argét.
 152.a
 Vignes sans fruit en la
 neufue Espagne. 117.b
 Vignes du Peru & de
 Chillé portent tres-bon
 vin. 187.b
 Vignes de la Vallee d'Yca
 qui viennent sans estre
 iamais arrousees d'aucu-
 ne pluye, & comment il
 se peut faire. 188.a
 Vignes qui portent fruit
 tous les mois de l'annee.
 188.b
 pourquoy l'on ne fait point
 de Vin du raisin qui
 croist en la neufue Es-
 pagne. 187.b
 Viracocha, nom que les
 Indiens donnoyent au
 Dieu suprefme, avec
 d'autres excellens & fi-
 gnificatifs d'un grand
 pouuoir. 212.a
 Vitzilipuztli principale
 idole de Mexique, & de
 to^s ses ornemens. 224.a.b
 Viures posez au tombeau
 des morts pour les nour-
 tir apres la mort. 221.a
 Voix entendue presageât
 la ruine de Moteçuma.
 358.b.
 Voracité des Tiburons.
 102.b
 Volcã de Guatimala plus
 admirable que tout au-
 tre. 122.b
 matiere qui entretient les
 Volcans. 124.a.b
 Voyage d'Hannon Car-
 thaginois admirable en
 son temps. 22.b
 Voye lactee, appellee che-
 min S.Iaques. 5.a
 Vros peuples brutaux qui
 ne s'estiment pas hom-
 mes. 58.b
 Vtilité de toute histoire
 naturelle. 73.
 X
X Amabrois pelerins cõ-
 trainctz de dire leurs





B598^c
A185h P

